


Clarendon.

VOYAGES
EN ITALIE

TOME III

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE DE SEINE, 14.

VOYAGES

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

EN ITALIE

GUIDE RAISONNÉ ET COMPLET
DU VOYAGEUR ET DE L'ARTISTE

DEUXIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE
DE DESCRIPTIONS DE LIEUX, MONUMENTS, TABLEAUX, ETC., ETC.

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE ANALYTIQUE
ET UNE BELLE CARTE ROUTIÈRE DE L'ITALIE

PAR M. VALERY

BIBLIOTHÉCAIRE DU ROI AUX PALAIS DE VERSAILLES ET DE TRIANON
AUTEUR
DES VOYAGES EN CORSE, A L'ÎLE D'ELBE ET EN SARDAIGNE

TOME TROISIÈME

PARIS

BAUDRY, LIBRAIRE
RUE DU COQ, N° 9, PRÈS LE LOUVRE

AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE
RUE CHRISTINE N° 1

M DCCC XXXVIII

VOYAGES EN ITALIE.

LIVRE QUINZIÈME.

ROME.

CHAPITRE PREMIER.

Impression. — Saint-Pierre. — Place. — Colonnade. — Obélisque. — Fontaine. — Façade. — Navicella. — Porte. — Jubilé. — Intérieur. — Dépense de la basilique. — Baldaquin. — Coupole. — Chaire. — Tombeaux de Paul III; — d'Urbain VIII. — Bas-relief d'Attila. — Tombeaux d'Alexandre VII; — de Pie VII. — — Léon XI. — Tombeau d'Innocent VIII. — Monument des Stuarts. — Piété, de Michel-Ange. — Christine et la comtesse Mathilde. — Monument Rezzonico. — Mosaïque de Sainte-Pétronille. — Grottes vaticanes. — Sacristie. — Partie supérieure de Saint-Pierre. — Boule.

Le nom seul de Rome est magique pour le voyageur qui arrive dans son enceinte : être à Rome paraît une sorte d'honneur, un des nobles événements, un des futurs et grands souvenirs de notre vie. Cité victorieuse par ses armes, ou dominatrice par sa foi, Rome, pendant plus de vingt siècles, a régné sur l'univers, et l'imagination ne peut concevoir pour elle une dernière et plus haute destinée.

Si Rome est le premier but du voyageur en Italie, Saint-Pierre est la première merveille qu'il recherche et que ses yeux contemplent.

La fameuse colonnade, chef-d'œuvre de l'architecture théâtrale du Bernin, enveloppe la magnifique place ovale, et sert comme d'avant-scène au péristyle colossal de Saint-Pierre. Cette double colonnade de travertin semble simple et légère, vue d'un certain pavé de la place ; et l'on rapporte qu'un Anglais, voyageur consciencieux, qui, pendant son séjour à Rome, n'en avait pas été averti, se fit ramener par la poste à ce pavé, descendit de voiture, et après un coup d'œil repartit satisfait.

Au milieu de la place s'élève l'obélisque intact de granit rouge, qui, privé d'hiéroglyphes, ne doit être qu'une imitation romaine des obélisques égyptiens, transportée par Caligula. Cet obélisque, habilement relevé par Dominique Fontana, fut, ainsi que la croix qui le domine, chanté deux fois par le Tasse [1]. Les deux majestueuses fontaines, cascades jaillissantes qui s'élèvent de chaque côté de la place, complètent dignement sa décoration, soit qu'on les observe au soleil, dont les rayons y forment de brillants arcs-en-ciel, ou à la clarté de la lune, qui ajoute à la blancheur de leur onde écumante dont le perpétuel murmure inspire et nourrit la rêverie.

L'histoire de la construction de Saint-Pierre est presque l'histoire de l'art. Cette première des basiliques, commencée par Bramante en 1503, élevée sur la basilique bâtie par Constantin, continuée par Julien et Antoine San-Gallo, le P. Joconde dominicain, Raphaël [2], Balthazar Peruzzi, Michel-Ange,

1. *Taccia omai Roma, e taccia il grand' Egitto.*
Signor, tanto innalzarsi al ciel io scerno.
Rime, part. IIa, son. 167, 483.

2. Il paraît que Raphaël, s'il eût vécu davantage, comptait s'adonner encore plus à l'architecture qu'à la peinture. On lit dans les Œuvres de Bembo (édition de Venise, 1729, in-fol., t. IV, *lib.* IX, *num.* 13) la lettre singulièrement honorable que celui-ci lui écrit au nom de Léon X pour le nommer architecte de Saint-Pierre, après la mort de Bramante, avec un traitement de 300 écus d'or (environ 2,150 fr). Une autre lettre latine (*lib.* X, *num.* 51, p. 87) le charge de la surveillance et des acquisitions de toutes les fouilles d'antiquités, à dix milles autour de Rome, avec obligation de les lui déclarer dans le délai de trois jours sous peine d'une amende de 100 à 300 écus d'or. Il est défendu aussi sous la même peine,

ne fut terminée que dans le XVIIe siècle par Charles Maderne. La façade, de ce dernier, est plutôt celle d'un palais que d'un temple, et, par une fatalité déplorable, le moins heureux des projets est précisément celui qui a prévalu. Sous le riche portique, près de l'escalier du Vatican, la statue équestre de Constantin, par le Bernin, est exagérée et du plus mauvais goût; celle de Charlemagne, de Cornacchini, est aussi médiocre, et ne mérite pas une telle place. Un cheval pareil à celui du Constantin fut envoyé par le Bernin pour la statue de Louis XIV, auquel il ne plut point; le grand roi devint un Curtius au moyen du casque antique mis par-dessus sa large perruque, et la statue disgraciée est reléguée à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses, à Versailles. Vis-à-vis la porte principale on admire la mosaïque justement célèbre, dite la barque (*navicella*) de saint Pierre, de Giotto et de son élève Pierre Cavallini, nouvelle marque de la variété des talents de ce prodigieux artiste. Les bas-reliefs de la porte du milieu, commandés par le pape Eugène IV, mais adaptés sous Paul V à la porte de la nouvelle basilique, et exécutés par Filarète et Simon, frère de Donatello, très-inférieurs aux portes du Baptistère de Florence et aux bons ouvrages de la même époque, se distinguent cependant par la grande et belle division de leurs compartiments, qui renferment les figures du *Sauveur*, de la *Vierge*, de *S. Pierre*, de *S. Paul*, et le *Martyre des deux saints*, séparés par de petits bas-reliefs relatifs à l'histoire d'Eugène IV, principalement à ses conférences avec l'empereur Paléologue sur la

de scier ou de dégrader les marbres et les inscriptions, *quæque servari operæ pretium esset ad cultum litterarum Romanique sermonis elegantiam excolendam*, qu'après l'examen et avec la permission de Raphaël. On doit toutefois vivement regretter que, pendant les six dernières années de sa trop courte vie, Raphaël ait été détourné de la peinture par son espèce de métier d'antiquaire et son emploi administratif. Canova eut depuis les mêmes attributions, et l'exemple de Léon X et de Raphaël fut rappelé dans la lettre que lui écrivit le 2 août 1802, au nom du pape Pie VII, le cardinal Doria Pamfili, procamerlingue, pour le nommer inspecteur-général des beaux-arts et antiquités à Rome et dans tout l'État romain, avec une pension annuelle de 400 écus romains d'argent, ainsi que dans le décret (*chirographo*) du 1er octobre de la même année relatif à ces fonctions.

réunion des églises grecque et latine, bas-reliefs d'une finesse d'exécution remarquable, et intéressants pour l'exactitude des costumes. Les encadrements, présumés antiques, mais de la décadence, offrent divers sujets de la mythologie et de l'histoire romaine, et de nombreux médaillons : parmi les petits groupes mythologiques on distingue *Jupiter et Léda*, l'*Enlèvement de Ganymède*, des nymphes et des satyres, et autres traits fort singuliers à l'entrée du plus imposant des temples chrétiens.

L'impression causée par la vue de l'intérieur de la basilique ne répond guère à l'idée que l'on se fait de son étendue, et elle paraît même moins grande qu'elle ne l'est en réalité. Cependant cette impression de mécompte s'efface lorsque l'on est retourné plusieurs fois à Saint-Pierre, et que l'étude des diverses parties vous a convaincu de son immensité. Alors elle devient comme une véritable cité où l'on se plaît : sa lumière, quoique trop vive pour être religieuse, son climat, si on peut le dire, ont de la douceur; car on a remarqué qu'il y régnait toujours une température à peu près égale, et qu'une sorte d'agréable vapeur était répandue dans l'air. La population, les mœurs de cette ville, offrent d'ailleurs mille contrastes : de pauvres paysans, chargés de leurs bagages, se prosternent sur ce pavé de marbre, et devant ces autels brillants d'or et de pierreries; ils avaient en entrant baisé la porte sainte, que des voyageurs profanes et peu discrets couvrent de leurs noms [1]; des gens du peuple causent de leurs affaires devant un confessionnal avec leur confesseur, qui y est entré, conférence familière qui précède la confession de chacun. Un pénitencier, armé d'une longue baguette, frappe légèrement sur la tête des fidèles, qui s'agenouillent devant lui, espèce de pénitence publique qui relève des péchés véniels. Les pénitenciers des diverses langues viennent recevoir à leur tribunal l'expression différente, mais au fond toujours la même, de notre fragilité et de notre misère; des confréries

1. Cette porte est, comme on sait, celle que démolit le pape à la vigile de Noël de chaque jubilé, pour figurer l'ouverture de ce temps de grâce à la fin duquel elle se ferme. Le tableau de la population des pèlerins attirés à Rome de-

rangées avec ordre, ou d'autres religieux, font leurs stations aux divers autels, tandis qu'au loin retentissent les chants graves des prêtres célébrant l'office dans la chapelle du chœur, le bruit de l'orgue, ou que l'on entend la lente et l'harmonieuse sonnerie des cloches de Saint-Pierre [1]. Quelquefois la basilique est un vaste et silencieux désert; les purs rayons du soleil couchant éclairent et pénètrent de leurs feux dorés le fond diaphane du temple, et viennent frapper quelque brillante mosaïque, copie impérissable d'un chef-d'œuvre de la peinture; tandis que quelque artiste ou quelque sage détrompé des choses de la vie, tel qu'on n'en trouve qu'à Rome, se livre dans un endroit écarté à la rêverie, ou qu'un pauvre homme, plus indifférent encore, dort profondément étendu sur un banc.

L'intérieur de Saint-Pierre est plutôt riche, orné, magnifique, que de bon goût [2], mais le mauvais, l'exagéré, qui y

puis plus de deux siècles par cette grande solennité, présente une intéressante statistique religieuse :

			TOTAL.
1575	96,848	hommes.	106,848
	10,000	femmes.	
1600			324,600
1625	460,269	hommes.	582,760
	22,491	femmes.	
1650	226,711	hommes.	308,533
	81,822	femmes.	
1675	218,340	hommes.	311,777
	98,437	femmes.	
1700			300,000
1725			382,140
1750			194,832
1775			271,970
1825	181,914	hommes.	273,299
	91,385	femmes.	

1. Une de ces cloches, fondue sous Pie VI, a onze palmes de diamètre et pèse vingt-huit milliers.

2. D'après les registres de la chancellerie relevés par Fontana, la dépense de la basilique de Saint-Pierre s'élevait, au commencement du dernier siècle, à 46,800,498 écus d'argent, environ 220,000,000 de la monnaie actuelle, dont un dixième au moins avait été employé sous la direction du Bernin : la chaire seule avait coûté plus de 107,000 écus. Mais c'est à tort qu'il est convenu de regarder

abonde, ne laisse pas dans son ensemble de contribuer à l'effet et d'avoir une sorte de grandiose. On doit surtout éternellement regretter pour l'élégance et la majesté de l'édifice, que la croix grecque de Michel-Ange n'ait point été préférée à l'allongement de la croix latine adopté par Charles Maderne.

Le *S. Pierre* de bronze, dont le pied est baisé avec dévotion, n'est point, comme on le répète sans cesse, un ancien Jupiter, mais un vrai S. Pierre barbare, monument chrétien du ve siècle. Les statues usées par le même genre de baisers étaient communes chez les anciens :

. . . . *Tum, portas propter, ahena*
Signa manus dextras ostendunt attenuari
Sæpe salutantum tactu, præterque meantum [1].

Cicéron rappelle éloquemment cet Hercule d'Agrigente que Verrès avait tenté d'enlever [2]. Il fallait toute l'ardeur de l'imagination méridionale de ces peuples pour que les divinités du polythéisme pussent inspirer une telle ferveur. Juvénal parle de la statue de bronze d'un citoyen dont le peuple de Rome avait aussi usé les mains à force de les baiser, culte beaucoup plus moral et plus sensé.

Le baldaquin placé au-dessus des corps de saint Pierre et de saint Paul, ouvrage du Bernin, semble un énorme *concetto* d'architecture; mais la bizarrerie de ce baldaquin n'est pas sans habileté, sans éclat, sans grandeur. La tête d'âne braillant, de la base des colonnes, est une vengeance du Bernin contre son rival le Borromini, artiste bien plus recherché que lui, et qui n'avait pas le droit de critiquer le baldaquin.

La statue de *Pie VI* à genoux au-dessus de son tombeau, par Canova, est simple, noble, expressive; on y admire l'extrême ressemblance et l'ajustement du costume pontifical. Le pape,

la vente des indulgences entraînée par ces dépenses comme la cause de la réforme. Luther aurait bien su trouver un autre prétexte, sans celui-là; c'est ainsi que la contribution levée pour la guerre contre les Turcs excita peu après les mêmes résistances.

1. Lucrèce, I, 317.

2. *De Signis*, XLIII.

du fond de son exil et de sa captivité, avait prescrit la place du mausolée qui pourrait un jour le recevoir, ainsi que l'attitude de la figure priant près du tombeau des deux apôtres.

L'immortelle coupole avait été, dit-on, projetée par Bramante, mais le génie seul de Michel-Ange pouvait l'exécuter : émule des grands artistes de l'antiquité comme peintre et comme sculpteur, il les a surpassés comme architecte. A l'aspect de cette superbe création, on ressent une noble fierté de la puissance de l'homme, et la reconnaissance se mêle à l'admiration pour celui qui sut l'élever si haut. Les quatre statues colossales de *S. Longin*, de *Ste. Hélène*, de *Ste Véronique* et de *S. André*, du Bernin, de Borghi, de Mocchi et du Fiammingo sont horriblement maniérées, comme la plupart des statues de Saint-Pierre; la dernière toutefois passe aujourd'hui pour la moins mauvaise. L'attitude et les draperies volantes de la *Véronique* donnèrent lieu à la réponse plaisante faite au Bernin, qui blâmait le mouvement de ces draperies dans un endroit clos, que leur agitation provenait du vent qui soufflait par les crevasses de la coupole depuis l'affaiblissement des piliers causé par les niches et les tribunes du Bernin.

La chaire de Saint-Pierre, le plus considérable des ouvrages en bronze après le baldaquin, est encore du Bernin, artiste inévitable, qui, sous neuf papes, obtint la commande des plus importants travaux. L'idée de faire soutenir la chaire de l'apôtre par les quatre docteurs de l'église grecque et latine, a de la grandeur, mais l'exécution est recherchée, détestable, et les grâces de ces colosses de bronze et de ces pères de l'Église sont tout à fait ridicules. Un monument eût pu être élevé avec la somme qu'a coûtée cette chaire.

Le célèbre mausolée de Paul III, de Guillaume della Porta, dirigé par Annibal Caro, le plus beau des mausolées de Saint-Pierre, semble un reflet de Michel-Ange. Les deux statues admirées de la *Prudence* et de la *Justice* sont toutefois inférieures à la statue du pape, dont la bosse est dissimulée avec une extrême adresse. La statue de la Justice a été décemment revêtue par le Bernin d'une tunique de bronze peinte en couleur de

marbre, afin de prévenir sans doute un second attentat pareil à celui de cet Espagnol qui, épris de la statue, était resté le soir dans Saint-Pierre et avait renouvelé sur elle les transports impudiques excités dans l'antiquité par la Vénus de Praxitèle.

Le tombeau d'Urbain VIII affermit la réputation un moment chancelante du Bernin : les deux figures de la *Charité* et de la *Justice* sont véritablement du Rubens en sculpture ; le marbre des têtes a certaines taches roussâtres qui feraient croire qu'elles sont coloriées.

A l'autel Saint-Léon, l'énorme bas-relief d'*Attila*, d'Algardi, le plus grand sans doute qui jamais ait été exécuté, et vanté si longtemps comme un prodige de l'art, est pitoyable de style et de dessin. On retrouve toutefois la grâce de ce sculpteur des enfants, comme on a surnommé Algardi, dans la figure du petit page d'Attila. Le dernier pape du nom de Léon (della Genga), repose à cet autel, et il a composé l'inscription mise sur la simple pierre qui couvre son corps.

Le mausolée d'Alexandre VII, au-dessus d'une porte, quoique de la vieillesse du Bernin et son dernier ouvrage, a toute la chaleur, la verve et la jeunesse de son mauvais goût. La nudité de la figure de la *Vérité*, ayant déplu, elle a été habillée par ordre d'Innocent XI.

La chapelle Clémentine a reçu le tombeau de Pie VII, le dernier mausolée admis à Saint-Pierre. Ce monument, élevé aux frais du cardinal Consalvi, et ouvrage peu digne de Thorwaldsen, est peut-être le seul que Rome conservera du célèbre sculpteur danois qui a passé sa vie dans son sein. La même chapelle a le lourd mausolée, par Algardi, du pape Léon XI, aussi de la famille des Médicis, mais obscurci par son glorieux prédécesseur, quoiqu'il eût été, comme légat, chargé de recevoir l'abjuration d'Henri IV, sculptée sur le mausolée, et qui n'a porté la tiare que les vingt-sept premiers jours du mois d'avril 1605. Il mourut de n'avoir point trouvé de chemise à changer en revenant au palais de la cérémonie du *Possesso*. Un trait peu connu prouve que ce pape était digne du nom de Médicis. Informé que Clément VIII voulait faire enlever de Sainte-Agnès hors des murs

les quatre colonnes uniques de marbre de *porta santa* et de *pavonazzetto*[1] afin d'en décorer la chapelle de sa famille à la Minerve, le cardinal de Médicis, alors commendataire de Sainte-Agnès, sans se plaindre au pape, fit à ses frais l'acquisition de quatre colonnes destinées à la chapelle, et, se présentant à l'audience pontificale, il les offrit à Clément VIII. Celui-ci, touché d'une telle action, embrassa le cardinal, lui donna le saphir qu'il portait au doigt et le remercia de l'avoir empêché de commettre une telle spoliation, dont il rejeta la coupable idée sur ses ministres. L'historien italien manuscrit prétend que Dieu récompensa ce respect pour les colonnes antiques par l'élévation du cardinal sur la chaire de saint Pierre, où, toutefois, il devait si peu siéger[2].

A la chapelle du chœur, le simple et élégant tombeau d'Innocent VIII, d'Antoine Pollaiolo, est le seul ancien monument de l'art qui subsiste au milieu des perpétuels enjolivements de Saint-Pierre. L'orchestre de cette chapelle reçoit toujours provisoirement le corps du dernier pape régnant, et elle est comme le vestibule de son dernier asile.

Le monument des Stuarts, quoique de Canova et loué par Perticari et MM. Quatremère et de Stendhal, est mesquin de style, d'invention, et véritablement indigne de son auteur; les Génies sont flasques et communs comme les derniers rejetons de cette race, qu'Alfieri dans sa rancune d'amant a peints avec tant de colère et si peu de convenance ·

. . . . Obbrobriosi giorni,
Quivi favola al mondo, onta del trono,
Scherno di tutti, orribilmente vivi[3].....

Les peintures de la coupole de la chapelle du baptistère, imitant le bas-relief, sont d'une parfaite exécution.

La célèbre *Piété*, de Michel-Ange, à la chapelle de ce nom, est mal placée, et ne produit aucun effet. Quelques parties de

1. *V.* ci-après, chap. XXII.

2. *Diario Mss. di Marco Antonio Valena*, cité par l'abbé Cancellieri dans sa *Storia dei solenni possessi dei sommi pontifici*, p. 158, n. 1.

3. *Marie Stuart*, act. V, sc. 1.

ce groupe, le dernier ouvrage de la manière douce de Michel-Ange, sont d'une grande beauté, mais il n'est point des meilleurs de l'artiste. Michel-Ange avait vingt-quatre ans lorsqu'il le fit pour le cardinal Jean Villiers de la Grolaie, abbé de notre Saint-Denis. Il a singulièrement justifié et d'une manière peu concluante, l'air de jeunesse de la Vierge, opposé à la maturité de son fils, par la conservation et la fraîcheur ordinaire des femmes chastes[1]. Afin d'échapper désormais à la méprise de ces amateurs milanais qui avaient blessé son amour-propre en attribuant la *Piété* à leur compatriote le Gobbo, Michel-Ange se laissa renfermer le soir dans Saint-Pierre, et pendant la nuit il grava son nom sur la ceinture de la Vierge, la seule de ses productions qu'il ait signée.

Le splendide et maniéré tombeau de Christine, a inspiré un beau chant à Alexandre Guidi :

Benchè tu spazi nel gran giorno eterno;

un bas-relief du français Teudon représente *l'Abjuration de la reine à Inspruck;* vis-à-vis est le tombeau sagement composé de la comtesse Mathilde. Ces deux femmes se montrèrent diversement dévouées au saint-siége, mais l'amie de Grégoire VII, au milieu des agitations du moyen âge, fut généreuse, enthousiaste, puissante, respectée; Christine, à une époque de civilisation et de bel esprit, fut égoïste, philosophe, indifférente,

1. *V.* ce passage curieux de Condivi, l'ami et le biographe de Michel-Ange : *Non sai tu che le donne caste molto più fresche si mantengono che le non caste? Quanto maggiormente una vergine nella quale non cadde mai pur un minimo lascivo desiderio che alterasse quel corpo! Anzi ti vo' dir di più, che tal freschezza e fiore di gioventù, oltre che per tale natural via in lei si mantenne, è anche credibile che per divin' opera in lei fosse ajutato a comprovare al mondo la verginità e purità perpetua della madre. Il che non fu necessario nel figliuolo, anzi piuttosto il contrario, perchè volendo mostrare che il figliuol di Dio prendesse, come prese veramente, corpo umano, e sottoposto a tutto quel che un ordinario uomo soggiace, eccetto che a peccato, non bisognò col divino tenere indietro l' umano, ma lasciarlo nel corso ed ordine suo, sicchè quel tempo mostrasse che aveva appunto. Pertanto non ti hai da meravigliare se per tal rispetto io feci la santissima Vergine madre di Dio a comparazione del figliuolo assai più giovane di quel che quell' età ordinariamente ricerca, e il figliuolo lasciai nell' età sua.*

sans considération et sans vraie grandeur. La comtesse Mathilde ne fut mise à Saint-Pierre qu'en 1635, par le pape Urbain VIII, qui chargea le Bernin de l'exécution du monument; le dessin et la tête de la statue sont de lui, le reste est de son frère Louis; Mathilde avait été enterrée au monastère de Saint-Benoît à Polirone : quelques années avant la translation, le duc de Mantoue fit ouvrir le tombeau par curiosité, et le corps, après presque cinq siècles, fut trouvé d'une étonnante conservation.

Parmi les riches ornements qui décorent la chapelle du Saint-Sacrement, on remarque le magnifique ciboire de lapis-lazuli, en forme de petit temple, imitation du temple circulaire de Saint-Pierre *in Montorio*, chef-d'œuvre du Bramante [1]. Le tombeau de Grégoire XIII, le réformateur du calendrier, de Camille Rusconi, est au-dessous même de ce détestable artiste du commencement du XVIIIe siècle, grand homme dans son temps, et qui passait alors pour allier *la correction et la majesté des anciens à l'expression et au charme des modernes;* jugement aujourd'hui ridicule, et qui prouve la fragilité de toutes ces réputations de circonstance dans les arts comme dans les lettres!

La chapelle *della Madonna*, dite encore *Gregoriana*, de son fondateur le pape Grégoire XIII, est du dessin de Michel-Ange. On y vénère, sous l'autel, le corps de l'immortel saint Grégoire de Nazianze. Les mosaïques de la coupole, de Muziani, ont été très-vantées. Près de là est le tombeau médiocre de l'excellent Benoît XIV.

Le monument Rezzonico, beau, noble, sévère, mit le sceau à la réputation de Canova. Il fut découvert le mercredi saint 1795, à la clarté de la grande croix de feu, qui ce jour-là illuminait Saint-Pierre. L'artiste, alors âgé de trente-huit ans, auquel il avait coûté huit années de travail, s'était mêlé dans la foule en habit d'abbé afin de recueillir les divers jugements et l'impression produite par cette sculpture si nouvelle. La figure du pape, simple vieillard priant, est admirable; les deux lions sont les plus beaux lions modernes : le lion dormant est *dantesque*

1. *V.* ci-après, chap. XXVIII.

A guisa di leon, quando si posa.

L'allusion du lion rugissant à la force d'âme du pontife, qui refusa aux ministres espagnols la destruction des jésuites, ne paraît pas très-naturelle. La figure de la *Religion*, roidement drapée, est la plus faible : le Génie funéraire, malgré le mérite du torse, paraît plutôt ennuyé qu'affligé.

La mosaïque de *Sainte-Pétronille*, d'après le Guerchin, est la mieux exécutée de celles qui décorent Saint-Pierre.

Les grottes du Vatican, église souterraine de Saint-Pierre, à l'exception de quelques mosaïques et vieux monuments, ne répondent point complétement à l'idée que l'on se fait de ces anciennes catacombes chrétiennes; elles sont étroites, confuses, tortueuses. On remarque les tombeaux de Charlotte, reine de Jérusalem et de Chypre, de l'empereur Othon II, du pape Adrien IV, de Boniface VIII, de Nicolas V, d'Urbain VI, et de Paul II. Le monument de Boniface VIII, de 1301, est dans sa nudité assez curieux sous le rapport de l'art. Malgré Vasari et Baldinucci, il n'est point d'Arnolfo, mais il peut être plus probablement attribué à Jean Cosmate, sculpteur romain du XIVe siècle. Cette sculpture rappelle les vers satiriques du Dante sur Boniface lorsqu'il fait dire à saint Pierre, dans un sublime discours, que son cimetière est devenu un cloaque de sang et d'infection :

Fatto ha del cimiterio mio cloaca
Del sangue e della puzza.......[1].

C'est à tort qu'on a prétendu que la construction de la riche sacristie, d'un goût si médiocre, avait entraîné dans le siècle dernier la démolition d'un temple antique de Vénus. Les plus exacts et les plus anciens plans de Saint-Pierre n'indiquent aucune trace d'une telle construction. *Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre*, de Muziani, est faible. La statue de Pie VI, fondateur de la sacristie, du sculpteur romain Penna, manque

1. Parad. XXVII, 25.

d'expression et de noblesse. Au fond du corridor est la copie remontant à l'empereur Héliogabale de la célèbre inscription des frères ruraux (*fratres arvales*), prêtres institués par Romulus, dont quelques vers sont, avec ce qui reste des chants saliens, le plus ancien monument de la langue latine; quoique assez inintelligibles, ils paraissent une prière pour demander aux dieux de la patrie une abondante moisson.

Il faut monter à la coupole pour juger véritablement de l'étendue de Saint-Pierre, et admirer complétement Michel-Ange; il avait quatre-vingt-sept ans lorsqu'il posa la calotte de cette coupole. C'est là qu'il est tout entier et que sa belle conception n'a pas été altérée. L'estime pour l'homme ajoute encore à l'enthousiasme pour l'artiste. Michel-Ange, habitué à travailler pour la gloire ou pour ses amis, refusa les 600 écus romains d'appointements que le pape Paul III lui avait alloués, et pendant dix-sept ans il dirigea gratuitement une entreprise qui avait enrichi la plupart des premiers architectes. Cette expédition de la coupole est une sorte de voyage. Une population d'ouvriers, toujours occupés des réparations, habite le sommet du temple, qui semble une place publique en l'air. Une fontaine qui ne tarit jamais existe à cette hauteur et ajoute à l'illusion. L'escalier conduit sur l'entablement intérieur près de la magnifique promesse faite au premier apôtre, inscrite en caractère de six pieds : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cœlorum.* De la fameuse boule de bronze, qui peut contenir jusqu'à seize personnes assises, on jouit du plus magnifique aspect de la ville et de la campagne de Rome, de l'Apennin et de la mer.

CHAPITRE II.

Vatican. — Dépense du pape. — Escalier. — Sala regia. — Sixtine. — Jugement dernier. — Plafond. — Office. — Musique. — Chapelle Pauline.

Le Vatican représente la nouvelle et religieuse grandeur de

la Rome actuelle, comme le Capitole représentait la grandeur belliqueuse et triomphante de l'ancienne Rome. Mais ce palais, jadis fameux par ses onze mille salles, cette cour pontificale, longtemps si fastueuse, respirent maintenant la simplicité, la modestie, et la dépense du pape ne dépasse guère le traitement d'un Président[1]. Le Vatican ne tonne plus; il n'est de nos jours que le plus vaste des musées, et un monument curieux des talents, comme architectes, de Bramante, de Raphaël, de San-Gallo, de Pyrrhus Ligorio, de Fontana, de Charles Maderne et du Bernin.

Le grand escalier (et l'on compte au Vatican jusqu'à huit escaliers principaux et environ deux cents petits) est une des plus habiles et des plus magiques constructions du Bernin. Parmi les grandes fresques de la *Sala regia*, représentant les actions glorieuses de l'histoire des papes, on remarque *Charles IX au milieu du parlement approuvant la condamnation de Coligny;* le *Corps de celui-ci jeté par les fenêtres*, et le *Massacre de la Saint-Barthélemy,* qui, s'il ne fut pas prémédité, comme il paraît aujourd'hui probable, produisit à Rome l'enivrement d'une victoire, et obtint en plein consistoire l'approbation de Grégoire XIII, pape lettré et vertueux. Les trois meilleures fresques de la *Sala regia* sont : le *Grégoire VII relevant de son excommunication l'empereur Henri IV en présence de la comtesse Mathilde,* commencé par Thadée Zuccari, et terminé par son frère Frédéric; son pendant, l'*Attaque de Tunis* en 1535, des mêmes; et l'*Alexandre III sur son trône dans la grande place de Venise bénissant Frédéric Barberousse,* par Joseph Salviati.

La chapelle Sixtine fut commandée par Sixte IV, pontife peu connaisseur en peinture, mais qui savait et aimait la gloire que les arts peuvent donner. Le *Jugement dernier* était un sujet singulièrement adapté au génie vaste et hardi de Michel-Ange, à sa science du dessin et à son habileté des raccourcis. Il s'y était, à ce qu'il paraît, préparé de lui-même, et le pape Paul III,

1. Cette dépense était de 679,000 fr., d'après le relevé fait par l'administration française. *V. les Études statistiques sur Rome,* par M. de Tournon, t. II, p. 65.

informé des études qu'il avait faites, se rendit chez lui à la tête de dix cardinaux pour l'inviter à traiter ce sujet, et presque l'en prier : honneur unique dans les fastes de la peinture, et qui prouve quelle était l'importance, la considération de l'artiste! Mais indépendamment du grandiose du style et de l'inspiration du Dante, on sent que la terrible fresque, commencée après le sac de Rome, porte l'empreinte de la désolation du temps et de la sombre mélancolie du peintre. Les élus y paraissent presque aussi furieux que les damnés. La sublime fresque de la Sixtine, qui a souffert du temps, de l'humidité, de la négligence des conservateurs, et de l'explosion de la poudrière du château Saint-Ange en 1797, faillit à être détruite sous Paul IV à cause de ses nudités, inséparables du sujet, et Michel-Ange a représenté, sous les traits de Minos avec des oreilles d'âne, Messer Biagio, le maître des cérémonies du pape, qui les avait sottement dénoncées. La réponse de Michel-Ange à l'homme qui lui annonçait la vandale résolution du pontife fut sévère : « Dites au pape que cela est peu de chose et « se peut facilement corriger ; qu'il corrige le monde, et je cor- « rigerai aussitôt mes peintures : » *Dite al papa, che questa è piccola faccenda, e che facilmente si può acconciare, che acconci egli il mondo, che le pitture si acconciano presto.* Daniel de Volterre, le plus grand élève de Michel-Ange, se chargea de voiler ces damnés, opération ridicule qui lui valut le surnom de *Brachettone* (culottier) et lui attira les vers piquants de Salvator Rosa :

E pur era un error sì brutto, e grande,
Che Daniele di poi fece da sarto,
In quel Giudizio a lavorar mutande [1].

Cette fresque extraordinaire, terminée par Michel-Ange à soixante-sept ans, qui lui coûta près de neuf années de travail, a produit, comme plus d'un grand chef-d'œuvre, une multitude de malheureux imitateurs, et, plus d'une fois on entendit

1. Sat. III, *la Pittura.*

son immortel auteur dire de ceux qu'il trouvait dessinant dans la chapelle Sixtine : « Oh ! de combien de gens mon ouvrage fera paraître la maladresse : » *O quanti quest' opera mia ne vuole ingoffire!* Raphaël toutefois sut bien échapper à ce danger et mettre à profit les beautés du faire de Michel-Ange, lorsque, introduit furtivement en son absence par Bramante dans la chapelle, il put les observer avant qu'elles ne fussent découvertes.

Michel-Ange seul, dans l'espace de vingt mois, avait, dès l'année 1507, exécuté, par ordre de Jules II, les compartiments de l'immense voûte de la Sixtine, peintures très-travaillées comme le *Jugement dernier,* et qui représentent divers sujets de l'Ancien Testament avec une multitude de prophètes, de sibylles, de patriarches et autres figures académiques. Le Père éternel, de la *Création du monde,* a été rajeuni avec une merveilleuse originalité : on ne voit dans un petit espace que son immense tête et ses mains, comme pour montrer que Dieu est tout intelligence et puissance. L'*Ève* a cette grâce native qui n'a pu appartenir qu'à la première femme, et qui contraste avec la force, la terreur des autres peintures, et les grotesques figures des compartiments. Les prophètes, les sibylles, les plus beaux prophètes et les plus belles sibylles du monde, semblent inspirés : l'*Isaïe* appelé par un ange se tourne lentement vers lui, tant sa méditation est profonde.

Le grandiose des peintures de la voûte écrase véritablement les douze autres fresques de cette chapelle, de Luc Signorelli, d'Alexandre Filippi, de Côme Rosselli, du Pérugin et d'autres maîtres ; plusieurs toutefois sont remarquables : l'*Adoration du Veau d'or,* de Côme Rosselli ; le *Baptême du Christ,* du Pérugin ; *Jésus-Christ appelant S. Pierre et S. André à l'apostolat,* de Ghirlandaio.

J'assistai plusieurs fois aux offices de la chapelle Sixtine, spectacle imposant par la présence du pape et la réunion des cardinaux, dont la toilette toutefois est assez négligée. L'aspect de ce sénat chrétien, auquel ont manqué François de Sales, Bossuet et Fénelon, montre la force, la majesté et l'indépendance de l'Église, impérissable société qui a vaincu le monde antique,

civilisé le monde moderne, et qui faillirait à sa destinée en s'opposant aux lumières et à l'amélioration de la race humaine. Le jour de la Toussaint, un élève du collége Germanique [1], M. le comte Charles-Auguste de R******* prononça avec un accent sonore, mais insignifiant, un discours latin qui produisit peu d'effet et qui m'a rappelé ce que le cardinal Maury a dit de ces discours d'écoliers : « Qu'ils ne sont le plus souvent ni la parole de Dieu, ni même la leur [2]. »

La musique de la chapelle Sixtine, qui fit autrefois l'admiration des artistes, paraît, comme celle de Saint-Pierre, prête à finir. Ce ne sont pas seulement les *soprani* qui manquent à la chapelle pontificale, ce sont aussi les ténors : en 1828, sur trente-deux chanteurs il y avait sept places vacantes de ces deux sortes de voix. Toute la puissance de la musique de la chapelle Sixtine s'est aujourd'hui réfugiée dans le fameux *Miserere* d'Allegri, exécuté à deux chœurs sans instrument, pendant la semaine sainte, qu'il était jadis défendu de copier sous peine d'excommunication, et, qu'après l'avoir entendu deux fois, la mémoire de Mozart sut dérober.

A la chapelle Pauline, les deux fresques du *Crucifiement de S. Pierre* et de la *Conversion de S. Paul*, achevées par Michel-Ange à soixante-quinze ans, furent son dernier ouvrage de peinture ; elles sont très-inférieures aux fresques de la Sixtine, et presque obscurcies par la fumée des cierges qui brûlent autour du Saint-Sépulcre pendant la semaine sainte.

1. Le collége Germanique institué par saint Ignace pour les jeunes Allemands et Hongrois, fut compris dans la suppression et le rétablissement des jésuites. Il est à la maison de ces Pères au *Gesù* et suit les cours du collége Romain.

2. *Essai sur l'Éloquence de la chaire*, chap. LXVII.

CHAPITRE III.

Loges de Raphaël. — Appartement Borgia. — Noces Aldobrandines. — Corridor des inscriptions. — Chambres de Raphaël. — Incendie de Borgo. — Portes. — Dispute du Saint-Sacrement. — L'École d'Athènes. — L'Héliodore. — Miracle de Bolsène. — Prison de Saint-Pierre. — Bataille de Constantin. — Des encouragements d'art excessifs. — Chapelle de Nicolas V.

Les loges de Raphaël, si elles ne sont pas toutes de sa main, furent exécutées sous sa direction et par ses élèves. Jamais ce prince de l'École romaine ne se rendait au Vatican qu'à la tête de cinquante peintres, vassaux de son génie, et attirés, fixés auprès de lui par le charme de son caractère. Cette féodalité dans les arts, si favorable aux grands ouvrages, tenait à d'autres mœurs qui ne peuvent renaître. Les prétentions, l'indépendance des artistes actuels, la dignité académique, ne permettent plus l'obéissance, la subordination, auxquelles on doit les vastes et beaux travaux qui maintenant nous étonnent.

Quel ne devait pas être dans leur fraîcheur l'effet des brillants stucs et arabesques de Jean d'Udine, si habile à peindre les fleurs, les fruits et les ornements de tout genre, lorsqu'on se rappelle le trait de ce palefrenier du pape qui, courant prendre un tapis pour son service, se précipita, trompé par l'imitation, sur un des petits tapis des loges. Les arabesques des *Saisons*, des *Ages de la vie*, figurés par les Parques, sont de véritables tableaux pleins de poésie. La plus admirable des fresques, peintures idéales inspirées du génie de l'Écriture et qui sont désignées sous le nom de *la Bible de Raphaël*, est celle de *Dieu tirant le monde du chaos;* elle est de Raphaël lui-même, qui voulut comme donner un exemple à ses disciples. Ce grand artiste a fait quatre figures du Père éternel, différentes et toutes sublimes. La *Création du soleil et de la lune* est aussi d'une rare beauté. Le *Déluge*, par Jules Romain, est de la plus forte et de la plus pathétique expression. Les *trois Anges apparaissant à*

Abraham sous les traits de jeunes hommes, ont une sorte d'élégance orientale qui diffère des formes grecques. La composition du groupe de *Loth et de ses filles fuyant l'incendie de Sodome* est parfaite. *Jacob épris de Rachel, qu'il rencontre près du puits,* par Pellegrino de Modène, fresque pleine de grâce et de simplicité, a le paysage traité avec beaucoup de finesse. Les quatre sujets de l'*Histoire de Joseph* se distinguent par une composition à la fois riche et sage et par l'énergie du coloris. Le *Moïse sauvé des eaux,* par la fraîcheur de ton, la dégradation des teintes et la vérité de couleur dans les eaux du Nil, est comme la création du paysage, qui, avant Raphaël, était simplement dessiné, mais que l'on ne peignait point dans le fond des tableaux, ou qu'on y peignait sans harmonie, sans perspective. Le *Jugement de Salomon* n'a point été surpassé par celui du Poussin pour la netteté, la précision et l'éloquence de la pantomime des deux mères. A la dernière travée, une *Cène,* d'une belle couleur et d'une exécution plus savante que ses voisines, semble encore de Raphaël. Il paraît avoir dirigé les fresques des loges après qu'il eut été clandestinement admis à observer les fresques de Michel-Ange à la Sixtine. On remarque dans la plupart de ces fresques des loges, particulièrement dans celles qu'il a faites, un grandiose qui prouve qu'une circonstance particulière et importante a dû déterminer cette révolution de son talent.

L'appartement Borgia doit son nom à l'infâme Alexandre VI, qu'un distique impie, mais bien tourné, et curieux par sa servilité, a mis au-dessus de César et comparé à Dieu :

Cæsare magna fuit, nunc Roma est maxima : Sextus
Regnat Alexander ; ille vir, iste Deus.

Les stucs et peintures de Jean d'Udine et de Perino del Vaga, qui ornent le plafond de la grande salle, sont une décoration du meilleur style. Parmi les précieux débris antiques conservés dans les cinq pièces de cet appartement, on distingue les fragments de la frise de la basilique Ulpia, le bas-relief Giustiniani de l'*Éducation de Bacchus,* un trépied de marbre, et les fameuses *Noces aldobrandines,* peinture antique que l'on croit re-

présenter les noces de Thétis et de Pélée, et qu'ont depuis effacées les peintures découvertes à Pompéi.

Le long corridor des inscriptions offre à droite les inscriptions païennes, à gauche les inscriptions chrétiennes, espèce de manuscrits de pierre qui font les délices des érudits. Quelques monuments ont de l'intérêt pour les simples curieux. Tel est le grand cippe de Lucius Atimetus, dont le double bas-relief représente d'un côté la boutique et de l'autre l'atelier d'un marchand de couteaux.

Les inscriptions païennes sont classées d'après le rang et la condition, depuis les divinités jusqu'aux simples esclaves; à l'exception de quelques inscriptions consulaires, la même hiérarchie n'existe point parmi les inscriptions chrétiennes.

Les chambres de Raphaël sont le triomphe de la peinture, et jamais cet art n'apparut aussi grand, aussi varié, aussi puissant. Ces chambres étaient déjà peintes en partie lorsque Raphaël, âgé de vingt-cinq ans, fut appelé de Florence à Rome par Jules II pour y travailler avec Pierre del Borgo, Bramante de Milan, Pierre della Francesca, Luc Signorelli et le Perugin. Mais à la vue de la *Dispute du Saint-Sacrement*, son début, le pape, ravi de la pureté, de l'expression des têtes, fit suspendre et détruire les autres fresques à l'exception d'une voûte, ouvrage du Perugin, défendu, protégé par son grand et généreux élève.

La fresque de l'*Incendie de Borgo-Vecchio*, à Rome, l'ouvrage de Raphaël dans lequel se trouvent le plus de figures nues, qui rivalisent de beauté, d'expression, avec celles de Michel-Ange, sans les égaler dans la science musculaire, la précision des contours et la hardiesse des mouvements, est plutôt une sublime et poétique inspiration du second chant de l'Énéide que la représentation du miracle de saint Léon et le spectacle d'un incendie. Ce qu'on voit le moins dans le tableau, c'est le feu, les flammes, la fumée et tous les ravages physiques du fléau; mais on est vivement ému par l'image morale des terreurs qu'il produit : tel est ce jeune homme s'échappant par-dessus un mur; telle est surtout la mère qui, du haut de ce même mur, va jeter son enfant au berceau dans les bras du père, qui se hausse sur la

pointe des pieds pour le recevoir. Le beau groupe qui pourrait passer pour Énée sauvant son père Anchise sur ses épaules et suivi de sa femme Créuse, est de Jules Romain. Les femmes portant de l'eau sont superbes. Vis-à-vis, le *Couronnement de Charlemagne par Léon III* dans la basilique vaticane, majestueux, passe seulement pour avoir été colorié sur le carton de Raphaël par une autre main. Au-dessus de la fenêtre, Léon III se justifiant devant Charlemagne, offre les figures de Léon X et de François Ier sous les traits du pape et de l'empereur. C'est dans cette chambre qu'est le plafond du Perugin qui obtint sa grâce de Jules II. Les gracieuses sculptures en bois des portes sont de l'habile florentin Jean Barile, dirigé dans ses travaux au Vatican par Raphaël; Louis XIII avait ordonné au Poussin de les dessiner, afin d'en faire exécuter de pareilles au Louvre. Les dessins consciencieux du Poussin formaient deux gros volumes, conservés jusqu'en 1728 à la bibliothèque Colbert; ils furent alors achetés par Mariette : on ignore ce qu'ils sont devenus depuis la dispersion de son riche cabinet.

Les deux grands tableaux de la *Dispute du Saint-Sacrement* ou la *Théologie* et de l'*École d'Athènes,* sont unanimement regardés comme les plus sublimes de Raphaël; jamais il n'a porté plus loin la grâce, la pureté et l'élégance du dessin. Dans la *Dispute*, image idéale, poétique, du concile de Plaisance où furent terminées les controverses sur le sacrement de l'Eucharistie, le Dante est placé, selon l'opinion du temps, parmi les théologiens[1]; Raphaël s'y est peint avec le Perugin sous la figure de personnages mitrés. On croit que l'Arioste fut consulté pour la composition historique de l'*École d'Athènes*. La tête d'*Homère*, quoique le buste antique du poëte n'eût point alors encore été découvert, est peut-être la plus surprenante de ces cinquante-deux figures, et respire la plus haute inspiration; à ses côtés sont Virgile et le Dante. L'Aspasie, jeune et belle, coiffée d'un casque comme une autre Minerve, est sérieuse. Les divers groupes se rattachent naturellement à l'action principale. Plusieurs figures

1. La qualité de *eximio theologo* est jointe à celle de poëte dans le titre du *Credo* du Dante, imprimé à Rome vers 1478.

sont des portraits : l'Archimède est Bramante ; le jeune homme un genou à terre, Frédéric II, duc de Mantoue ; les deux figures à gauche de Zoroastre, la couronne sur la tête, sont le Perugin et Raphaël. L'architecture, tracée par le Bramante, offre la perspective du plan primitif de la basilique Saint-Pierre.

Le *Parnasse*, habile et gracieuse imitation du style antique, est toutefois inférieur aux deux fresques précédentes, comme ensemble de tableaux, et quelques figures sont coloriées d'une manière un peu froide. L'Apollon joue du violon, et, chose singulière, Raphaël lui avait d'abord mis une lyre! On a prétendu qu'il avait eu la faiblesse de la supprimer par flatterie pour un musicien en crédit à la cour, et qui accompagnait les chants des poëtes pendant le souper de Léon X ; fait inexact, puisque le Parnasse est de 1511 et antérieur de deux années au pontificat de Léon. Ce violon n'était pas d'ailleurs aussi étrange qu'il le paraît aujourd'hui, puisque tous les chérubins jouaient du même instrument depuis la renaissance de la peinture. Selon une autre conjecture, Raphaël aurait voulu faire honneur à Léonard de Vinci, alors âgé de près de soixante ans et grand joueur de violon, en représentant ainsi le dieu. Parmi les illustres poëtes on remarque Homère entre Virgile et le Dante, Sapho, Pindare, Callimaque, Ovide, Horace, Pétrarque et Laure sous les traits de Corinne, Boccace et Sannazar.

La fresque dite de la *Jurisprudence* est noble, grandiose, idéale.

A la voûte, les quatre figures de la *Théologie*, de la *Philosophie*, de la *Jurisprudence* et de la *Poésie*, ont le goût et la grâce de l'antique.

L'*Héliodore*, la plus riche, la plus féconde, la plus animée des compositions de Raphaël, était une allusion à l'histoire de Jules II, qui chassa du patrimoine de saint Pierre les ennemis de l'Église, et que Raphaël y a représenté. La nature supérieure des deux anges sur Héliodore armé est merveilleusement exprimée. Le groupe du pape porté sur la *Sella gestatoria*, celui des femmes, l'ange renversant Héliodore, sont parfaits. Les figures en grisaille de la voûte ont un beau et grand caractère.

Le *S. Léon arrêtant Attila aux portes de Rome*, est le portrait de Léon X, grand pape littéraire, mais qui n'était guère de force à une telle action. Le porteur de croix, près de lui, est encore un des portraits de Raphaël, toujours accompagné de son maître le Perugin. La majesté tranquille du cortége papal contraste admirablement avec le désordre, la furie de l'armée barbare débouchant d'une gorge de montagnes pour fondre sur la plaine de Rome.

La partie supérieure du *Miracle de Bolsène*, c'est-à-dire le prêtre, le pape sous les traits de Jules II, l'autel et le prie-dieu, est digne d'être comparée, pour le coloris, aux plus belles choses du Titien. Les différents groupes de cette dramatique fresque expriment admirablement les contrastes les plus divers : les affections de crainte, de curiosité inquiète d'une partie des spectateurs, l'émotion des femmes par l'opération du miracle, la rude impassibilité des palefreniers pontificaux agenouillés au bas des degrés, et la sainte gravité, la foi confiante et paisible du pontife et des cardinaux.

L'effet extraordinaire des trois lumières différentes de la *Prison de saint Pierre* prouve qu'aucune partie de l'art n'était ni inconnue ni impossible au génie de Raphaël. Cette fresque est une autre allusion à la vie de Jules II, qui avait porté le titre de cardinal de *Saint-Pierre-aux-Liens*, héréditaire dans sa famille. L'artiste, selon l'ingénieux d'Hancarville, a composé le visage de l'apôtre du mélange de ses propres traits et de ceux de Jules, comme Apelles, qui, dans un même portrait fait pour le temple d'Éphèse, fit reconnaître Alexandre et Jupiter sans rien ôter à la jeunesse de l'un, ni dégrader la majesté du dieu. Les quatre sujets en grisaille de la voûte, fort endommagés, sont traités avec un goût exquis.

La *Bataille de Constantin*, la plus grande peinture historique connue et l'une des plus belles compositions de tableaux de bataille, quoique exécutée par Jules Romain, montre l'ordre, la sagesse, la raison de Raphaël dans ses plus vastes et plus vives compositions. Il ne manque à ce beau tableau qu'une couleur plus riche et plus pittoresque. Le Poussin trouvait toutefois que

l'âpreté des teintes de Jules Romain convenait à la fureur d'une telle mêlée. Tels sont l'enthousiasme et la chaleur d'exécution qu'on admire dans ce chef-d'œuvre, selon un habile critique italien, qu'il semble que l'artiste, entraîné par l'action dont il retrace l'image, participe de l'ardeur des guerriers et qu'il combatte, si l'on peut le dire, avec le pinceau[1]. Un des épisodes les plus touchants est le jeune porte-enseigne mort et relevé par un vieux soldat. Les deux belles figures latérales de la *Justice* et de la *Douceur* sont tout entières de Raphaël. La première, remarquable par la noblesse et la grâce de l'attitude et par l'ajustement large et grandiose des draperies, pose une main sur le long col d'une autruche placée assez singulièrement à côté d'elle. Le mouton mis aux pieds de la Douceur est un attribut beaucoup plus naturel de cette figure, reconnaissable encore à son air calme et ingénu.

L'*Apparition de la Croix à Constantin*, par Jules Romain, respire sa force et sa hardiesse. Les lointains montrent quelques uns des principaux monuments de Rome; le nain qui de ses deux mains essaie de se mettre un casque sur la tête est un hors-d'œuvre bizarre, indigne d'une telle composition.

On reconnaît Raphaël à la belle invention du *Baptême de Constantin*. Quelques parties du baptistère de Constantin, petite église octogone près Saint-Jean-de-Latran, sont encore presque dans le même état. Le personnage vêtu de noir et à la toque de velours est Jean-François Penni, dit *il Fattore* parce qu'il était chargé des affaires d'argent de Raphaël, son maître; il a terminé faiblement le tableau. Les clairs-obscurs du soubassement, par Polydore de Caravage, sont excellents. Le plafond, de Lauretti, à l'exception du temple, dont la perspective est merveilleuse, offre de gigantesques et pesantes figures de formes vulgaires et d'un coloris cru. L'histoire de ce plafond prouve assez bien les inconvénients de certains encouragements excessifs. L'artiste, logé au palais, avait obtenu de Grégoire XIII de tels avantages et une sorte d'état de prince que, fait à cette bonne vie, qu'il

1. Bellori, *Descrizione delle Pitture*, p. 116.

désirait prolonger, il s'était peu hâté, et n'avait point fini à la mort du pape. Sixte-Quint, moins endurant, exigea qu'il défît sans délai son échafaud : obligé d'aller vite, Lauretti termina tant bien que mal sa voûte en moins d'une année ; elle n'eut aucun succès, et Sixte, impitoyable, non-seulement ne le paya point, mais exigea qu'il rendît compte de sa splendide représentation, et même de la nourriture du cheval qu'il avait obtenu ; ce qui le ruina.

La petite chapelle construite et décorée par le pape Nicolas V doit être visitée. Ce pape la fit peindre par le frère Angélique, dont les fresques charmantes, naïves, représentent divers traits de la vie de saint Étienne et de saint Laurent, et, quoique en partie altérées, paraissent dignes encore de l'excellent maître florentin du xve siècle. Telle était la pieuse simplicité du frère Angélique, que le pape, touché de l'état où le réduisait son travail opiniâtre et l'austérité de ses jeûnes, lui ordonna de manger de la viande : « Je n'en ai pas la permission du prieur, » répondit ingénument le religieux artiste.

CHAPITRE IV.

Bibliothèque vaticane. — Nicolas V. — Excommunication. — Virgile. — Térence. — Pétrarque. — Dante. — Bible des ducs d'Urbin. — Bréviaire de Mathias Corvin. — Manuscrit du moine des îles d'Or. — Lettres de Henri VIII. — Ébauche des premiers chants de la Jérusalem. — Autres autographes du Tasse. — Imprimés.

La première origine de la Vaticane, la plus ancienne bibliothèque de l'Europe, remonte au pape saint Hilaire, qui rassembla quelques manuscrits dans son palais de Saint-Jean-de-Latran en 465. Cette illustre bibliothèque fut transférée au Vatican par Nicolas V, qui doit en être regardé comme le véritable fondateur, pape admirable, digne précurseur de Léon X, et qui, moins vanté, ne fut pas moins que lui secourable aux lettres et aux arts. Un de

ses successeurs, Sixte IV, l'avait aussi considérablement enrichie, ainsi qu'on le voit par ces vers de l'Arioste :

Di libri antiqui anche mi puoi proporre
Il numer grande, che per publico uso
Sisto da tutto il mondo fè raccorre[1].

Sixte avait nommé bibliothécaire Platina qui lui adresse le même éloge dans ces vers moins élégants qu'il ne lui appartenait :

Templa, domum expositis, vicos, fora, mœnia, pontes
Virgineam Trivii quod repararit aquam
Prisca licet nautis statuas dare commoda portus,
Et Vaticanum cingere, Xiste, jugum;
Plus tamen urbs debet, nam quæ squalore latebat
Cernitur in celebri bibliotheca loco.

Le vaste local actuel, de l'architecture de Fontana, est dû à Sixte-Quint, qui, à force de menaces, le fit construire en une année et peindre l'année suivante; mais il paraît s'être plus occupé de la décoration de la Vaticane que de ses accroissements. Il est assez probable que la construction et tous les embellissements extérieurs de cette bibliothèque ont coûté plus cher que ses manuscrits et ses livres. Léon X, en faisant chercher au loin et copier des manuscrits, y mit autant d'ardeur que ses deux successeurs Adrien VI et Clément VII d'indifférence, ainsi qu'on le voit par ces deux épigrammes opposées et assez mauvaises du zélé bibliothécaire Sabeus, la première adressée à Léon, la seconde à son cousin Clément, indigne véritablement du nom de Médicis :

Ipse tuli pro te discrimina, damna, labores,
Et varios casus barbarie in media,
Carcere ut eriperem, et vinclis et funere libros
Qui te conspicerent et patriam reduce.

Dicere non possum, quod sim tua, visere quam non
Hactenus ipse velis, Septime, nec pateris.
Hinc gemo et illacrymor, quod sim tibi vilior alga,
Sordidior cœno, Tisiphone horridior.

1. Sat. VII, 139.

Indépendamment des diverses acquisitions faites par les papes, la Vaticane s'est successivement enrichie des bibliothèques de l'électeur palatin[1], des ducs d'Urbin[2], de Christine[3], du marquis Capponi, et de la maison Ottoboni. Elle compte aujourd'hui cent mille volumes et vingt-quatre mille manuscrits, savoir : cinq mille grecs, seize mille latins et italiens ; ces derniers en petit nombre ; et trois mille orientaux de diverses langues. Tel est le mystère de ses armoires qu'on ne se douterait guère des richesses littéraires qu'elle contient, et que le voyageur qui l'a traversée n'est véritablement frappé que des peintures, des vases étrusques et de Sèvres, de la belle colonne d'albâtre oriental, et des deux statues du sophiste Aristide et de l'évêque S. Hippolyte, la dernière, travail du IVe siècle, dont le siége offre, sculpté, le célèbre calendrier pascal, composé l'an 223 par le saint, afin de combattre l'erreur de ces hérétiques qui célébraient la Pâque le même jour que les juifs. Parmi les objets exposés dans les diverses salles, on remarque encore un petit tableau à fresque du VIIIe siècle qui représente Charlemagne, ainsi que l'armure de fer, moins l'épée, du connétable de Bourbon, avec laquelle il périt au sac de Rome, grande catastrophe pour les lettres et les arts, qui, au milieu des beaux

1. Cette bibliothèque, prise à Heidelberg par Tilli, fut un présent du duc de Bavière Maximilien au pape Grégoire XV. Il est assez singulier qu'une des portions les plus précieuses de la Vaticane provienne d'un pillage. Les manuscrits, au nombre de trente-huit, qui avaient été apportés à Paris, furent restitués à l'université d'Heidelberg en 1815, ainsi que les huit cent quarante-sept manuscrits allemands restés à Rome, le célèbre manuscrit tudesque de la *Traduction paraphrasée de l'Évangile*, d'Otfrid, et quatre manuscrits latins, concernant l'histoire de l'université. Cette université d'Heidelberg, si déchue de nos jours par l'indiscipline des étudiants, a compté parmi ses élèves Sand, l'assassin fanatique de Kotzebue, qui avait peu profité de la restitution du manuscrit de l'Évangile.

2. La bibliothèque d'Urbin avait été fondée vers la fin du XVe siècle par le duc Frédéric de Montefeltro, grand bibliomane, qui, à la prise de Volterre, en 1472, n'avait réclamé pour tout butin qu'une Bible hébraïque.

3. Parmi les livres de Christine, une partie provenait, comme ceux de l'ancienne bibliothèque de l'électeur palatin, de la conquête ; ils avaient été pris à Würtzbourg, Prague et Brême, par son père Gustave-Adolphe, qui transporta en Suède les bibliothèques des jésuites et des capucins.

jours de la renaissance, est comme une journée de l'invasion des barbares[1].

Sur une table de marbre, dans la salle des lecteurs, presque toujours déserte, est le décret de Sixte-Quint, qui excommunie tout homme, même le bibliothécaire ou les employés, qui ferait sortir un seul volume de la bibliothèque sans la permission autographe du pape, règlement empreint de l'esprit pontifical romain, et que repousseraient les habitudes littéraires de France.

Les cinquante miniatures du *Virgile* sont un curieux monument de la peinture en Italie, entre le IVe et le Ve siècle. Le portrait de Virgile semble l'image la moins incertaine de ses traits. Quelques détails des miniatures, par la simplicité, le na-

1. La population de Rome qui, sous Léon X, s'était élevée de quarante mille âmes à quatre-vingt-dix mille fut réduite à trente-deux mille. Indépendamment du ravage de la Vaticane, on ferait un long catalogue des ouvrages et des travaux des savants perdus dans ce pillage. Il donna lieu à l'ouvrage intéressant de Valeriano *du Malheur des Gens de lettres* (*de Litteratorum infelicitate*). L'école de Raphaël fut dispersée par les mauvais traitements de la soldatesque. *V.* une réponse éloquente du comte Castiglione au dialogue du secrétaire Valdès, sur cet événement, et l'ouvrage, d'auteur incertain, ayant pour titre : *Ragguaglio istorico di tutto l' occorso, giorno per giorno, nel sacco di Roma dell' anno* 1527, *scritto da Jacopo Buonaparte, gentiluomo Samminiatese*, *che vi si trovò presente, trascritto dell' autografo di esso*. Telle fut la terreur inspirée par ce sac de Rome, que le nom de Bourbon (*Borbone*) est resté redoutable et odieux à Rome, et que, changé en *Barbone*, il sert encore à faire peur aux petits garçons. Le corps du connétable fut longtemps conservé dans la citadelle de Gaète, où l'on avait l'usage bizarre de changer son costume trois fois l'an. On raconte que le soldat chargé de la toilette de cette momie dit : *Questo B..... grida la notte come un diavolo, se non si veste a suo tempo.* Si l'on en juge par les *Lettres inédites* de Courier (t. I, p. 36), la Vaticane ne fut pas pillée avec moins de fureur, d'ignorance et de cupidité en 1799 qu'au sac de 1527. Par l'article VIII de la suspension d'armes, conclue à Bologne le 23 juin 1796, il fut stipulé que Pie VI céderait cinq cents manuscrits de la Vaticane, au choix des commissaires de la république, et le traité de Tolentino rappela (art. XIII) cette clause. Les commissaires nommés étaient Monge, Barthélemy, peintre, Moitte, sculpteur, et Tinet, juges peu exercés en paléographie, et qui recevaient de Paris leurs indications, prises dans la *Bibliotheca bibliothecarum* de Montfaucon. Des imprimés, des vases, des médailles, furent en outre enlevés contre le texte du traité. *V.* l'ouvrage intitulé *Recensio manuscriptorum codicum qui ex universa bibliotheca Vaticana selecti..... procuratoribus Gallorum..... traditi fuere.* Lipsiæ, CIƆIƆCCCIII. 8.

turel, la clarté, et même une certaine dignité, rappellent des temps plus anciens et meilleurs. La plupart de ces compositions incorrectes, sans clair-obscur ni perspective, rendent toutefois avec beaucoup de justesse les divers sujets.

Le *Térence*, de la fin du VIIIe siècle ou du commencement du IXe, paraît une copie d'un original plus ancien. Les figures animées, expressives, sont encore plus barbares que celles du Virgile. Ces deux ornements de la Vaticane faisaient partie de la bibliothèque de Bembo, d'où ils passèrent dans celle des ducs d'Urbin. Le premier avait auparavant appartenu au célèbre Pontano; le second, au poëte napolitain Porcello Pandonio, qui l'avait cédé à Bernard Bembo, le père du cardinal. Ce manuscrit est extrêmement curieux pour la connaissance des habits du temps et de quelques anciens usages, dont plusieurs se sont perpétués jusqu'à nos jours, tels que celui du mouchoir de cou (*sudarium*) que portent encore à Rome les serviteurs et autres hommes de peine.

Un manuscrit palimpseste de la Vaticane, provenant, comme ceux de l'Ambrosienne de Milan, du monastère de Saint-Colomban de Bobbio, a fourni au Traité de la *République* de Cicéron de nouveaux fragments couverts, cachés depuis huit ou neuf siècles par le texte du Commentaire de saint Augustin sur les psaumes.

Le précieux manuscrit autographe des *Rime* de Pétrarque montre à quel point il travaillait ses vers :

Da indi in qua cotante carte aspergo
Di pensieri, di lagrime e d'inchiostro,
Tanto ne squarcio, n' apparecchio, e vergo[1].

1. *Trionfi.* Ces *Rime* sont, avec la note de l'Ambrosienne et la lettre à Dondi (*V.* liv. VII, chap. V), les principaux autographes qui nous restent de Pétrarque. On raconte que, dans ses promenades solitaires de Vaucluse et d'Arquà, il avait écrit un grand nombre de vers sur sa pelisse; mais que cette pelisse fut brûlée à Florence dans le XVIe siècle, pendant une peste, comme suspecte de contagion. *Préface* de l'édition des *Rime* avec les variantes, suivies du traité des *Vertus morales* du roi Robert, qui n'y prend que le titre de roi de Jérusalem, afin de se rapprocher de Salomon; du *Tesoretto,* de Brunetto Latini, et de quatre *Canzoni,* de Bindo Bonichi, de Sienne. Rome, 1642, *in-fol.*

Pétrarque jette au milieu de ses vers quelques détails familiers sur sa vie : c'est ainsi qu'il écrit qu'on l'appelle pour souper (*sed vocor ad cœnam*), et autres remarques non moins prosaïques.

Un beau manuscrit du Dante, de la main de Boccace, fut envoyé par lui à Pétrarque, qui, selon quelques uns, l'a annoté. Ce manuscrit, le plus précieux qui existe de la *Divina commedia*, rappelle et représente les trois grands créateurs de la littérature italienne, mais il fait peu d'honneur à Pétrarque, puisqu'il prouve son peu d'empressement à se procurer la *Divina commedia*, et que l'on voit, par la réponse singulière à laquelle ce présent donna lieu, qu'il déguisait en dédain l'envie que lui inspiraient les vers du Dante.

La magnifique Bible latine des ducs d'Urbin, deux grands volumes in-folio, ornée de figures, d'arabesques, de paysages, est un monument de l'art qui a paru digne du Perugin, ou des meilleurs peintres ses contemporains.

Le rouleau mutilé, de trente-deux pieds, en beau parchemin couvert de miniatures, représentant une partie de l'*histoire de Josué*, qui orne un manuscrit grec du VIIe ou du VIIIe siècle, est l'une des plus singulières curiosités de la Vaticane.

Le *Menologe*, ou *Calendrier grec*, commandé par l'empereur Basile, orné de quatre cent trente riches et brillantes miniatures qui représentent des martyres de saints et de saintes de l'église grecque, avec des vues d'églises, de monastères, de basiliques, est un curieux et complet monument de la peinture froide, pompeuse, monotone, de l'école byzantine à la fin du Xe siècle.

On admire la composition et la richesse des miniatures et des ornements du *Bréviaire* de Mathias Corvin. Ce grand roi de Hongrie avait rassemblé à Bude une bibliothèque de plus de cinquante mille volumes et manuscrits, confiée à deux Italiens, Galeotti et Ugoletti, la plus belle de son temps, dont le pillage par les Turcs, en 1527, année du sac de Rome par les troupes de Charles-Quint, peut être regardé comme une des grandes catastrophes bibliographiques modernes et l'un des premiers

événements de son règne et de l'histoire de son pays. Les acquisitions annuelles de Corvin montaient à 30,000 ducats, somme prodigieuse et qui répondrait à 1,815,000 fr. de la monnaie actuelle. Le Bréviaire de Corvin, de la fin du XVe siècle, paraît exécuté à Florence par un des habiles calligraphes qu'il entretenait en Italie, et dont le nombre ne s'élevait pas à moins de trente.

Une *Vie de Frédéric, duc d'Urbin,* offre de belles miniatures de dom Clovio, bon peintre de ce genre de portraits, élève de Jules Romain et ami d'Annibal Caro[1].

Le curieux calendrier mexicain se démonte et devient d'une prodigieuse longueur. Il n'est point sur peau humaine comme ces deux affreux manuscrits mexicains des bibliothèques de Dresde et de Vienne, dont le premier offre aussi un calendrier, et qui ont tous deux été représentés par M. de Humboldt.

Un Plutarque, provenant de la bibliothèque de Christine, a des notes manuscrites de Grotius.

Les imparfaites miniatures du XIIe siècle du manuscrit latin du poëme de Donizon offrent le portrait en pied de l'héroïne, la comtesse Mathilde, tenant une grenade : son costume est riche et pittoresque ; elle est coiffée d'un bonnet d'or, de forme conique, et orné de pierres précieuses dans la partie inférieure ; ce bonnet recouvre un voile rose ; la chlamyde est couleur de laque, avec une bande dorée aussi garnie de pierreries ; la robe bleu de ciel. Quelques scènes sont caractéristiques : une miniature représente l'empereur Henri IV prosterné devant Mathilde, et Hugues, l'abbé de Cluny, crossé et mitré ; l'inscription porte : *Le roi supplie l'Abbé et Mathilde aussi.* Il dut en effet à leur intercession l'absolution que le pape lui refusait ; mais un puissant empereur aux pieds d'une femme et d'un abbé montre l'esprit du siècle.

Le manuscrit des *Vies et poésies des poëtes provençaux*, par le Monge, moine dit des îles d'Or, des îles d'Hières où ce religieux,

1. *V.* une lettre charmante écrite en son nom par ce dernier à une jeune Allemande aussi peintre de vignettes, t. VI, 569 et suiv.

mort en 1408, avait son ermitage, ce brillant manuscrit avait appartenu à Pétrarque et à Bembo, et il a quelques unes de leurs notes. S'il ne peut être l'original, et s'il n'est point un des meilleurs manuscrits des troubadours, on doit toujours le regarder comme le plus curieux monument de l'ancienne poésie provençale que possède la Vaticane.

La copie manuscrite du *Traité des sept Sacrements,* ouvrage de Henri VIII, envoyé et dédié par lui à Léon X, et qui valut à son royal auteur le titre d'*Angélique,* malgré les grossières injures qu'il prodigue à son adversaire Luther, est très-soignée. Au bas de la dernière page est ce distique de la main du roi :

Anglorù rex Henricus, Leo Decime, mittit
Hoc opus, et fidei testè et amicitie[1].

Les lettres de Henri VIII à Anne Boleyn, sa maîtresse, à laquelle il donne ce titre dans le protocole, sont au nombre de dix-sept : neuf en français et huit en anglais. Elles ont été pendant dix-huit ans à notre grande bibliothèque. Des lettres d'amour auraient pu rester en France, elles y auraient été plus naturellement placées qu'au Vatican.

Une ébauche des trois premiers chants manuscrits de la Jérusalem, faits par le Tasse à dix-neuf ans, lorsqu'il vivait à Bologne sous la protection du duc d'Urbin auquel il les dédie, est singulièrement intéressante. Des cent seize octaves de ce manuscrit, plusieurs ont été conservées et replacées dans le poëme. C'est à la lecture de ces beaux fragments que le sénateur bolonais Bolognetti, aussi poëte, prononça transporté les vers de Properce sur l'Énéide :

Cedite, Romani scriptores, cedite Graii.
Nescio quid majus nascitur Iliade[2].

Les autres autographes du Tasse, sont plusieurs de ses traités et dialogues; savoir : *Riposta a Plutarco sulla fortuna de' Romani, e della virtù d'Alessandro ; il Porzio, Dialogo della Virtù ;*

1. *V.* liv. VIII, chap. II.
2. *Lib. II, Eleg. ultim.*, v. 65.

il Minturno, Dialogo della Bellezza; il Cataneo, Dialogo delle Conclusioni amorose; il Ficino, Dialogo dell' Arti; il Malpiglio, secondo Dialogo del Fugir la Moltitudine; e il Constantino, Dialogo della Clemenza.

Quelques imprimés de la Vaticane sur peau de vélin, sont au premier rang des chefs-d'œuvre et des raretés typographiques; tels sont: un des trois exemplaires du *Traité des sept Sacrements* (Londres, 1501) envoyé par Henri VIII à Léon X; un des quatre exemplaires de la fameuse édition de la *Bible* en quatre langues, dite la Polyglotte du cardinal Ximenès (1514-17); la magnifique *Bible* arabe (Rome, 1671); la belle *Bible* grecque d'Alde (1518); un des trois exemplaires des *Épîtres de S. Jérôme* (Rome, 1468); un des trois exemplaires de la première et rare édition d'*Aulu-Gelle* (Rome, 1469). La bibliothèque d'ouvrages d'art formée par Cicognara et s'élevant au delà de quatre mille huit cents articles, a été vendue par lui au prix de 100,000 francs, et donnée par Léon XII à la Vaticane [1]. Elle doit être regardée comme une de ses plus précieuses augmentations.

CHAPITRE V.

Musée. — Musée Chiaramonti. — Minerve Medica. — Nil. — Musée Pio-Clementino. — Torse. — Méléagre. — Persée; — Lutteurs de Canova. — Mercure. — Laocoon. — L'Apollon. — Salle des animaux. — Ariane. — Jupiter. — Visite aux flambeaux. — Musée Gregoriano. — Cartes géographiques. — Arazzi.

Le musée du Vatican, le plus beau, le plus riche des musées, fut commencé il y a cinquante ans dans une cour et un jardin. On ne sait ce que l'on doit le plus admirer soit du zèle des derniers pontifes, soit de la singulière fécondité d'une terre qui en si peu de temps a produit tant de chefs-d'œuvre. Pline rapporte que de son temps il y avait à Rome plus de statues que d'habi-

1. Ce nombre de quatre mille huit cents est celui du catalogue imprimé à Pise en 1821; la bibliothèque fut encore augmentée par Cicognara, et l'on y a réuni depuis un grand nombre de volumes de la Vaticane.

tants. L'abbé Barthélemy avait calculé que malgré les ravages des siècles et les mutilations des barbares, le nombre des statues exhumées jusqu'à nos jours du sol de Rome dépassait soixante-dix mille. Si l'on considère également le grand nombre de ses colonnes différentes de diamètre et de travail, sans parler des colonnes détruites ou passées à l'étranger, quelle quantité considérable d'édifices ne doit-il pas faire supposer, et quel ne devait pas être l'éclat de la ville éternelle, quand elle était peuplée par cette multitude de figures intactes ou nouvelles, placées dans ces mêmes somptueux édifices? Un évêque de Tours, le vénérable Hildebert, mort en 1139, avait célébré dans des vers d'une élégance remarquable pour son temps et avec une sorte de culte profane extraordinaire chez un évêque du XIIe siècle, les statues antiques alors découvertes à Rome :

Nec tamen annorum series, nec flamma, nec ensis
Ad plenum potuit tale abolere decus,
Hic superum formas superi mirantur et ipsi
Et cupiunt fictis vultibus esse pares.
Nec potuit Natura Deos hoc ore creare
Quo miranda Deum signa creavit homo.
Cultus adest his numinibus, potiusque coluntur
Artificis studio, quam deitate sua.

On éprouve une vive impression à la vue de ce grand nombre de personnages connus et même de ceux que l'on ne connaît point, de ces noms, de ces pierres, de ces inscriptions qui sont comme une apparition, comme une résurrection de l'antiquité. Les physionomies de plusieurs de ces personnages diffèrent quelquefois beaucoup de leur renommée : les traits de Néron, d'une noble expression, n'ont point été altérés par le crime; Marc-Aurèle n'a pas une très-bonne figure; Claude a l'air spirituel.

Le vaste musée Chiaramonti fut créé par Pie VII et classé par Canova. On distingue : un beau fragment de bas-relief d'un *Apollon* assis; une statue de femme avec les attributs de l'Automne; l'hermès dit du *Platon*, du *Sommeil,* du *Bacchus barbu,* mais qui paraît un portrait d'homme inconnu; le petit et curieux

hermès qui offre le double emblème du *Bacchus* vieux et jeune; une statue de *Domitien;* un *Discobole* dans une niche du *Braccio-Nuovo;* une tête d'*Apollon* voisine; le *Lucius Verus* nu, en héros, habilement restauré par Pacetti, et qui n'a d'antique que la tête et le torse; le buste de *Commode;* la belle, l'élégante *Minerve*, dite à tort *Medica*, d'une si parfaite conservation, la première des statues de Minerve, surnommée par Canova l'*Apollon des figures drapées;* le colossal *Nil*, si noble, si poétique, avec les seize petites figures emblème des seize coudées nécessaires à l'inondation de l'Égypte; une jolie petite *Vénus* anadyomène; un philosophe grec inconnu dont la tête rappelle un Homère; la superbe statue de la *Fortune; Antonia*, mère de Claude; la *Junon*, dite la Clémence; le buste de *Caracalla* jeune; un *Euripide* d'un grand caractère; un gracieux *Ganymède;* un *Démosthène*, dont le bégaiement, au mouvement des lèvres, se voit et s'entend; un *Nerva* supérieurement drapé; l'*Antinoüs* sous la forme de Vertumne; deux têtes qui passent, l'une pour une *Niobé*, l'autre pour une *Sapho;* un buste d'*Adrien;* une tête de *Vénus* admirable par les contours; *Sabine* la femme d'Adrien, en Vénus; le buste que l'on croit du père de Trajan; une belle tête de *Cicéron*.

Le musée *Pio-Clementino* doit son nom aux papes Clément XIII, Clément XIV et Pie VI, qui l'ont commencé et étendu; le dernier avait acheté plus de deux mille statues. Le sarcophage en peperin et les inscriptions si nobles et si simples provenant du tombeau des Scipions, semblent en avoir été arrachés par une véritable profanation; et ils seraient d'un bien plus touchant effet dans ce lieu solitaire[1], qu'exposés, que jetés au milieu de la multitude des statues d'un musée. L'inscription du sarcophage portant qu'il est celui de Cornelius Lucius Scipion Barbatus, le vainqueur des Samnites et de la Lucanie, n'est point, comme on l'a longtemps prétendu, la plus ancienne qu'il y ait en latin, mais elle est toujours l'une des plus anciennes.

Le sublime Torse d'Apollonius, peut-être la première des

1. *V.* ci après, chap. XLIV.

sculptures du Vatican, paraît un des derniers chefs-d'œuvre de l'art chez les Grecs avant la perte de la liberté. Il n'y a point de figure où la chair soit aussi vraie. Winckelmann, dont la science est fort supérieure au goût, tombe dans une singulière exagération lorsqu'il décrit pindariquement le Torse, soit qu'il compare le dos à une chaîne d'agréables collines de muscles, soit qu'il prétende que ce corps est au-dessus des besoins humains, qu'il n'a point de veines et qu'il est fait pour jouir et non pour se nourrir : ce ventre, malgré son idéal, est celui d'un homme qui digérerait bien. Michel-Ange disait qu'il était élève du Torse; il lui dut son caractère grandiose, ainsi qu'on peut en juger par le nu des figures de la chapelle des tombeaux, et il l'a presque copié dans le S. Barthélemy de la Sixtine. La tradition qui rapporte qu'aveugle et vieux il en palpait les contours, peint toujours, malgré son incertitude, l'esprit du temps et la passion pour l'antiquité, des artistes de cette époque.

Les jambes, la draperie du beau *Méléagre*, une des statues antiques les mieux conservées, sont dures, maniérées : la hure du sanglier, parfaite, montre le soin avec lequel les anciens exécutaient les animaux et traitaient les divers accessoires.

Le *Persée*, de la jeunesse de Canova et qui n'est pas de ses bons ouvrages, fut sa première statue héroïque. Quoique l'auteur s'y opposât, elle fut placée sur le piédestal de l'Apollon absent, et obtint le surnom de la *Consolatrice*. Malgré le mérite des muscles et l'habileté des contrastes, le *Damoxène* et le *Creugas* ont l'air de boxeurs ; il est difficile d'imaginer un plus ignoble vainqueur que le premier de ces athlètes : c'est le triomphe de la force brutale dans toute son abjection.

Le *Mercure*, longtemps dit à tort l'*Antinoüs du Vatican*, est parfait de grâce, de vigueur et de morbidesse.

Le *Laocoon* paraît du temps des premiers empereurs. Les trois artistes de cet immortel chef-d'œuvre si varié de force, d'expression, de douleur, que Pline et Diderot regardent comme le plus beau morceau connu, furent Agésandre et ses deux fils, Polydore et Athénodore, rhodiens. Sadolet célébra dans un poëme éloquent, son meilleur ouvrage, la découverte

du Laocoon. Une lucrative récompense fut accordée par Jules II à Félix de' Fredis qui l'avait trouvé dans sa vigne; il reçut, ainsi que ses fils, une portion des droits de gabelle de la porte Saint-Jean-de-Latran, et lorsque Léon X restitua ce revenu à la basilique, il leur assigna en dédommagement la charge dite alors *officium scriptoriæ apostolicæ,* qui n'existe plus. Une lettre curieuse de César Trivulzio à son frère Pomponius, écrite de Rome le 1er juin 1506, rend compte de la fête qui fut alors célébrée par les *Poëtes romains.* Le Laocoon et ses fils, quoique sacrifiant à l'autel dans le temple de Minerve, sont tout à fait nus, et cependant à l'aspect de cette représentation isolée, idéale, de l'humanité souffrante, de ce spectacle de terreur et de pitié qu'excitent les angoisses de ce père et de ses enfants, l'œil ne réclame ni le costume de grand prêtre, ni les bandelettes de Laocoon, tant la vérité est supérieure à la réalité, tant l'imagination échappe à celle-ci pour ne contempler que celle-là. Parmi la multitude d'inspirations qu'a produites le Laocoon, la plus heureuse peut-être est celle de Canova, qui a répété la tête de Laocoon dans le Centaure mourant de son Thésée.

Au-dessus d'un énorme tombeau de granit, un beau bas-relief représente Auguste allant offrir un sacrifice.

L'*Apollon* fut découvert près d'Ostie, dans les bains de Néron, et Mme de Staël s'étonne ingénieusement qu'en regardant cette noble figure il n'ait pas senti quelques mouvements généreux. Le groupe convulsif du Laocoon avait été trouvé dans les thermes de Titus : les deux chefs-d'œuvre auraient pu être déplacés. Winckelmann, dans sa célèbre et emphatique description de l'Apollon, le regarde comme la plus sublime des statues antiques; son compatriote Mengs, encore plus exagéré, veut qu'il soit le seul exemple complet du sublime. Tout cet enthousiasme à froid semble avoir amené une sorte de réaction dans les jugements sur l'Apollon. M. de Chateaubriand le trouve *trop vanté;* Canova et Visconti inclinent à y voir l'imitation perfectionnée d'une statue de bronze beaucoup plus ancienne, celle de Calamis, que les Athéniens placèrent dans le Céramique lors-

qu'ils furent délivrés de la peste. La colère frémissante du vainqueur de Python, quoique un peu théâtrale, n'altère point sa céleste beauté. Tel est le privilége de l'Italie, et telle fut notre longue barbarie sur les arts, que l'Apollon, placé par Michel-Ange dans la cour du Belvédère, a régné trois siècles sur les autres chefs-d'œuvre de la statuaire antique, tandis que notre *Diane*, qui n'est ni moins animée, ni moins noble, qui, rapprochée quinze années de l'Apollon par nos victoires, ne lui a point paru inférieure, et que même quelques juges habiles aujourd'hui lui préfèrent, était négligée, méconnue dans la galerie de Versailles, soit par les gens de cour, soit par les hommes de génie du XVIIe siècle, soit par les hommes d'esprit du siècle suivant.

La salle des animaux, brillant musée de bêtes, ménagerie de l'art, est unique. Elle prouve encore la merveilleuse habileté des anciens à représenter les animaux, et à leur imprimer le caractère de beauté qui leur est propre. On distingue un *Cerf* d'albâtre *fiorito*, un *Tigre*, un *Lion* de brèche jaune, un grand *Lion* de marbre *bigio*, un *Griffon* d'albâtre *fiorito*. L'empereur *Commode* à cheval, lançant le javelot, est vivant, et comme le grand *Tibère* de la niche principale, il ne paraît point déplacé à côté de quelques unes des bêtes féroces de cette galerie.

La galerie des statues offre un très-beau *Caligula;* une superbe *Amazone* tendant l'arc, horriblement restaurée; une petite et très-jolie *Uranie;* les deux remarquables statues assises de *Ménandre* et de *Possidippe*, données autrefois pour Marius et Sylla; une *Vénus* avec un vase, que l'on croit une ancienne copie de la Vénus de Praxitèle; l'*Ariane* abandonnée, dite longtemps la *Cléopâtre,* noble composition, qui a presque fait une réputation de dignité et de constance à cette Égyptienne voluptueuse et légère, véritable Armide de l'antiquité. La découverte de cette figure, dont les draperies ont quelque sécheresse et qui n'est peut-être qu'une copie d'un original plus parfait, inspira au comte Castiglione une de ces pièces élégantes que produisaient les savants de la renaissance à l'apparition des chefs-d'œuvre antiques, et qui se termine par un panégyrique virgilien du siècle de Léon X.

A la dernière chambre des bustes est la célèbre statue de *Jupiter* assis, paisible, le sceptre et la foudre à la main, et l'aigle à ses pieds.

Le cabinet dit *delle Maschere*, orné de marbres précieux et du magnifique pavé en mosaïque de la Villa d'Adrien, a le gracieux *Ganymède* avec l'aigle, la *Vénus* prête à se baigner, le bas-relief de l'*Apothéose d'Adrien*, une *Diane*.

A la salle des Muses, dont la plus belle, je crois, est la *Melpomène*, on remarque avec un extrême intérêt les portraits de personnages illustres et leurs noms en grec : un hermès très-rare de *Sophocle;* l'orateur *Eschine*, unique; une médiocre *Aspasie* voilée ; un hermès de *Périclès* le casque en tête, fort rare ; *Alcibiade;* un hermès de *Socrate*. L'*Apollon citharœde* couronné de lauriers, avec une longue robe, chantant et dansant, est très-beau.

La rotonde, si bien éclairée, dont le riche pavé en mosaïque est un des plus grands qui existent, a sa magnifique tasse de porphyre, trouvée dans les thermes de Titus, une tête colossale de *Jupiter* et une colossale *Junon*.

La porte de la vaste salle de la Croix grecque est une des plus imposantes que l'on puisse citer. A l'entrée, les deux énormes *sphinx* de granit rouge, et au centre, sur le pavé, une *Pallas*, mosaïque en pierre dure coloriée, sont superbes. Une statue à demi-nue d'*Auguste* est précieuse et fort rare, parce qu'elle a conservé sa propre tête.

Sur le grand escalier, la tête d'un des deux fleuves couchés a été refaite par Michel-Ange, et, quoique belle, elle ne paraît point en rapport avec le reste de la statue; l'indépendance de son génie devait en faire un restaurateur fort infidèle; au lieu de la majestueuse indolence ordinaire aux fleuves, cette tête a quelque chose d'agité, de violent, de satanique.

La chambre de la Bigue, ainsi appelée de l'élégant char antique très-bien restauré qui est au milieu, a le prétendu *Sardanapale*, qui n'est qu'un Bacchus barbu ; un *Bacchus;* une statue d'*homme voilé sacrifiant*, dont la draperie est riche et de bon goût. Des deux chevaux, l'un est antique et restauré, l'autre moderne.

La longue galerie des Candélabres en offre quelques uns d'excellents; un grand *Bacchus* d'une merveilleuse conservation; une belle fontaine soutenue par des sirènes. Une mosaïque représentant des poissons, un poulet, des asperges, des dattes, est curieuse parce qu'elle servait de pavé à un *triclinium.*

Malgré le cortége avec lequel s'opère d'ordinaire la visite des statues aux flambeaux, cortége assez mondain et qui n'est guère favorable à l'émotion, je n'ai point oublié après dix ans l'impression qu'elle m'avait causée. A cette lumière le marbre coloré rougi, devient chair; toutes ces physionomies d'empereurs romains sont vivantes; elles semblent animées des passions violentes, sanguinaires ou abjectes de ces maîtres de l'univers, et la tête de Tibère apparaît toute chargée de ses crimes. Les détails anatomiques et les plus légères nuances du travail sont accusées par le reflet des flambeaux que les custodes approchent et promènent habilement le long des contours. Cette visite offre encore, sous le rapport de l'art, une étude intéressante, puisqu'une partie des chefs-d'œuvre antiques tels que le Laocoon, placée dans des thermes obscurs ou souterrains, était faite pour être vue ainsi.

Le nouveau musée Gregoriano est consacré à l'art étrusque; il semble appelé à de hautes destinées archéologiques, et déjà il doit être placé au premier rang des mêmes collections par ses tombeaux, ses meubles, ses joyaux, et surtout par ses bronzes et ses vases peints. Parmi les bronzes, on distingue : le *trépied;* la célèbre statue de *femme* trouvée à Vulci; la *figure militaire* de Todi, qui ne lui est point inférieure; le *miroir*, anciennement cru patère de Thamyris; le *bras* et les *fragments* du simulacre colossal tiré de la darse de Civita Vecchia qui paraît représenter Trajan; la *belle fileuse.* Parmi les vases : *Minerve rajeunissant Jason au moyen du dragon qui le rejette;* le *Poëte entre deux victoires;* le célèbre vase de *Jupiter en compagnie de Mercure, escaladant la fenêtre d'Alcmène*, et la curieuse amphore d'*Orphée poursuivi par une femme en furie.*

Les cartes géographiques du P. Ignace Danti, peintes sur les murs du beau corridor qui leur doit son nom, valurent à ce

dominicain l'évêché d'Alatri, tant la cour de Rome était alors portée à encourager les sciences. Le grand-père de Danti, Vincent Rainaldi, passionné pour la poésie italienne et particulièrement pour le Dante, après avoir cherché témérairement à imiter son style, lui avait pris son surnom, qui passa à ses descendants.

Quoique la couleur des tapisseries (*arazzi*) exécutées à Arras et dans les villes de Flandre sur les cartons de Raphaël soit passée, ces célèbres tapisseries rendent avec fidélité le dessin large et le style de Raphaël. Les plus admirables de ces compositions, du meilleur temps de l'artiste, exécutées probablement pendant les deux dernières années de sa vie et qui restent comme un des premiers monuments de ce puissant génie, sont : *S. Pierre et S. Jean guérissant un boiteux*, qui sous un riche portique, et à côté des plus nobles figures, offre le contraste des deux mendiants estropiés, l'idéal de la difformité; le *Massacre des Innocents*, d'une expression si touchante, si terrible; l'*Aveuglement de l'enchanteur Elymas par S. Paul* en présence du proconsul, dont il ne reste qu'une moitié échappée au sac de 1527, remarquable par la stupéfaction du proconsul et des spectateurs, et par la pantomime d'Élymas frappé d'une cécité subite, qui tend les bras, cherche un appui, et marche à tâtons; *Jésus-Christ donnant les clefs à S. Pierre*, si pur, si noble de dessin et d'effet, et dont le site prouve encore combien Raphaël eût pu devenir excellent paysagiste; *Ananie frappé de mort par S. Paul*, qui paraît de Raphaël seul, tant cette conception réunit au plus haut degré l'ensemble des qualités qui constituent et servent même à définir la peinture : le groupe des apôtres dans lequel domine S. Pierre montre la simplicité de ces pêcheurs devenus prédicateurs et missionnaires : l'Ananie renversé violemment à terre, les deux personnages placés derrière lui, expliquent merveilleusement l'imposture dont il fut coupable et la mort qui la suit; la *Pêche miraculeuse*, gaie, fraîche, brillante, dont les eaux, les cieux, le site et les oiseaux aquatiques du premier plan, paraissent de Jean d'Udine; *S. Paul prêchant dans Athènes*, regardée comme la plus belle des tapisseries, qui réunit sur les

physionomies des personnages les divers degrés d'examen, de foi ou d'incrédulité ; *S. Paul et S. Barnabé dans la ville de Lystre,* rendant l'usage de ses jambes à un estropié et rejetant le culte idolâtre que les habitants veulent leur rendre, composition si nette, si variée, si parlante; l'*Ascension*, grandiose, et l'*Adoration des Rois* si frappante par la diversité des étoffes, des ornements, la pompe du cortége asiatique avec ses éléphants et ses chameaux, et surtout l'opposition de tant de luxe, de tant de grandeur, aux pieds d'un enfant qui a pour berceau une crèche. L'Italie est aujourd'hui privée des cartons de cette précieuse collection commandée par Léon X, dont une partie des ornements exquis fait allusion à la gloire des Médicis, et montre avec quel art Raphaël avait su se rendre propres le goût et le système de la sculpture historiographique de la colonne trajane ; sept des principaux cartons sont passés en Angleterre, et il faut les aller chercher dans la galerie du château d'Hampton-Court.

CHAPITRE VI.

Galerie. — Transfiguration. — Communion de Saint-Jérôme. — Saint-Romuald. — La Vierge au Donataire. — Autres tableaux. — Portrait de Georges IV.

La galerie du Vatican n'a pas cinquante tableaux, et trois ou quatre de ces tableaux la rendent la première galerie du monde. La *Transfiguration*, ce chef-d'œuvre de la peinture, louée, admirée, célébrée depuis trois siècles, fut payée à Raphaël un peu plus de mille écus de la monnaie actuelle, et il était destiné à une petite ville de France, Narbonne, dont le cardinal Jules de Médicis, qui l'avait commandé, était archevêque. On sait que cet immortel ouvrage fut la plus belle décoration des funérailles de Raphaël, mort à trente-sept ans : que n'eût-il point fait s'il eût vécu les quatre-vingt-dix-neuf ans du Titien ou les quatre-vingt-dix de Michel-Ange ? Mais qui sait si sa destinée, unique,

n'était point complète; s'il n'a point été retiré à temps par la Providence, et si après avoir atteint à la perfection, incapable lui-même de se surpasser, il n'a point été heureux jusque dans sa mort? Quelques savants juges ont reproché à la *Transfiguration* de manquer d'unité, mais sa double action, conforme à la narration évangélique, se tient et marche de front. On peut même dire que dans cette magnifique composition le ciel, la terre et l'enfer servent allégoriquement à reconnaître l'Homme-Dieu. Cette dernière figure rend véritablement la divinité visible. La partie supérieure est superbe; le côté des apôtres très-pathétique; la femme à genoux et le possédé sont d'une moins désespérante perfection, et ils pourraient bien avoir été terminés par Jules Romain.

L'expression céleste de résignation donnée par le Dominiquin à son *S. Jérôme* a presque fait à l'irascible et impétueux docteur de l'Église latine, une réputation de douceur que ses écrits et ses combats démentent. Les arts ont une puissance morale et immense à laquelle le génie de l'éloquence ou de la poésie ne saurait même atteindre. S'il est des talents précurseurs du grand et du bon goût, il en est d'autres non moins admirables qui lui survivent : Masaccio et le Dominiquin, modèles également classiques à des époques éloignées, sont les prodiges différents de ces phases de la peinture. La *Communion de S. Jérôme*, admirable par l'unité, la sagesse de la composition, et la vérité, la naïveté des figures, est regardée comme le meilleur tableau de Rome après la *Transfiguration*, et mérite toute sa renommée : ne pourrait-on pas toutefois trouver un peu étrange l'entière nudité du saint au milieu de personnages si richement vêtus et sous un si beau portique? Les anges qui couronnent le haut du tableau sembleraient aussi plus poétiques s'ils étaient peints d'une teinte vaporeuse, au lieu d'avoir la même carnation et la même saillie que les figures terrestres. Le ton du tableau est d'un noir roussâtre, défaut qui doit être attribué à la mauvaise habitude introduite dans l'école bolonaise de peindre sur des toiles imprimées en rouge, impression qui avec le temps finit par dominer les ombres et beaucoup de demi-teintes. Le chef-

d'œuvre du Dominiquin lui rapporta cinquante écus, et il eut la douleur de voir payer le double une copie commandée à un médiocre artiste français.

L'*histoire de S. Nicolas de Bari*, en plusieurs compartiments, du frère Angélique, a tout son charme. La *Sibylle et Auguste*, du Garofolo, est remarquable par la tête rayonnante et barbue de l'empereur.

Une *Piété* est des meilleurs ouvrages de Mantegna. Un *Doge de Venise*, beau portrait, et la *Vierge et les saints*, excellent, sont du Titien. *Sixte IV installant Platina comme bibliothécaire de la Vaticane*, d'auteur incertain, intéresse par l'action et la ressemblance des portraits. La *Descente de croix*, le chef-d'œuvre de Michel-Ange de Caravage, a une puissance d'effet, une force d'expression et une vigueur d'exécution extraordinaires; mais comment reconnaître dans ces ignobles têtes, d'ailleurs si habilement peintes, l'image du Christ et celle de la Vierge? Le Caravage, antagoniste exagéré de son contemporain le cav. d'Arpino, est tombé dans le *laid* par horreur pour la *manière*.

La *Ste Hélène* est du bon temps de Paul Véronèse. Une *Résurrection du Christ* est de la première manière du Pérugin : le soldat dormant est, dit-on, le portrait de Raphaël, qui de son côté aurait peint le Pérugin sous les traits du soldat fuyant épouvanté.

Le *Couronnement de la Vierge au milieu des anges*, quitté et repris par Raphaël, ne fut terminé qu'après sa mort par Jules Romain et *Il Fattore*, ses élèves et ses légataires : le premier fit la partie supérieure; le second la partie inférieure. On reconnaît aisément le travail de ces deux maîtres. Le groupe des apôtres est fort médiocre.

Le *S. Romuald et ses disciples*, par André Sacchi, fut longtemps regardé comme un des quatre tableaux de Rome. S'il ne mérite point un rang aussi élevé, il est difficile toutefois de le regarder sans émotion : il y a dans la dévotion de chacun de ces moines un caractère de piété différent, mais également vrai, profond, mélancolique.

Le *Crucifiement de S. Pierre,* du Guide, est pauvre de dessin et manque d'énergie. Le *Martyre de S. Érasme,* quoique le plus grand des tableaux de Poussin, est un des plus médiocres : la tête du martyr a une belle expression. Le *S. Thomas,* un des bons ouvrages du Guerchin, est correct de dessin et harmonieux de couleur. L'*Extase de Ste Micheline,* le chef-d'œuvre de Baroccio, est fausse de couleur, maniérée de dessin et pauvre de composition : son unique mérite est une sorte de largeur et de facilité de pinceau. Le *Martyre des saints Processus et Martinien,* énergique tableau, le meilleur du Valentin, mais qui a poussé au noir, rappelle la manière vive, pétulante de Michel-Ange de Caravage.

La *Vierge au Donataire,* un des premiers chefs-d'œuvre de Raphaël, offre dans ses deux parties l'expression de la nature divine et de la nature humaine : l'Enfant debout, élevant la tête et les regards vers la Vierge, et tenant une espèce de tablette, est ravissant de grâce, de beauté, de contours ; à gauche, à genoux, le camérier du pape Jules II, Sigismond Conti, qui avait commandé le tableau, paraît plutôt en vie que peint ; le S. Jean-Baptiste, malgré les éloges de Vasari, est le moins parfaitement exécuté des personnages de cette admirable composition.

Le *Rédempteur sur l'arc-en-ciel au milieu des anges*, et tendant les bras comme pour attirer à lui les humains, du Corrège, lui avait été commandé par sa ville natale ; sans être de ses ouvrages les plus finis, il est toutefois remarquable et précieux.

Le portrait en pied de Georges IV, donné par lui au pape Pie VII, est à la galerie. Ce portrait d'un roi d'Angleterre, placé avec honneur au Vatican, eût été un événement bien étrange il y a deux siècles. Je ne puis oublier l'impression opposée et bizarre que produisit sur moi cet ouvrage de Lawrence mis dans la première pièce. En entrant, il me parut avoir de l'effet, de l'éclat et une sorte de réalité assez noble ; mais à ma sortie, et après avoir contemplé les chefs-d'œuvre classiques des grands maîtres des écoles italiennes, il me sembla affreux, difforme, enluminé, et je trouvai que cette royale figure, avec tous ses

rubans, avait l'air d'un acteur qui fait sa toilette et s'exerce dans sa loge. La lecture des écrivains du siècle de Louis XIV serait probablement une épreuve non moins fatale aux vers et à la prose de certains grands auteurs actuels.

CHAPITRE VII.

Atelier de mosaïque. — Le cav. Barberi. — Jardin. — Villa Pia.

Le vaste atelier (*studio*) de mosaïque, placé sous la direction de M. Camuccini, occupe une partie de l'ancien palais du tribunal de l'inquisition, créé par le violent Pie V. La collection d'émaux de nuances diverses s'élève à près de dix-sept mille. Ce lent travail (il faut quelquefois vingt années pour faire un tableau), cette patiente main-d'œuvre, donne l'immortalité aux chefs-d'œuvre périssables de la peinture; mais elle n'est alors qu'un talent de copie et d'imitation. La nécessité d'occuper cette manufacture a des inconvénients pour Saint-Pierre, qui a déjà reçu de trop nombreux ornements, et se voit ainsi menacé d'en subir de perpétuels.

Cet art de la mosaïque, qui, selon la belle expression du poëte :

L'arte che i dipinti emula e serba [1],

semble indigène à Rome et l'histoire s'en conserve depuis le IVe siècle. De nos jours il est encore habilement pratiqué par M. le cav. Michel-Ange Barberi, romain, dont les grandes et poétiques compositions décorent les palais et les hôtels de Londres, Munich, Vienne et Pétersbourg. L'atelier de ce mosaïste, qu'il ne faut point confondre avec la boutique de M. Giovacchino Barberi de la place d'Espagne, offre aux étrangers autant de plaisir que d'intérêt, car le cav. Barberi est à la fois artiste supérieur et homme d'esprit.

Les jardins du Vatican, commencés par Nicolas V, furent

1. Monti.

agrandis, embellis par Jules II, sous la direction du Bramante. La colossale pomme de pin avec les deux paons en bronze surmontait, dit-on, le mausolée d'Adrien, mais elle n'a pu être au-dessus du Panthéon, puisque la voûte est ouverte à l'endroit où elle aurait été posée. Le piédestal de la colonne d'Antonin-le-Pieux, avec de belles sculptures, et l'apothéose d'Antonin et Faustine, est parfait.

Mais le principal ornement de ces jardins est la charmante *Villa Pia* ou *Casino del Papa*, élevée par Pie IV, et du dessin de l'illustre antiquaire Pyrrhus Ligorio, un des plus petits et des plus célèbres monuments de Rome, création peut-être la plus originale, et l'une des plus parfaites de l'architecture moderne. La fontaine jaillissante tombe dans une vasque de marbre violet, plus précieuse par le travail que par la matière; aux extrémités, les deux groupes d'enfants sur un dauphin sont romains et d'une bonne époque. Cette villa, inspiration si heureuse, si poétique des anciens, est couverte de figures et d'ornements exquis, pris à la fable et mêlés sans disconvenance aux sujets bibliques, plus grands et plus nombreux. Une curieuse collection de bas-reliefs en terre cuite, antiques, a été recueillie par Canova.

CHAPITRE VIII.

Colysée. — Impression des ruines. — Clair de lune.

Le Colysée représente la Rome ancienne, comme Saint-Pierre la Rome nouvelle et chrétienne: il n'est en aucun lieu du monde de monuments qui parlent différemment et plus vivement à l'âme. L'histoire du Colysée montre les changements divers de la société depuis près de dix-huit siècles: cirque magnifique de gladiateurs sous Titus, arène des martyrs sous Dioclétien, il devient au moyen âge un poste militaire, une espèce de redoute que se disputent les familles rivales des Frangipani et des Annibaldi; il est hôpital pendant les pestes, ou brillant tournoi de

chevaliers. A la fin du XIVe siècle, époque de sa principale destruction, car il fut moins maltraité par les barbares que par la science et la civilisation renaissantes, il n'est plus qu'une carrière de pierres, qui sert, jusqu'au milieu du siècle suivant, à la construction de plusieurs grands palais de Rome. Sixte-Quint voulut y établir une filature de laine, et mettre des boutiques sous les arcades, projet que sa mort fit abandonner, quoique l'habile architecte Fontana eût donné le plan de cette vulgaire transformation. Dans le dernier siècle, le président Debrosses, voyageur spirituel et instruit, mais qui n'a point échappé au mauvais goût du temps, proposait d'abattre la moitié en ruine du Colysée, afin de raccommoder l'autre, et d'avoir ainsi un demi-Colysée en bon état, plutôt que de l'avoir entier tout en guenilles. Le caractère de ruine est au contraire une des beautés du Colysée, et j'avoue même qu'il m'a paru dernièrement trop refait, trop réparé, trop rajeuni.

Le Colysée ne prit son nom moderne, dû à sa colossale masse, que vers le VIIIe siècle, et, chose prodigieuse, un chrétien, Gaudence, passe pour l'architecte de cet amphithéâtre Flavien si funeste à sa foi, et ainsi appelé de Vespasien qui l'a commencé.

L'impression des ruines varie selon l'âge dans lequel on les contemple : elles plaisent dans la jeunesse, parce qu'elles contrastent avec la vie, l'ardeur et les espérances que l'on sent en soi; mais dans un âge plus avancé, lorsque cette disposition a changé, et que soi-même on n'est plus bientôt qu'une autre sorte de ruine, elles attristent, et toutes ces grandeurs évanouies ne font que vous rappeler que vous devez passer comme elles. Les ruines, quoi qu'en dise le poëte, ne se consolent guère entre elles, et cette grande image, peut-être applicable aux revers momentanés de la fortune, ne l'est point aux outrages irréparables du temps.

L'effet du Colysée, lorsque l'on monte et parcourt ses divers étages, est merveilleux; la variété des vues se renouvelle à chaque arcade, et offre mille détails de ruines qui ne sauraient se rendre. Ce premier des amphithéâtres pouvait contenir plus de cent mille spectateurs, quatre-vingt-sept mille sur les gradins,

et vingt mille sous les portiques. Le calvaire fondé par Clément X, et restauré par Benoît XIV, avec sa croix de bois peinte, et ses quatorze petites chapelles, sont trop chétifs à une telle place; il faudrait un monument plus solide, plus imposant pour attester le triomphe du christianisme au lieu même de ses persécutions : le *Christ* victorieux, de Michel-Ange, serait là d'un bel effet[1]. J'ai entendu le soir un moine prêcher au Colysée; il était entouré d'une confrérie, dont le costume ne laissait voir que les yeux. Malgré l'inspiration qu'il aurait dû puiser dans le souvenir des martyrs et le voisinage du Forum, son discours n'était qu'un méchant sermon sur la pénitence; il le débitait du haut d'une espèce de tréteau (*palco*), qu'il parcourait sans cesse en revenant sur ses pas, et son agitation, espèce d'évolution, était froide et presque régulière.

S'il est des usages de voyageurs qui ne sont pas toujours très-sensés, la visite du Colysée au clair de lune n'est pas de ce nombre. Ses ruines paraissent alors grandir, et ses arcades sont véritablement resplendissantes. Je ne puis oublier la soirée que j'y passai avec mesdames G** et notre excellent peintre Schnetz. Nous montâmes jusqu'au faîte, et descendîmes jusque sous les voûtes récemment déblayées. Un homme portant une torche nous précédait, et Schnetz disposait avec imagination, et nous faisait remarquer de merveilleux effets d'ombre et de lumière.

CHAPITRE IX.

Forum. — Tabularium. — Temple de la Fortune ; — de la Concorde. — Arc de Septime-Sévère. — Colonne de Phocas. — Colonnes dites du temple de Jupiter Stator. — Curie. — Via Sacra. — Temple d'Antonin et Faustine. — Basilique de Constantin. — Temple de Vénus et Rome — Arc de Titus. — Palatin. — Palais des Césars. — Jardins Farnèse. — Vigna Palatina. — Arc de Constantin. — Bas-reliefs.

Le Forum, le plus illustre lieu de l'univers, était devenu l'i-

1. *V.* ci-après, chap. XXIII.

gnoble *Campo-Vaccino;* les antiquaires lui avaient rendu son noble nom sans changer sa destinée : les bœufs mugissaient où retentissait la magnifique parole de l'orateur romain, et, à l'innocence des mœurs près, on pouvait dire comme au temps d'Évandre :

. . . . *Passimque armenta videbant*
Romanoque foro, et lautis mugire carinis[1].

Les rostres étaient au centre, jusqu'à ce que César les eût fait transporter à l'angle vers le Velabrum. Les travaux du Forum, commencés par l'administration française, qui a déblayé les principaux monuments, ont été repris depuis quelques années avec intelligence et activité, et tandis que les autres capitales s'accroissent par des édifices et des bâtiments nouveaux, Rome s'étend, s'embellit par la découverte de ses ruines antiques. Les monuments étaient pressés, confus, au Forum, et ils n'avaient point la place et la distance de rigueur devant les monuments modernes.

En descendant vers le Forum, on pénètre sous les vastes substructions du *Tabularium,* le seul bâtiment considérable antérieur aux empereurs subsistant, l'unique édifice d'état de Rome ancienne, et l'un de ses plus majestueux monuments, archives dans lesquelles se conservaient sur des tables de bronze les sénatus-consultes et autres actes publics, diplômes d'airain de la grandeur du peuple roi. Les voûtes sévères du *Tabularium*, de travertin et de peperin, semblent assez en rapport avec l'âpreté du gouvernement et de la politique de Rome républicaine :

. . . . *Nec ferrea jura,*
Insanumque Forum, aut populi tabularia vidit[2].

Le temple de la Fortune, regardé longtemps comme un temple de la Concorde, serait, selon un docte antiquaire alle-

1. Le marché aux bœufs a été, sous Pie VII, mis hors la porte Flaminia près du Tibre, et ce changement a tourné encore à la sûreté publique compromise par le passage des bœufs dans la ville.

2. Georg. II, 501.

mand, la basilique *Juliana*. Formé de fragments de diverses époques, dont plusieurs sont du bon temps de l'art, l'arrangement appartient à sa décadence.

Selon le même érudit, dont l'autorité ne paraît point infaillible, il faudrait voir un reste du temple de Saturne dans les trois élégantes colonnes du temple de Jupiter tonnant, élevé par Auguste pour avoir échappé au tonnerre tombé la nuit près de sa litière dans la guerre d'Espagne.

Le temple de la Concorde, dans lequel Cicéron avait assemblé le sénat lors de la conjuration de Catilina, fut brûlé sous Vitellius, rebâti sous Vespasien, et brûlé de nouveau dans le moyen âge; il n'est aujourd'hui qu'une ruine informe, et n'a d'intérêt que par ses souvenirs.

Le grandiose et pesant arc de Septime-Sévère annonce l'époque de la décadence. Il fut élevé, ainsi que le constate l'inscription, par le sénat et le peuple romain à Septime-Sévère et à ses fils Caracalla et Géta, pour rappeler la victoire sur les Parthes, les Arabes et les peuples de l'Adiabène: le nom de Géta a été gratté après sa mort par son barbare frère, fait en contradiction avec l'apothéose hypocrite qu'il lui avait décernée.

Le nom de Phocas a été aussi ôté de sa colonne par son successeur Héraclius. Cette colonne de tyran inspire peu d'intérêt près du noble théâtre de la liberté romaine. Elle paraît, par son style, fort antérieure à Phocas, et devoir être de l'époque des Antonins : l'exarque Smaragdus l'aura probablement enlevée de quelque édifice pour la consacrer à son maître.

Les trois superbes colonnes corinthiennes, dites du temple de Jupiter Stator, ne peuvent décidément avoir appartenu à cet édifice. L'opinion des antiquaires était, en 1828 et même en 1830, qu'elles dépendaient d'une Græcostasie, bâtiment destiné à recevoir les ambassadeurs des républiques grecques et d'autres nations alliées, d'où ils assistaient aux délibérations du Forum et où ils attendaient l'audience du sénat; vaste tribune diplomatique, ainsi nommée des ambassadeurs grecs envoyés par Pyrrhus, les premiers qui aient été reçus à Rome. L'ancien bâtiment avait péri; mais il fut magnifiquement rebâti par An-

tonin-le-Pieux à la place même de la première et prétendue Græcostasie.

L'ancienne Curie *Hostilia*, élevée par le troisième roi de Rome, dont elle prit le nom, et lieu d'assemblée du sénat, fut rebâtie par Auguste, qui lui donna le surnom de *Julia*, en l'honneur de César. Ses débris consistent en trois murs de bonne construction, au centre du côté méridional du Forum. Entre la Curie et les Comices était le fameux figuier, dit *ficus ruminalis*, sous lequel, d'après une pieuse et patriotique tradition, Rémus et Romulus avaient été allaités par la louve; et ainsi appelé du mot Ruma (mamelle), sacré symbole de l'empire et de l'éternité de Rome.

A la vue du pavé de la voie Sacrée, récemment découvert, j'ai cru apercevoir Horace s'avançant, selon son usage, plongé dans ses frivoles rêveries :

Ibam forte via Sacra, sicut meus est mos,
Nescio quid meditans nugarum, totus in illis.

Et je me suis rappelé avec plaisir cette scène charmante de mœurs romaines, sans aucune trace de l'imitation grecque, qui domine ordinairement la poésie et la philosophie latine.

Le temple d'Antonin et Faustine, élevé par le sénat, montre quelle était la magnificence et la distribution des temples antiques. On regarde comme des modèles classiques de goût les ornements de la frise de ses dix belles colonnes de cipollin, les plus hautes qu'il y ait de ce marbre brillant [1].

Le temple de Romulus et de Rémus, élégant, est encore remarquable par sa porte de bronze, indiquant jusqu'à la fermeture, monument curieux de serrurerie antique.

Les trois majestueuses arcades, dites du temple de la Paix, sujet de vives controverses entre les antiquaires, paraissent de-

1. Le nom *cipollino* (petit oignon) a été donné par les Italiens à ce marbre qui offre plusieurs variétés, parce que l'on a cru remarquer dans la disposition de ses veines quelque ressemblance avec les écailles de l'oignon. Les anciens tiraient le cipollin d'Égypte : on ne connaît plus les carrières de ce pays.

voir être plutôt la basilique érigée par Constantin après sa victoire sur Maxence.

Le temple de Vénus et Rome était du dessin d'Adrien, César-architecte encore plus jaloux de son architecte Apollodore, qu'il fit périr, que de l'empereur Trajan.

L'arc de Titus lui fut érigé après sa mort par le sénat et le peuple. Les deux principaux bas-reliefs sont des meilleurs ouvrages romains que l'on connaisse : l'un représente Titus sur un char de triomphe conduit par la figure allégorique de Rome; l'autre, les soldats juifs emmenés prisonniers, la table, le chandelier d'or à sept branches, et les autres dépouilles du temple de Jérusalem. Lorsqu'on se rappelle que cette ville fut rasée de fond en comble par Titus, il semble bien peu digne de son surnom des délices du genre humain, qu'il n'eût point obtenu à une époque vraiment civilisée. Chose remarquable! argument oublié! les monuments les moins détruits de Rome, le Colysée, l'arc de Titus, sont les monuments qui se rattachent aux souvenirs et à l'histoire de notre religion.

Le Palatin, la plus célèbre des sept collines, à la fois le berceau et le trône de Rome, n'offre plus que quelques ruines incertaines, parmi lesquelles poussent au hasard le chêne-vert, le laurier-rose, le lierre et le cyprès. Le palais des Césars fut plusieurs fois démoli, rebâti, agrandi ou diminué par ses divers maîtres, empereurs maçons, comme tous les Italiens. Les premières constructions remontent à Auguste; Tibère et Caligula l'étendirent; vint ensuite Néron avec son immense maison dorée, dans laquelle il se trouvait enfin presque logé comme un homme, maison qui déborda le Palatin et se répandit jusque sur l'Esquilin; Vespasien et Titus supprimèrent les accroissements de Néron, dont ils bâtirent le Colysée et les Thermes qui portent le nom du dernier empereur; Domitien, sans dépasser le Palatin, augmenta et décora le palais qui brûla sous Commode. Malgré les dévastations que ce palais subit des barbares, il existait en grande partie au commencement du VIIIe siècle, et l'empereur Héraclius y fut couronné. Il paraît avoir fini vers le milieu du IXe siècle. Paul III (Farnèse), pape érudit et poëte, fit construire sur son emplacement, et avec une partie de ses dé-

bris immenses, une délicieuse villa, du dessin de Vignole, qui, abandonnée à la négligence napolitaine, n'est elle-même aujourd'hui qu'une espèce de ruine moderne. Ses jardins, devenus marais, mal cultivés, gardés par quelques gens à l'air sinistre et malade, contenaient une partie de la demeure d'Auguste, la fameuse bibliothèque grecque et latine fondée par lui, et le temple d'Apollon y attenant, une autre partie du palais de Tibère, de Caligula et de la maison dorée.

Les deux petites salles souterraines dites *les Bains de Livie* offrent des peintures et dorures antiques de bon goût et bien conservées, qui suffisent à donner une idée de la magnificence du palais dont elles dépendaient.

Mais une habitation charmante, et qui contraste véritablement avec l'aspect dégradé des jardins Farnèse, est la *Vigna Palatina*, située au sommet de la colline, et qui, après avoir été la villa Spada et ensuite la villa Magnani, est maintenant occupée par un Anglais, M. Charles Mills qui en fait les honneurs avec infiniment de politesse. La vue est une des plus remarquables de Rome. Le casin offre un portique peint par Raphaël ou Jules Romain, et restauré avec soin par M. Camuccini. Le jardin est couvert de roses; et si Néron revenait dans ces lieux, il pourrait dire encore avec notre éloquent et audacieux lyrique :

. . . . Esclave, apporte-moi des roses,
Le parfum des roses est doux[1].

On descend par un escalier commode dans les trois grandes et curieuses salles de la maison d'Auguste, découvertes en 1777 par notre compatriote l'abbé Rancureil, administrateur des jardins Farnèse pour la cour de Naples, qui habitait la villa. L'apparition, au-dessus du palais des Césars, de cette maison anglaise, de cet agréable *Cottage*, aux gazons et aux visages si frais, semble un monument, un trophée de la civilisation moderne à côté de la barbarie superbe et despotique des anciens maîtres du monde.

1. Victor Hugo. *Un chant de Fête de Néron*. Ode.

L'arc de Constantin, le plus imposant de Rome, a tous les caractères de cette époque de décadence ; mais il est magnifiquement décoré par dix-huit bas-reliefs enlevés à un arc de Trajan, inconnu ; les deux plus admirables qui n'en formaient qu'un à leur première place, représentent la victoire sur les Daces. L'inscription de l'arc de Constantin : *Au fondateur du repos* (*fundatori quietis*), annonce avec une noble simplicité la fin des persécutions de l'Église.

CHAPITRE X.

Capitole. — Lions. — Statues de Castor et Pollux. — Trophées dits de Marius. — Statue de Marc-Aurèle. — Palais du Sénateur. — Académie des *Lyncei*. — Tour. — Vue de Rome.

Le Capitole et le Palatin, les plus illustres collines de l'univers, semblent presque des monuments historiques qui montrent et rapprochent le double contraste de la Rome républicaine et de la Rome impériale, de la liberté et de la servitude. Ce noble nom de Capitole, devenu le *Campi d'Oglio* (Champ d'Huile), n'est guère moins travesti que celui du Forum. Il est vrai que la mesquine architecture des bâtiments actuels, quoiqu'en partie de Michel-Ange, répond assez à son titre moderne et à sa nouvelle destination, et qu'elle paraît beaucoup plus digne de voir couronner les improvisateurs italiens que les anciens triomphateurs de Rome.

Les deux lions de granit noir placés de chaque côté du large escalier *a cordoni* doivent provenir de quelque temple de Sérapis. C'est près de l'un d'eux que le tribun romain du moyen âge, Rienzi, faisait lire ses sentences de mort ; il y fut tué de l'estoc d'un artisan qui redoutait l'effet de sa parole populaire ; bizarre victime de la liberté romaine près du lieu qui fut autrefois son plus superbe asile !

Les deux colossales statues représentent Castor et Pollux prêts à conduire leurs coursiers.

Les deux beaux trophées dits *Trophées de Marius,* qui lui auraient été élevés après la défaite des Cimbres et des Teutons, mais que Sylla n'aurait point laissés debout, doivent être du temps d'Auguste ou de Trajan. Malgré l'opinion de doctes antiquaires, le beau caractère de leur sculpture ne peut les rattacher à l'époque de Septime-Sévère.

La statue équestre de Marc-Aurèle, l'unique grande statue de bronze que nous ayons de l'ancienne Rome, et dont la tête seule est restée dorée, respire la majesté la plus simple, la plus naturelle. Michel-Ange, qui, moins difficile que notre monsieur Falconet, l'admirait beaucoup, a fait le piédestal, fort inférieur pour le goût et l'élégance à celui du monument Colleoni, antérieur d'un siècle[1].

Le palais du Sénateur a le beau perron à deux rampes, de Michel-Ange, au bas desquelles figurent heureusement les deux colosses couchés du *Nil* et du *Tibre,* et la statue mutilée de *Minerve* dite de *Rome triomphante.* La grande salle sert aux séances du tribunal sénatorial, qui, malgré la beauté de son titre, n'a qu'une fort petite juridiction civile. On y couronnait autrefois les artistes jugés dignes des prix par l'Académie de Saint-Luc, solennité à laquelle assistaient le Sacré Collége et le chœur des académiciens des Arcades, qui célébrait les jeunes lauréats par des vers, de la prose, et par une cantate allégorique destinée à exciter en eux l'amour de la gloire. Une statue de Charles d'Anjou, roi de Naples et sénateur de Rome, est curieuse sous le rapport de l'art. A l'étage supérieur se réunit l'académie des nouveaux *Lyncei*, la plus ancienne des académies de sciences physiques-mathématiques, instituée le 17 août 1603, par le jeune prince romain Frédéric Cesi, et qui aida puissamment aux progrès de l'esprit humain, et eut l'honneur de compter parmi ses membres Porta et Galilée. Cette académie fut rétablie en 1795 par M. l'abbé Scarpellini, habile astronome, depuis législateur de France (titre un peu trop pompeux, donné sous l'Empire à nos députés), logé au Capitole avec son cabinet

1. *V.* liv. VI, chap. XVIII.

composé d'instruments excellents exécutés par lui-même ou sous sa direction, et dont la superbe adresse n'a point altéré la simplicité et la modestie.

Je suis monté à la tour du Capitole, couronnée de la statue de Rome chrétienne, point central entre la ville antique et la ville moderne. La cloche du Capitole, la célèbre *Patarina*, prise aux Viterbois (car les cloches et les portes des villes étaient les trophées du moyen âge), annonce ordinairement par un contraste étrange la mort des papes et l'ouverture du carnaval. La vue est la plus belle et la plus intéressante de Rome : de cette hauteur la masse immense du Colysée semble élégante et légère. Les sept fameuses collines ne sont pas aujourd'hui très-faciles à reconnaître tant les aspérités du sol se sont altérées, et la roche Tarpéienne, dans sa plus grande hauteur, ne paraît pas avoir plus de cinquante pieds. La contemplation de Rome produit l'effet d'une vaste et solide lecture ; mais cette étude n'est point triste, pénible, renfermée comme sous nos climats du nord ; là elle est dans l'air qu'on respire ; le livre de l'antiquité est toujours ouvert, et il suffit de regarder pour s'instruire. Chacun des grands souvenirs de cette ville, toujours et différemment maîtresse du monde, a comme choisi son quartier : la Rome des rois s'étend sur l'Aventin ; la Rome républicaine occupe le Capitole ; celle des empereurs domine sur le Palatin, et la Rome chrétienne, écartée, solitaire, règne au Vatican.

CHAPITRE XI.

Musée. — Colosse dit de Marforio. — Plan de Rome. — Table iliaque. — Mosaïque des Colombes. — Chambre des Empereurs; — des Philosophes. — Faune. — Gladiateur. — Antinoüs. — Vénus.

Le musée du Capitole, avec son petit escalier et ses salles étroites, est bien loin de la magnificence des salles du Vatican, et son aspect négligé ne répond point complétement à l'importance des chefs-d'œuvre qu'il renferme.

La célèbre statue colossale dite de *Marforio*, du forum supposé de Mars, où elle fut trouvée, et qui a paru représenter l'Océan, pourrait bien être le Rhin et avoir fait partie du monument et de la statue équestre en bronze de Domitien élevée au forum. Sous le vestibule, on distingue un torse demi-colossal; la *Minerve* colossale; une *Neith*, Minerve égyptienne, prise pour une Isis, de granit noir; la *Diane* chasseresse, dont les draperies sont si parfaites; la statue colossale restaurée pour un Mars, qui paraît un Pyrrhus, et dont la cuirasse est de si bon style; un fragment de statue de femme en porphyre, superbe.

A la chambre de Canope, ainsi appelée de ses statues égyptiennes provenant de la villa d'Adrien, on admire : l'hermès d'*Isis* et d'*Apis* sur une fleur de lotus, et le buste en marbre d'Adrien. La chambre des Inscriptions consulaires et impériales, s'élevant à plus de cent vingt-deux, a peu de sculptures remarquables, si ce n'est l'autel carré qui offre les travaux d'Hercule, ouvrage du plus ancien style grec. La chambre de l'Urne doit son nom au grand et précieux sarcophage dit d'Alexandre Sévère parce qu'on y voit des sujets de la vie d'Achille, auquel cet empereur avait l'ambition de ressembler. Le bas-relief de l'Archigalle ou premier prêtre de Cybèle, avec les attributs et symboles de la déesse, est beau et curieux.

Sur le palier du premier étage, le plan de Rome au temps de Septime-Sévère et de Caracalla, tracé en vingt-six planches de marbre, n'est pas complet; mais ses fragments sont indélébiles et vont bien à l'image de la ville éternelle. La chambre du *Vase* est ainsi nommée de son superbe vase grec de marbre pentélique. Un autre vase de bronze fut donné par Mithridate au gymnase des Eupatoristes, ainsi qu'on le voit par son inscription grecque. La célèbre *Table iliaque* est un curieux et médiocre monument de l'art romain ou de l'art grec parmi les Romains, probablement destiné par les rhéteurs grecs chargés de l'éducation des jeunes Romains, à leur remettre sous les yeux les traits principaux de la mythologie. Un beau sarcophage recouvert de masques en mosaïque, offre les amours de Diane et d'Endymion. Un autre sarcophage, de mauvaise sculpture,

est intéressant pour l'histoire philosophique des anciens, puisqu'il représente, avec une sorte de naïveté, les doctrines des derniers platoniciens sur la formation et la destruction des âmes. La célèbre mosaïque dite des *Colombes* est justement regardée comme une des plus parfaites et la plus fine de celles qui nous sont parvenues. Cette mosaïque compte par chaque once de palme romain jusqu'à cent soixante morceaux de marbre ; la grande mosaïque de Pompéi[1] n'en a que cent vingt-cinq. A la galerie sont deux bustes bien conservés de Marc-Aurèle et de Septime-Sévère ; le fameux Jupiter dit *della Valle*, de la famille qui l'a possédé ; le sarcophage avec le bas-relief de la *Naissance* et de l'*Éducation de Bacchus ;* le buste de *Scipion l'Africain ;* un bel hermès à la tête d'*Ammon*.

La précieuse collection des portraits des empereurs donne son nom à la chambre qui la contient. Les plus remarquables sont ceux de Tibère, de Drusus, son frère, d'Antonia, femme de Drusus, de Caligula en basalte vert, de Messaline, de la seconde Agrippine, incomparable par la pose ; de Néron, de Poppée, de Galba, d'Othon, de Vitellius : ces trois derniers peu communs ; de Julie, fille de Titus ; de Plotine, femme de Trajan ; de Marciane, sa sœur ; de Matidie, sa fille ; d'Adrien ; de Julie Sabine, sa femme ; de Commode, de sa femme Crispina, de Pertinax, de Septime-Sévère, de Julien. Les bas-reliefs d'*Andromède délivrée par Persée*, et surtout celui d'*Endymion* dormant sur un rocher avec son chien, sont exquis.

La chambre dite des Philosophes, parce qu'ils y dominent, quoiqu'il y ait bien un certain nombre de poëtes et d'historiens, a l'excellent bas-relief d'une *Scène bachique* qui porte le nom du célèbre sculpteur Callimaque. Une jolie petite statue de bronze est celle d'un Camille, jeune ministre des sacrifices. Les portraits remarquables sont : l'*Homère*, l'*Aspasie*, qui ne ressemble guère au buste authentique du Vatican, l'*Épicure*, le *Métrodore*, la *Sapho*, le *Thucydide ;* les sept têtes de *Platon* ne sont que des Bacchus barbus ou indiens. Un très-beau buste, dit de Ci-

1. *V.* liv. XIV, chap. V.

céron, n'est peut-être que celui de Mécène. Le portrait de *Gabriel Faerno,* poëte et fabuliste latin crémonais du XVI[e] siècle, est un des rares bustes de Michel-Ange ; car la fougueuse indépendance de son génie devait le rendre peu propre à s'assujettir à la ressemblance.

Le salon a de belles statues : le *Jupiter*, l'*Esculape*, deux superbes *Centaures*, d'une surprenante conservation et avec les noms des deux artistes grecs Aristéas et Papias ; l'*Hercule* enfant, colosse de basalte vert ; deux *Amazones*, l'une tirant son arc, l'autre blessée ; un groupe dit de *Véturie et de Coriolan*, qui ne sont que des portraits inconnus sous la forme de Vénus et de Mars ; la statue de *Julia Pia*, femme de Septime-Sévère, très-bien drapée ; celle de *Lucius Antoine*, frère du triumvir, que l'on prend aussi pour un *Marius* ; l'*Isis* gracieuse ; un *Gymnasiarque* qui a été cru un Mercure, et qui pourrait bien n'être qu'un joueur de morra, jeu toujours si populaire chez les Italiens, remontant aux anciens, et que Cicéron appelait *micare digitis;* une *Hécube* désolée ; un superbe *Harpocrate* couronné de lotus.

Le beau *Faune* de rouge antique, ivre, donne son nom à la salle dans laquelle il est placé. Une curieuse inscription en bronze offre une partie du décret du sénat qui confère à Vespasien l'autorité impériale telle que l'avaient possédée Auguste, Tibère et Claude. Le sarcophage représentant les *Amours de Diane et d'Endymion* est un des meilleurs que l'on connaisse pour le travail et l'expression. On distingue encore l'autel consacré à Isis avec le ciste mystique d'Anubis et d'Harpocrate ; un enfant jouant avec un masque, ce dernier le mieux exécuté que l'antiquité nous ait laissé ; et surtout le magnifique sarcophage très-bien conservé qui offre les bas-reliefs si vrais, si pathétiques, de la *Défaite des Amazones.*

Le célèbre *Gladiateur* paraît aujourd'hui un jeune barbare mourant ; peut-être représente-t-il quelque Gaulois dont la statue aura dépendu d'un groupe faisant allusion à l'aventureuse expédition de nos ancêtres en Grèce. Quelques parties incorrectes n'affaiblissent point l'effet naïf de la composition, ni sur-

tout la noble et pathétique expression de la tête. Le bras droit a été restauré par Michel-Ange. La plupart des sculptures de cette salle sont au premier rang des chefs-d'œuvre antiques, tels que : la majestueuse *Junon*, dont la draperie est d'un travail si habile; la belle tête d'*Alexandre;* une autre d'*Ariane*; le groupe de l'*Amour* et de *Psyché;* le *Faune,* copie de celui de Praxitèle ou de Protogène ; le gracieux *Antinoüs*, digne de sa célébrité, le plus parfait des nombreux Antinoüs ; la *Flore* riante, élégante, mais dont quelques détails recherchés indiquent l'approche de la décadence; la *Vénus* sortant du bain, la plus vraie, la plus vivante, la plus fraîche et la plus désirable des Vénus; le buste rare, et peut-être unique, de *Marcus Brutus*, du dessin le plus pur, et parlant.

CHAPITRE XII.

Palais des Conservateurs. — Protomoteca. — Académie des Arcades. — Louve. — Buste de Brutus. — Fastes capitolins. — Tête de Michel-Ange. — Statues dites de Virgile et de Cicéron.

La grande fenêtre du milieu avec son balcon et les autres fenêtres latérales, ajoutées par l'architecte Jacques del Duca, ont fort altéré la simplicité de la façade du palais des Conservateurs[1], par Michel-Ange. Sous le majestueux portique est la statue de César, aujourd'hui l'unique portrait authentique à Rome du plus grand homme de la Rome ancienne. Dans la cour, le beau groupe, exposé à tort aux injures de l'air, et fort endommagé par la pluie, du *Lion* qui déchire un cheval passe pour avoir été réparé par Michel-Ange. La statue de *Rome triomphante* assise, et à ses côtés deux rois barbares prisonniers, ainsi que plusieurs fragments de statues colossales, sont remarquables.

1. Ces Conservateurs, dont la magistrature séculière dure six mois, forment, avec le sénateur inamovible de Rome, ce qu'on appelle le Sénat romain ; ils ont une garde, une livrée ; ils portent dans les cérémonies publiques un long manteau broché d'or et de pourpre, et conservent l'antique et glorieux S. P. Q. R., autrefois respecté de l'univers entier.

Huit pièces sont destinées à la *Protomoteca*, ou collection des bustes des illustres Italiens. Dans la première, se lit le règlement en latin, relatif au mode d'admission des grands hommes de ce nouveau Panthéon, fondé par Pie VII, lorsqu'il n'y eut plus de place dans l'ancien Panthéon d'Agrippa, qu'il a remplacé, et qui a donné l'idée de notre Panthéon-Sainte-Geneviève. Les grands hommes ne peuvent jamais y être admis qu'après leur mort, et lorsqu'ils ont été reconnus esprits, capacités de premier ordre et possédant les qualités requises pour l'immortalité : la proposition appartient singulièrement aux trois Conservateurs de Rome, ordinairement princes ou grands seigneurs, qui ne sont pas toujours des juges très-compétents de grands hommes; cette proposition serait plus convenablement attribuée aux diverses académies, qui ne sont que consultées. Le décret est rendu par le pape, qui décide en cas de partage des voix. L'exécution de ce décret, l'entretien de l'espèce de temple appartiennent aux Conservateurs. Cette première pièce offre les portraits de six étrangers, regardés comme naturalisés italiens par leurs travaux et leur long séjour en Italie, savoir : Poussin, d'Agincourt, Raphaël Mengs, Winckelmann, Angelica Kauffmann et Suvée, directeur de l'Académie de France à Rome. Les bustes de la troisième salle, contenant les artistes du XVIe siècle, ont été, à l'exception du Raphaël, exécutés de la main ou aux frais de Canova. Il a également fait sculpter les bustes de la sixième salle, destinée aux poëtes, excepté les bustes d'Annibal Caro, du Trissin et de Métastase. Presque tous ces bustes sont d'une médiocre exécution. C'est dans la pièce principale de la *Protomoteca* que la fameuse Académie poétique des Arcades tient ses séances solennelles, indépendantes de ses réunions du jeudi. L'Académie des Arcades, présidée par un custode général, deux sous-custodes et douze membres, admet les femmes. Des souverains, des princes, des lettrés de diverses nations ont tenu à honneur d'en faire partie, mais son titre un peu trop banalement prodigué, n'a pas toujours été sans quelque ridicule.

Sur l'escalier des Conservateurs est une imitation de la cé-

lèbre colonne rostrale, élevée à Duillius. L'inscription, regardée comme une copie du temps des empereurs de l'original, l'un des plus anciens monuments de la langue latine, fut découverte au XVI[e] siècle ; la colonne est de la même époque. Le célèbre bas-relief de *Mettius Curtius*, général des Sabins, jeté par son cheval dans le terrain fangeux entre le Palatin et le Capitolin, est très-antique. Les deux bas-reliefs relatifs à l'histoire de Marc-Aurèle, provenant de son arc démoli par Alexandre VII pour élargir le *Corso*, sont curieux par les faits qu'ils représentent, et parce qu'ils donnent l'aspect de plusieurs monuments.

La première des salles des Conservateurs porte le nom du cav. d'Arpino, parce qu'il y a peint divers traits de l'histoire romaine : la *Naissance de Romulus* et la *Bataille des Romains et des Sabins* sont les meilleures de ses fresques. Celles de Lauretti, à la pièce suivante, n'ont rien de remarquable. La frise de Daniel de Volterre, à la troisième pièce, ne se voit pas très-bien ; la couleur en est terne, mais les figures sont d'un bon style et bien dessinées. C'est au milieu de cette pièce que se voit la fameuse Louve, un des monuments des arts antiques de Rome les plus étonnants, qui indique l'art étrusque, sur laquelle il serait facile de faire un volume, et que Cicéron a célébrée en prose et en vers dans ses Catilinaires et le poëme sur son consulat. Le Romulus et le Rémus sont modernes. Le jeune homme nu qui se tire une épine du pied, figure étrusque en bronze, est très-gracieux. Un superbe et précieux buste en bronze du premier Brutus offre encore le type de la figure du peuple de Rome, tel qu'on peut l'observer sur les places, les marchés, partout enfin où sa vieille race n'a point été altérée. La pièce suivante offre sur ses murs les célèbres fragments en marbre des fastes capitolins, autrefois dans les comices, diplômes ineffaçables de la grandeur et de la gloire de Rome, que la science de M. Borghesi a publiés et illustrés. La *Ste Famille*, attribuée à Jules Romain, de la salle d'audience, ne paraît pas très-authentique, et appartient plutôt à son école. Une *Méduse* en marbre, du Bernin, est terrible. Le buste en bronze de Michel-Ange, fait par lui, est une tête de génie. Annibal Carrache a peint, à la

sixième chambre, les *Actions de Scipion l'Africain*. Les tapisseries sont copiées d'après Rubens. La dernière pièce a de belles et prétendues statues de Virgile et de Cicéron. Les fresques du Pérugin, représentant les *Batailles de la guerre punique*, ont de la naïveté; on y reconnaît le talent du peintre auquel Raphaël a dû sa première et pittoresque éducation, mais les figures ne sont ni romaines ni carthaginoises.

La chapelle a quelques bonnes peintures : les *Évangélistes*, du Caravage; le *Père éternel* et autres figures du plafond, des Carraches: *S. Eustache*, *Ste Cécile*, *S. Alexis*, la B. *Louise Albertoni*, de Romanelli; une *Vierge*, fresque du Pinturricchio.

CHAPITRE XIII.

Galerie. — Sibylle, du Guerchin. — Romulus et Rémus, de Rubens. — Sainte Pétronille, du Guerchin. — Des cabinets réservés.

La galerie du Capitole offre un grand nombre de tableaux d'auteurs célèbres; mais, à l'exception de quelques admirables chefs-d'œuvre, ces tableaux sont de second et même de troisième ordre.

On distingue à la première salle : *Ste Lucie*, d'un style plus élevé qu'il n'appartient au Garofolo; sa *Vierge* dans une gloire et quelques saints docteurs; son *Mariage de Ste Catherine;* ses deux *Saintes Familles;* le portrait du Guide, par lui-même; le *Combat des Romains et des Sabins*, de Pierre de Cortone, vif, pittoresque; un portrait d'homme, excellent de coloris, de Velasquez; le *Départ d'Agar*, de Mola; le *Christ devant les docteurs*, doux, agréable, de Dossi; la fameuse *Sibylle* persique du Guerchin, belle tête, bien peinte, ajustée d'une manière assez pittoresque, mais qui n'a ni l'expression, ni l'élévation de style, ni le costume qui devraient caractériser une sibylle; une *Vierge*, de l'Albane; une *Madeleine pénitente*, du Tintoret; le *Christ devant les docteurs*, de Valentin; la *Sibylle de Cumes*, du Domi-

niquin, inférieure à celle du palais Borghèse[1]; le *Triomphe de Flore*, de Poussin, copie, répétition du tableau de notre Musée; l'*Amour et Psyché*, de Luti, élégant et de bon goût; le *Romulus et* le *Rémus*, de Rubens, dont la louve est si bien peinte; le *S. Nicolas de Bari*, de Jean Bellini.

Les meilleurs tableaux de la seconde salle sont : une nouvelle et superbe *Femme adultère*, du Titien, qui paraît avoir affectionné ce sujet; son *Baptême du Christ*, où il s'est peint de profil; un portrait d'Annibal Carrache; la *Bataille d'Arbèles*, un des ouvrages de Pierre de Cortone les plus estimés; la *Présentation du Christ au Temple*, crue et digne de Fra Bartolommeo; la *Vierge, l'enfant Jésus et S. Jean*, du Garofolo; la *Cléopâtre devant Auguste*, du Guerchin, et surtout son œuvre capitale, l'admirable *Ste. Pétronille*, le premier tableau de la galerie du Capitole; le portrait d'un prêtre espagnol, de Jean Bellini, qui a toute la vérité naïve de ce vieux maître vénitien; *S. Sébastien*, de Louis Carrache; l'*Innocence* avec une colombe, de Romanelli; le célèbre *S. Sébastien* du Guide; la *Ste. Barbe*, demi-figure qui a mérité d'être attribuée soit à Annibal Carrache soit au Dominiquin; *Tityus enchaîné sur son rocher*, manière vénitienne; *Bethsabée*, bien coloriée, du vieux Palma; les *Grâces*, du jeune; un *Enlèvement d'Europe*, de Paul Véronèse, répétition du chef-d'œuvre placé à Venise au palais ducal. Le portrait de Michel-Ange, donné et loué comme de lui, pourrait fort bien ne pas l'être, car il ne rappelle en rien la largeur de sa manière.

La belle *Vanité* du Titien, la célèbre *Fortune* du Guide ont été mises hors de la galerie à cause de leurs nudités. Un pareil scrupule avait fait retirer du Musée du Vatican les trois Grâces, petites statues antiques assez ordinaires, et qui n'avaient rien d'indécent. Ce scrupule semble peu éclairé : la Vanité du Titien, la figure beaucoup trop vantée du Guide, les trois Grâces, eussent été à peine remarquées au milieu des autres tableaux et des autres statues. Comme ce zèle ne va pas jusqu'à détruire, on tombe dans un bien plus grave inconvénient, c'est l'immorale, c'est la scandaleuse création du cabinet secret, où l'on se

1. *V.* ci-après, chap.

croit obligé d'arriver avec des idées lascives ; cabinet, il est vrai, réservé, que le public ne voit point, mais que l'on montre à tout le monde.

CHAPITRE XIV.

Porte ; — Place du Peuple. — Obélisque. — Sainte-Marie du Peuple. — Mausolées des cardinaux Sforce et Recanati. — Chapelle Ghigi. — Jonas. — Saint-Charles. — Le comte Al. Verri. — Saint-Laurent *in Lucina*. — Monument au Poussin.

La Porte du Peuple, espèce d'arc de triomphe, est, à l'extérieur, d'un bon goût d'architecture, et cette partie a été attribuée à Michel-Ange et à Vignole. L'intérieur, terminé rapidement par le Bernin pour l'entrée de la reine Christine, a quelque chose de mesquin, de recherché comme l'héroïne.

La place et ses pitoyables statues ne valent guère mieux que l'intérieur de la Porte. Malgré sa récente régularité, cette place, d'un petit goût d'architecture, semble une assez pauvre entrée de Rome, bien inférieure à l'aspect triste, désert, délabré, de l'arrivée par la route de Naples, qui vous offre le Colysée. Les quatre sphynx modernes de l'obélisque ont l'air de veaux fort peu énigmatiques. Ce superbe obélisque monolithe, et couvert d'hiéroglyphes, fut élevé à Héliopolis par le roi Ramsès Ier pour décorer le temple du Soleil ; transporté à Rome par Auguste, il fut mis à la *Spina* du Grand-Cirque : son inscription grecque a prouvé que les Égyptiens connaissaient la Trinité. Il fut tiré de ses ruines par Sixte-Quint et placé par Fontana.

Selon une tradition populaire qui remonte à la fin du XIe siècle, il y avait à la Porte du Peuple un grand arbre sur lequel venait constamment se percher un corbeau. On creusa la terre au pied de cet arbre, et l'on trouva une urne avec une inscription qui disait que cette urne renfermait les cendres de Néron. Les cendres furent jetées au vent, et le pape Pascal II fonda, sur le lieu où l'on avait trouvé l'urne, l'église de Sainte-Marie-du-Peuple. Reconstruite par Sixte IV sur le dessin de Baccio Pin-

telli, embellie par Jules II et Alexandre VII, elle est devenue très-intéressante sous le rapport de l'art. A la chapelle de la Vierge les peintures, du Pinturricchio, sont finies, légères. La splendide chapelle Cibo a une *Conception* de Carle Maratte. La troisième chapelle, dédiée à la Vierge et à divers Saints, offre des peintures remarquables du Pinturricchio, restaurées par M. Camuccini. Sur l'autel de la quatrième chapelle, le bas-relief de *Ste. Catherine entre S. Antoine de Padoue et S. Vincent martyr* est un ouvrage élégant du XVe siècle. La voûte du chœur, superbe, est du Pinturricchio; derrière le maître-autel, sont de beaux vitraux coloriés des peintres français de vitraux Claude et Guillaume, appelés par Bramante, les seuls vitraux coloriés qui existent à Rome et qui après plus de trois siècles ont encore tout leur éclat. Les deux célèbres tombeaux élevés par Jules II aux cardinaux Ascagne Sforce et Recanati offrent des statues et des ornements exquis de Contucci da Sansavino. Plusieurs tombeaux du moyen âge sont aussi, dans leur genre, d'un grand style. A la chapelle suivante est une belle *Assomption*, d'Annibal Carrache : le *Crucifiement de S. Pierre* et la *Conversion de S. Paul*, de Michel-Ange de Caravage, d'une belle exécution, sont si mal exposés qu'il est difficile de les bien voir.

La chapelle Ghigi, une des plus renommées de Rome, est du dessin de Raphaël; il a même, dit-on, exécuté les cartons des quatre mosaïques de la gracieuse coupole, des peintures de la frise, du tableau de l'autel, ouvrages terminés par Sébastien del Piombo, François Salviati et Vanni. Le *Daniel* et le prophète *Habacuc* qu'un ange emporte par les cheveux sont du Bernin; l'*Élie*, l'élégant *Jonas* assis sur la baleine, sont de Lorenzetto : le Jonas, imitation de l'Antinoüs, jouit d'une grande et juste célébrité; on l'a même prétendu modelé par Raphaël, qui n'en a, plus probablement, donné que le dessin à son élève chéri Lorenzetto. Le somptueux tombeau de la princesse Odescalchi Ghigi, du dessin de Posi et sculpté par Penna, paraît à la fois gracieux et bizarre; un lion est bien travaillé.

Parmi les pierres sépulcrales de l'église est celle d'un homme mort d'une morsure au doigt faite par un chat, ainsi qu'on le

voit par l'épitaphe, qui contient une sorte de moralité assez utile :

Hospes disce novum mortis genus, improba felis
Dum trahitur, digitum mordet et intereo.

Le tombeau d'un noble romain mort en 1485, du mal vénérien, ainsi que l'indique l'inscription [1], constate un fait médical important, curieux et point assez remarqué, puisque ce honteux trépas a précédé de sept ans la découverte de l'Amérique.

L'église Saint-Charles est splendide, mais de mauvais goût. Les architectes furent Onorio Lunghi, Martin son fils, et Pierre de Cortone qui la termina. La lourde façade, choquante par l'énormité des colonnes et leur disproportion avec l'étroit espace où elles sont placées, est du prêtre Menicucci et du capucin Marius da Canepina. A la plus riche chapelle de l'église, sont les statues maniérées de *David* avec sa harpe, de Pacilli, et de *Judith*, de Lebrun. Le *S. Charles présenté à Jésus-Christ par la Vierge*, au maître-autel, est le plus grand et l'un des tableaux les plus estimés de Carle Maratte. C'est à Saint-Charles que repose le comte Alexandre Verri, l'auteur des *Nuits Romaines*, écrivain généreux, nourri de l'antiquité, mais dont l'exagération, l'enflure, la redondance, la monotonie, autant que la vie honorable et pure, représentent assez un Thomas italien. Verri a laissé inédite une Histoire de la Révolution française jusqu'au consulat; il serait intéressant de connaître la manière dont un tel homme l'a considérée et jugée.

L'ancienne église Saint-Laurent, qui a gardé le surnom païen de *Lucina*, offre un *Crucifix*, beau tableau dit du Guide. Poussin y fut enterré. Je cherchai avec une émotion curieuse le tombeau du grand et poétique peintre français [2], et je ne tombai que sur les inscriptions funèbres de cardinaux, d'un graveur et

1. *Marco Antonii equitis Romani filio ex nobili Albertonum familiâ corpore animoque insigni qui annum agens XXX peste inguinariâ interiit an. salutis christianæ, M.CCCCLXXXV, die XXIII Julii heredes b. m. p.*

2. M. d'Agincourt, afin de répondre aux prétentions des Italiens qui réclamaient Poussin à cause de son long séjour en Italie, fit exécuter à ses frais son buste, qu'il plaça au Panthéon, avec l'inscription : *Nic. Poussin Pictori Gallo.*

d'un conseiller aulique. M. de Chateaubriand, ambassadeur, a réparé depuis ce coupable oubli; un tardif mausolée, confié aux artistes français, et dont le dessin et le buste sont de M. Lemoine, a été élevé à Poussin : on y voit sculpté le paysage si mélancolique de l'*Arcadie*, dont l'ordonnance simple convient à la sculpture et qui a été indiqué par M. de Chateaubriand.

CHAPITRE XV.

Saint-Ignace. — Collége Romain. — Jésuites. — Bibliothèque. — Notes de Christine. — Musée Kircher. — Saint-Marcel. — Pierre Gilles. — Le cardinal Consalvi. — Gesù. — Bellarmin.

La grandeur, la richesse, les ornements de Saint-Ignace choquent par leur mauvais goût. L'incorrecte façade, de l'Algardi, ne laisse pas d'être imposante; les peintures de la voûte de la tribune sont le plus vaste ouvrage du fameux jésuite Pozzi, qui, malgré ses écarts, y montre de l'imagination et d'habiles effets de perspective. On vante le tombeau du pape Grégoire XV par notre compatriote Legros, ainsi que son bas-relief du *S. Louis de Gonzague*, d'une bonne exécution mécanique, et dont l'expression de la figure principale a de la noblesse et de la modestie.

Le collége Romain, de l'architecture de l'Ammanato, une des plus grandes et des plus solides masses de bâtiments que l'on connaisse, tient à Saint-Ignace. La cour est une des plus belles de Rome : si l'ensemble n'a point de défauts essentiels, il manque toutefois, malgré ses énormes proportions, de caractère et de grandiose. Le collége Romain, dirigé par les jésuites, compte quelques religieux distingués par le savoir et la piété; tels que le P. Pianciani, grand physicien et chimiste; le P. Secchi, bon helléniste et archéologue; et le P. Grassi. Plusieurs élèves appartenaient aux premières classes de la société européenne; tels que M. Ch. de Ch**********, neveu de l'auteur du *Génie du Christianisme*; M. le comte C**********, Polonais autrefois distingué par ses talents agréables, et quelques autres,

hommes sincères, prêtres dignes de tous les respects, qui ont échangé par conviction les plus brillantes existences du monde contre l'humilité et la condition de simples religieux. Les jésuites, quoiqu'au cœur de leur empire, avaient de nombreux ennemis, et un observateur éclairé affirmait à Rome qu'ils ne se soutiendraient point.

La bibliothèque du collége Romain, considérable, mais fort arriérée, et qui a fait dans ces derniers temps des pertes évaluées à environ douze mille volumes, ne me parut pas parfaitement rangée, et malgré la bénignité des gardiens, l'accès n'en était pas réellement très-facile. Un *Quinte-Curce* est annoté de la main de Christine; elle y traite fort lestement la conduite d'Alexandre : *Il a mal raisonné dans cette circonstance*, dit-elle quelque part; et ailleurs : *J'aurais*, *moi*, *fait tout le contraire; j'aurais pardonné;* et plus loin encore : *J'aurais usé de clémence.* La clémence de Christine peut sembler étrange après le meurtre de Monaldeschi. Ce n'était point, à ce qu'il paraît, la reine, mais la femme, la maîtresse, qui se vengeait du perfide. Christine avait le goût des notes marginales. Afin de faire croire à sa force d'âme, elle avait écrit sur un Senèque, Elzevir, *Adversus virtutem possunt calamitates, damna et injuriæ*, *quod adversus solem nebula possunt.* On lisait à la p. 141 du t. Ier de l'exemplaire conservé à la bibliothèque de Sainte-Croix-en-Jérusalem, de la *Bibliotheca Hispana* (Rome, 1672, 2 vol. in-fol.), cette note curieuse au sujet de l'ouvrage de D. François della Cartera, intitulé *Conversion de la Reina de Svecia in Roma*, 1656, dont il y était parlé : *Chi l'ha scritta, non lo sa; chi lo sa, non l'ha mai scritta.* Les livres et manuscrits de Muret, qu'il avait légués à son disciple et ami le P. Benci, étaient passés à la bibliothèque du collége Romain, mais il n'en reste qu'une faible partie, le plus grand nombre étant aujourd'hui à la Vaticane. Le recueil de variantes et de matériaux rassemblés par le P. Lagomarsini pour une édition complète de Cicéron, qui n'a point paru, et qu'il était réservé à un savant français de publier le premier[1],

1. M. J.-V. Le Clerc, professeur d'éloquence latine et doyen de la Faculté des Lettres de l'Académie de Paris.

formait trente gros volumes in-fol.; quelques feuillets ont été coupés et deux volumes perdus, parmi lesquels se trouve précisément celui où les signes de renvois étaient expliqués; ce qui rend aujourd'hui l'usage de ce long travail à peu près impossible. Un premier travail en douze forts volumes in-fol. avait été supprimé, à cause de quelques inexactitudes, par ce laborieux et opiniâtre admirateur de Cicéron, qui avait examiné, pour la seule Milonienne, quatre-vingt-quatre manuscrits et treize éditions. Une soixantaine de volumes chinois sur les mathématiques et l'astronomie, recueillis par les jésuites missionnaires, offriraient peut-être d'intéressantes découvertes.

Le musée du savant, laborieux, mais très-chimérique P. Kircher, le créateur de l'érudition hiéroglyphique, est curieux, quoique assez mal rangé, par ses figurines, ses inscriptions, ses lampes de terre cuite, ses médailles, ses camées, ses verreries et autres menues antiquailles. Il a été fort augmenté par un autre docte jésuite, le P. Contucci, dont toutefois le magasin de peintures de Pompéi fut découvert par l'abbé Barthélemy de la fabrication d'un faussaire habile. Parmi les simples curiosités de ce musée, je remarquai un beau camée de Savonarole, commandé par le fanatisme de ses partisans, qui paraît avoir été porté au cou, et sur lequel l'inscription lui donne le titre de martyr, ainsi que l'infidèle épée du connétable de Bourbon dont l'armure de fer est à la Vaticane. Le nom du connétable est écrit sur la lame; on y voit les noms de deux généraux italiens auxquels l'épée avait auparavant appartenu, et des caractères malabres qui indiquent qu'elle vient de l'Inde et non de Damas.

L'église Saint-Marcel, dont la façade, de Charles Fontana, est d'un goût détestable, a quelques belles peintures à la chapelle du Crucifix : la *Création d'Ève*, de Perino del Vaga, qui rappelle la manière florentine et dont les petits anges paraissent vivants; le *S. Marc*, presque tout le *S. Jean*, du même, et le reste de la chapelle, terminé sur ses dessins par Daniel de Volterre, aidé de Pellegrino de Modène. C'est à Saint-Marcel que fut enterré un ancien naturaliste et voyageur français, Pierre Gilles, mort en 1555, auteur d'un catalogue superficiel

des poissons de la Méditerranée, que Rabelais a peint pentagruelisquement : « Ung urinal en main, considérant en profonde contemplation l'urine de ces beaulx poissons. » Un tombeau plus grave et contemporain est celui du cardinal Consalvi à la chapelle du Crucifix, dans lequel il voulut être, par son testament, réuni à son frère chéri. Le mausolée de ce diplomate accompli, séduisant, de ce réformateur modéré et adroit de la cour romaine, est un ouvrage estimé de M. Rinaldo Rinaldi.

Sainte-Marie *in via lata*, dorée, modernisée, occupe, dit-on, le lieu qu'habitèrent saint Pierre et saint Paul. La source de l'église souterraine servait à baptiser ceux que convertissait la rude éloquence du dernier apôtre. Le portail, de Pierre de Cortone, était regardé par lui comme son chef-d'œuvre d'architecture.

L'antique église Saint-Marc, plusieurs fois refaite, a quelques bons ouvrages : les *Batailles*, du P. Cosimo, jésuite; le *Christ ressuscité*, du jeune Palma; l'*Adoration des mages*, de Carle Maratte; le *S. Marc* pape et le *S. Marc* évangéliste, du Pérugin; ce dernier *saint*, et quelques chapelles latérales, du Bourguignon; et le tombeau de Léonard Pesaro, vénitien, par Canova.

L'église du *Gesù*, maison professe des jésuites, est de l'architecture de Vignole et de son élève Jacques della Porta, qui n'a pas toujours très-scrupuleusement suivi le dessin du maître, particulièrement dans la construction du portail en travertin et la décoration trop ornée de la voûte dont l'ordonnance simple, pure, élégante, n'est point en harmonie avec cette décoration. Il fait presque toujours beaucoup de vent près du *Gesù*, à cause de l'élévation du mont Capitolin et de la disposition des rues. Le peuple de Rome raconte qu'un jour le Diable se promenait avec le Vent; arrivé près de l'église, le Diable dit au Vent : « J'ai quelque chose à faire là-dedans, attendez-moi ici. » Depuis, le Diable n'en est jamais sorti, et le Vent attend encore à la porte. Cette splendide église offre quelques bons ouvrages et un plus grand nombre de très-mauvais. Le *S. François Xavier*, de Carle Maratte, dans le style faux et facile de Sacchi, et la *Circoncision*, agréable, de Muziano, ont été loués. Les fresques de la voûte de la tribune et de la grande

coupole passent pour les meilleures du Baciccio, peintre de l'école romaine, ami du Bernin, qui l'aidait de ses conseils. La somptueuse chapelle de Saint-Ignace, du dessin du P. Pozzi, paraît singulièrement maniérée : le globe de lapis lazzuli, que tient le Père éternel, est le plus gros qui existe. Deux de nos compatriotes, Théodon et Legros, semblent y lutter de recherche, d'exagération : le premier, par son groupe des *Japonais qui se convertissent;* le second, par celui de la *Foi renversant l'hérésie*, qui, malgré les défauts du temps, a quelques parties bien exécutées. Sous l'autel, le plus riche autel du monde, le tombeau du saint, de bronze doré, contraste encore avec sa vie pauvre, laborieuse, souffrante ; il repose sur un linceul orné de pierreries, et sa haute statue est d'argent massif, en partie doré et avec d'autres pierreries. Les deux petits anges au-dessus d'une porte latérale de cette chapelle sont probablement les moins ridicules sculptures de Rusconi et du XVIIIe siècle.

Le *Gesù* a le tombeau du cardinal Bellarmin, illustre controversiste, qui réunit les principes de la souveraineté du peuple et du pape, renouvelés un moment de nos jours, et dont les invectives contre les puissances temporelles, et peut-être la vanité naïve qu'il montre dans les Mémoires de sa vie, ont empêché la canonisation. Le dessin est de Rainaldi; les deux figures de la *Religion* et de la *Sagesse* sont du Bernin.

CHAPITRE XVI.

Aracœli. — Pierre della Valle. — Colonne de l'appartement des Empereurs. — Mausolée des Savelli. — Épitaphe de de' Fredis. — Tombeau du frère Matthieu. — Santissimo Bambino. — Prison Mamertine. — Saint-Luc. — Académie de Saint-Luc. — Vierge ; — Faux crâne de Raphaël. — Alvarez.

L'église d'Aracœli occupe peut-être la place du temple de Jupiter Capitolin ; mais ses vingt-deux colonnes de granit égyptien ne peuvent en provenir, puisque, selon Plutarque, les colonnes du temple étaient de marbre pentélique ; de grandeur et de travail différents, elles ont été prises çà et là : la troisième en

entrant porte l'inscription en lettres antiques mal formées : *A cubiculo Augustorum* (de la chambre à coucher des Césars sur le mont Palatin). Destinée singulière de cette colonne, passée de l'appartement des empereurs dans une église de Franciscains! Les fresques de la *Vie de S. Bernardin*, dont la meilleure est la *Mort du saint*, sont des bons ouvrages du Pinturricchio; restaurées par M. Camuccini, elles offrent des attitudes vraies, une expression naïve et bien sentie, malgré quelque raideur et quelque sécheresse dans le dessin et l'exécution.

Le fameux voyageur et pèlerin romain, Pierre della Valle, cité aussi comme élégant écrivain, est enterré près de sa femme chérie, Sitti Maani Giœrida, jeune Assyrienne chrétienne, qu'il avait épousée à Bagdad, la compagne de ses courses et de ses combats en Perse contre les Turcs, qu'il perdit près du golfe d'Ormus, et dont il avait dans cette même église d'Aracœli célébré pompeusement les funérailles et prononcé l'oraison funèbre. Ce voyageur sensé, bon observateur, selon Gibbon, qui n'avait guère le droit de blâmer sa vanité et sa diffusion, avait trouvé dès le commencement du XVIIe siècle l'enseignement mutuel institué chez les Indous.

Le célèbre mausolée de l'ancienne famille romaine des Savelli, du XIIIe siècle, offre à sa base un antique sarcophage, orné d'emblèmes bachiques, qui contraste singulièrement avec l'architecture gothique du mausolée, ouvrage d'Augustin et d'Ange de Sienne, dont le dessin, selon Vasari, leur aurait été donné par Giotto. Le tombeau, d'un autre Jean-Baptiste Savelli, mort cardinal en 1498, est d'une excellente sculpture, et a paru digne de l'école de Sansovino.

L'épitaphe de de' Fredis, qui avait trouvé dans sa vigne le Laocoon, montre l'honneur qui revenait alors de telles découvertes considérées comme des événements publics, comme de véritables hauts faits dignes de l'immortalité : ..... *Qui ob proprias virtutes, et repertum Laocoontis divinum, quod in Vaticano cernis, ferè respirans simulachrum, immortalitatem meruit anno Domini XDXXVIII*[1].

1. *V.* ci-dessus chap. v.

Le tombeau remarquable du frère Matthieu d'Acquasparta, général de l'ordre, mort cardinal en 1302, n'a aucune inscription, singularité qui n'avait pas échappé à l'ardente et minutieuse investigation du Dante sur les choses de l'Italie, lorsqu'il opposait le relâchement et la débonnaireté du frère Matthieu d'Acquasparta aux principes absolus et à la rigidité d'Ubertin de Casal, autre chef de l'ordre de Saint-François :

Ma non sia da Casal nè d'Acquasparta
Là onde vegnon tali alla scrittura
Ch' uno la fugge e l'altro la coarta [1].

Les peintures de la chapelle de Sainte-Marguerite sont des meilleures de l'inégal Bénéfial. On estime la voûte de la chapelle Saint-Antoine de Padoue, de Nicolas de Pesaro. Une *Transfiguration*, de Sermoneta, annonce un heureux imitateur de Raphaël.

C'est à l'église Aracœli que se vénère le miraculeux *Santissimo Bambino*, qui se porte aux mourants, petite figure en bois que la légende dit taillée d'un arbre du jardin des Oliviers par un pèlerin de l'ordre de Saint-François, et coloriée et vernissée par saint Luc, après trois jours de jeûne et pendant un songe du sculpteur. La pompeuse procession du *Bambino* a lieu chaque année après vêpres, le jour de l'Épiphanie. Cet enfant Jésus, portant peut-être pour quelques millions de perles et de pierreries sur son maillot, est tiré de la crèche où depuis Noël il était théâtralement exposé entre Auguste et la sibylle; par trois fois, on le montre au peuple en haut du majestueux escalier d'Aracœli fait du marbre enlevé au temple de Romulus, et couvert de la foule prosternée et émue.

La petite église Saint-Joseph, qui a une *Nativité*, le premier tableau de Carle Maratte, est au-dessus de l'ancienne et terrible prison Mamertine. Ce cachot romain, formé d'énormes pierres volcaniques jointes sans ciment, espèce de construction cyclopéenne d'un aspect encore redoutable, est aujourd'hui une chapelle consacrée à saint Pierre et à saint Paul, que la tradi-

1. *Parad.* can. XII, 124.

tion prétend y avoir été captifs : la source que l'on y voit encore serait la fontaine miraculeuse qu'ils firent jaillir afin de baptiser saint Processus et saint Martinien, et quarante martyrs leurs compagnons. Il y a dans la succession des monuments de Rome une sorte de moralité qui peint son histoire : le plus ancien monument des rois est une prison, tandis que le tombeau des Scipions, le plus ancien monument de la république, représente la gloire et les vertus de cette époque. Ce fut dans la prison Mamertine que Jugurtha mourut de honte et de faim, après y être descendu en plaisantant [1]; que Syphax, roi de Numidie, et Persée, dernier roi de Macédoine, furent enfermés, et que les complices de Catilina, qui pouvaient entendre la voix de Cicéron les accusant dans le temple de la Concorde, furent étranglés sans jugement; victimes diverses qui contribuèrent à la grandeur de Rome.

L'église Saint-Luc fut rebâtie par Pierre de Cortone, qui était si charmé de son architecture, quoique médiocre, qu'il l'appelait sa fille. La façade est si haute qu'elle masque la coupole d'assez bon style. La riche chapelle souterraine dans laquelle repose le corps de sainte Martine, ancienne patronne de l'église, fut érigée par le même artiste et à ses frais, et il légua à Saint-Luc sa fortune, montant jusqu'à 100,000 écus. L'*Assomption*, de Sébastien Conca, quoique très-vantée, est ordinaire, comme les autres peintures de l'église.

L'académie de Saint-Luc, l'*insigne pontificia accademia romana di belle arti di S. Luca*, véritable académie des beaux-arts de Rome, créée l'an 1588 par Sixte-Quint, tient à l'église. Ses salles offrent plusieurs ouvrages des grands maîtres italiens et des professeurs actuels. Le patron des peintres et de l'académie faisant le portrait de la Vierge avec l'enfant Jésus, par Raphaël, qui s'y est peint, a toutes ses admirables qualités. Le crâne montré si longtemps pour celui de Raphaël, près duquel se lisait le distique célèbre et recherché de Bembo,

1. *Par Hercule!* avait dit le chef africain jeté presque nu dans sa prison, *les étuves sont froides à Rome.*

Ille hic est Raphael, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori[1],

que les jeunes artistes autrefois touchaient solennellement chaque année de leur crayon; cette relique de la peinture n'est plus, depuis la découverte du corps de l'immortel artiste[2], que celui du chanoine don Desiderio de Adjutori, obscur fondateur de la société des *Virtuosi* du Panthéon, crâne étroit, indigne des honneurs qu'il reçut et de la pieuse vénération qu'il a si longtemps inspirée.

La statue de Canova, qui avait été nommé président perpétuel de l'académie, rappelle un des bienfaits de cet homme excellent. Elle est de l'habile sculpteur espagnol Alvarez, qui, privé de ressources pendant l'occupation de Madrid par les Français, avait offert de vendre quelques uns de ses ouvrages au vice-roi d'Italie. Canova, consulté secrètement sur leur mérite, avait répondu : « Les sculptures d'Alvarez restent à vendre dans son atelier parce qu'elles ne sont pas dans le mien ». Alvarez, informé plus tard de ce généreux procédé et digne de le sentir, obtint de l'académie de Saint-Luc d'exécuter gratuitement la statue qu'elle avait décernée à Canova.

CHAPITRE XVII.

Saint-Théodore. — Saint-Grégoire. — Fresques du Dominiquin et du Guide. — Imperia. — Navicella. — Saint-Étienne-le-Rond. — Saint-Clément.

L'église Saint-Théodore s'élève à la place de l'ancien temple de Romulus, au lieu même où il fut allaité par la louve. Les premiers chrétiens, habiles à ménager les traditions et les pré-

1. Ce distique a été fort heureusement rendu par le distique italien :

Questi è quel Raffael, cui vivo, vinta
Esser temea natura, e morto, estinta.

2. *V.* ci-après, chap. XXIII.

jugés populaires, consacrèrent le temple à saint Théodore, saint guerrier comme Romulus; c'est ainsi qu'ils changeaient fréquemment les temples de la mère des dieux en églises dédiées à la Madone. Le peuple de Rome, qui mêle assez ses souvenirs antiques à ses croyances chrétiennes, a fait de saint Théodore, *san Toto;* et les mères portent devant son autel leurs enfants malades, afin qu'ils puissent guérir et peut-être avoir un jour la vigueur du premier fondateur de leur ville.

L'antique église *Santa-Francesca Romana*, refaite, de mauvais goût, en 1615, a le riche tombeau de la sainte, du Bernin, et celui du pape français, Grégoire XI (Pierre Roger), érigé en 1384 par le sénat et le peuple romain : le bas-relief estimé d'Olivieri, sculpteur et architecte romain du dernier siècle, quoiqu'il n'ait point échappé aux défauts du temps, représente le *Retour du Saint-Siége à Rome en* 1377. On y voit la désolation et la ruine de la ville éternelle, réduite alors à dix-sept mille habitants, et plus dégradée, plus déchue par l'absence des papes que par l'invasion des barbares. Sous le vestibule est le mausolée d'assez bon style d'Antoine Rido de Padoue, gouverneur du château Saint-Ange, mort en 1475, que l'on y voit à cheval et armé.

L'église solitaire de Saint-Grégoire au mont Cœlius, élevée à la place même du monastère qu'avait fondé ce patricien de Rome, devenu grand pape et maître de chant, est desservie par les moines Camaldules. La façade et le double portique sont des ouvrages légers, élégants, de Soria, architecte du XVIIe siècle, qui avait résisté quelque temps à l'irruption du mauvais goût. Cette église doit principalement sa célébrité aux fresques rivales, du Dominiquin et du Guide, à la chapelle Saint-André. La *Flagellation du saint*, du premier, est un chef-d'œuvre pour l'élévation, la force du dessin et de l'expression, et la beauté de la composition : le flagelleur, vu de dos, est admirablement dessiné. La fresque du Guide, *S. André adorant la croix avant son martyre*, d'une couleur plus vigoureuse et plus riche que celle du Dominiquin, lui est du reste fort inférieure. Au fond de la chapelle une statue, assise, de *S. Grégoire*, fut ébauchée avec

génie par Michel-Ange, et terminée par son élève, le sculpteur Lorrain Cordier dit le *Franciosino*. Le *Concert d'anges*, du Guide, à la voûte de la tribune de la chapelle Sainte-Sylvie, la mère de saint Grégoire, quoique très-vanté, n'est pas de ses meilleurs ouvrages. La vue des ruines du palais des Césars est, de cette chapelle, merveilleusement pittoresque. La chapelle du saint a le tableau d'Annibal Carrache, superbe de coloris, qui le représente. Il faut convenir que si saint Grégoire avait été, par zèle religieux, aussi ennemi des beaux-arts qu'on l'a faussement prétendu, il ne mériterait point d'être traité par eux ave tant de magnificence. Mais l'accusation anonyme d'avoir détruit d'anciens monuments et jeté les statues dans le Tibre, est une véritable calomnie, puisque aucun témoignage contemporain n'appuie une action qu'il ne dépendait pas de saint Grégoire d'exécuter, qui eût fait tant de bruit à Rome, à Constantinople et dans tout l'empire romain.

C'est à Saint-Grégoire que la célèbre courtisane romaine Imperia, l'Aspasie du siècle de Léon X, l'amie des Beroalde, des Sadolet, des Campani, des Colocci, avait obtenu l'honneur d'un monument public et l'étrange épitaphe : *Imperia cortisana romana, quæ digna tanto nomine, raræ inter homines formæ specimen dedit; vixit annos* XXVI *dies* XII, *obiit* 1511 *die* 15 *augusti*, monument et inscription détruits dans le dernier siècle, non point par convenance ni par scrupule, mais dans quelque restauration, par inadvertance. L'existence d'Imperia, l'espèce de dignité de la courtisane romaine, sont un des traits caractéristiques du paganisme de mœurs, si l'on peut le dire, des lettrés de la renaissance[1]. Imperia fut chantée en vers latins et italiens par ses savants amis. Bandello rapporte que tel était le luxe de ses appartements, que l'ambassadeur d'Espagne y avait renouvelé l'insolence de Diogène, en crachant au visage d'un de ses domestiques, disant qu'il ne trouvait pas d'autre place pour cela[2]. Imperia paraît aussi avoir été fort lettrée, car on voit,

1. *V*. ci après, chap. XXIII.
2. Part. IIIa, nov. 42.

dans la description de Bandello, qu'à côté de son luth, de ses cahiers de musique et d'autres instruments, il y avait plusieurs ouvrages latins et en langue vulgaire richement ornés. *Parrecchi libretti volgari e latini riccamente adornati.* On lit au chapitre V du traité de Paul-Jove *De romanis piscibus* (Basle, 1531), une fort jolie histoire d'un vieux parasite de Rome, Titus Tamisius, qui envoyait son valet au marché afin d'être à l'affût des meilleurs poissons. Informé qu'une tête d'ombrine était destinée à l'un des Conservateurs (d'après un ancien usage qui allouait à ces Conservateurs les têtes des poissons d'une proportion extraordinaire), puis offerte à deux cardinaux, et au banquier Ghigi, il la suivit avec fatigue et anxiété jusqu'à ce qu'enfin elle vint aboutir à Imperia, à laquelle Ghigi l'avait envoyée couronnée de fleurs, dans un plat d'or, et chez laquelle l'impudent Tamisius parvint toutefois à dîner. La fille d'Imperia, mariée à Sienne, fut un modèle de chasteté; entraînée comme Clarisse dans une maison de débauche par le cardinal Petrucci, elle s'empoisonna et tomba morte aux pieds de son infâme ravisseur plutôt que de lui céder. Jérôme Negro s'exprime ainsi sur sa fin malheureuse dans une lettre à Marc-Antoine Micheli de Grotta-Ferrata, du 19 décembre 1522 : *Questo caso tanto più è degno di esser celebrato, e quasi preposto al fatto di Lucrezia, quanto, che questa donna fu figlia di una pubblica e famosa meretrice, che fu l'Imperia, cortigiana nobile in Roma, come sapete*[1].

L'ancienne église *Santa-Maria in Dominica*, dite de la *Navicella*, du petit vaisseau de marbre que Léon X fit mettre au-devant, fut habilement renouvelée sur le dessin de Raphaël. Le portique est de Michel-Ange, et la frise peinte en clair-obscur, de Jules Romain et de Perino del Vaga.

Saint-Étienne-le-Rond, qui ne s'ouvre que le dimanche de bonne heure, est un exemple d'un édifice antique (peut-être un temple consacré à Claude) converti en église vers le ve ou vi^e^ siècle : ses restaurations successives attestent les progrès de la décadence de l'art. Les nombreuses peintures du Pomarancio et

1. *Lettere de' Principi.* Venise, 1562, t. I, p. 81.

de Tempesta, représentant divers *Martyres de saints,* assez mauvaises, sont la plus hideuse et la plus complète collection de supplices qui se puisse imaginer.

L'antique église Saint-Clément offre le modèle le mieux conservé de la disposition des premières basiliques. Combien le christianisme à sa naissance paraît grand et populaire par cette grave disposition, qui offre une double chaire pour la lecture publique de l'épître et de l'évangile! On sent une religion morale, positive, enseignante, dont les préceptes obligent et commandent à tous indistinctement. Quelque chose de cette primitive égalité religieuse semble s'être perpétué à Rome dans les pratiques du culte : tout le monde s'y prosterne sur le pavé même des temples, et l'on n'y remarque point ce *comfortable* dévot de nos paroisses qui indique la différence des rangs. Les divers compartiments des nefs montrent encore les divers degrés, la sainte hiérarchie des catéchumènes; l'Église était alors une milice qui avait son avancement, et la vertu seule produisait la distance. On peut supposer, avec vraisemblance, qu'au centre de l'*atrium* était autrefois la fontaine où se purifiaient les païens, et qui a pu donner l'idée du bénitier chrétien. La fondation de l'église Saint-Clément, malgré son ancienneté, ne remonte pas toutefois au ve siècle, ainsi qu'on l'a répété en la confondant avec une autre basilique du même nom, qui tombait en ruine, et fut démolie par le pape Adrien Ier, vers la fin du VIIIe siècle. L'église actuelle est du IXe siècle, et elle démontre combien s'étaient perpétuées en Occident, et surtout en Italie, la plupart des traditions et des pratiques employées dans les constructions romaines. Les fresques gracieuses de la chapelle Sainte-Catherine, de la jeunesse de Masaccio, malgré une maladroite restauration, prouvent encore, après bientôt quatre siècles, le talent de ce grand peintre. Le tombeau le plus remarquable est celui du cardinal Roverella, ouvrage élégant du XVe siècle.

CHAPITRE XVIII.

Saint-Jean-de-Latran. — Place. — Obélisque. — Baptistère. — Scala Santa. — *Sancta Sanctorum.* — Façade. — Apôtres. — Chapelle Corsini. — Urne dite d'Agrippa. — Martin V. — Chefs de saint Pierre et de saint Paul. — Mosaïques. — Peinture de Giotto. — L'abbé Cancellieri. — De la culture des lettres en Italie. — Porte. — Sainte-Croix-en-Jérusalem. — Bibliothèque du couvent. — Porte majeure. — Basilique Saint-Laurent. — Sainte-Bibiane. — Statue du Bernin. — Saint-Eusèbe.

La place de Saint-Jean-de-Latran offre le plus colossal et le plus beau des obélisques connus, élevé à Thèbes par l'illustre Thoutmosis II, le même que le roi Mœris, le hardi créateur du lac, obélisque respecté par Cambyse, qui mutila et renversa tous les autres, enlevé par Constantin, et déterré brisé des ruines du cirque majeur par Sixte-Quint, sous la direction de Fontana, qui l'a rétabli. Ce superbe obélisque monolithe de granit rouge, haut de quatre-vingt-dix-neuf pieds sans le piédestal, couvert d'hiéroglyphes d'une sculpture si parfaite, a été aussi chanté par le Tasse :

L'obelisco di note impresso intorno [1],

tant l'apparition nouvelle de ces vieux et mystérieux monuments inspirait l'imagination du poëte. Toute l'histoire se retrouve à Rome, depuis l'Égypte jusqu'aux derniers temps, depuis les Pharaons jusqu'aux rois et princes de la famille de Napoléon. Cette admirable ville rassemble les mystiques monuments égyptiens, les poétiques chefs-d'œuvre des Grecs et ses propres et grands monuments.

Le Baptistère de Constantin, le fondateur de Saint-Jean-de-Latran, qui érigea vers 324 cette première, cette mère des basiliques chrétiennes (*Sacrosanta Lateranensis ecclesia, omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput*, ainsi qu'elle s'appelle),

1. Rime. Part. IIa, 345. *V.* ci-dessus, chap. I.

fut élevé à la place prétendue de son incertain baptême par le pape Sylvestre. Plusieurs fois restauré, il conserve encore la forme ronde qu'il avait au IXe siècle. Les huit grands tableaux de la *Vie de S. Jean-Baptiste*, d'André Sacchi, quoique vantés, sont, comme les autres peintures de ce somptueux édifice, de mauvais goût et sans qualités remarquables.

La *Scala santa*, beau portique, de l'architecture de Fontana, construit par Sixte-Quint, conserve, selon une pieuse tradition, les vingt-huit degrés de la maison de Pilate, montés et descendus par le Christ pendant sa passion. Ces degrés, que l'on ne monte qu'à genoux, ont été tellement usés par les fidèles, qu'il a fallu les recouvrir de planches épaisses, qui, usées elles-mêmes, ont été plusieurs fois renouvelées.

En haut de la *Scala santa* est une chapelle qui ne s'ouvre que rarement et n'est guère accessible qu'au pape, aux cardinaux et au clergé ; elle contient l'image antique et vénérée du Christ, haute de sept palmes (environ six pieds). Derrière cette chapelle est le fameux *Sancta sanctorum*, chambre murée, ténébreux sanctuaire, sujet d'innombrables contes populaires, qui plus d'une fois a dû être ouvert en secret, et dont le mystère sacerdotal semble peu digne aujourd'hui du christianisme.

La façade théâtrale de Saint-Jean-de-Latran, élevée par Clément XII, et de l'architecture du florentin Galilei, est une des masses d'architecture les plus imposantes de ce genre. Au vestibule la statue en marbre de Constantin est antique et provient de ses thermes, sur le mont Quirinal. Sous le portique latéral, une grande et médiocre statue en bronze de Henri IV, par Cordier, dont la fonte est à peu près le seul mérite, lui fut décernée par le chapitre, comme bienfaiteur de la basilique, et ses descendants avaient conservé le titre singulier de premiers chanoines. Le 13 décembre de chaque année, anniversaire de la naissance de Henri IV, il y avait chapelle à Saint-Jean-de-Latran : l'ambassadeur de France y représentait sur une estrade placée dans le chœur le roi très-chrétien. La porte en bronze du milieu, supérieurement travaillée, appartenait à la basilique Émilienne du Forum; elle est l'unique modèle des portes antiques, dites

quadrifores. La nef principale, couverte par un des plus splendides plafonds connus, quoique de l'architecture recherchée de Borromini, ne manque point de grandiose. Les douze colossales statues d'Apôtres, de quatorze pieds cinq pouces, étaient une belle entreprise de sculpture, qui fut mal exécutée. Les figures, selon la mode de cette époque, sont drapées et non habillées, et les personnages ne pourraient faire un pas sans que leur ajustement ne les abandonnât et ne tombât à terre. Les plis de la robe du *S. Philippe* semblent des éclats de rocher, et l'artiste Mazzuola, élève du Bernin, a enchéri encore sur la manière désordonnée de draper de son maître. La composition du *S. Jacques mineur*, le meilleur ouvrage d'Ange Rossi, est une des moins mauvaises. Les *Prophètes* peints, malgré les éloges prodigués dans le temps au *Jonas* de Conca et au *Daniel* d'André Procaccini, ne sont ni moins lourds ni moins maniérés que les Apôtres.

La riche, l'agréable, la riante chapelle Corsini, la plus belle de Rome, est le chef-d'œuvre de Galilei, et se distingue par un bon genre d'ornements et une assez grande sagesse d'ordonnance. La célèbre urne de porphyre du magnifique tombeau de Clément XII était sous le portique du Panthéon, ce qui lui a valu le faux surnom d'urne d'Agrippa, qui fut enterrée dans le mausolée d'Auguste.

Le tombeau en bronze du grand Martin V (Colonne), mort en 1430, par Simon de Florence, frère de Donatello, est remarquable. Avec cet illustre pape, remplaçant de Cossa [1], commence en quelque sorte l'histoire particulière de Rome, de cette ville toujours conquise, saccagée et jamais possédée, et qui n'a été sujette un moment que de la France.

Le Tabernacle gothique du maître-autel, monument curieux de l'histoire de l'art au XIVe siècle, est dû à la munificence du célèbre pape français Urbain V (Grimoard), dont il offre les armes, ainsi que celles du roi de France Charles V, qui l'avait aidé; il contient parmi de nombreuses reliques les chefs de

1. *V.* liv. X, chap. IX.

saint Pierre et de saint Paul, retrouvés par Urbain, au commencement de l'année 1368, parmi les ruines de l'ancienne basilique incendiée. Ce pape, dont la vive foi égalait les lumières et la charité, après avoir passé toute une nuit avec les cardinaux à Saint-Jean-de-Latran, fit ouvrir le matin les portes à la foule impatiente, et lui montra les précieux chefs, découverte miraculeuse, qui valut à chacun de ces Romains, transportés de joie, et qui, dit Baluze, se croyaient redevenus les maîtres du monde, cent années et cent quarantaines d'indulgences, et que l'on regarda en Europe comme un des événements les plus éclatants du glorieux pontificat d'Urbain.

Le brillant autel du Saint-Sacrement, du dessin d'Olivieri, a quatre colonnes antiques de bronze doré que l'on a cru provenir du temple de Jupiter Capitolin et faites, d'après l'ordre d'Auguste, du bronze enlevé des rostres des vaisseaux égyptiens pris à Actium, ou bien transportées de la Judée à Rome par Vespasien. Une *Ascension* est du cav. d'Arpino, enterré à Saint-Jean de Latran, ainsi qu'André Sacchi, son contemporain et son émule de facilité et de faux goût. L'autel du Sauveur érigé par Nicolas IV conserve encore ses curieuses mosaïques exécutées en 1291 par Jacques da Turrita, religieux de l'ordre des Mineurs, et son compagnon Jacques de Camerino. Les deux colonnes cannelées de jaune antique qui soutiennent l'orgue passent pour les plus belles de ce marbre précieux[1]. Un des premiers monuments de l'art de la basilique est la peinture attribuée à Giotto, qui représente Boniface VIII entre deux cardinaux, publiant le fameux jubilé de 1300.

Parmi les tombeaux nouveaux de Saint-Jean-de-Latran, on remarque celui de l'abbé Cancellieri, près du monument qu'il avait consacré à son protecteur, le cardinal Léon Antonelli, et qui a obtenu l'honneur réservé aux seuls cardinaux, d'être inhumé dans cette basilique. L'érudition étendue, facile, infatigable et presque encyclopédique, de l'abbé Cancellieri est célèbre parmi les savants. Je fus assez heureux pour connaître ce

1. Ce marbre, que les anciens tiraient de la Macédoine, ne doit pas être confondu avec le jaune de Corinthe.

vrai modèle de l'urbanité romaine, qui m'avait accueilli avec bonté en 1826, quelques semaines avant sa mort. Je me rappelle encore sa jolie maison *al mascherone di Farnese,* avec inscription latine et la vue du Tibre, dans laquelle cet aimable et affectueux vieillard recevait les dimanches matin. Là, sur un long canapé occupant tout un côté du salon et devant lequel était une autre banquette, on voyait, sur deux files rapprochées, des cardinaux, des prélats en manteau court, des chefs d'ordres avec leurs amples vêtements, des étrangers fixés à Rome par le goût de l'instruction, des professeurs, etc., tous réunis par le plaisir des entretiens littéraires. La découverte d'une colonne, d'un temple, d'une inscription, d'une médaille, d'un manuscrit, devenait là un événement qui se discutait avec importance, gravité, souvent même avec passion; c'était pour cette société érudite nos amendements, notre adresse, notre majorité. L'esprit d'examen, notre éclectisme politique et philosophique, s'exercent en Italie sur les ruines et les monuments du passé. Quoique les ecclésiastiques fussent les plus nombreux, il n'était point du tout question de querelles théologiques : le clergé romain a cette sorte de modération et de sécurité que donne la puissance, et il n'éprouve point cette gêne d'un clergé aspirant et souffrant. Tous ces savants cultivaient les lettres et l'étude pour l'amour d'elles-mêmes; car la littérature en Italie n'est point un gain; il faut être riche pour écrire; il n'y a point véritablement de propriété littéraire, et, le plus souvent, les auteurs s'estiment fort heureux quand le libraire veut bien se charger des frais d'impression. Milan, Venise et Florence sont les seules villes où les manuscrits sont quelquefois payés; leur prix ne dépasse guère alors 40 francs la feuille, ce qui, pour un volume de près de 500 pages, rapporte à l'auteur 1200 francs. Les plus *nobles esprits* d'Italie ne tirent point de leur travail ces splendides tributs des écrivains célèbres de France et d'Angleterre : la traduction de l'*Iliade* ne valut jamais à Monti que 4,000 francs; Parini montrait des prétentions assez élevées lorsqu'il exigeait d'un libraire vénitien 150 sequins (1,792 fr.) pour réimprimer ses jolis poëmes *Il mattino* et *Il mezzogiorno* auxquels il avait

ajouté *La sera ;* la première édition de la belle tragédie d'*Adelchi,* de M. Manzoni, ne le couvrit point de ses frais, et ses populaires *Promessi sposi* ne lui ont rendu que fort peu de chose. Ajoutez à toutes ces misères l'obligation beaucoup plus rigoureuse en Italie qu'en France, d'offrir son livre à toutes les sortes d'amis, même aux amis qui nous détestent, hommage forcé dont se moquait l'abbé Galiani, quand, publiant anonyme ses Réflexions sur le dialecte napolitain, il disait n'avoir point trouvé de meilleur moyen de garder à la fois ses exemplaires et ses amis.

Le curieux cloître gothique de Saint-Jean-de-Latran, du XIII[e] siècle, offre quelques monuments singuliers du moyen âge.

La porte Saint-Jean, l'ancienne porte *Asinaria,* fut refaite sous Grégoire XIII par Jacques della Porta. C'est de ce côté que Totila pénétra dans Rome, par la trahison des soldats isauriens.

La basilique Sainte-Croix-en-Jérusalem, fondée par sainte Hélène sur les ruines des jardins de l'infâme Héliogabale et les restes de l'amphithéâtre *Castrense,*[1] l'une des églises de Rome qui doivent être visitées pour gagner des indulgences, est desservie par les moines bernardins de la congrégation de Lombardie. Elle doit son nom au plus grand des morceaux trop nombreux de la vraie croix, qu'elle conserve parmi ses reliques. L'*Invention de la Croix,* du Pinturricchio, à la voûte de la tribune, a plusieurs bonnes figures de guerriers. Les mosaïques de la chapelle Sainte-Hélène sont de Balthazar Peruzzi. La bibliothèque du couvent est aujourd'hui peu considérable. Réunie à la Vaticane sous l'administration française et restituée au couvent en 1815, elle fut mise dans un local provisoire, où un grand nombre de manuscrits furent volés; plusieurs ont été retrouvés chez Petrucci, libraire de Rome, déjà plusieurs fois poursuivi pour ce genre d'acquisitions. On y conserve une belle copie du *de Senectute* de Cicéron, transcrite par la princesse Hippolyte

1. *V.* ci-après, chap. XLIII.

Sforce, fille du duc François, mariée au roi de Naples Alphonse II, avec un grand nombre de pensées recueillies par elle, monument de l'ardeur et de l'enthousiasme pour l'étude qui animaient les plus grandes dames du xve siècle[1].

La Porte majeure, ouvrage de Claude, est un majestueux débris de ces aqueducs qui, selon l'expression de M. de Chateaubriand, amenaient les eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe.

La basilique Saint-Laurent hors des murs, caractéristique comme Saint-Clément, par ses chaires, véritables tribunes appelées *ambons*, et sa disposition[2], remonte, dit-on, à Constantin. Cette église, dans laquelle le pape Honorius III avait couronné empereur de Constantinople un Français, Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, sert aujourd'hui principalement aux gens de la campagne qui viennent à Rome vendre leurs denrées, et l'office s'y célèbre avant le lever du soleil. Parmi les fresques du portique, fresques du commencement du XIIIe siècle et de l'école gréco-italienne, représentant le *Martyre du saint*, le *Couronnement de Courtenay*, et autres sujets de l'histoire d'Honorius, qui fit construire le portique, on remarque les démons qui se disputent l'âme de saint Michel et pèsent ses actions, comme dans l'*Iliade* Jupiter met dans une balance le sort des Grecs et celui des Troyens. Un lézard et une grenouille sculptés sur les volutes de deux des chapiteaux des vingt-deux colonnes ioniques de granit, furent mis par Sauron et Batrachus, artistes de Sparte, travaillant à Rome, qui ne pouvant inscrire leurs noms imaginèrent pour se faire connaître de représenter les deux bêtes leurs homonymes. Près de la porte, on voit un *mariage romain* sur le bas-relief d'un beau sarcophage, servant de tombeau au cardinal Guillaume Fieschi, neveu d'Innocent IV. Les douze précieuses colonnes antiques presque enfouies depuis que le pape Honorius fit exhausser le pavé de l'église, offrent des chapiteaux corinthiens richement ornés. Les tableaux modernes sont tous médiocres.

1. *V.* liv. v, chap. XIX.
2. *V.* le chapitre précédent.

L'église Sainte-Bibiane, trop souvent fermée, et dont la façade actuelle est du Bernin, a le plus simple, le plus gracieux, le meilleur et l'un de ses premiers ouvrages de sculpture, la statue de la sainte, une des plus agréables productions de l'art moderne : alors le Bernin ne s'était point encore donné tant de peine pour mal faire.

La voûte de Saint-Eusèbe, peinte par Mengs, fut aussi l'un des ouvrages de sa jeunesse, et, comme la plupart de ceux des talents recherchés et systématiques, elle est peut-être ce qu'il a fait de plus chaud et de plus vrai.

CHAPITRE XIX.

Sainte-Marie-Majeure. — Chapelle de Sixte-Quint. — Mosaïques. — Chapelle Borghèse. — Obélisque. — Sainte-Praxède. — Saint-Martin. — Paysages. — Sainte-Pudenziana.

La façade de Sainte-Marie-Majeure, refaite sous Benoît XIV par Ferdinand Fuga, un des derniers architectes célèbres de l'Italie pendant le XVIIIe siècle, est d'une architecture médiocre. La restauration intérieure de la basilique, ornée d'un superbe plafond en caissons dorés, le plus beau plafond d'église connu, et d'un baldaquin soutenu par quatre colonnes corinthiennes de porphyre, vaut infiniment mieux et passe pour le meilleur ouvrage de Fuga. Cette décoration, ainsi que tout l'aspect du splendide édifice, a quelque chose de riant, de paré, de mondain et presque de profane. Les trente-six belles colonnes ioniques de marbre blanc de la grande nef paraissent provenir du temple de Junon. Le baptistère, formé d'un magnifique vase de porphyre autrefois au musée du Vatican et richement orné, fut donné par Léon XII. La chapelle *del Presepio*, de Fontana, dont on admire la forme et la proportion, fut commandée par Sixte-Quint lorsqu'il n'était que le cardinal Montalto ; Grégoire XIII supposant d'après une telle dépense qu'il était fort riche, lui avait supprimé sa pension (*piatto*) ; et l'entreprise fût

restée interrompue si l'architecte, non moins dévoué au cardinal que jaloux d'exécuter son propre plan, n'eût avancé une somme de 1,000 écus romains, fruit de ses économies. Le noble désintéressement de Fontana fut la source de sa fortune et lui valut l'amitié de Sixte-Quint : peu de temps après, le *pâtre de Montalte* devint pape ; la chapelle fut terminée, et chantée par le Tasse [1]. On y voit le tombeau de l'ambitieux pontife, approbateur du régicide, fondateur de ce gouvernement ecclésiastique des États romains, machine détraquée, que sans doute il réformerait lui-même aujourd'hui dans quelques parties, mais dont il conserverait l'esprit d'égalité et la constitution plébéienne, son premier, son plus ancien, son plus sage principe.

Les mosaïques du chœur, du frère Jacques da Turrita, quoique réellement du XIIIe siècle et ordonnées par Nicolas IV, autre pâtre et montagnard des Marches, parvenu pape avant Sixte-Quint, ne paraissent point appartenir à une époque aussi barbare. Les mosaïques au-dessus de l'arc et des colonnes de la nef du milieu, représentant divers sujets de l'Ancien Testament, remontent au Ve siècle et furent commandées par saint Sixte III, l'ami de saint Augustin, simple pasteur de Rome, qui, malgré sa pauvreté évangélique, préludait déjà aux encouragements que devaient un jour prodiguer aux arts tant de puissants pontifes ses magnifiques successeurs.

La chapelle Borghèse, d'une prodigieuse richesse, laisse à regretter que les détails ne soient pas aussi purs que son caractère est grandiose. Le Bernin et son école ont fait les tombeaux de Clément VIII et de Paul V, le fondateur de la chapelle. Les peintures sont inférieures à celles de la chapelle de Sixte-Quint, les meilleures de la basilique.

On remarque les tombeaux des papes Nicolas IV, Clément IX, la pierre sépulcrale de Platina et le mausolée d'un cardinal Consalvi du XIIIe siècle, par Jean Cosmate, qui porte dans l'inscription le noble titre de *civis romanus*.

La brillante chapelle de la Madone, dont la coupole a quatre

1. *V.* Rime, Part. IIIa, la Canz. IV. *Mira devotamente alma pentita.*

anges du cav. d'Arpino, est surtout remarquable par les fresques gracieuses, vivantes, du Guide.

Derrière la basilique, sur la place, est l'obélisque transporté à Rome, mis devant le mausolée d'Auguste comme celui de Monte-Cavallo, et relevé sous Sixte-Quint par Fontana.

Il n'y a véritablement que Rome pour allier à un tel point, dans le même édifice, la simplicité et la plus rare magnificence. Ainsi, à l'ancienne et petite église Sainte-Praxède l'on monte au maître-autel, que soutiennent quatre colonnes de porphyre, par un double escalier de rouge antique regardé comme le bloc le plus considérable de ce marbre précieux [1]. A la chapelle des martyrs saint Zénon et saint Valentinien, un gros fragment de colonne de jaspe oriental, rapporté de Jérusalem en 1223 par le cardinal Jean Colonne, passe, comme d'autres fragments d'une colonne de Saint-Antoine de Padoue, pour provenir de celle à laquelle le Sauveur fut attaché et flagellé. Un monument intéressant sous le rapport de l'art est le beau mausolée d'un cardinal breton de la famille de Taillebourg, évêque de Sabine, mort en 1474. L'*Ascension*, au plafond, est de la première et meilleure manière du cav. d'Arpino. Quelques figures peintes à fresque par le Guerchin ne sont pas sans mérite. A la sacristie est la célèbre et superbe *Flagellation*, de Jules Romain.

L'antique église Saint-Martin *de' Monti*, avec son oratoire souterrain, ses catacombes, sa vieille Madone et ses embellissements modernes, semble un poëme qui a sa marche et son action. Quoique endommagée par le temps, sa collection de paysages peints à fresque par Guaspre Poussin est admirable et unique dans les églises; les figures sont de l'illustre beau-frère de Guaspre, Nicolas, redoutable homonyme qui l'a trop éclipsé.

L'église Sainte-Pudenziana, réparée en 1598, offre à la tribune une mosaïque du VIIIe siècle, commandée par le pape Adrien Ier, étonnamment conservée, et que le Poussin regardait comme une des meilleures de l'ancienne manière. On y voit au

1. Les carrières de rouge antique étaient situées entre le Nil et la mer Rouge; ce marbre n'est devenu si rare que parce qu'elles ne sont plus exploitées depuis les anciens.

milieu de nombreuses figures et d'un paysage varié, le Sauveur tenant un livre ouvert dans lequel est écrit : *Dominus conservator ecclesiæ Pudentianæ.*

CHAPITRE XX.

Saint-Pierre-in-Vincoli. — Moïse, de Michel-Ange. — Sainte-Marie-de-Lorette. — Restaurations. — Saints-Apôtres. — Mausolée de Clément XIV.

La montée qui conduit à *Saint-Pierre-in-Vincoli* rappelle un des plus horribles attentats de l'ancienne Rome, puisqu'on prétend que c'est là qu'était la rue appelée *Scélérate* après que l'ambitieuse et infâme Tullie eut fait passer son char sur le cadavre du roi son père.

L'église *Saint-Pierre-in-Vincoli* fut élevée par l'impératrice Eudoxie, femme de Valentinien III, sous le pontificat de saint Léon-le-Grand, afin de conserver la chaîne qui avait lié l'apôtre dans la prison de Jérusalem. Cette chaîne vénérée se montre encore au peuple, qui la baise le jour de la Saint-Pierre. La majestueuse église de *Saint-Pierre-in-Vincoli*, refaite par le pape Adrien Ier, restaurée sous Jules II, dont la nef a vingt colonnes antiques remarquables par leur caractère grec qui rappelle divers fragments d'architecture de la villa d'Adrien, fut mise dans son état actuel en 1705 par François Fontana, descendant de Dominique.

Le tombeau de Jules II, quoique inachevé et bien éloigné des immenses proportions qu'il devait avoir, est le plus important qu'ait créé l'art moderne. Le cadavre ne l'anime point, et il gît délaissé au Vatican. Il faut convenir qu'il existait une analogie peu commune entre le génie de Michel-Ange et le caractère de Jules II qui l'avait si activement employé. L'expression hardie, menaçante, la fierté de la pose du colossal *Moïse*, ne se rapportent pas moins au fougueux pontife qu'au législateur des Hébreux. Ce fameux Moïse a inspiré, parmi une multitude d'autres vers, deux sonnets superbes : le premier d'un poëte mé-

diocre, Jean-Baptiste Zappi; le second, d'Alfieri, inférieur toutefois au premier [1].

L'ajustement de la figure, quoique traité largement, pourrait être critiqué; la tête a paru trop petite, la barbe énorme; le corps semble porter un gilet de flanelle, et l'espèce de pantalon à guêtres qui recouvre les cuisses et les jambes trop longues ne

1. *Chi è costui che in sì gran pietra scolto*
Siede gigante e le più illustri e conte
Opre dell' arte avanza, e ha vive e pronte
Le labbra sì che le parole ascolto?

Questi è Mosè, ben mel dimostra il folto
Onor del mento, e il doppio raggio in fronte;
Questi è Mosè quando scendea dal monte,
E gran parte del Nume avea nel volto.

Tal era allor che le sonanti e vaste
Acque ei sospese a se d' intorno, e tale
Quando il mar chiuse, e ne fe' tomba altrui.

E voi, sue turbe, un rio vitello alzaste?
Alzato aveste imago a questa eguale,
Ch' era men fallo l' adorar costui.

Oh! chi se' tu, che maestoso tanto
Marmoreo siedi; ed hai scolpito in volto
Triplice onor, ch' uom nullo ha in se raccolto;
Legislator, guerrier, ministro santo?

Tu del popol d' Iddio, che in lungo pianto
Servo è sul Nilo, i ferrei lacci hai sciolto;
Il tiranno d' Egitto in mar sepolto;
Gl' idoli in un con gl' idolatri infranto.

Quant' eri in terra, in questo sasso or spiri;
Che il divin Michelangelo non tacque
Niuno in te de tuoi caldi alti desiri.

Michelangel, che a te minor non nacque;
E che, intricato in tuoi raminghi giri
Avria fatt' egli scaturir pur l' acque.

convient guère à un Moïse. Mais les bras, les mains, les pieds, admirables de science anatomique, sont à la hauteur du Laocoon. Les quatre médiocres statues des niches sont de Raphaël da Montelupo, l'élève de Michel-Ange. Le mausolée, d'une architecture tourmentée comme parfois celle de ce grand maître, est couvert de masques, de satyres, exemple singulier de la prolongation de l'usage de placer des emblèmes profanes sur les monuments sacrés.

La demi-figure de Ste Marguerite, à la chapelle suivante, passe pour un des ouvrages les plus soignés du Guerchin. La célèbre *Libération de S. Pierre*, à la sacristie, est de la jeunesse du Dominiquin.

Le couvent contigu est du dessin de Julien San-Gallo, et la citerne de la cour de Michel-Ange.

La restauration de Sainte-Marie-de-Lorette, qui menaçait de s'écrouler, est un des travaux qui ont le plus honoré Antoine San-Gallo : restaurer ainsi, dit Vasari, c'est créer et même faire quelque chose de plus. Il en est à peu près de même des restaurations d'États, beaucoup plus difficiles et plus rares que les fondations. Le principal mérite de ce dôme, de Julien San-Gallo, oncle d'Antoine, est d'avoir été la première coupole construite à Rome dans le système de double voûte. Le style général n'est pas sans quelque lourdeur, défaut aggravé pour l'œil par l'énorme et vicieuse lanterne dont Jacques del Duca a depuis surchargé le monument. Le tableau du maître-autel passe pour des meilleurs du Pérugin. Une statue de *Suzanne*, du Fiammingo, est d'une grâce un peu maniérée.

Les talents, la reconnaissance, les qualités du cœur de Canova brillent aux Saints-Apôtres. On y voit le cénotaphe qu'il a consacré au célèbre graveur Volpato, son compatriote, son ami, son compagnon d'études, de jeunesse, d'espérance, et sur lequel se lit une ingénieuse inscription de monsignor Gaétan Marini, qui indique que Canova n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il fit le mausolée du pape Clément XIV, placé dans cette même église. Afin d'honorer la cendre de son ami, Canova avait refusé la commande de la statue de l'empereur Alexandre, que lui pro-

posait le sénat de Corfou. La noble composition et les figures de la *Modération* et de la *Douceur* du mausolée de Clément XIV annoncèrent la fin de l'horrible goût qui régnait depuis un siècle entier, et la renaissance de la vraie sculpture. Le succès fut universel, et le malin Milizia écrivait que les ex-jésuites même louaient et bénissaient le Ganganelli de marbre. Une tablette monumentale et votive, avec inscription, rappelle un autre trait de la touchante reconnaissance de Canova envers le sénateur vénitien Falier, l'homme auquel on doit Canova, qui l'avait tiré de son village, et payé ses premières leçons.

Cette intéressante église des Saints-Apôtres fut, jusque dans le XVIe siècle, le théâtre d'une de ces fêtes populaires, communes alors à d'autres églises d'Italie, espèces de jeux de Thespis, et qui semblent plus dignes de la rue ou de la place publique que d'un temple chrétien. Chaque année, le 1er mai, jour de saint Philippe patron de l'église, on suspendait par une corde un porc à la voûte, ou on le mettait sur un socle, et l'on jetait d'en haut des potées d'eau à ceux qui essayaient de s'emparer de ce prix immonde, dont la conquête excitait les joyeux transports de la multitude.

Parmi les peintures des Saints-Apôtres, on estime le *S. Antoine,* de Luti, à la chapelle de ce nom, dont la coupole, de Nasini, ou plutôt du Baciccio, est véritablement étourdissante, selon l'expression de Redi : *faceva stordire il mondo*. Le *Martyre de S. Philippe et de S. Jacques,* au maître-autel, par Dominique Muratori, d'un coloris médiocre, est le plus grand tableau d'autel qu'il y ait à Rome. Sous le portique de l'église, un grand bas-relief antique représentant un aigle dans une couronne de chêne, les ailes étendues, est un des plus beaux modèles de ce genre d'ornement.

Au couvent des frères mineurs de Saint-François, qui desservent l'église, sont de nombreux tombeaux parmi lesquels celui du cardinal Bessarion. Un cénotaphe est consacré à Michel-Ange ; la figure décrépite frappe par la vérité et la ressemblance. Les funérailles de Michel-Ange, comme celles de Canova, furent célébrées aux Saints-Apôtres, où il aurait dû

reposer d'après l'ordre du pape, en attendant le monument qu'il voulait lui ériger à Saint-Pierre, si Côme de Médicis n'avait pendant la nuit fait enlever et rendu à sa jalouse patrie l'illustre cadavre florentin.

CHAPITRE XXI.

Saint-Sylvestre. — Dominicaines. — Saint-Charles-aux-quatre-Fontaines. — Saint-André. — Sepolte vive. — Sainte-Marie-de-la-Victoire. — Groupe de Sainte-Thérèse.

C'est dans l'église de Saint-Sylvestre que se réunissent les cardinaux avant de se rendre processionnellement au conclave. Elle a quelques peintures. A la belle chapelle de l'Assomption, le tableau sur ardoise, de Scipion Gaëtani, est bon de dessin, d'effet, et gracieux de coloris. Les quatre petits tableaux de la coupole sont des meilleurs du Dominiquin; on préfère l'*Évanouissement d'Esther*. Deux tombeaux sont d'hommes remarquables : le premier du fameux jurisconsulte Prosper Farinacci, procureur fiscal, non moins vicieux qu'habile, dont le pape Clément VIII, au moment de le gracier, disait, faisant allusion à son nom, que si la farine était bonne, le sac était bien souillé; le second de l'illustre lettré et politique le cardinal Gui Bentivoglio, l'historien des guerres de Flandre, qui a prescrit la simplicité de ses funérailles et de ce tombeau, tant à sa mort il était mal dans ses affaires.

A l'église Saint-Dominique et Saint-Sixte est annexé le riche monastère des Dominicaines, comblé des bienfaits de la famille Doria. La mère supérieure (*la madre priora*) doit être toujours une princesse romaine; et ce couvent aristocratique rappelle ce qu'était dans l'ancienne Rome cette chapelle de la chasteté patricienne, dont les dames romaines fermèrent la porte à la femme d'un consul, qui, patricienne, avait épousé un plébéien [1].

[1]. C'était la femme du consul Volumnius : irritée d'un pareil outrage, elle consacra une chapelle à la chasteté plébéienne, *Tite-Live, lib. X*, 24.

L'orgueil humain pénètre jusque dans les pratiques de la religion, et ne fait souvent que changer de forme. « Les haires, dit Nicole, les cilices et les disciplines sont quelquefois à son usage ». Il y a douze mères au couvent des Dominicaines, et environ autant d'élèves appartenant aux meilleures maisons. L'éducation négligée comme dans les anciennes mœurs italiennes, est celle de personnes du monde. Les cellules, charmantes, ont des fleurs, des oiseaux et de petites fontaines. L'architecture passe pour une des belles constructions de cloître. Des terrasses du toit on ne voit que le côté le mieux conservé du Colysée, et il paraît ainsi tout à fait debout. Dans la cour est une haute tour de brique, que l'on a cru élevée par Auguste ou Trajan pour les soldats chargés de la garde des Forums voisins, mais qui semble plus probablement avoir été bâtie vers 1300 par le pape Boniface VIII, avec d'anciens et d'excellents matériaux.

L'église Sainte-Catherine-de-Sienne, autre dépendance des Dominicaines, de l'architecture de Soria, offre à côté de médiocres peintures une bonne *Madeleine,* de Luti, et une belle *Résurrection du Sauveur,* des rares ouvrages de Genga, compatriote de Raphaël, et comme lui élève du Pérugin.

La petite église de Saint-Charles-aux-quatre-Fontaines, le bizarre chef-d'œuvre du Borromini et dont la façade tient du délire, est une espèce de tour de force, puisqu'elle n'occupe que l'espace d'un des quatre pilastres de la coupole de Saint-Pierre. La cour du couvent y attenant n'est pas moins extraordinaire, et dans son exiguïté elle offre un double portique de vingt-cinq colonnes au-dessus l'une de l'autre. Le tableau du maître-autel et une *Annonciation* sont de Mignard.

L'église Saint-André-du-Noviciat-des-Jésuites, de l'architecture du Bernin, est un petit monument qui, malgré ses licences, a de la richesse, de la variété et un certain charme. A la chapelle de Saint-François-Xavier, ornée de trois tableaux du Baciccio, le *Saint mourant dans l'île chinoise de Sancian* est pathétique. L'humble tombeau de Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne, qui abdiqua en 1802 et mourut jésuite à ce couvent l'année 1819, est du sculpteur piémontais Festa. La cha-

pelle Saint-Stanislas-Kostka, qui a au maître-autel un tableau vanté de Carle Maratte, offre quelques peintures latérales de notre David, qui alors n'avait point encore achevé de réformer sa manière[1]. Au Noviciat, la chambre de saint Stanislas, devenue chapelle, a la statue du *Saint* mourant, de Legros, figure polychrôme pleine de recherche, et d'une réalité du plus mauvais goût, dont la tête, les mains et les pieds sont de marbre blanc, l'habit et la couche de marbre noir et jaune.

Le couvent voisin des Capucines réformées, qui portent le nom terrible de *Sepolte vive,* ce couvent, pauvre, rigide, forme un vrai contraste avec le monastère somptueux des superbes Dominicaines. Là, les vocations sont sincères, ardentes; les arrangements du monde, les intérêts des familles n'y entrent pour rien, et le noviciat d'une année paraît lent à ces âmes impatientes. On peut au reste remarquer que si les couvents d'hommes étaient plus relâchés en Italie qu'en France, la règle des couvents de femmes y était plus sévère. Une dame distinguée par son rang et ses qualités, qui avait obtenu du pape la rare faveur de visiter les couvents de Rome, me parlait avec admiration du calme, de la piété, du contentement, et même de la joie des *Sepolte vive,* qui font un carême perpétuel, qui ont une tête de mort sur la table du réfectoire et qui couchent dans leur bière; elles ne sont même ni jaunes, ni pâles, mais roses. Leur clôture est véritablement éternelle, car on les enterre dans le couvent, et leur cadavre même n'en sort point. Telle est leur familiarité avec la mort, que de jeunes religieuses ont quelquefois démoli de leurs mains le plâtre qui couvrait les cercueils, afin d'examiner le visage qu'avaient leurs compagnes dans cette dernière sépulture. Cette sorte de passion et de curiosité n'est point de la barbarie, avec les mœurs et le sensualisme des pays chauds. On se rappelle la jeune Sicilienne de la touchante Nouvelle de Boccace qui, ayant découvert dans une vision le lieu où gisait le corps de son amant, massacré par ses frères, alla secrètement le déterrer, lui coupa la tête, s'enferma avec elle, la couvrit de

1. *V.* liv. IX, chap. VII.

ses pleurs et de ses baisers, et après l'avoir mise dans un pot de basilic, qu'elle arrosait de ses larmes et d'eau de rose et de fleur d'orange, mourut de douleur, lorsque l'arbuste florissant et parfumé lui eut été enlevé [1]. Comme à la Trappe, lorsque l'une des sœurs a perdu son père ou sa mère, elle n'en est point informée; seulement la supérieure annonce aux religieuses assemblées que l'une d'elles a perdu son père ou sa mère, et les prières se font en commun. Horrible incertitude, qui renouvelle sans cesse dans le cœur de ces religieuses la plus cruelle douleur qu'il nous soit donné de ressentir. Il faut toute la force religieuse pour résister à de telles épreuves; les sentiments humains n'iraient pas loin; ils succomberaient après quelques uns de ces vagues et menaçants avis. L'affreux mystère fut un jour révélé d'une manière bien pathétique : le père d'une des religieuses était dans l'usage de lui envoyer le jour de sa fête des fleurs et des fruits; il mourut à ce qu'il paraît quelques jours auparavant; la jeune religieuse n'ayant point reçu son présent accoutumé ne douta plus de la perte qu'elle avait faite, lorsque la supérieure vint déclarer *une mort de père*, et l'infortunée s'évanouit au milieu de ses compagnes, délivrées, cette unique fois, de leur terreur filiale.

L'église Sainte-Marie-de-la-Victoire doit son titre à l'image d'une Madone dont l'intercession fit gagner en Allemagne plusieurs batailles sur les Turcs et les hérétiques. Les drapeaux suspendus à la voûte ont la plus noble origine : ils furent pris à la levée du siége de Vienne, le 12 septembre 1683, dans l'octave de la Nativité. Le cardinal Fesch est titulaire de cette église : son surnom, ses souvenirs guerriers convenaient à l'oncle de Napoléon. La splendide façade, de Soria, fut élevée aux frais du cardinal Scipion Borghèse, comme prix du bel Hermaphrodite jadis à la villa de ce nom, maintenant à notre musée, chef-d'œuvre trouvé dans le jardin voisin des Pères Carmes qui, embarrassés sans doute d'une telle statue, la cédèrent au cardinal.

Le groupe de la Sainte-Thérèse, donné comme le chef-d'œu-

1. Giorn. IVa, Nov. V.

vre du Bernin, qui lui-même le regardait modestement comme son moins faible ouvrage, ce célèbre groupe, quoique expressif, pittoresque, manque de goût, de naturel, de convenance, et de la grâce décente que demandait le sujet. L'Ange prêt à lancer son dard symbolique n'est qu'une espèce de Cupidon dévot, et l'état, la pose renversée de la Sainte, semblent plutôt une pâmoison des sens qu'une extase de l'âme.

Les meilleures peintures de l'église sont la *Vierge et S. François*, du Dominiquin; la *Trinité*, du Guerchin, et le *Portrait de Cardinal*, du Guide.

CHAPITRE XXII.

Sainte-Marie-des-Anges. — Colonnes. — Méridienne. — Cloître. — Porta Pia. — Sainte-Agnès. — Agneaux. — Sainte-Constance. — Capucins. — Trinité du Mont. — Escalier. — Obélisque. — Descente de Croix.

Sainte-Marie-des-Anges était la salle principale des vastes Thermes de Dioclétien : on trouve encore de l'eau à cet endroit. Michel-Ange avait quatre-vingt-huit ans quand il fit le dessin de cette église. La croix grecque, aussi altérée et allongée dans le dernier siècle, montre quel n'eût point été l'effet immense de Saint-Pierre si l'on eût suivi le plan de Michel-Ange. Quelques tombeaux d'hommes célèbres de nom, plutôt que grands, sont sous le vestibule : les tombeaux, de Carle Maratte, dessiné par lui et dont le buste est de son frère; de Salvator Rosa, avec une épitaphe exagérée, attribuée au P. Paul Oliva, général des jésuites, qui le déclare égal aux premiers peintres de son temps et aux premiers poëtes de tous les temps : *Pictorum sui temporis nulli secundum, poetarum omnium temporum principibus parem*, et du cardinal François Alciat, bon jurisconsulte et littérateur, comme son oncle, le fameux André, qui a cette inscription : *Virtuti vixit–memoria vivit–gloria vivet.* Sur le tombeau du cardinal Parisio, ancien professeur de droit à Padoue et à Bologne, employé par Paul III, sont ces trois vers cités :

Corpus humo tegitur
Fama per ora volat
Spiritus astra tenet.

Les huit colossales colonnes de granit, restées à la même place, et enfouies à leur base par Michel-Ange, à cause de l'humidité du sol, qu'il fut contraint d'exhausser, soutenaient cette vaste salle. Un *B. Nicolas Albergati*, sur l'autel de la grande chapelle, de Graziani, est détestable. Le *S. Jérôme* dissertant au milieu d'une troupe d'autres anachorètes, de Muziano, quoique bien dessiné, est d'un effet et d'une couleur âpres, désagréables. Le *S. Sébastien*, du Dominiquin, a souffert du temps et ne passe point pour un de ses meilleurs ouvrages ; il atteste moins aujourd'hui le talent de l'artiste que celui de l'ouvrier de génie, Zabaglia[1] : cette fresque de vingt-deux pieds de haut sur treize de large avait été exécutée à Saint-Pierre, mais lorsqu'il fut question de remplacer les peintures par des mosaïques à cause de l'humidité, l'extraction du S. Sébastien déclarée impossible par les savants, fut opérée par Zabaglia qui transporta la muraille peinte, d'abord à l'atelier de mosaïque, et de là à sa place actuelle. La *Mort d'Ananie et de Saphire*, du Pomarancio, est une de ses moins fausses compositions, à Rome. La *Chute de Simon-le-Magicien*, de Pompée Batoni, a de très-bonnes parties. L'auteur peut être regardé comme le Vien de l'école romaine moderne, mais il n'a point eu de David pour accomplir la réforme qu'il avait commencée. L'*empereur Valens*, *partisan des hérétiques, s'évanouissant pendant que S. Basile célèbre la messe*, du languedocien Subleyras, est extraordinairement vanté pour l'ordonnance, la couleur, les draperies.

La grande méridienne a été établie, en 1701, avec une extrême exactitude, par le docte François Bianchini, aidé de l'habile astronome Maraldi, digne neveu de Cassini, établi et mort comme lui à Paris.

Le vaste cloître des Chartreux, bâti par Michel-Ange, sur les Thermes même de Dioclétien, dont quelques salles font encore partie des bâtiments actuels, et dont cent colonnes de travertin

1. *V*. ci-après, les chap. XXVIII et XXX.

soutiennent les portiques, respire une certaine majesté religieuse et mélancolique qui inspire l'oubli des choses de la terre et explique la vie pénitente, contemplative du petit nombre de religieux qui l'habitent. L'abaissement de la population monastique en Italie, que nous avons déjà remarqué, gagne même à Rome, et le nombre des religieux et religieuses porté par un journal philosophe de Paris à trente mille âmes, n'était, en 1832, pour les premiers, que de deux mille trente-huit, et pour les dernières de treize cent quatre-vingt-quatre. Au milieu est une fontaine, autour de laquelle Michel-Ange a planté quatre cyprès, arbre sombre, immobile, monumental, et qui semble assez en harmonie avec le silence et l'austère gravité du cloître. A l'entrée, la grande, sage, touchante et noble statue de *S. Bruno*, d'Houdon, l'idéal de l'humilité, et que l'on pourrait prendre pour une des figures de Lesueur sculptées, honore l'art moderne et le ciseau français. « Elle parlerait, disait le pape Clément XIV, si la règle de son ordre ne lui prescrivait le silence. »

En allant à l'église Sainte-Agnès, j'ai passé par la *porta Pia*, ouvrage de la vieillesse de Michel-Ange, et je me suis rappelé *Othon*, *Agésilas* et *Attila*. « C'est par la *porta Pia*, dit avec raison « mais un peu précieusement M. Quatremère, qu'ont passé et « que se sont introduites toutes les bizarreries qui plus tard de« vaient ruiner l'architecture. »

Sainte-Agnès a conservé mieux qu'aucune autre église la forme des anciennes basiliques romaines. Cette antique église, un des plus célèbres établissements du christianisme, fut élevée par Constantin, à la prière de sa fille Constance, au lieu même où le corps de la chaste héroïne avait été retrouvé. Sa statue est formée d'un torse antique d'albâtre oriental, avec une tête, des mains, des pieds de bronze doré, modernes. A l'une des trois nefs, quatre superbes colonnes, deux de marbre de *porta santa* et deux de *pavonazzetto*, qui comptent jusqu'à cent quarante cannelures, sont uniques par cette bizarrerie [1]. Les quatre colonnes du baldaquin, au-dessus du tombeau, sont du plus beau

1. *V.* ci-dessus, chap. I.

porphyre. A la chapelle de la Madone est un candélabre antique, et sur l'autel une tête de *Christ* assez belle, attribuée à Michel-Ange, mais à laquelle il manque la moitié du crâne.

Une cérémonie pastorale et poétique a lieu le jour de la fête de la sainte : deux agneaux sont bénits et envoyés par le pape à une maison de religieuses chargées de les soigner et d'en garder la laine. Celle-ci bénite la veille de la saint Pierre et Paul se conserve dans une urne dorée sous le grand-autel de Saint-Pierre, et elle ne sert qu'au saint-père, aux archevêques et à l'évêque d'Ostie, qui a le droit exclusif de sacrer le pape, s'il n'est point évêque.

L'église ronde de Sainte-Constance n'a point été un temple de Bacchus ainsi qu'on l'a cru, parce que les mosaïques de la voûte offraient des feuilles de vigne et des grappes de raisin, qui, malgré la différence du culte, étaient aussi les emblèmes des premiers chrétiens. L'église paraît bâtie par Constantin, à la même époque que Sainte-Agnès, et elle devint le mausolée des deux Constances, sa sœur et sa fille. En avant de l'église, des ruines circulaires qui semblent du VIIe siècle servaient peut-être de mur d'enceinte pour réunir Sainte-Agnès et Sainte-Constance.

La simple église des Capucins, dite Sainte-Marie-de-la-Conception, a quelques tableaux. Le *S. Michel*, sur soie, du Guide, beaucoup trop célébré comme un de ses chefs-d'œuvre, et dont le dessin est mou, tourmenté, l'attitude forcée, l'ajustement du plus mauvais goût, ne ressemble guère au S. Michel de Raphaël, véritable archange, dont le S. Michel du Guide n'est qu'un maladroit Sosie. Le peintre, pour se venger de quelques critiques du cardinal Pamfili, depuis Innocent X, l'a représenté sous les traits hideux de Lucifer. Afin de se justifier, le Guide dit que cette ressemblance était l'effet du hasard, et que ce n'était point sa faute à lui si le cardinal était si laid. Il écrivait au cardinal François Barberini, qui lui avait commandé le tableau : *Vorrei aver avuto pennello angelico, e forme di paradiso per formare l'Arcangelo, e vederlo in cielo. Ma io non ho potuto salir tanto alto, e in vano l' ho ricercato in terra. Sicchè ho riguardato in quella forma, che nell' idea mi sono stabilito.* Le *S. François*

en extase fut un présent du Dominiquin aux Capucins : Camassei, habile élève de ce grand maître, a fait la *Piété*. Le *S. Paul guéri par Ananie*, est un des ouvrages les moins incorrects de Pierre de Cortone. Une simple pierre à terre avec cette humble inscription :

Hic jacet pulvis, cinis et nihil,

indique la sépulture du cardinal François Barberini, frère du pape Urbain VIII, ancien capucin, qui éleva l'église et le monastère. Le petit cimetière formé de quatre salles voûtées est curieux par ses squelettes debout en costume de capucin et la disposition artistique des ossements.

Les peintures de la brillante église Saint-Isidore appartiennent aux premiers maîtres de l'époque de la décadence, fort peu estimés aujourd'hui des artistes. Ces peintures sont : deux chapelles et une *Conception*, de Carle Maratte, et le *saint*, au maître-autel, ouvrage vanté d'André Sacchi.

La façade de Saint-André *delle fratte* est une de ces façades des églises de Rome qui doivent leur achèvement à la vente des tabatières diplomatiques, léguées par le cardinal Consalvi ; l'autre moitié fut consacrée à élever à Saint-Pierre le mausolée du pape Pie VII, son bienfaiteur [1]. La plus splendide était la tabatière du concordat de 1801, qui coûta 30,000 fr. Cette façade, de la sage architecture de M. Valadier, contraste avec la coupole du Borromini et son extravagant clocher que le mouvement des cloches fait osciller. La riche chapelle de Saint-François de Paule a deux anges du Bernin. La *Mort de Ste Anne* est une belle statue de Paccetti. Parmi plusieurs tombeaux, on distingue ceux d'Angelica Kauffmann, du savant danois Zoega et du gracieux sculpteur prussien Rodolphe Schadow, tombeaux du nord, qui prouvent l'invincible attrait de Rome et de l'Italie pour tous les amis des arts et de l'antiquité.

Le noble escalier de la Trinité-du-Mont, quoique pas très-pur, fut élevé dans le siècle dernier par un legs d'Étienne Guef-

[1] *V.* ci-dessus, ch. I et *Variétés italiennes*.

fier, ancien secrétaire de l'ambassade française à Rome, qui avait fini par s'y fixer.

L'obélisque provenant du cirque des jardins de Salluste montre la magnificence de Pie VI, qui le retira de la place de Saint-Jean-de-Latran, où il gisait à terre, négligé, pour l'élever dans cette belle exposition. L'église, fondée par Charles VIII à la prière de saint François de Paule, fut consacrée par Sixte-Quint, et ornée de peintures exécutées aux frais du cardinal de Lorraine. Abandonnée en 1798, elle doit sa restauration à la munificence du roi Louis XVIII et aux talents de Mazois. La fresque de l'*Assomption*, par Daniel de Volterre, a beaucoup souffert; il ne reste rien des Apôtres, et l'on peut à peine juger de l'ensemble de la composition; on distingue à droite le portrait de Michel-Ange, maître de l'auteur; le cercle des petits anges qui environne la Vierge est d'un effet gracieux, poétique. Le *Massacre des Innocents,* dont le carton seul est de Daniel de Volterre, et qui fut colorié par son élève le florentin Michel-Ange Alberti, a de fort belles parties bien conservées. La célèbre *Descente de croix,* du même Daniel, était citée par Poussin comme un des trois premiers tableaux de Rome. Malgré les changements fâcheux qu'elle a subis, il en reste encore assez pour reconnaître que Poussin l'avait parfaitement classée. On y admire l'expression, la pantomime du groupe de la Vierge et des saintes femmes, l'élévation, le dessin de la figure du Christ, qui tombe véritablement *come corpo morto cade* [1], et cet homme vu de dos, monté sur une échelle, si plein de verve, si merveilleusement dessiné. Une *Procession de pénitents* faite en temps de peste par saint Grégoire-le-Grand, représenté sous les traits de Léon X, et dans laquelle l'archange S. Michel apparaît au-dessus du môle d'Adrien, est curieuse et montre quelle était sous le dernier pape la forme et l'état du mausolée. L'église a été encore ornée de peintures des élèves de l'académie de France, devenus depuis d'habiles maîtres. On remarque : le *S. Louis déposant sur l'autel la couronne d'épines rapportée de la Terre-Sainte,* de M. Thévenin, sagement composé, mais d'une faible

1. Dante, *Inf.*, can. v, 142.

exécution ; un *Repos en Égypte,* de M. Schnetz ; une *Flagellation*, d'une grande facilité, de Léon Pallière, jeune homme de la plus haute espérance, mort deux ans après son retour de Rome ; le *Christ donnant les clefs à S. Pierre*, un des ouvrages excellents de M. Ingres, par le caractère des têtes.

CHAPITRE XXIII.

Panthéon. — Minerve. — Obélisque. — Inscription. — Christ, de Michel-Ange. — Tombeaux de Léon X ; — de Bembo. — Paganisme de mœurs de la renaissance. — Tombeaux du frère Angélique ; — de Paul Manuce. — Bibliothèque Casanatense. — Index. — Pontifical. — Estampes.

La place du Panthéon est un marché avec une jolie fontaine, surmontée d'un petit obélisque de granit égyptien couvert d'hiéroglyphes.

Le Panthéon d'Agrippa, le plus élégant édifice de Rome ancienne et le mieux conservé des monuments antiques, est encore aujourd'hui le plus beau de Rome moderne. Le simple et noble portique, dont les superbes colonnes sont de marbre d'Égypte, ce chef-d'œuvre de l'architecture grecque et romaine, qui prouve des connaissances de statique prodigieuses, offre des festons, des candélabres, des patères et autres bas-reliefs sacrés, d'une parfaite exécution. Les deux petits clochers que le pape Urbain VIII obligea le Bernin d'y poser, et que l'on a comparés à deux oreilles d'ânes, jurent singulièrement au-dessus d'un tel fronton. La grande porte de bronze est antique ainsi que la grille placée au-dessus. De chaque côté, dans des niches, étaient les statues colossales d'Agrippa et d'Auguste ; car celui-ci n'avait point voulu être placé dans l'intérieur du temple dont il avait refusé la dédicace, qui fut alors consacré par son ami, son ministre et son gendre, à Jupiter vengeur. Le majestueux intérieur, qui conserve en grande partie ses revêtements antiques de marbres précieux, par une disposition bien plus habile qu'à Saint-Pierre, paraît beaucoup plus vaste qu'il ne l'est réel-

lement. Le pavé de granit, de porphyre, le plus beau des pavés de temples et le seul qui nous soit resté, suffirait à donner l'idée de la magnificence romaine, et de la beauté, de la solidité des matières qui étaient alors employées. Cet admirable monument de dix-huit siècles n'a point été *vaincu du temps,* et il n'a souffert que des hommes, qui ont arraché de sa voûte ses brillants ornements d'argent et de bronze doré, comme l'était toujours celui des anciens. Il est intéressant de monter à l'ouverture extérieure de la coupole, afin de juger complétement de son aspect. On lit dans une relation manuscrite du sac de Rome, conservée à la Vaticane, que Charles-Quint étant venu dans cette ville en 1536, voulut se faire conduire à l'ouverture de la coupole. Un jeune gentilhomme romain, Crescenzi, qui avait été chargé de l'accompagner, avouant à son père qu'il avait eu alors la pensée de le pousser dans l'intérieur afin de venger sa patrie du sac de 1527 : « Mon fils, lui dit le vieil Italien, ce sont là de ces choses « qu'on fait et qu'on ne dit point. » A l'exception de la belle statue de la *Madone del Sasso*, de Lorenzetto, placée dans la chapelle où son immortel ami Raphaël est enterré, et où après plus de trois siècles ses ossements intacts furent retrouvés, le 14 septembre 1833, le Panthéon n'a aucun ouvrage d'art supérieur, mais il est à lui seul une suffisante merveille. A ce même autel de la Madone est le tombeau peu remarqué d'un autre illustre maître, Annibal Carrache. Le simple cénotaphe qui renferme les entrailles du cardinal Consalvi, cardinal-diacre de Sainte-Marie-de-la-Rotonde, est de Thorwaldsen; le portrait a le mérite de la ressemblance. L'effet du clair de lune à travers la lanterne de la coupole, et des nuages légers qui fuient dans le ciel et passent devant la face argentée de l'astre, est un effet curieux et digne d'être observé.

Derrière le Panthéon sont des restes des splendides thermes d'Agrippa, les premiers qui aient été établis à Rome, et qu'à sa mort il légua, ainsi que ses jardins, au peuple romain.

Sur la place de la Minerve est le plus petit obélisque de Rome, qui, par une singulière rencontre, fut dédié à la déesse Neith, la Minerve égyptienne. Autrefois devant les temples voisins

d'Isis et de Sérapis, ainsi que celui de la place du Panthéon, il a été mis bizarrement comme une tour, par le Bernin, sur le dos d'un éléphant, ouvrage de Ferrata, son élève. L'inscription morale et un peu subtile, est assez dans le goût maniéré de cette école : *Sapientis Egypti insculptas obelisco figuras, ab elephanto, belluarum fortissima gestari quisquis hic vides, documentum intellige, robustæ mentis esse solidam sapientiam sustinere.* Le sujet avait été pris du bizarre roman donné par le frère François Colonna, moine du XVe siècle, sous le titre de *Hypnerotomachia*, ou le *Songe de Polyphile*[1].

L'église de la Minerve doit son nom à un ancien temple de la déesse élevé par Pompée après ses victoires. Quoique cédée depuis plus de quatre siècles aux Dominicains, qui l'ont rebâtie, par les bénédictines du Champ-de-Mars, réfugiées de la Grèce (alliance de mots que l'on ne trouve qu'à Rome), cette église gothique, simple, austère, est digne encore de son poétique nom par les monuments de l'art et les souvenirs littéraires qu'elle rappelle.

Le *Christ* en pied, de Michel-Ange, et comme armé de sa croix, est le Christ irrité, pensée qui ne pouvait venir qu'à un tel artiste. Cette figure, un de ses ouvrages les plus savants, les plus achevés, manque toutefois de l'expression, de la noblesse, de la divinité, qui conviennent au Sauveur.

La *Cène*, d'une des premières chapelles, est le dernier ouvrage de Baroccio. Un *Crucifix*, d'une petite chapelle, passe pour de Giotto. La grande chapelle des Caraffa de Naples, dédiée à Saint-Thomas-d'Aquin, a la *Vie du Saint*, du jeune Lippi, dont la *Dispute* est le sujet le mieux traité; la voûte, de son élève Raffaellino dit del Garbo, qui l'a surpassé et semble là tout à fait digne de son gracieux surnom ; l'excellent tableau de l'autel, du frère Angélique; le tombeau de Paul IV (Caraffa), de l'illustre Pyrrhus Ligorio. A la chapelle suivante on remarque le tombeau orné de sculptures et de mosaïques des Cosmati, de Guillaume Durand, français, qui avait préféré son sau-

1. Cap. III, lib. I.

vage évêché de Mende à l'archevêché de Ravenne, et dont le beau *Rationale* (de 1459) est, selon quelques bibliographes, le premier livre imprimé en caractères mobiles et de fonte, avec date et nom d'imprimeur. On estime la voûte de la chapelle du Rosaire, de Venusti, imitateur heureux de Michel-Ange : la *Madone* de l'autel est du frère Angélique. L'inscription du tombeau de l'illustre savant Latinus Juvenal Mannetto, rapporte fièrement que donné par le pape Paul III, comme guide et comme antiquaire à Charles-Quint lorsqu'il vint à Rome visiter ses monuments, il l'avait averti de la grandeur romaine : *Carolum V. Aug. Romam venientem excipiens, veterum monumenta suspicientem, romanæ virtutis admonuit.* Derrière le maître-autel sont les tombeaux de Léon X et de son cousin Clément VII, par Baccio Bandinelli. La statue du premier pape a toujours son air commun qui surprend chez le restaurateur des lettres, et avec l'élégance de ses goûts. Sa pitoyable oraison funèbre avait été prononcée par un obscur camérier, et l'on ne sait en vérité ce que faisaient alors les Bembo, les Sadolet, les Jove, les Giraldi, et tant d'orateurs fleuris, diserts, ses anciens courtisans. Au pied du mausolée de Léon X, sur le pavé, est le tombeau du cardinal Bembo, qui lui a été consacré par son fils naturel Torquato Bembo, qu'il avait eu de la Morosina : l'inscription porte qu'il a été admis dans le sacré collége *ob singulares ejus virtutes.* Alors l'illégitimité de la naissance n'était point une tache. Ces tombes de Léon X et de Bembo, le souvenir d'Imperia[1], montrent, dans les mœurs de la société lettrée de la renaissance, un reflet du paganisme produit par les nouvelles études, une sorte d'incrédulité et de corruption antiques que l'Arioste, l'ami de Bembo, a peints énergiquement dans la satire qu'il lui adresse au sujet des difficultés et même des périls de l'éducation de Virginio, le fils préféré de ses deux enfants naturels[2].

Près de la porte sont les trois grands mausolées des cardinaux

1. *V.* ci-dessus, chap. XVII.
2. *V.* sat. VI, et plus haut, liv. VII, chap. XII et XIII.

Alexandrin, Pimentelli et Benelli, par Jacques della Porta, le Bernin et Rainaldi. Une simple pierre est consacrée à un homme plus illustre, le moine dominicain, frère Angélique, qui a mérité son doux surnom par la sainteté de ses mœurs et de sa peinture, tant ses figures douces, graves, pures, semblent prises du ciel. L'inscription exprime assez heureusement ses talents et ses vertus :

Non mihi sit laudi quod eram velut alter Apelles,
Sed quod lucra tuis omnia, Christe, dabam.
Altera nam terris opera extant, altera cœlo
Urbs me Joannem flos tulit Etruriæ.

Dans une colonne de la nef, vis-à-vis la chapelle de la Confrérie du Sauveur, est le tombeau de Paul Manuce, le digne fils d'Alde l'ancien. Les quatre mots de l'inscription, qui rappellent une telle origine, paraissent suffisants et très-beaux :

Paulo Manutio
Aldi filio.
Obiit CIↃIↃLXXIV.

Cette inscription semble avoir échappé à l'érudite investigation de M. Renouard, qui dit dans ses *Annales de l'Imprimerie des Alde* que Paul Manuce fut inhumé à la Minerve sans aucune inscription funéraire.

La bibliothèque de la Minerve, dite *Casanatense,* du nom du cardinal napolitain bibliothécaire de la Vaticane, si bien jugé et apprécié par Saint-Simon[1], qui l'a le plus augmentée, et dotée, en 1700, d'une rente de quatre cents piastres, compte aujourd'hui cent vingt mille volumes sans les pièces, et quatre mille cinq cents manuscrits. Elle est la plus considérable de Rome en livres imprimés, et peut être regardée comme sa première bibliothèque publique. La communication des livres est accordée avec obligeance et facilité par les dominicains, et j'eus fort à me louer de la politesse du R. P. Magno, le bibliothécaire depuis plus de trente ans. Je pénétrai même dans le cabinet trop nombreux des livres à l'index. Le catalogue de ces

1. Mém. II, 414.

livres jusqu'à l'année 1826, offrait des ouvrages que l'on était surpris d'y trouver encore, tels que les *Méditations* et presque tous les ouvrages de Descartes, le *Catéchisme historique* de Fleury, plusieurs lettres et traités de Malebranche, et l'un des plus beaux et des plus forts ouvrages en faveur de la religion, le *Traité de la Vérité de la Religion chrétienne*, par Abbadie. On voit que les arrêts de l'index sont irrévocables, puisque la plupart de ces excellents écrits sont regardés maintenant comme les meilleures apologies du christianisme. Les ouvrages de Descartes et le *Catéchisme* portaient la formule *donec corrigatur*, mise aussi à côté du *Décaméron* et des ouvrages trop libres, et qui semble là beaucoup plus raisonnable.

Le manuscrit le plus ancien de la *Casanatense* est un *Pontifical* romain du IXe siècle, sur beau parchemin, avec de curieuses miniatures représentant les diverses sortes d'ordinations, et qui appartint à Landolphe, évêque de Capoue. Une édition très-rare est le *Pentateuque* en caractères hébreux, imprimé, selon quelques uns, à Sora dans le royaume de Naples, selon d'autres à Soria en Espagne, et suivant M. de Rossi, à Soura en Portugal. Une grande bible sur parchemin, exécutée à la main, en caractères de bois, montre la transition des manuscrits à l'imprimerie. La collection des estampes, dont les cuivres existent à la calcographie camérale, est superbe et s'élève à plusieurs milles. A la grande salle la statue du cardinal Casanata, de Legros, se distingue par l'expression de la physionomie et l'habileté des draperies.

Deux théologiens, chargés de réfuter les erreurs ou de résoudre les difficultés en matière religieuse qu'on pourrait leur soumettre, sont attachés à la Casanatense. Ils forment un tribunal gratuit qui n'est pas, dit-on, fort consulté. On doit toutefois rendre hommage à l'esprit éclairé et tolérant des théologiens actuels, l'un, le R. P. Magno, l'autre, le R. P. Degola, aussi bibliothécaire de la Casanatense, excellent ecclésiastique, homme érudit, plein de candeur et de charité, l'idéal du savant chrétien.

CHAPITRE XXIV.

Église Saint-Louis-des-Français. — Fresques du Dominiquin. — D'Ossat. — Tombeaux. — Saint-Augustin. — Isaïe, de Raphaël. — Goritz. — Bibliothèque Angelica.

La belle église de Saint-Louis-des-Français fut fondée par Catherine de Médicis, comme la Trinité-du-Mont par le cardinal de Lorraine. On voit que le fanatisme catholique de France à cette époque, s'il avait trop imité les fureurs et la perfidie italiennes, était, comme le catholicisme italien, magnifique et ami des arts. L'église fut dédiée en 1589 à la Vierge, à Denys l'Aréopagite et à S. Louis, roi de France. Ses peintures, ses tombeaux, la rendent très-intéressante. Une bonne copie de la *Ste Cécile* de Raphaël, est du Guide. Les fresques du Dominiquin représentant l'histoire de la même *sainte*, forment une brillante décoration. La *mort de Ste. Cécile* est à la fois un chef-d'œuvre de dessin et de pathétique. La plus remarquable des fresques est celle de la Sainte distribuant ses effets aux pauvres, admirable par la vérité de l'expression, la pantomime de ceux qui reçoivent ou qui vendent les effets qu'ils ont reçus; il y a un juif parlant. La grande *Assomption*, du riche maître-autel, est des meilleurs ouvrages de François Bassano. Le *Martyre de S. Matthieu*, par Michel-Ange de Caravage, paraît inférieur à la *Vocation du même saint*, tableau dont plusieurs têtes sont saisissantes de vérité, et l'une des bonnes productions de l'auteur pour la finesse, l'énergie d'exécution et la beauté, la force du coloris. A la sacristie, un petit tableau de la *Vierge* passe pour du Corrège.

Les tombeaux français de Saint-Louis ont un caractère différent, et offrent quelques touchants contrastes : le tombeau du cardinal d'Ossat, avec son portrait en mosaïque, de ce fils de maréchal ferrant devenu ambassadeur de Henri IV à Rome, montre le mérite parvenu aux honneurs, et l'un des premiers,

des meilleurs et des plus élégants écrivains français[1]; celui de M. d'Agincourt atteste une vie pure, philosophique, coulée au sein de Rome, dans le culte des arts et de l'antiquité; le sarcophage du cardinal de La Grange d'Arquien, beau-père du grand Sobieski, mort âgé de cent cinq ans onze jours, le plus vieux cardinal connu, aurait quelque chose de patriarcal, sans les révélations graveleuses de Saint-Simon sur la vie peu édifiante de ce prélat, « homme d'esprit, de bonne compagnie, fait cardinal à quatre-« vingt-deux ans, gaillard, qui eut des demoiselles fort au delà « de cet âge, qui ne dit jamais son bréviaire, et qui s'en van-« tait; » le mausolée qui contient le cœur et les entrailles du cardinal de Bernis rappelle la dignité et le goût après une jeunesse frivole et de petits vers; vis-à-vis, le cercueil consacré à Pauline de Montmorin par M. de Chateaubriand, et dont les malheurs sont les titres et composent à peu près toute l'épitaphe, cause un vif attendrissement, et le tombeau récent du doux et modeste Guérin dont l'âme ne fut pas moins pure que le talent, représente la résurrection et les beaux jours de notre école.

L'église Saint-Augustin fut bâtie en 1483 par un ambassadeur de France, le cardinal d'Estouteville. L'architecture a le caractère de ce bon temps de l'art; la façade, recouverte de travertin que l'on dit enlevé du Colysée, est d'une élégante simplicité. L'intérieur a été refait dans le dernier siècle par Vanvitelli, auquel on doit la belle sacristie et le majestueux couvent attenant à l'église. La coupole ingénieuse, de Baccio Pintelli, architecte florentin, fait époque dans l'histoire des coupoles, puisqu'elle est la première élevée à Rome. Le célèbre *Isaïe*, de Raphaël, peint par lui afin de répondre à ceux qui trouvaient sa manière trop grêle, fut composé après qu'il eut examiné les Prophètes, de Michel-Ange, dont cette figure, malgré l'admi-

1. Le style de d'Ossat paraît plus moderne que son temps, et il semble appartenir à une époque où la langue était beaucoup plus formée. Il est assez singulier de trouver parmi les voyageurs d'Italie trois des écrivains qui ont le plus influé sur notre langage : Rabelais, Montaigne, d'Ossat. Les deux premiers, malgré leur licence, traitent la cour de Rome avec assez de ménagement, et ils sont infiniment plus circonspects que les auteurs italiens.

rable correction du dessin, n'a point le grandiose, la fierté. Les cinquante écus demandés par Raphaël pour sa fresque parurent un prix trop élevé, et il ne fut point chargé des autres peintures de l'église. Elle fut restaurée par Daniel de Volterre, le sacristain l'ayant, sous Paul IV, dégradée et gâtée en voulant la nettoyer. Le *S. Augustin* du Guerchin est excellent. La *Notre-Dame-de-Lorette,* de Michel-Ange de Caravage, est inférieure à ses peintures de Saint-Louis. Le groupe de la *Vierge, de Ste Anne et de l'enfant Jésus*, simple, tendre, est un des ouvrages qui ont le plus honoré le ciseau de Contucci da Sansavino, malgré quelque imperfection de dessin. Il fut commandé, ainsi que la chapelle, par le riche allemand Goritz, membre de l'académie romaine sous Léon X, le mécène des poëtes latins modernes, qui les réunissait dans sa chapelle dont ils avaient chanté la dédicace[1], et les invitait là à de copieux et bachiques soupers, où l'on s'occupait encore de vers et de littérature.

La bibliothèque *Angelica*, au couvent des Ermites de Saint-Augustin attenant à l'église et de l'architecture de Vanvitelli, compte environ quatre-vingt-cinq mille volumes, soixante mille neuf cent soixante pièces et deux mille neuf cent quarante-cinq manuscrits; elle peut être regardée comme la troisième de Rome. Fondée en 1605 par le P. Ange Rocca, augustin, depuis cardinal, qui lui a donné son nom, elle s'est accrue d'une partie des livres du docte Luc Holstenius, légués par lui à son protecteur le cardinal Barberini, et, vers la fin du dernier siècle, de la riche bibliothèque du cardinal Passionei, qu'il avait si soigneusement purgée d'ouvrages jésuitiques. On distingue : une traduction syrienne de l'*Évangile*, de l'an 616; trois *Platons*, des XVe et XVIe siècles; quatre *Boëces*, dont trois *Consolations*, du XVe siècle, et les *Commentaires sur la Logique*, beaucoup plus anciens; trois *Dantes*, dont un avec des miniatures, des XIVe et XVe siècles; un volume in-fol., manuscrit, du savant, vertueux et belliqueux cardinal Noris, qui s'était fait augustin par enthousiasme pour le saint de ce nom, avec ce titre : *Index miscella-*

1. *V.* le recueil intitulé *Coryciana*. Rome, 1524.

neus auctoritatum et opinionum SS. Patrum et Scholasticorum, et divers manuscrits cophtes et chinois inédits du P. Bonjour, missionnaire français plein de zèle et d'érudition. Une édition de la *Bible* polyglotte, de Walton, offre le passage de la préface sur les encouragements accordés par le *Sérénissime Protecteur* (Cromwell) à cette entreprise, passage supprimé et changé sous Charles II, auquel l'ouvrage fut depuis dédié, exemple qui n'est point le seul des variations de préface.

CHAPITRE XXV.

Santa-Maria in Vallicella. — Saint-Philippe de Neri. — Bibliothèque. — Sainte-Marie *della Pace*. — Sibylles, de Raphaël. — Sainte-Marie dell' Anima. — Sainte-Agnès. — Saint-André della Valle. — Coupole. — Sainte-Marie in Campitelli. — Inscription.

La splendide église *Santa-Maria in Vallicella*, dite aussi *Chiesa nuova*, intéresse par quelques unes de ses peintures. Le *Crucifix*, de Scipion Gaetani, surnommé le Van Dyck romain, est d'un goût exquis. Au maître-autel, les trois tableaux de la jeunesse de Rubens sont curieux : on y voit à quel point il tentait de forcer son talent, tout de couleur et d'expression, par l'étude malheureuse de Michel-Ange ; ces tableaux n'offrent ni sa verve, ni l'éclat de sa palette. Mais son génie de coloriste ne tarda point à lui revenir aussitôt qu'il eut quitté Rome. On loue la grâce d'une *Présentation de la Vierge au Temple*, de Baroccio. Cette église a les tombeaux de trois célèbres cardinaux de science, de fortune et de génie divers : le savant Baronius, le père des annales ecclésiastiques, Taruggi estimé de d'Ossat, et l'éloquent Maury que la clémence de Pie VII ordonna d'y placer entre les deux premiers.

J'ai visité le logement de saint Philippe de Neri, dans lequel se conservent quelques meubles à son usage. La voûte a été peinte avec facilité par Pierre de Cortone, et le tableau de la petite chapelle particulière où il disait la messe, tant l'émotion qu'il éprouvait alors était profonde, et inondait son visage de

larmes, est du Guide. S. Philippe de Neri semble presque un Vincent de Paule italien ; il avait, comme lui, consacré le zèle de sa charité aux pauvres, à l'enfance et à la fondation de vastes hôpitaux. Mais le génie italien se mêle à ses vertus d'apôtre ; il improvisait par piété, et il inventa les *Oratorio*, qui s'exécutent encore dans son église, afin de diriger vers la religion par ces espèces d'intermèdes sacrés, composés par les premiers maîtres, et exécutés par les meilleurs chanteurs, le goût effréné des habitants de Rome pour les représentations théâtrales. Comme Vincent, il avait aussi fait une éducation particulière, celle du fils d'un gentilhomme florentin, qui probablement aura moins mal tourné que l'éducation du cardinal de Retz. Saint Philippe de Neri a exercé une grande influence sur le clergé romain relativement aux principes qui régissent la confession. Il s'y montrait d'une extrême indulgence, et plein de commisération pour nos fragilités. Ses maximes sont encore pratiquées par une partie du clergé séculier de Rome, beaucoup plus indulgent, et de son temps, qu'on ne l'imagine.

Le vaste couvent de Saint-Philippe de Neri passe pour un des meilleurs ouvrages du Borromini. On y voit une assez bonne *Descente de croix*, l'unique peinture de ce fécond et bizarre architecte. La bibliothèque dont la voûte est singulièrement habile, possède un grand nombre de manuscrits historiques et ecclésiastiques, parmi lesquels beaucoup d'autographes de Baronius. On doit regretter qu'elle ne soit pas plus accessible. Le P. Conca, le bibliothécaire, était à son confessionnal lorsque je la visitai ; malgré l'obligeance de ce saint et excellent homme, il ne put que venir me montrer rapidement quelques articles, et le jeune prêtre qu'il me laissa était fort inexpérimenté. Le plus ancien manuscrit est l'*Explication des Psaumes*, par saint Augustin (*Enarrationes in Psalmos*), in-fol. parchemin, 116 pages, du VIe ou du VIIe siècle, que Mabillon n'a point indiqué. Une *Bible* latine, du VIIIe siècle, attribuée, d'après l'inscription, à Alcuin, mérite peut-être plus cet honneur que l'exemplaire promené et mis si bruyamment en vente à Paris il y a quelques années. Je remarquai encore des pièces nom-

breuses sur l'histoire de France pendant les règnes de Henri III, Henri IV et Louis XIV, précieux documents qui sont enfouis.

Les quatre *Sibylles*, de Raphaël, commandées par son protecteur et son ami le banquier Augustin Ghigi, font la gloire de l'église Sainte-Marie *della Pace :* la vieille sibylle à droite et celle qui est assise et tourne la tête à gauche, sont admirables, et suffisent pour donner une idée de la beauté de l'ouvrage, malgré toutes les dégradations et restaurations dont il a été victime. On raconte que Raphaël ayant reçu de Ghigi cinq cents écus à compte, sur les travaux de ces sibylles et des prophètes, celui-ci, avant d'acquitter le reste, consulta Michel-Ange sur le prix auquel le peintre pouvait prétendre, et que Michel-Ange, qui aurait pu être jaloux d'une imitation si hardie, répondit généreusement que chaque tête valait à elle seule cent écus. Raphaël a donné le dessin de la chapelle Cesi, voisine. Les quatre tableaux de l'élégante coupole sont estimés. La *Mort de la Vierge*, variée, d'un bon effet, est le chef-d'œuvre de Morandi; le premier de ces tableaux est la *Présentation de la Vierge*, de Balthazar Peruzzi, qui a fait aussi d'excellentes peintures prises de l'Ancien Testament, et de grandes figures en haut à la dernière chapelle. Les fresques gracieuses de la voûte du maître-autel sont de l'Albane. Parmi les tombeaux de la famille Ponzetti, à leur chapelle, on remarque pour le bon goût et le désespoir qu'il consacre celui de deux petites filles de six et de huit ans, Béatrix et Lavinie, enlevées le même jour en 1505 par la peste. Le cloître, très-élégant, est du Bramante.

Sur la façade simple et de bon goût de l'église Sainte-Marie *dell' Anima*, de l'architecture de Julien San-Gallo, est cette juste inscription : *Speciosa facta est.* L'intérieur, noble, harmonieux, a de bonnes peintures à la troisième chapelle, de Sermoneta; une indigne copie en marbre de la *Piété* de Michel-Ange, par Nanni di Baccio Bigio, et la célèbre *Madone* de Jules Romain, endommagée par une inondation du Tibre et des restaurations. On distingue le majestueux mausolée du dessin de Balthazar Peruzzi et sculpté par Michel-Ange Senese et le Tribolo, du pape Adrien VI, qui ne méritait point une telle

sculpture après avoir méconnu si ridiculement le Laocoon[1]; deux tombeaux du Fiammingo et la pierre sépulcrale de Luc Holstenius, célèbre préfet de la Vaticane. Holstenius, qui avait abjuré le protestantisme, eut pour successeur Léon Allatius, originaire de l'île de Chio, et ensuite Évode Assemani, du mont Liban; ce qui donna lieu au plaisant distique :

Præfuit hæreticus; post hunc schismaticus; at nunc
Turca præest : Petri bibliotheca, vale.

La façade, les deux clochers, la coupole de la riche église Sainte-Agnès, sont les moins bizarres ouvrages du Borromini, quoique les clochers paraissent trop haut avec la largeur du frontispice. Tous les bas-reliefs de l'église sont du plus mauvais goût, y compris même le bas-relief du souterrain, si vanté, d'Algardi. Ce souterrain était, dit-on, le lieu de débauche dans lequel la sainte fut exposée, et où la crue subite de ses cheveux sauva sa pudeur des tentatives des habitués. Ce sujet, qui pouvait être d'un si grand effet, n'a été traité par Algardi qu'avec afféterie, et il a rendu pauvrement le nu.

La vaste église Saint-André *della Valle*, commencée par Olivieri, malgré les défauts du temps est magnifique et très-remarquable par ses peintures. Le chœur est un des bons ouvrages de Lanfranc : les quatre pendentifs du Dominiquin, d'une exécution large, facile, pure, sont du plus grand style de ce maître. Le *S. Jean* est admirable de grâce, de vigueur, de coloris. La chapelle Strozzi, de l'architecture de Michel-Ange, a sa *Piété* en bronze, dont la Vierge portait assez ridiculement un gros cœur d'argent suspendu à son cou par un collier de corail. Un des écrivains les plus élégants de l'Italie et du XVIe siècle, Jean della Casa, le célèbre auteur du *Galateo*, est enterré dans cette église. Le mausolée récent de la comtesse Praxède Tomati-Robilant, piémontaise, par M. le cav. Fabris, a de la noblesse. Deux bas-reliefs en porphyre, représentant le père et la mère du pape Urbain VIII, sont un habile ouvrage de Guillaume della Porta. Le tombeau du cardinal Gozzadino, bolonais, neveu de Gré-

1. *V.* liv. V, chap. VIII.

goire XV, rappelle une singulière destinée. Un astrologue lui avait annoncé qu'il mourrait en prison ou des suites de la prison, et le cardinal, qui était criblé de dettes, avait assez ajouté foi à l'horoscope; mais il se vanta de ne le plus craindre aussitôt que son oncle fut devenu pape. Cependant à la mort de Grégoire, le conclave étant assemblé, le cardinal en sortit avec une maladie à laquelle il succomba, quoique âgé seulement de cinquante-un ans, et il convint que l'astrologue avait prédit juste, puisque ce conclave avait été pour lui, cardinal, une vraie prison, et la pire de toutes; plusieurs autres cardinaux moururent aussi victimes de la même clôture.

Sainte-Catherine *de' Funari* tire son nom des cordiers qui travaillaient sur l'emplacement qu'elle occupe. L'architecture extérieure, de Jacques della Porta, se distingue par la pureté des profils et la belle exécution de la façade latérale. Elle a quelques ouvrages : une *Assomption*, de Scipion Gaëtani; une belle copie de la *Ste Marguerite*, d'Annibal Carrache, par son élève Massari, qu'il a retouchée; le dragon est refait.

L'église Sainte-Marie *in Campitelli*, élevée en 1658 par le peuple de Rome, afin d'y garder l'image miraculeuse de la Madone, et magnifiquement ornée de vingt-deux colonnes conrithiennes de marbre cannelées, a plusieurs peintures des maîtres de la décadence, tels que Conca, Luc Giordano et le Baciccio. Sur la tombe d'une noble dame romaine, se lit en lettres d'or le mot *Umbra;* l'inscription *Nihil* sur le tombeau de son vaillant époux, exprime encore et plus vivement le néant de la grandeur humaine si frappant, si éclatant à Rome.

CHAPITRE XXVI.

Saint-Nérée et Achille. — Saint-Sébastien. — Catacombes. — Saint-Paul-hors-des-murs; — de sa reconstruction. — Saint-Paul-aux-trois-Fontaines. — Saint-Vincent et Saint-Anastase. — Santa-Maria-scala-Dei. — Sainte-Sabine. — Bocca della Verità. — Crescimbeni.

L'ancienne église de Saint-Georges *in Velabro*, qui existait du

temps de saint Grégoire-le-Grand, qui fut dans le moyen âge appelée par corruption *ad velum auri,* que plusieurs papes et cardinaux entretinrent et embellirent, dont les peintures de la tribune sont de Giotto, mais méconnaissables par une restauration ; ce vénérable monument aurait péri de nos jours s'il n'eût été défendu par la piété de la congrégation de Sainte-Marie *del Pianto*, à laquelle Pie VII l'a cédé.

La petite et ancienne église, de noms homériques, des saints Nérée et Achille, fut rebâtie par le cardinal Baronius, son titulaire, qui lui conserva son antique forme, et il a, par une inscription mise sur une pierre de marbre, prié ses successeurs de ne point l'altérer. L'église doit à cette sage et touchante précaution d'avoir gardé ses deux *ambons* primitifs et la chaire en marbre, d'où saint Grégoire prononça une de ses plus belles homélies, la vingt-huitième, que l'on y a gravée en partie. Un *Concile* peint à fresque à la tribune, est un ouvrage de beaucoup de talent ; plusieurs têtes sont parfaites.

L'illustre basilique Saint-Sébastien a été refaite en 1611 par le cardinal Scipion Borghèse. Ses célèbres Catacombes, pratiquées dans les carrières de pouzzolane que creusaient les Romains pour cimenter leurs immenses constructions, s'étendent à environ six milles, et plongent même, dit-on, jusque sous le Tibre. Les auteurs ecclésiastiques racontent que quatorze papes et cent soixante-quatorze mille martyrs furent ensevelis dans ces tortueuses et périlleuses galeries, cavernes de la foi. A l'entrée le *saint* est un bel ouvrage du Bernin.

J'ai vu les travaux de la reconstruction de Saint-Paul en pleine activité, et j'ai regretté cette énorme dépense, au milieu d'un désert infect [1] qui, malgré sa magnificence, ne donnera qu'une substitution imparfaite de la vénérable basilique fondée par Constantin, rebâtie par Valentinien II et Théodose, et terminée sous Honorius. Sous le rapport de l'art et de l'effet pittoresque, je ne crois pas qu'une telle reconstruction fût très-dési-

1. L'air de Saint-Paul était autrefois très-salubre ; les papes même allaient y passer l'été. Il paraît que la coupe d'un bois, sous Pie VI, à cause des brigands, a contribué à *la mal' aria* actuelle.

rable. Il semble que cette forêt de colonnes, ravagée, calcinée par le feu, que ce pavé de marbre, et détruit, que l'on prendrait pour les débris d'une voie antique, que cette voûte brisée, ces grands murs pantelants, que tout cela, revêtu de la parure que le temps et la nature ajoutent aux ruines, fût devenu admirable. Malgré sa prétention de tout rétablir, la restauration actuelle détruira l'air d'antiquité que le monument conservait encore, et j'ai vu démolir certaines parties qui n'entraient point dans son plan.

Parmi les objets échappés à l'incendie de 1823, on remarquait : la façade avec sa mosaïque endommagée de 1280; les médiocres bas-reliefs antiques d'un tombeau sous le portique, offrant l'*Apothéose d'un poëte*, le *Supplice de Marsyas*, et de petits génies sur un navire qui entre dans le port, emblème de l'autre vie : le tombeau devint, dans le XIIe siècle, la sépulture de Pier Leone, petit despote de Rome, au temps de ses séditions; quelques restes de la grande porte de bronze, exécutée en 1070 à Constantinople, aux frais du consul romain de cette époque, Pantaléon, contemporain d'Hildebrand; les quarante colonnes des deux petites nefs latérales, la superbe mosaïque de 440, faite par saint Léon, représentant le *Christ et les vingt-quatre Vieillards de l'Apocalypse*, et *S. Pierre* et *S. Paul*, le maître-autel de 1281, où sont une moitié des corps de ces deux apôtres. Le cloître de Saint-Paul, terminé vers 1215, est fort remarquable. Plusieurs centaines de petites colonnes différentes de formes et ornées de mosaïques, ainsi que l'entablement extérieur, soutiennent le portique. Sous ce dernier sont d'antiques marbres funéraires et de nombreuses inscriptions sacrées et profanes.

Saint-Paul-aux-trois-Fontaines, rebâti à la fin du XVIe siècle par le cardinal Aldobrandini, a une bonne façade, de l'architecture de Jacques della Porta. L'intérieur est nu; on y voit les trois fontaines qui jaillirent à la place où bondit trois fois la tête de l'apôtre, décapité par faveur en sa qualité de citoyen romain, et la colonne où l'on dit qu'il fut attaché. Les colonnes de l'autel du saint, de porphyre noir, sont uniques en grandeur et en beauté.

Saint-Vincent et Saint-Anastase, de la moitié du VIIe siècle, église simple, régulière, a sur ses pilastres les *douze Apôtres*, fresques dégradées de Raphaël.

La dernière des trois églises, voisines de Saint-Paul, fondées au lieu dit les eaux Salviennes (*ad aquas salvias*), est *Santa-Maria-scala-Dei*, de l'architecture simple et légère de Vignole. On regarde la mosaïque de la tribune, du florentin François Zucca, comme le premier ouvrage moderne de ce genre qui soit de bon goût.

Sainte-Marie-du-Mont-Aventin, surchargée d'ornements dans le dernier siècle, par Jean-Baptiste Piranesi, a un sarcophage antique, devenu le tombeau d'un évêque Spinelli, dont le profane bas-relief représente Minerve et les Muses.

Sainte-Sabine, monastère de dominicains, carré et orné de cent trois petites colonnes antiques, est dans une ravissante situation. Une inscription en mosaïque sur la porte de l'église la dit fondée en 425 par un prêtre illyrien, nommé Pierre, sur l'emplacement de la maison de la sainte, près du temple de Diane et de Junon. Le célèbre *Rosaire*, de Sasso Ferrato, passe pour l'un de ses plus gracieux ouvrages. Le tombeau d'un dominicain espagnol, de 1300, mosaïque composée de petites pierres noires et blanches, sur un fond de marbre blanc, est remarquable par la composition de la figure du religieux. C'est à Sainte-Sabine que l'on se donne rendez-vous, et que l'on s'explique à la sortie du carnaval; les intrigues commencées dans le Corso se dénouent dans cette église, non loin de l'ancien temple de la chaste Diane et de l'auguste Junon.

La basilique Sainte-Marie *in Cosmedin*, appelée la *Bocca della Verità*, bâtie sur les ruines encore visibles d'un temple antique, mais incertain, qui lui a fourni d'élégantes colonnes, tire son beau surnom du gros masque de marbre, mis sous le portique. On dit aux enfants que les menteurs ne peuvent retirer la main de la bouche de ce masque. Sa forme concave indique qu'il a probablement servi d'embouchure à quelque ancien cloaque. Les ambons rappellent la disposition des églises primitives, et, dans la tribune, une curieuse *Confession* (siége pontifical) tient

de l'antique. L'image vénérée de la Madone est une de ces peintures exportées de l'Orient lors de la persécution des iconoclastes, et de la meilleure manière grecque. On remarque le simple tombeau d'un homme qui a fait quelque honneur à l'Italie par la précocité et la variété de ses talents, de Mario Crescimbeni, académicien à quinze ans, docteur en droit à seize, l'auteur de l'*Istoria della volgar poesia* et des *Commentaires,* l'historien et le poëte de la célèbre académie des Arcades, la mère de tant d'autres académies arcadiennes, dont il fut un membre si actif et le principal fondateur, mort archiprêtre de la basilique Sainte-Marie *in Cosmedin*, sur laquelle ce savant pieux, modeste, affectueux, a écrit deux volumes in-4°.

CHAPITRE XXVII.

Sainte-Cécile. — Statue de la sainte. — Sainte-Marie *in Trastevere*. — Transteverins. — Monastère de Saint-Calixte. — Bible de Saint-Paul.

Sainte-Cécile a dans sa cour un vase antique de marbre d'une grande et belle forme. La statue couchée de la sainte, légèrement vêtue, d'Étienne Maderne, quoique un peu entachée de la recherche du temps, est d'une expression de pose admirable. Cette figure attache et parle singulièrement à l'âme. Quelques personnes l'ont crue du Bernin, et l'on serait tenté de la lui attribuer : une inspiration aussi heureuse n'a pu appartenir qu'à un homme de génie.

L'église charmante de Sainte-Marie *dell' Orto* avait été commencée par Michel-Ange. Le dessin est de Jules Romain et très-digne de lui, bien que la façade ne soit que du jeune Martin Lunghi, innocent toutefois des petites aiguilles et pyramides dont elle a été enjolivée, et qu'a justement reprises Milizia.

Saint-François a la gracieuse et joyeuse *Madone* du Baciccio, un de ses meilleurs ouvrages. Au-dessous, la statue de la B. Louise Albertoni mourante, du Bernin, est d'un beau caractère de tête,

mais les mains ne valent rien, et les draperies sont excessivement recherchées.

La riche et belle église Sainte-Marie *in Trastevere* contraste avec la solitude et l'espèce de sauvagerie des habitants de cette partie de Rome. Les mosaïques de la façade extérieure, représentant la *Vierge, l'enfant Jésus et les dix Vierges prudentes*, du XIIe siècle, furent restaurées dans le XIVe par Pierre Cavallini. Les colonnes ioniques, en granit, de la nef, doivent provenir d'un temple d'Isis et de Sérapis, puisqu'elles offrent les figures des deux divinités égyptiennes, ainsi que celle d'Harpocrate. L'*Assomption*, du Dominiquin, peut être regardée comme une des premières fresques de Rome pour le coloris et la perspective. Il devait peindre aussi la chapelle de Sainte-Marie de *strada Cupa*, de son architecture, et dont il n'a exécuté que l'excellente petite figure au-dessus de l'autel. Près de la sacristie le mausolée du cardinal Philippe d'Alençon, frère de Philippe-le-Bel, de la fin du XIVe siècle, est un monument curieux de l'architecture, de la sculpture et de la peinture de cette époque: l'auteur paraît le sculpteur romain Paul, qui a fait aussi le mausolée voisin du cardinal Stefaneschi. Parmi les pierres sépulcrales, on distingue celles des peintres Lanfranc et Cyrus Ferri, et du docte Bottari, préfet de la Vaticane, mort à quatre-vingt-six ans.

Je me rappelle avoir vu exposée à Sainte-Marie *in Trastevere*, le visage découvert, comme il est d'usage en Italie, une jeune fille qui venait de mourir; elle y avait été mise la veille, et devait y rester tout le jour; des messes se célébraient aux divers autels. Cette lenteur dans la dernière séparation, cette publicité de la mort, avaient quelque chose de touchant, et ne ressemblaient point à la rapide et barbare clandestinité de nos enterrements. La jeune morte était habillée en religieuse, et même avec une sorte de luxe, car son voile était bordé d'or. Il est vrai que cette publicité devient assez profane pour les grands et les riches. J'ai rencontré le convoi d'un ambassadeur d'Espagne, qui avait sur la tête son chapeau à plumes. Le corps du vieux Torlonia, dans le même costume, avec une longue épée au côté,

fut étendu sur le plancher de la salle de bal de son palais, et presque foulé par le peuple attiré pour le contempler.

Les fiers Transteverins, dont il a été tant parlé, conservent encore à travers leur dévotion et leur fanatisme nouveau, des traces de l'énergie et de la hauteur de leurs ancêtres. Comme le peuple ancien, le peuple actuel de Rome est prompt encore à s'émouvoir par les spectacles. Son bruyant carnaval n'est qu'un renouvellement des saturnales. On me contait qu'un Suisse de la garde papale écartait à plusieurs reprises un de ces hommes curieux de voir de trop près la prière du pape à Saint-Pierre : la dernière fois, le Transteverin reculant, apostropha ainsi en grondant le hallebardier : *Barbaro, son di sangue romano, anche trojano.* Castiglione cite le trait d'un paysan, qui, allant chez le podestat déclarer le vol de son âne, terminait sa plainte et l'éloge de cet âne, en disant que, lorsqu'il avait son bât, il semblait véritablement un Cicéron [1]. Ce mélange d'imagination et de souvenirs de l'antiquité se retrouve même dans le langage des femmes du peuple; et une jeune Romaine qui voyait passer un beau garçon, trouvait qu'il était *Console di beltà.* Les gens de la campagne répètent familièrement les mots de *via Appia*, de *via Flaminia*, en vous indiquant votre chemin. Nulle part la recommandation de la bonne mine n'a autant d'effet qu'à Rome, et les bossus ou les gens contrefaits y semblent à peine des hommes. Le cardinal Odescalchi, d'un visage agréable, prêchait quelquefois avant d'être cardinal; les commères romaines se réunissaient alors au-dessous de la chaire, et faisaient une véritable scène en exprimant leur admiration pour sa figure. Un cardinal Lante avait été surnommé le cardinal *Carino* (charmant), et il portait familièrement ce titre dans la société.

Près de Sainte-Marie *in Trastevere* est le vaste couvent de religieux bénédictins de Saint-Calixte, qui semble un palais, mais dont le jardin, malgré ses orangers, n'est qu'une espèce de potager assez négligé. J'eus quelquefois le plaisir de visiter à ce couvent le R. P. Bini, procureur-général des bénédictins,

1. *Che quando aveva il suo basto addosso, parea propriamente un Tullio.* Cortegiano, lib. II.

ancien professeur à l'université de Pérouse, dont il a commencé une histoire estimée, et homme d'un vrai mérite. Saint-Calixte possède la superbe Bible latine de saint Paul, manuscrit de la fin du VIIIe siècle ou du commencement du IXe, que l'on a été jusqu'à regarder comme un présent de Charlemagne, célèbre manuscrit, remarquable par sa richesse, sa conservation, la beauté des caractères, la grandeur sans égale des majuscules, la multitude, la variété, l'élégance des ornements, mais dont le dessin des miniatures, quelquefois assez ingénieuses, est horriblement incorrect, trivial et faux. L'énorme frontispice représente, d'un côté, l'empereur avec deux écuyers, et de l'autre, l'impératrice avec une de ses dames : on ne sait véritablement point si l'empereur est Charlemagne ou son triste petit-fils Charles-le-Chauve, quoique le front pelé et la vulgarité des traits de la figure semblent assez convenir à ce dernier ; l'impératrice alors serait peut-être sa seconde femme, l'impérieuse Richilde, pour laquelle il avait porté la condescendance maritale jusqu'à céder à sa fantaisie de présider un concile.

CHAPITRE XXVIII.

Saint-Chrysogon. — Tombeaux corses. — Saint-Pierre in Montorio — Petit temple du Bramante. — Saint-Onuphre. — Tombeau du Tasse. — Guidi. — Porte de San-Spirito. — Trinité des Pélerins. —Saint-Charles *a' Catinari*.— Pendentifs du Dominiquin. — Annibal Caro. — Saint-Jean-des-Florentins. — Zabaglia.

L'antique église Saint-Chrysogon fut refaite avec magnificence par le cardinal Scipion Borghèse, sous la direction de Soria. Le *Saint transporté au ciel* n'est qu'une copie du vigoureux tableau de la seconde manière du Guerchin passé en Angleterre. La *Madone*, du cav. d'Arpino, se recommande par un coloris moins faible qu'il ne lui appartient. Cette église a de nombreuses inscriptions sépulcrales consacrées à des Corses, le quartier de cette nation, pendant les XVIe et XVIIe siècles, ayant été voisin. Une de ces inscriptions rappelle de doubles et tou-

chantes infortunes; c'est celle d'Anton Padovan, second fils de Vannina et de Sampiero, assassiné à Rome par quelques gentilshommes français. Une autre inscription concerne la famille ancienne et maintenant historique de Pozzo di Borgo.

La colline *Montorio*, le point le plus élevé du Janicule, où l'on a prétendu que saint Pierre subit le martyre sous Néron, tire son nom de la couleur dorée du sable dont elle est formée. L'église, que l'on dit remonter à Constantin, fut rebâtie à la fin du XVe siècle par Baccio Pintelli. La chapelle Borgherini, la première à droite, peinte lentement en six années par Sébastien del Piombo sur les dessins vigoureux de Michel-Ange, est le résultat de la ligue de celui-ci avec Sébastien, son élève favori, contre Raphaël, qui avait été placé au-dessus de Michel-Ange pour l'invention et le coloris : à la voûte se voit une *Transfiguration;* le Christ de la *Flagellation* ne vaut pas les bourreaux. C'est au maître-autel de Saint-Pierre *in Montorio* que fut admirée pendant plus de deux siècles la *Transfiguration*, aujourd'hui remplacée par une image de la Madone, dite *della lettera*, plus vénérée, plus populaire que la merveille de Raphaël.

A la chapelle Saint-Paul, la *Conversion du saint* est de Vasari, qui s'y est représenté; il a donné le dessin des statues de la *Religion*, de la *Justice* et des autres figures et ornements des tombeaux de la famille del Monte, sculptés par Ammanato. A la chapelle Saint-Jean, le *saint* appartient à Daniel de Volterre; Léonard de Milan, son élève, exécuta les autres peintures : la superbe balustrade de jaune antique a été formée de colonnes provenant des jardins de Salluste. On attribue, sans beaucoup de fondement, les peintures de la chapelle suivante à Van Dyck, venu à Rome pour y faire un long séjour, mais qui fut obligé d'en partir promptement à cause de l'inimitié des nombreux artistes flamands, ses compatriotes, qui ne pouvaient lui pardonner de ne pas s'entasser dans leurs hôtelleries et de vivre plus honnêtement qu'eux. Quel que soit l'auteur de ces peintures fort endommagées, représentant le *Christ mort* et divers sujets de la *Passion*, elles rappellent la verve d'exécution de Michel-Ange de Caravage, mais le dessin est encore plus ignoble. Au

milieu du cloître, le petit temple circulaire du Bramante, malgré quelques critiques, est un des plus élégants, des plus gracieux chefs-d'œuvre de l'architecture.

Le couvent et l'église Saint-Onuphre, occupés par les ermites de Saint-Jérôme, sont immortalisés par la mort et le tombeau du Tasse. Sous le portique, trois belles fresques attribuées au Dominiquin et représentant quelques traits de la vie de l'illustre saint, semblent une noble décoration à l'humble sépulture du poëte. Un monument s'élève lentement au chantre de la Jérusalem; les rois et les empereurs y ont souscrit, mais je doute que ce pompeux et froid mausolée, malgré le talent du cav. Fabris, produise l'impression profonde de la petite pierre de marbre, mise provisoirement par les moines, et dont la courte inscription commençait par les mots *Torquati Tassi ossa*. Celle-ci vous reportait aux derniers moments de ce grand homme, et rappelait l'asile religieux que son ardente piété avait choisi [1].

Un autre tombeau de poëte, que l'on remarque à peine à côté de la cendre du Tasse, est celui d'Alexandre Guidi, grand lyrique, surnommé le Pindare italien, digne d'être plus connu et dont la belle ode à la Fortune excita, révéla le génie d'Alfieri [2].

La mort de Guidi eut une cause extraordinaire. Comme il se rendait à Castel-Gandolfo pour offrir à Clément XI le bel exemplaire avec figures de six homélies du pontife, qu'il avait mises en vers [3], il découvrit en chemin une faute d'impression, qui le pénétra d'une telle douleur, qu'arrivé à Frascati il fut frappé d'apoplexie, et expira quelques heures après, le 12 juin. Le trépas bibliographique du Guidi montre qu'il était encore

1. *V.* ce passage de la lettre du Tasse à son cher Costantini : *Mi sono fatto condurre in questo monastero di Sant' Onofrio, non solo perchè l' aria è lodata da' medici, più che d' alcun' altra parte di Roma, ma quasi per cominciare da questo luogo eminente, e colla conversazione di questi divoti Padri, la mia conversazione in cielo.* Lett. CXCVI.

2. Elle lui avait été lue en Portugal par son ami l'illustre Caluso, au commencement de leur liaison. *V.* p. 23 de l'élégant éloge historique latin de Caluso publié à Turin en 1833 par son élève M. Boucheron, professeur d'éloquence grecque et latine à l'Université de Turin.

3. *Sei omelie di N. S. Clemente XI spiegate in versi.* Rome, Franc. Gonzaga, 1712.

plus sensible aux fautes typographiques que son noble et soudain disciple, Alfieri, qui s'en plaignait si vivement, et à qui elles faisaient faire *del sangue verde*, selon l'énergique expression italienne.

Le tombeau de l'écossais Jean Barclay, l'auteur de l'Argenis, ennuyeuse allégorie satirique entremêlée de prose et de vers, célèbre sous Louis XIII, est un autre tombeau littéraire qu'efface la petite pierre du Tasse.

Le maître-autel de Saint-Onuphre a en bas de bonnes peintures de Balthazar Peruzzi, et en haut du Pinturricchio maltraitées du temps et des restaurateurs. Dans un corridor du monastère, une tête de *Vierge* à fresque, assez belle mais dégradée, est de Léonard de Vinci. L'on montre dans le jardin l'arbre du Tasse, parce que, dit-on, il se reposait sous son ombre. J'aime à croire à l'illustration de ce vieux chêne; il est dans une vue magnifique, près d'une jolie fontaine, et il semble mériter l'honneur d'avoir offert au Tasse l'hospitalité de ses rameaux.

La porte de San-Spirito, que la mort d'Antoine San-Gallo a laissée inachevée, est un des meilleurs, des plus énergiques modèles de porte connus. Il paraît que la rivalité jalouse de Michel-Ange s'opposa à ce qu'elle fût terminée, car le plan de San-Gallo était arrêté, et sa porte eût été la plus belle de Rome.

Le pont Sixte, autrefois du Janicule, fut reconstruit avec simplicité par Baccio Pintelli qui se servit des piliers antiques encore debout. A droite et à gauche du parapet se lisent ces deux élégantes inscriptions : *Sixt. IV, pont. max. ad utilitatem P. R. peregrinæque multitudinis ad jubileum venturæ pontem hunc quem merito ruptum vocabant a fundamentis magna cura et impensa restituit Syxtumque suo de nomine appellari voluit. MCCCCLXXV. Qui transis Sixti IV. beneficio Deum roga, ut Pontificem Optimum Max. diu nobis salvet ac sospitet, bene vale quisquis es ubi hæc præcatus fueris.*

L'église de la Trinité des pèlerins a la *Trinité* et une figure du *Père éternel*, célèbres et médiocres ouvrages du Guide.

La magnifique église Saint-Charles *a' Catinari*, dont la coupole est une des plus hautes de Rome, tire son nom des potiers

de terre qui habitaient ce quartier. Elle a : *la Procession commandée par saint Charles lors de la peste de Milan*, un des meilleurs ouvrages de Pierre de Cortone; la superbe fresque, demi-figure, du même *saint,* du Guide; les quatre pendentifs des *Vertus cardinales,* ouvrage large, facile, savant, du Dominiquin, dont le pinceau n'est pas toujours aussi léger, aussi hardi; la *Mort de sainte Anne,* le chef-d'œuvre d'André Sacchi, le dernier peintre digne de l'école romaine. Un des plus instruits et des plus sages apologistes de la religion, le cardinal Gerdil, dont Rousseau même, son adversaire, a parlé avec ménagement, est enterré dans cette église.

L'antique église Saint-Laurent *in Damaso,* fut refaite par le cardinal Riario, neveu de Sixte IV, sur le dessin de Bramante, et restaurée en 1820. Elle offre un illustre tombeau littéraire, celui du pur, élégant et classique Annibal Caro, dont le buste est de Dosio. Le tombeau d'un Sadolet n'est pas celui du grand cardinal, mais celui de son jeune frère auquel il avait résigné son canonicat de Saint-Laurent; le cardinal, mort pauvre, fut mis à Saint-Pierre-in-Vincoli : on ignore la place, et le mausolée qui devait lui être élevé et dont il était si digne, n'a pu s'exécuter.

Michel-Ange voulait faire de l'église Saint-Jean de ses compatriotes « un temple tel que *les Grecs et les Romains,* leur disait-il, *n'en eurent jamais* », mais les fonds manquèrent : on ne sait ce que devint le beau modèle qu'il avait imaginé, et la riche église actuelle n'a aucun rapport avec ce projet. La noble et légère façade est de Galilei. Le *S. Côme* et le *S. Damien,* de Salvator Rosa, est un de ses tableaux les plus considérables, et sur lequel il avait le plus compté pour établir sa réputation; il y a de la verve d'exécution et une certaine chaleur de coloris, mais il n'est qu'une preuve de plus que l'artiste manquait d'études et qu'il ne savait pas dessiner. A la chapelle du Crucifix, peinte par Lanfranc, on cite le raccourci du *Christ* qui monte au ciel.

La petite église Sainte-Marie *della Traspontina* occupe, dit-on, la place où fut enterré Romulus. La *Ste Barbe* est un des

ouvrages les plus vantés du cav. d'Arpino. Cette église possède le tombeau de l'illustre mécanicien Nicolas Zabaglia, ouvrier de génie comme Ferracino [1], mort à quatre-vingt-six ans, architecte de Saint-Pierre, sous Benoît XIV, qui aimait son naturel et ses saillies, fondateur de la confrérie des ouvriers de l'église dits *Sanpietrini*, et inventeur de l'échafaud roulant et des machines au moyen desquels on parvient aux parties les plus élevées de l'immense basilique.

CHAPITRE XXIX.

Palais. — Du Palais Romain. — Corso. — Malaria. — Pavé. — Palais Ruspoli. — Escalier. — Cafés de Rome.

L'aspect du Palais Romain, imposant et sévère, a, si l'on peut le dire, quelque chose d'égoïste : ce n'est point là cette architecture publique des anciens Romains avec ses forum, ses thermes, ses amphithéâtres faits pour la multitude, mais c'est la vaste, la hautaine demeure de maîtres étrangers aux intérêts, et exclus des affaires et de la vie de leur société. Cet aspect du Palais Romain offre les plus bizarres contrastes : ses fenêtres grillées lui donnent l'air d'une prison ; l'herbe croît dans la cour, au fond de laquelle on aperçoit un gros carrosse, seule trace de magnificence moderne parmi tout le reste. L'escalier de marbre est si mal lavé qu'il paraît gris ou noir, et ses colonnes sont garnies de toiles d'araignées. Au premier étage, toujours si élevé, l'on voit dans l'antichambre un haut baldaquin couvert des armoiries du maître, privilége particulier aux princes et aux quatre marquis romains appelés, pour cela, marquis *baldaquinés*, et sur la balustrade de ce monument de vanité traînent les plus vulgaires instruments du service. Mais au milieu de toutes ces horreurs, le plafond est souvent une vaste peinture, ouvrage de quelque grand maître. Les gens, nombreux, sont sales et lents :

1. *V.* liv. v, chap. xxvii.

le *custode*, domestique renforcé, chargé de l'explication des tableaux, dont il s'acquitte quelquefois très-bien, tant le goût des arts est naturel aux Italiens, vous conduit dans les autres appartements, où les mêmes contrastes se prolongent : le pavé, s'il n'est pas de mosaïque, est un carreau de briques mal joint; les chambranles des portes sont de marbre, et dans le salon, à côté des plus admirables peintures, de colonnes de vert antique ou de lapis lazuli, sont des meubles mesquins, une vieille et petite pendule, de gros fauteuils qui semblent comme fixés à leur place et n'avoir point été remués depuis des siècles, et un petit canapé étroit et dur. Ce n'est point là ce salon social de France, avec son ameublement simple, élégant, commode, arrangé pour la conversation, avec son piano, sa harpe, ses livres, ses fleurs et son album, et qu'il suffit de traverser pour sentir le charme de la vie que l'on y mène. Il n'y a jamais de fleurs dans ce salon, et la vue d'une rose dans les appartements ferait tomber en syncope toutes les dames romaines. On montrait une belle anémone à l'une d'elles, qui répondait, charmée : *È tanto più bella che non puzza niente* [1]. Au lieu de la flamme joyeuse du foyer, on n'aperçoit qu'une sombre et malsaine brasière. Enfin cette majestueuse demeure, monument d'une gloire évanouie, assez en harmonie, d'ailleurs, avec la gravité du gouvernement pontifical, semble faite plutôt pour être parcourue que pour être habitée; l'on n'y sent ni la douceur de la vie de famille, ni l'éclat et les plaisirs du monde, et le *transeuntibus* lui va, dans un sens différent, comme à la Chartreuse.

L'éternel *Corso*, bordé de palais et de boutiques, vieille ré-

1. « Elle est d'autant plus belle qu'elle ne pue point. » Ce vilain mot de *puzzare* est le terme ordinaire pour désigner le parfum des fleurs. Il paraît que le goût de cette dame pour les fleurs inodores n'a point été contagieux à Rome, car parmi les spéculations malheureuses d'un actif et estimable manufacturier romain, M. Vincent Nelli, telles que la fabrication du salpêtre, des cristaux, des papiers peints, était une opération sur la culture des renoncules. L'antipathie des Romains modernes pour les odeurs doit surprendre lorsqu'on se rappelle le fréquent usage qu'en faisaient les anciens Romains dans les sacrifices, les banquets, les bains, les funérailles et une foule d'autres circonstances. Il faut que le système nerveux se soit affaibli par la mollesse et l'oisiveté de la société nouvelle.

putation de rue peu méritée, réunit à la fois la petite industrie de Rome, et l'ennui et les vanités de ses grands, qui viennent chaque jour les y étaler en carrosse, à des heures différentes, selon les saisons. Les anciens trottoirs, élevés, inégaux, au lieu d'être un abri, étaient, le soir surtout, véritablement meurtriers, et l'on a très-bien fait de les égaliser. Le Corso est favorable à l'opinion qui regarde la population comme moyen de salubrité. L'air de cette rue marchande passe pour le meilleur de la ville, tandis que de belles et solitaires villa sont empestées.

Toutefois les effets de la *malaria* paraissent avoir été extrêmement exagérés : outre les savantes observations du célèbre Lancisi, médecin des papes Innocent XI, Innocent XII et Clément XI, l'illustre Brocchi ne reconnut aucun principe vicieux dans l'air de Rome, et il l'analysa en 1818, année citée pour la multitude des fièvres intermittentes, et à l'un des points les plus mal famés, la vallée voisine de la basilique Saint-Laurent hors les murs. La mobile variété du climat fait la plus grande partie du danger; il est facile d'y échapper par l'hygiène et par l'usage de la flanelle, comme les anciens Romains s'enveloppaient de laine. Il a été encore remarqué que cet air était bon aux vieillards, ainsi que le prouve l'âge avancé d'un grand nombre de ceux qui l'ont respiré, soit qu'ils fussent nationaux ou étrangers. Les voyageurs prudents et aisés ne courent donc aucun risque à venir en toute saison à Rome, à s'y établir et à se reposer des années agitées de leur vie dans cette noble retraite.

Au milieu de sa décadence, Rome conserve quelques traces de splendeur qui n'appartiennent qu'à elle. Le pavé de ses rues est encore aujourd'hui de basalte, noble pavé qui n'en est ni plus doux ni plus commode, et dont les chevaux surtout doivent fort peu goûter l'antique majesté. Il est vrai que la lave n'est plus comme autrefois taillée en larges plaques polygones, mais en petits carrés de neuf centimètres et demi, à l'exception de la partie du ruisseau. Les bornes sont formées d'anciennes colonnes de temples et de portiques, et elles ont conservé leur nom de *colonnette*.

Le palais Ruspoli, de l'architecture de l'Ammanato, est d'une ordonnance sage, pure, bien entendue. Le célèbre escalier, du jeune Martin Lunghi, dont les cent vingt marches en marbre blanc sont chacune d'un seul bloc, passe pour le plus beau de Rome. Un vaste café, le premier de la ville, occupe tout le rez-de-chaussée. Les salles, assez négligées, furent peintes par deux artistes français, MM. Léandre et François, noms peu illustrés. Dans chacune des embrasures des fenêtres est un *crocchio* (cercle) différent, celui des avocats, des négociants, etc. Le plus intéressant est celui du *Journal Arcadique*, revue littéraire de Rome, dirigé par le prince don Pierre Odescalchi, et rédigé par le professeur Betti, littérateur distingué, secrétaire de l'académie de Saint-Luc; le marquis Biondi, homme savant et élégant traducteur de Tibulle; le chevalier Borghesi, le chevalier Visconti, M. Cardinali, etc. [1]. J'y rencontrais avec plaisir quelques uns de ces écrivains de talent, ainsi que le vieux et original Amati, grand helléniste, mort depuis, qui prétendait plaisamment que la pauvre Italie était comme coupée en tartines dont la plus sèche était l'État du pape. Les cafés de Rome, dans ce pays absolu, sont à peu près, comme soupirail, comme soupape de l'opinion, ce que sont nos journaux et notre opposition: ce qui s'imprime à Paris, se dit là; l'énergie, l'âpreté du sarcasme des habitués, leur censure violente de la cour romaine, des actes du gouvernement, et cela même de la part de ses agents, font assez juger de ce que serait, chez un tel peuple, la liberté illimitée de la presse. Chaque café a son caractère et, comme l'on dit d'un journal, sa *couleur*. Le café *Greco* ou de la *Barcaccia* est le rendez-vous des artistes français, italiens, allemands; on y fume, on y parle haut et avec franchise et conscience des nouveaux ouvrages et des diverses réputations. Le

1. Le Journal Arcadique est le champion outré, et quelquefois assez brutal, des doctrines classiques, comme la grave Anthologie de Florence supprimée en 1833 cherchait à propager les doctrines nouvelles. La Bibliothèque italienne de Milan exerce une sorte de neutralité; mais cette feuille, à laquelle travaillent quelques hommes instruits, est bien déchue de ce qu'elle était au temps des Monti, des Perticari, des Giordani, et même de leur successeur Acerbi.

café du *Monte-Citorio*, dit *de' Babbioni*[1], est celui des professeurs et des savants. J'y ai connu quelques hommes d'un rare mérite, et il y a un président du *crocchio*. Le café de la fontaine Trevi était le siége de l'abbé Fea; c'est le café des antiquaires; il n'est pas le moins connu, et les paysans même y apportent les médailles ou les morceaux de brique qu'ils ont découverts au milieu des champs. Dans ces diverses réunions on s'occupe très-vivement de la chronique du jour, car les Romains actuels ne sont ni moins curieux ni moins nouvellistes que ceux du temps d'Horace et de Juvénal.

CHAPITRE XXX.

Palais Ghigi. — Bibliothèque. — Ancienne musique française. — L'Antiquaire romain. — Place Colonne. — Colonne Antonine. — Obélisque, palais de Monte-Citorio. — Loterie. — Douane.

Le palais Ghigi, dont le maître, le prince don Augustin Ghigi, se distinguait par ses qualités, son instruction et ses talents littéraires, fut commencé par Jacques della Porta; la cour, le vestibule, sont magnifiques, la forme et la décoration des fenêtres d'assez mauvais goût. Le *Crâne* et l'*Enfant dormant,* du Bernin, emblème de la mort et de la vie, posés sur deux coussins, malgré quelque recherche, sont d'une habile exécution. Une *Vénus,* un *Apollon,* sont antiques; le dernier paraît du temps d'Adrien. Parmi les tableaux on distingue : le *S. Jean-Baptiste buvant à une source,* de Michel-Ange de Caravage; l'*Ascension,* le chef-d'œuvre du Garofolo; l'*Ange gardien,* de Pierre de Cortone; une superbe *Flagellation,* du Guerchin; un *Christ mort,* en raccourci, d'Augustin Carrache; un *Poëte assis devant un Satyre*, de Salvator Rosa, allusion probable à ses satires, puisque la tête du poëte est son portrait; une *Madeleine*, de l'Espagnolet.

La bibliothèque Ghigi, riche de manuscrits et de belles édi-

1. Des vieux papas, des vieilles ganaches : *Babbioni* est peut-être aussi un augmentatif de *Babbio,* qui signifie mine rébarbative.

tions, doit sa fondation au pape Alexandre VII, homme d'un caractère assez pauvre, peint à la manière de Pascal et de Molière par le cardinal de Retz [1], mais poëte élégant, ami passionné de l'antiquité [2], et qui mérite de justes éloges pour ses nombreux encouragements aux lettres. « Maintenant que l'on con-« naît les goûts du pape, écrivait un contemporain, tous les « prélats se disputent à qui découvrira quelque manuscrit [3]. » Un de ces manuscrits, peut-être recherchés par l'envie de faire son chemin, est le *Daniel*, unique, de la version des Septante. Un *Denys d'Halicarnasse* paraît du IXe siècle. Les *Chroniques de S. Benoît et de S. André;* une collection des *Capitulaires*, une *Chronique* inédite du *Mont Soracte*, sont d'autres manuscrits historiques importants. Un *Missel*, de 1450, a de grandes miniatures représentant divers sujets de l'Histoire sainte, d'un goût exquis. Un beau volume in-folio en parchemin, orné de bizarres figures, daté de l'année 1490, et contenant des messes et motets (*motetti*) faits en France par des compositeurs français et par quelques Flamands, serait curieux à examiner sous le rapport de l'histoire musicale. Une note au commencement, de la main d'Alexandre VII, alors cardinal Ghigi, certifie que cette musique, destinée à l'Espagne, est très-bonne : *stimata molto buona*. La musique française, déchue depuis Henri IV, écrasée sous les sarcasmes de Jean-Jacques, jouissait au XVe et au commencement du XVIe siècle d'une grande célébrité en Europe. Nos romances et nos chansons (*le canzonette alla francese*) étaient imitées, répétées même par les Italiens. Il est vraiment curieux aujourd'hui de voir l'Italie emprunter à notre musique ce qu'il y avait alors dans la sienne de *più molle*, de *più delicato* [4]. Mais

1. *V*. liv. V de ses *Mémoires*, le récit comique de sa conférence avec ce pape.

2. Informé, à son premier voyage à Castel Gandolfo, qu'un paysan avait dégradé un temple antique, ainsi que ses belles mosaïques, qu'il venait de découvrir, et cela d'après le conseil d'un moine de Saint-Augustin qui lui avait dit que ces ruines étaient choses du démon, il envoya le paysan aux galères, ne sachant comment punir le *frate* qui était pourtant le vrai coupable.

3. *Ora che il genio del papa è fatto pubblico, tutti i prelati fanno alle pugna qua per buscar manoscritti*. Lett. d'Octave Falconieri à Magalotti. 1665. *Lettere d' uom. ill.* t. I, p. 123.

4. *V*. ce passage du discours de Louis Zoccolo *Sulle ragioni del numero del*

il paraît, d'après le recueil de la Bibliothèque Ghigi, que ce n'était pas seulement de ces airs tendres ou gracieux qui s'exportaient de France, mais encore de la grave et peut-être de la savante musique, antérieure de plus de cinquante ans aux compositions de Palestrine, le chef de l'école italienne, élève d'un maître flamand, et d'où semble dater la musique moderne. Une lettre remarquable de Henri VIII au comte Palatin l'invite à ne pas ménager Luther. Un grand nombre de lettres latines et allemandes de Mélanchton n'ont pas toutes été imprimées. Quelques esquisses de sonnets du Tasse ne sont pas moins corrigées que ses autres manuscrits. Un traité inédit de la *Primauté de saint Pierre,* par François de Sales, saint canonisé par Alexandre VII, m'a semblé, à le parcourir, un écrit ingénieux, éloquent. Un dessin autographe du Bernin concerne les embellissements de Saint-Pierre. Vingt volumes de pièces originales relatives à la paix de Westphalie serviraient à refaire en partie l'Histoire du P. Bougeant. Enfin, la Bibliothèque Ghigi est une de ces sources historiques fréquentes en Italie, et particulièrement à Rome, dont l'étude laborieuse pourrait être si utile au redressement des faits et à la découverte de la vérité. Parmi les imprimés est un *Rationale,* de Guillaume Durand. Une *Polyglotte* de Paris rappelle un singulier faux typographique : des imprimeurs hollandais vinrent à Rome, en 1666, et après avoir changé le frontispice et la dédicace du livre, qui porte cette dernière date, ils l'offrirent à Alexandre VII, comme sorti de leurs presses ; mais la supercherie fut bientôt découverte.

La Ghigiana me fut montrée par son digne bibliothécaire le célèbre avocat Fea, l'idéal de l'antiquaire, dont les fouilles et la topographie de l'ancienne Rome furent comme la vie pendant un demi-siècle [1]. L'antiquaire romain ne ressemble point au philosophe indépendant et moqueur peint par Walter Scott ; il n'est pas au contraire d'homme plus sérieux, plus ardent, plus

verso italiano : La musica più molle, più delicata, che non soleva costumarsi fra noi Italiani, fece gli anni addietro passaggio da Francia in Italia.

1. Mort à Rome en mars 1836, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

passionné ; sa cupidité savante est extrême, et le doux Barthélemy, parmi ses imprécations contre les brocanteurs, va jusqu'à traiter de tigre un marchand d'antiquités trop cher. Je me rappelle encore l'intérieur du cabinet du docte antiquaire. Des piles de morceaux de brique, des corniches, des inscriptions, se trouvaient pêle-mêle à terre, à côté d'autres piles de livres, de cartes et de rouleaux couverts de poussière, instruments de cette espèce d'alchimie. Je sortis très-touché de l'obligeance, du zèle de cet honnête et excellent homme, mais accablé de brochures, de plans et de dissertations [1]. L'antiquaire proprement dit, préoccupé de ses systèmes, n'est pas toujours le meilleur ni surtout le plus agréable des guides de Rome et de ses environs. Lorsque la grande-duchesse Hélène voulut visiter Ostie, elle ne fut conduite par son érudit cicerone que dans une plaine aride, auprès d'une mare fort sale, qui avait dû être le port, et elle n'entendit parler du bois charmant de Castelfusano [2], sur le bord de la mer, que de retour chez elle, après sa triste expédition, dont le splendide dîner commandé à Fiumicino, petite ville nouvelle à l'une des deux embouchures du Tibre, avait seul donné une idée de la magnificence des anciens Romains.

La place Colonne paraît conserver sa forme antique. La colonne Antonine, élevée par le sénat et le peuple romain à Marc-Aurèle, retrace sur ses bas-reliefs, imités de ceux de la colonne Trajane, mais qui leur sont inférieurs, la victoire remportée, en 174, sur les Sarmates, les Quades et les Marcomans. Cette victoire était due principalement à la légion fulminante, composée en partie de chrétiens, dont les prières obtinrent une pluie secourable, attribuée dans un bas-relief à Jupiter faisant de la pluie, que l'on y voit représenté avec l'eau tombant de ses bras étendus et de son visage. La colonne, dont la base ac-

1. Les seules brochures de Fea, de 1790 à 1835, forment quatre gros volumes in-8, dont trois sur Rome et un sur les environs. Telle était son ardeur pour ce qu'il croyait la vérité, et son désintéressement, qu'une partie de ces brochures est imprimée aux frais de l'auteur, et qu'il les distribuait quelquefois sans en garder d'exemplaire.

2. V. liv. XVI, chap. VI.

tuelle est de François Fontana, fut plusieurs fois frappée de la foudre, attirée, dit-on, par la pointe de l'épée du saint Paul, qui la surmonte, inconvénient que n'ont point les clefs du saint Pierre de la colonne Trajane.

L'élégant obélisque de granit rouge de la place Monte-Citorio, élevé à Héliopolis par le roi Psammitichus Ier, que l'on y voit assez bizarrement représenté sous la forme d'un sphynx, à tête et à bras humains, faisant une offrande au dieu Phrè, fut transporté à Rome par Auguste, pour servir de gnomon à la méridienne du Champ-de-Mars; déterré sous Benoît XIV par l'habile Zabaglia, son élévation eut lieu sous Pie VI, et prouve les talents de l'architecte Antinori comme mécanicien. L'inscription latine, placée en 1782, rapproche des temps et des noms bien divers, Sésostris, auquel Pline avait par erreur attribué l'obélisque, Auguste, Benoît XIV et Pie VI.

Le grand palais de Monte-Citorio passe pour un des édifices les plus sages du Bernin. C'est de son balcon que deux fois par mois se fait, sous la présidence d'un prélat, le tirage de la loterie, en présence de cette foule romaine si agitée, et dont les vives physionomies expriment l'espérance, la crainte, la joie ou le désespoir. L'usage des loteries, général en Italie, peut être regardé comme une des causes de la misère et des vices du peuple. A Rome, cette passion est extrême : le pauvre y mendie naïvement pour mettre à la loterie ; l'escalier d'Aracœli se monte dévotement afin d'obtenir de bons numéros, et il en est demandé avec confiance aux fous de la *Palazzina*, qui les jettent à travers les barreaux de leurs fenêtres.

La douane, par un de ces hasards qui n'appartiennent qu'à l'Italie, est un ancien temple, peut-être celui que le sénat et le peuple décernèrent à Antonin-le-Pieux, et ce dépôt de marchandises a pour façade onze majestueuses colonnes cannelées de marbre blanc, une des plus belles ruines antiques.

CHAPITRE XXXI.

Palais Sciarra. — Porte. — La Modestie et la Vanité, de Léonard de Vinci. — Palais Doria. — Galerie. — Palais Torlonia. — Groupe d'Hercule et de Lychas, de Canova. — Bal. — Société. — Palais de Venise. — Villa Mattei.

Le palais Sciarra, de Flaminio Ponzio, habile architecte lombard, dont la fameuse porte dorique de marbre, une des meilleures de ce genre, a paru digne de Vignole, possède un choix ravissant de tableaux. On y admire : deux grands et énergiques ouvrages de Valentin, sa *Décollation de S. Jean,* bien composée, mais peinte sur des toiles trop noires qui ne laissent rien distinguer des parties dans l'ombre; sa *Rome triomphante*, remarquable par le torse et la tête du Tibre ; la *vestale Claudia tirant le vaisseau sur lequel était l'image sacrée de Pessinunte ; Circé métamorphosant les compagnons d'Ulysse*, du Garofolo ; la *Cléopâtre,* de Lanfranc; le *jeune Musicien,* dit *il suonatore di Violino,* de Raphaël ; les célèbres *Joueurs,* de Michel-Ange de Caravage ; la *Modestie et la Vanité,* de Léonard de Vinci, composition si simple, si ingénieuse, si spirituelle; deux *Madeleines,* du Guide ; un *portrait de femme,* du second Bronzino ; la *Famille,* du Titien, et un portrait voisin; un *Paysage,* de Guaspre Poussin.

L'immense palais Doria, en partie du dessin de Borromini, alors que peut-être il était encore contenu par le Bernin et Pierre de Cortone, qu'il devait tellement dépasser en mauvais goût, porte son nom inscrit sur les étranges profils de la façade. Presque tous les tableaux sont excellents. On distingue : plusieurs *Paysages,* en détrempe et à l'huile, de Guaspre Poussin, parmi lesquels le *Pont de Lucano,* sur la route de Tivoli ; le *Sacrifice d'Abraham,* la *Maîtresse*, *Jansénius* et plusieurs *portraits*, du Titien ; son *Hypocrisie,* non terminée ; une *Descente de croix,* de Paul Véronèse ; le *portrait de Machiavel,* d'André del Sarto ; la *Mort d'Abel,* de Salvator Rosa, vantée, quoique maniérée de

composition et de couleur; les portraits classiques de Bartolo et de Baldo; une *Ste Famille*, de Raphaël; une gracieuse figure, de Perino del Vaga; une *Piété*, six lunettes demi-circulaires, paysages pris de sujets de l'Écriture, d'Annibal Carrache; *Agar et Ismaël*, du Caravage ou du Guerchin, dont l'Ismaël, mourant, est un chef-d'œuvre d'expression; *Diane et Endymion*, de Rubens, sa *Femme*, un *Franciscain*, son confesseur; un *portrait de femme*, de Van Dyck; la *Femme d'Holbein*, et lui-même tenant une bourse et un œillet; le *Christ disputant contre les Docteurs*, de Dossi Dosso; une bonne *Visitation*, des plus grands ouvrages, à Rome, du Garofolo; deux *Madones*, de Sasso Ferrato; les deux plus beaux paysages de Claude Lorrain, dont l'un le fameux paysage du *Moulin;* une *Fuite en Égypte*, de Poussin; deux *Paysages*, de Torregiani, élève de Salvator Rosa, mort jeune; une *Ste Agnès*, du Guerchin; une *Vierge*, du Guide; les célèbres *Avares*, d'Albert Durer; un riche *Paysage*, du Dominiquin; un petit *Christ en croix*, de Michel-Ange; les *Noces champêtres*, de Teniers; le beau portrait de la seconde reine Jeanne de Naples, par Léonard de Vinci.

Le riche palais du banquier Torlonia, duc de Bracciano, qui a quelques sculptures antiques, doit sa principale décoration aux travaux d'artistes italiens contemporains, MM. Camuccini, Landi, Palagi. Le *Banquet des dieux*, grand plafond de M. Camuccini, à la pièce voisine de la galerie, passe pour une de ses meilleures peintures. Malgré de savants suffrages, le groupe colossal d'*Hercule et de Lychas*, de Canova, semble une malheureuse tentative d'énergie de ce sculpteur gracieux : son Hercule, que l'on a plaisamment comparé à un matelas piqué, est plutôt boursouflé que fort. Le groupe, placé dans un espace trop étroit, quoique construit exprès, ne peut être vu de tous les côtés, et le spectateur n'a pas assez de reculée. La partie du jeune Lychas est de beaucoup la mieux composée, la plus vraie et la plus pittoresque.

La maison de M. Torlonia, rendez-vous de la colonie voyageuse, était célèbre par ses bals, qui, avec les réceptions du corps diplomatique, formaient tous les plaisirs de Rome. La

société indigène, peu hospitalière, était à peu près nulle. Si les anciens Romains avaient fait de l'histoire, les dames de la Rome moderne, par leurs aventures, leurs passions, leurs violences, semblaient s'être chargées du roman ; aujourd'hui l'histoire comme le roman sont finis, et quelques douairières soutenaient seules, et sans beaucoup d'honneur, le scandale des vieilles mœurs italiennes.

L'immense palais de Venise, de l'architecture de Julien da Majano, fut habité autrefois l'été par plusieurs papes, par le fastueux duc de Ferrare, Borso d'Este, suivi de plus de cinq cents gentilshommes vêtus de brocard d'or et d'argent, de soie et de velours, et, pendant un mois, par le jeune et chevaleresque roi de France Charles VIII, qui, en courant à Naples, semble presque y régner et gouverner la ville éternelle. Cette espèce de forteresse crénelée, d'une architecture simple, solide, sévère, formée de pierres et de débris du Colysée, avec une belle église et un gracieux portique intérieur, est d'un effet superbe, majestueux au clair de lune. La république de Venise reçut ce palais du pape Pie IV, parce que, la première, elle avait admis le concile de Trente. Longtemps abandonné et dégradé, il fut en partie soigneusement réparé par M. le comte A*****, ambassadeur d'Autriche, qui, pendant plusieurs années, y déploya la plus noble et la plus cordiale représentation. Mme la comtesse A***** ajoutait un charme infini à l'éclat de ces fêtes, et la bonne grâce, l'attrait, les vertus de cette femme accomplie sont restés un des souvenirs de Rome.

La villa Mattei, sur le mont Cœlius, propriété du prince de la Paix, a quelques tableaux de l'école espagnole. Deux grands piédestaux, couverts d'inscriptions par la cinquième cohorte des *Vigiles*, prouvent que la caserne de ces espèces de pompiers de Rome était voisine. Un hermès a donné les bustes authentiques de *Socrate* et de *Sénèque*, sages bien divers, qui ne devaient pas être ainsi rapprochés : le premier, vrai, sublime ; le second, ingénieux et faux, et qui a dû à cette récente découverte d'être délivré de la triste figure qu'on lui attribuait d'après son célèbre bronze apocryphe du musée de Naples. Les

jardins, longtemps négligés, ont été replantés, mais dans un petit goût. La vue de l'Aventin, toujours la même, est admirable.

CHAPITRE XXXII.

Palais Colonne. — Galerie. — Place de Monte-Cavallo. — Colosses. — Palais Quirinal; — Rospigliosi. — Aurore, du Guide. — Fontaine de' Termini. — Lions. — Villa Ludovisi. — Aurore, du Guerchin.

Le vaste et nu palais Colonne remonte à l'illustre Martin V (Colonne). La galerie est une des premières de Rome. On remarque : les superbes portraits de *Luther* et de *Calvin*, du Titien; un *Portrait*, de Paul Véronèse, d'une merveilleuse vérité de couleur; quatre *Portraits* réunis, du Giorgione, non moins admirables; le *Sommeil des Bergers*, d'une finesse que n'offrent pas toujours les tableaux de Poussin; une bonne *Ste Famille*, d'André del Sarto. Dans le jardin, deux superbes fragments d'un frontispice antique bien travaillé, proviennent, avec une égale invraisemblance, d'un temple du Soleil ou d'un temple de la Santé. Quels puissants moyens de mécanique les anciens ne devaient-ils point connaître pour monter et mettre en place un tel entablement?

La place de Monte-Cavallo, sur le Quirinal, agréablement située, ornée de beaux édifices, d'une charmante fontaine, brille surtout par ses deux superbes colosses de *Castor* et *Pollux*, d'après l'opinion la plus probable, chefs-d'œuvre du ciseau grec, de l'âge d'or de la statuaire antique, mais qui, malgré l'inscription latine, ne sont ni de Phidias, ni de Praxitèle. Canova qui, dès son arrivée à Rome, avait fait une étude particulière de ces colosses et qui ne pouvait se lasser d'en admirer la haute simplicité, la grandeur naïve, la justesse anatomique, a judicieusement remarqué la restauration vicieuse des deux groupes : le cheval et l'écuyer durent être, dans l'origine, placés presque de front et sur une même ligne, afin de produire l'unité de disposition.

Le palais pontifical, commencé en 1574 par Grégoire XIII et continué jusque dans le dernier siècle, sert maintenant aux conclaves. Il ne paraît point offrir de tableaux de premier ordre. La jolie chapelle, peinte à fresque par le Guide, a au maître-autel une *Annonciation*, aussi de lui, très-vantée. Les stucs d'un lambris, représentant *Alexandre à Babylone*, sont de Thorwaldsen : l'habile sculpteur de Carrare, Einelli, avait représenté, sous l'administration française, le *Triomphe de Trajan*, devenu depuis celui de Constantin. Dans le jardin, le petit casin a deux *Vues de la place de Sainte-Marie-Majeure* et *de celle de Monte-Cavallo*, de Pannini, exécutées avec beaucoup de talent.

Le grand palais de la Consulta, de Fuga, est d'une disposition extrêmement ingénieuse.

Le vaste palais Rospigliosi, commencé par le cardinal Scipion Borghèse, sur le dessin de Flaminio Ponzio, et élevé au-dessus des Thermes de Constantin, fut acheté de la famille Bentivoglio, par Mazarin, pour devenir le palais de France; il le resta jusqu'en 1704, et l'obscur père du cardinal, Pierre, y mourut l'année 1654, âgé de soixante-dix-huit ans. Saint-Simon a rapporté la spirituelle malice des nouvelles publiques de Rome qui insérèrent l'annonce suivante : « Les lettres de Paris nous apprennent que le seigneur Pietro Mazarini, père du cardinal de ce nom, est mort en cette ville de Rome, le, etc. » A l'exception de la belle *Aurore*, l'ouvrage le plus célèbre du Guide, peut-être imité d'un bas-relief antique d'un cloître de Saint-Paul, mais qui ne semble pas supérieur à sa chapelle de Saint-Dominique à Bologne, dont il est beaucoup moins parlé[1], le palais Rospigliosi n'offre aucun tableau remarquable; plusieurs tableaux même, tels que la plupart des Rubens, et une *Ste Famille*, crue de Raphaël, ne sont que des copies. Le grand tableau d'*Adam et Ève dans le Paradis* est bien certainement de la première manière du Dominiquin.

Le palais Albani, de l'architecture de Dominique Fontana,

1. *V.* liv. VIII, chap. VI.

n'offre plus que les débris de sa riche bibliothèque et de sa galerie. Celle-ci n'a guère que le *Christ* de Rubens et des dessins de Jules Romain.

La fontaine *de' Termini*, de l'architecture de Dominique Fontana, une des quatre plus considérables fontaines de Rome, mais sans effet, sans pittoresque, a inspiré quelques belles octaves au Tasse[1]. Avant Sixte-Quint, l'eau tirée des puits et mise dans des barils, était portée dans Rome par des bêtes de somme, et se vendait. Le tribun Rienzi était fils d'un de ces marchands d'eau. Sixte-Quint se servit des anciens aqueducs pour amener cette eau, appelée de son nom *Acqua Felice*, qui est encore la même que l'eau Alexandrine, conduite à Rome par Alexandre-Sévère. Au milieu des décombres ou du renouvellement de la ville éternelle, l'eau seule est demeurée tout à fait antique. Le ridicule et colossal *Moïse* de la fontaine, du sculpteur en terre cuite du XVIIe siècle, Prosper de Brescia, donné à quelques voyageurs novices pour le Moïse de Michel-Ange, a l'air d'un Silène debout, en costume, et qui marcherait droit. L'auteur, pressé par l'impétueux Sixte-Quint, avait sculpté son marbre sur place, sans faire de modèle ; il mourut de douleur des risées et du mépris qu'avait encourus son œuvre. Les deux lions, de basalte noir, d'un beau travail égyptien, proviennent du Panthéon; ils font allusion aux armes de Sixte, et seraient dignes d'une meilleure place; leurs hiéroglyphes, curieux sous le rapport historique, indiquent l'époque du roi Nectanebus et le milieu du IVe siècle avant l'ère chrétienne.

La porte *Salaria*, qu'Honorius substitua à la porte Colline, par laquelle les Gaulois étaient entrés dans Rome, semble une porte funeste, et avoir été dans tous les temps le côté faible de Rome : Annibal voulait, sans l'obstacle des ouragans, l'attaquer de ce côté, et ce fut par là qu'Alaric et ses Goths firent leur irruption.

J'obtins la faveur de visiter l'impénétrable villa Ludovisi,

1. *Acque, che per camin chiuso e profondo.* Rime. Part. II^a. *Alle acque felici condotte in Roma da SS. Sixto V.*

composée de trois beaux casins jetés pittoresquement au milieu d'un vaste jardin dessiné par Lenôtre. Quelques unes des sculptures sont au premier rang des chefs-d'œuvre antiques. Tels sont : la statue d'*Apollon*, très-bien conservée ; la superbe tête de *Junon*, la plus belle Junon connue ; le fameux *Mars en repos*, restauré par le Bernin ; une prétendue *Agrippine*, parfaitement drapée ; le groupe dit du jeune Papirius découvrant à sa mère le secret du sénat, et qui paraît plus probablement *Oreste reconnaissant Électre*, ouvrage grec de Ménélaüs, fils de Stephanus, selon l'inscription ; le célèbre groupe d'*Arrie et de Petus*, que l'on croit, à la nudité des personnages inusitée des statuaires romains, représenter *Hémon se frappant et soutenant Antigone tuée par Créon*. Le *Pluton enlevant Proserpine* est un bon ouvrage du Bernin. Le plafond de *l'Aurore*, du Guerchin, passe pour son chef-d'œuvre : la fresque du Guide a peut-être plus de noblesse, mais celle-ci l'emporte pour le mouvement, le pittoresque, la couleur, quoique la figure principale semble trop grosse et trop forte pour une Aurore. Un autre plafond du Guerchin, la *Renommée*, est admirable. La concrétion calcaire d'albâtre, où se voient imprimés les os d'un homme écrasé sous des rochers, est une intéressante curiosité naturelle, offerte au docte et vertueux pape Grégoire XV (Ludovisi).

CHAPITRE XXXIII.

Fontaine du Triton. — Palais Barberini. — Bibliothèque. — Atelier de Thorwaldsen. — Le Christ et les Apôtres. — Fontaine Trevi. — Eau de Rome.

La place Barberini occupe l'emplacement du Cirque de Flore, fameux par l'abomination des fêtes qu'on y célébrait la nuit aux flambeaux en l'honneur de cette courtisane divinisée, qui avait légué ses richesses impudiques au peuple romain, alors indigne d'un tel héritage. Le rigide Caton, afin de ne pas interrompre les plaisirs publics, crut devoir se retirer de ces jeux que l'on

n'osait, par respect pour sa vertu, commencer devant lui; et les mauvais sujets de Rome dirent spirituellement qu'il n'y était venu que pour s'en aller.

La fontaine du Triton, une des meilleures de ce genre, est une composition poétique et habile du Bernin, puisqu'il ne pouvait disposer que d'un petit filet d'eau. Cette fontaine offre un double coup d'œil diversement agréable, soit que le soleil y forme l'arc-en-ciel, soit que la glace l'orne de ses cristaux.

Le palais Barberini est en très-grande partie de l'architecture du Bernin qui l'a terminé et a fait la magnifique façade. L'idée de son bel escalier en limaçon, n'est pas moins ingénieuse que l'ensemble majestueux. Quelques unes de ses sculptures et peintures placent ce palais au premier rang des palais de Rome. Le célèbre *Faune dormant* est passé à Munich. Un Lion, bas-relief antique qui orne l'escalier principal, est superbe. Le plafond de Pierre de Cortone, un des plus vastes plafonds connus, bizarre allégorie semi-païenne et semi-chrétienne à la gloire des Barberini, passe pour un des chefs-d'œuvre de ce maître peu estimé de nos jours. Son énorme composition prouve toutefois une sorte de fécondité, et la double habileté de l'artiste, comme peintre et comme architecte, commune aux Italiens, et qui se retrouve avec encore plus d'éclat chez leurs premiers maîtres. Les cinq portraits du Titien, à la salle des portraits, ne sont pas de ses meilleurs. L'authenticité d'une *Piété* de Michel-Ange ne paraît point prouvée. Le *Christ et Madeleine,* du Tintoret, comme tous ses autres tableaux de Rome, est peu remarquable. Le petit tableau de la *Vierge et de l'enfant Jésus,* d'André del Sarto, a toutes les qualités de son talent doux et correct. L'*Arrestation du Christ,* de Gherard delle Notti, fait illusion par la vérité merveilleuse du jeu de la lumière. Le *Sacrifice d'Abraham,* de Michel-Ange de Caravage, préférable à sa *Musicienne* et à son *Martyre de Ste Catherine*, a toute son énergie. *Germanicus mourant faisant jurer à ses amis de le venger* (tant l'héroïsme antique ignorait certaines vertus commandées et rendues familières par le christianisme), est un ouvrage de Poussin bien composé, mais d'une faible exécution, fort au-

dessous de la page de Tacite, et dont le dessin et l'ajustement des figures ne donnent guère l'idée de Romains du temps de Germanicus. La pathétique tête de la Cenci, coiffée avec élégance et coquetterie, ouvrage présumé de la première jeunesse du Guide, aurait été faite de mémoire après avoir vu l'héroïne monter à l'échafaud, lorsqu'elle dit au bourreau qui lui liait les mains ces paroles si fortes, si romaines : *Tu leghi il corpo al supplicio, e sciogli l' anima all' immortalità*[1]. La Cenci, au dire du spirituel physiologiste de Rome, Corona, était le vrai type de la jeune fille italienne, et la tête attribuée au Guide a merveilleusement exprimé ce caractère ardent, naïf et tendre. On distingue encore : *le Dédale et l'Icare,* du Guerchin ; le célèbre *André Corsini*, du Guide ; une *Fornarine,* copie crue de Jules Romain à la noirceur de l'ombre, tête peu séduisante au premier coup d'œil, dont il faut quelque attention pour comprendre toute la beauté, et qui, malgré la différence du costume et de la coiffure, doit être prise du même modèle que la Fornarine de la tribune de Florence, fort au-dessus pour la couleur. Un portrait en terre cuite du pape Urbain VIII, par un aveugle, Jean de Gambasi, semble un prodige. A l'antichambre, un grossier bas-relief ovale du moyen âge passe pour un *Portrait de Rienzi;* il est couronné d'olivier, cuirassé, et il a tout à fait l'air théâtral et pédant du héros.

La bibliothèque Barberini possède environ soixante mille volumes et de précieux manuscrits. Les manuscrits grecs, au nombre de mille, passent pour les plus importants. Les miniatures et les caractères d'un *Exultet,* manuscrit latin du XI[e] siècle, déconcertent par leur variété et leur bizarrerie les conjectures de la science paléographique. Le célèbre manuscrit en parchemin, de 1321, rempli de dessins d'anciens monuments, et sur

1. « Tu viens lier mon corps pour le supplice, et délier mon âme pour l'immor« talité. » La prison de la Cenci se montre encore à l'ancienne *Tor di Nona*, devenue le théâtre d'Apollon, appartenant à M. Torlonia, le plus beau théâtre de Rome, éclairé à la française, où se jouent, lors du carnaval, de grands opéras, et qui a remplacé celui dont l'incendie donna lieu au joli poëme en patois romain, *l'Incendio di Tor di Nona*, par l'abbé Carletti, prieur des femmes condamnées de Saint-Michel.

lequel Julien San-Gallo avait commencé à travailler de sa main, dès 1465, prouve que les Italiens furent incontestablement les premiers à s'occuper de l'étude de l'antiquité. Les manuscrits du Dante sont au delà de vingt : le manuscrit du XIV[e] siècle, peau de vélin, grand in-fol., doit être regardé, pour ses figures et ses jolies arabesques, comme un des plus magnifiques qui se puissent citer. Un beau manuscrit du XV[e] siècle, avec des miniatures dans le goût flamand, est la traduction française du livre bizarre de Pierre Comestor, la *Scolastica Historia*, par Gujart Desmoulins, prêtre, chanoine et doyen de Saint-Pierre d'Aire, en 1297, monument peu connu et curieux de notre vieux langage, qui porte les armes des ducs de Ferrare, auxquels il a appartenu. La bibliothèque Barberini est riche, surtout en manuscrits autographes des plus illustres lettrés, tels que Bembo, della Casa, Galilée, Benoît Castelli, Peiresc [1], les cardinaux Pallavicini et Bellarmin. La *Passion* de Jésus-Christ est le sujet de quarante discours originaux de Chiabrera. Une multitude de pièces, documents et rapports adressés à Urbain VIII dont le pontificat de vingt-une années avait été le plus long avant celui de Pie VII, et qui le premier, en 1630, gratifia, pour leurs étrennes, les cardinaux du titre d'éminence, ces pièces, écrites la plupart en français, offrent de nouveaux détails sur l'histoire des deux premiers Stuarts, et les tentatives du rétablissement du catholicisme en Angleterre. Un grand nombre de livres imprimés ont presque l'intérêt des autographes, par les notes marginales dont les ont couverts de célèbres écrivains, tels que Alde et Paul Manuce, Scaliger, Léon Allatius, le premier bibliothécaire de la Barberiana, Luc Holstenius, David Hœschel,

1. Les lettres originales de Peiresc sont au nombre de quatre cents. Elles montrent l'ardeur prodigieuse de l'érudit français, l'ami du cardinal Barberini, depuis Urbain VIII, et le correspondant pendant plus de vingt années de Malherbe (*V.* le volume de *Lettres* à lui adressées par le poëte, publiées à Paris en 1822, in-8°). La *Biographie universelle* a indiqué les lettres publiées de Peiresc. De nouvelles lettres, tirées de la bibliothèque de Carpentras, ancienne bibliothèque du président Mazaugues, dont le père avait épousé une petite-nièce de Peiresc, par M. Prosper Balbo, ont depuis paru à Turin en 1828 dans un recueil in-12 de Lettres inédites.

Barbadori, et surtout le Tasse, dont plus de cinquante volumes portent des remarques, découverte précieuse due, il y a quelques années, à M. Rezzi, l'actif et intelligent bibliothécaire actuel. Un Platon, de la version latine de Marsile Ficin, est non-seulement annoté de la main du Tasse, mais encore par son père Bernardo, et il montre à quel point le beau langage et les songes poétiques du philosophe grec étaient étudiés et médités dans cette famille. Les remarques sur la *Divina Commedia*, qui, malgré l'opinion de Serassi, paraissent authentiques[1], attestent l'étude profonde que, dès sa jeunesse, le Tasse avait faite du grand poëte, et sa vive admiration[2]. Le volume des chants de la *Jérusalem délivrée* imprimés in-4° à Venise (1580), au grand déplaisir du poëte, paraît une des copies qu'il adressait à ses amis pour avoir leur avis, ainsi qu'on le voit par quelques unes de ses lettres; il semble ne les avoir guère plus ménagés que l'Arioste, qui consultait perpétuellement tous ceux qui venaient le visiter[3]. Parmi les raretés, on distingue : un exemplaire de l'édition de la *Divina Commedia*, de Venise (1477), avec des notes autographes de Bembo, et l'un des douze exemplaires connus de la première édition complète, en papier, de la *Bible hébraïque* (Soncino, 1488).

J'ai visité, près du palais Barberini, l'atelier de Thorwaldsen, qui, à Rome, semble avoir succédé à Canova dans l'opinion européenne, et dont le talent pur, sévère, poétique, lui est en quelques points supérieur, particulièrement dans les bas-reliefs. Ses treize statues colossales du *Christ et des Apôtres* sont une noble composition. Le Christ, surtout, figure originale empreinte du génie simple et sublime de l'Évangile, a la majesté sans terreur du Jupiter Olympien. Ces statues, destinées à la cathédrale de Copenhague, montrent l'embarras qu'éprouve le protestantisme de la nudité de son culte et la pompe nouvelle qu'il cherche aujourd'hui à lui donner. Thorwaldsen, malgré ses

1. *V.* la lettre de M. L.-M. Rezzi à M. Rosini, mise en tête des *Postille*, t. XXX, I, de l'édition complète du Tasse.

2. V. *Variétés italiennes.*

3. *V.* liv. VII, chap. XII.

vingt années de séjour à Rome, est resté complétement homme du Nord, et son âpre aspect, qui n'ôte rien à sa politesse et à sa bienveillance, forme un vrai contraste avec ses ouvrages, imités, inspirés de l'art grec, et les physionomies italiennes qui peuplent son atelier.

Le palais habité par le Bernin, intéresse par le souvenir de cet artiste supérieur malgré ses écarts. On y remarque sa statue de la Vérité plus forte que nature, une esquisse de la fontaine de la place Navone, et le portrait du roi Jacques par Van Dyck.

L'*Acqua Vergine*, la meilleure eau de Rome, qu'une jeune fille découvrit aux soldats d'Agrippa, coule encore par torrents de la fontaine Trevi, et elle a conservé son doux nom. L'eau vient de huit milles, sur la route de Tivoli. Le grand Léon-Baptiste Alberti, dont la science des eaux était un des nombreux talents, avait travaillé à la réparation de l'ancien aqueduc, sous Nicolas V. La richesse architectonique de la nouvelle fontaine commandée par Clément XII, et de Nicolas Salvi, est d'assez mauvais goût; mais elle produit de l'effet par l'art avec lequel les eaux jaillissent et se répandent. Les eaux de Rome, si salubres, si légères, si abondantes, sont une de ses merveilles, et cependant combien la Rome moderne n'est-elle point inférieure en cela même à la Rome antique : *Dov' è oggi l' aniene vecchio? Dov' è l' acqua Appia? Dov' è la Claudia? Dove la Tiepola, la Giulia, l' Augusta e le altre*[1].

CHAPITRE XXXIV.

Place d'Espagne. — Étrangers. — Maison du Poussin. — Villa Medicis. — Académie de France. — Mont Pincio.

La place d'Espagne, sans la grande et noble construction de l'escalier de la Trinité-du-Mont, paraîtrait, avec ses nombreux hôtels, propres, neufs, sans caractère, une véritable place de

1. Lettre de Claude Tolomei écrite de Rome le 26 juillet 1543, à Jean-Baptiste Grimaldi, sur les eaux et les fontaines de Rome.

ville de province. Tout ce qu'il y a de grand ou de distingué passe à Rome. Madame de Staël avait spirituellement surnommé cette admirable ville le salon de l'Europe ; et si ses monuments rappellent tous les temps [1], les étrangers qu'on y rencontre rassemblent tous les pays. La simple contemplation et le séjour prolongé de Rome peuvent tenir lieu de longues études et de beaucoup de voyages. On doit ajouter que ces étrangers viennent pour voir, connaître ou se reposer, et qu'ils sont pris et observés dans leur bon moment. Aussi Rome avec ses ruines, ses souvenirs, et les personnages importants qu'elle reçoit, est le lieu de la terre où l'on s'étonne le moins ; il serait inutile et maladroit de chercher là à produire de l'effet, et bien des gens d'esprit, non prévenus, en ont été pour leurs frais de dissertations, de pensées et de bons mots.

La fontaine dite la *Barcaccia*, du Bernin, si elle fait peu d'honneur à son goût, prouve toutefois la fécondité et les ressources de son talent, puisque l'eau, assez abondante, ne pouvait jaillir en jet, ni dépasser ce niveau.

La petite maison du Poussin, au mont Pincio, place de la Trinité n° 9 (un tel nom excuse ces détails), qui communique à l'église par une longue terrasse, est voisine de la maison de Salvator Rosa et en face celle de Claude Lorrain, autre grand et poétique maître du vrai. Cette maison que le moule de l'Hercule Farnèse suffisait à remplir à moitié, était préférée par le Poussin à la maison du jardin des Tuileries que Louis XIII lui avait donnée, quoique celle-ci eût aussi ses vues. Il mourut dans cette retraite après quarante-deux ans de séjour à Rome, moins les deux années de son apparition en France. C'est à tort que son goût de simplicité a été pris pour de la pauvreté, car il tirait de ses ouvrages qu'on sollicitait un noble et légitime profit. La vieillesse du Poussin fut triste et souffrante : « Il y a quelque temps, écrivait-il, que j'ai abandonné les pinceaux, ne pensant plus qu'à me préparer à la mort ; j'y touche du corps. » Il était étranger, sans ami, « car, ajoute-t-il, il n'y en a point dans

1. *V.* ci-dessus, chap. XVIII.

cette ville ; » trait amer que j'ai ouï trouver juste par des personnes qui ont habité Rome et qui l'ont le plus admirée. La demeure du grand peintre français est possédée, depuis nombre d'années, par un peintre anglais, M. Dei, vivant à Londres et plus que centenaire ; son gendre, M. B******* l'habite aujourd'hui, mais il paraît qu'un procès entre les frères Massani, créanciers de M. Dei, et M. B*******, qu'il a déjà perdu deux fois, fera passer aux deux plaideurs romains l'historique maison, le monument du mont Pincio.

La Villa Médicis fut élevée vers 1550 par le cardinal Jean Ricci de Montepulciano, sur le dessin d'Annibal Lippi, à l'exception de l'élégante façade intérieure attribuée sans preuve à Michel-Ange. Cette belle villa, qui posséda la Vénus et les autres premiers chefs-d'œuvre antiques de la galerie de Florence, qui servit de prison à Galilée pendant son procès, est devenue l'Académie de France. Cette institution, fondée par Louis XIV en 1666, a été attaquée par des raisons assez spécieuses : Girodet fut un moment d'avis de laisser voyager les jeunes gens où ils voudraient [1]. Quoique depuis sa spirituelle lettre, dictée par l'ennui qu'un élève si impatient et si plein d'ardeur éprouvait à l'Académie, où toutefois il a fait son plus bel ouvrage, le régime de l'établissement ait été très-amélioré, il peut encore laisser à désirer ; c'est ainsi que les pensionnaires, animés d'ailleurs d'un si vif désir de célébrité, vivent trop à part et entre eux, qu'ils restent trop Parisiens et n'étudient point assez l'Italie. Mais si l'on peut réviser les règlements de l'Académie, lui donner plus d'indépendance, et la mettre en harmonie avec la marche du temps, selon le vœu de son dernier et brillant directeur [2], il serait à jamais déplorable de supprimer un moyen si puissant d'émulation pour les élèves, qui les fixe pendant plusieurs années à l'étude du beau, au lieu de les jeter dans le gain du mé-

1. *V.* les Lettres XLV et XLVII de sa Correspondance, t. II des *Œuvres posthumes*, publiées et mises en ordre par M. P.-A. Coupin. Paris, 1829. Girodet a depuis mieux apprécié le mérite de l'Académie qu'il considère (note 7 du 1er chant de son poëme du *Peintre*) comme *un bel et utile établissement.*

2. *V.* la lettre de M. Horace Vernet, écrite de Rome le 3 novembre 1830.

tier, et de détruire l'un des plus magnifiques encouragements qui aient été accordés aux arts. Au lieu de renverser le monument du grand siècle, je voudrais qu'il reçût un accroissement convenable et nouveau. Le voyage d'Italie est singulièrement utile au développement des facultés littéraires; pourquoi le gouvernement n'enverrait-il point dans cette terre classique les lauréats des prix de poésie et d'éloquence couronnés par l'Académie? Le séjour de la Villa avec ses vastes jardins, son admirable vue offrant, d'un côté, l'aspect complet de Rome, Saint-Pierre, le Vatican, et de l'autre, la solitude et les pins de la villa Borghèse, ce mélancolique séjour inspirerait nos poëtes. Les artistes profiteraient à leur tour d'un tel voisinage, et l'on verrait se renouveler ces liaisons, ces amitiés entre eux et les écrivains, fréquentes aux XV[e] et XVI[e] siècles, qui contribuèrent réciproquement au goût et à la perfection de leurs ouvrages[1]. Les hommes de lettres, les érudits, les peintres, les sculpteurs, les architectes, les musiciens, tous les voyageurs de notre pays distingués par les travaux de l'esprit pourraient encore, à leur passage, être reçus à l'Académie, qui deviendrait ainsi comme l'hôtel de la France artiste et littéraire en Italie. La vacance des bâtiments du couvent de la Trinité-du-Mont, par l'extinction des Minimes français qui l'habitaient et desservaient l'église, était peut-être favorable à ce projet. Malgré tout le respect que méritent les dames du Sacré-Cœur, établies illégalement depuis quelques années dans ces bâtiments, j'avoue que je leur aurais préféré cette profane destination[2].

1. *V.* liv. VI, chap. III, et liv. VII, chap. XII.

2. Le couvent de la Trinité-du-Mont, voisin de l'Académie de France, a subi la barbarie du cadran italien, au lieu de l'heure à la française, que l'on y entendait du temps des Minimes. Le prieuré de Malte, bâtiment voisin de l'autre côté du couvent, fut acheté par le roi de Bavière, et l'on parla un moment d'y établir une académie à l'instar de la nôtre : ce couvent de religieuses vouées à l'éducation de jeunes filles, aurait ainsi été bizarrement placé entre deux écoles d'artistes. Les dames du Sacré-Cœur, au nombre de treize, furent appelées de Paris par Léon XII pour s'occuper de l'éducation des enfants de qualité; parmi ces religieuses était la jeune princesse russe L*** G*******, qui donnait des leçons d'anglais et de dessin. Malgré la protection du pape et ses instances auprès des

Le Mont Pincio, l'ancienne colline des Jardins (*Collis hortorum*), ainsi appelée des jardins de Salluste, de Lucullus et de Domitien, est redevenu digne de son premier nom depuis sa promenade publique, l'unique de Rome, commencée et très-avancée par l'administration française, et terminée sous Pie VII.

CHAPITRE XXXV.

Port de Ripetta. — Palais Borghèse. — Galerie. — Palais Madama. — Maison de Raphaël. — Place Navone. — Fontaine. — Lago. — Académie philharmonique. — Palais Pamfili. — Dona Olimpia. — Palais Braschi. — Pasquino. — Palais Massimi. — Imprimerie à Rome. — Palais Mattei. — Fontaine delle Tartarughe. — Palais Costaguti.

Le petit port pittoresque de Ripetta reçoit les barques chargées de vin, d'huile, de blé, de bois et de charbon, qui descendent de la Sabine et de l'Ombrie. Le travertin d'une arcade du Colysée, tombée lors du tremblement de terre de 1703, fait partie de sa construction. Deux colonnes près d'une fontaine indiquent les diverses inondations du Tibre : la plus haute et la plus fatale est celle de l'année 1598, qui emporta deux arches du pont Palatin, appelé depuis *ponte Rotto*.

Les façades réunies de l'immense palais Borghèse surpasseraient en étendue celle du palais Pitti de Florence. Sa forme est celle d'un clavecin, dont il porte le nom (*il cembalo di Borghese*). L'architecture est du vieux Martin Longhi : on estime la cour en portiques à deux étages et l'ordonnance sage et habile du plan, malgré la disposition irrégulière du terrain. La galerie, la plus riche et la mieux tenue de Rome, compte dix-sept cents tableaux originaux. Parmi un si grand nombre d'excellents ouvrages, on distingue : du Garofolo, la *Descente de croix*, le plus capital de ses tableaux de Rome, dont plusieurs

seigneurs de Rome pour les inviter à mettre leurs enfants dans cette maison, elle était fort peu florissante, les dames romaines ne voulant point, à ce qu'il paraissait, que leurs filles fussent mieux élevées qu'elles.

belles figures sont d'une puissance extraordinaire de modelé; du Dominiquin : la *Chasse de Diane*, éternellement copiée, d'une exécution plus fine qu'il ne lui appartient : quelques nymphes semblent dignes du Corrège pour la légèreté et la couleur, la *Sibylle de Cumes,* inférieure à la sibylle persique du Guerchin[1], quoique peut-être plus expressive et plus inspirée ; de Paul Véronèse : *S. Antoine prêchant les poissons*, auditoire muet, que l'on pourrait supposer peu intelligent, et qui paraît attentif, remué ; le *S. Jean dans le désert :* le paysage n'est qu'ébauché, le saint est de travers, mais les trois espèces de Turcs qui l'écoutent sont de la plus brillante couleur ; de Raphaël : la *Déposition du Christ au tombeau*, chef-d'œuvre fait à vingt-quatre ans, rempli de grâce, de l'expression la plus touchante et d'une pureté de dessin admirable ; le terrible *César Borgia* avec Machiavel, l'action et la pensée du XV[e] siècle; de Rubens : une *Visitation;* du Giorgione : un *David;* de Jules Romain : une nouvelle et bonne copie de la *Fornarine;* du Titien : le délicieux *Retour de l'enfant prodigue;* l'*Amour divin et l'Amour profane*, composition si pure, si précise ; ses *Trois Grâces*, d'une couleur si fine et si riche ; d'André del Sarto : une *Ste Famille;* de Jean Bellini : la *Vierge et l'enfant Jésus ;* du Corrège : une *Danaé;* et de Joseph Vernet : huit paysages de ses meilleurs et de ses plus grands. La belle cuve de porphyre de la seconde salle, trouvée au château Saint-Ange, n'a jamais pu servir, quoi qu'on ait dit, à contenir les cendres d'Adrien.

Le vaste palais *Madama*, aujourd'hui résidence du gouverneur de Rome, de l'architecture assez noble mais trop ornée de Marucelli, fut élevé sur l'emplacement des fameux thermes de Néron, par Catherine de Médicis, à laquelle il doit son nom. Il rappelle ainsi, à quinze siècles de distance, un double souvenir de crime et de sang.

Le palais Altemps fait honneur au vieux Martin Longhi : les portiques de la cour sont de l'architecture solide et caractéristique de Balthazar Peruzzi.

1. *V.* ci-dessus, chap. XIII.

La petite maison de Raphaël était rue *de' Coronari;* refaite en 1705, Carle Maratte a peint son portrait en clair-obscur sur la façade, mais ce portrait est à peu près effacé, et tout annonce, au dehors, l'indifférence pour la demeure de l'immortel artiste.

Le palais Cicciaporci, livré à des particuliers et occupé par des boutiques, est encore remarquable par sa bonne architecture de Jules Romain.

Presque vis-à-vis, le palais Niccolini, de Sansovino, est aussi d'une excellente architecture.

La place Navone, le plus vaste marché de Rome, donne assez l'idée, comme tous les marchés des grandes villes, de l'administration et de la police du pays. Ce marché a un obélisque de granit, des statues colossales, quatre fontaines et point d'abri, point de hangars, pour défendre les paysans du soleil ou de la pluie. Avec le goût de la magnificence, tout respire ici l'indifférence de l'utile. La place Navone occupe l'emplacement de l'ancien cirque, fait ou restauré par Alexandre-Sévère, et elle en a conservé la forme. La scène de l'inauguration de la grande fontaine, une des plus heureuses compositions du Bernin, cette scène, tout italienne, montre quelle était l'adresse de l'artiste, véritablement né *pour vivre avec les princes*, comme le disait Innocent X. Ce pape, malgré ses préventions, ayant été obligé de lui confier les travaux après la vue, par surprise, du plan, vint les visiter lorsqu'ils furent terminés, et passa deux heures sous les tentes à les examiner. Les eaux cependant n'avaient pas encore joué, quoique tout fût préparé pour les recevoir. Au moment de se retirer, Innocent demanda au Bernin quand il comptait les faire arriver. « Cela ne peut être tout de suite, « répondit l'artiste, il faut du temps pour préparer la route « (*strada*), mais je mettrai tout mon zèle à servir V. S. » Le pape après lui avoir donné sa bénédiction partit, mais il n'était pas à la porte de la première palissade que le fracas des eaux jaillissantes l'avertit de se retourner. Transporté de joie à cette vue : « Bernin, lui dit-il, vous êtes toujours le même ; le plaisir « de la surprise que vous m'avez causée prolongera ma vie de

« dix ans. » Aussitôt il envoya chercher cent pistoles, afin de les distribuer aux ouvriers. L'obélisque de la fontaine, importé à Rome sous le règne de Caracalla, était resté enseveli sous les ruines de son cirque : les quatre géants représentent les plus grands fleuves des quatre parties du monde, le *Gange*, le *Nil*, le *Rio della Plata*, et le *Danube*. On a prétendu que le voile qui couvre la tête du *Nil*, du sculpteur Fancelli, élève du Bernin, au lieu d'être une allusion au mystère de la source du fleuve, était une épigramme du Bernin contre son rival implacable le Borromini, et que cette figure se cachait la tête afin de ne point voir la façade de l'église Sainte-Agnès, le moins bizarre toutefois des ouvrages du Borromini. Le *Danube*, d'Antoine Raggi, autre élève du Bernin, est le meilleur de ces géants, et la figure de l'*Éthiopie*, de son autre élève François Baratta, n'est pas non plus sans mérite. Le Bernin qui avait confié les fleuves à ses élèves, s'était chargé de l'arrangement du rocher comme plus difficile.

Les samedis, les dimanches et les fêtes du mois d'août, dans l'après-midi, la place Navone est inondée de trois pieds d'eau (*lago*), au moyen de la fermeture des tuyaux qui reçoivent le trop-plein des fontaines. C'est une manière poétique d'arrosage et de nettoyage de marché tout à fait à l'italienne. Alors la place Navone est parcourue par de nombreux équipages, au bruit du peuple qui couvre le bord et applaudit les cochers habiles, à la vue des spectateurs placés aux fenêtres, et au son des fanfares; elle devient une sorte de naumachie de carrosses, divertissement assez analogue aux mœurs des nouveaux Romains.

Le palais Lancellotti est petit, mais de l'architecture de l'illustre Pyrrhus Ligorio. L'Académie philharmonique, fondée il y a quelques années et dirigée par un président et un conseil, l'occupe et y donne par an quelques grands concerts.

Le vaste palais Pamfili, plutôt rapetassé que bâti par Jérôme Rainaldi, obligé d'obéir aux fantaisies d'Innocent X, pape bizarre qui avait excommunié les gens qui prenaient du tabac dans Saint-Pierre [1], ce palais se recommanderait pour sa belle

1. Cette excommunication fut levée par Benoît XIII, Urbain VIII ayant fait

disposition, si la grandeur du style répondait à l'étendue de la masse. Cet ancien séjour de l'impérieuse, dissolue [1] et avide nièce d'Innocent, donna Olimpia Maidalchini-Pamfili dont la cupidité exposa plus d'une fois le palais à être pillé par le peuple romain, que quelques centaines d'écus jetés par les fenêtres apaisèrent [2], était, en 1826, la demeure d'un sage, M. le chevalier d'Italinski, ministre de Russie, alors vieillard de quatre-vingt-trois ans, homme possédant au plus haut degré cette simplicité supérieure et vraie, si différente de la simplicité commune. M. d'Italinski, deux fois ministre à Constantinople, une fois à Naples, était depuis cinquante ans hors de la Russie, qu'il avait si bien servie. Ce patriarche des diplomates de l'Europe était doué d'une instruction immense. Il avait travaillé à la continuation du grand recueil des vases étrusques de d'Hancarville, et sa nombreuse bibliothèque était principalement riche en livres orientaux [3]. Je me rappelle encore la vaste galerie peinte à fresque par Pierre de Cortone, qu'il ne quittait point, et dont une extrémité était la salle à manger, le milieu le salon, et l'autre extrémité le cabinet : une certaine colonne, que les gens ne dépassaient point, servait de limite à ce dernier, quand M. d'Italinski étudiait ou travaillait. C'est là que chaque jour il lisait, par distraction, soit Homère, Xénophon, Thucydide, soit une grammaire arabe, soit Térence, Virgile, Horace, soit quelque journal de science. Ce ministre de Russie ne ressemblait guère

précédemment la même défense pour les églises de Séville, Pasquino cita heureusement le passage de Job : *Contra folium, quod vento rapitur, ostendis potentiam tuam, et stipulam siccam persequeris.*

1. *V.* liv. XVI, chap. III.

2. Le 5 octobre 1654, comme Olimpia s'apprêtait à recevoir la visite de son oncle, elle s'aperçut qu'il lui avait été fait un vol considérable de perles, d'or et de pierreries. Peu de temps après, elle reçut une lettre du voleur, qui lui donnait les détails, prétendait qu'elle devait lui être fort obligée de ce qu'il n'avait pas tout pris, et l'invitait à mieux serrer ce qui lui restait; il joignait à sa lettre la restitution de 2,000 écus. Le pape, pour consoler un peu sa nièce, eut la faiblesse de lui accorder 30,000 autres écus.

3. M. d'Italinski, né à Kief, et mort le 27 juin 1827, a légué cette bibliothèque à l'empereur de Russie, qui a fait remettre à ses héritiers, comme prix de sa valeur, la somme de 45,000 roubles.

à son prédécesseur l'ambassadeur moscovite que Montaigne avait rencontré à Rome, « qui ne savoit parler nulle langue que « la sienne, et qui pensoit que Venise étoit de la dition du « pape [1]. »

Le palais Braschi, de bon style, quoique de la fin du dernier siècle, est, avec la richesse de ses marbres et son pompeux escalier, un monument du népotisme depuis longtemps cessé à Rome, et qui ne s'est point renouvelé. Malgré la beauté de son colossal *Antinoüs,* ces formes énormes ne paraissent point convenir au jeune et efféminé favori d'Adrien. Parmi les tableaux, on distingue : les célèbres *Noces de Cana,* du Garofolo; une nouvelle *Femme adultère,* du Titien; la *Lucrèce,* de Paul Véronèse, et le *mariage de Ste Catherine,* de fra Bartolommeo.

Le célèbre torse mutilé dit de *Pasquino*, un des ouvrages grecs les plus énergiques et les plus achevés, qui représente un Ménélas défendant le corps de Patrocle, sorte de fragment sculpté de l'Iliade, doit son nom au tailleur facétieux de Rome, près de la boutique duquel il fut trouvé. Le génie satirique est particulier au peuple romain. *Pasquino* et son compère *Marforio* sont l'opposition du pays, opposition dont tout le monde se mêle, que le gouvernement ne poursuit point, et qu'il fait même quelquefois parler pour amuser l'opinion, qui n'affiche plus rien, comme jadis, au pied de la statue, mais qui s'exerce toujours aussi violemment sur les personnes, et n'a que trop conservé le caractère des plaisanteries de *Pasquino* et de ses garçons, ses premiers orateurs. L'état de tailleur devait être au reste fort distingué en Italie, si l'on en juge par le titre suivant d'un ouvrage in-4° de Jean Pennachini : *Nobiltà ed antichità de' Sartori cavata da molti autori approvati* (Venise 1650).

Le palais Massimi dont les maîtres prétendent descendre des Fabius de l'ancienne Rome, bâti par Balthazar Peruzzi, dans un espace étroit, irrégulier, passe pour le chef-d'œuvre de l'artiste dont il fut le dernier ouvrage, et il est au premier rang des palais modernes. Avec sa cour et sa jolie fontaine, il donne encore

1. *Voyage*, t. II, p. 143.

l'idée de ce que pouvaient être les habitations de l'ancienne Rome. Le superbe *Discobole* grec, une des plus belles et des mieux conservées des statues de Rome, paraît une copie de la célèbre statue en bronze de Myron. Les peintures en clair-obscur de la façade du côté de la place Navone sont de Daniel de Volterre.

C'est dans la maison voisine du palais Massimi, plus petite et reconstruite, de bon style, par Balthazar Peruzzi, que s'établit, en 1467, la deuxième imprimerie de l'Italie (*in domo Petri de Maximis*), alors que les imprimeurs allemands Sweynheim et Pannartz, ne s'entendant point, à ce qu'il paraît, avec leurs compatriotes les moines de Subiaco, vinrent s'établir à Rome, et y imprimèrent l'*Orateur* de Cicéron, sans date, et la *Cité de Dieu*, de cette même année 1467, livres déjà d'une très-bonne exécution [1]. L'imprimerie romaine paraît aujourd'hui peu active et assez médiocre ; elle s'était illustrée dans le XVI[e] siècle par quelques belles éditions, telles que l'*Homère* d'Eustathe, de Bladus (1542-50), la *Bible* latine d'Alde Manuce (1590), alors directeur de l'imprimerie du Vatican, maintenant fermée faute de fonds, et même dans le XVII[e] siècle, époque de décadence typographique, par la fondation de la célèbre imprimerie de la Propagande, due au pape Urbain VIII, si riche de caractères orientaux.

Le palais Vidoni, inachevé, est à Rome l'ouvrage le plus authentique et le plus considérable de Raphaël, comme architecte. La façade, le soubassement servant de rez-de-chaussée, sont du meilleur effet, et allient la variété, l'harmonie à la force. L'attique ajouté n'est point de Raphaël, et altère la simplicité de son plan. On conserve à ce palais les fragments du calendrier de Verrius Flaccus, trouvés à Préneste, dans le dernier siècle, et suppléés savamment par M. Nibby.

1. Tiraboschi et ceux qui l'ont suivi ont été dans l'erreur lorsqu'ils ont cru que le *Donatus pro puerulis*, dont il n'existe plus un seul exemplaire, avait été imprimé à Subiaco, sur la foi de la requête présentée à Sixte IV en 1472, qui n'en parle point; il dut être plus probablement imprimé à Rome vers 1468. *V.* p. 44, la *Lettre de l'abbé de Rozan au bibliothécaire de Naples*, déjà citée, liv. XIV, chap. VI.

Le vaste palais Mattei, ouvrage noble et pur de Charles Maderne, artiste qui, depuis, a commencé la décadence de l'art (singularité que présente aussi l'histoire des lettres), est orné de belles statues, de bas-reliefs antiques et de peintures de bons maîtres. Sur l'escalier, sont attentivement disposés des siéges, espèces de tabourets, et ils sont antiques. Un bas-relief représente un *Consul faisant punir un coupable ;* une tête d'*Alexandre* est remarquable ; un plafond a été peint par le Dominiquin.

Sur la place, la fontaine *delle Tartarughe*, du dessin de Jacques della Porta, a quatre jeunes gens de bronze, fort élégants, de Thadée Landino, sculpteur florentin de la fin du dernier siècle.

Les plafonds du palais Costaguti ont une juste célébrité : le *Temps qui découvre la Vérité*, du Dominiquin, est digne de ce grand maître ; il y a une forte expression dans l'*Armide sur un char tiré par deux dragons*, de la première manière du Guerchin. La galerie a quelques ouvrages qui méritent d'être vus : un grand tableau de Poussin ; deux Têtes du Dominiquin.

CHAPITRE XXXVI.

Monte Testaccio. — Fête. — Peuple de Rome. — Minenti. — Vue.

Le mois d'octobre est le plus agréable temps de Rome. Le sol, rafraîchi par les pluies de septembre, est verdoyant et paré; des troupes joyeuses, vêtues de couleurs éclatantes, coiffées de chapeaux garnis de fleurs, de plumes et de rubans, dansant le tendre, le gracieux, le vif *Salterello* au bruit du tambour de basque et de la mandoline, chantant la ballade populaire *Viva ottobre che spasso ci dà*, parcourent les champs ; de légères carretelles, calèches de louage, emportent le peuple au Monte-Testaccio, tandis que les équipages de la bourgeoisie et de la noblesse défilent à la *porta Pia*. Les carretelles sont couvertes, sont chargées d'un double étage d'hommes, et surtout de femmes et de filles, appelées *Minenti* (pour *eminenti*), qui tous ont con-

servé leurs costumes populaires, au lieu de se mettre en dames et en messieurs. Quelques unes des filles sont des espèces de grisettes de Rome, mais grisettes robustes, énergiques, passionnées, qui s'enivrent, et sont même capables de la *coltellata*. Les *Osterie* (auberges et cabarets) du Testaccio sont remplies de monde; toutes ces physionomies, tous ces costumes, sont caractéristiques, pittoresques : s'il n'y a plus de peuple romain, il y a encore le peuple de Rome. Le Monte-Testaccio, dont les caves sont renommées par leur extrême fraîcheur (le thermomètre qui s'élève quelquefois au dehors jusqu'à 28 degrés, y descend à 8 ou 9) est formé, comme on sait, des débris de cruches antiques (*testa*) que l'on y a déposés. Quand on se rappelle la population de Rome, il paraît surprenant que tant de débris n'aient pas produit un plus fort exhaussement : la forme des pots les exposait fréquemment à se casser, et, comme l'a remarqué Courier [1], il faut encore entendre, par le mot latin, nos tonneaux que les anciens ne connaissaient point, malgré la célébrité du tonneau de Diogène, qui n'était peut-être qu'une grande cruche de terre. On doit ajouter que l'usage de ces vases était très-commun; qu'indépendamment du vin, ils servaient à conserver l'eau, l'huile, la cendre des morts, ainsi qu'à une multitude d'autres usages. Les tonneaux et les bouteilles d'une ville suisse ou allemande formeraient, je crois, en peu de temps, une butte plus élevée que le Monte-Testaccio. Cette colline semble d'ailleurs un emblème assez juste de la Rome moderne, si l'on considère toutes les grandeurs brisées qui viennent s'y réfugier; et elle-même n'est qu'une autre sorte de Testaccio où se rassemblent et s'entassent tous les pots cassés de l'univers.

De cette hauteur, la vue du soleil couchant était admirable. Poussin s'en est, dit-on, souvent inspiré, et il était impossible, en la contemplant, de ne pas éprouver le charme rêveur de ses tableaux.

1. *Correspondance*, t. I, p. 117.

CHAPITRE XXXVII.

Ghetto. — Pont des Quattro Capi. — Le Tibre. — Fontaine Paolina. — Contraste.

Le Ghetto, quartier des juifs, le plus triste, le plus infâme de ces repaires, présente comme une multitude de parias en boutiques, entassés les uns sur les autres. Le nombre des habitants, que la terreur du choléra a fait recenser pour la première fois, est de trois mille cinq cents, et l'on a calculé que, si le reste de Rome était à proportion aussi peuplé, elle ne contiendrait pas moins de cinq cent mille âmes, au lieu des cent cinquante et un mille neuf cent cinquante-sept, qu'elle avait en 1832. Tel est cependant l'effet de la population comme moyen de salubrité, que ce quartier, sale, étroit, infect, voisin du Tibre, n'est point du tout malsain, tandis que la *malaria* règne dans les parties désertes de Rome et au sein des plus belles villa. La barbare clôture des juifs, si opposée à l'esprit charitable du christianisme, n'a même point le précieux mérite de l'ancienneté, car elle ne remonte qu'au pontificat de Paul IV, vers le milieu du XVIe siècle. Il leur avait aussi imposé de porter par-devant le morceau d'étoffe jaune, dit *lo Sciamanno,* qui les distingue encore dans l'État romain. A sa mort un juif couvrit la tête de la statue brisée de ce pape, du même *Sciamanno.*

Le Ghetto forme une espèce de commune, dite *Università*, dont les recteurs ont le titre de *cacam;* une somme de 7,000 écus, dépense supportée par les cent neuf familles de marchands les plus à leur aise, est consacrée aux frais du culte, des écoles, des médecins, et surtout à secourir les pauvres, afin de pratiquer le précepte du Deutéronome qui interdit la mendicité, *et mendicus non erit inter vos.*

Le pont dit des *Quattro Capi* de ses quatre hermès de Janus, qui conduit à l'île Tibérine, fut bâti par L. Fabricius, directeur des chaussées, l'an de Rome 690, et il est aujourd'hui le plus ancien pont de la ville.

Le Tibre, bordé de palais, couvert de vaisseaux dans l'antiquité, n'a même point aujourd'hui de quais ; il coule obscurément dans un coin de Rome, et il n'a conservé que sa couleur blonde (*flavus Tiberinus*). Un méchant bateau à vapeur qui, à la mécanique près, doit assez ressembler au navire d'Énée, le parcourt jusqu'à Fiumicino; et telle est la décadence du fleuve qu'il n'a même point assez d'eau pour la machine moderne qui met cinq heures à faire ce voyage, et qui, sans les buffles auxquels on l'attelle, risquerait souvent d'être engravée. Le Tibre, ce fleuve sacré de l'ancienne Rome, qu'un magistrat créé par Auguste devait entretenir toujours pur, est devenu comme l'égout de la Rome nouvelle, dans lequel se jettent toutes les immondices. Clélie et ses compagnes, qui le passèrent au port de *Ripa grande,* auraient maintenant besoin de plus de courage, si elles avaient le goût de la propreté. Son eau, qui n'est bue que dans les maisons de quelques religieux du quartier, conserva longtemps la réputation d'être suave et salubre : Paul III en emportait dans ses plus longs voyages ; Clément VII, par ordonnance du médecin, en avait fait autant lorsqu'il vint à Marseille marier sa nièce, Catherine de Médicis, au frère du dauphin, depuis Henri II, et, Grégoire XIII, qui vécut quatre-vingt-quatre ans, but constamment de cette eau, maintenant si sale et si décriée. L'Arioste l'a chantée ; mais il était alors d'usage de la laisser déposer quelques jours, puisque parmi les choses que le poëte recommande à son frère de lui tenir prêtes à son arrivée à Rome, il dit :

Fa ch' io trovi dell' acqua, e non di fonte
Di fiume sì, che già sei dè veduto
Non abbia Sisto, nè alcun altro ponte[1].

Il paraît, d'après l'analyse que fit en juillet 1830 M. Chimenti, professeur de chimie à la Sapience, d'une double masse d'eau de cent livres, la première prise au *Ponte-Molle* avant qu'elle eût été altérée par son cours à travers la ville, la seconde au-dessous du port de *Ripa grande,* que l'eau du Tibre non-

1. Sat. III.

seulement est très-potable, mais encore d'une qualité supérieure à celle de la Seine et de la Tamise. Pendant l'été les vertus minérales et la douce température du fleuve en font un bain excellent, qui suffisait aux Romains de la république [1]. Cette température monte de dix-huit à vingt-quatre degrés, et elle ne varie guère que de deux à six degrés avec la température de l'air. Le projet de fouiller le Tibre afin d'en retirer des statues antiques et même les prétendus trésors cachés dans son lit, richesses dont parle Montfaucon, qui a quelquefois revêtu de son grave latin les contes des *ciceroni*, ce projet avait déjà été conçu par le cardinal de Polignac. L'expérience faite en 1823 a prouvé combien il était chimérique. Quant à l'autre plan de détourner le Tibre, dans le même but, sans trop songer à l'endroit par où il pourrait passer, il est encore plus ridicule.

La fontaine *Paolina*, sur le mont Janicule, supérieurement située, la plus abondante de Rome, paraît de loin un arc de triomphe jetant de l'eau. Le fracas de ses cinq bouches est véritablement étourdissant. Mais l'eau tartreuse amenée par un aqueduc que Trajan avait construit et qui fut restauré par le pape Paul V, n'est guère bonne qu'à faire aller les usines et les moulins placés au-dessous d'elle, et à tomber dans le Tibre. Elle fut construite avec les marbres provenant du temple de Pallas, élevé par Nerva et démoli par Paul V, nouveau et déplorable exemple de la destruction des monuments antiques à une époque civilisée.

C'est de la hauteur du Janicule qu'on est frappé de la disparate sensible qui existe entre les monuments de la grandeur romaine et les édifices modernes les plus admirés : les premiers sont moins distingués par leurs ruines que par leur majesté, et près des masses gigantesques du temple de la Paix, du Colysée et de la voûte du Panthéon, les palais Barberini, Farnèse et Saint-Pierre même, semblent petits.

1. *V.* ci-après, chap. XLIII.

CHAPITRE XXXVIII.

Palais Corsini. — Christine. — Ecce Homo, du Guerchin. — Bibliothèque. — La Farnésine. — Histoire de Psyché. — Galatée. — Tête, de Michel-Ange. — Villa Lante.

Le palais *Corsini*, autrefois de la famille Riario, fut habité par Christine, et on montre encore la chambre où elle mourut. Des détails curieux sur cette mort se trouvent dans une lettre de Menzini, témoin oculaire et ami de Christine, à Redi, publiée à la suite des *Lettere di Lorenzo il magnifico e d'altri illustri Toscani* (Florence, 1830, in-8°). Ces détails historiques auraient pu fournir quelques effets nouveaux à l'auteur français de la trilogie de *Christine*. La lecture de son testament immédiatement après la scène de désespoir causée par les derniers moments de la reine, et le mécompte qu'il produit sur ses gens, est rendu avec assez de vérité pour un poëte courtisan tel que Menzini : *Dopo un' ora incirca passammo dalla camera, ove giaceva, in altra stanza contigua, dove si aperse e si lesse il di lei testamento. Qui io non posso dirle tutte le particolarità di esso....... Lo aver lasciato particolarmente la sua povera famiglia senza verun conforto, con non farle niente di più di quel che qui in Roma costumi di fare ogni altro benchè mediocre signore, ha fatto credere che questo non sia stato il puro sentimento di così alta regina, ma che vi si sia adoprata manifattura di persone, che per vestire se stesse hanno volentieri e barbaramente fatto che tutti gli altri restino ignudi... Mi creda, che questo ha seccato le lagrime sugli occhi di molti, ed ha fatto sì che la regina non sia pianta, dove che con ogni piccola amorevole recognizione saria stata pianta eternamente.* Christine avait fondé au palais Corsini sa fameuse académie composée des premiers lettrés du temps. Malgré ses incorrections, le palais actuel, refait par Fuga, est un des plus vantés de Rome pour son habile disposition, la magnificence de l'escalier, et la distribution de l'intérieur. La galerie a quelques

ouvrages remarquables : l'*Ecce Homo*, du Guerchin, admirable par l'expression de sa douleur divine ; une *Vierge*, du Caravage, très-bonne ; une *Ste Famille*, de fra Bartolommeo, peut-être la plus gracieuse qu'il ait faite ; le *portrait de Jules II*, de Raphaël, qui n'est point inférieur à celui de la Tribune ; une nouvelle *Femme adultère*, du Titien, et son *Philippe II* qui pourrait bien être une copie ; un *Lapin*, parfait, d'Albert Durer ; la *Vie du soldat*, de Callot, en douze petits tableaux, d'une faible exécution et sans couleur, auxquels on doit infiniment préférer les gravures ; une *Annonciation*, de Michel-Ange ; la célèbre *Hérodiade portant sur un plat la tête de S. Jean-Baptiste*, du Guide, gracieuse, quoique l'ajustement soit maniéré, de mauvais goût, et que la tête d'Hérodiade n'ait point le caractère qui lui convienne ; une *Chasse de tigres*, de Rubens, d'un beau coloris, mais dont l'authenticité peut être contestée ; un *Paysage*, des meilleurs de Guaspre Poussin ; une *Vierge*, de Murillo, molle d'exécution, d'une extrême fraîcheur de coloris, et l'un des plus grands tableaux de l'école espagnole qu'il y ait à Rome.

La bibliothèque Corsini, créée par Benoît XIII, est riche de manuscrits et d'éditions du xve siècle ; sa fameuse collection d'estampes doit être mise au premier rang pour le choix et le nombre. Mais la communication de ces trésors paraît n'avoir jamais été très-facile, et les estampes ne se montrent que sur un permis de la main du prince. Cette bibliothèque a aussi quelques lettres de Christine.

Une villa charmante tient au palais, et s'étend sur la pente rapide du Janicule. Du casin, la vue de Rome est complète.

La Farnésine, monument dégradé de la splendeur de l'art au xvie siècle, ornée des peintures de Raphaël et de son école, de l'architecture de Balthazar Peruzzi, fut bâtie par le banquier de Rome Augustin Ghigi qui voulut y traiter Léon X et perpétuer sa réputation méritée d'homme de goût. Ghigi avait déjà fait imprimer dans sa propre maison, par Calliergi, le beau *Pindare*, petit in-4°, de 1515, le premier livre grec imprimé à Rome : ce banquier doit être regardé comme un des plus magnifiques mécène des temps modernes. On a prétendu qu'au

banquet donné par Ghigi au pape, à quatorze cardinaux et à tous les ambassadeurs de la chrétienté, le vendredi 30 avril 1518, les plats d'or passaient de la table dans le Tibre, mais l'historien de ce fameux banquet Tizio, ami de l'amphitryon, qui rapporte que le prix seul de trois poissons s'était élevé à 250 écus, ne parle point de cette extravagance fort probablement inventée, et prise du banquet donné par Antoine à Cléopâtre à Tarse.

Le triangle si frais, si vigoureux des trois Grâces de la *Fable de Psyché* passe pour être de la main de Raphaël. Ghigi, informé qu'il interrompait fréquemment ses travaux pour courir chez la Fornarine, eut l'attention de la faire venir chez lui, afin d'épargner le temps de l'artiste. Le *Mercure*, vu de face, qui s'envole, est vivant, aérien; le groupe de l'*Apothéose de Psyché*, plein de grâce, et le *Jupiter* embrassant le fils de Vénus, offre un mélange de majesté à la fois naïve, familière et sublime. Le *Conseil*, le *Banquet des dieux*, sont de magnifiques inspirations d'Homère. Malgré les éloges prodigués à la restauration, par Carle Maratte, de cette riche décoration, il est probable que, depuis, l'effet général a plutôt perdu que gagné, et le fond actuel paraît d'un bleu trop foncé. La poétique fresque de *Galatée*, si maltraitée par le temps, que l'on croirait inspirée par le génie de la peinture antique, est de Raphaël. Ce curieux passage d'une lettre à Castiglione, au sujet de la *Galatée*, explique avec modestie quelques uns des procédés de Raphaël dans la recherche et le choix du beau : *Della Galatea mi terrei un gran maestro, se vi fossero la meta delle tante cose che V. S. mi scrive : ma nelle sue parole riconosco l' amore che mi porta, e le dico che per dipingere una bella mi bisogneria veder più belle, con questa condizione che V. S. si trovasse meco a fare scelta del meglio. Ma essendo carestia e de' buoni giudici e di belle donne, io mi servo di certa idea che mi viene alla mente. Se questa ha in se alcuna eccellenza di arte, non so, ben m' affatico d' averla.* Les tableaux de la voûte, représentant *Diane sur un char* et l'*Histoire de Méduse*, de Daniel de Volterre, de Sébastien del Piombo et de Balthazar Peruzzi, ce dernier encore grand peintre et créateur des décorations théâtrales, font une telle illusion, que Titien

lui-même les prit pour des ornements en relief, et qu'il voulut qu'on lui apportât une échelle afin de les toucher; effet merveilleux que ces tableaux produisent encore. La superbe tête colossale dessinée au charbon par Michel-Ange, et crue un Alexandre, n'est point, ainsi qu'on l'a répété, une prétendue leçon qu'il aurait donnée à Raphaël sur la petitesse de ses têtes; mais il la fit en attendant son élève Daniel, et pour prévenir qu'il était venu : c'était sa carte de visite. Il faudrait, s'il était possible, commencer la visite de la Farnésine par les deux pièces du premier étage, dont les fresques, de l'école de Raphaël, avec de très-bonnes parties, perdent trop à être vues après les chefs-d'œuvre du rez-de-chaussée.

L'académie de Naples, instituée par Charles III à l'instar de l'académie de France, loge à la *Farnésine*. Les élèves, dirigés par M. Camuccini, sont au nombre de six : deux peintres, deux sculpteurs, deux architectes. Il est impossible d'étudier sous de plus admirables modèles, et le goût de cette école devrait y gagner.

La villa Lante, joli *casino* sur le Janicule, d'où l'on jouit d'un des plus beaux points de vue de Rome, est une des merveilles du talent de Jules Romain comme peintre et architecte. Les huit têtes de femme à fresque, de la salle de bain, passent pour les portraits des maîtresses de Raphaël, figures naïves, gracieuses, expressives, italiennes, que l'on retrouve dans ses divers chefs-d'œuvre, et qui semblent véritablement l'avoir inspiré. Elles furent, ainsi que la villa, commandées à Jules Romain par Balthazar Turini, dataire de Léon X et de Clément VII, ami intime et exécuteur testamentaire de Raphaël, prélat voluptueux qui cherchait par ces douces images à retrouver les traces et le souvenir de l'homme qu'il regrettait.

CHAPITRE XXXIX.

Palais de la Chancellerie. — Palais Farnèse. — Cour. — Galerie. — Palais Spada. — Bas-reliefs. — Palais Falconieri; — Sacchetti. — Pont Saint-Ange. — Château. — Girandole. — Palais des *Convertendi.* — Véritable cause de la mort de Raphaël.

Le palais de la Chancellerie, une des plus vastes constructions de Rome, un des chefs-d'œuvre du Bramante et le premier auquel il ait appliqué le résultat de ses recherches sur les monuments antiques, offre toutefois quelques traces de la maigreur du goût précédent. Il fut bâti avec le travertin du Colysée et le marbre de l'arc supposé de Gordien. La porte élégante vers Saint-Laurent *in damaso*, de Vignole, malgré tout son mérite, ne paraît point en harmonie avec le style du premier architecte, exemple coupable d'indépendance, si l'on peut le dire, suivi avec moins de droit par Dominique Fontana, auteur de la grande porte. Vasari qui a peint dans le salon l'*Histoire de la vie de Paul III*, avoue qu'obligé de finir promptement, il se servit d'apprentis qui ne firent point trop ce qu'il voulait, mais les fresques avaient été achevées en cent jours. Le palais de la Chancellerie fut jadis le théâtre des fêtes, des prodigalités et de la magnificence presque royale du cardinal Pierre Ottoboni, vénitien, neveu du pape Alexandre VIII, prélat galant, ami des vers, des livres, de la musique, auteur de pièces dramatiques, de poésies, d'oratorio, qui avait fait entendre dans ce palais, en plusieurs soirées et aux applaudissements universels, la *Paraphrase des Psaumes* de Benoît Marcello, avec les paroles de l'arcadien François Lorenzini, et qui, malgré les richesses dont son oncle l'avait comblé, mourut insolvable. Un trait peint la délicate générosité d'Ottoboni. Afin de faire accepter à la duchesse Bernardine Albani une canne garnie de diamants qu'il avait fait travailler à Venise, il cacha à Castel-Gandolfo la canne de la duchesse; car il paraît qu'alors (c'était en 1700), les dames en portaient. Il la lui restitua, mais refusa de re-

prendre celle qu'il lui avait offerte, disant qu'il était indigne de la posséder et que depuis qu'elle était passée en de telles mains, elle avait acquis trop de prix.

Le palais Farnèse (*il dado Farnese,* le dé Farnèse, quoique sa forme soit d'un carré long), avec sa place disposée pour lui et ornée de deux abondantes fontaines dont les cuves de granit sont les plus larges que l'on connaisse, avec ses rues latérales et régulières, est le plus beau palais de Rome et le véritable type de l'architecture romaine, différente par son goût pur et fier de la rudesse florentine et de l'architecture d'apparat des palais de Naples et de Gênes. Trois architectes de premier ordre travaillèrent à ce chef-d'œuvre : Antoine San-Gallo en fit le plan et éleva les façades extérieures ; le premier étage de la cour est de Vignole, et Michel-Ange vint couronner l'édifice de son majestueux entablement. Le travertin de la cour provient des pierres tombées du Colysée, qui ne fut point démoli par Paul III, comme on l'a injustement prétendu, pour bâtir le palais, puisque ce pontife se montra toujours très-zélé pour la conservation des anciens monuments, et qu'un de ses premiers actes fut de créer le savant Latinus Juvénal Mannetto commissaire général des antiquités de Rome avec des pouvoirs très-étendus. Le choix, le travail de ce travertin, la précision et l'excellence de son appareil, n'ont été portés plus loin dans aucun autre édifice. Depuis les ouvrages des Romains, il n'a rien été construit de plus parfait que cette cour, et elle peut même rivaliser avec les premiers monuments du peuple-roi. Sous le portique est le grand sarcophage de marbre de Cecilia Metella, illustre romaine, femme de Crassus, dont la tombe, quoique négligée, paraît en harmonie avec une telle architecture. Un vaste escalier conduit à la galerie peinte par Annibal Carrache, aidé d'Augustin, son frère et de plusieurs de ses élèves, le modèle de toutes les galeries exécutées dans le même genre, magnifique décoration, peut-être trop surchargée d'ornements, d'après le goût du siècle, qui coûta à l'artiste huit années de travail, et ne lui valut que 500 écus d'or (3,000 fr.). Les plus remarquables de ces poétiques peintures si mal payées, sont : le *Triomphe de Bacchus,* dont le

Silène à cheval est parfait ; la *Galatée,* qu'on croit du Guide ; l'*Aurore enlevant Céphale*, et l'*Andromède.* Une salle, quoique peinte par Salviati, Thadée Zuccari et Vasari, mérite d'être examinée : on y voit la *Paix conclue entre François Ier et Charles-Quint ; Luther argumentant contre le nonce Cajetan,* et quelques traits de l'histoire de la maison Farnèse. Le groupe colossal d'*Alexandre Farnèse,* couronné par la Victoire, l'Escaut enchaîné à ses pieds et la Flandre à genoux, est l'ouvrage du sculpteur toscan Moschino, et tiré du marbre d'une des colonnes qui soutenaient la voûte du temple de la Paix.

Le palais Spada fut restauré, enjolivé par le Borromini qui a construit dans un petit jardin une colonnade formant une perspective imitée par le Bernin dans l'escalier du Vatican, genre d'illusion qui semble tout à fait un contre-sens au milieu des brillantes réalités d'un tel pays. La galerie, sans être du premier rang, a quelques tableaux remarquables : le *David avec la tête de Goliath*, du Guerchin, ajusté d'une manière très-pittoresque ; un *portrait,* du Titien ; une *Charité romaine,* d'Annibal Carrache, originale de composition, vigoureuse d'exécution ; le *Marché de Naples et Mazaniello haranguant l'armée des Lazzaroni*, un des bons ouvrages de Michel-Ange des Bamboches ; une mère apprenant à travailler à sa fille, dite *Ste Anne et la Vierge,* de Michel-Ange de Caravage, vulgaire et vraie ; la *Didon*, du Guerchin, le meilleur tableau de la galerie ; le *portrait du cardinal Spada,* du Guide, un des beaux portraits de Rome. Les salles basses offrent de célèbres sculptures antiques : une statue de philosophe assis méditant, dite d'Aristide, mais qui paraît plutôt un *Aristote :* la vertu n'a pas besoin de tant songer ; les huit bas-reliefs provenant de l'escalier de Sainte-Agnès hors des murs, où ils formaient, la face sculptée tournée contre terre, autant de marches, les plus beaux bas-reliefs et les mieux conservés peut-être que nous possédions de l'antiquité romaine. La colossale statue nue, dite de *Pompée*, au pied de laquelle César serait tombé, que les républicains de 1798 transportèrent dans le Colysée lorsqu'ils y jouèrent la pièce de Voltaire, vient, par une autre folie, d'être payée 100,000 fr. par

un Anglais. Cette fameuse statue n'est qu'une statue d'empereur sur laquelle on a collé la tête de Pompée (tête sans génie et sans bonté) : les bandelettes impériales pendent encore sur le col, et ce Pompée a les deux pommes d'Adam des deux statues [1].

Le palais Falconieri fut réparé par le Borromini qui ajouta la façade. La nombreuse galerie, la plus riche en tableaux des écoles flamande, hollandaise, allemande et française, a été formée avec zèle et avec goût par M. le cardinal Fesch. On distingue : un *Crucifix avec des anges, la Vierge et quelques saints,* de la première manière de Raphaël ; un *Enfer,* des beaux ouvrages du frère Angélique ; une bonne *Ste Famille avec S. François adorant l'enfant Jésus*, de Rubens ; un *S. Jérôme*, plein d'expression, de l'Espagnolet ; deux *Batailles,* du Bourguignon ; une *Cène*, de l'Albane ; une *Ste Cécile*, du Guerchin ; un *Conseil,* tableau du Titien, admirable par la couleur et la simplicité des moyens dont il s'est servi pour obtenir un tel effet ; quelques fragments de fresques, de Sébastien del Piombo, du style le plus élevé, le plus grandiose ; un Teniers, et un *S. Jean prêchant*, de Rembrandt, des chefs-d'œuvre de ces maîtres. Quelques tableaux inférieurs de cette galerie ont été envoyés en présent par M. le cardinal ; j'en ai retrouvé plusieurs dans un oratoire de marins corses d'Ajaccio [2] ; d'autres sont allés décorer des autels catholiques de l'Amérique ; ils y perpétueront paisiblement le souvenir de Napoléon dont les autres parties du monde gardent de si glorieuses ou de si terribles traces.

Le beau palais Sacchetti fut construit par le grand architecte Antoine San-Gallo, à son propre usage. Quoique les fenêtres du rez-de-chaussée aient leur encadrement un peu trop chargé de profils, que les consoles en soient lourdes et aient trop de saillie, l'ordonnance générale et la disposition de la façade sont d'un goût sage et régulier, et ils portent le caractère de solidité particulier aux travaux de l'auteur. On voit au palais Sacchetti les

1. *V.* liv. IV, chap. II, l'opinion de Cicognara sur une autre prétendue statue colossale de Pompée, qui n'est qu'un Tibère.

2. V. *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne,* liv. I, chap. I.

armes du pape Paul III (Farnèse), qui avait discerné le génie de San-Gallo, arrivé menuisier à Rome, et fait sa fortune, ainsi que l'exprime heureusement l'inscription : *Tu mihi quodcumque hoc rerum est.*

Le pont Ælien, devenu pont Saint-Ange, le plus beau pont de Rome, à l'exception des parapets et de quelques légères réparations, est antique. La décoration des dix figures colossales d'anges tenant les instruments de la Passion, fut exécutée par le Bernin et ses élèves. Il est difficile d'imaginer rien de plus ridicule que l'effet du vent dans les vêtements des anges et la conformation des ailes. L'ange portant la croix est de la propre main du Bernin, et passe pour un de ses ouvrages les plus maniérés. Malgré tous leurs défauts, ces figures ont au moins le mérite important d'être en proportion et en rapport avec l'ensemble du pont.

Le mausolée d'Adrien, monument des talents du césar architecte, fut bâti pour lui et ses successeurs, lorsqu'il abandonna le tombeau qu'Auguste s'était aussi élevé ainsi qu'aux empereurs qui devaient le suivre. Il y a quelque chose de noble dans cette émulation des maîtres du monde à s'occuper autant de la mort : de pareils tombeaux n'ont pas moins immortalisé la mémoire des deux empereurs que leurs palais. Les mausolées d'Auguste et d'Adrien ont eu depuis un triste sort : le tombeau d'Auguste est une arène pour des combats de bœufs, un cirque d'équitation et un théâtre d'artificiers[1]; et le môle d'Adrien sert de bagne et de prison. Malgré l'autorité de Procope et l'opinion commune, l'armée gréco-romaine de Bélisaire n'a peut-être pas jeté à la tête des Goths les belles statues antiques qui ornaient ce dernier mausolée, et le *Faune Barberini*, trouvé dans les fossés du château Saint-Ange, y sera probablement tombé par quelque autre révolution ou accident. Il ne devait guère rester de statues au môle d'Adrien lorsque Bélisaire s'empara de

1. Les combats de taureaux et de buffles ont été supprimés par le pape Pie VIII, mais on exécute toujours les jolis *fuochetti*, ainsi que l'incendie d'un grand ballon d'artifice dans cet amphithéâtre qui contient plusieurs milliers de spectateurs.

Rome : depuis soixante ans elle était au pouvoir des barbares, et plus de deux siècles auparavant Constantin avait employé les colonnes du mausolée à l'érection de Saint-Paul ; on peut croire qu'il aura dû alors également enlever les statues placées au-dessus de ces colonnes. Chose singulière, les fortifications du château Saint-Ange furent commencées par Boniface IX, avec l'argent qu'il reçut des Romains pour revenir à Rome célébrer le jubilé ; ce peuple, toujours passionné pour les spectacles, sacrifiait à sa folie les derniers restes de sa liberté. Un long corridor couvert dont la grosse maçonnerie est d'un assez bel effet à travers les colonnes de la place Saint-Pierre, communique du Vatican au château, afin que celui-ci, en cas d'émeute ou de révolte, puisse servir d'asile aux maîtres de Rome; monument de crainte et de menace fondé par Alexandre VI, et indigne de la paisible domination du père des fidèles.

J'avais une permission pour visiter le château Saint-Ange, que je parcourus du haut en bas. Ma descente aux flambeaux, dans les souterrains, avec des soldats et des geôliers, après avoir traversé la population de prisonniers et de forçats qui remplissent le château, donnait à notre expédition un air de roman. Tous ces forçats ne sont cependant ni des brigands, ni des criminels, car la peine des galères s'applique, à Rome, aux simples délits correctionnels, comme rixes, voies de fait, et même pour avoir sifflé ou fait du bruit au spectacle. Les fouilles qui s'exécutaient alors ont conduit jusqu'à l'ancienne porte du tombeau, qui était précisément en face du pont, ainsi qu'au chemin en spirale pavé en mosaïque à fond blanc qui conduisait aux diverses chambres sépulcrales. C'est du château Saint-Ange qu'à Pâques et à la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul part la célèbre girandole, double bouquet de quatre mille cinq cents fusées, imaginée par Michel-Ange et perfectionnée par le Bernin. A la plate-forme l'ange de bronze remettant l'épée dans le fourreau, ouvrage du flamand Wenschefeld, rappelle l'ange qui parut à saint Grégoire dans la même attitude et à la même place pendant une procession pour la fin de la peste de 593, et qui annonça la cessation du fléau.

De cette plate-forme, à laquelle il est indispensable de monter, on jouit d'une agréable vue.

L'élégant palais Giraud, depuis Torlonia, devenu magasin d'objets d'art anciens et modernes, est du dessin de Bramante, à l'exception de la porte.

Le vaste et beau palais des *Conversions* (*de' Convertendi*), rappelle trois des plus grands noms de l'histoire des arts : Bramante et Balthazar Peruzzi, ses architectes, et Raphaël qu'il vit mourir au milieu de ses élèves chéris et si dignes de lui, enlevé à l'admiration de l'Italie, trépas plein de gloire, apothéose qui a bien autrement illustré ce palais que cette mort de la reine de Chypre, Charlotte, qu'Innocent VIII y avait logée. Malgré l'opinion commune, Raphaël ne périt point des suites de ses excès avec les femmes; il paraît certain, d'après une autorité contemporaine récemment indiquée, qu'obligé de se rendre subitement de la Farnésine au Vatican, il y arriva hors d'haleine, s'arrêta dans une grande salle à discuter sur les travaux de Saint-Pierre et s'y refroidit; revenu chez lui, il fut atteint de la fièvre et mourut tout simplement de cette sueur rentrée [1].

CHAPITRE XL.

Université. — Professeurs. — Enseignement primaire.

L'université de Rome, qui remonte à la fin du XIIIe siècle, doit son titre de la *Sapience* à l'inscription mise sur l'entrée : *Initium sapientiæ timor Domini.* Le bâtiment, commencé sous Léon X par Michel-Ange, ne fut achevé que sous Grégoire XIII par Jacques della Porta qui a fait l'intérieur de la cour, remarquable par sa simple ordonnance tout à fait convenable à la studieuse et paisible destination de l'édifice. L'église et sa coupole en spirale sont citées comme des ouvrages les plus bizarres

1. *V.* dans la deuxième édition de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, par M. Quatremère, la note de la page 365, où se lit, d'après la traduction de Milan, le passage du texte italien de cette pièce.

du Borromini. L'organisation actuelle de la Sapience, due à Léon XII qui a augmenté le traitement des professeurs, se compose d'un cardinal archichancelier, d'un recteur, et de cinq colléges, savoir : les colléges de théologie, de droit, de médecine, de philosophie et de philologie, division qui répond à nos cinq facultés. Le collége théologique a cinq chaires : l'écriture sainte, la théologie dogmatique, la théologie scolastique, l'éloquence sacrée, la physique sacrée ; le collége de droit a sept chaires : les institutions du droit naturel et des gens, les institutions du droit public ecclésiastique, les institutions canoniques, le texte canonique, les institutions civiles, le texte civil, les institutions criminelles ; le collége de médecine treize chaires : l'anatomie, la physiologie, la chimie, la botanique, la pathologie et séméiotique, l'hygiène, la médecine théorico-pratique, la médecine clinique, l'histoire naturelle, la chirurgie, les accouchements, la chirurgie clinique, la pharmaceutique ; le collége de philosophie onze chaires : la logique et métaphysique, l'éthique, l'algèbre et la géométrie, la physique, l'introduction au calcul, le calcul sublime, la mécanique et l'hydraulique, l'optique et l'astronomie, l'architecture statique et hydraulique, la géométrie graphique, la minéralogie ; le collége philologique six chaires : l'archéologie, l'éloquence, les langues grecque, hébraïque, arabe, et syro-chaldéenne. La Sapience compte cinquante professeurs, parmi lesquels plusieurs très-distingués : M. Morichini, professeur de chimie, peut-être le meilleur médecin de Rome[1] ; M. Trasmondi, le moins faible chirurgien, professeur de chirurgie théorique ; M. de Matteis, de clinique ; le docteur Folchi, de matière médicale ; le bizarre et bibliomane Bomba qui mêlait quelquefois, d'une manière étrange, la théologie aux leçons de sa physiologie, tant soit peu arriérée[2] ; M. Carpi, professeur de minéralogie ; M. Metaxa, de zoologie et d'anatomie comparée et vétérinaire, dont les spirituelles leçons n'ont guère l'ordre et la suite d'un véritable cours ; M. Nibby, d'archéologie, dont je n'ai pu entendre qu'une leçon

1. Mort à Rome, le 25 novembre 1836, âgé de soixante-trois ans.

2. Mort à Rome, en mai 1836.

de rentrée, qui me parut remarquable par l'ordre, la précision et la solidité ; M. Sarti, d'hébreu ; M. Lanci, célèbre par l'indépendance de sa critique biblique, d'arabe ; M. Scarpellini, de physique sacrée ; M. Pieri, mathématicien qui a la foi de Pascal, de mathématiques sublimes. Les cours de la Sapience paraissent faits exactement et en conscience, et les cours de chimie, de physique, de médecine et de droit, étaient très-fréquentés.

L'enseignement primaire est florissant à Rome : l'esprit d'égalité du catholicisme a senti que cet enseignement était dû à tous ; sur le sol catholique de l'Espagne le peuple aussi sait lire ; mais l'enseignement primaire supérieur est une manie, une sorte de privilége que cet esprit d'égalité n'a point admise. Le nombre des écoles monte à trois cent soixante-douze, et celui des élèves à quatorze mille quatre-vingt-dix-neuf. Le prix des écoles dites de quartier (*regionarie*), dirigées par des laïcs, et dont beaucoup laissent à désirer pour l'ordre et la propreté, est par mois de 5 à 10 paoli (de 55 à 110 sous). Aucun maître ne peut avoir plus de soixante élèves, ou alors il doit prendre un sous-maître. Les coups de martinet, mais sans nœuds et seulement sur les doigts, sont encore tolérés : quelques maîtres les ont abandonnés, et il a été remarqué que leurs écoles n'en allaient que mieux. Par une disposition tout à fait italienne, les gens contrefaits ne peuvent être maîtres d'école, afin de ne point paraître ridicules aux élèves[1]. Les éléments du dessin et de l'architecture font partie de l'enseignement des trois écoles paroissiales de frères dits si injustement ignorantins. Un autre véritable modèle d'école populaire est celle de Saint-Nicolas, *a strada Giulia :* là, quatre-vingts enfants d'artisans trouvent le soir, en revenant du travail, des prêtres zélés qui leur donnent gratis des leçons de lecture, d'écriture, d'arithmétique, sans oublier la religion, et leur fournissent l'encre et le papier. La charité pourvoit à la distribution annuelle des prix ; il n'y a ni couronnes de chêne ou de lierre, ni livres dorés, et ces prix sont tout bonnement des hardes.

1. *Nullo in pretio discipuli habituri sint.* Tit. I, art. 7.

CHAPITRE XLI.

Théâtres. — Burattini.

La salle du théâtre *Valle,* un des trois principaux théâtres de Rome (l'*Argentina* et le théâtre d'Apollon servent aux grands opéras[1]), quoique restaurée, ne paraissait guère qu'une suite d'échoppes mal peintes et garnies de tentures passées; elle est mal fermée, mal chauffée, et il y fait à peu près aussi froid que dans la rue. Malgré tant d'imperfections et son excessive hauteur, elle a, comme la plupart des salles d'Italie, le premier des mérites, on y entend très-bien la musique de toutes les places. L'orchestre se compose d'espèce d'amateurs, exerçant un métier le matin (la basse était un rempailleur de chaises), et payés à 3 paoli (33 sous) par soirée. Les acteurs sont en général mal habillés. L'Osiris, du *Mosè,* avait un pantalon de basin blanc, et sur la tête, une plume d'oiseau de paradis, au-dessus d'un turban fort peu égyptien; Pharaon était vêtu à la grecque; Moïse portait une longue perruque grise, pendant sur ses épaules, assez semblable de loin à celle d'un conseiller au parlement, et il n'était guère mieux chaussé que dans la statue de Michel-Ange[2]. Combien il y avait loin de ces travestissements aux costumes fidèles, savants même, et peut-être trop savants, du *Moïse* de notre grand Opéra? La plupart des acteurs et des pièces que j'ai suivis au théâtre Valle, ont depuis paru sur notre scène italienne ou sont passés à son répertoire, à l'exception de Cosselli, bonne basse-taille, et de l'opéra de Pacini, les *Arabes dans les Gaules.* La censure dramatique du *Libretto* est fort sévère : on retranche de Sémiramis le superbe trait de son entrée, *Eccomi alfin in Babilonia*, sans doute à cause des sonnets de Pétrarque sur Rome, et particulièrement du fameux sonnet l'*Avara Babilonia ha colmo 'l sacco*, et dans le Barbier de Sé-

1. *V.* ci-dessus, chap. XXXIII.
2. *V.* ci dessus, chap. XX.

ville il est défendu à Figaro, par égard pour les monsignors, de donner du monseigneur à Almaviva; il n'est que *signor conte*. Les *docteurs moines*, le maître du sacré palais, et son compagnon, *personnes cardinalables*, qui laissèrent Montaigne à peu près libre de conserver dans ses Essais tout ce qu'il voudrait, étaient beaucoup moins rigoureux.

Les *Burattini*, les *Fantoccini* de Rome[1], sont un spectacle populaire fort divertissant. Un des plus laborieux érudits et théologiens du XVIIe siècle, Léon Allatius, bibliothécaire de la Vaticane, un de ces savants étrangers qu'allèrent rechercher les bienfaits de Louis XIV, y assistait, dit-on, presque tous les jours, comme Bayle allait aux Marionnettes, et j'y fus conduit le soir par un des habitués les plus lettrés du café Ruspoli qui en est voisin. C'était pendant le mois d'octobre; les scènes du Monte-Testaccio y étaient représentées avec beaucoup de gaieté[2], et le mécanisme des personnages et de la carretelle qui les avait conduits était parfait. Le personnage principal de ces pièces, Cassandrino, ne ressemble ni au grossier Girolamo de Milan, ni au docteur de Bologne; c'est un petit vieillard vert et fat, quelquefois maître de chapelle et beau chanteur, s'exprimant d'une voix perçante, dont les travers sont une allusion satirique aux ridicules du temps. Les *Burattini* représentent aussi de grandes pièces sérieuses, inférieures, il est vrai, à leurs jolies et spirituelles comédies de mœurs, mais qui ne manquent ni d'intérêt, ni de pathétique.

CHAPITRE XLII.

Hôpitaux. — Hôpital de la Consolation. — Coltellate. — Hôpital du Saint-Esprit. — Lancisiana. — Autel de Palladio. — Maison des Termini. — Mendicité à Rome. — Hôpital de Saint-Jean-de-Latran. — Sœurs grises en Italie. — Repenties. — Hôpital San-Gallicano. — Benfratelli — Hospice Saint-Michel — Palazzina. — Nombre des fous en Italie.

Rome toujours si riche de monuments religieux secourables

1. *V.* liv. III, chap. XVIII.
2. *V.* ci-dessus, chap. XXXVI.

à l'âme, ne fut guère moins prodigue de soins envers les infirmités du corps. Cette multitude d'antiques, de vastes et de superbes hôpitaux montre à quel point le catholicisme, au lieu d'être inapplicable, hors des mœurs, sait être social et ami de l'humanité. Les diverses nations, les états et les âges divers ont leurs hospices grands ou petits, et ces derniers ne sont pas toujours les moins utiles. La philanthropie a perfectionné quelques détails extérieurs, mais la charité avait bâti l'édifice.

L'hôpital de la Consolation, qui remonte à l'année 1045, peut recevoir quatre-vingt-dix individus et a une moyenne de cinquante. C'est là que se traitent les victimes de ces fameuses *coltellate* (coups de couteau) qui, appliquées en plein jour, excitaient jadis l'admiration populaire et une si singulière commisération pour le meurtrier fuyant, supposé rival malheureux ou mari outragé. Les *coltellate,* quoique diminuées, n'ont point cessé; dans les fêtes et au cabaret elles se distribuent comme ailleurs les coups de poing, mais elles semblent proportionnées à la nature et à la forte race de ces hommes, car ils guérissent rapidement. La vue du sang ne produit pas chez les Romains le vertige qu'elle produirait chez des peuples nouveaux, que cette vue réitérée rendrait féroces et jetterait dans de vastes massacres. Ces fureurs partielles sont une sorte de débris antique, un reste du cirque, et le fond des mœurs n'en est point altéré.

L'hôpital du Saint-Esprit, le plus considérable de Rome, formé de constructions d'époques différentes, offre une masse imposante. On y traite les fièvres; il compte seize cents lits et une moyenne de cinq à six cents malades. Il possède la riche bibliothèque médicale léguée par le célèbre docteur Lancisi, dans laquelle beaucoup d'ouvrages et des plus magnifiques sont de ces présents que la grandeur de Louis XIV envoyait aux illustres étrangers. Les religieux de l'ordre du Saint-Esprit, fondé au commencement du XIIIe siècle par Guy de Montpellier, son premier commandeur, desservent l'hôpital. Il est administré par un prélat qui porte ce titre honorable de commandeur du Saint-Esprit, et cette charge d'hôpital mène au cardinalat. Comme l'art se glisse partout en Italie, à la salle d'Innocent VIII,

un autel de la plus élégante architecture est de Palladio; il le fit lorsqu'il vint à Rome s'inspirer si heureusement de l'antiquité, et c'est l'unique ouvrage qu'il y ait laissé.

Le vaste dépôt de mendicité *de' Termini*, fondé par Pie VII, et devenu maison de travail sous Léon XII, semblait un établissement très-bien tenu. Les arts et métiers y étaient montrés à plus de mille enfants, et pratiqués par les hommes les plus âgés. Le dessin, la musique, l'imprimerie, la gravure, entraient dans l'enseignement. Cinq cents hommes étaient occupés à fabriquer des étoffes de coton à l'usage du peuple, des couvertures de laine, des tapis; les enfants tressaient des corbeilles et faisaient de ces jolies chaises de paille *volantes*, destinées aux salons les plus élégants. Un nombre égal de femmes se livrait, dans un local séparé, aux mêmes travaux. Indépendamment de la vente des objets exécutés dans la maison, la dépense était de 35,000 écus romains (187,250 fr.) pour mille individus; et lorsque ce nombre était dépassé, le gouvernement ajoutait par tête onze baïoques et demi (12 sous) pour chaque journée. La maison *de' Termini* et la commission de secours instituée par le pape à la fin de 1826, paraissaient assez bien atteindre leur but, car le nombre des mendiants n'est point très-considérable à Rome.

Les deux grands hôpitaux de femmes atteintes de la fièvre et de la phthisie, de la place Saint-Jean-de-Latran, sont tenus avec soin et charité, et leur régime a reçu de récentes et importantes améliorations. Il y a des rideaux aux lits et de petits poêles de dix en dix lits pour tenir chaudes les potions. Cet hospice qui a quatre cents lits et une moyenne de deux cent cinquante malades, est le séminaire des sœurs grises établies à Rome par Léon XII, institution dont le bon Pie VII avait eu l'idée à son retour de Paris, mais qu'il n'avait point osé tenter[1].

1. Il m'est impossible de ne pas rappeler ici l'anecdote que je tiens de M. le chevalier Artaud, ancien chargé d'affaires de France à Rome, qui offre le plus bel éloge des femmes françaises. Un jour qu'il entrait chez le pape Pie VII, il le trouva au milieu d'une multitude de lettres en diverses langues. A la vue de notre compatriote le pape éclata par les plus magnifiques louanges de notre nation; puis il ajouta que, désirant introduire des sœurs grises en Italie, en Allemagne et en Irlande, il avait demandé là-dessus de nombreux rapports dans les trois pays, et

Des princesses romaines, parmi lesquelles on citait la belle princesse Catherine Doria, morte il y a quelques années, visitaient régulièrement cet hôpital et assistaient les malades. Quatre d'entre elles avaient même fondé un hospice particulier destiné à recevoir les femmes de mauvaise vie qui voudraient s'amender et travailler. Une personne qui avait été admise à visiter ce dernier hospice, racontait qu'elle y avait trouvé une vingtaine de femmes, dont la plus jeune pouvait avoir vingt-quatre ans; et, chose bizarre, il y en avait de cinquante et même de soixante ans. On lisait sur le registre de la maison que plusieurs étaient sorties pour se marier, d'autres pour prendre le voile; deux de ces dernières, ennuyées de la clôture, étaient retournées à leur ancien métier. En 1835 trois maisons pareilles existaient à Rome; le nombre des repenties était de quarante-huit.

Chaque année le jour de l'octave de la Fête-Dieu, la procession de Saint-Jean-de-Latran, suivie par des cardinaux et quelquefois par le pape, traverse la salle du grand hôpital avec la musique et des tambours qui ne cessent point de se faire entendre; car ces derniers ayant cru devoir se taire lorsque leur tour fut venu de relever la musique, les malades réclamèrent et exigèrent que l'on battît aux champs comme dans la rue. Le carreau de la salle est jonché de fleurs; les lits sont décorés de draperies de couleurs éclatantes; les malades sont parés et l'on fait, pour ce jour-là, un choix des plus présentables : dans ce pays de fêtes et de solennités, elles pénètrent même au sein des asiles de la douleur et jusqu'au chevet des malades et des mourants.

que, d'après les réponses qu'il avait reçues, ce projet était reconnu impraticable : la femme italienne n'avait point assez de courage et de force morale pour se soumettre à tant de fatigue; l'Allemande était trop facile (briccona); l'Anglaise ne manquait ni d'humanité ni d'exaltation, mais elle était trop *sostenuta* (mot difficile à rendre, et qui emporte un certain reproche de pruderie); la femme française seule possédait l'adresse, la confiance, la résolution, le *commandement doux*, la piété sévère, indispensable à un tel état. Des sœurs grises ont depuis été établies à Naples, vers 1810, sous le roi Murat. Les cinquante sœurs de Saint-Jean-de-Latran ne sont que des infirmières, qui parfois s'enivrent, font l'amour, et sont restées Italiennes et filles du peuple.

L'hôpital San-Gallicano, construit à la même époque que l'église par le pape Benoît XIII, est le plus beau et l'un des mieux tenus de Rome. On y traite les maladies cutanées ; il y a deux cent trente-huit lits, une moyenne de cent malades, et il est desservi par les sœurs grises de Saint-Jean-de-Latran.

L'hôpital Saint-Jean-Calabita, desservi par les religieux hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu, dits *Benfratelli* pour *fate bene fratelli*, consacré aux maladies aiguës, et dont la pharmacie est célèbre, n'a qu'une moyenne de quarante malades, quoiqu'il ait quatre-vingts lits. Il n'y a qu'un médecin, les frères pouvant le suppléer et étant eux-mêmes, par leur règle, médecins.

Le vaste hospice Saint-Michel est un des plus splendides établissements de charité. Il réunit au delà de sept cents personnes. Indépendamment de ses vieillards infirmes des deux sexes, de son conservatoire de pauvres filles qui reçoivent à leur sortie une dot de cent écus romains, de ses divers ateliers d'arts mécaniques, de sa grande filature, de sa fabrique de drap destiné à la troupe, et même de son imprimerie, l'on y enseigne libéralement à de pauvres enfants la peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure : plusieurs de ces élèves de la charité sont devenus d'habiles artistes, et l'on voit, exposés dans une des salles, quelques uns de leurs ouvrages. A la vérité le précepte *Soyez plutôt maçon* est parfaitement mis en pratique à Saint-Michel, et l'on renvoie sans pitié, au bout de quelques mois, à l'école des métiers, les élèves qui ne justifient point les espérances qu'ils avaient données. Une fabrique de tapisserie à personnages dépend de cette partie des arts de l'hospice ; elle est l'unique en Italie, et l'on ne sait en vérité si Rome doit se vanter d'un telle vieillerie. L'introduction récente d'une chaire de chimie appliquée aux arts et d'une école de chant valent infiniment mieux. J'avais visité l'hospice Saint-Michel avec un jeune Français de mérite, M. A***** de Ch*****, ancien auditeur au conseil d'état, appartenant à l'une de ces familles administratives de l'empire et de la restauration, si intègres, si éclairées, si zélées pour le bien public. Il parut très-satisfait du régime de la maison, dont le visiteur apostolique nous fit les honneurs

avec infiniment d'obligeance et de politesse. Peut-être y avait-il en France plus d'habileté dans la tenue des registres et les formes de la comptabilité, mais il était impossible de porter plus loin la surveillance et la sollicitude pour les individus.

La Palazzina, hôpital des fous, comptait trois cent quatre-vingt-dix-sept individus, dont deux cent trente-cinq hommes et cent soixante-deux femmes; ils n'étaient point tous exclusivement catholiques; il y avait quelques Anglais protestants et deux juifs. Les folies furieuses n'étaient guère que de cinq à six parmi les hommes et de huit parmi les femmes. Les rudes traitements autrefois en usage, étaient encore appliqués, en 1826, à ces infortunés; ils étaient attachés, enchaînés, et les *aguzzini*, armés de nerfs de bœuf, les menaçaient et les frappaient. Parmi les simples aliénations, quelques unes étaient produites chez les femmes par les scrupules religieux, par la peur de l'enfer ou par les chagrins de l'amour, maladies communes de ces âmes fanatiques ou passionnées. L'aliénation qui se multiplie avec les progrès intellectuels, le besoin des jouissances et les agitations diverses de notre civilisation, est beaucoup moins fréquente en Italie qu'en Angleterre et aux États-Unis. Les vingt-cinq maisons de fous italiennes, n'avaient en 1830 que mille sept cent cinq hommes et mille sept cent trente-six femmes, un fou par quatre mille huit cent soixante-dix-neuf habitants, tandis que la même proportion est en Angleterre d'un sur mille trente, et aux États-Unis d'un sur mille neuf cent treize. Malgré les secours accordés en 1837 à huit mille trois cent quatre-vingt-dix aliénés et l'amélioration de ce service en France, le chiffre des fous (de ceux des hôpitaux) n'a pu encore être constaté, ainsi que l'avoue M. le ministre de l'intérieur dans son rapport au roi.

CHAPITRE XLIII.

Temple de la Fortune des Femmes. — Amphithéâtre Castrense. — Minerva Medica. — Arc de Gallien. — Thermes de Titus. — Esquilin. — Forum, Temple de Nerva. — Forum de Trajan. — Colonne. — Camp des Prétoriens. — Mont Sacré. — Serpentara. — Pont Salario. — Topographie de Tite-Live. — Jardins de Salluste.

Près de tombeaux antiques, dont un à deux étages et bien conservé, est le temple dit de la Fortune des Femmes, élevé en mémoire de la rencontre de Coriolan et de sa mère, édifice majestueux dans sa simplicité et sa petitesse, mais dont la tradition paraît fort incertaine, puisque Coriolan était campé sur la voie Latine, à quatre milles de l'ancienne porte Capène, et que ce fut là qu'il dut être désarmé par Véturie.

L'amphithéâtre *Castrense* paraît, à ses débris et à ses colonnes en brique, du premier siècle. Les soldats romains s'y exerçaient à des jeux militaires, et combattaient les bêtes féroces; car dans leur passion du danger, ils semblent véritablement avoir fait la guerre à toute la nature. Il faut sortir des portes pour saisir l'effet complet de ces ruines à demi circulaires.

La belle ruine, mêlée de végétation, dite de *Minerva Medica,* de la célèbre Minerve avec un serpent, que l'on y a trouvée, et qui n'est point le théâtre anatomique imaginé par quelques antiquaires, n'était peut-être qu'un pavillon des jardins de Licinius, situés de ce côté. Cette construction du siècle de Dioclétien a perdu sa voûte qui s'est écroulée en 1828, ainsi que l'échafaud placé pour la soutenir, et elle n'est elle-même aujourd'hui qu'une ruine de ruine prête à périr.

Le monument dit des Trophées de Marius, d'où proviennent les trophées placés au devant du Capitole[1], paraît avoir été une superbe fontaine qui recevait les eaux de plusieurs aqueducs, afin de les distribuer dans les divers quartiers de Rome.

1. *V.* ci-dessus, chap. x.

L'arc de Gallien, d'une dimension médiocre, en gros blocs de travertin, fut érigé à cet empereur et à sa femme Salonine par un obscur Marcus-Aurelius Victor. A la chaîne suspendue au milieu était encore attachée, il y a peu d'années, la clef de la porte Salcicchia de la ville de Viterbe qui s'était révoltée contre le sénat romain du XIII[e] siècle, et qu'il y fit placer comme monument de sa victoire.

Les Romains, qui aux premiers temps de la république descendaient se laver dans les flots du Tibre, firent de leurs bains sous les empereurs, et lorsque les vieilles mœurs se furent altérées, de vastes édifices, de véritables monuments, ornés de statues et de peintures, assez uniformes par leurs dispositions, dans lesquels ils passaient leur vie, et qui réunissait tout ce qui peut satisfaire aux jouissances du corps, ou aux plaisirs de l'esprit. C'est ainsi qu'à côté des parties destinées aux diverses sortes de bains, à la promenade et aux exercices gymnastiques, se trouvaient des galeries, de vastes bibliothèques consacrées aux entretiens littéraires et philosophiques. Titus éleva rapidement ses thermes près de sa demeure, sur le mont Esquilin, et sur l'emplacement des jardins du palais détruit de Néron; mais il ne reste rien que le nom des thermes du premier empereur. Quelques corridors et chambres ornées de fraîches arabesques suffisent pour juger du luxe et du genre de décoration des anciens. Un architecte français de la plus haute distinction, qui a fait sur les lieux une étude approfondie des monuments de la Grèce et de l'Italie, ne pense point que, malgré l'opinion des antiquaires, ces chambres puissent dépendre des constructions de Néron ou de quelque autre palais : peut-être avaient-elles fait partie de la maison de Mécène qui était sur le mont Esquilin, et dont les jardins furent depuis possédés par le rhéteur Fronton[1]. Les artistes de la fin du XV[e] siècle, et Raphaël lui-même dans les Loges du Vatican, imitèrent ces élégantes arabesques; mais le grand artiste ne fit point boucher ensuite, comme on l'a calomnieusement prétendu, les galeries souter-

1. *V.* ses *Lettres*, liv. I, I.

raines, afin de dérober la trace de son plagiat, puisque longtemps après sa mort elles restèrent accessibles. Une telle barbarie était également indigne soit de son généreux caractère, soit de son talent qui n'avait point à rougir de ses ingénieuses imitations. Le déblaiement de sept à huit galeries fait en 1812 et 1813, et dans lesquelles on peut maintenant circuler au jour, est un des plus utiles travaux de l'administration française. Du haut des thermes de Titus l'on a une vue remarquable du Colysée qui, de côté, paraît tout à fait intact.

La solide et curieuse construction dite des Sept salles, quoiqu'il y en ait neuf, paraît avoir servi de réservoir aux thermes.

C'est sur le mont Esquilin qu'étaient les délicieux jardins de Mécène, ainsi que la maison d'Horace, devenue depuis propriété de Juvénal; Virgile et Properce, poëtes plus doux et plus tendres que les deux satiriques, habitèrent aussi cette colline encore aujourd'hui une des parties les plus salubres de Rome :

Nunc licet Esquiliis habitare salubribus[1].

Le *forum* de Nerva avait été commencé par Domitien : il était juste que la postérité préférât au nom du tyran celui du prince qui, selon Tacite, avait montré l'accord de l'empire et de la liberté (*principatum ac libertatem*). Ce forum fut témoin du cruel exemple fait par Alexandre Sévère sur un de ses favoris, Vetronius Turinus, qui promettait les grâces de l'empereur pour recevoir des cadeaux, ainsi qu'il se pratique toujours chez les serviteurs des grands de Rome; il le fit périr suffoqué par une fumée de paille et de bois humide, tandis que le crieur public répétait cet atroce jeu de mots : *fumo punitur qui vendidit fumum*. Les deux colonnes, avec des bas-reliefs d'une bonne exécution sans être très-purs, appartiennent à l'intérieur du forum. La corniche qu'elles soutiennent est riche d'ornements d'un excellent travail, ainsi que le bas-relief de la frise représentant les attributs de Pallas, à laquelle le forum était dédié.

Il ne reste du temple de Nerva, un des plus élégants édifices

1. Horat., *Sat. VIII*, 14.

de l'ancienne Rome, que trois superbes colonnes et un pilastre du portique, et une partie de la *Cella*. L'architrave et le soffite du portique sont magnifiquement ornés, et rappellent tout à fait les trois majestueuses colonnes, dites du temple de Jupiter-Stator. Le mur d'enceinte, de péperin, merveilleuse construction pour la hauteur et la solidité, doit être antérieur de plusieurs siècles à Domitien et à ses successeurs qui s'en seront servi.

Le forum de Trajan, ouvrage d'Apollodore, le plus splendide, le plus régulier des forum antiques, fut taillé dans le Quirinal à la hauteur de sa colonne, ainsi que l'atteste encore l'inscription de celle-ci. Déblayé par l'administration française, il présente aujourd'hui l'aspect peu imposant d'une espèce de cirque creux entouré d'une balustrade en fer, couvert de colonnes brisées, remises, dit-on, à leur ancienne place. Ces colonnes sont de granit, de brèche violette et autres riches matières. On peut ainsi juger de la disposition de l'ancienne basilique Ulpienne, exemple unique du plan des basiliques antiques. Au milieu s'élève la colonne dédiée à Trajan par le sénat et le peuple romain, pour ses victoires sur les Germains et les Daces. Un des bas-reliefs représente l'émigration courageuse de ces derniers qui abandonnèrent le sol fécond de leur patrie afin d'échapper au joug romain. Cette admirable colonne, dont les bas-reliefs variés comptent jusqu'à deux mille cinq cents figures qui semblent l'ouvrage d'un même ciseau, et qu'imitèrent les premiers artistes de la renaissance, est maintenant surmontée de la statue en bronze de saint Pierre, placée par Sixte-Quint qui a voulu qu'elle regardât le Vatican. Le piédestal, d'un travail exquis, et orné de trophées, d'aigles, de guirlandes de chêne, est le plus beau qui existe : les uniformes sculptés du piédestal de la place Vendôme n'y ressemblent guère ; car si l'exploit français est plus grand, la copie du monument romain lui est très-inférieure. D'après les récentes observations de voyageurs et d'artistes du nord, la colonne Trajane aurait été peinte d'or, d'azur et autres couleurs. Cette coloration, ce bariolage d'une haute colonne sculptée et de marbre serait une triste découverte puis-

qu'elle altérerait la noble simplicité du monument antique. L'on comprend très-bien que les meilleurs esprits, que des hommes qui l'ont aussi dessinée, étudiée, contestent et nient la prétendue et, il faut l'avouer, bien tardive découverte.

Le camp des prétoriens (*Castra prætoria*), construit par Séjan et détruit par Constantin, parce que cette redoutable milice s'était déclarée pour Maxence, offre encore quelques restes, qui servent de murs à la ville et de caserne à de pacifiques soldats pontificaux.

Le mont Sacré, jolie et fertile colline baignée par l'Anio, rappelle les deux célèbres et paisibles retraites du peuple romain, et son admirable bon sens dans la formation de sa liberté.

A un mille, à la pittoresque *serpentara*, sont les ruines de la villa de l'affranchi de Néron, Phaon, chez lequel il courut se cacher lâchement et se tuer en prononçant le mot fameux *qualis artifex pereo*, mot qui paraît de la folie chez ce monstre, et qui serait touchant, sublime, dans la bouche d'un artiste de génie.

Le pont *Salario*, sur l'Anio, détruit par Totila, fut refait au VIe siècle par Narsès, après sa victoire sur les Goths. Il avait été témoin du combat de Manlius et du soldat gaulois qui l'avait orgueilleusement provoqué. Sur la rive gauche était la ville des Antemnates, une des plus anciennes du Latium, dont les habitants s'étaient rendus aux jeux annoncés par Romulus, et qui devint sa première conquête lorsqu'elle tenta de venger le rapt de ses filles. Tout ce bord pittoresque de l'Anio jusqu'à Fidènes fut le théâtre des guerres continuelles de Rome naissante avec ses voisins, et atteste l'exactitude topographique de Tite-Live. L'historien latin est encore aujourd'hui un très-bon guide, et qui ne satisfait pas moins la raison que ses admirables récits n'enchantent l'imagination. Quoi qu'ait prétendu le docte Niebuhr, il paraîtra toujours impossible d'admettre que la critique moderne en sait plus long sur l'histoire romaine que Tite-Live et son siècle si éclairé, si lettré, si savant. L'esprit d'un peuple, la suite de ses actions, malgré quelques faits merveilleux qui se mêlent à son origine, l'aspect des lieux et des monuments sont

de plus sûrs témoignages que les fragments incertains de quelques palimpsestes. Ces premiers événements sont conformes au génie et à toute l'histoire du peuple romain ; ils offrent ainsi un degré suffisant de certitude, et ils paraissent plus dignes de confiance que la préoccupation germanique, que cette divination hautaine, fantasque, si peu d'accord avec elle-même dans ses conjectures, qui a transporté les clans et les mœurs de l'Écosse à la nature italique, et transformé les personnages si divers, si héroïques des premiers temps de Rome, en froids et philosophiques emblèmes.

Les jardins de Salluste, vaste marais cultivé, furent construits par l'historien latin au retour de son proconsulat de Numidie, où il avait refait sa fortune dissipée dans les plaisirs, et amassé d'immenses richesses par ses dilapidations. C'est dans cette superbe et voluptueuse retraite, qui depuis fit partie du domaine impérial, et qu'habitèrent Néron, Vespasien, Nerva, Aurélien, qu'il écrivait éloquemment contre le luxe et vantait la simplicité des vieilles mœurs républicaines. Ces jardins furent incendiés par Alaric à son entrée à Rome. On retrouve encore la forme d'un cirque, les restes de la maison de Salluste, un temple que l'on croit dédié à Vénus, et même, dit-on, le fameux champ du crime (*campus sceleratus*), où l'on enterrait vivantes les vestales trop sensibles.

CHAPITRE XLIV.

Portique d'Octavie. — Théâtre de Marcellus. — Velabrum. — Arc de Janus ; — de Septime Sévère. — Cloaca Maxima. — Le grand Cirque. — Vallée d'Egérie. — Temple del Dio Redicolo. — Thermes de Caracalla. — Tombeau des Scipions. — Arc de Drusus. — Temple. — Cirque de Romulus. — Tombeau de Cecilia Metella. — Temple de Bacchus. — Pyramide de Cestius. — Cimetière protestant. — Pont Sublicio. — Des histoires de ponts. — Aventin. — Sol volcanique de Rome. — Temple de Vesta. — Temple de la Fortune virile. — Maison de Rienzi. — Ponte Rotto.

Le portique d'Octavie, élevé par Auguste à sa sœur infortunée,

ce chef-d'œuvre d'architecture, des artistes de Sparte, Sauron et Batrachus, déjà cités [1], qui comprenait dans son enceinte deux temples dont les ruines existent encore; ce portique, que décorèrent les plus belles statues, et dont les ruines ont donné la Vénus de Médicis, placé aujourd'hui dans un carrefour infect, sert de hangar aux marchands de poisson, car le monstre parisien, dit la poissarde, n'existe point à Rome. J'ai vu incrustés dans les misérables constructions de la rue de la *Pescaria* de superbes fragments de colonnes de marbre cipollin, comme on reconnaît encore des débris de l'antique grandeur de ce peuple à travers sa dégradation actuelle.

Le théâtre de Marcellus, qui pouvait contenir jusqu'à trente mille spectateurs, fut consacré par Auguste au jeune fils d'Octavie, dix ans après sa mort, à jamais illustre par l'horoscope du poëte et le trait si profondément pathétique qu'il lui inspira. Telle était l'heureuse distribution du théâtre que les sénateurs, les chevaliers ou le peuple, dont les places étaient distinctes, pouvaient s'y rendre et en sortir sans se rencontrer. Ses élégantes colonnes ont servi de modèle pour les ordres dorique et ionique, et l'on imite encore l'habile disposition des deux ordres placés au-dessus l'un de l'autre. Devenu dans le moyen âge forteresse des Pierleoni et des Savelli, la famille Massimi le fit arranger pour l'habiter par Balthazar Peruzzi, qui, de l'aveu de Serlio, son élève, profita beaucoup de l'étude des substructions qu'il découvrit pendant les travaux; il passa depuis à la famille Orsini, et ce superbe monument romain, dont les portiques sont garnis de boutiques, est aussi le palais d'un prince romain moderne. Une longue montée qui conduit à la cour est formée des propres ruines du théâtre.

La vallée du *Velabrum*, ancien marais desséché par les rois, au moyen de la *cloaca maxima* et du *pulchrum littus*, véritable quai pour contenir le Tibre, conserve de grandes voûtes souterraines, autre preuve que la Rome de cette époque était déjà la capitale d'un état puissant.

1. *V.* ci-dessus, chap. XVIII.

L'arc de Janus *quadrifrons*, majestueux, mais du siècle de la décadence, paraît avoir été consacré soit par Septime-Sévère aux banquiers et marchands du quartier, soit par la flatterie de ceux-ci envers le maître.

Le petit arc de marbre de Septime-Sévère, remarquable par la richesse de sa sculpture et par la forme de son ouverture en plate-bande, lui fut dédié, selon l'inscription, ainsi qu'à Julie, sa femme, et à Caracalla et Géta ses fils, par les orfévres (*argentarii*) et les marchands de bœufs. Le nom et la figure de Géta ont disparu, comme ailleurs, par l'inimitié de son frère.

Le *forum boarium*, le marché aux bœufs, tirait aussi son nom de la fameuse vache en bronze de Miron que l'on y voyait. C'est là que Romulus avait commencé à tracer avec sa charrue l'enceinte de la ville éternelle.

La *Cloaca maxima* dont il ne reste plus que la moitié, un quart de mille, dans laquelle, selon Pline et Strabon, un chariot chargé de foin, qui peut-être était moins élevé que nos charrettes, pouvait passer, ce plus beau des égouts atteste encore la grandeur de Tarquin et de la Rome des rois, plus puissante, plus civilisée, plus magnifique que la Rome des premiers siècles de la république. Ces superbes travaux, imposés au peuple romain, étaient un des griefs allégués énergiquement par Brutus contre Tarquin, quoiqu'il y eût employé aussi des ouvriers étrusques [1]. Si ce dernier roi n'eût point commis d'autres excès, il serait digne plutôt d'admiration que de haine ; car il est impossible d'imaginer un plus noble monument d'utilité publique que cette construction formée de grands blocs de péperin sans ciment, qui, après plus de vingt-trois siècles, sert encore. Un joli ruisseau d'une eau pure et salubre, dont le peuple va boire le matin pendant l'été, et qu'il regarde comme un spécifique contre certaines maladies, tombe dans la *Cloaca*. Il a été reconnu pour la célèbre et sacrée fontaine Juturne près du Forum.

Le grand cirque dominé par le Palatin, et qui conserve encore la loge d'où l'empereur donnait le signal des jeux, le pre-

1. Tit.-Liv., lib. I, 55, 59.

mier et le plus magnifique des cirques de Rome, fut construit par Tarquin-l'Ancien dans la vallée même où Romulus avait célébré ses perfides jeux, brutale entrevue terminée par le mariage forcé et heureux des Sabines. C'est dans ce cirque, dont les rares et informes débris occupent le fond d'un marais, qu'avaient lieu les fameuses courses de chars. Agrandi par Jules César, embelli par Auguste, restauré et agrandi de nouveau par Vespasien, il pouvait, sous ce dernier empereur, contenir jusqu'à deux cent soixante mille spectateurs.

L'emplacement de la vallée d'Égérie paraît authentique; mais si le nom est doux, si la mystérieuse tradition est touchante, le lieu est assez laid. Une statue mutilée de jeune homme couché comme un fleuve est au fond de l'ancienne Nymphée que l'on a voulu mettre à la place même de la fontaine sacrée, et qui n'est qu'une construction du temps de Vespasien. La statue de marbre rappelle le vers de Juvénal qui regrettait de ne plus voir la fontaine Égérie dans son état naturel :

Nec ingenuum violarent marmora tophum.

L'élégant et petit temple du dieu *Redicolo* (*Campus Rediculi*) fut élevé à la place où Annibal leva son camp, *a diis injecto metu recessit*, dit le grammairien Festus Pompeius. Malgré quelques contradictions, j'ai foi à ce dieu qui fit reculer Annibal. Il semble qu'un pareil monument est bien dans les mœurs et la religion des Romains, dont la patrie était la première divinité.

Les thermes de Caracalla, vaste chaos de murs pantelants, mêlés d'herbes et de fleurs sauvages, à travers lesquels on a de merveilleuses vues, donnent une haute idée de la magnificence romaine et du luxe de ces constructions. Trois mille personnes pouvaient s'y baigner à la fois, et ils comptaient jusqu'à seize cents salles ornées de marbre et de porphyre. La superficie de ces ruines de bains dépasse d'un tiers l'emplacement de l'hôtel des Invalides. Malgré les importants travaux et les restaurations opiniâtres de notre compatriote M. Blouet, la destination d'une grande partie des pièces doit être fort incertaine; mais l'archi-

tecture se rapporte assez à celle des thermes postérieurs de Dioclétien, et le style n'a point échappé à quelques impuretés du temps.

Le tombeau des Scipions, le plus ancien, et l'un des plus glorieux mausolées de la Rome républicaine, était sur la voie Appienne. Quelle ne devait pas être la moralité constante de pareils monuments exposés sur les grands chemins, et l'émulation excitée par cet exemple perpétuel, héroïque, du sacrifice d'une même famille au service de la patrie? La découverte du tombeau des Scipions, en 1780, fut un événement dans l'histoire archéologique; mais l'illustre monument ne paraît point avoir été inconnu aux savants de la renaissance, puisqu'une des inscriptions qui s'y trouvèrent était consignée depuis cent cinquante ans dans un manuscrit du palais Barberini, et publiée depuis un demi-siècle dans le recueil de Doni. On a peine à s'expliquer comment, depuis cette époque, il a pu ainsi disparaître. Le modeste Ennius, le client, le chantre, le compagnon d'armes de Scipion-l'Africain, dont la pierre ne s'est point retrouvée, était enterré dans cet hypogée romain, tant le noble patronage des familles de Rome s'étendait même au delà du tombeau.

L'arc de Drusus, le père de l'empereur Claude, lui fut érigé, après sa mort, par le sénat et le peuple pour ses victoires en Germanie. Il est de travertin, avec deux colonnes de marbre africain, qui faisaient partie de sa décoration renouvelée par Caracalla, indigne de mettre la main à un tel monument. On voit encore le conduit pratiqué par ce dernier au-dessus de l'arc, ainsi qu'une partie de l'aqueduc destiné à ses bains.

Il ne reste que le souterrain du temple de Romulus, le fils de Maxence. Derrière le mur, vers le cirque de cet obscur Romulus, est un élégant tombeau, en forme de croix grecque, environné d'un corridor circulaire. Le cirque, le mieux conservé qui nous reste, avait été attribué à Caracalla, jusqu'aux fouilles exécutées aux frais de M. Torlonia en 1825. Chacun des nombreux gradins pouvait recevoir jusqu'à dix-huit mille spectateurs, et l'on voit encore les traces des piédestaux des belles statues qui décoraient la *Spina*.

Le tombeau de Cecilia Metella, chef-d'œuvre d'élégance, de solidité, de grandeur, le plus beau tombeau de femme connu, qui servit de modèle aux mausolées des empereurs, lui fut élevé par son époux Crassus, ainsi qu'on le voit par l'inscription. Il pourrait témoigner contre sa réputation d'avarice. Un bas-relief représente un trophée et partie d'une figure de la Victoire qui écrit sur un bouclier les exploits de Metellus, le vainqueur de la Crète, père de Cecilia Metella, et les exploits moins brillants de Crassus. L'ornement de la frise, formé de festons et de têtes de bœufs, fit donner au monument la grossière dénomination de *Capo di bove*: il servit de forteresse au pape Boniface VIII dont les armes s'y voient encore, et un château détruit par Sixte-Quint, comme repaire de brigands, y avait été ajouté. Une partie de l'église semi-gothique, construite par l'architecte napolitain Massuccio II, est encore debout.

Les ruines du tombeau de Marcus Servilius, aussi sur la voie Appienne, furent découvertes en 1808 par Canova, et ont été par lui généreusement laissées en place, et intactes.

A deux milles de là, M. Torlonia possède le grand domaine dit de *Roma Vecchia*, qui montre encore la vaste disposition d'un palais impérial, et qui a valu à son possesseur le titre un peu bizarre de marquis de la Vieille Rome.

Le temple incertain de Bacchus, bien situé, bien conservé et très-ancien, offre à la voûte quelques ornements et un bas-relief du meilleur temps. Il devint église dans le moyen âge : ses peintures de l'année 1011 sont fort curieuses pour l'histoire de l'art. La vue est une des plus belles de la campagne de Rome, et l'effet des arcades brisées des aqueducs singulièrement pittoresque.

L'obscur Caïus Sextius, qui ne doit sa réputation qu'à sa belle pyramide, était un de ces épulons dont le nombre avait été porté de trois à sept sous Auguste. Cette dignité bizarre consistait à faire les honneurs du banquet (*lectisternium*) offert aux dieux pour se les rendre propices dans les temps de calamités, ou les remercier des victoires accordées aux armes de la république. Les épulons dressaient dans les temples, autour

d'une table somptueusement servie, des siéges et des lits couverts de tapis et de coussins. On y plaçait les statues des dieux et des déesses invités, et Valère-Maxime nous apprend qu'ils voulaient bien s'assujettir aux usages humains, et que, dans cette cérémonie, Jupiter était couché sur un lit, et Junon et Minerve étaient assises sur des siéges. La pyramide de Sextius, si bien conservée, fut élevée en trois cent trente jours, selon l'inscription, par testament de cette espèce de maître-d'hôtel de l'Olympe, instrument de la superstition patriotique de Rome.

L'ancien cimetière protestant, couvert de brillants mausolées en marbre, était tellement encombré qu'il a été fort agrandi. La publicité de cette sépulture honore la tolérance de l'administration pontificale. Une des tombes est celle du poëte anglais Shelley, mort à trente ans, d'un naufrage sur la côte de la Spezzia, et dont le corps y fut brûlé païennement par lord Byron, son admirateur et son ami, aidé du capitaine Medwin et de quelques autres. Le cœur de Shelley ne put être consumé. Byron, selon la remarque d'un de ses biographes, ne montre point dans ses lettres une douleur bien vive sur la fin prématurée de Shelley, et il en paraît moins frappé que du spectacle sauvage et poétique de ce bûcher allumé par ses mains. L'inscription de la pierre de Shelley, *cor cordium*, un peu fade et prétentieuse, mise par sa femme, la fille de Godwin, prouve que cet homme, radical, athée, et qui avait signé ce dernier titre sur l'album du Montanvers, avait l'âme non moins douce que le génie, malgré la dureté et la violence de ses doctrines.

Le pont Sublicius, le premier pont bâti par les Romains, fut témoin de l'exploit d'Horatius Coclès, exploit assez suspect, comme toutes ces défenses de pont par un seul homme, imaginées chez les anciens et chez les modernes pour consoler l'amour-propre des armées en retraite. Tite-Live ne paraît point l'admettre lorsqu'il remarque spirituellement que le héros *rem ausus, plus famæ habituram apud posteros, quam fidei*, observation applicable à plusieurs autres faits primitifs de son histoire, et qui prouve qu'il n'était pas si crédule que la critique moderne l'a supposé. Le pont Sublicius fut plus d'une fois em-

porté par les crues du Tibre, sous Auguste et sous le pontificat d'Adrien Ier. En 1454, ses ruines furent démolies jusqu'à fleur d'eau pour servir de boulets de canon, dont plusieurs se voient encore au château Saint-Ange. Surchargé de baraques de pêcheurs, il est aujourd'hui redevenu de bois comme sous le roi de Rome Ancus Martius, lorsqu'il devait son nom de *Sublicius* aux poutres dont il était formé.

Le mont Aventin, la moins haute des sept collines, illustré à jamais par la sage retraite du peuple romain, autrefois orné de temples et de palais, est maintenant désert et n'a qu'un petit nombre d'édifices religieux. L'Aventin reçut sous l'administration française des plantations de coton qui réussirent assez bien. Les cinq chemins par lesquels on y monte sont dans la même direction, et peut-être les mêmes que les anciens. Ses pauvres et rares habitants, et l'ermite si admirablement peint par M. Schnetz, sont singulièrement pittoresques.

Sur la pente de l'Aventin, du côté du Tibre, était la caverne de Cacus, le premier, le plus illustre ancêtre des brigands romains. Les tourbillons de flamme et de fumée que vomissait le fils de Vulcain indiquent l'existence de volcans très-actifs, dont l'époque ne peut être assignée, mais dont les traces sont encore aujourd'hui très-visibles : la fable est sur ce point plus instruite que l'histoire. Virgile rapporte, que selon la croyance des vieux âges, le fondateur de Préneste eut un foyer pour berceau, ce qui le faisait croire fils de Vulcain :

Vulcano genitum. . . . .
Inventumque focis omnis quem credidit ætas.

Il est surprenant que les anciens n'aient point été frappés de l'aspect de ce sol qui semble en ébullition : faibles observateurs, ces Romains, si puissants, n'ont point soupçonné cette force de la nature, plus ancienne, plus terrible que leurs propres fureurs.

Le temple de Vesta, modèle de grâce et de goût, si grec de travail, d'arrangement, devint, par une de ces analogies fréquentes entre les temples antiques et les églises, la Madone-du-Soleil, titre qu'il a conservé, ainsi que l'autre titre bizarre de Saint-

Étienne *des Carrosses*. Ce célèbre petit temple, si élégamment ceint de vingt colonnes corinthiennes de marbre de Paros, les plus exquises de Rome, paraît avoir été refait vers la fin du IIe siècle, sous les Antonins.

Le temple de la Fortune virile, un des plus anciens de Rome, fut consacré à l'inconstante déesse par Servius Tullius qu'elle avait délivré des fers de l'esclavage pour les chaînes de la royauté. Il fut restauré au temps de la république, et dédié à la Madone vers la fin du IXe siècle. L'ordre ionique qui le décore est le principal des deux seuls exemples de cet ordre qui existent à Rome.

La maison dite de Pilate et de Rienzi ne reçut probablement ni l'un ni l'autre de ces hôtes fameux. Cette espèce de petit fort offre à l'extérieur un placage confus d'inscriptions et de fragments antiques dont Rienzi était amateur, et qui semblent assez analogues à l'éloquence et au caractère bizarre du personnage. On remarque ce vers, que l'on attribue à son ami Pétrarque :

Adsum Romanis grandis honor populis.

Le tribunat de Rienzi était contemporain de la conspiration démocratique du doge vénitien Marino Faliero et des massacres de la Jacquerie de France. Le même XIVe siècle avait vu la grande émeute des Ciompi à Florence, l'insurrection de Guillaume Tell, la révolte d'Artevelle en Flandre, et celle de Wat Tyler et de Jack en Angleterre. On était à l'une de ces époques d'éruptions des passions populaires causées par l'inégalité et l'oppression.

Le pont Palatin, aujourd'hui *ponte Rotto*, fut le premier pont en pierre bâti à Rome. Il avait été terminé sous la censure de Scipion l'Africain et de L. Mummius. Refait par les papes Honorius III, Jules III et Grégoire XIII, il croula une troisième fois et n'a point été rétabli. L'aspect de ce quartier et de ses pauvres habitants, la vue de l'Aventin, du Janicule et du Tibre, surtout lorsque l'on avance sur le pont, sont très-pittoresques, et semblent véritablement une apparition de la Rome primitive.

LIVRE SEIZIÈME.

ENVIRONS DE ROME[1].

CHAPITRE PREMIER.

Des Villa. — Villa Pamfili. — Pins. — Stucs. — Mont Mario. — Villa Madama. — Loggia. — Casin du pape Jules. — Villa Borghèse. — Nouveau Musée. — Casin de Raphaël. — Villa Albani. — L'Antinoüs.

Les Villa, ces splendides demeures, sont le lien qui unit, si l'on peut le dire, les anciens Romains aux Romains modernes. Le palais actuel de Rome diffère du palais antique; la villa de nos jours se rapproche beaucoup de l'antique villa, et dans ses parties principales elle en rappelle presque la majestueuse disposition. Le goût national d'une même magnificence s'est perpétué malgré le contraste des sociétés. Ces maisons de plaisance sont ordinairement tournées vers Rome, horizon superbe, en harmonie avec la pompe de leur architecture, et le marbre, les statues, les colonnes, les vases, les fontaines qui les décorent. Les jardins, plantés avec une noble régularité, et si au-dessus des zigzags de la manière anglaise, n'offrent point cette prétention bizarre de créer des sites que l'on trouve en dehors tout faits par la nature, mais ils sont destinés à la promenade d'amis puissants des arts qui cherchent, dans leur repos, à en contempler les chefs-d'œuvre. Trop souvent déserte, dégradée, la villa romaine n'a point perdu son premier caractère, et sa tristesse même semble ajouter à sa grandeur.

1. *V.* liv. XIV, chap. XVI.

La villa Pamfili-Doria ou de *Belrespiro* (un de ces surnoms poétiques de l'Italie, comme celui de ses nombreux belvédères), avec son bois de pins en parasol, arbre charmant, si en harmonie avec le ciel du pays, puisqu'il donne de l'ombre et laisse la lumière; son lac, sa vue qui s'étend jusqu'à la mer, ses frais gazons émaillés d'anémones, ses grottes, ses bassins, ses cascades, ses fragments antiques, est la plus variée, la plus vaste, la plus délicieuse des villa romaines. Le dessin n'est point de Le Nôtre, comme on l'a cru, mais de l'Algardi[1]; la nature semble avoir forcé le talent recherché de cet artiste à être simple, grand et vrai. Plusieurs plafonds du casin sont ornés de stucs exécutés de la propre main de l'Algardi, d'une extrême élégance, et qui ont encore toute leur fraîcheur. Il a fait aussi le buste de la trop célèbre Olimpia Maidalchini Pamfili, dont les richesses mal acquises contribuèrent à la création de cette merveille[2].

Depuis quelques années, des fouilles heureuses ont eu lieu à la villa Pamfili; elles ont produit la découverte de plusieurs *Colombarium* bien conservés, d'un grand nombre de curieuses inscriptions, débris intéressants pour l'histoire des usages et des monuments funèbres chez les anciens, et qui forment un petit cimetière antique très-pittoresquement disposé au milieu d'un bois.

Le mont Mario, à l'extrémité du Janicule, planté d'un joli bouquet de cyprès, offre un des sites les plus agréables des environs de Rome qui de là présente son plus imposant aspect. On ignore le nom antique du mont Mario, et il ne doit son nom actuel qu'à un Mario Mellini qui fit bâtir au sommet une belle villa. Les nombreuses coquilles marines, preuve de l'ancienne et longue inondation de ce point élevé de quatre cent quarante pieds au-dessus du niveau de la mer, sont un fait géologique

1. Le Nôtre n'était guère connu avant 1650, qu'il planta pour Fouquet les jardins de Vaux; il ne vint à Rome qu'en 1678, et l'Algardi avait commencé la villa Pamfili vers 1644. *V.* l'excellent et bel ouvrage de MM. Percier et Fontaine, *Choix des plus célèbres maisons de plaisance de Rome et de ses environs*, seconde édition, 1824, in-fol., p. 13.

2. *V.* liv. xv, chap. xxxv, et liv. xvi, chap. iii.

assez curieux. Sur la pente de la colline est la villa *Madama*, ainsi appelée de Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, veuve d'Alexandre de Médicis, mariée depuis à Octave Farnèse, duc de Parme, qui l'avait habitée. Ce célèbre casin, commencé pour le cardinal Jules de Médicis, sur le dessin de Raphaël, et terminé par Jules Romain, est devenu, dans sa dégradation actuelle, une sorte d'antiquité moderne que les artistes ne cessent d'étudier et d'admirer. La superbe *Loggia*, le lambris d'une salle et une voûte, sont l'ouvrage de Jules Romain et de Jean d'Udine, petites, gracieuses et exquises peintures placées à côté des loges du Vatican, et de la même école.

La villa ou le casin du pape Jules III, d'excellente architecture et de la plus agréable disposition, mais dégradée, dont Vasari se vante d'avoir donné les premiers dessins, paraît devoir être attribuée principalement à Michel-Ange. Vignole, à son retour de France, fut chargé de plusieurs embellissements, et l'on reconnaît ce grand architecte à l'élégance de la disposition et à la pureté des profils du *Palazzino*. La belle Nymphée, ornée des marbres les plus précieux, les fontaines, sont d'Ammanato, et Thadée Zuccari a peint les fresques de la galerie circulaire. Un maître du sacré palais de ce temps-là, Pier' Antoine Aliotti, favori du pape, avait, par ses tracasseries, sa fausse science et ses fantaisies, fait le tourment des hommes habiles qui successivement travaillèrent à la villa, ce qui lui valut, de l'irrévérent Michel-Ange, le sobriquet ironique de *Monsignore tante cose*. Cette délicieuse villa dont le pape, son créateur, était si charmé, qu'il s'y rendait du Vatican, en remontant le Tibre sur un brillant navire, où les cardinaux qui venaient pour la première fois à Rome s'arrêtaient ainsi que les ambassadeurs avant de faire leur entrée, et d'où partait le cortége, ce monument de l'art et de la magnificence pontificale devint, sous Léon XII, une bonne école vétérinaire, supprimée par son successeur et réunie un peu bizarrement à l'université de la Sapience.

La villa Borghèse, un de ces lieux chers au peuple de Rome, atteste la magnificence héréditaire de cette famille. Créée au

commencement du XVII[e] siècle, par le cardinal Scipion, sur les dessins de Jean Vansanzio, dit le Flamand, elle fut considérablement accrue vers la fin du dernier siècle par le prince Marc-Antoine, et elle a été fort embellie par le dernier prince Camille. On connaît et l'on admire son lac, son temple, son hippodrome, beau modèle d'hippodrome moderne, et ses berceaux de lauriers. Le célèbre Musée acquis sous l'Empire pour notre Musée, moyennant treize millions et non quatorze, comme l'avait dit Napoléon à Canova [1], a depuis été presque remplacé en trois ans, tant l'Italie semble inépuisable de chefs-d'œuvre. Sous le portique, un torse semi-colossal d'*Apollon* tendant l'arc, est exquis, et un autre torse de statue impériale assise, très-naturel. Le bas-relief de *Romulus et de Rémus allaités par la louve*, trouvé près du Tibre par Faustulus et Larentia, ouvrage élégant et des meilleurs de l'art romain, est curieux comme monument de l'origine de Rome. Le bas-relief important d'*Orvius* ou de *Corvius Nasica* précédé de licteurs et accompagné d'une divinité qui paraît la Foi publique, appartient aux derniers temps de la république. Le salon, immense, magnifique, a : une tête de Vespasien, des bonnes de cet empereur, et qui rappelle le style de son temps; la colossale, l'excellente tête d'*Isis*, avec la fleur de lotus, dont le pendant est une tête colossale de *Diane* d'un travail exquis; le célèbre bas-relief du *Cavalier se précipitant,* restauré pour un Curtius, malgré la vulgarité du cheval et du cavalier; une *Prêtresse* bien drapée, au-dessus d'un autel sépulcral, dont la singulière épitaphe grecque nous a transmis le nom de la cantatrice romaine Musa; deux superbes têtes colossales d'*Adrien* et d'*Antonin*, d'une parfaite conservation; une statue de *Diane*. A la salle de Cérès sont : une statue de la déesse, de grandeur naturelle, la plus belle, la plus noble, la mieux drapée des *Cérès* connues; un hermès d'*Apollon;* un autre de *Mercure*, grec, qui paraît tout neuf; un portrait d'*Alcibiade*, plus fort que nature; une statue de *Léda;* le fameux bas-relief de l'*Éducation de Télèphe,* ouvrage du temps d'Adrien, qui pour

1. Missirini. *Della Vita di A. Canova*, p. 245.

la finesse de l'exécution semble un grand camée; un torse de jeune homme nu tenant un vase, peut-être un *Ganymède,* remarquable par le choix du marbre et la morbidesse des chairs. La belle statue d'*Hercule,* de la salle qui porte son nom, est ajustée comme l'Hercule Farnèse : au-dessus d'un sarcophage orné de Tritons et de Néréides, est un admirable fragment d'architecture. La salle d'Apollon et de Daphné, qui a deux tableaux vivants d'animaux de l'habile Peters, est composée d'ouvrages modernes. Le groupe du Bernin, fait à dix-huit ans, étonnant à la fois pour le mécanisme de l'art et la recherche, est plein de charme dans l'ensemble et les détails : l'Apollon paraît bien plutôt le *jeune dieu, toujours beau, toujours frais,* de Fontenelle, que l'Apollon savant des Métamorphoses. On lit sur un côté du piédestal les vers d'Ovide, et de l'autre ce singulier distique moral du cardinal Maffeo Barberini, depuis Urbain VIII :

Quisquis amans sequitur fugitivæ gaudia formæ
Fronde manus implet, baccas seu carpit amaras.

Le groupe d'*Énée et d'Anchise* fut exécuté par le Bernin à l'âge de quinze ans, s'il n'est pas de Pierre Bernini, son père; il est tout à fait ignoble de composition, de formes et d'expression. Le *David tuant Goliath,* autre ouvrage de la jeunesse du Bernin, le représente sous les traits du héros dont il avait la petite stature; ce David, qui n'est pas à la vérité très-noble, n'a point l'exagération de sa manière, et peut être regardé comme une des choses les plus naturelles qu'il ait faites. La riche galerie décorée de bas-reliefs de sculpteurs vivants et qui offre une collection unique d'ouvrages en porphyre, conduit au cabinet de l'*Hermaphrodite;* la statue est moins bien conservée que la nôtre, mais supérieure par la qualité du marbre de Paros; elle n'a pas moins de grâce et de vérité, et elle a été restaurée bien plus raisonnablement et sans le ridicule matelas piqué que le Bernin a mis dans sa jeunesse à celle-là. Une tête redoutable de *Tibère,* un buste drapé du *Génie du peuple romain,* d'une finesse d'exécution remarquable et parlant, une belle tête de femme crue de *Sapho*, sont d'autres chefs-d'œuvre antiques de ce ca-

binet. La salle de l'Apollon a la statue du dieu, grecque, importante pour l'histoire de l'art, noble, gracieuse, mais froide d'expression et assez roidement drapée. A la salle égyptienne, la plus riche après la galerie, sont : une Isis qui a la noblesse et l'élégance que les Grecs et les Romains prêtèrent à la déesse d'Égypte lorsqu'ils admirent son culte; un groupe de *Faune à cheval sur un dauphin,* qui a peut-être donné au Bernin l'idée de son Triton de la place Navone, appelé par le peuple le Maure; un superbe hermès de *Bacchus* couronné de lierre, et un vase unique de marbre ophite [1]. La salle du Bacchus doit son nom au groupe grec du dieu et de Proserpine, monument précieux de la théogonie antique. La curieuse et grande mosaïque coloriée, dite Borghèse, trouvée près Torre-Nuova en 1834, confiée à l'habile restauration de M. Ruspi, représente un combat de gladiateurs contre des bêtes féroces; attribuée, d'après quelques lettres grecques, à des artistes grecs, et exécutée probablement vers le milieu de l'empire, elle est au premier rang des mosaïques par son étendue.

La petite et très-simple villa Nelli, voisine de la villa Borghèse, fut possédée par Raphaël. Quelques fresques d'un goût exquis, quoique fort altérées par le temps, la décorent : les *Noces d'Alexandre et de Roxane,* la mieux conservée, fut exécutée par l'ancien maître de la maison, d'après la gracieuse description de la peinture de l'artiste grec Ætion, couronnée aux jeux olympiques et donnée par Lucien, dont le texte peut encore servir d'explication à la charmante fresque de Raphaël [2].

La villa Albani, magnifique création du cardinal Alexandre, amateur passionné des beaux-arts et de l'antiquité, surnommé un peu trop pompeusement l'Adrien de son temps, fut disposée par lui et par ses architectes à la manière des habitations anti-

1. Cette roche verte, très-recherchée des anciens, tire son nom des taches dont elle est marquetée comme les serpents (ὄφις). C'est à tort qu'on a cru jusqu'ici qu'elle se tirait des montagnes qui bordent la mer Rouge du côté de l'Égypte, les travaux de notre commission scientifique de Morée ont prouvé qu'on l'exploitait dans le Péloponèse : le Taygète en est en grande partie formé.

2. *V.* Lucian. *Herodotus sive Ætion.*

ques. La décoration des façades et les détails ne sont pas toutefois très-purs. Winckelmann, ami du cardinal, et les plus habiles interprètes de l'antiquité figurée, ont successivement illustré ce véritable Musée, le troisième de Rome après le Vatican et le Capitole. Un prétendu Brutus, cru quelque temps un Harmodius et ensuite un acteur, ne paraît plus aujourd'hui qu'un esclave. Les premiers chefs-d'œuvre sont : *les Fils de Niobé percés de flèches;* l'*Apollon Sauroctone* (tueur de lézards) en bronze, une des trois répétitions qui nous restent de l'œuvre de Praxitèle; le bas-relief du *Repos d'Hercule* avec des inscriptions grecques d'un si petit caractère; le délicieux bas-relief d'*Antinoüs* couronné d'une légère guirlande (la couronne qu'il tient est moderne), la plus admirable des sculptures de la villa, et la seule échappée à la vente faite par le prince Albani des objets repris en 1815 à la France; la statue de *Pallas;* le curieux hermès du *Mercure,* avec des inscriptions grecques et latines; la *Faustine* assise; le sarcophage des *Noces de Thétis et de Pélée;* le bas-relief de *Diogène dans son prétendu tonneau devant Alexandre*[1]; l'autre bas-relief de rouge antique, de *Dédale fabriquant ses ailes;* la belle *Cariatide* ou *Canéphore* des sculpteurs athéniens Criton et Nicolaus; un *Cupidon,* copie de celui de Praxitèle; le bas-relief du *Combat d'Achille et de Memnon;* le *Candélabre*, dont les danseuses de la base sont un des restes les plus exquis de la sculpture grecque; le bas-relief de *Bérénice offrant sa chevelure pour le retour de son mari Ptolémée Évergète;* le *Bacchus* si remarquable par le travail de la tête. Le *Parnasse* du plafond de la galerie, de Raphaël Mengs, vanté autrefois comme supérieur au Parnasse de Raphaël, est aujourd'hui, ainsi que les autres ouvrages de Mengs, mis à sa place : il y a quelques muses posées avec grâce et ajustées d'un bon style; mais l'Apollon, espèce de statue, est mal posé, mal dessiné, et l'exécution, quoique roide, pénible, manque de force.

1. *V.* liv. xv, chap. xxxvi.

CHAPITRE II.

Route de Tivoli. — Pont Mammolo. — Lac de' Tartari. — Tombeau de la famille Plautia. — Villa Adriana. — Fleur. — Théâtre. — Pœcile. — Bibliothèque. — Palais. — Quartier des Prétoriens. — Thermes. — Canope. — Tivoli. — Filles. — Temple de Vesta ; — de la Sibylle. — Cascatelles. — Grotte de Neptune; — des Sirènes. — Maison d'Horace. — Villa de Mécène. — Temple de la Toux. — Villa d'Este. — Fontaine dell' Ovato.

La route de Tivoli suit en plusieurs endroits l'ancienne voie tiburtine. Après le dixième mille, on retrouve encore son rude pavé formé de grosses pierres polygones de basalte volcanique, ainsi que les marchepieds dont elle était bordée. Au quatrième mille, on passe l'Anio, dit vulgairement le Teverone, sur le pont Mammolo, peut-être le plus ancien des environs de Rome et qui paraît devoir son nom à Julia Mammea, la mère d'Alexandre Sévère : détruit par Totila, il fut reconstruit par Narsès, avec les mêmes matériaux. La verte végétation des hêtres du rivage forme un agréable coup d'œil. Les eaux du petit lac *de' Tartari*, imprégnées de matières calcaires, couvrent de brillantes cristallisations les branches et les racines qu'elles touchent. Le canal et le lac de la Solfatare exhalent une forte odeur de soufre : l'écume de ce dernier lac, mêlée à la poussière, aux feuilles et aux branches, forme à sa superficie de légères agglomérations qui lui ont valu le surnom trop poétique de lac *aux îles nageantes*. Près de là sont les ruines des magnifiques bains d'Agrippa, qui avaient été salutaires à Auguste. Il ne reste du pont antique de Lucano, détruit par Totila, que les fondations cachées dans le fleuve. Ce point de vue est le modèle d'un des plus beaux paysages de Guaspre Poussin [1]. Le noble mausolée de la famille Plautia, qui a deux inscriptions antiques, est remarquable par sa brillante corniche et par sa solidité. Il servit de forteresse

1. *V.* liv. xv, chap. xxxi.

dans le moyen âge, comme la tour sépulcrale de Cecilia Metella, dont il rappelle l'élégance et la grandeur.

Malgré l'admiration commune, l'idée de l'empereur Adrien d'entasser dans sa villa des copies des monuments de l'art ou des merveilles de la nature qu'il avait vus dans ses voyages, n'était peut-être pas très-heureuse. Toutes ces diverses répétitions, qui à l'extérieur gardent toutefois des dispositions romaines, devaient se nuire et faire de la villa une espèce de grand jardin anglais antique, indigne du génie des arts d'Adrien qui eut aussi le tort d'être ennemi d'Homère. La villa Adriana passe pour avoir été dépouillée de ses premiers chefs-d'œuvre par Caracalla, afin d'en orner ses Thermes; elle fut probablement saccagée par Totila. Aujourd'hui propriété du duc Braschi, elle n'offre qu'une espèce de marais insalubre et productif, ravagé par la culture; et une forte végétation de cyprès, de figuiers, de chênes-verts, de lierres et de légères clématites, serre et détruit ses ruines. Une fleur odorante, sorte de seringa, apportée par Adrien, ne vient, dit-on, que là. Singulière puissance de la nature! les monuments exotiques du maître de Rome disparaissent; ils jonchent la terre de leurs vastes débris: cette simple fleur étrangère les domine et ne cesse point de répandre son parfum. Malgré les nombreux chefs-d'œuvre exhumés de la villa d'Adrien, le sol ne paraît point épuisé, et de nouvelles fouilles mieux dirigées pourraient encore être fécondes.

Le théâtre grec conserve sa forme antique, ses gradins et quelques parties de la scène. Une maison de paysan a de superbes stucs qui décoraient la voûte d'une ancienne Nymphée avec laquelle on l'a bâtie. Le Pœcile, imitation du glorieux portique d'Athènes, n'est plus qu'un haut et long mur. Une sorte de cirque, lieu de natation, selon les antiquaires, est dit assez ridiculement le théâtre maritime, à cause des nymphes et des monstres marins représentés sur la mosaïque du pavé. La bibliothèque divisée en grecque et latine, formait un seul édifice, dont il subsiste quelques substructions. Le côté de la bibliothèque latine, précédée, comme la bibliothèque grecque, d'une

pièce pour les lecteurs, est le moins détruit. Le palais impérial était sur la hauteur. Parmi ses magnifiques ruines, se voient dans la partie inférieure des restes de peinture d'excellent goût. Le quartier des Prétoriens, dit *Cento Camerelle*, d'une surprenante conservation, est authentique, malgré l'opinion de l'abbé Chaupy, qui n'y voit que des substructions. La communication entre les chambres est moderne. L'amas de débris des Thermes n'est pas tellement informe que l'on ne puisse en reconnaître les diverses parties ; il est difficile toutefois de distinguer le *côté* des hommes ou celui des femmes, quoique l'on sache de Spartien, l'historien d'Adrien, que le scandaleux empereur, qui fit un dieu d'Antinoüs, tenait beaucoup à ce que les deux sexes ne se baignassent point ensemble. La vallée appelée de Canope offre une répétition du temple égyptien qui donne l'idée de son caractère extraordinaire; on y voit encore les chambres des prêtres adroits de Sérapis, ainsi que les arabesques d'un corridor par lequel passaient les conduits qui amenaient l'eau à la façade extérieure, pour tomber dans le fameux canal, théâtre des danses joyeuses et de la licence des fêtes Canopiennes. Les restes du temple de Canope semblent les mieux conservés de la villa, et suffisent à donner une idée de la somptuosité de l'édifice. Au-dessus de la colline méridionale de la vallée, d'autres ruines considérables appartiennent à l'Académie et à l'Odéon. Près de ce dernier, quatre grands corridors dépendaient des Enfers, et les Champs-Élysées n'étaient pas loin.

Tivoli, l'ancien, le poétique Tibur, d'origine grecque, remonte à 462 ans avant la fondation de Rome :

Tibur Argæo positum colono [1].

Tibur s'unit deux fois aux Gaulois, lorsqu'ils firent irruption en Italie : peut-être ses habitants croyaient-ils que nos ancêtres aideraient à leur liberté; soumis par les Romains, Tibur fut constamment ville municipale. Illustre par le séjour d'Horace, de Catulle, de Properce, d'Auguste, de Mécène [2], et l'asile captif

1. Horat. *Od. VI*, lib. II.

2. *V.* ci-après. La plupart des voyageurs enthousiastes, dupes des livrets et des

et obscur de Zénobie, il fut détruit par Totila, et trois ans après, rétabli par lui comme poste militaire; il perdit son antique nom, devint Tivoli vers le VIIIe siècle, et subit les divers malheurs de l'Italie, pendant le moyen âge, parmi lesquels le trait le plus marquant est son alliance avec Rienzi, comme tribun pour la seconde fois du peuple romain. Le Tivoli actuel est une ville d'environ sept mille âmes, bien située, sale, mal percée, humide encore comme l'*udum Tibur* du poëte, qui a son évêque, ses deux *locande* (la *Regina* et la *Sibilla*), des voyageurs, des artistes, de nombreuses usines, des tanneries, des forges, des papeteries, des moulins à huile et une poudrière. Malgré son aspect industriel et moderne, il est difficile de n'être point frappé de la beauté forte et noble, des airs de tête et de la tournure antique des filles du peuple.

Le temple d'Hercule, le patron grec de Tibur, était le principal de la ville; il est remplacé par la cathédrale Saint-Laurent, qui a derrière le chœur un reste de la *Cella*. C'était sous les portiques de ce temple fameux dont le riche trésor était cité, qu'Auguste, lorsqu'il venait à Tibur chez Mécène, rendait familièrement la justice, souvenir qui, malgré la magnificence de l'édifice, sera toujours bien loin de notre chêne de Vincennes.

Le temple dit de la Sibylle, puis de Vesta, sur la pointe d'un rocher, au-dessus de la chute de l'Anio qui s'abîme avec bien plus de fracas dans la vallée qu'au temps d'Horace (*præceps Anio*), offre à la fois un des débris les plus exquis de l'art et l'une des belles scènes de la nature. L'éclat des dix colonnes corinthiennes cannelées (il y en avait autrefois dix-huit) et de l'écume des ondes devient encore plus resplendissant au clair de lune. Le temple de la sibylle Tiburtine paraît, comme celui de Vesta, du dernier siècle de la république. Les Cascatelles

cicceroni de Tivoli, mettent aussi à Tibur la villa de Marcus Brutus; le Brutus dont la villa offre une considérable substruction n'était point le meurtrier de César, mais son ancêtre, opulent et paisible jurisconsulte, dont il n'y avait véritablement rien à faire pour la déclamation. Son fils l'orateur, l'adroit et véhément accusateur *in dicendo vehementi et callido*, selon Cicéron, avait vendu l'ancienne propriété du jurisconsulte, qui lui était échue en héritage. (*Pro Cluentio.* § LI.)

variées, mêlées d'une abondante végétation, mais qui semblent presque arrangées, composées[1], brillent au soleil, dont les rayons y forment d'élégants arcs-en-ciel. Le vrai point de vue pour les observer est dans une vigne, au fond de la vallée. L'impression de ces sites fameux, mille fois peints, décrits, chantés, doit varier selon les individus et la disposition de l'âme; ils ne plairont guère aux amis du silence, car ils sont horriblement retentissants, et le bruit des marteaux et des machines s'y joint au fracas des eaux. La grotte de Neptune et celle des Sirènes sont les plus pittoresques de ces gouffres, de ces antres dans lesquels l'Anio se précipite : l'horreur de cette dernière grotte, véritable caverne inondée, et son affreux vacarme, contrastent assez avec son doux nom.

Les rares arcades de la villa de Manlius Vopiscus, chantée par Stace, ne donnent guère l'idée de sa magnificence; mais la description du site des bords de l'Anio et de l'espèce de pont naturel qu'il s'est creusé est encore très-fidèle :

Ipse Anien, miranda fides! infraque, superque
Saxeus; hic tumidam rabiem spumosaque ponit
Murmura, ceu placidi veritus turbare Vopisci
Pieriosque dies et habentes carmina somnos;
Littus utrumque domi; nec te mitissimus amnis
Dividit, alternas servant prætoria ripas,
Non externa sibi, fluviumve obstare queruntur[2].

Le prétendu emplacement de la maison de Catulle, près l'ancien couvent de Saint-Ange *in Piavola*, n'est pas du tout exact. Cette maison devait être moins éloignée de Rome.

Malgré l'opiniâtre contradiction de l'abbé Chaupy, qui ne veut accorder qu'une seule maison à Horace :

Satis beatus UNICIS SABINIS,

1. Le gros mur qui retenait l'Anio et formait la grande Cascatelle, ayant été renversé au mois de novembre 1826, les Cascatelles furent quelque temps à sec. Des travaux considérables, le percement du mont Catillo, dont le grand émissaire a deux cent quatre-vingt-quatorze mètres de long sur vingt-cinq de large à l'embouchure, ouvrage hardi de M. le cav. Clément Folchi, habile ingénieur hydraulique, ont depuis à peu près réparé le dommage, et paraissent devoir prévenir de pareils désastres.

2. *Sylv. I*, § 3.

la Nymphée de la maison du poëte au couvent de Saint-Antoine paraît authentique. La terre dont les revenus faisaient son indépendance aura toujours été sur les bords de la Digentia, au pays des Sabins :

. . . . *Nihil supra*
Deos lacesso, nec potentem amicum,
Largiora flagito,

et la villa de Tibur aura été sa maison d'agrément.

Quelques restes de la splendide villa de Quinctilius Varus subsistent encore; ils sont près de l'église de la Madone de *Quintiliolo*, qui a pris son surnom au général d'Auguste défait par Arminius.

La grandiose villa dite de Mécène, devenue manufacture de fer que fait mouvoir un bras de l'Anio, était peut-être un édifice public; elle offre un corridor dont la voûte est surprenante, des portiques et de vastes galeries.

Le temple de la Toux, pittoresquement situé au milieu d'arbres et de vignes, est imposant quoique de la décadence ; selon de doctes antiquaires, il fut soit un temple du soleil, soit un tombeau de la famille Tossia. Mais sa forme hexagone, ses restes de peintures, semblent indiquer un édifice chrétien. Sa dénomination vulgaire, selon la tradition du lieu, provient de la manière bizarre dont l'antique image de la Vierge ouvre la bouche, madone vénérée, à laquelle les bonnes femmes de Tivoli offrent un cierge afin d'être délivrées de leur catarrhe, comme elles recourent, pour se guérir de la fièvre, à une autre vieille madone dite *della febbre*. Le culte de ces madones *della febbre* semble avoir succédé à celui de la déesse de la fièvre qui avait en Grèce et à Rome ses autels et ses sacrifices.

La villa d'Este, fondée par le cardinal Hippolyte, second fils d'Alphonse, duc de Ferrare, nommé gouverneur de Tivoli par le pape Jules III, et qui n'est point le cardinal Hippolyte Ier, l'exigeant Mécène de l'Arioste [1], lui coûta plus d'un million d'écus romains; elle fut encore embellie par le cardinal Louis

1. *V*. liv. VII, chap. XII. Cette erreur de Vasi est répétée par tous les voyageurs :

d'Este [1], qui ne l'avait point construite, ainsi que l'a cru Ginguené. Elle est l'unique monument de la magnificence moderne à Tivoli. Située sur une colline, à l'extrémité d'une longue avenue de pins et de cyprès séculaires, elle conserve toujours, malgré sa dégradation, son caractère primitif; ses vastes jardins, ses terrasses, ses arcades de verdure taillées, sont encore de l'architecture, et ses parterres, de la mosaïque. La nature immobile y semble façonnée comme le marbre et la pierre. Il fallait la cour et la royale représentation des cardinaux de la maison d'Este pour animer cette superbe demeure, que son fondateur trouvait digne d'un grand prince :

Albergo degno di qualunque gran principe.

Le dessin est de Pyrrhus Ligorio, et la conduite des eaux, d'un habile ingénieur hydraulique de Tivoli, Horace Olivieri, dont un descendant, homme honorable et distingué, fut colonel de cavalerie dans les armées françaises et a fait les guerres de l'Empire. Les deux principales fontaines sont des plus belles qui se puissent citer, et Michel-Ange avait surnommé celle *dell' Ovato* (de l'Ovale) la reine des fontaines. Parmi les nombreuses constructions de ces jardins, il faut convenir que certaines ne sont point exemptes de blâme, et que le goût a quelquefois été sacrifié à de bizarres et capricieuses inventions. Le petit simulacre de Rome en mastic dans un bosquet, et ses nobles monuments en miniature, sont tout à fait ridicules. Les fresques et stucs trop vantés du palais, par Thadée et Frédéric Zuccari, ne sont qu'une imitation manquée de Raphaël; un portrait de Frédéric en *Mercure*, peint par lui, est peut-être ce qu'il y a de mieux; les fresques des *Sibylles* et des *Prophètes* de la chapelle, de Muziano, sont très-supérieures à celles des Zuccari. Dans la salle du secrétaire, un *S. Bernardin de Sienne*, attribué à Giotto, paraît au moins de son école. De la terrasse la vue immense est admirable.

l'Arioste n'a jamais pu habiter avec le cardinal Hippolyte Ier la villa d'Este, créée en 1551, dix-huit ans après sa mort. Elle fut plutôt habitée par le Tasse lorsqu'il était à la cour du cardinal Hippolyte II, et l'on prétend que sa magique disposition lui fournit l'idée du palais d'Armide.

1. V. liv. VII, chap. XV.

CHAPITRE III.

Torre Pignatara ; — Nuova. — Colonna. — Lac Regille. — Palestrine. — Murs. — Temple de la Fortune. — Mosaïque. — La Rocca. — Vue.

Sur la route de Palestrine à la *Torre Pignatara*, ainsi nommée de ses vases d'argile (*Pignatte*), sont diverses ruines, parmi lesquelles le tombeau élevé par Constantin à sa mère sainte Hélène dont le corps fut ensuite transporté à Constantinople, mausolée qui a fourni le beau sarcophage de porphyre du musée *Pio-Clementino*. Une rustique chapelle a remplacé la superbe basilique consacrée par le premier empereur chrétien à saint Marcellin et à saint Pierre exorciste, dont le lieu de la sépulture se montre encore dans les catacombes.

Torre-Nuova, un des riches domaines de la maison Borghèse, autrefois délicieuse villa, semble, par la multitude de ses pins moins périssables que son palais, un frais oasis italien au milieu de ce désert.

La Colonna, village en ruines, fief depuis près de huit siècles de l'illustre maison de ce nom, occupe sur une haute colline l'emplacement de l'antique Labicum, déjà citée par Virgile comme alliée de Turnus :

. . . . *Et picti scuta Labici.*

Près de là est la source de l'*Aqua felice*, conduite à Rome par Sixte-Quint[1].

Un petit marais rempli de roseaux passe pour le lac Regille, célèbre par la victoire du dictateur Aulus Posthumius sur les Latins, qui termine la prétendue histoire fabuleuse des premiers temps de Rome, et qui détruisit les dernières espérances des Tarquins, victoire dont l'habile traité qui la suivit est regardé comme un des principaux fondements de la puissance romaine.

1. *V.* liv. XV, chap. XXXII.

L'origine de Palestrine, antérieure de plusieurs siècles à celle de Rome, est assez incertaine. Cette ville était, et paraît encore sur sa montagne, une espèce de place forte. Ses murs cyclopéens, de roche calcaire, soutenus sans ciment, la rendaient redoutable jusque dans le XIV[e] siècle, qu'elle devint citadelle des Colonne et fut détruite par les lieutenants des papes Boniface VIII et Eugène IV. Les habitants finirent par y retourner des campagnes voisines, et s'établirent sur l'emplacement du célèbre temple de la Fortune. Ce temple magnifique, la plus intéressante des ruines de Palestrine, qui faisait dire à l'incrédule philosophe athénien Carnéade, ambassadeur près le sénat, qu'il n'avait jamais vu de fortune plus fortunée que celle-là, dont l'oracle (*sortes prænestinæ*) fut le dernier à se taire, a fourni la fameuse mosaïque de diverses couleurs qui, malgré la multiplicité des avis, paraît représenter une fête égyptienne du temps des derniers Ptolémées pour l'inondation du Nil. Les divers animaux que l'on y voit figurés portent leurs noms écrits en caractères grecs très-distincts. On y reconnaît l'hippopotame, si mal décrit par les auteurs latins; l'ibis des Égyptiens, sur lequel les naturalistes s'étaient trompés, et la girafe, désignée sous le nom de Nubis. Cette mosaïque, qui formait le pavé du premier palier du temple, changé depuis en cave, fut adroitement transportée en 1640 par Pierre de Cortone, dans une des salles du palais Barberini, bâti lui-même au-dessus du temple, et sa place actuelle, humide, obscure, n'est pas fort éloignée de l'ancienne.

Præneste fut plus d'une fois visité poétiquement par Horace qui a chanté sa fraîcheur :

Vester, Camœnæ, vester in arduos
Tollor Sabinos; seu mihi frigidum
Præneste, seu Tibur supinum,
Seu liquidæ placuere Baiæ;

et il y avait relu tout entier Homère :

Trojani belli scriptorem, maxime Lolli,
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi.

Au-dessus de la ville était l'ancienne citadelle. Sur la route,

d'énormes fragments polygones des murs de Præneste, antérieurs à la domination romaine, existent encore, ainsi que le mur, restauré à diverses époques, qui séparait la citadelle de la place.

La forteresse actuelle, dite la *Rocca*, a un petit nombre de maisons et quelques édifices. Le château féodal est en ruines. A l'église baroniale, sépulture des Barberini, une *Piété*, groupe grandiose et inachevé, se dit de Michel-Ange. L'antique église Saint-Pierre, qui a donné son nom à la montagne, offre le *Pasce oves meas* du maître-autel, par Pierre de Cortone, un de ses ouvrages estimés, mais altéré par l'humidité. La vue de la *Rocca*, une des plus remarquables des environs de Rome, présente le théâtre héroïque de ses premiers exploits, de ses guerres si vivement poursuivies, si sagement terminées, qui annonçaient déjà les maîtres futurs du monde.

CHAPITRE IV.

Subiaco. — Villa de Néron. — Paysage. — Église. — Monastère. — Imprimerie. — San-Speco.

Au delà de Palestrine, Subiaco, ainsi appelée de son lac (*Sublaqueum*), avait une splendide villa de Néron. Le tonnerre y tomba sur son dîner, renversa la table, dit Tacite [1], et même, selon Philostrate, perça la coupe dans laquelle il allait boire [2]. On doit regretter, comme leçon providentielle, qu'il ne l'ait point atteint : Néron foudroyé, eût été dans l'histoire d'un grand et bon exemple. Quelques restes peu remarquables des bains de sa villa existent encore sur une hauteur au delà de l'Anio. Ainsi la solitaire et pieuse retraite illustrée par saint Benoît avait vu les orgies du tyran de Rome.

Subiaco est aujourd'hui principalement visitée par les paysagistes, tant sa charmante situation, ses bois, son lac, ses grottes,

1. *Annal.*, lib. XV, cap. XXII.
2. *Vie d'Apollonius de Tyane*, liv. IV, chap. XLIII.

ses rochers, ses cascades, son vieux château ruiné, le rendent pittoresque.

La riche église bâtie par Pie VI au pied de la colline, sans être d'un dessin très-pur, est assez grandiose; l'église inférieure, aussi moderne, est bien et trop éclairée. Le palais de l'abbé, sur la hauteur, offre une vaste vue de montagnes et de la vallée de l'Anio.

Le monastère de Sainte-Scholastique, ravagé au commencement du VIIe siècle, fut relevé en 705 par l'abbé Étienne. Ses diverses constructions annoncent l'introduction du style gothique en Italie, et font époque dans l'histoire de la décadence de l'art. Dans le premier cloître, moderne, le puits a un sarcophage antique représentant trois sujets bachiques. Deux belles colonnes, une de jaune antique et l'autre de porphyre, proviennent de la villa de Néron. Le plus ancien cloître, du Xe siècle, a des arcades en ogive, dont la principale, de marbre et ornée de bas-reliefs, est surmontée d'une statue de la Vierge assise sur un trône entre deux lions. Sous le portique sont deux monuments curieux. Le premier, de 981, indique la fondation de l'église Sainte-Scholastique et l'époque de sa dédicace faite par le pape Benoît VII; l'inscription se lit sur le ventre d'un chevreuil qui boit à une même tasse avec un cerf, et qui est battu par un coq. Le second monument fait connaître les domaines du monastère en 1052, et indique aussi cette année comme celle de l'élévation du clocher par l'abbé Humbert. Le troisième cloître rappelle, pour l'architecture, Saint-Paul hors des Murs, et peut être regardé comme du XIIIe siècle. Une peinture de la *Vierge* est du XVe. L'église moderne a d'assez mauvais tableaux. A la sacristie, de l'année 1578, est une *Vierge* de l'école de Carle Maratte. Le monastère de Sainte-Scholastique, dont les religieux allemands établirent les premiers une imprimerie en Italie [1], ne garde aucune trace de ce glorieux souvenir; les moines actuels même ne paraissent guère s'en soucier, et ils se rapprochent beaucoup plus des pratiques pieuses de saint Benoît que des doctes travaux de leurs prédécesseurs.

1. *V.* liv. XV, chap. XXXV.

A un mille de Sainte-Scholastique, et à trois de Subiaco, le *Sacro Speco*, monastère de Saint-Benoît, taillé dans le roc, offre des ornements divers : des peintures du XVe siècle, d'auteur inconnu ; quelques morceaux de marbre servant au pavé du vestibule, provenant de la villa de Néron ; une statue par le Bernin, de saint Benoît jeune, dans la sainte caverne devenue chapelle, où, dès seize ans, il était ermite, et à la sacristie plusieurs bons tableaux modernes, parmi lesquels une *Vierge, l'enfant Jésus et S. Joseph*, attribué au Corrège et peut-être des Carraches. Dans le jardin, un petit parterre de roses était le champ d'épines sur lequel saint Benoît se roula, comme depuis saint François, pour apaiser l'ardeur de ses sens. Les arbres verts, d'un joli bois, peu élevés et mêlés, qui avaient coutume de s'incliner devant lui, selon un religieux, sont depuis sa mort restés dans la même posture. Ici la nature ne parle pas moins haut de saint Benoît que les monuments de l'art, et tous deux attestent par une suite de miraculeuses merveilles la puissance, la vertu de ce grand législateur des ordres monastiques de l'Occident.

CHAPITRE V.

Frascati. — Villa Aldobrandini ; — Taverna ; — Mondragone ; — Rufina ; — Bracciano ; — Rufinella. — Tusculum. — Maison, Académie de Cicéron. — Théâtre. — Murs. — Citadelle. — Grotta-Ferrata. — Chapelle Saint-Nil. — Marino. — Vallée Ferentina.

Frascati s'est élevé près des ruines et au-dessous de l'antique Tusculum, détruit de fond en comble à la fin du XIIe siècle par ces Romains du moyen âge, non moins impitoyables que les citoyens de l'ancienne Rome. Alors les infortunés habitants de Tusculum furent réduits à se loger sous des huttes de branches (*frasche*), d'où lui vint à cette époque son barbare nom latin de *Frascatum*, aujourd'hui Frascati. La situation de Frascati est riante, l'air excellent. La population monte à cinq mille âmes ; la place spacieuse, la cathédrale, sont assez imposantes,

et les diverses villa, si harmonieusement disposées autour de la ville, magnifiques. Le casin Marconi, récent, de bon goût, a plusieurs monuments de l'antiquité bien conservés et une statue assise de Canova par Ceccarini.

La villa Aldobrandini, sur le penchant de la montagne, la plus célèbre des villa, a mérité son autre nom de *Belvédère*, par son double horizon de mer et de montagnes. Créée par le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, elle fut commencée par Jacques della Porta, qu'une mort presque subite empêcha de l'achever [1], et terminée par le Dominiquin. Cette superbe demeure était malheureusement abandonnée et trop négligée. Ses jardins en amphithéâtre, ses vases, ses statues, ses colonnes, ses fontaines, ses cascades roulant sur le marbre, le murmure, le concert de ses eaux, imitation de ces orgues d'eau qui produisaient chez les anciens des sons si ravissants, devaient en faire jadis le plus délicieux séjour. La conduite, les effets merveilleux de ces eaux, sont de Jean Fontana et d'Horace Olivieri. Quelques pièces du casin ont été peintes par le cav. d'Arpino, et sont de ses meilleurs ouvrages : une *Judith* sortant du camp d'Holopherne, l'épée à la main, peut-être la plus belle des Judith, est admirable de fierté et d'inspiration. Les fresques du Dominiquin, à la salle d'Apollon si fraîche, ornée de mosaïques, sont d'agréables et faibles compositions. L'artiste les fit lorsqu'à son retour de Naples, en 1631, il s'était réfugié à la villa Aldobrandini, retraite hospitalière dans laquelle il oubliait joyeusement ses ennemis et ses envieux [2].

La villa *Taverna*, aussi à la famille Borghèse, de l'architecture de Rainaldi, et non point de Vignole, auquel elle a été attribuée, doit sa création au cardinal Scipion, digne neveu de Paul V. Elle fut habitée par ce pape, si ami des arts, qui trouvait à bâtir deux avantages, le premier d'embellir Rome, le second d'occuper les ouvriers, et qui prétendait que faire tra-

1. Jacques della Porta revenant de cette villa avec le cardinal, éprouva une violente colique, qu'il n'osa point déclarer ; tombé évanoui, il fut laissé à la porte Saint-Jean, et mourut peu d'instants après.

2. *V.* liv. XIII, chap. VII, et *Variétés italiennes.*

vailler valait mieux que de donner l'aumône [1]. Moins magnifique que la villa Aldobrandini, la villa Taverna est une plus commode résidence.

L'immense villa Mondragone, la plus considérable villa des environs de Rome, qui compte jusqu'à trois cent soixante-quatorze fenêtres, depuis longtemps fort dégradée, doit sa fondation à l'une de ces attentions courtisanesques qui peignent l'ancienne magnificence de la cour romaine. Lorsque le pape Grégoire XIII, accompagné du cardinal Altemps, parcourait ces hauteurs, frappé de la beauté du point de vue, il dit : « O combien une villa serait bien située ici! » Le cardinal aussitôt fit construire ce somptueux palais, et à la première occasion d'aller à la campagne (*villeggiare*) il y mena le pape surpris, enchanté de la soudaine élévation de l'édifice. La grande *Loggia* du jardin est de Vignole, son superbe portique de Flaminio Ponzio, et l'habile conduite des eaux, surtout de la fontaine de la Girandole, de Jean Fontana.

La villa Falconieri, dite la *Rufina*, de l'architecture du Bernin, a un grand plafond de Carle Maratte, représentant la *Naissance de Vénus*, fresque brillante, estimée, mais bien moins curieuse que de jolis portraits peints en caricature par Pier Leone Ghezzi, de personnages de la famille Falconieri.

A la villa Bracciano, autrefois Montalto, d'une bonne architecture, sont quelques fresques remarquables, parmi lesquelles un plafond offre le *Cours du soleil*, ouvrage vigoureusement exécuté, d'une belle manière et tout à fait digne de l'école du Dominiquin.

La Rufinella, délicieuse villa, au milieu des bois, en haut de la montagne, avec une admirable vue de Rome et de la mer, est dans un air excellent, comme toutes les anciennes maisons de jésuites. Une jolie anecdote bien racontée par le P. Roberti, dans sa lettre *sul prendere l'aria e il sole*, prouve là-dessus la

1. Th. Amidenio. *Dicebat ædificando se duo bona facere ; unum, urbem ædificiis augustiorem reddere ; alterum, plures alere mercenarios, qui alias vagarentur. Undè existimabat, stipem laborum, eleemosinæ loco cedere.*

réputation de ces Pères. Un seigneur de Bologne avait commandé au cav. Joseph Crispi un tableau représentant son casin de campagne, en demandant que la salubrité de l'air fût indiquée. Crispi fit un ciel sans nuages, azuré, un ruisseau limpide, de fraîches eaux; il peignit de verts gazons, une végétation abondante, les vignes chargées de ce raisin doré (*uva Paradisa*) qui mûrit à Bologne, se conserve, se mange dans les soupers qui ont lieu pendant le carnaval, peut même être envoyé au loin, et dont le sénat bolonais faisait, chaque année, un présent à l'empereur Charles VI. Malgré l'aspect riant du paysage, le seigneur trouvait que la salubrité de l'air de son casin n'était point précisément indiquée, puisque la plupart des détails peints pouvaient être tout aussi bien attribués à la bonté du sol. Crispi alors imagina de placer devant la porte, dans une verte prairie, le soir, au moment du serein, deux jésuites chauves sans bonnets, lisant un livre: « Voyez maintenant, dit-il, si l'air est bon ici? » *vedete se qui è bon aria?* et l'exigeant propriétaire trouva l'argument sans réplique. Le palais de la Rufinella, de Vanvitelli, est vaste, de bonne architecture et a un beau salon; possédé par M. Lucien Bonaparte, et aujourd'hui par le roi de Sardaigne, il a sous le portique divers monuments d'antiquité provenant des fouilles faites à Tusculum par ces deux propriétaires.

La maison de Cicéron, ancienne maison de Sylla, était sur cette montagne qui semble avoir encore un air d'antiquité, et offre d'épais, de solitaires et philosophiques ombrages, comme ceux qui inspirèrent les Tusculanes. De superbes ruines passent pour avoir appartenu à l'académie de Cicéron.

Le théâtre, merveilleusement conservé, a encore ses piédestaux et ses gradins de pierre de Tusculum. Quelques traces d'un autre théâtre voisin, cru un odéon, ou salle pour les répétitions, montre quelle était la splendeur de la ville, dans laquelle Caton et Lucullus avaient aussi leurs villa.

Près de là et au-dessous sont les débris des murs. Un aqueduc qui vient y aboutir est assez curieux, puisque sa dernière arcade a tout à fait la forme gothique, exemple qui n'est pas le seul parmi les monuments de l'antiquité, et que les Grecs et les Ro-

mains surent très-bien employer quand la solidité le réclamait.

La citadelle, isolée sur une colline au milieu de rochers, montre encore, quoique rasée, la forme antique bilongue qu'elle avait lorsque les Èques vinrent de nuit la surprendre, nouvelle, rapporte Tite-Live, dont l'armée romaine ne fut pas moins émue que si elle eût appris la prise du Capitole[1]. Cette citadelle qui, par sa forte situation, n'avait besoin que de peu de monde pour être gardée, résista depuis à Annibal; occupée dans le moyen âge par les comtes de Tusculum, elle était un de leurs formidables moyens d'oppression.

Grotta-Ferrata, abbaye de religieux grecs de l'ordre de Saint-Basile, remontant à l'an 1000, présente l'aspect des forteresses du XVe siècle. Les moines y célèbrent toujours l'office suivant leur liturgie, et la Consulta française de Rome les fit maintenir à cause de leur chant transmis par la tradition. Bessarion avait été le premier abbé commendataire de *Grotta-Ferrata;* souvent il y réunit quelques uns de ses doctes et infortunés compatriotes. Il possédait un lac et jouissait du privilége d'avoir deux barques de pêcheurs sur le lac de Fogliano. La bibliothèque du monastère a de nombreux manuscrits grecs mieux rangés qu'au temps où François Barbaro, ambassadeur de la république de Venise à Rome, les avait trouvés dans le cellier à côté du vin[2]. Un bois charmant, une belle avenue d'ormeaux et de platanes, avec une jolie fontaine, rendent cette solitude agréable. Les ruines antiques que les religieux ont prétendu longtemps contre les jésuites, possesseurs de la Rufinella, être celles de la villa de Cicéron, paraissent aujourd'hui appartenir à la villa de Lucullus.

La chapelle de Saint-Nil, le fondateur de l'abbaye, par le Dominiquin, est une de ses plus belles œuvres. Il la fit à vingt-neuf ans, après avoir été recommandé par Annibal Carrache, son maître, au cardinal Odoard Farnèse, abbé de Grotta-Fer-

1. Lib. III, XXIII.

2. *V*. sa lettre, écrite de Venise en 1426 à Guarini de Vérone : *ad dextram templi cella, et libris et libero Patri dicata est, ubi vasa vinaria sunt, et libri græci, et numero et dignitate præstantes.*

rata. Le *saint recevant l'empereur Othon III* est parfait de composition et d'exécution : la tête gracieuse du jeune homme au panache blanc sur un bonnet bleu, qui s'écarte du cheval emporté d'Othon, est le portrait d'une de ces jeunes filles de Frascati, toujours célèbres par leur beauté, que le Dominiquin aima, dont il ne put obtenir la main de ses grossiers et prosaïques parents, qui, furieux à la vue de ce portrait, obligèrent l'artiste de s'éloigner et de retourner à Rome ; l'homme de cour, en manteau vert, qui descend de cheval, représente le prélat lettré Jean-Baptiste Agucchi, le bienfaiteur du Dominiquin, l'expression différente de trois trompettes à cheval indique les tons divers de leur instrument : on croit véritablement entendre cette étonnante peinture. Dans le *Miracle du saint qui retient une colonne,* fresque si naturelle, si pittoresque, scène de maçonnerie, dont quelques détails sont burlesques, le S. Barthélemy, le compagnon de S. Nil, qui examine le plan du monastère que lui présente l'architecte, porte des lunettes. La première des fresques est le *saint guérissant un jeune possédé*, dont la tête et celle du religieux qui prend l'huile dans la lampe de la Madone offrent une admirable expression. Les figures des évêques grecs en haut de la chapelle, aussi du Dominiquin, sont superbes de couleur et de caractère. Le tableau de l'autel représentant *S. Nil et son compagnon S. Barthélemy implorant la Vierge*, est des faibles ouvrages d'Annibal Carrache ; le petit paysage est de son immortel élève, et le buste nouveau de ce dernier, si convenablement placé à côté de sa superbe fresque, de madame Thérèse Benincampi, bon sculpteur romain, élève de Canova.

Marino, lieu charmant, bien bâti, avec une place, un palais, une fontaine, tire son nom, dit-on, des anciennes villa de Marius ou de Lucius Murena. Il semble par ses peintures un petit musée dans un riant paysage. Le *S. Barnabé*, fresque de l'église de cet apôtre, paraît de l'école du Guerchin par la force du coloris et du clair-obscur, et le *S. Barthélemy,* de la première manière de ce maître, fort au-dessous de sa célébrité, a perdu par ses restaurations. La *Trinité* du Guide, à l'église de ce

nom, est remarquable pour l'expression et le dessin de la figure du Fils. Un S. *Roch*, de la Madone *delle Grazie*, est du Dominiquin et peu digne de lui.

La romantique et ombreuse vallée *Ferentina* voyait les assemblées générales des peuples du Latium. Le ruisseau limpide, dit encore *Capo d'acqua*, qui coule au fond de la vallée, est la célèbre source (*Caput aquæ Ferentinæ*)[1] dans laquelle Tarquin-le-Superbe fit noyer l'orateur de l'opposition latine, Turnus Herdonius d'Aricie ; cet homme turbulent et factieux, dit Tite-Live, caractère auquel il devait le crédit dont il jouissait chez lui (*seditiosus facinorosusque homo, hisque artibus opes domi nactus*), avait vivement déclamé dans l'assemblée contre l'absence de Tarquin, et rejeté ses excuses sur sa tardive arrivée.

CHAPITRE VI.

Ostie. — Route. — Bois. — Ville nouvelle. — Population. — Santa-Aurea. — Ville ancienne. — Théâtre. — Temple. — Embouchure du Tibre. — Port. — Castel-Fusano. — Villa de Pline. — Isola sacra. — Buffles.

La route de Rome à Ostie, surtout vers l'extrémité, est peut-être celle des voies antiques dont la direction a le moins changé. Mais ses grosses pierres noires, de basalte, praticables pour le chariot romain ou la litière que portaient les esclaves, sont trop rudes pour le train léger de nos voitures.

Après l'hôtellerie de *Malafede* (qui a inutilement tenté de s'appeler de *Buona Fede*), on passe un pont antique construit de pierres carrées, et dit aujourd'hui *della Refolta*. Tout ce théâtre de l'histoire poétique de Rome et des six derniers livres de l'Énéide, est triste, sans pittoresque ; et le bois d'Ostie, immortalisé par le récit de la mort d'Euryale et de son ami, n'est qu'une espèce de taillis qui ressemble assez à celui du bois de

1. *Tit.-Liv.*, lib. I, LI.

Boulogne, dans lequel on fait de la chaux, et où a disparu plus d'un beau débris antique. Poggio, dans la relation manuscrite de son voyage à Ostie avec Côme de Médicis, adressée au florentin Niccoli, rapporte qu'ils trouvèrent des gens occupés à réduire en chaux un temple de marbre tout entier. On peut juger de la fureur des démolitions antiques par ce passage de l'admirable lettre écrite à Léon X au nom de Raphaël et sous son inspiration, par le comte Castiglione : *Ma perchè ci doleremo noi, de' Goti, Vandali e d' altri tali perfidi nemici, se quelli, li quali come padri, e tutori dovevano difendere queste povere reliquie di Roma, essi medesimi hanno lungamente atteso a distruggerle? Quanti Pontefici, Padre santissimo, li quali avevano il medesimo officio, che ha Vostra Santità, ma non già il medesimo sapere, nè il medesimo valore, e grandezza d' animo, ne quella clemenza, che la fa simile a Dio : quanti, dico, Pontefici hanno atteso a ruvinare tempj antichi, statue, archi, e altri edifizj gloriosi! Quanti hanno comportato, che solamente per pigliar terra pozzolana si sieno scavati dei fondamenti, onde in poco tempo poi gli edificj sono venuti a terra! Quanta calce si è fatta di statue, ed altri ornamenti antichi! che ardirei dire, che tutta questa Roma nuova che ora si vede, quanto grande ch' ella si sia, quanto bella, quanto ornata di palagi, chiese, ed altri edificj che la scopriano, tutta è fabbricata di calce di marmi antichi.* Ces champs aujourd'hui désolés, pestiférés, qui causent tant de regrets aux âmes rêveuses et aux amis de l'antiquité, ont un certain mérite pour d'autres gens moins méditatifs, car ils sont un excellent pays de chasse; les bécasses, les canards, y sont nombreux; le sanglier est très-commun du côté d'Ostie, et il n'y a point là de paysans qui viennent réclamer contre les dommages. Je me rappelle que, lorsque je visitai ces ruines, le cicerone rustique qui s'offrit à me conduire avait le fusil sur l'épaule, qu'il se crut obligé de déposer pendant notre promenade. C'était un homme assez entendu, et qui, dans l'exercice de son métier d'antiquaire, mêlait de singulières exclamations de chasseur à la vue du gibier qui partait, et qu'il regrettait de ne pouvoir plus abattre; il taxait chacune des pièces comme s'il n'eût pas

dû en manquer une seule, afin que je pusse lui tenir compte des sacrifices qu'il faisait en ce moment à la science.

La dégradation, l'abandon, la ruine d'Ostie, ne sont pas très-anciens ; elle était restée peuplée et puissante dans le moyen âge. Raphaël a immortalisé, par sa fresque du Vatican, la victoire qu'y remportèrent sur les Sarrasins les Napolitains encouragés par le pape saint Léon, grand homme dans lequel, selon Voltaire, revivait le courage des premiers âges de la république, l'unique vainqueur romain sur cette plage, où les corsaires de Cilicie avaient pris et coulé à fond la flotte commandée par un consul, ainsi que Cicéron s'en plaignait avec tant de confusion pour l'honneur de son pays [1] ; où Léon X, au comble de sa gloire, faillit à devenir esclave, est fut presque surpris par d'autres Barbaresques, et où jadis la marine pontificale essuya plus d'un affront des corsaires d'Alger. Au XIV[e] siècle, Ostie était revenue à son état primitif de port de Rome. Elle fut conquise par le bouillant roi de Naples Ladislas. La reine de Chypre, Charlotte, obligée, par les révolutions, de fuir son île, y débarqua. Les Français, qui l'avaient occupée, en furent chassés par Jules II, alors cardinal et évêque d'Ostie. Depuis cette époque, elle n'appartient plus à l'histoire que par ses fouilles, et ses nouveaux personnages sont les admirables statues que l'on y a découvertes.

Il y a maintenant dix personnes à Ostie pendant l'été, et cent pendant l'hiver, lorsque le mauvais air a cessé. Ce fantôme d'évêché est toutefois le premier des évêchés suburbicaires de Rome ; il appartient au cardinal doyen du sacré collége, qui a le droit exclusif de sacrer le pape, lorsque celui-ci n'est point évêque. Sur la place, un sarcophage sert de fontaine. Le palais épiscopal, petit, offre une inscription antique d'un beau caractère. La petite cathédrale Santa-Aurea a le bon goût des ouvrages du XV[e] siècle ; l'on y voit encore les armes de la Rovère et les trophées du cardinal pour consacrer sa victoire sur notre armée. La tour abandonnée et de la même époque est aussi une bonne construction.

1. *Orat. pro lege Manilia*, XII.

Les ruines de l'antique, agréable et florissante Ostie, se découvrent environ à un quart de mille de la ville nouvelle. Le théâtre conserve encore quelques murs, pilastres et gradins. On peut y observer la forme semi-circulaire de l'ancienne ville, autour du petit golfe formé par le Tibre. Les restes du magnifique temple dit de Jupiter, mais dont le dieu est inconnu, sont une excellente construction de brique horriblement dégradée. Une chambre ronde souterraine, avec niches, appelée improprement *Arca di Mercurio*, sans doute du nom d'*Area* de Mercure qui lui fut donné par les premiers antiquaires, a des peintures bien conservées, quoiqu'à l'air. Quatre piédestaux en bon état offrent chacun une inscription.

L'embouchure orientale et naturelle du Tibre, unique avant la seconde dite *Fiumicino*, creusée par Claude, est pittoresque. Le fleuve, au moment de finir, reprend un peu de son antique majesté; sa couleur blonde n'est plus ternie par les immondices de la Rome moderne; l'*Isola sacra* le divise et l'étend. Je le vis assez agité, et au bois près dont ses bords pelés n'ont plus de trace, il n'était point tout à fait indigne des vers de Virgile :

Atque hic Æneas ingentem ex æquore lucum
Prospicit. Hunc inter fluvio Tiberinus amœno,
Vorticibus rapidis, et multâ flavus arenâ
In mare prorumpit.

L'ancien port d'Ostie, de ce Portsmouth de Rome, paraît avoir été du côté de la nouvelle ville, peu après *Tor Boracciana*. Sa rade dut occuper l'emplacement demi-circulaire aujourd'hui comblé par le sable, car les corsaires de Cilicie, qui avaient si audacieusement bravé la majesté du peuple romain, ne se seraient guère avancés trop près des habitations. Le prétendu port aura dû son nom aux débris qui s'y seront trouvés.

Castel Fusano, palais ou casin du prince Ghigi, est agréablement situé, au milieu d'une haute forêt de pins, plantée au commencement du dernier siècle. La saison salubre pour l'habiter est le printemps. En face du palais, une longue avenue, toujours verte et toujours fleurie, pavée de larges débris de lave basaltine, provenant de l'ancienne voie Severiana, descend

jusqu'au bord de la mer. Le palais, dans son intérieur, représente assez bien la splendeur et l'incommodité des habitations romaines. Il est couvert de peintures, et l'escalier est un véritable escalier de moulin que l'on monte avec des cordes. Il a été construit de cette étrange manière, m'a-t-on dit, afin qu'en cas de débarquement des Barbaresques, on pût le barrer avec un meuble, et se défendre jusqu'à l'arrivée des voisins. Les brigands, les corsaires, la peste, devaient alors singulièrement diminuer l'agrément de la vie de château en Italie.

La célèbre villa de Pline le jeune à Laurente était située dans l'enceinte de la villa moderne du prince Ghigi, esprit académique, prince littérateur. Il n'y avait point là le bizarre contraste que l'on rencontre parfois dans la succession des propriétaires. Il ne reste qu'un très-petit nombre de débris informes de l'ancienne villa, près du colombier actuel; mais le romarin, comme au temps de Pline, croît toujours abondamment sur ce rivage, aujourd'hui fréquenté seulement des pâtres et des pêcheurs, alors d'un aspect si riant, et que décoraient tant de brillantes demeures. La restitution de cette villa par Scamozzi a peut-être aidé à encourager ce genre de traductions architectoniques, auquel on doit d'avoir retrouvé presque dans leur état primitif un grand nombre de monuments[1], et qui est si utile même aux érudits, pour l'interprétation des termes d'art antiques. La maison de Pline semble le parfait modèle du *confortable* romain et littéraire. L'idée de la bibliothèque me paraît particulièrement heureuse, elle n'était point composée de cette multitude de livres qu'on lit une fois, mais des livres qu'on relit sans cesse : *Quod* (*Armarium*) *non legendos libros, sed lectitandos capit.*

L'*Isola sacra*, dans laquelle autrefois se célébraient pompeusement les fêtes de Castor et Pollux en présence du préfet de Rome et d'un consul, déserte maintenant, est souillée, profanée par d'immondes troupeaux de buffles. Cet animal ne fut ja-

1. La restitution d'un monument antique a toujours été un travail obligatoire pour les élèves de l'académie de France à Rome, auquel ils consacrent la quatrième et avant-dernière année de leur pension.

mais connu des anciens, ainsi que l'avait d'abord cru Buffon. La découverte d'une prétendue tête antique de buffle avait induit en erreur l'illustre écrivain, mais la fausseté en fut démontrée par l'abbé Fea dans ses notes sur Winckelmann.

Les ruines du port commencé par Claude, accru par Trajan et détruit par Totila, qui avait succédé à celui d'Ostie encombré par le sable, forment maintenant un étang d'eau douce, la communication avec la mer qui s'est retirée là de trois milles étant interrompue. Quoique l'on reconnaisse encore la forme hexagone du port intérieur, ouvrage du dernier empereur, ses murs, ses magasins, et l'aqueduc en brique, si bien construit, du port extérieur qui amenait l'eau à la ville, il est difficile de juger par ces informes débris de la grandeur des travaux mis au premier rang des monuments de la magnificence romaine.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

PREMIÈRE ROUTE DE FLORENCE. — VITERBE. — ORVIETTO. — SIENNE. — VOLTERRE.

CHAPITRE PREMIER.

Saint-André. — Ponte-Molle. — Vue. — Sentier du Poussin. — Tombeau dit de Néron. — Emplacement de Veies. — Cataracte. — Baccano.

La route de Rome à Sienne est en très-grande partie triste, inculte; mais à peu de distance de cette route sont la villa du pape Jules, le magnifique palais de Caprarola et le dôme d'Orvietto [1]. Dans cette partie de l'Italie, l'art semble supérieur à la nature.

L'église Saint-André, pure, élégante, de Vignole, élevée par Jules III, afin de consacrer sa délivrance des mains des soldats impériaux lors du sac de 1527, le jour de la Saint-André, fut construite à cette place parce que la tête de l'apôtre y avait été mise quelque temps lorsqu'on l'apporta du Péloponèse à Rome.

Le *Ponte-Molle*, autrefois Milvius, un des lieux de la terre les plus historiques, qui vit l'arrestation, par ordre de Cicéron, des envoyés Allobroges, complices de Catilina, les orgies nocturnes de Néron, et surtout la victoire religieuse et sociale de Constantin sur Maxence, n'a plus d'antique qu'une partie des piliers. Le percement de la vieille tour en forme d'arc de triomphe et le placement des statues sont de 1805.

Le coucher du soleil, du milieu de ce pont, est une des belles

1. *V.* liv. XVI, le chap. I, et ci-après, les chap. II et V.

scènes de la campagne romaine. Les monts dorés de la Sabine, le cours du Tibre, les longues files d'aqueducs en ruine, forment un de ces spectacles pleins de grandeur et de mélancolie que l'on ne trouve que là. Un petit sentier qui, de la ville, longe le fleuve jusqu'au Ponte-Molle, était une des promenades favorites du Poussin qui empruntait à ce majestueux et poétique horizon des ciels et des fonds pour ses paysages.

Malgré son inscription et sa sculpture du temps de la décadence, le sarcophage de Publius Vibius Marianus et de sa femme Reginia Maxima est toujours pour les postillons le tombeau de Néron, tant le crime et ses grands ouvrages semblent lui avoir créé en Italie une sorte de popularité.

A une demi-lieue à l'orient du relais de la *Storta*, au-dessus d'un coteau séparé de la plaine par deux ruisseaux qui, réunis, forment la Cremera, était réellement l'emplacement de Veies, ainsi que l'ont démontré les fouilles exécutées en 1811, qui firent découvrir un tombeau et plusieurs beaux fragments de statues. Cet emplacement avait été jusque-là mis à tort à Civita-Castellane. La citadelle et l'une des extrémités de la ville occupaient l'Isola Farnèse, forteresse dans le moyen âge, et maintenant métairie. La mollesse du roc explique encore le travail de la fameuse mine qui décida du sort de la place, après les dix années convenues de cette espèce de siége de Troie romain dont certaines circonstances ne sont pas moins fabuleuses que celles du siége de Troie grec. Au delà des ruines de la rivale de Rome, une cataracte de cinquante pieds, près d'un moulin, est fort pittoresque.

De Baccano, Rome commence à poindre, et l'on découvre la boule de Saint-Pierre. C'est de ce petit bourg marécageux qu'Alfieri qui sans doute y avait mal dormi, fulmina son terrible sonnet contre Rome :

Vuota insalubre region, che stato
Ti vai nomando, aridi campi incolti;
Squallidi oppressi estenuati volti
Di popol rio codardo e insanguinato:
Prepotente, e non libero senato
Di vili astuti in lucid' ostro involti;

Ricchi patrizj, e più che ricchi, stolti;
Prence, cui fa sciocchezza altrui beato:
Città, non cittadini; augusti tempj,
Religion non già; leggi, che ingiuste
Ogni lustro cangiar vede, ma in peggio:
Chiavi, che compre un dì schiudeano agli empj
Del ciel' le porte, or per età vetuste:
Oh! se' tu Roma, o d'ogni vizio il seggio?

CHAPITRE II.

Sutri. — Amphithéâtre. — Caprarola. — Escalier. — Peintures des Zuccari. — De la protection littéraire des cours italiennes aux xve et xvie siècles. — Palazzuolo. — Soracte.

Après avoir quitté Ronciglione, il faut visiter sur la gauche l'antique Sutrium, remarquable par ses tombeaux creusés dans la roche volcanique, et surtout par son admirable, son unique amphithéâtre, également taillé dans le roc, sans aucune construction, ouvrage étrusque, qui a environ mille pas de circonférence, et conserve encore tous ses corridors, ainsi que six rangs de gradins. Les voyageurs doivent des remercîments au possesseur de la villa dont fait partie cet amphithéâtre, M. le marquis Savorelli, qui l'a généreusement déblayé du sable, des buissons et des arbres qui l'avaient envahi.

On arrive à travers des bois, des rochers, des précipices au château de Caprarola, bâti par le cardinal Alexandre Farnèse, neveu du pape Paul III, le chef-d'œuvre de Vignole et l'un des premiers modèles de l'architecture moderne. L'aspect extérieur du château, merveilleusement situé sur le mont Cimino, d'un caractère à la fois majestueux, élégant et solide, semble tenir du palais et de la forteresse. Une des parties remarquables de ce palais, qui en offre un si grand nombre [1], est l'escalier en li-

1. Deux habiles architectes français, MM. Debret et Lebas, ont publié une description de Caprarola, estimée par sa fidélité, sa distribution et l'intelligence du style de Vignole; elle commence leur belle édition des *OEuvres complètes de Vignole* (Paris, 1815), dont l'interruption doit inspirer de vifs regrets.

maçon si remarquable de hardiesse et d'effet. Les diverses pièces consacrées chacune, soit à quelque trait historique de la maison Farnèse, soit à quelque sujet allégorique, sont couvertes des peintures des Zuccari, et passent à juste titre pour leurs meilleurs et de très-bons ouvrages; la célèbre et poétique chambre de *l'Aurore*, par Thadée, presque détruite, est le sujet d'une fort agréable lettre adressée à l'artiste par Annibal Caro, secrétaire de Pierre Louis, et ensuite du cardinal Ranuccio Farnèse[1]. Malgré le goût exquis de l'écrivain, on peut douter toutefois de l'efficacité de cette sorte de direction et de commande littéraire, ainsi que de celle de François Molza, autre poëte et auteur de Nouvelles, au service du cardinal Farnèse, qui a donné aussi plusieurs sujets; car la peinture comme la poésie a ses limites distinctes. Thadée a représenté encore à la salle des Fastes l'*Entrée de Charles-Quint à Paris,* entre François Ier et le cardinal Alexandre Farnèse monté sur une mule: les trois porteurs du baldaquin offrent les portraits des frères Zuccari. Des fresques de Raffaellino da Regio, peintre d'une grande espérance, mort jeune, sont toutefois, selon Baglione, supérieures à celles des frères Zuccari, puisqu'il prétend que les premières semblent

1. *V.* la lettre LXXVIII des *Lett. poetiche ed erudite*. On a, je crois, fort exagéré et trop loué la protection accordée aux poëtes et aux lettrés par les cours d'Italie des XVe et XVIe siècles: ces hommes, pleins de science ou de génie, y étaient assez misérables. Nous avons montré la dépendance de l'Arioste (*V.* liv. VII, chap. XII); l'infortune du Tasse est célèbre; Annibal Caro, malgré son titre de commandeur, n'était guère mieux traité: parmi plusieurs traits pareils, il parle ainsi de sa condition à Varchi, son ami: *Sono al servigio del cardinal Farnese, e fino a ora le fatiche sono assai, la speranza mediocre, e il profitto magrissimo. Stento volontieri per non istentare sempre; e con tutto ciò non veggo che sia per riuscirmi.* Lett. LX. des *Lett. esortatorie.* On peut juger des retraites que la maison Farnèse accordait à ses serviteurs par cet autre trait d'une lettre d'Annibal Caro écrite au cardinal Alexandre: *Di poco pane ho bisogno, giacchè mi trovo si presso all' anno sessantesimo, e dall' un canto senza denti da masticarlo, e senza stomaco da smaltirlo.* Lett. X des *Lett. di Risentimento.* On voit par les lettres de Jean-Baptiste Doni, écrites au commencement du XVIIe siècle, autre époque de protecteurs, la peine qu'avait cet illustre érudit, secrétaire du sacré collége et si répandu, pour trouver quelqu'un qui avançât les 150 ou 200 écus nécessaires à l'impression de ses excellents traités sur la musique des anciens; et cependant Doni n'épargnait point l'offre de la dédicace au Mécène avec la formule accoutumée d'adulations.

vivantes, tandis que les autres ne sont que peintes. Les arabesques, les ornements d'Antoine Tempesta, sans être très-purs, ont de l'effet. Il s'est peint en haut de l'escalier, fuyant à cheval et déguisé en femme, comme on prétend qu'il avait tenté de s'évader lorsqu'il fut repris non loin de là, et obligé d'achever son ouvrage. Plusieurs décorations en perspective ont été faites par Vignole lui-même, doué d'un talent particulier en ce genre. On rapporte que saint Charles Borromée ayant visité Caprarola en 1580, et paraissant presque scandalisé de sa magnificence, s'était écrié : *Che sarà il paradiso! Oh! meglio sarebbe stato aver dato a' poveri tanto danaro spesovi*, mais que le cardinal Farnèse lui avait répliqué avec bon sens : Qu'au lieu de donner cet argent aux pauvres, il avait préféré le leur faire gagner : *Di averlo egli dato ai poveri a poco a poco, ma fatto glielo guadagnare con i loro sudori* [1]. Le palais de Caprarola, malgré son abandon, paraissait encore digne de sa renommée et de l'enthousiasme qu'il excita jadis. Le célèbre commentateur de Vitruve, Daniel Barbaro, le plus grand connaisseur de son siècle en architecture, l'auteur du premier traité complet de perspective, ayant voulu examiner par lui-même et en détail un édifice qui était tant exalté par l'opinion, convint qu'il méritait de l'être encore davantage : *Non minuit, immò magnoperè vicit præsentia famam*.

Mais une petite, élégante et gracieuse composition, qui peut-être ne fait pas moins d'honneur à Vignole que son grand et savant palais, est le *Palazzuolo* ou casin de Caprarola, situé dans la partie haute des jardins, asile charmant au milieu de bois, jadis orné de fleurs, de vases, de fontaines, et d'une belle cascade. De la dernière terrasse on découvre un vaste et superbe horizon dont le point le plus éclatant est la cime aiguë, azurée, du Soracte, montagne isolée, détachée de la chaîne des

1. On attribue une réflexion pareille à saint Charles, lorsqu'il vint à la villa Lante, et la même répartie au cardinal Gambera. *V.* le chapitre suivant. Le cardinal Scipion Borghèse, ainsi que nous l'avons vu, était aussi du même avis (*V.* liv. XVI, chap. V). Ces opinions semblent indiquer dans le sacré collége du temps une certaine libéralité d'idées assez remarquable.

autres monts de la Sabine, majestueuse pyramide qui domine toute la campagne romaine, et qui paraît encore avoir, comme chez les anciens, quelque chose de sacré, de poétique :

. . . . . . *Sancti custos Soractis Apollo*[1].

Au-dessus de la cime du Soracte est l'ermitage de saint Oreste (étrange nom de saint!) qui a donné son nom à la montagne, ainsi qu'à la petite ville à mi-côte qui offre une charmante église de Vignole. Cette montagne avait été le premier asile d'un fils de Charles Martel, frère aîné de Pepin-le-Bref, oncle de Charlemagne, tourmenté de remords après le gain d'une bataille, et effrayé du sang qu'il faudrait encore répandre pour établir l'autorité nouvelle de sa famille. Cet usurpateur consciencieux et timide passa depuis moine au mont Cassin, car il trouvait que sa cellule du Soracte n'était point assez solitaire, et qu'un trop grand nombre de voyageurs, et surtout de Francs, venaient l'y visiter. Il fut chargé au mont Cassin de garder les oies; sans ajouter grande créance à l'histoire racontée par la légende, de cette oie restituée par le loup à Carloman après qu'il eut prié Dieu de la lui rendre, la retraite volontaire dans un cloître d'un prince guerrier et vainqueur, n'est-elle pas une preuve remarquable de l'ascendant des idées monastiques à cette époque?

CHAPITRE III.

Viterbe. — Gradi. — Annius de Viterbe. — Fontana grande. — Palais communal. — Ardenti. — Tombeaux. — La belle Galiana. — Cathédrale. — Conclave à l'air. — Sainte-Rose. — Saint-François. — Sposalizio, de Laurent de Viterbe. — Bas-reliefs, de la Quercia. — Villa Lante. — Saint-Martin. — Monuments de Norchia et de Castel d'Asso. — Bulicame. — Canino.

A l'entrée de Viterbe, hors la porte Romaine, est le couvent de Dominicains *di Gradi*, qui remonte à saint Dominique, re-

1. *Æn.* XI, 785.

marquable par sa belle construction, sa charmante fontaine, couverte d'une treille supportée par des colonnes, ainsi que par l'aqueduc antique qui commence près de là. Un ancien seigneur du pays, Pietro di Vico, enterré dans le couvent auquel il avait légué de grands biens qui faisaient jadis sa principale richesse, ordonna, par son testament, que l'on dépeçât son corps en sept morceaux, en allusion aux sept péchés mortels qu'il avait, à ce qu'il paraît, pratiqués. On voit à la bibliothèque le portrait d'Annius de Viterbe, célèbre mystificateur littéraire, peut-être de bonne foi et dupe de sa science, qui avait été religieux dans le monastère.

Viterbe, propre, pittoresque, bien bâtie et assez déserte, a un beau pavé de larges dalles, comme celui de Florence.

La belle fontaine dite *Fontana grande*, construite de 1206 à 1279, et très-ornée pour le temps, reçoit en abondance l'eau d'un aqueduc antique. Elle justifie le premier surnom de Viterbe, appelée la ville aux belles fontaines et aux belles filles.

Le Palais communal, commencé en 1264 et terminé sous Sixte IV, a dans sa cour une petite et très-élégante fontaine, ainsi que de beaux tombeaux étrusques, d'une grandeur peu commune à ces tombeaux, avec des inscriptions et des figures en relief. Les fresques historiques et topographiques de Balthazar Croce, élève d'Annibal Carrache et imitateur du Guide, à la salle dite académique, du lieu des séances de l'Académie *degli Ardenti*, une des plus anciennes et des moins illustrées de l'Italie, sont faciles, harmonieuses, naturelles. Le cabinet académique, formé en 1821, offre plusieurs vases, sarcophages, et autres antiquités étrusques et romaines : on remarque deux grands tombeaux en terre cuite, avec des figures à demi couchées sur le couvercle. A la salle des tableaux, une *Madone et S. Joseph* est de François Romanelli. La chapelle a une *Visitation*, vraie, originale, du Crescenzi, peintre de Viterbe, mort jeune, en 1625.

Sur la façade de la petite église Saint-Ange *in Spata* est un beau sarcophage romain, avec un bas-relief d'une chasse au sanglier. Au-dessus du sarcophage, une inscription porte que

l'on y a enseveli la belle Galiana, donnée par les anciennes et romanesques chroniques de Viterbe comme la plus belle femme de son temps, Hélène du XIIe siècle, qui alluma la guerre entre Rome et la république de Viterbe. On rapporte que la victoire resta aux troupes viterboises, et que les Romains, en se retirant, ne demandèrent dans la capitulation que de pouvoir contempler une dernière fois Galiana, qui leur fut en effet montrée de l'une des fenêtres existant encore à l'extérieur d'une vieille tour de l'ancienne porte Saint-Antoine. Viterbe, à des époques bien diverses, semble le théâtre des aventures de la beauté. Une Française, qui ne devait point le céder à Galiana, y fut prisonnière en 1799, après la retraite de notre armée; mais, rapporte Courier, le satirique chroniqueur de la campagne, elle fut reprise avec la place.

La cathédrale gothique de Saint-Laurent, élevée sur l'emplacement d'un temple d'Hercule, a divers sujets de la *Vie de S. Laurent et S. Étienne*, des meilleurs ouvrages de Benefial: au grand autel la *gloire de S. Laurent*, de François Romanelli, et quelques autres sujets de l'*Histoire du même saint*, par Urbain son fils, comme lui de Viterbe, mort jeune, et qui donnait de hautes espérances. A la sacristie, un grand *Christ*, vanté, avec les quatre Évangélistes, est d'Albert Durer, et un médaillon de la voûte, de Carle Maratte.

La bibliothèque du chapitre, peu nombreuse, est remarquable par les livres du célèbre critique et érudit de Viterbe, Latino Latini, qui les a couverts de notes marginales, en partie publiées par le chanoine Magri[1], et par quelques manuscrits.

A côté de la cathédrale, l'ancien palais de l'évêque, monument du XIIIe siècle, conserve la grande salle où fut tenu le conclave qui nomma Martin IV, au bout de trente-trois mois, pour obéir à Charles d'Anjou, après le soulèvement que celui-ci avait excité à Viterbe. On montre encore la partie découverte où le toit avait été enlevé, par ordre du capitaine du peuple Raniero Gatti, afin de forcer les dix-huit cardinaux de ce lent conclave

1. Rome, 1677, in-fol.

à hâter l'élection, et l'on garde aux archives communales une demande curieuse de ces cardinaux, dont les rations avaient aussi été diminuées, pièce datée du palais *sans toit* de Viterbe, par laquelle ils sollicitent la permission de laisser sortir quelques uns de leurs collègues malades. Le palais offre d'autres décombres qui se rattachent encore à l'histoire pontificale ; ce sont les murs de la chambre qu'avait fait construire le pape viterbois, peu édifiant, Jean XXI, et qui, en s'écroulant le 16 mai 1277, causèrent sa mort.

On vante à l'église de la Mort le *S. Thomas mettant le doigt dans la plaie du Sauveur*, de Salvator Rosa.

Au maître-autel de Saint-Ignace, le saint est du cav. d'Arpino. Un *Calvaire*, à la sacristie, petit tableau attribué à Michel-Ange, paraît plutôt de Marcel Venusti qui, sans affecter son style, sut habilement l'imiter.

La jolie fontaine de la place aux Herbes, l'une des quatre belles fontaines de Viterbe, a mérité d'être attribuée à Vignole.

Le couvent de Sainte-Rose conserve le corps intact de la sainte, noire momie de cette jeune fille qui souleva le peuple contre la domination de l'empereur Frédéric II, se fit exiler, rentra triomphante dans sa patrie, après la mort de Frédéric, héroïne du XIIIe siècle, morte à dix-huit ans, et qui, de son vivant même, avait été canonisée par le parti guelfe de Rome.

A l'église Saint-François, près la porte Romaine, une *Déposition du Christ*, de Sébastien del Piombo, d'après le dessin de Michel-Ange, grande figure mulâtre et la seule que les restaurateurs aient laissée assez intacte, est d'un effet extraordinaire.

L'élégante fontaine de la place *della Rocca*, élevée en 1566 par le cardinal Alexandre Farnèse, légat de Viterbe, passe pour être de Vignole.

A l'antique église de Sainte-Marie *della Verità*, hors la porte Saint-Matthieu, le *Sposalizio*, grande, naïve et noble fresque peu connue, est remarquable comme histoire de l'art. L'artiste, Laurent di Giacomo de Viterbe, qui la termina en 1469, après y avoir travaillé vingt-cinq ans, paraît un digne élève et un

imitateur de Masaccio : les personnages sont les portraits des gens les plus marquants de la ville, et l'ancien chroniqueur de Viterbe rapporte qu'il y a été peint sous les traits du vieillard d'environ soixante-huit ans, vêtu en violet et avec des bas noirs.

A l'église des Observantins *del Paradiso*, la *Vierge* et *quelques Saints*, demi-lunette en dehors, dite de Léonard de Vinci, est toujours très-belle. La *Flagellation*, de Sébastien del Piombo, est indiquée par Lanzi comme le meilleur tableau de Viterbe.

L'église du vaste couvent de la Quercia, du dessin de Bramante, aussi remplie de ces mannequins, grotesques *ex voto* dont nous avons déjà parlé [1], conserve derrière le maître-autel l'image de la Madone sur le chêne antique et vénéré, auquel elle fut trouvée suspendue. Au-dessus des trois portes, d'excellents bas-reliefs en terre cuite, des frères de la Robbia, quoique exposés à l'air depuis plus de trois siècles et au milieu de la campagne, ont encore la même fraîcheur que s'ils sortaient de la main de ces brillants artistes. Le plafond magnifique de l'église est dans le goût du splendide plafond de Sainte-Marie-Majeure, et aux dorures près, il le rappelle.

L'agréable villa Lante, à Bagnaia, avec ses deux palais, ses terrasses, ses jardins, fut commencée par le cardinal Riario, le complice des Pazzi, et embellie, terminée par le cardinal François Gambera, évêque de Viterbe. Cette villa, aujourd'hui presque abandonnée, est du meilleur temps de l'architecture italienne, et elle a été attribuée à Vignole. Ses effets d'eau sont imprévus, extraordinaires, et l'eau jaillit même et tombe en pluie jusque du haut des arbres. Sous un épais ombrage, une longue table en pierre, de trente pieds de long, est partagée par un canal d'eau limpide, afin d'ajouter encore à la fraîcheur de l'air. Ainsi la villa moderne se rapproche souvent des usages recherchés du luxe antique, et l'on dirait qu'échappée aux outrages du temps, elle n'a point cessé d'être habitée par les anciens Romains qui pourraient y revenir et se croire encore

1. *V*. liv. IX, chap. XXII, et liv. X, chap. XI.

chez eux[1]. La cascade de la villa Lante figure dans sa chute de la montagne une énorme écrevisse (en italien *gambero*), bizarre allusion au nom du cardinal Gambera.

Le palais Saint-Martin, appartenant à la famille Doria, dont le superbe escalier en limaçon est praticable pour les voitures jusqu'aux étages supérieurs, offre le portrait charmant de la fameuse dona Olimpia Maidalchini, son lit, ses riches mules de brocart aux talons élevés, et une partie de son ameublement de cuir avec des ornements imprimés en or[2]. La tradition du pays n'est point favorable aux mœurs d'Olimpia, et l'on rapporte que les paysans qu'elle appelait à ses furtifs rendez-vous disparaissaient dans une trappe, comme ceux de la lubrique Marguerite de Bourgogne et les autres amants anonymes de quelques princesses ou grandes dames[3].

Les solitaires et mélancoliques vallées de Castel d'Asso et de Norchia méritent aujourd'hui d'être visitées pour le nombre et l'importance des monuments toscans qu'elles renferment. Les ruines de cette dernière semblent y indiquer l'existence inconnue de quelque florissante cité. Le bas-relief d'un de ses superbes tombeaux, monuments curieux de l'art grec-étrusque, offre peut-être le seul exemple qui soit en Italie d'une composition de fronton antique aussi complète et aussi étendue.

A deux milles de Viterbe, le fameux *Bulicame*, petit lac d'eau sulfureuse fumante, et qui semble presque bouillante, d'où sort un ruisseau perpétuel, existe encore comme au temps du Dante :

Quale del Bulicame esce 'l ruscello
Che parton poi tra lor le peccatrici[4],

et du faible et servile imitateur de ce grand poëte, Fazio degli

1. *V.* liv. XVI, chap. I.
2. *V.* liv. XV, chap. XXXV.
3. De semblables traditions existent au Valentin, château près de Turin, et près de Bellaggio sur le lac de Côme (*V.* liv. IV, chap. IX, et liv. XXI, chap. II.).
4. *Inf.* can. XIV, 79.

Uberti[1]; mais l'honnête et industriel ruisseau ne reçoit plus de courtisanes, et il ne sert plus qu'à rouir le chanvre en vingt-quatre heures.

Le bourg de Canino, à huit lieues de Viterbe, est devenu à jamais célèbre par les fouilles qu'y ont fait exécuter M. Lucien Bonaparte, les frères Feoli et la société Candelori. La découverte des statues et surtout des vases a été une révolution archéologique qui jette les plus vives lumières sur l'histoire de la religion, des mœurs, de la civilisation, des arts, des fêtes et des jeux des anciens peuples d'Étrurie, et sur leurs rapports directs et intimes avec la Grèce dont il paraît démontré qu'ils entendaient le noble idiome que peut-être ils parlaient avec leur propre langue, puisque la plupart des inscriptions sont grecques. L'apparition de ces trésors enfouis depuis plus de vingt siècles a causé, il est vrai, le désespoir de plus d'un amateur, en rendant communes et vulgaires certaines pièces qu'il croyait uniques et sans prix.

CHAPITRE IV.

Voie Cassia. — Naviso. — Montefiascone. — Cathédrale. — Saint-Flavien. — Fuger.

A la moitié du chemin de Viterbe à Montefiascone, vers les *Fontanile* (fontaines pour abreuver les bestiaux), sur la gauche, à cent pas de la route, est un long bout assez bien conservé de l'antique voie *Cassia*, avec des restes curieux des thermes de Mummius Niger Valerius Vigellus qui avait été consul.

Un peu au delà se trouve le triste *Naviso*, que plusieurs érudits croient le lac sacré de Vadimon des Étrusques, célèbre par la bataille qu'ils perdirent contre les Romains dont ils avaient

1. *V.* le chap. x du livre v de son *Dittamondo*, espèce de poëme descriptif du XIV[e] siècle, publié de nouveau à Milan en 1826, avec des variantes ou corrections de Perticari et de Fr. del Furia, qui n'ont pu le rendre plus clair et plus lisible.

intrépidement percé les deux premières lignes l'épée à la main, et qui ne tombèrent que devant les triaires et les cavaliers. De cette défaite date l'anéantissement, la disparition des Étrusques : alors l'existence politique de cette nation active fut changée en l'oisive et molle condition municipale, et sa dépendance absolue de ses vainqueurs déguisée sous le vain titre de peuple italique allié. Le *Naviso* actuel n'a point conservé le phénomène de ses îles flottantes chargées d'herbages, couvertes de joncs et de roseaux, qui dans leurs chocs semblaient se livrer de véritables combats, et que Pline le jeune a si agréablement décrit[1].

L'aspect de Montefiascone, sur une colline isolée, est assez imposant, et la vue admirable. La cathédrale, coupole à huit pans, d'une fort belle proportion, dont la circonférence forme la totalité du temple et un ensemble des plus élégants, fut construite par San-Micheli. On lui attribue encore plusieurs petits palais d'excellent goût, dont les détails et les chambranles de portes ou de fenêtres offrent le meilleur style ; ils sont de la jeunesse et de l'époque des fragilités de ce grand architecte, devenu depuis si saint et si scrupuleux[2].

A l'une des portes sur la route de Rome, est l'église Saint-Flavien. De la petite galerie, sur la façade du côté de la vallée, Urbain IV (Jacques Pantaléon), grand pape champenois qui habita Montefiascone, donnait sa bénédiction au peuple. On remarque l'inégalité bizarre des arcades de l'église supérieure, et le mélange des arcades semi-circulaires et diagonales de la chapelle souterraine qui indiquent les deux époques de la fondation de l'église en 1030 et de sa restauration en 1262. Dans cette dernière chapelle est enterré l'évêque allemand Fuger, mort pour avoir trop bu du vin muscat (*moscatello*) de Montefiascone. Il est sculpté couché sur son tombeau ; de chaque côté de sa mitre et au-dessous de ses armes sont deux verres. La chapelle obscure, fraîche, tient assez de la cave, et sans la sainteté du lieu elle semblerait une dernière allusion aux goûts du prélat.

1. *Sæpè inter se majores minoresque quasi cursum certamenque desumunt. Epist.* lib. VIII, XX.

2. *V.* liv. V, chap. XIV.

L'explication la plus probable, je crois, de la célèbre épitaphe *Est, est, est, et propter nimium est Johannes de Fuger dominus meus mortuus est*, paraît celle qui m'a été donnée par un savant prélat romain. L'évêque, amateur de bon vin, faisait pendant son voyage prendre les devants à son secrétaire, afin de l'avertir par le mot *est* (c'est là) des endroits où le vin était bon. C'est ce fatal *est*, répété par trois fois sur la porte de la taverne de Montefiascone, que le secrétaire a gravé sur la tombe de Fuger.

CHAPITRE V.

Orvietto. — Dôme. — Enfer. — Stalles. — Chapelle de la madone San-Brizio. — Reliquaire du Corporal. — Puits.

Les nombreux voyageurs qui ne courent que les grandes routes, et dont la poste est l'itinéraire, ne connaissent guère d'Orvietto que son excellent vin blanc, et cependant cette petite et pittoresque ville a sur son roc escarpé, et qui au coucher du soleil semble doré, un des plus anciens, des plus riches et des plus curieux monuments de l'art en Italie, sa cathédrale, fondée en 1290, en mémoire du miracle de Bolsène, peut-être l'ouvrage le plus remarquable du temps, qui indique les premiers pas vers le renouvellement de l'architecture. L'architecte, Laurent Maitani, était de Sienne; il paraît qu'après avoir donné les dessins, il était retourné chez lui, et ne suivait que très-peu les travaux, puisque les habitants d'Orvietto l'astreignirent à la résidence en 1310, le mirent à même, par un traitement suffisant, d'y faire venir sa famille, et lui accordèrent les distinctions et les priviléges des autres citoyens. Telle était l'ardeur avec laquelle ils tenaient à pousser l'élévation de leur pieuse et nationale construction, qu'un salaire fut accordé l'été à ceux qui apportaient de l'eau aux ouvriers, afin qu'ils ne fussent point détournés de leur tâche. La façade, une des plus belles et des plus richement ornées de l'Italie, a souvent été frappée du ton-

nerre, et les grands tableaux en mosaïque de la partie supérieure ont été presque entièrement renouvelés à la fin du dernier siècle. Malgré Vasari, Lanzi, d'Agincourt, et tous les voyageurs et les livrets, Nicolas de Pise n'a pu exécuter les sculptures de cette façade, qui lui sont très-postérieures[1]; elles doivent être de Jean et de ses meilleurs élèves, tels qu'Arnolfo, Lapo, Augustin et Ange de Sienne, et surtout de Goro di Gregorio, autre Siennois, moins cité, quoique aussi habile. On y voit le *Jugement dernier*, l'*Enfer*, le *Paradis*, sujets traités avant l'apparition de la *Divina Commedia*, et si admirables de verve, de fécondité, d'imagination. L'*Abraham* endormi a été décrit par M. de Lamennais : « Le patriarche voit dans son sommeil les destinées de sa race liées à celles du monde : son regard interne embrasse les siècles avec une puissance en quelque sorte créatrice : l'avenir entier du genre humain semble éclore sous les plis de ce large front. »

Les stalles du chœur, merveilleuse mosaïque de bois, sont l'ouvrage d'artistes siennois des XIVe et XVe siècles.

Les peintures de l'église sont : la *Madone*, fresque de 1417, un des plus gracieux ouvrages de Gentile da Fabriano ; les *Noces de Cana*, d'un frais coloris ; la *Vierge priant son fils*; la *Piscine probatique*, intelligente de nu, mais d'une expression maniérée et lourde d'architecture, de Pomarancio ; la *Résurrection du fils de la veuve de Naïm*, de Thadée Zuccari ; l'*Arrestation du Christ; le même devant Pilate*; la *Flagellation;* le *Couronnement d'épines;* le *Christ au calvaire*, faciles et expressifs ouvrages de Muziano.

Les grandes fresques sur bois de la chapelle de la Madone de San-Brizio furent peintes en 1499 par Luc Signorelli, alors âgé de près de soixante ans. Le *Jugement dernier*, si remarquable de goût, de dessin, d'expression, de science anatomique, explique la chapelle Sixtine, qu'il a précédée de quarante ans, et Michel-Ange qui l'avait étudié. Canova avait aussi puisé à cette chapelle, et il a imité son groupe de l'*Amour et de Psyché*

1. Cicognara. *Stor. del Scult.* II, 138.

de deux figures qui ressuscitent. Le beau *Chœur des prophètes,* du frère Angélique, a un superbe *Moïse;* son *Christ jugeant* a inspiré le *Christ foudroyant* de la Sixtine. Les peintures voisines sont de Benozzo Gozzoli et de plusieurs de ses élèves. Cette chapelle de Madone offre un singulier mélange d'idées chrétiennes et de souvenirs païens, car on y voit aussi les portraits à fresque de Virgile, d'Ovide, de Sénèque, de Stace, de Claudien; le premier, bien conservé, en cheveux blonds bouclés et couronné de lauriers; la *Descente d'Énée aux enfers,* qu'un tombeau d'évêque a fort endommagée; le *Combat d'Hercule et des Centaures; Persée et Andromède;* l'*Enlèvement de Proserpine; Orphée et Eurydice,* et autres sujets mythologiques; *Diane, Pallas, Vénus,* et de lascives nudités, dont une partie même a dû être cachée par une boiserie. A la vue de cette antiquité sacrée et profane ainsi rapprochée, on dirait que le génie des lettres et des arts avait produit alors une sorte de restauration poétique du polythéisme, et que les deux religions, comme aux premiers temps du christianisme, se retrouvaient de nouveau en présence.

Le reliquaire, servant à renfermer le saint corporal de Bolsène, a la forme de la façade du dôme. Les figures, ornements et peintures en émail, sont un travail précieux de l'orfévre siennois Ugolin Vieri, et portent la date de 1338. On y remarque la *Louve allaitant Romulus et Rémus,* l'artiste ayant voulu rappeler sur son merveilleux ouvrage un emblème de sa patrie[1].

Divers sculpteurs et architectes modernes ont successivement ajouté à l'embellissement de cette cathédrale du XIII[e] siècle. San-Micheli a fait la chapelle des Mages, dont les sculptures, très-vantées par Vasari, sont de Simon Mosca et de son fils François. Donatello exécuta le *S. Jean* du Baptistère. Une *Piété,* chef-d'œuvre de goût et d'expression; un superbe *S. Sébastien* payé vingt écus, et qui valait dix fois davantage; les *Quatre Évangélistes* et les ornements de la belle chaire en bois; un *S. Thomas,* portrait vivant de l'artiste, sont d'Hippolyte Scalza

1. *V.* ci-après, chap. XI.

d'Orvietto, digne élève de Michel-Ange, aussi chargé pendant longtemps, pour cent écus par an, de la direction des travaux de la cathédrale, et auquel on doit encore l'élégante façade du palais public, ainsi que les ornements des portes et fenêtres d'un grand nombre de maisons d'Orvietto. Ce grand artiste du XVI[e] siècle, si mal payé par ses compatriotes qui traitaient plus magnifiquement des artistes étrangers et au-dessous de lui, finit par obtenir les 200 écus des précédents architectes du dôme, mais il lui fut défendu de découcher de la ville sans la permission du conseil général dont il devint depuis, il est vrai, un des cinquante membres. Le *S. Matthieu*, de Jean Bologne, rappelle le style franc et ferme de Michel-Ange. Le *S. Paul*, de François Mosca, n'est qu'une maladroite copie de l'Hercule Farnèse. Une *Annonciation*, groupe d'un effet extraordinaire, quoique l'air hautain de la Vierge, le volume relié qu'elle serre sur sa poitrine, et la pose de l'ange à cheval sur un nuage tortueux placé sur un piédestal, soient assez ridicules, passe pour le chef-d'œuvre de François Mocchi d'Orvietto, le bizarre sculpteur de la *Véronique* de Saint-Pierre.

Le large et profond puits à deux escaliers en spirale, l'un au-dessus de l'autre, creusé dans le roc par Antoine San-Gallo, lorsque Clément VII s'était réfugié avec sa cour à Orvietto après le sac de Rome, un des principaux ouvrages de ce genre, est digne des anciens, et prouve la variété des talents du grand artiste.

CHAPITRE VI.

Forêt. — Bolsène. — Bords du lac. — Anguilles. — Iles Bisentina et Martana. — Saint-Laurent-Neuf. — Acquapendente. — Contraste. — Radicofani. — Montepulciano. — Madonna di San-Biagio. — Buonconvento.

Une superbe forêt de chênes, mêlée de coteaux et de ravins, dans laquelle je fus perdu tout un jour, et que je n'eus que trop

le loisir de contempler, se trouve sur la route nouvelle d'Orvietto à Bolsène.

Bolsène était l'ancienne *Vulsinii,* un peu plus du côté de la montagne, l'une des principales des douze grandes cités étrusques, détruite par les Romains, et dans laquelle ils se vantent d'avoir trouvé deux mille statues, population supérieure à celle du bourg actuel, de mille cinq cents âmes. C'est dans l'église de *Santa-Cristina* qu'eut lieu le fameux miracle, prodige de Raphaël au Vatican. On montre encore, dans une humide et sale chapelle, l'endroit où le sang tomba, et qui a été couvert d'une grille. Le coteau de Bolsène, assemblage curieux de colonnes basaltiques noires, dures, sonores, diverses de formes, et couronné d'arbustes, est pittoresque et fort intéressant sous le rapport géologique.

Les bords du lac Bolsène sont ravissants. Je n'ai pu juger des matelotes d'anguilles au vin blanc chantées par le Dante, que le pape tourangeau, Martin IV, expiait par le jeûne :

> . . . . . . *E purga per digiuno*
> *L'anguille di Bolsena in la vernaccia*[1]:

car ces anguilles paraissent devenues plus rares, et on ne les pêche, m'a-t-on assuré, qu'au printemps. Ces fameuses anguilles sont le sujet d'un joli récit d'une lettre de Pétrarque adressée au grand pape français Urbain V, dans lequel respire burlesquement tout l'ancien orgueil national des Italiens : *Quùm Benedicto XII Vulsinii lacûs anguillæ, miræ magnitudinis, et saporis insoliti, missæ essent, exiguâ sibi parte servatâ, non multis post diebus, dùm ad eum ex more advenissent, earumdem mentione ortâ, ut erat jocosus in sermone, si prægustassem, inquit, scivissemque, quales erant, non fuissem tàm largus distributor; sed nunquàm credidi, tale aliquid nasci posse in Italiâ.*

1. Purgat. XXIV, 22. On rapporte à l'appui de l'accusation du Dante que ces deux vers furent inscrits sur le tombeau de Martin :

> *Gaudent anguillæ, quod mortuus hìc jacet ille,*
> *Qui quasi morte reas excoriabat eas.*

(Le pape Benoît XII, fils d'un boulanger, et surnommé *Fournier* de l'état de son père, était du pays de Foix). *Quo dicto Io. de Columnâ cardinalis subitò sic exarsit, ut diceret, mirari se, quod ità vir doctus, qui multa legisset, excellentem cunctis in rebus Italiam ignorare* [1].

Les deux petites îles aujourd'hui à peu près inhabitées, l'*Isola Bisentina* et l'*Isola Martana*, étaient jadis pompeusement visitées l'automne par Léon X qui, après avoir chassé aux environs de Viterbe, venait s'y livrer à la pêche, seul rapport que le magnifique pontife eût avec les premiers apôtres. C'est dans l'île Martana, la plus petite et la plus âpre, que fut reléguée, et que périt, par ordre de son second mari, Théodat, la grande reine des Goths, Amalasonte, l'unique fille de Théodoric, infortune de femme qui contraste avec les joyeux passe-temps des deux papes. La tradition prétend indiquer les restes du fort où Amalasonte était enfermée, ainsi que la trace d'un escalier taillé dans le roc, qui descendait jusque sur le rivage. Ces îles furent aussi l'un des lieux de plaisance de la maison Farnèse; mais il ne subsiste plus que quelques ruines des palais et de l'église qu'ils avaient élevés, et qui étaient embellis par le pinceau des Carraches.

Le village de Saint-Laurent-Neuf, avec une belle place, fut généreusement fondé par Pie VI et à ses frais, afin d'offrir un asile aux habitants de Saint-Laurent-le-Vieux, que sa situation malsaine au fond d'un ravin rendait victimes des fièvres d'été, et qui parfois est devenu depuis un repaire de brigands.

La petite et misérable ville d'Acquapendente, la dernière des États romains, sur une hauteur escarpée, avec sa cascade qui, à la vérité, dépend de la pluie, est pittoresque.

Un large ravin désert, mêlé de torrents, de bois, de rochers, forme une limite naturelle et imposante entre l'État romain et la Toscane.

A peine a-t-on touché cette dernière contrée qu'un parfum de civilisation semble s'exhaler et se répandre : les champs, les

1. *Senil.* lib. VII, epist. 7.

chemins, les maisons, les vêtements, les physionomies surtout, ne se ressemblent plus, et l'on sent une certaine culture physique et morale qui manque à l'État voisin. La barbarie du cadran italien cesse ; la douane raisonne et n'est plus vénale ; le peuple sait lire, et le pain est excellent, dernier et infaillible symptôme de bien-être et d'amélioration.

Le bourg de Radicofani, au milieu de roches aiguës et volcaniques, a le château que dut occuper sans doute, comme d'autres illustres princes et capitaines, le brave chef de brigands Ghino di Tacco, autrefois étudiant en médecine, qui arrêta, malgré son pompeux cortége, et guérit si bien par le pain, le vin blanc et la diète notre oisif, opulent et replet abbé de Clugny, qu'il dispensa ainsi d'aller prendre les eaux de Sienne[1]. Le portique de la grande auberge, la fontaine qui est en face, offrent au sein même de cette âpre solitude quelques traces et un certain effet d'art qui n'appartiennent qu'à l'Italie.

La petite et ancienne ville de Montepulciano est la patrie de Politien et de Bellarmin. Le vin de Montepulciano fut jadis célèbre ; Redi l'avait fait proclamer par Bacchus en délire le roi des vins :

Montepulciano d'ogni vino è il Rè ;

supériorité déjà chantée par Chiabrera :

Se chiedi oggi chi regna,
Regna Montepulciano.

Cette ville mérite que l'on se détourne pour observer la bonne architecture de ses palais ; plusieurs sont d'Antoine San-Gallo. L'église de la *Madonna di San-Biagio*, de ce grand architecte, peut être regardée comme un des plus parfaits modèles de goût. Le dôme antique, de travertin, quoique restauré, est imposant.

Près de la route, le château de Buonconvento est l'un des

1. Boccace. *Giorn.* X, *Nov.* 2.

plus anciens, des plus historiques et des moins détruits de la campagne de Sienne. Il remonte au commencement du XIII[e] siècle. L'empereur Henri VII, un des plus ardents conquérants de l'Italie, le belliqueux ennemi du bon roi Robert, y mourut le 24 août 1313, et le Dante qui l'avait appelé si impérieusement et dont la lettre hautaine, pour l'animer contre les guelfes de Florence, causa l'exil, composa une magnifique *Canzone* sur sa mort, un des plus grands événements de cette époque[1]. Ce simple comte de Luxembourg, devenu empereur, ne fut point toutefois empoisonné dans une hostie par le moine dominicain Politien de Montepulciano, ainsi que l'a depuis presque authentiquement démontré, malgré l'autorité des écrivains contemporains, le savant Baudrand[2]. L'antique église du château, qui lui est antérieure et paraît du XII[e] siècle, offre trois *Vierges*, vieilles peintures du premier âge de l'école de Sienne, monuments curieux de l'histoire de l'art, et qui montrent quelles étaient la richesse et l'importance de ce petit bourg de Buonconvento aux XIII[e] et XIV[e] siècles.

CHAPITRE VII.

Sienne. — Cathédrale. — Vitraux. — Pavé. — Chapelle del Voto. — Tableau de Duccio della Buoninsegna. — Tabernacle, de Balthazar Peruzzi. — Chapelle Saint-Jean-Baptiste. — Salle dite la Bibliothèque. — Fresques. — Groupe des Trois Grâces. — Livres de chœur. — Bénitiers. — Coupole. — Antennes de Carroccio. — Chaire.

Sienne confirme bientôt l'impression favorable reçue à l'entrée

1. *V.* liv. VI, chap. V, liv. XI, chap. XI, et liv. XVIII, chap. XIII.

2. *V.* encore dans Muratori, t. XV, p. 49, de la grande édition des *Rerum Italicarum Scriptores*, une très-longue et bonne remarque du critique siennois Hubert Benvoglienti sur la question de l'empoisonnement de Henri VII, qu'il incline à regarder comme supposé, et dont il attribue principalement l'origine au désespoir des Gibelins et à la crédulité populaire.

de la Toscane. Son peuple est à la fois gai, spirituel, honnête[1]; mais on sent que sa douce civilisation, fille des mœurs et de sa vieille liberté, est ancienne, et qu'elle remonte bien plus haut que les lumières modernes et que la réforme philosophique de Léopold. Le poëte byzantin Marullo Tarcagnota, le rival d'amour et presque de talents poétiques de Politien[2], avait composé cette jolie pièce à la louange de Sienne :

Mater nobilium nuruum,
Antiqui soboles Remi
Sena, deliciæ Italæ,
Seu libet positum loci,
Convallesque beatas
Tot circumriguis aquis,
Seu ver conspicere annuum,
Nativisque rosariis
Semper purpureum solum,
Et colles viridantes.
Nam quid dicam operum manus,
Aut tot ditia marmora?
Quid spirantia signa tot
Passim? quid fora? quid vias?
Quid Deum sacra templa?
Adde publica civium
Jura, parque jugum, et pares
Cunctis imperii vices,
Adde tot populorum opes,
Tot parentia latè
Oppida, adde virum ingenia,
Adde artes, nec in hospita
Corda Pieridum choris.
O verè soboles Remi,

1. Cette probité siennoise me frappa lors de mon dernier séjour. J'étais, à mon arrivée, entré chez un libraire pour acheter la meilleure description de la ville. Ce libraire me fit observer qu'il y en avait une édition plus récente, et il me donna son commis pour me conduire chez le libraire qui la tenait. Le soir, au café, on me rapporta la moitié du prix d'une glace que j'avais magnifiquement payée comme à Florence 4 grasses (5 sous). J'étais alors obligé pour fortifier mes yeux de les lotionner avec une composition d'eau camphrée : ma fiole que je renouvelais dans les villes, me coûtait à Florence un paule, à Sienne six grasses (un peu plus d'un demi-paule), à Livourne trois paules.

2. V. liv. XI, chap. II, et ci-après, chap. XV.

Digna nomine, digna
Urbs tantis titulis patrum!
Te concordia, te bona
Pax alat, famis et minarum
Immunem, tibi defluat
Flavis Brandus arenis.

La cathédrale, une des plus anciennes, des plus splendides et des plus caractéristiques de l'Italie, paraît de diverses époques et de divers architectes; mais son ensemble doit remonter au XIIIe siècle. L'église actuelle, terminée en 1331, ne devait toutefois former qu'une des nefs latérales du grandiose édifice qui avait été projeté, et dont la fatale peste de 1348 empêcha l'exécution. Parmi les nombreux ornements de la légère façade de 1339, les statues des *Prophètes* et les *deux anges* prosternés devant le nom de Jésus, sont de Jacques della Quercia. Les bustes d'animaux au-dessus des chapiteaux indiquent les villes alliées de la république : le griffon, Pérouse; le cheval, Arezzo, etc. Les trois bustes au-dessus des portes représentent trois bienheureux Siennois. Ainsi apparaissent à la façade de ce temple les souvenirs religieux et politiques de la patrie.

Le clocher, vieille tour des Bisdomini, fut revêtu de marbre et embelli sur les dessins des deux frères Augustin et Ange de Sienne, sculpteurs du commencement du XIVe siècle, élèves de l'école de Pise, et dont le premier même avait été employé aux travaux de la cathédrale dès l'âge de quinze ans. Une des cloches en forme de baril date de 1148.

L'intérieur de la basilique, incrusté de marbre blanc et noir, avec sa haute et hardie voûte d'azur, parsemée d'étoiles d'or, sa coupole hexagone, est singulièrement religieux, vénérable. Les deux grandioses colonnes de la porte, sculptées en 1483, soutiennent une tribune élégante, avec quatre bas-reliefs représentant la *Visitation*, un *Sposalizio*, l'*Enlèvement du corps de la Vierge*, son *Assomption*, ouvrages excellents et qu'on voit à peine. Les vitraux de la fenêtre circulaire, exécutés en 1549 par l'habile artiste siennois Pastorino di Giovanni Micheli, sur le dessin de Perino del Vaga, sont d'une grande richesse. Parmi

la nombreuse série des papes de la frise, le buste du pape Zacharie est une ancienne tête de la papesse Jeanne, ainsi métamorphosée, en 1600, par ordre du grand-duc, à la prière de Clément VIII et de l'archevêque, le cardinal Tarugi. Mabillon qui avait recherché ce buste de la papesse Jeanne, ne l'avait point découvert : Montfaucon s'est trompé lorsqu'il a dit que c'est en celui de Zacharie le prophète qu'il a été changé.

Le pavé, aujourd'hui unique, comparable aux plus précieuses mosaïques de la Grèce et de Rome, mais d'invention et d'exécution italienne et siennoise, vaste nielle de marbre, composition du meilleur style, doit être observé d'en haut. Il faut toujours regarder comme une erreur du talent des artistes siennois d'avoir mis à terre des figures en clair-obscur sur lesquelles on ne peut marcher et que l'on est obligé de couvrir afin de prévenir leur destruction. Je vis ce brillant pavé délivré de ses ignobles planches pour les fêtes siennoises de l'Assomption : c'était plaisir de s'y prosterner, quoique la vue de si beaux ouvrages vînt un peu déranger votre adoration. Les dix superbes *Sibylles* sont de la fin du xv[e] siècle. Les *Sept Ages de l'homme*, la *Foi*, l'*Espérance*, la *Charité*, la *Religion*, d'Antoine Federighi, ne sont point au-dessous de sa *sibylle Érythrée;* il a dessiné l'énergique composition de la *Bataille de Jephté*, sculptée par Bastien de Francesco. L'*Absalon suspendu par les cheveux* est de 1424. Le *Samson*, le *Judas Machabée*, le *Moïse*, les *Cinq Rois amorrhéens pris dans la grotte de Maceda*, après la victoire de Josué, la vaste *Délivrance de Béthulie*, du vieux maître siennois Duccio della Buoninsegna, du xiv[e] siècle, de l'école duquel, dit un historien contemporain, il ne sortait pas moins de bons peintres qu'il ne sortit de guerriers du cheval de Troie (*ex cujus officina veluti ex equo Trojano pictores egregii prodierunt*), sont les plus anciennes mosaïques. Les plus parfaites, parmi lesquelles on admire une *Ève*, charmante, après sa chute, et un *Abel*, sont de Beccafumi, devenu de berger un des grands artistes du xvi[e] siècle, et dont le pavé fut le passe-temps de la vie entière. Le beau *Moïse au mont Sinaï*, exécuté en 1531, et payé 840 écus, fut son dernier ouvrage. D'autres comparti-

ments représentent le *Mercure Trisméqiste offrant le Pimandre* (livre de philosophie mystique d'un platonicien chrétien, attribué à Hermès Trismégiste, mais dont l'authenticité est plus que douteuse) *à un gentil et à un chrétien ;* les armes de Sienne, au milieu de celles des villes confédérées; la *Vertu sur un mont escarpé* que gravissent Socrate et Cratès, tandis que la *Fortune* et d'autres figures sont en bas; la *Roue de la fortune avec quatre philosophes dans les angles.*

La somptueuse chapelle *del Voto* fut érigée par le pape Alexandre VII, en l'honneur de l'image de l'*Advocata*, vénérée depuis des siècles à Sienne. Le *S. Jérôme*, le groupe d'anges en bronze, une *Madeleine* bien travaillée, mais incorrecte, sont du Bernin; la *Ste Catherine* et le *S. Bernardin*, de ses élèves Raggi et Hercule Ferrata. Une *Visitation*, de Carle Maratte, un *S. Bernardin*, du Calabrèse, passent pour de leurs meilleurs ouvrages. Le Bernin a donné le modèle de la médiocre statue d'*Alexandre VII*, sculptée par Ferrata. Le tableau, plaqué d'or et d'outremer, de Duccio della Buoninsegna, de 1310, est une œuvre capitale comme histoire de l'art. Les superbes sculptures en bois du chœur, des stalles, du pupitre et des siéges de l'hebdomadaire, appartiennent à diverses époques : les plus anciennes, de 1387, furent sculptées par François Tonghi et son fils, et ornées, en 1503, des habiles ouvrages du frère Jean de Vérone[1]; les plus modernes sont de 1569, du dessin de maître Riccio, et exécutées par Thésée Bartalino de Sienne et Benoît de Montepulciano. La *Trinité*, au milieu des anges, restaurée en 1813, est de la vieillesse de Beccafumi, ainsi que les deux fresques placées au-dessous. Le maître-autel, simple, pur, est cité comme un des chefs-d'œuvre divers de Balthazar Peruzzi, dit aussi Balthazar de Sienne. Le tabernacle de bronze, travail exquis, terminé en 1472, qui a échappé à Cicognara, coûta neuf années au peintre et sculpteur siennois, Laurent di Pietro del Vecchietta. Les huit Anges de bronze, au-dessus des élégantes

1. *V.* liv. v, chap. xiv.

consoles aussi de bronze, furent les derniers ouvrages de Beccafumi. Le bas-relief de bronze à terre, formant le tombeau de l'évêque de Grosseto, Jean Pecci, mort en 1426, est de Donatello.

La chapelle circulaire de Saint-Jean-Baptiste, de l'architecture de Balthazar Peruzzi, offre à sa décoration extérieure d'excellents bas-reliefs et ornements en marbre de Jean di Stefano, Laurent di Mariano Fucci, Crescenzio di Mario, Caliste di Paolo, artistes siennois, et des florentins Raphaël et Philippe da Settignano ; à l'intérieur d'élégants bas-reliefs dorés de 1596 ; divers traits de l'*Histoire d'Adam et d'Ève*, sculptés à l'autel par Jacques della Quercia, et la statue du saint, de Donatello, au-dessus de l'endroit où se conserve la relique de son bras, acquise par Pie II du despote de Morée Thomas Paléologue.

A l'entrée de la nef, une charmante décoration de marbre se compose de pilastres et de lambris sculptés par les frères Antoniolo et Bernardin Jacomo Marzini, d'un petit autel, avec un *S. Jean* évangéliste en bas-relief, de 1451, d'Urbain et Barthélemy de Cortone, et du *Christ mort*, travail en terre cuite, de Mazzuola, de 1717, fort inférieur, comme on peut le croire, à tout le reste.

La pièce dite la Bibliothèque, où se conservent d'immenses et anciens livres de chœur, est avec le pavé ce que la cathédrale a de plus beau. Les dix fresques représentant les *faits les plus mémorables de la vie du pape Pie II* (*Æneas Sylvius Piccolomini*), et la onzième, en dehors, le *Couronnement de Pie III*, son neveu, qui a commandé cette bibliothèque, furent exécutées sur les esquisses et les cartons de Raphaël, alors dans sa vingtième année, par Pinturricchio qui, malgré ses cinquante ans et son ancienne célébrité, eut le bon esprit de se faire presque son élève. Ces peintures, déjà dignes de Raphaël, n'ont point encore cependant le haut degré de grâce et de force qu'il développa dans les chambres du Vatican, et la manière sèche et timide du Pinturricchio y domine. Mais les fresques du Vatican sont extrêmement altérées, tandis que la conservation de celles-là, ainsi que de la plupart des autres fresques de Sienne, est extraordinaire, et elle a été récemment attribuée avec quelque

fondement, à la nature des terres colorantes du pays [1]. L'histoire du grand, savant et spirituel pape Pie II, homme de lettres, voyageur, conteur, moraliste, est intéressante : on le voit couronné poëte par l'empereur Frédéric III, auquel il avait été envoyé par l'antipape Félix, et qui le fait son secrétaire. La voûte de cette espèce de sacristie attenante à la cathédrale est couverte de traits mythologiques, et au milieu, le groupe grec des trois *Grâces*, qu'imita Canova, réunit les formes les plus voluptueuses. Trouvé dans les fondations de l'église, il fut même autrefois assez longtemps placé dans celle-ci, et il serait plus convenablement à l'Institut des Beaux-Arts. Ce groupe des trois Grâces est entre deux tombeaux aussi de marbre blanc, éclatant; le premier de l'illustre chirurgien et anatomiste siennois Mascagni, par M. Ricci; le second du gouverneur de la ville, Jules Bianchi, ouvrage fort élégant de M. Tenerani. Les superbes livres de chœur, ornés de riches miniatures du frère Benoît da Matera, religieux du Mont-Cassin, et du frère Gabriel Mattei, servite de Sienne, étaient autrefois plus nombreux; une partie fut enlevée par le cardinal de Burgos et transportée en Espagne; quelques autres sont passés à la bibliothèque publique.

Un monument consacré à la mémoire de Bandino Bandini offre une petite et agréable statue de *Jésus-Christ ressuscité*, un *Séraphin* et deux *Anges*, de la première jeunesse de Michel-Ange. Il fit encore à Florence, par ordre du cardinal François Piccolomini, depuis Pie III, deux des statues de l'autel grandiose élevé par ce cardinal, en 1485, et du dessin de l'habile sculpteur lombard André Fusina. Une belle *Épiphanie* de Sorri a été sagement restaurée par M. Monti, artiste siennois.

Les bénitiers sont deux chefs-d'œuvre divers : l'un, antique candélabre, offre des ornements et des détails mythologiques

1. M. le professeur de chimie Targioni-Tozzetti et M. Benvenuti, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Florence, ont paru de cet avis dans l'approbation qu'ils ont accordée au mode de fabrication des couleurs de M. Marzocchi, employées même par M. Benvenuti pour les fresques de la coupole Saint-Laurent.

d'un travail exquis; l'autre, posé sur un piédestal de Jacques della Quercia, soutient le parallèle.

Contre deux des pilastres de l'unique et gracieuse coupole hexagone, sont deux hautes antennes du Carroccio [1] pris sur les Florentins par les Siennois, dans la bataille de Monteaperto, le 4 septembre 1260, sanglante journée rappelée par le Dante, chantre de tous les lieux et de tous les faits de l'Italie de son temps :

Ond' io a lui : lo strazio e 'l grande scempio
Che fece l'Arbia colorata in rosso,
Tale orazion fa far nel nostro tempio [2],

qui montre à quel point l'antique valeur italienne s'était maintenue au milieu des guerres civiles du moyen âge, parmi ces milices composées de citoyens, et avant l'introduction des armées mercenaires des *condottieri*. Alors on ne pensait point encore, comme l'a prétendu peu après, le prudent historien florentin Matthieu Villani, que le service des citoyens était inutile et souvent funeste. Ce Carroccio avait été bravement défendu par un vieillard de 70 ans, le chevalier Jean Tornaquinci, doyen du parti guelfe, qui, voyant la déroute des Florentins, excita son fils et ses autres compagnons à l'imiter, se précipita au milieu des ennemis, afin de ne point survivre à la ruine de sa patrie, et fut tué en combattant. Je contemplai le grand et noir crucifix de bois que le peuple de Sienne portait à la bataille; placé au-dessus d'un autel, il se détache sur un médiocre bas-relief en stuc blanc du dernier siècle. Ce crucifix de Monteaperto, ainsi qu'on l'appelle, me rappelait le traître et inconséquent banni Farinata, mis en enfer par le Dante, qui avait combattu l'armée florentine et qui refusa ouvertement de détruire Florence, sa patrie. Après la victoire, les Siennois donnèrent à leur ville le titre de Ville de la Vierge (*civitas Virginis*), ajouté sur leur monnaie aux mots *Sena Vetus;* des fêtes pompeuses furent célébrées, et le Carroccio captif y figura, tiré par derrière.

1. *V.* liv. v, chap. iv.
2. *Inf.* x, 85.

L'admirable chaire, de Nicolas de Pise, qu'il fut moins de deux ans à exécuter, et qui lui était payée si peu magnifiquement à raison de 8 sols par jour (le sol d'alors équivalait à la livre actuelle), de 4 sols pour Jean son fils, et de 6 pour ses élèves (la dépense totale fut de 65 livres), ce splendide monument, d'une sculpture si noble, si naturelle, si poétique et si terrible dans le compartiment des damnés du *Jugement dernier*, atteste à la fois les progrès de l'art et ceux du grand artiste. Les ornements de cristal doré, travail de Pastorino di Giovanni Micheli, coûtèrent 98 livres 8 sols. L'élégant escalier, comparable aux chefs-d'œuvre antiques, paraît pris de quelque dessin de l'illustre Balthazar Peruzzi.

CHAPITRE VIII.

Hôpital della Scala. — Fresques de l'infirmerie. — Saint-Jean-Baptiste. — Carmine. — Saint-Augustin. — Clocher. — Collége Tolomei. — Innominati. — Saint-Pierre. — Saint-Martin. — Conception. — Trinité. — Educatorio des nobles.

L'hôpital de Sainte-Marie *della Scala*, un des plus anciens hôpitaux connus, remonte à l'année 832; fondé par le frère Sorore, instituteur de la congrégation des frères servants de l'ordre de saint Augustin, il est, comme les autres ordres hospitaliers, un monument de cette civilisation religieuse qui a précédé en Europe les diverses sortes de civilisation. L'église brillante fut refaite en 1466, sur le dessin de Guidoccio Cozzarelli. Au maître-autel la belle statue en bronze du *Christ ressuscité* est de Vecchietta, et un *Christ mort* étendu, bas-relief de Mazzuola, produit assez d'effet. La grande *Piscine probatique* de la tribune, pour laquelle les malades mêmes de l'hôpital ont posé, est regardée comme le meilleur tableau de Sébastien Conca. Les cinq fresques de l'infirmerie dite du Pellegrinajo, peintes en 1440 par Dominique de Bartolo, représentent les soins de la *Charité chrétienne* envers les malades, le *Mariage des jeunes filles*, l'*Indulgence accordée à l'hôpital par Célestin III*,

un trait de la *Vie du B. Augustin Novello,* divers *Saints, Patriarches* et *Prophètes;* elles sont très-intéressantes pour les artistes, et Raphaël et le Pinturricchio en ont imité les costumes nationaux et le noble mouvement des chevaux. Mais quels que soient le mérite, l'originalité de ces peintures, il est difficile de les observer de sang-froid, quand immédiatement au-dessous sont des humains souffrants, mourants, dont les douleurs réelles et vivantes, les regards éteints, les physionomies languissantes vous arrachent à la douce impression des efforts de l'art. L'hôpital de la Scala, qui compte plus de trois cents lits, est parfaitement tenu. Il a été illustré dans ces derniers temps par les travaux et les découvertes de Mascagni, le fondateur de l'anatomie pathologique, né dans un hameau près de Sienne.

Le gracieux oratoire du quartier *della Selva*, commencé en 1499 par l'art (la confrérie) des Tisserands, fut terminé en 1507 sur les dessins de Balthazar Peruzzi. On remarque une *Épiphanie*, vive, facile, de Petrazzi, artiste siennois du XVIIe siècle, qui, ainsi que les autres peintres de son école, avait conservé à l'époque de la décadence le goût d'un temps meilleur; un *S. Sébastien,* chaud de couleur et bien composé, de Sorri. La porte de travertin, de la façade, révèle encore la manière de Peruzzi.

Saint-Jean-Baptiste, ancien baptistère, vaste église qui plonge sous le dôme, avec une haute façade de l'année 1317, appartient aux premiers sculpteurs toscans : le *Baptême de Jésus-Christ*, *S. Jean conduit à Hérode*, sont de Ghiberti, ainsi que l'ont prouvé ses *Commentaires,* manuscrit découvert à la Magliabecchiana[1]; le *Banquet d'Hérode* est de Pierre Pollaiolo; la *Vocation de S. Joachim,* de Donatello; la *Naissance du Précurseur,* la *Prédication dans le désert*, quelques unes des petites statues sont de Jacques della Quercia, et l'on attribue à Vecchietta les bas-reliefs de l'élégant tabernacle.

Le cloître *del Carmine* et le léger clocher de l'église sont de Peruzzi. Les tableaux remarquables de cette dernière sont : une

1. *V.* liv. x, chap. VII.

Nativité, commencée par le Riccio et terminée par Archange Salimbeni; le *S. Michel*, de Beccafumi; le *Martyre de S. Barthélemy*, pathétique et varié, le chef-d'œuvre de Casolani, regardé par le Guide comme véritablement peintre, et qui lui faisait dire, à son passage par Sienne, que la peinture s'était réfugiée en Casolani.

Dans une cour du couvent est un petit et très-profond puits, encore appelé *Pozzo di Diana*, qui, pendant si longtemps, donna lieu de croire aux Siennois que la fabuleuse rivière de Diana coulait sous leur ville, prétention dont le Dante s'est moqué :

Tu li vedrai tra quella gente vana
Che spera in Talamone, e perderagli
Più di speranza, ch' a trovar la Diana[1].

J'avoue qu'en regardant au fond du puits de la Diana, la tradition du moyen âge ne me semblait plus tout à fait aussi folle qu'au poëte, depuis les recherches de M. Arago sur la circulation de nombreuses rivières souterraines et l'existence d'immenses nappes d'eau dans les terrains stratifiés, accident auquel le sol de Sienne pourrait bien être assez propre.

L'oratoire de Saint-Ansano *in Castel-Vecchio*, refait en 1453, a sur la porte une fresque animée du Rustichino qui a fait aussi un noble et simple tableau du *saint*, le *Père éternel* et une *Annonciation*, proches de l'autel.

L'église San-Quirico et Sainte-Juliette, que l'on croit avoir été un temple de Quirinus (surnom de Romulus), fut refaite d'ordre toscan, en 1598, par un de ses curés, Octave Preziani, qui l'orna de bons tableaux. On distingue un *Christ mort*, expressif, de Casolani; de petits *Anges*, élégants, au chœur, de Salimbeni; un autre très-bel *Ange*, au-dessus du *Tombeau de Jésus-Christ*, du même, son dernier ouvrage; et deux des meilleurs tableaux de François Vanni, la *Rencontre de Jésus-Christ et de la Vierge*, touchante, vraie, et une *Fuite en Égypte*, dans

1. *Purgat.* XIII, 151.

le goût de l'école bolonaise, imitée imparfaitement par l'Albane.

A Saint-Paul, l'*Ascension*, du maître-autel, est un bel et correct ouvrage du Brescianino, élève et imitateur heureux du Sodome.

L'église de la confrérie de Sainte-Lucie offre un autre chef-d'œuvre de François Vanni, la *Mort de la sainte* dont la tête est sublime.

L'ancienne église Saint-Augustin, refaite et terminée par Vanvitelli, est riche, et remarquable par ses peintures : la *Communion de S. Jérôme,* peut-être imitation forcée des Carraches, est de Petrazzi ; une admirable *Épiphanie*, tout à fait léonardesque, du Sodome ; un *Portement de Croix*, plein d'expression, de Ventura Salimbeni ; un *S. Jérôme,* de l'Espagnolet ; le *Saint écrivant son Traité de la Vie heureuse,* de Sorri ; le *Baptême de Constantin,* vive composition, de François Vanni.

L'ancien et longtemps célèbre collége Tolomei, confié aux clercs réguliers des écoles pies, occupe le couvent des Augustins depuis 1820. Ce beau collége, qui pourrait recevoir cent élèves et n'en compte plus environ qu'une trentaine, était jadis exclusivement destiné à l'éducation de la noblesse, et le P. Ricca, alors brillant professeur, et que j'ai vu vieillard infirme, ayant cru pouvoir profiter de l'administration française pour proposer d'y admettre des enfants plébéiens, la grande-duchesse n'y consentit point, et maintint le privilége aristocratique du collége. Depuis, on s'est montré moins sévère : les principes d'égalité, professés par une grande partie de la noblesse, pénètrent paisiblement jusqu'au cœur des États absolus de l'Italie, et le collége Tolomei reçoit aujourd'hui les enfants des classes éclairées et aisées de la société. La diminution du nombre des élèves n'annonce point la décadence des études, car il est probable qu'elles n'ont jamais été meilleures : plusieurs professeurs sont des hommes pleins de mérite, tels que le P. Linari, professeur de physique, Pendola, de philosophie, tous deux professeurs à l'université. Cette diminution paraît provenir principalement de

la défense faite aux familles du nord de l'Italie d'envoyer leurs enfants étudier hors de leur pays.

Le couvent des Augustins est encore le lieu des séances de l'académie des *Innominati*, fort déchue de son ancienne renommée, comme la plupart des académies de ce genre, et qui est aujourd'hui tout à fait digne de son modeste titre.

L'élégant oratoire Saint-Joseph, dont le premier dessin est de Peruzzi, a une *Vierge*, de la plus douce expression, de l'année 1504, et ouvrage de Bartalini, élève favori de Vanni.

A l'ancienne paroisse Saint-Pierre *in Castel-Vecchio*, restaurée à diverses époques, sont : une belle *Assomption*, du Rustichino; un *Repos de la Ste Famille*, dans le meilleur goût du Guerchin, et chef-d'œuvre de Rutilius Manetti, enseveli à côté.

L'église Saint-Jacques est un monument de la victoire remportée le 25 juillet 1526 par les Siennois à la porte Camollia sur les Florentins, alliés de Clément VII, auxquels ils enlevèrent quatorze pièces de canon, leurs drapeaux et leurs bagages. Laurent Cini, le premier des anciens maîtres de la renaissance de la bonne peinture siennoise, qui se trouvait à la bataille, fut chargé par la commune du petit tableau de *la Vierge, de S. Jean Baptiste, de S. Christophe et de S. Jacques.* Le martyre du saint, bel ouvrage de Rutilius Manetti, paraît dans le style de Gherardo delle Notti. A la sacristie un *Portement de croix* obtint les éloges du Sodome.

La majestueuse église Saint-Martin fut élevée en 1537 sur les dessins de Jean-Baptiste di Pasquino del Peloro; la façade, de 1613, est de Jean Fontana, de Côme. La *Bataille remportée par les Siennois à la porte Camollia,* en 1526, est un tableau curieux de Laurent Cini ; il reçut pour salaire, y compris celui de son aide Vincent di Mº Pietro, huit *some* de vin[1], 22 mesures (*staja*) de grain (environ 72 litres), 6 mesures de sel et 6 florins. La *Circoncision*, du Guide, lui avait été payée 1,500 écus. Un *Martyre de S. Barthélemy,* du Guerchin, maintenant horriblement

1. La *soma* était la charge d'une bête de somme, d'une contenance qui varie selon les divers endroits. La *soma* de Sienne équivalait à deux cent cinquante-six livres toscanes (un peu plus de quatre-vingt-quatorze kilogrammes).

noir et gâté, lui valut 800 *ducatoni*, et 14 *braccia* (7 mètres 12 centimètres) de peluche (*peluzzo*) de Sienne. Des statues de terre cuite, de Jacques della Quercia, ont été fort ridiculement coloriées.

A l'oratoire Saint-Just, la *Vierge, S. Jean-Baptiste et divers saints,* est un brillant ouvrage de Manetti.

Sur la petite place Saint-Just, une colonne de granit oriental rouge a été assez bizarrement plantée à rebours en mépris de l'idole que l'on y adorait autrefois.

La Conception, de l'architecture simple et hardie de Balthazar Peruzzi, soutenue par dix colonnes de granit dont plusieurs sont d'un seul bloc, a de remarquables peintures : une *Nativité,* chaude et harmonieuse, de Casolani ; une *Naissance de la Vierge*, tout à fait guerchinesque, de Rutilius Manetti; un *Massacre des Innocents,* de Matthieu di Giovanni, de 1491, une des répétitions les plus estimées de sa naïve composition; un grandiose *Couronnement de la Vierge,* de Fungai, dans lequel cet artiste siennois du XVIe siècle a remonté à l'imitation de Mantegna et de l'ancienne manière; une *Annonciation* dont la Vierge et l'ange sont de la jeunesse de François Vanni, et les stucs de Franchini ; une autre belle *Annonciation,* de Vanni, malhabilement retouchée.

A la Trinité sont : la fresque grandiose de la *Victoire de Clovis sur le roi des Visigoths Alaric,* de Raphaël Vanni; un plafond majestueux et brillant, de Ventura Salimbeni; une *Vierge,* délicatement peinte, de Matthieu di Giovanni.

L'église de la maison destinée à l'éducation des jeunes filles nobles, dite *il Refugio*, a un pathétique *Sposalizio de Ste Catherine,* de François Vanni; un petit et très-gracieux *S. Raymond* (le confesseur de sainte Catherine, le patron de l'église) *guérissant un malade,* du Rustichino; une *Épiphanie,* de Petrazzi, paolesque pour la richesse des vêtements, et un beau *S. Galgan dans le désert*, de Salimbeni.

Je fus obligeamment invité par deux excellentes dames du *Refugio,* qui avaient bien voulu me montrer les tableaux de l'église, à visiter leur maison trop vaste pour le nombre des

élèves qui n'était pas vingt. Mais les preuves de noblesse pour être admise au Refugio, fondé par un descendant du banquier Ghigi, sont exigées avec tant de rigueur et de déraison qu'il n'est pas surprenant que ce nombre soit peu considérable et que l'établissement languisse. La même décadence atteint la plupart de ces pensionnats de nobles qui tiennent à ne pas déroger, et ne sont propres aujourd'hui qu'à corrompre l'enfance par les prétentions d'un orgueil suranné.

CHAPITRE IX.

San-Spirito. — Gori-Gandinelli. — Santa-Maria di Provenzano. — Saint-François. — Porte. — Christ à la colonne, du Sodome. — Saint-Bernardin. — Sainte-Catherine de Sienne. — Saint-Dominique. — Le plus ancien tableau italien. — Fonte-Giusta. — Sibylle, de Peruzzi.

La porte grandiose de l'église *San-Spirito*, est de Peruzzi. Les peintures sont : *S. Jacques*, *S. Antoine*, *S. Sébastien ;* la *Vierge et divers saints*, du Sodome ; un habile *S. Hyacinthe*, de François Vanni; quatre sujets de la *Vie du même saint*, vifs et gracieux, de Salimbeni ; une facile *Descente du S.-Esprit*, de Nasini ; le *Christ, la Vierge, S. Jean et la Madeleine*, fresque admirable de douceur, d'harmonie, par Fra Bartolommeo, dans un corridor; un élégant *Cataletto* [1], de Vanni; un beau *Couronnement de la Vierge avec S. Pierre et S. Paul*, de Pachiarotto, peintre siennois du XVe siècle, qui aurait été pendu comme chef d'émeute s'il n'eût été caché par les PP. observantins, auxquels il dut les moyens de passer en France. Il travailla avec le florentin Rosso aux fresques du château de Fontainebleau; mais il n'y mourut point ainsi qu'on l'a cru, et il revint à Sienne.

Les trente-huit fenêtres du clocher de Saint-Georges faisaient allusion aux trente-huit compagnies d'armes qui avaient combattu à la bataille de Monteaperto, et l'on y avait placé la *Mar-*

1. Espèce de brancard fort orné sur lequel les confréries transportent les morts, de la maison à l'église, et sur lequel ils restent exposés.

tinella, la cloche du *caroccio* pris à l'ennemi. L'église, dont Lalande loue ridiculement la façade, fut refaite en 1741 sur le baroque dessin du milanais Cremoni. L'habile peintre siennois du XVI[e] siècle, François Vanni, est enterré dans cette église; son tombeau, de marbre colorié, est de Michel-Ange Vanni, son fils qui se vante, dans l'inscription, d'avoir découvert le procédé de colorier le marbre. François Vanni, dans sa passion des grands hommes de l'art, avait donné à ses deux fils les prénoms de Michel-Ange et de Raphaël. Le dernier paraît avoir mieux que son frère soutenu son périlleux surnom, et le titre de cavalier qu'ils obtinrent tous deux, ainsi qu'on en peut juger par le *Christ au Calvaire*, placé à gauche de la croisée de l'église, et regardé comme son chef-d'œuvre.

On remarque à *Giovannino in Pantaneto*, une petite et gracieuse *Nativité de la Vierge*, de Martelli, imitateur de Salvator Rosa; le *Saint dans le désert*, de Petrazzi. A l'entrée, se lit l'épitaphe suivante consacrée par Alfieri à son unique et véritable ami, Gori-Gandellini, marchand de soie de Sienne, fils de l'auteur de l'Histoire des graveurs, qui l'avait invité à composer sa *Congiura de' Pazzi*, et dont il a si poétiquement célébré l'âme et les vertus [1], épitaphe diffuse, médiocre comme style lapidaire, mais touchante, et qui peint l'auteur.

Hic jacet
Franciscus Gori-Gandellini
Senensis Civis
Cujus fortasse nomen
Posteris minus innotescet
Eo ipso quod
Vanitatum omnium vere contemptor

1. *V.* les sonnets CXXV, CXCI, CXCII, CXCIII, où se trouvent ces traits sur Gandellini.... :

Alte virtudi, ed umil fama.....
E scritto in viso : Io son d' alta natura.

Et ce commencement du dernier sonnet :

Deh! torna spesso entro a miei sogni, o solo
Vero amico ch' io avessi al mondo mai.

Inclarescere noluit.
Præmatura morte suis ereptus
Nemini graviorem luctum reliquit
Quam Victorio Alferio Astensi
Qui virtutis ejus sibi penitus cognitæ
Æstimator non emptus
Breve hoc illi posuit monumentum
Nunquam peritura amicitiæ.
Vixit annos XLVI mensem I dies XXVII
Obiit die tertio septembris
Ann. D^{ni} MDCCLXXXIV.

La collégiale de Santa-Maria *di Provenzano*, commencée en 1594 et terminée en 1611, d'une légère et noble architecture, du frère Schifardini, chartreux, de Sienne, et de Flaminio de Turco, a une *Annonciation*, du Rustichino dont Lanzi a dit que, s'il plaît dans d'autres ouvrages, dans celui-là il ravit; la *Ste Famille*, donnée par Lalande comme une des meilleures choses d'André del Sarto, n'est pas de lui, et l'auteur en est incertain.

La vaste église Saint-François, élevée par le peuple de Sienne, sur les dessins des frères Ange et Augustin, offre quelques objets d'art précieux échappés à l'incendie du 23 août 1655, qui consuma le toit, une partie de la façade et plusieurs excellents tableaux. La porte, si noble et si simple, construite en 1517 par Luc de Montepulciano, est pareille à la porte antique de Saint-Côme au *Campo-Vaccino*. Les quatre énormes peintures des autels de la nef, de Nasini, très-louées par Cochin, et trouvées admirables par Lalande, paraissent fort médiocres. Au premier autel, les *Limbes des Sts Pères* sont un tableau justement célèbre de Beccafumi. Annibal Carrache trouvait peu de tableaux comparables à la *Déposition*, du Sodome qui a fait aussi le *Christ à la colonne*, superbe fresque du premier cloître, le plus bel ouvrage de l'auteur, qu'on a été jusqu'à préférer aux fresques de Michel-Ange, et qui n'est point au-dessous. La partie inférieure de ce *Christ* a été détruite par l'humidité du puits de la cuisine des moines; la partie supérieure porte les marques des coups de fusil que lui ont tirés les diverses soldatesques casernées dans le couvent : ces balles, à la vue d'un tel

chef-d'œuvre, semblent un moment presque aussi sacriléges que les outrages du Sauveur.

L'oratoire Saint-Bernardin, composé de deux petites pièces l'une sur l'autre, est un admirable monument de l'art siennois, tant il brille des ouvrages de ses premiers maîtres. La *Vierge, le saint et Ste Catherine,* est de François Vanni, alors seulement âgé de seize ans ; le gracieux *Tobie Tolomei mourant;* une *Femme mourante et trois anges* sont de Rutilius Manetti ; trois *Anges* agréables, les lunettes de l'*Enfant frappé par un taureau,* et du *Noyé,* de Ventura Salimbeni ; l'*Assomption,* léonardesque ; l'excellente fresque de la *Visitation;* la *Présentation de la Vierge au Temple,* si noble, la plus belle peinture de l'oratoire ; un *S. Louis,* dégradé, qui fut loué par l'Arétin, du Sodome ; la *Mort de la Vierge,* si vantée par Vasari ; un *Sposalizio,* remarquable pour l'architecture, de Beccafumi ; l'*Annonciation,* la *Nativité de la Vierge,* parfaitement composées, de Pacchiarotto. A la sacristie un gracieux bas-relief de la Vierge avec S. Jean-Baptiste et deux anges, est de Jean de Sienne, digne fils d'Augustin, l'un des auteurs des célèbres sculptures de la façade du dôme d'Orvietto [1].

Saint-Pierre *a Ovile* possède la *Mort de S. Joseph,* le meilleur ouvrage de Simondio di Ventura Salimbeni, et une *Ste Famille,* un des moins maniérés de Folli, artiste siennois du commencement du XVIIe siècle.

A Saint-Christophe, petite église modernisée en 1800, est la très-belle *Vierge avec S. Paul et le B. Bernard,* de Pacchiarotto.

La maison de Sainte-Catherine de Sienne, rue de l'Oie, la boutique de teinturier, la *Fullonica,* de son père, dans la même rue, sont devenues, par décret du grand conseil de la république et de la commune, de pieux oratoires magnifiquement ornés. Les peintures représentent divers traits de l'histoire merveilleuse de cette sainte, de cette mystique mêlée aux événements et à la politique de son temps, et éloquente et puriste sans avoir su écrire [2]. On distingue dans la maison : l'*Obsédée délivrée par Ste. Catherine,* grandiose et paolesque, de Sorri ; le

1. *V.* ci-dessus, ch. v.

2. *V.* ci-après, chap. XIV.

Christ prenant le cœur de la sainte; sa *Canonisation*, les *deux Couronnes qui lui sont offertes*, de François Vanni ; la *Voûte,* des ouvrages les plus vantés de Nasini, et l'image miraculeuse de *Jésus-Christ crucifié* qui stigmatisa la sainte, ouvrage du célèbre Giunta de Pise, qui vivait au commencement du XIIIe siècle et passe pour le premier propagateur de l'art en Toscane. A l'oratoire de l'ancienne *Fullonica* sont : les *Stigmates de la sainte,* du Sodome ; deux loges gracieuses de Jacques Cozzarelli ; l'idéale, la riche *Visite de Ste Catherine à Ste Agnès de Montepulciano* morte, de Pacchiarotto ; la *Sainte poursuivie par le peuple florentin,* de Ventura Salimbeni.

L'ancienne et vaste église Saint-Dominique, embellie, agrandie successivement par les décrets de la république de Sienne, et qui, commencée en 1220, ne fut terminée qu'en 1465, atteste la magnificence de cet état. L'arc aigu qui soutient hardiment la croisée mérite et fixe l'attention des architectes. On distingue une expressive *Nativité de la Vierge,* de Casolani; *Ste Catherine récitant l'office avec Jésus-Christ;* sa *Mort,* de Gamberelli; son *portrait*, contemporain, et qui passe pour ressemblant, d'André de Vanni, peintre de la fin du XIVe siècle, personnage important de la république, capitaine du peuple, ambassadeur auprès du pape, que Lanzi surnomme le Rubens de son âge, et qui fut honoré d'une lettre de Ste Catherine sur la manière de bien gouverner ; un *Crucifix,* cru de Giotto ; l'habile et précis *Martyre de S. Pierre,* d'Archange Salimbeni ; l'élégante et pure *Énergumène*, de François Vanni ; l'*Extase*, un *Miracle,* l'*Évanouissement de Ste Catherine* secourue par deux sœurs, chef-d'œuvre du Sodome : ce dernier, attendrissant, raphaélesque, et que Peruzzi, ravi, regardait comme la plus parfaite imitation d'évanouissement ; une dramatique *Multiplication des pains,* de Louis Dondo de Mantoue ; le *B. Ambroise,* dans le goût de Beccafumi, du Rustichino ; au grand autel, le Tabernacle de marbre et deux Anges, attribués à Michel-Ange ; la célèbre *Madone,* de 1221, de Guido di Ghezzo, de Sienne, le plus ancien peintre italien, antérieur à Cimabué, dont la Vierge et l'enfant Jésus gracieux n'ont déjà plus l'expression louche et

raide des ouvrages byzantins ; un noble *Crucifix*, des meilleurs tableaux de Ventura Salimbeni ; un *S. Hyacinthe*, de Vanni, pittoresque.

Dans le cloître, dont le caveau est un morceau remarquable d'ancienne construction, sont de nombreux tombeaux de professeurs. Un de ces tombeaux, celui du professeur bolonais Guillaume Tolomei, prouve la vieille réputation de l'université de Sienne et la compassion courageuse de ce maître pour les faiblesses de la jeunesse. On lit sur son tombeau l'anecdote suivante de 1321 : cette année les écoliers de Bologne, conduits par Tolomei, vinrent se fixer à Sienne parce qu'un de leurs camarades, Jacques de Valence, condamné à mort pour avoir tenté d'enlever une jeune fille, n'avait pu être sauvé par leurs prières et celles de leurs maîtres.

A Saint-Sébastien, Folli s'est distingué par ses fresques gracieuses à clair-obscur de la voûte, et son autre fresque du *Saint devant Dioclétien*. Les *deux Martyres du même saint*, de Sorri, rappellent le style du Tintoret.

L'église actuelle du couvent de Saint-Jérôme fut construite en 1681 par un legs de la sœur Innocenza Guelfi, accru d'une forte souscription de D. Augustin Ghigi, mais qui ne paraît point très-désintéressée, puisqu'il mit au couvent sept de ses filles. L'église intérieure a des fresques de l'école de Vasari, et le cloître un *Couronnement de la Vierge*, du Pérugin.

L'église Fonte-Giusta fut élevée en souvenir de la bataille gagnée en 1482 par les Siennois sur les Florentins. Une *Visitation*, du dessin de Riccio, a été coloriée par son élève et son parent Anselmi, alors dans sa première jeunesse, qui n'a laissé que cet ouvrage à Sienne, et s'est depuis illustré à Parme [1]. L'autel de marbre, sculpté en 1517 par les frères Mazzini, est un travail exquis. La fameuse *Sibylle annonçant à Auguste l'avénement de Jésus-Christ*, de Peruzzi, si inspirée, si divine, malgré sa dégradation, n'a même point été surpassée par les Sibylles de Raphaël, sans nommer les Sibylles du Dominiquin, du Guide

1. *V.* liv. IX, chap. VII, VIII et IX.

et du Guerchin. Cette admirable figure est à la vérité la seule, car l'Auguste et son favori Mécène paraissent fort vulgaires. Parmi les *ex-voto* de l'église *Fonte-Giusta* il en est un vraiment illustre : ce sont le gros os de baleine, le petit bouclier de bois bordé de fer, et l'épée consacrés par Christophe Colomb au retour de son nouveau monde, comme souvenir, selon une tradition antique, de la vénération que dès sa jeunesse il avait eue pour la Madone de *Fonte-Giusta*, lorsqu'il étudiait à l'université de Sienne, et de l'intercession qu'il en avait obtenue pour échapper au naufrage. A défaut de la victoire qu'elle rappelle, les noms immortels et infortunés de Colomb et de Peruzzi suffiraient à la gloire de cette petite église.

CHAPITRE X.

Place del Campo. — Portique. — Aqueducs souterrains. — Fonte-Gaja. — Palais del Pubblico. — Tour del Mangia. — Chapelle de la place. — Salle delle Balestre. — Lorenzetti. — Salle du Consistoire. — Archives. — Théâtre. — Goût musical des Siennois.

La place *del Campo*, belle construction formée de terres rapportées et soutenues par de fortes murailles, qui a la forme d'une coquille, véritable grande place de république et de démocratie, avec sa tribune, et à laquelle onze rues aboutissent, est citée par le Dante :

Quando vivea più glorioso, disse,
Liberamente nel campo di Siena,
Ogni vergogna deposta, s' affisse[1].

La place *del Campo* s'était appelée d'abord *della Signoria*; mais le Dante lui ayant donné son nouveau nom, le titre officiel disparut devant la qualification du poëte. Nos poëtes auraient bien de la peine à trouver enfin un nom et à le rendre populaire à cette autre espèce de champ large, pavé, borné, bituminé, appelé d'abord du nom de son royal et triste créateur, qui prit

1. *Purgat.* XI, 133.

ensuite le nom juste et sanglant de place de la Révolution, et qui a reçu depuis le nom moral de la Concorde. La place *del Campo*, jadis théâtre des mouvements populaires du moyen âge, ne voit plus aujourd'hui que la fête du célèbre *Palio*, du 15 août, course de chevaux dont le prix est disputé entre les divers quartiers (*contrade*) de la ville qui ont à peu près conservé leurs anciens noms et leurs anciennes limites [1].

Le portique du *Corso*, aujourd'hui casin de la noblesse, fut élevé en 1417 par décrets des consuls des marchands, la commune de Sienne y contribuant chaque année pour 600 florins. Il devint le lieu d'assemblée de ce tribunal de commerce dont les lois et les décisions servaient de règle aux autres républiques italiennes. Le *S. Pierre* et le *S. Paul* sont de Vecchietta; le *S. Ansan*, si admiré de Michel-Ange; le *S. Victor*, de Jacques della Quercia; les peintures de la voûte, de Matteino et des frères Rustici. Le beau siége de marbre passe pour être du dessin de Peruzzi.

Les aqueducs souterrains, creusés l'espace de quinze milles, et qui amènent abondamment l'eau à la fontaine *Fonte-Gaja*, à douze autres fontaines et à trois cent quatre-vingts citernes, ces ouvrages mal entretenus qui durèrent plus de deux siècles, honorent singulièrement la république siennoise. Charles-Quint, après les avoir parcourus, trouvait Sienne encore plus admirable dessous que dessus, et ils semblèrent dignes des Romains à Côme III. Cette république fut en cela bien mieux avisée que celle de Florence, où, à défaut d'aqueducs qui auraient pu y conduire l'eau de Fiesole, on est réduit à l'eau insalubre des puits [2]. L'arrivée de l'eau à la fontaine de la place *del Campo*, le 1er juin 1343, jour de la Pentecôte, fut célébrée par de joyeuses fêtes : pendant huit jours chaque confrérie s'y rendait en costume, dansait et chantait jusqu'au soir, pour revenir la nuit après avoir traversé toute la ville en chantant et dansant aux flambeaux. J'y ai vu allumées, dit le chroniqueur du temps Agnolo di Tura, plus de cinq mille torches sans parler des

1. V. *Variétés italiennes.*
2. *V.* liv. x, chap. XII.

innombrables petites. Les bas-reliefs de la fontaine, l'ouvrage le plus important de Jacques della Quercia, malheureusement endommagés, valurent à ce grand artiste son célèbre surnom de Jacques *della Fonte*.

Le palais *del Pubblico*, commencé en 1295, achevé en 1308, de l'architecture des frères Ange et Augustin, respire la liberté du moyen âge, et nulle part peut-être ses traces n'ont été plus religieusement conservées. C'était l'époque des grandes constructions et des gouvernements populaires et anarchiques en Toscane. Telle fut alors l'antipathie contre les nobles, qu'une loi despotique avait été concertée entre divers états pour n'admettre aux emplois que ceux qui auraient renoncé à leur noblesse, exemple suivi par Bologne, Padoue, Modène et d'autres villes d'Italie.

La tour *del Mangia*, commencée en 1325 et terminée en 1344, doit son nom à l'ouvrier qui avait fabriqué la statue de bois doublée de lames de fer, chargée de sonner les heures. Léonard de Vinci vint en 1502 examiner cette tour, et il en admira la hardiesse.

La chapelle de la place en avant du palais, élevée pour consacrer la cessation de la peste de 1348, la plus terrible des six pestes dont Sienne a souffert et qui, dans l'espace de quatre mois, lui enleva plus de quatre-vingt mille habitants, ne fut achevée qu'en 1376. Quatre fois elle avait été démolie par le peuple séditieux, artiste et dévot de cette démocratie, auquel l'ouvrage déplaisait.

Les salles de l'ancien tribunal *di Biccherna*[1] offrent de bonnes peintures. On remarque : les *Deux mille Siennois envoyés à la croisade de* 1098, de Dominique Rutilius Manetti. Au-dessus de la porte de la chancellerie une *Ste-Famille avec les saints Ansan et Galgan*, du Sodome, est parfaite. Le *Couronnement de la Vierge*, vaste fresque de cette chancellerie, de l'année 1445, de Sano di Pietro Lorenzetti, composition à la fois si

1. Ce tribunal, qui remontait à la république, avait dans ses attributions les impôts, les confiscations, les poids et mesures, l'état civil, les spectacles, etc.; il finit à la promulgation des règlements de Léopold.

harmonieuse, si variée et si remarquable déjà par les draperies, fut renouvelée par Ventura Salimbeni; au-dessous, parmi quelques vers adressés par le premier peintre à la Vierge, se lisent ces vers pieux :

Sieti raccommandata
La tua dritta e fedel città di Siena.

A la voûte, le *Couronnement de Pie II; S. Ansan, S. Savin, S. Crescentius;* la *Donation de Radicofani par Pie II;* les *Priviléges accordés à Sienne par ce pape,* sont d'Astolphe Petrazzi; et le *S. Victor* et le *S. Joseph,* gracieux, de Tornioli, bon élève de Rutilius Manetti. Aux archives *della Communità,* un *Christ ressuscité,* fresque du Sodome, presque invisible par l'obscurité du coin où elle est placée, offre plusieurs raccourcis difficiles supérieurement traités. La salle dite *delle Balestre* (des Arbalètes), couverte d'allégoriques et patriotiques peintures, véritable monument national, montre l'esprit du temps et du gouvernement de la république de Sienne, et pourrait faire croire que Montaigne l'avait trop sévèrement jugée lorsqu'il dit : « Que la ville est de tout temps en partialité, et se gou-« verne plus follement que ville d'Italie. » On voit dans cette salle les *Vertus* nécessaires à la prospérité de l'État, ainsi que les *Vices* qui pourraient le perdre, fresques naïves, exécutées en 1338 par Ambroise Lorenzetti, restaurées en 1491 par Pierre di Francesco degli Oriuoli, et dans lesquelles les artistes trouveront largement à butiner. A la salle du conseil, *S. Ansan, S. Victor* et le *B. Bernard,* autres chefs-d'œuvre du grand maître siennois le Sodome, furent payés 272 livres. Au-dessus, la fresque en clair-obscur représentant le général des Siennois, *Guido Ricci da Foliano di Reggio à l'assaut de Monte Massi,* est l'unique ouvrage qui subsiste de Simon di Martino, si chanté par Pétrarque : les madriers, les machines de guerre, curieuses à examiner, ont été faites par Lando di Pietro, architecte militaire de la commune de Sienne. L'immense fresque de la *Vierge et de l'enfant Jésus,* sur un trône au milieu d'anges sous un baldaquin, dont les apôtres et les protecteurs de la ville

tiennent les bâtons, de 1287, et extraordinaire à cette époque pour la grandeur et l'invention, a été reconnue en 1809 pour être de Sermino di Simone, et fut retouchée en 1321 par Simon di Martino. La chapelle et la salle contiguë, exécutées en 1416 par Thadée Bartolo, le meilleur peintre du temps, sont encore caractéristiques. La chapelle a divers traits de l'*Histoire de la Vierge;* et à l'autel la *Sainte-Famille et S. Calixte,* raphaélesque, du Sodome. La belle disposition de l'orgue indique le goût de Peruzzi. La salle contiguë offre une galerie d'illustres républicains de l'antiquité, avec des costumes siennois, et prononçant des sentences en latin et en italien pour l'instruction des citoyens de Sienne. La voûte de la salle du Consistoire, de Beccafumi, malgré quelque recherche dans le dessin et les attitudes des figures, est merveilleuse d'éclat, de fraîcheur, de transparence, et elle lui a valu, de Lanzi, le surnom de Corrège de l'Italie inférieure : sa *Justice*, d'une lumière et d'un raccourci si habile, était regardée par Vasari comme la plus belle des Justices. Une vive *Assomption* est de Raphaël Vanni ; une *Nativité,* dans le goût des Carraches, de Mei, peintre siennois du XVII[e] siècle ; *S. Ansan justifié auprès du pape par les oies,* de Petrazzi. On remarque encore, comme preuve de l'intelligence siennoise, les portraits des huit papes et des trente-neuf cardinaux que la ville a produits. Quant aux écrivains, leur nombre s'élève à plus de deux mille. La pièce voisine a une agréable *Procession,* de Marcucci. Les lunettes de la grande salle supérieure sont de François Vanni et de son école.

Les archives *delle Reformagioni* contiennent le recueil des délibérations des conseils de la république, les actes civils et administratifs, la correspondance, les délibérations de la *Balia,* de la *Biccherna,* un grand nombre d'anciens contrats réunis dans les volumes des Kaleffi et des Leoni, encore intéressants sous le rapport de l'art par leurs élégantes miniatures dont une superbe, de 1334, est de Nicolas di Sozzo, et par deux excellents dessins à la plume de Julien Periccioli. Ces archives, si curieuses pour l'histoire du moyen âge, avaient été sous l'Empire transportées à Paris, d'où elles sont revenues, de

l'aveu de l'archiviste, plus en ordre qu'elles n'étaient parties.

L'antique grande salle du conseil de la république est devenue une élégante salle de spectacle des meilleures de Bibiena[1]. J'assistai, en 1834, à quelques représentations satisfaisantes de la *Norma*, de Bellini : les chœurs même étaient exécutés avec un ensemble rare en Italie[2]; ils annonçaient le goût musical naturel aux Siennois, et ne me surprirent point lorsque je me rappelai ces autres chœurs populaires si mélodieux, si gracieux, chantés fort en mesure dans la rue, les nuits précédentes, par les jeunes gens.

CHAPITRE XI.

Palais del Magnifico; — Saracini. — Louve. — Palais Piccolomini-Bellanti. — Maison de Beccafumi. — Porte romaine. — San-Viene. — Fontaine Follonia. — Loggia. — Palais Piccolomini; — Ghigi. — Beauté des dames de Sienne. — Fonte-Nuova; — Branda. — Lizza.

Le palais del Magnifico élevé en 1504 par le magnifique Pandolphe Petrucci, tyran de Sienne, dont un descendant devait jeter par la fenêtre le cadavre de Coligny[3], conserve encore à sa façade de beaux anneaux et des branches en bronze, ouvrages excellents, trop peu remarqués, et fondus par Antoniolo Marzini et Jacques di Benedetto Cozzarelli. La destination de ces ornements de bronze est assez incertaine; on a prétendu qu'ils étaient destinés à recevoir des cierges; il est plus probable qu'ils servaient à attacher les chevaux des nobles siennois et des gens de leur suite lorsqu'ils allaient se visiter, avant l'usage des carrosses. L'immense et pittoresque palais Saracini, qui possède plusieurs chefs-d'œuvre des peintres siennois, offre à la chapelle un *Calvaire*, raphaélesque, du Sodome.

La voûte des deux grandes salles du palais Piccolomini est peinte par Bernard Van-Orlay de Bruxelles, élève de Raphaël,

1. *V.* liv. VIII, chap. II.
2. *V.* liv. X, chap. XXII.
3. *V.* ci-après, chap. XV.

auquel il avait confié la surveillance de l'exécution de ses cartons pour les célèbres tapisseries du Vatican, et mort en 1550 peintre de Charles-Quint.

Sur une colonne de la place *di Postierla* (de la petite porte) la louve fut sculptée par Jacques della Quercia.

Sienne, comme la plupart des villes d'Italie, a sa peinture des rues [1], et cette peinture est de ses premiers maîtres. A la façade de la maison Bambacini, près de la place *del Carmine,* la *Vierge et le Christ mort* est un ouvrage du Sodome, très-loué, et regardé comme fort remarquable par Vasari. Près l'arcade des deux portes la belle *Madone et S. Jean-Baptiste* est de Peruzzi.

Le nouveau palais du cav. Piccolomini-Bellanti, ami des arts et de l'antiquité, offre une riche galerie et diverses raretés qu'il y a réunies : la fresque de *Scipion rendant son épouse au chef espagnol,* de Peruzzi, deux *Vierges* gracieuses de Pacchiarotto et de Beccafumi; un blême et vivant Savonarole prêchant, de son sectaire Fra Bartolommeo, sur le capuchon duquel il a mis l'auréole des saints et des flammes dorées, signe de son martyre; le portrait en costume provençal de Laure, gravé et fort embelli par Morghen pour l'édition du Pétrarque de M. Marsand, et que Cicognara qui s'est depuis rétracté, avait cru un des portraits contemporains de Simon Memmi, l'ami de Pétrarque, mais qui doit toujours être à peu près de la même époque.

Le palais Pollini passe pour être du dessin de Peruzzi ou du Riccio. On croit de Beccafumi les fresques de *Suzanne* et de *Scipion,* ainsi qu'un ancien *Jugement de Pâris* avec l'*Incendie de Troie,* dans le fond, ridiculement travesti en un *Loth* dont les deux filles étaient Junon et Pallas, et la femme changée en statue de sel, Vénus : l'incendie de Troie veut être celui de Sodome, quoique le grand cheval de bois soit resté.

Dans la rue dite *des Maîtres* (*dei Maestri*), parce qu'au beau temps de la peinture à Sienne, cette rue était habitée par les artistes, est la maison où logeait et que s'était bâtie Beccafumi.

1. *V.* liv. v, chap. xvi.

C'est dans cette petite maison en brique à trois étages, simple, de bon goût, qu'il passa paisiblement sa vie écoulée presque tout entière à Sienne.

Au palais Bandinelli-Bianchi, le plafond de la salle de l'*Aurore*, de Mei, paraissait du Guerchin à Joseph Vernet.

La façade du palais Pannilini, du côté de la place Saint-Augustin, passe pour être de Peruzzi qui a peint dans une petite salle divers sujets mythologiques. Un *Loth* est dans la manière de Beccafumi.

Le grand et vieux palais Buonsignori est beau dans le genre gothique. Au delà, sur la rue *del Casato*, un *Christ mort* a été peint par Folli, au devant de la maison Mensini; et sur la façade de celle des Nastasi, les *Travaux d'Hercule* sont un habile ouvrage en clair-obscur de Jean-Baptiste di Jacomo del Capanna.

La majestueuse porte romaine, de l'architecture des frères Ange et Augustin, fut construite en 1327, et non vers 1391 comme l'indique M. d'Agincourt. Un *Couronnement de la Vierge*, belle fresque de 1422, de Sano Lorenzetti, et payée 1,200 livres, atteste encore, malgré sa dégradation, les progrès précoces de la peinture à Sienne.

La belle porte San-Viene, autrefois de Pispini, de 1326, de l'architecture de maître Moccio, peint la foi et l'ardeur pieuse des Siennois. C'est par cette porte que le corps de saint Ansan qu'une bergère avait trouvé près de l'Arbia, fit son entrée solennelle, conduite par l'évêque Gualfred, au milieu des joyeuses acclamations du peuple qui criait : *Il santo viene*, nom qui est resté à la porte. Elle offre une superbe *Nativité*, du Sodome; on admire le raccourci de l'ange.

La fontaine *di Follonica*, grandiose, édifice restauré, de 1249, avait été, en 1489, un présent de la commune de Sienne à son habile architecte le célèbre François de Georgio. Il a exécuté près de là l'élégante *Loggia* Piccolomini, commandée par Pie II, qui sert maintenant au tirage de la loterie, ainsi que le majestueux palais Piccolomini, aujourd'hui du Gouvernement, le plus beau de Sienne, si remarquable par l'entablement de sa façade.

Le palais Ghigi a été magnifiquement décoré par son possesseur, M. le marquis Ange Ghigi, siennois, que distinguent l'aménité et la bonté : gouverneur de Sienne, ce seigneur, au lieu de s'installer avec vanité au palais du Gouvernement, a eu le bon goût de rester chez lui. Le palais Ghigi est encore une sorte d'exposition des produits de l'industrie siennoise, car son brillant mobilier a été fabriqué dans le pays. Les paysages grandioses de la galerie sont du Pianpianino, et M. Nenci a peint au plafond d'un petit salon une fresque poétique de l'*Espérance.* Un bal fort beau fut donné à ce palais par M. le marquis Ghigi à l'époque des fêtes d'août de 1834 au grand-duc et à sa famille. J'eus occasion d'y remarquer les agréments, la bonne grâce des dames siennoises, depuis longtemps célèbres en Italie.

La fontaine, dite encore *Fonte-Nuova,* et de l'année 1259, malgré l'inscription fautive qui l'a rajeunie, et mise de 1298, est un chef-d'œuvre de construction.

La Fonte-Branda, faite en 1193 par le sculpteur Bellamin d'après l'ordre des consuls de Sienne, ainsi que le constate encore la fin de l'inscription : *ita Bellaminus jussu fecit eorum,* n'est peut-être pas, malgré l'opinion commune, la Fonte-Branda que le Dante a chantée :

Ma s' io vedessi qui l' anima trista
Di Guido o d'Alessandro o di lor frate,
Per fonte Branda non darei la vista[1],

et qui par des raisons très-spécieuses serait dans le Casentino, et voisine de Borgo *alla collina*[2]. Cette fontaine pourrait se consoler par d'autres vers d'Alfieri qui en parle avec amour, ainsi que de Sienne :

Fonte-Branda mi trae meglio la sete,
Parmi, che ogni acqua di città latina[3].

La partie supérieure, jadis un des anciens monuments de l'art

1. *Inf.* XXX, 78.

2. *V.* la lettre écrite le 1er mars 1832 par M. A. Benci à M. le professeur L. de Angelis, de Sienne, qui l'a combattue.

3. *V.* les son. CXI et CXII.

siennois, s'est écroulée en 1802, et je trouvai la fontaine servant à des tanneurs.

L'agréable et fraîche promenade de la Lizza :

E in su la Lizza il fresco ventolino[1],

ornée de statues, occupe l'emplacement d'un rempart, du dessin de Peruzzi, et d'une forteresse élevée en 1551 par Charles-Quint, que le peuple de Sienne, excité par la France, démolit l'année suivante avec une telle ardeur, qu'il fut sur le point de jeter bas jusqu'aux murs de la ville.

Vis-à-vis l'ancien édifice destiné à sécher les draps, se voit la maison qu'habitait la bande joyeuse de ces épicuriens siennois du moyen âge, moquée si satiriquement par le Dante :

. . . . Tranne lo Stricca
Che seppe far le temperate spese,
E Niccolò che la costuma ricca
Del garofano prima discoperse
Nell' orto dove tal seme s' appicca,
E tranne la brigata in che disperse
Caccia d'Asciano la vigna e la fronda
E l' Abbagliato suo senno proferse[2].

Au-dessus de la porte Camullia est cette inscription faite, dit-on, en 1604 pour le grand-duc Ferdinand, mais qui depuis longtemps ne s'adresse plus qu'au voyageur, et que la gracieuse hospitalité siennoise justifie :

Cor magis tibi Sena pandit.

Sur l'avenue poudreuse de la porte Camullia :

A Camollia mi godo il polverone[3],

une colonne, élevée en 1452, indique la place où l'empereur Frédéric III rencontra son épouse, Éléonore de Portugal, le 23 février, conduite par l'aimable Æneas Sylvius et accompagnée de quatre cents dames siennoises, cortége d'honneur qui

1. Alfieri, son. CXII.
2. *Inf.* XXIX, 125.
3. Alfieri, son. CXII.

peut faire juger quels étaient alors l'éclat et la richesse de Sienne, si prodigieusement déchue depuis la perte de son antique liberté.

CHAPITRE XII.

Université. — Mausolée d'Arringhieri.

L'université de Sienne, qui remonte à l'année 1203, a maintenant la même organisation que celle de Pise [1]; mais elle ne compte guère que trois cents étudiants, et les traitements des professeurs sont inférieurs.

Le mausolée du professeur de droit Nicolas Arringhieri, autrefois au cloître de Saint-Dominique, est curieux sous le rapport de l'art. Ainsi qu'on l'a prétendu d'après Cicognara, il ne peut être de Goro di Gregorio di Sanèse, puisque ses célèbres bas-reliefs du tombeau de saint Cerbon à Massa de la Maremme sont de 1323 et que ce tombeau est de 1374; il paraît plus probablement du maître siennois Gano. Le bas-relief qui représente la classe d'Arringhieri est tout à fait simple, naturel et vrai. Il est impossible de ne pas être frappé de l'importance, de la considération qu'obtenait dès lors l'enseignement à la vue d'un tel monument consacré à un professeur; les plus illustres de notre époque sont assurément traités beaucoup moins magnifiquement que ce légiste du XIV[e] siècle.

CHAPITRE XIII.

Institut des Beaux-Arts. — École siennoise. — Peinture, expression de société. — Peintres, corps civil et fonctionnaires. — Anciens tableaux.

L'antique école siennoise, rivale de la florentine, et peut-être non moins nombreuse, offre un style franc, gai, facile,

1. *V.* liv. XI, chap. XIII.

poétique, tout à fait en rapport avec le caractère des habitants, et la peinture semble véritablement ici l'expression de la société. Les peintres, dans cette démocratie, n'étaient ni une simple confrérie, ni une vaine académie, mais ils formaient un corps civil, où se choisissaient quelquefois les premiers magistrats, et dont les statuts reçurent en 1355 l'approbation, non de l'évêque, mais du gouvernement. La plupart des écoles sont ordinairement fières lorsqu'elles peuvent citer deux ou trois maîtres du XIIIe siècle ; l'école de Sienne en possède une quantité considérable, et quelques uns même qui remontent plus haut. L'Institut des Beaux-Arts a recueilli plusieurs de leurs vieux et glorieux ouvrages, autrefois dispersés dans les églises, parmi lesquels : un *S. Pierre,* et un *S. Jean* sur un trône, quoiqu'il soit plus souvent représenté au désert, de 1100, par Pierrolino ou Pierre di Lino ; un *Christ,* de 1215, par Guiduccio ; une *Vierge,* de 1249, par Gilio di Pietro ; un *Crucifix,* de 1305, par Massarello ; une *Annonciation, S. Paul, S. Romuald,* tableau en quatre compartiments, extraordinaire pour son temps, le plus bel ouvrage de Segna di Buonventura, peintre siennois du commencement du XIVe siècle ; un *Crucifix,* de 1344, et un *S. Paul,* par son fils Nicolas ; le *S. Michel,* de Simon di Martino ; l'*Assomption,* de Pierre di Giovanni ; le *Crucifix,* d'Etienne di Giovanni ; le *S. Sébastien,* d'André di Vanni.

Les chefs-d'œuvre moins reculés sont : une *Nativité* dans la manière de Mantegna, de François di Georgio, aussi sculpteur et célèbre architecte siennois du XVe siècle ; un *S. Nicolas prêchant,* de 1440, par Jean de Paul de Sienne, qui a donné au saint la tête de Jupiter ; divers *saints*, du Brescianino ; une *Vierge,* une *Nativité,* du Pérugin ; une *Visite de la Vierge à Ste. Élisabeth,* et en bas une *Annonciation,* composition pleine de grâce et de naturel, de Pacchiarotto ; les deux petites figures de la Madeleine et de sainte Reine, de Fra Bartolommeo ; le *S. Michel,* la *Trinité*, la *Naissance de la Vierge*, et surtout la *Ste Catherine* stigmatisée, de Beccafumi ; ce dernier tableau, regardé comme un de ses meilleurs ouvrages et de sa première manière, lorsqu'il n'avait point encore forcé son talent par l'imitation impuissante

de l'énergie de Michel-Ange ; un *Paradis*, du Riccio ; un *Purgatoire*, une *Descente du S. Esprit*, de Sorri ; le *S. Éloi*, de Manetti ; un *S. Charles Borromée*, du Rustichino ; une *Nativité* admirable de vérité, du Sodome, dont l'ange gracieux passe pour le portrait de l'auteur dans sa jeunesse.

CHAPITRE XIV.

Bibliothèque. — Intronati. — Évangéliaire. — Lettres de sainte Catherine de Sienne ; de Socin. — Miniatures. — Portefeuilles de Georgio Sanese, de Peruzzi et de Julien San-Gallo. — Lettres de Métastase.

La bibliothèque de Sienne, composée environ de cinquante mille volumes et de cinq à six mille manuscrits, occupe l'ancienne grande salle de la célèbre Académie des *Intronati* (Imbéciles), qui passait pour la plus ancienne de l'Italie, et dont la gloire, comme celle de tant d'autres académies poétiques de même espèce, est aujourd'hui à peu près éclipsée. Au vestibule se voient les bustes de l'archidiacre Bandini, écrivain d'économie politique, auteur d'un ouvrage remarquable sur les Maremmes, dans lequel il a devancé, dès 1737, les opinions des économistes français, dont les livres ont en partie commencé la bibliothèque, en 1758, et du P. Joseph Azzoni, augustin, professeur à l'université, qui avait considérablement accru celle de Saint-Augustin que l'on y a réunie, et plusieurs sculptures antiques. Dans la salle sont les bustes du satirique et savant Gigli, l'éditeur de sainte Catherine de Sienne, et du grand improvisateur siennois Perfetti, couronné en 1725 au Capitole du laurier de Pétrarque et du Tasse, mais dont le triomphe échappa sans doute aux étranges accidents auxquels fut exposé le *Canzoniere*[1].

1. Pétrarque rapporte dans ses lettres latines que le laurier du Capitole (*laurea Capitolina*) lui avait attiré une multitude d'envieux ; que le jour de son couronnement, au lieu de l'eau odorante qu'il était d'usage de répandre dans ces solennités, il reçut sur la tête une eau corrosive qui le rendit chauve le reste de sa vie. Son historien Dolce raconte même qu'une vieille lui jeta son pot de chambre rempli d'une âcre urine, gardée peut-être pour cela depuis sept semaines (*servata in sabbata septem*).

Le plus ancien manuscrit est un *Évangéliaire* grec de 8 à 900 cent, dont Montfaucon parle sans l'avoir vu. Les caractères sont beaux, les figures assez laides, mais très-bien coloriées et dorées : une magnifique reliure ornée de nielles recouvre ce précieux volume qui appartint à la chapelle impériale de Constantinople, fut vendu à Venise lors de la chute de l'empire grec, et acheté par des agents du grand hôpital de Sienne, d'où il est passé à la bibliothèque.

Le manuscrit de la remarquable traduction en prose de *l'Énéide*, du XIII[e] siècle, par Ciampolo de Meo des Ugaruggieri, siennois, éclaircie par le dernier et soigneux bibliothécaire le P. Louis de Angelis, mort en 1832, prouve l'ancienne aptitude de la langue italienne pour ce genre de travail, dans lequel depuis elle s'est illustrée par les chefs-d'œuvre d'Annibal Caro[1], de Davanzati, de Cesarotti, de Monti.

Le manuscrit des *Lettres de sainte Catherine de Sienne*, qui ne savait point écrire, est de ses secrétaires, et semble donner, par la correction et la pureté du style, un démenti à la remarque de Buffon sur ceux qui, écrivant comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal.

Trois lettres autographes de Fauste Socin, dont la famille opulente était de Sienne[2], et ne s'est éteinte que de nos jours, sont adressées à Bélisaire Bulgarini, auteur italien du XVI[e] siècle, qui a écrit contre le Dante ; les deux premières de ces lettres, toutes d'une belle écriture, sont datées de Lyon, des 28 juillet et 27 septembre 1561 ; la troisième est datée de Bude et du 30 octobre 1577. Il est assez singulier de voir nés dans la même ville une sainte telle que Catherine, et des hérésiarques tels que les Socins; leurs divers manuscrits réunis à la bibliothèque de Sienne montrent les transports et presque le délire de la foi à côté de son absence et de sa haine.

Plusieurs manuscrits à miniatures sont curieux sous le rap-

1. Deux autres traductions de l'*Énéide*, publiées depuis celle d'Annibal Caro, quoique bien moins célèbres, sont regardées comme ne lui étant pas inférieures : ce sont les traductions d'Angelucci et surtout du P. Beverini.

2. Le palais Malavolti, construit récemment, occupe l'emplacement de leurs maisons.

port de l'art; tels sont : l'*Ordo officiorum Senensis ecclesiæ*, exécuté sèchement, mais en 1213, par le chanoine de Sienne, Oderico, encadré d'animaux et avec de petites figures; le *Graduel* de Lecceto, de 1490, du B. Antoine Cerretani.

Les autographes de François de Georgio sur l'architecture civile et militaire, ornés de ses dessins, indiquent déjà l'opération de la mine et d'autres travaux souterrains, que ce grand artiste avait enseignés au célèbre général du génie Pierre Navarre, auquel on en attribue trop souvent l'invention, et qui fut seulement le premier à en faire usage.

Les portefeuilles de deux grands artistes du XVe siècle, Balthazar Peruzzi et Julien San-Gallo, sont extrêmement curieux. Le portefeuille de ce dernier est un petit in-8°, dans lequel il a tracé sur parchemin des ornements d'un goût exquis, des inscriptions et même des machines. Le portefeuille de Peruzzi, volume in-4°, offre un recueil précieux d'esquisses de choses qui lui avaient plu ou qu'il projetait. On remarque une esquisse de la *Sibylle*, différente de la fresque pour les draperies et la coiffure. Celle-ci est plus simple dans l'esquisse, car les cheveux de la Sibylle n'y sont point surmontés de cette espèce de petit bonnet couleur serin que Peruzzi a depuis ajouté. Un plan de fortification pour la porte Saint-Marc de Sienne, dont quelques travaux commencés et interrompus se voient encore, prouve que Peruzzi peut être compté parmi les grands ingénieurs militaires; ainsi que la plupart des artistes habiles de la même époque.

Diverses lettres autographes de Métastase, assez peu intéressantes et en partie publiées, sont adressées, savoir : vingt-cinq au P. Azzoni, de 1764 à 1782; soixante à l'abbé Pasquini, littérateur siennois, de 1744 à 1768; une, du 1er avril 1773, est écrite à Marie Fortuna, femme poëte de quelque célébrité; et une autre, du 12 novembre 1738, à l'architecte Bibiena. Ces autographes sont d'une écriture nette, élégante comme son talent. Plusieurs annoncent cette complaisance et cette faiblesse commune aux hommes de grande renommée de louer et de paraître admirer tous les livres et tous les vers dont il leur est fait hommage.

CHAPITRE XV.

Environs. — L'Osservanza. — Pandolphe Petrucci. — Belcaro. — Jugement de Pâris. — Loggia. — Chapelle. — Boulets. — Cataletto.

Les environs de Sienne, sans être peuplés de villa comme ceux de Florence, sont agréables et méritent d'être parcourus.

L'Osservanza, à un mille de Sienne, est un vaste couvent de franciscains, bien situé, sur la colline *della Capriola*, avec un beau bois de chênes verts et de limpides sources dans la vallée. L'église a un grand bas-relief du *Couronnement de la Vierge*, en terre cuite, des frères Luc della Robbia, et un pathétique *Calvaire*, de Riccio, horriblement dégradé, qui mériterait d'être réparé. Le célèbre tyran de Sienne, Pandolphe Petrucci, dit le Magnifique, l'ami, le correspondant de Machiavel dont il pratiquait habilement la politique, allié de César Borgia, est enterré dans un caveau du couvent qu'il avait agrandi. Pandolphe, plus que septuagénaire, infirme, mourut d'un asthme en 1512, après avoir opprimé vingt-cinq ans sa patrie, depuis le jour qu'il escalada le premier ses remparts. Les fils du Magnifique furent chassés, spoliés; son tombeau, assez simple, de travertin, est d'un aide de Peruzzi, et l'on reconnaît à la disposition et aux ornements l'excellent goût de ce maître.

A trois milles de Sienne est le château de Belcaro, diversement célèbre dans l'histoire et curieux par son immense vue. Manoir féodal dès le xe siècle, Catherine obtint du gouvernement de la république que le legs qui lui en avait été fait fût autorisé, et elle s'y installa avec quelques jeunes religieuses; mais l'ardente fondatrice de ce monastère ne pouvait s'arranger d'une telle solitude, et elle l'abandonna pour courir en France et en Italie accommoder les démêlés du pape et des Romains, du peuple de Florence et de la seigneurie, et si la mort ne l'eût surprise, du pape et de la cour de Naples. La sainteté, la capacité de Catherine en avait fait alors une véritable puissance mé

diatrice. Au XVe siècle Belcaro redevint château, et au XVIe il était la villa du banquier Crescentius Turamini, ami des arts, qui chargea Peruzzi de l'embellir. A la voûte du vestibule le grand *Jugement de Pâris* est cité par Lanzi comme le chef-d'œuvre de l'illustre artiste. Pâris assis a devant lui les déesses et derrière trois femmes, les femmes de chambre de celles-ci, que l'on ne savait pas avoir assisté à la scène; dans le fond, du côté des déesses, sont deux fleuves. Une conjecture de juges compétents suffit à l'éloge de cette fresque trop peu connue : il paraît qu'elle fut exécutée d'après un dessin de Raphaël dont Peruzzi avait pris des leçons à Rome, dessin perdu et qui aurait servi à Marc-Antoine Raimondi, pour la gravure qu'il fit en 1539, d'un jugement de Pâris, pareil à la fresque.

Au bout de la terrasse une *loggia* à trois arcades devait offrir des ornements, des médaillons et de petites figures mythologiques d'un goût parfait. Cette charmante décoration, heureuse imitation des loges du Vatican, fut très-maltraitée par la pluie et par le blanc que le scrupule d'une mère de famille fit mettre vers la fin du dernier siècle aux figures les plus voluptueuses; elle devra sa renaissance au talent de M. Monti, fort habile restaurateur siennois, qui les a déjà délivrées d'une partie de leurs voiles grossiers, en corrigeant quelques obscénités, et au zèle de M. Joseph Camaiori, dont la famille acquit Belcaro du dernier Turamini en 1721, qui trouva presque en ruine cette villa, et qui, émule de son prédécesseur le magnifique Crescentius, en est devenu le généreux et l'intelligent réparateur.

Comme Palladio à Maser [1], Peruzzi à son retour de Rome a aussi risqué son petit panthéon par la construction de l'élégante chapelle à coupole peinte de Belcaro. On sent, dans les deux villa que le premier des voyageurs français j'aurai décrites, l'admiration que le monument antique avait inspirée à ces deux hommes de génie. Cette chapelle offre tout le talent architectonique de Peruzzi. Il a couvert la voûte quadrilatérale et en arc elliptique de figures et d'ornements exquis : de petits génies ou

1. *V.* liv. V, chap. XXX.

anges soutiennent l'écusson des Turamini, tandis que d'autres montrent et jettent des fleurs et des couronnes; aux angles, huit grands anges portent des candélabres d'or; ils n'ont point d'ailes que l'emplacement et leurs fonctions ne permettaient guère, mais ils ne semblent ni moins légers ni moins célestes. La grande *Madone au milieu de saints et de saintes*, dont la plupart sont assez froids et guindés, quoique d'un dessin correct, ne paraissait point à Wicar, de Peruzzi; mais on le reconnaît à la Vierge à la fois si pleine de noblesse et de modestie, et il aura laissé l'ouvrage inachevé. Ce soin de la figure principale avec l'indifférence du reste de la composition lui était assez ordinaire, et l'on a vu que dans sa *Sibylle* elle seule est digne de son pinceau [1].

Une partie des anciennes fortifications, espèce de longs bastions, dépendant de la villa, forme maintenant une très-agréable promenade, merveilleusement aérée. On y voit incrustés six boulets lancés de l'armée de Charles-Quint, allié de Côme Ier, lorsqu'elle assiégeait Sienne en 1554. Ces débris me rappelaient le courage et les souffrances des citoyens, et la fidélité des paysans pendus par ordre du général ennemi, l'impitoyable marquis de Marignan, piqué de ce que leur rustique audace affrontait son artillerie, et qui bientôt établit son quartier à Belcaro.

Un petit bois de chênes verts borde la villa. Sur une pierre est gravé ce vers de Pétrarque très-bien appliqué :

E l'ombra folta, e l'aure dolci estive.

Mon cicerone de Belcaro avait été le curé, qui ne manqua pas de me faire remarquer à l'église une *Madone* du Rosaire, curieuse par l'antiquité. Ce guide obligeant et actif s'était vanté dans notre promenade d'avoir retiré de l'humidité un *Cataletto* [2], copie excellente d'un autre cataletto, peint par Pacchiarotto et passé en Angleterre. Je tins à le voir quoiqu'il fût dans le poulailler. Ce débris de peinture ne m'a guère laissé de moins vifs regrets que les ruines des fresques de Peruzzi à la Loggia. Il était im-

1. *V.* ci-dessus chap. IX.
2. *V.* ci-dessus chap. III.

possible de n'être point frappé de l'expression d'une tête de *S. François stigmatisé,* de la noblesse d'une *Madone,* de la beauté d'un grand *S. Bernardin* et de la grâce des ornements. Telle est la puissance, la poésie de l'art italien : ces figures sur une espèce de bière, aperçues à travers les cris des volatiles qui y étaient perchées, par une chaleur moite et suffocante, me causaient toutes les émotions des chefs-d'œuvre exposés dans les plus brillantes galeries.

CHAPITRE XVI.

Maremmes.

Les travaux de desséchement des maremmes de Sienne, commencés en 1828, sont à peu près terminés. L'industrie et la culture achèveront l'assainissement de ces vastes plaines dont l'inondation était un foyer de maladies et d'infection. Déjà la population de la ville de Grosseto, qui était en 1833 de deux mille trois cent vingt-un, était en 1836 plus que quadruplée. Les marais d'Albarèse et de Giuncola, le lac *Bernardo* et le *Lagacciolo,* les territoires de Scarlino, de Compiglia, de Piombino, sont à sec, ainsi que le marais de Castiglione, le plus étonnant de ces ouvrages. Des procédés nouveaux et rapides de desséchement, que l'ouvrage qui s'imprime à Florence sur l'assainissement des maremmes fera sans doute connaître, ont été employés. Les plans du savant et vénérable comte Fossombroni, premier ministre du grand-duc, furent habilement exécutés par l'ingénieur Manetti et le professeur Pianigiani de Sienne. De tels résultats honorent le gouvernement économe de la Toscane ainsi que le prince dont la sollicitude y a si puissamment contribué, et ils doivent être placés au premier rang de ces utiles et difficiles travaux.

CHAPITRE XVII.

Colle. — Invention du papier. — Cathédrale. — Saint-Augustin. — Tour d'Arnolfo.

Colle, ancienne, industrieuse, et de cinq mille quatre cents habitants, est divisée en haute et basse ville, cette dernière dite *Spugna*, des matières calcaires qui couvrent le sol. Les eaux de l'Elsa, dont la propriété d'incruster de stalactites et de durcir les corps qu'on y plonge, avait été remarquée par Dante, car l'Homère du moyen âge, comme l'Homère antique, est encore autorité pour les sciences naturelles, ces eaux abondantes font mouvoir les célèbres papeteries, que l'on a fait remonter à la découverte du papier. Il est surprenant que l'époque d'une telle découverte, une des grandes inventions modernes, soit aussi incertaine. Montfaucon l'indique comme de la fin du XIe siècle; Muratori la croit beaucoup plus ancienne; François Stelluti, académicien des *Lincei*, dans ses notes sur les Satires de Perse, prétend qu'elle est de 990, et que l'honneur doit en revenir à Fabriano, sa patrie, d'où elle serait passée à Colle. Le papier semble une invention arabe; son usage avait disparu du VIIe au Xe siècle, et sa privation contribua sans doute à l'ignorance et à la barbarie de ces temps. Les papeteries de Colle florissaient dès la fin du XIVe siècle; et leur nombre réduit aujourd'hui à onze s'était élevé à vingt-deux. La création d'une imprimerie placée parmi les premières de l'Italie, suivit d'un siècle l'introduction des papeteries, et elle est due à Laurent Lippi, grand helléniste, né à Colle.

La ville me fut montrée par un de ces hommes instruits, obligeants, excellents, tels qu'on en trouve dans tous les coins de l'Italie, le chanoine C*****, possesseur d'une bibliothèque choisie et d'une fort curieuse collection de lettres autographes[1].

1. V. *Variétés italiennes.*

La cathédrale, belle, a été agrandie au XVI[e] siècle par le premier évêque Usimbard Usimbardi de Colle, qui éleva aussi le palais épiscopal. Un *Christ* en bronze, de Jean Bologne, est de ses bons ouvrages.

La grande et noble église Saint-Augustin, du XIV[e] siècle, a une *Déposition de croix*, attribuée à Dominique Ghirlandajo ou au Sodome, et digne de ces maîtres, mais qui est d'Augustin della Porta, tableau et artiste omis par Lanzi. Une autre *Déposition avec S. Jérôme*, *S. François*, *Ste Catherine*, de Cigoli, le plus beau tableau de la ville, remarquable par l'affaissement du corps du Christ, dégradée, mériterait d'être réparée.

La tour d'Arnolfo di Lapo, construite par lui, était jusque dans ces derniers temps habitée par la famille de ce grand architecte prête à s'éteindre, car il ne reste que des filles. Cette tour venait d'être abandonnée pour insalubrité. Arnolfo, quoique d'origine allemande, était né à Colle qui a produit, outre son bienfaisant évêque Usimbardi et son érudit imprimeur Lippi, le peintre du XV[e] siècle Cennino Cennini, loué par Vasari, et le premier peut-être qui ait écrit sur la nature des couleurs et le moyen de les employer; Barthélemy Scala, l'illustre secrétaire et historien de la république florentine; le dominicain Jean-Marie, géographe et poëte, qualités qui ne se sont guère rencontrées; le diplomate de Florence Paul di ser Giovanni; le frère Jean Tolosani, astronome du XVI[e] siècle; et, dans le dernier siècle, l'habile ingénieur Ferdinand Morozzo, qui a laissé inédits de bons mémoires historiques et hydrauliques.

CHAPITRE XVIII.

Volterre. — Murs. — Porte de l'Arco. — Cathédrale. — Oratoire Saint-Charles. — Saint-Jean. — Mausolée du Volterrano. — San-Dalmazio. — Saint-François. — Confrérie de la croix.

Les énormes et vastes murs de Volterre assemblés, soutenus sans chaux ni ciment, ses portes dont une, dite de l'Arco, autrefois d'Hercule, à cause du temple qui en était voisin, est si mer-

veilleusement conservée, attestent son ancienne magnificence et pourraient la faire regarder comme la capitale de cette montueuse et aride partie de l'Étrurie. La porte de l'Arco, le premier des monuments de Volterre, mêlée d'herbes et de végétation ne coûte point d'entretien et se conserve d'elle-même. Les antiquaires prétendent que les trois grosses têtes du côté de la campagne représentent des divinités champêtres, soit les dieux tutélaires de la ville, ou plus simplement trois lions comme sur les portes de Mycènes et les édifices sacrés; mais ces têtes sont tellement altérées et usées par le temps qu'il est vraiment impossible de se décider. Selon l'usage des Étrusques, la façade extérieure de l'arc était plus ornée que la façade intérieure. Nulle part, en Italie, les constructions étrusques ne sont aussi imposantes, aussi caractéristiques, et Maffei affirme que quiconque n'avait point été à Volterre, ne pouvait se douter de l'antiquité étrusque figurée.

La ville moderne, quoique bien déchue de ce qu'elle était au commencement du XIIIe siècle, à l'époque de ses consuls et de son gouvernement populaire, paraît se relever un peu, et la population, en 1814, de huit mille six cent quatre-vingt-trois habitants, était en 1832 de neuf mille huit cent quatre-vingt-trois.

Quelques édifices sont très-remarquables et les églises offrent d'excellentes peintures et sculptures.

A l'église Saint-Pierre *in Selci*, l'*Immaculée Conception* est un bon ouvrage de Brini, peintre du XVIIe siècle, dont la patrie et l'école sont inconnnes.

Saint-Augustin a, au chœur, un *Crucifiement* estimé, de Currado; une *Purification*, faible ouvrage du Volterrano, alors âgé seulement de dix-neuf ans, et retourné dans son pays pendant la peste qui désolait Florence en 1630; un beau et miraculeux *Crucifiement* du commencement du XVe siècle, et à la sacristie une curieuse peinture en détrempe de 1408.

L'oratoire Saint-Antoine possède une *Vierge, S. Antoine abbé et l'apôtre S. Barthélemy*, de Ghirlandaio, qui ne semble point tout à fait digne de ce grand maître, et à la sacristie

divers *saints* exécutés en 1418 par le siennois Thadée Bartolo.

L'église Saint-Michel, dépendant du collége des écoles pies, a le *saint* et la *Vierge portant l'enfant Jésus*, ouvrage distingué de Carle Maratte, et le *saint* fondateur de l'ordre, copie de Zocchi, supérieure à l'original d'Antoine Franchi. Ce collége des frères des écoles pies, jadis célèbre, est encore assez florissant, et je ne puis oublier le mérite et l'obligeance du jeune professeur de rhétorique, le P. Ferdinand Baffo, qui voulut bien devenir presque mon *cicerone* de Volterre.

La grandiose cathédrale paraît de Nicolas de Pise; sa restauration, les ornements de 1574 sont dus à l'évêque Guido Serguidi, et furent exécutés sur les dessins de Léonard Ricciarelli, neveu du grand peintre Daniel de Volterre. On distingue : à l'entrée du chœur, sur deux colonnes en spirale d'un bon travail, deux anges ravissants, et le tabernacle en marbre du maître-autel, par Mino de Fiesole; la *Vierge, S. François* et *S. Jean*, le chef-d'œuvre du Volterrano, si remarquable par la beauté de la tête de l'évangéliste; la tombe élégante de saint Octavien dont l'intercession avait délivré Volterre de la peste en 1522, et qui fut commandée par le peuple à Raphaël, dit Giovanni Cioli de Settignano; la riche chapelle du Saint-Sacrement, du dessin de Vasari; une *Résurrection de Lazare*, très-vraie, de Santi-Titi, d'un meilleur coloris qu'il ne lui appartient; le *S. Sébastien*, intelligent de nu, de Pierre Cungi da Borgo San-Sepolcro; une *Annonciation*, avec un très-joli paysage dans le fond, de 1497, sans nom d'auteur, digne de Ghirlandaio; les bas-reliefs de la chaire, probablement du XIIIe siècle; le buste du pape saint Lin, par Luc della Robbia, ainsi que les fragments réunis de l'ancien et grandiose *paliotto* du maître-autel, par Mino de Fiesole, au cloître des chanoines; les stucs de Jean de San Giovanni, à la chapelle Saint-Paul, si variée, si riche de marbres tirés des carrières de Volterre, et ornée d'une belle *Conversion du saint*, du Dominiquin, restaurée insolemment par le florentin Veracini et Franchini d'Arezzo; de son *Martyre*, assez peu gracieux, de Currado ou du Guerchin, et du *Saint recevant ses dépêches pour faire emprisonner les chrétiens de Damas*, de Mat-

thieu Rosselli ; à la sacristie un reliquaire d'argent très-bien travaillé, et quatre petits tableaux de bon style, dont une *Déposition de croix* a été attribuée au Sodome.

L'oratoire Saint-Charles, attenant à la cathédrale, semble un véritable musée. Une *Madeleine en extase* pourrait être crue du Guide, s'il n'avait lui-même écrit au capitaine François Incontri que l'auteur était un de ses élèves, appelé Camille, probablement de cette famille ancienne de Volterre, qu'il n'avait fait que le dessin, retouché la tête et quelques autres parties; une *Vierge,* de Léonard de Pistoie, a deux petits anges singulièrement gracieux; une *Annonciation,* de Luc Signorelli, est très-naturelle. Les autres bons ouvrages de ce brillant oratoire sont : une *Nativité,* de Benvenuto de Sienne, avec la date de 1470, barbarement enfumée par les grands cierges de l'office et les petits cierges de la dévotion; la *Déposition de croix*, de Rosso; la *Présentation au temple,* d'un beau coloris, l'un des tableaux les mieux composés de Naldini; la *Nativité de la Vierge,* d'une admirable couleur, de Currado. Le tombeau de l'évêque de Cavaillon, Marius Maffei, de Volterre, docte prélat, en crédit auprès de Jules II dont il fut nonce en France, de Léon X, de Clément VII, et ami d'enfance de Paul III, magnifique mausolée qui doit appartenir à l'un des habiles artistes sortis des ateliers et des carrières du bourg toscan de Settignano; le *S. Joseph,* de la jeunesse du Volterrano ; le *S. nom de Jésus,* fait et donné à la ville de Volterre par saint Bernardin de Sienne lorsqu'il y apporta cette dévotion l'année 1424; et à la chapelle de la Vierge les fresques de Benozzo Gozzoli.

Saint-Jean, gothique, octangulaire et revêtu de marbres de diverses couleurs, pourrait remonter au IXe siècle. L'intérieur a été refait. Une *Ascension* expressive passe pour le chef-d'œuvre du Pomarancio, qui l'a signée et y prend le titre de Volterrois (Volterrano). Les figures de l'ancien baptistère sont un travail exquis d'André de San Savino.

Le monastère des religieuses de Saint-Lin fut fondé par Raphaël Maffei, dit le *Volterrano*, le faible traducteur de l'*Odyssée,* de l'*Œconomique* de Xénophon, des *Discours de S. Basile*, mais

savant auteur de *Commentarii Urbani*, qui lui valurent l'estime de Politien et les éloges de l'Arioste :

O dotta compagnia, che seco mena
Fedra, Cappella, Porzio, il Bolognese,
Filippo, il Volterrano, il Maddalena.

Il fonda l'académie des *Sepolti* de Volterre, encore subsistante, et qui a pour armes une coque de vers à soie avec la jolie devise : *Operantur sepulti*. Le Volterrano, après avoir été nommé par Sixte IV secrétaire de la légation du cardinal d'Aragon en Hongrie et à Ferrare, de retour dans sa patrie, vécut presque en anachorète, habitant une cellule de planches, dormant sur la paille et vivant de pain et d'eau. Il renonça à l'érudition profane, et ne composa plus que des vies de saints. Son remarquable mausolée, élevé par son frère l'évêque de Cavaillon, Marius Maffei, fut commencé par l'habile sculpteur Silvio de Fiesole, et terminé par le frère Montorsoli et Stagi de Pietra Santa. Les inscriptions ne sont point sans exagération, et le *sic itur ad astra* mis entre les mains du Volterrano ne convient guère au genre estimable de ses travaux. Une *Vierge et S. Lin*, daté de 1597, est un excellent tableau de Currado.

Le couvent de San-Dalmazio est de l'architecture de l'Ammanato. A l'église une *Déposition de croix*, avec un grand nombre de figures, par Rossetti, élève de Daniel de Volterre, offre la vigueur du maître.

L'église et le couvent de Saint-François furent élevés par la commune et le peuple de Volterre, l'an 1251 : les armoiries de la commune se voient à la façade de l'église et celles du peuple dans la cour du couvent. Le célèbre et vénéré reliquaire a un morceau des pains multipliés par le Sauveur ; il est d'orge et paraît encore tendre. Une belle pierre sépulcrale en marbre, bien conservée, curieuse pour les costumes et les armures des personnages qui y sont sculptés, couvre la dépouille de Michel di Pigio dei Buonaguidi de Volterre, guerrier insurgé contre sa patrie, qui traita le 26 janvier 1370, avec les ambassadeurs qui lui furent députés, et obtint d'être amnistié ainsi que ses parti-

sans, de rentrer dans ses biens, de conserver pendant dix ans le château de Monteverdi, et reçut pour les fortifications qu'il y avait construites une indemnité de trois cents florins d'or. A l'autel du crucifix le tableau passe pour le meilleur ouvrage de Daddi, bon peintre florentin, le maître de l'habile Volterrano. Une vive et gracieuse *Nativité*, datée de 1591, est de Balducci; une bonne *Conception*, de Naldini; une *Vierge et divers saints*, commandé par un religieux du couvent, de Luc Signorelli. Le tombeau de l'illustre prélat Guarnacci, dont il sera parlé, fut ordonné par lui de son vivant.

La confrérie de la croix *del Giorno*, bâtie en 1315, tient à l'église Saint-François. Le luxe de peinture de cette chapelle gothique, à la voûte azurée et aux étoiles d'or, est vraiment extraordinaire. Notre spirituel et pathétique peintre, Delaroche, en était frappé et il en aimait le goût. Outre les *quatre Évangélistes* de la voûte, datés de 1410, attribués à Jacques de Florence, et le *Massacre des innocents*, *l'Invention de la croix* et autres sujets sacrés, peints à la même époque sur les murs, par Cenni di Francesco di ser Cenni, le *Crucifix* de l'autel par Sodome est excellent.

CHAPITRE XIX.

Tour del Mastio. — Théâtre. — Palais del Pubblico. — Bibliothèque. — Musée. — Pretorio. — Piscine. — Maison, Élie, de Daniel de Volterre. — Eau de San-Felice.

Sur un roc, point le plus élevé de la ville, la tour *del Mastio* fut bâtie en 1347, par le duc d'Athènes, maître absolu de Florence. Occupée pendant dix années par une garnison florentine, elle était l'instrument de cette tyrannie nouvelle qui lui imposait même un Florentin pour capitaine du peuple. Devenue prison d'État, elle reçut l'infortuné disciple de Viviani, Laurent Lorenzini, injustement soupçonné par Côme III d'avoir favorisé la correspondance de la princesse Marguerite d'Orléans, son épouse, avec le prince Ferdinand. Lorenzini, pendant ses onze

années de captivité, y composa l'ouvrage sur les sections coniques, dont le manuscrit inédit, en quatre gros vol. in-fol., se conserve à la bibliothèque Magliabecchiana. Je visitai l'affreux cachot donné pour celui de Lorenzini, où jamais il ne vit le soleil, où se montre encore la trace de ses pas sur la brique, et dont Léopold, saisi d'horreur, ordonna de ne plus se servir. Il y avait alors en 1834 un autre prisonnier d'État au Mastio, mais celui-là, négociant de Livourne, fumait paisiblement son cigare sur la terrasse près de la sentinelle; sa chambre avait une large fenêtre vitrée, et il faisait venir son dîner de la *Locanda*. Si je le plaignis de la perte de sa liberté, il me fut impossible de n'être pas frappé du contraste.

La vieille maison Guarnacci, avec ses trois tours dont une remonte à l'an 1200, offre parmi plusieurs statues un superbe *Hercule* grec.

L'abondante, salubre et perpétuelle fontaine Docciola, est une bonne construction qui remonte à l'année 1245.

Sur la façade de la maison Ducci une inscription funèbre, consacrée à un jeune Romain de la famille de Perse, est favorable à l'opinion qui fait naître à Volterre le précis et obscur satirique latin.

La salle de spectacle de Volterre, construite en 1819, est une des plus belles de la Toscane; peinte agréablement par M. Contestabili, on voit sur la toile Perse conduit par la Muse sur le Parnasse, où Apollon lui montre le temple de la Gloire.

Le palais *del Pubblico*, autrefois résidence du premier magistrat de Volterre, fut terminé, selon l'inscription, en 1247, et quoique de l'enfance de l'art, il produit sur la grande place un assez bel effet. Il est aujourd'hui destiné à la bibliothèque et au Musée d'antiquités étrusques. La bibliothèque, placée dans la salle où jadis se discutaient les affaires publiques, fut léguée à la ville par un de ses zélés citoyens, monsignor Guarnacci. Elle a été dotée d'un certain revenu pour son entretien et son augmentation par ce prélat érudit, mort à la fin du dernier siècle, le créateur du système étrusque, depuis si ardemment adopté. Cette bibliothèque de douze mille volumes possède di-

verses éditions du XVe siècle, des classiques grecs et latins, des ouvrages sur l'antiquité sacrée et profane, et plusieurs manuscrits; une crosse en ivoire est un travail exquis du XVe siècle. Le Musée, commencé en 1731 par les dons de savants volterrois, s'est encore enrichi de la belle collection formée par monsignor Guarnacci, qu'il lui a aussi généreusement laissée. Malgré l'obscurité et la confusion des neuf petites pièces qui forment le local, il est impossible de ne pas être vivement frappé de l'antiquité et de l'éclat de la civilisation étrusque à la vue de ces nombreux tombeaux et monuments de pierre ou d'albâtre couverts d'emblèmes, de divinités, des diverses scènes et des accidents de la vie humaine, tels que sacrifices, banquets, chasses, guerres, danses, jeux, mariages, enlèvements, enchantements, navigation; de ces statues, bas-reliefs, mosaïques, monnaies, vases, ustensiles, patères, miroirs, lampes, candélabres, bracelets et autres précieux débris, et des rapports merveilleux de cette civilisation avec les mœurs et les arts de la Grèce [1]. Une statue de femme en pierre avec inscription au bas, paraît être la déesse *Nortia*, la Fortune des Étrusques. Le bas-relief en tuf, du *soldat barbu*, est peut-être le plus ancien de tant de vieux monuments.

Sur la grande place, le palais Pretorio, aujourd'hui prison, quoique d'une date incertaine, doit, par sa construction, être au moins du Xe siècle. Daniel de Volterre a, dans sa jeunesse, peint à la voûte du salon une *Justice* devenue presque invisible par la réparation de l'édifice.

La voûte d'une petite pièce, par ce grand artiste, à la maison Masselli, mérite d'être observée.

Au point dit Castello, la piscine soutenue par six colonnes, avec son pavé de ciment (*signinum opus*) et ses murs de mortier, est un solide et noble monument étrusque.

La maison de Daniel de Volterre existe encore, et sa famille, une des plus distinguées de la ville, l'habite. Cette maison est en mauvais état, mais un superbe *Élie* la décore et rappelle la gloire de l'artiste.

1. *V.* ci-dessus chap. III.

La fontaine San-Felice fut ordonnée en 1319 par le conseil des douze défenseurs du peuple de Volterre, afin de recevoir l'eau qui se perdait; cette eau possède quelques unes des propriétés de l'eau de mer, et elle est encore efficace dans les maladies de la peau, les obstructions et autres infirmités.

Les thermes de Volterre, composés de quelques petites pièces et de deux bains, furent découverts par monsignor Guarnacci lorsqu'il poursuivait l'amphithéâtre qui lui échappa; ils démontrent que les thermes étrusques ont dû précéder ceux des Romains.

CHAPITRE XX.

Environs. — Balze. — Badia de San-Salvadore. — Salines.

Les environs de Volterre présentent un aspect désolé: des gouffres noirs, gris, profonds, produits par la pluie qui a miné et délayé le terrain, sillonnent la montagne. Les plus affreux de ces abîmes et de toute la Toscane, dits *Balze,* sont ceux de San-Giusto, longs de six cents brasses sur quatre cents de largeur et deux cents de profondeur, près la belle église du même nom élevée à la place de l'ancienne, dévorée en 1627 par les Balze. Un de ces affaissements imminents obligea de démolir en 1651 une autre petite église San-Giusto. C'est en vain que, pour prévenir de pareils désastres, on a tenté à plusieurs reprises et jusqu'en 1830, de réunir les eaux filtrantes; il paraît que la nature du sol s'y oppose. Ici ce n'est point l'éclatant trépas d'Herculanum ou de Pompéi, qui menace l'habitant, mais c'est un déluge souterrain de boue.

La Badia de San-Salvadore est un de ces monuments infréquentés, qui doivent être au premier rang pour les artistes. Ce monastère de camaldules bien situé, avec un majestueux cloître à colonnes, possède le *S. Romuald, S. Benoît, les Stes Attinia et Greciniana*, et d'autres saints, tableau le mieux conservé peut-être de Ghirlandaio. Une charmante figure de l'*Innocence*, datée

de 1552, qui soutient le bénitier, est digne de l'époque. Divers ouvrages agréables sont d'un religieux du couvent Mascagni, dit le frère Arsenio : la *Nativité de la Vierge;* une *Noce de Cana* au réfectoire, et, dans l'appartement de l'abbé, *Job avec ses amis et sa femme,* celle-ci élégamment vêtue en contadine toscane. Une belle *Déposition de croix*, de Rossetti, est encore remarquable par la hardiesse et l'habileté du raccourci de la Madeleine baisant les pieds du Sauveur. Un *Élie* au plafond de l'appartement des étrangers (*foresteria*) est une superbe fresque du Volterrano. A la pièce voisine du Job, cinq très-curieux et très-finis petits tableaux, représentant des sujets de l'histoire de Volterre, passent aussi pour être de Ghirlandaio.

Un Hypogée étrusque, récemment découvert, m'a paru assez semblable aux Noraghes de Sardaigne, mais il était bien moins conservé, et il ne restait que la base.

Les salines de Volterre, véritables manufactures, forment avec ses carrières de marbre et d'albâtre son plus riche produit. De nombreuses flaques d'eau salée sur les bords de la petite rivière de la Cecina sont creusées en puits profonds ; l'eau puisée est mise dans des chaudières de fer ou de plomb et bout à peu près cinq heures l'été et plus en hiver. Cent livres d'eau rendent vingt-six livres au moins d'un sel blanc, le plus beau de l'Italie, et le puits de Saint-Juste l'été en a fourni trente-six. Le nombre des ouvriers est de deux cents dont une moitié travaille dehors au transport du combustible, à l'entretien des routes et des bâtiments. L'exploitation se fait pour le compte de l'État qui accorde à la ville une indemnité de 18,611 livres. Le produit monte de dix-neuf à vingt millions de livres de sel, et la *Moja* (fabrique) de Saint-Léopold, créée par le grand-duc bienfaiteur de la Toscane, et accrue depuis, est un magnifique monument industriel.

C'est lorsqu'il se dirigeait à cheval vers Piombino, où il comptait s'embarquer, après avoir longtemps demeuré à Volterre chez son savant ami le Volterrano, que le jeune poëte byzantin Marullo Tarcagnota se noya, malgré l'avis du guide, dans la Cecina alors enflée, et que ce trépas rendit fameuse. Le tom-

beau de ce poëte réfugié, qui avait à la fois cultivé les lettres et suivi la carrière des armes, se voit à l'église de l'ancien et gros bourg des Pomarance, qui a quelques tableaux des peintres célèbres et médiocres de l'endroit; il fut érigé par le Volterrano, mais l'inscription qu'il y avait mise a disparu. La mort de Marullo inspira une élégie latine à l'Arioste, dans laquelle se rencontrent ces deux vers sur la destinée dépendante de l'Italie à cette époque :

Quid nostra an Gallo regi, an servire Latino,
Si sit idem hinc, atque hinc, non leve servitium?

Sentiments généreux, mais qui sont bien loin de ce patriotisme ardent, continu, inépuisable, du Dante et de Pétrarque aux premiers jours de la poésie italienne.

CHAPITRE XXI.

Piombino. — Saint-Antimo. — Appiani. — Ane, devise. — Pierre de Tra Palazzi. — Fontaine. — Port. — Populonia. — Via Emilia.

Piombino, petite ville toscane, est empreinte peut-être plus qu'aucun lieu des souvenirs de l'empire français et de la famille de Napoléon. On dirait que sur cette côte écartée, insalubre, Piombino a été mise sous verre comme échantillon. Les armes prodiguées de la princesse Élisa Baciocchi sont intactes à la paroisse Saint-Antimo, restaurée par elle; au centre de la voûte une fort médiocre peinture représente saint Napoléon qui dispense des couronnes, et sainte Élise et le pape saint Félix à genoux devant lui, allusion à la princesse et au prince Félix son époux. Le respect de ce passé n'est point sans justice : madame Baciocchi a fondé le bel hôpital actuel de soixante-dix lits, pavé la ville, réparé la citadelle, et créé des routes, des arsenaux et un bagne.

Cette église Saint-Antimo, du XIVe siècle, si étrangement modernisée, a deux anciens monuments fort supérieurs à la

fresque impériale de sa voûte. De charmantes sculptures du meilleur temps ornent le baptistère. Derrière le chœur est le tombeau gothique, assez élégant, mais ridiculement badigeonné, de Ghérard, fils de Jacques Ier, chef de la maison des Appiani, souverains de Piombino, de 1393 à 1603. Ce tombeau offre un bizarre emblème : un âne est assis sur les armoiries et rappelle l'origine de l'autorité des Appiani. Jacques Vanni d'Appiano, depuis Jacques Ier, ayant été traité d'âne par Pierre Gambacorta, qui gouvernait la république de Pise dont dépendait Piombino, avec le titre de protecteur du peuple et capitaine d'armes, excita une insurrection. Au moment où Gambacorta montait à cheval pour l'apaiser, il l'assassina malgré la confiance et les bienfaits qu'il en avait reçus; presque aussitôt il faisait étrangler le fils de Gambacorta et le surlendemain, 21 octobre 1393, il régnait. Cet usurpateur meurtrier prit l'âne pour devise avec le grotesque distique qui avait disparu dans un des badigeonnages de l'église :

Un asino sono, e con il mio sapere,
Gli altri stan ritti ed io sto a sedere.

Dans la rue *Tra Palazzi*, une pierre ronde avec une croix indique la place où périt assassiné, le soir du 28 septembre 1590, Alexandre Ier, Appiani, fils naturel de Jacques VI, et détestable prince, lorsqu'il sortait de chez sa maîtresse. Les conjurés, au nombre de cinq, armés de fusils, de sabres et de hallebardes, avaient été excités par sa femme dona Isabelle Mendozza, comtesse de Binasco, et l'amant de celle-ci, don Félix d'Aragon, bâtard de Philippe II, commandant la garnison espagnole, qui aspiraient à s'unir et à gouverner ensemble. Cette ambition fut trompée; un détachement espagnol, venu de Naples trois mois après, rendit l'autorité à Jacques VII, héritier légitime, sous la tutelle de sa mère, qu'on feignit de ne pas croire complice du meurtre; don Félix fut rappelé à Madrid, on lui fit son procès, et on ignore ce qu'il devint. Les assassins, arrêtés le jour de l'Épiphanie au milieu d'un bal, véritable guet-apens donné à cet effet, furent envoyés à Orbitello pour être

jugés; condamnés à mort et ramenés à Piombino, on les conduisit sur un chariot tiré par deux bœufs, et après les avoir tenaillés sur la route, à la place même où ils avaient tué Alexandre Ier, ils y furent pendus et écartelés. La pierre porte ces lettres presque effacées : I. P. M. D. (*Ingrati Plumbinenses Mortem Dederunt*), inscription déclamatoire que ne méritait point la victime.

L'abondante fontaine des *Cinque-Canali*, du nombre de ses bouches, est un de ces utiles monuments de la domination pisane dont j'avais admiré en Corse et en Sardaigne les effets civilisateurs.

Le port de Piombino, l'ancien port de Trajan, pourrait, s'il était débarrassé, devenir un des plus beaux et des plus sûrs de la Méditerranée.

Je fus curieux de visiter les restes de l'ancienne Populonia, puissante cité des Étrusques, la seule ville maritime qu'ils aient peut-être occupée, car ils ne s'établissaient que dans l'intérieur des terres. Elle passe pour avoir été bâtie par les habitants de Volterre sur une petite montagne qui domine la mer, afin de devenir leur port. Le commandant du fort de Baratti, autrefois le port de Populonia, auquel je fus adressé, est un décoré de notre armée, brave et obligeant militaire qui possède dans sa tour assez délabrée un vrai musée d'antiquités étrusques trouvées près de là. Populonia, déchue dès les derniers temps de la république romaine, n'est plus qu'une grosse métairie, avec une haute tour et une demi-lune crénelées, appartenant à madame D*******, grande propriétaire du pays. Des murs étrusques sont mêlés et ornés de légères clématites qui percent et enserrent leurs blocs énormes. Les murs, à l'endroit dit *I Massi*, près d'autres débris peu nombreux qui ne sont que romains, montrent l'habileté des Étrusques pour les fortifications, et l'on y sent la main de citoyens libres et intelligents. Un de mes ciceroni à Populonia était un canonnier du fort de Baratti, qui convenait que son canon serait sans effets contre de tels remparts, et à la partie inférieure de la demi-lune quelques blocs étrusques semblent rester là comme pour braver la foudre moderne.

Une excellente route mène de Piombino à Livourne. A la tour de San-Vincenzo commence la voie Émilienne qui disparaît et reparaît de distance en distance; le morceau le plus considérable est à San-Vincenzo, et une colonne milliaire, entre ce triste gîte et le village de Castagnette, porte encore son antique inscription, *via Emilia.*

LIVRE DIX-HUITIÈME.

DEUXIÈME ROUTE DE FLORENCE. — PÉROUSE. — CORTONE. — AREZZO.

CHAPITRE PREMIER.

Nepi. — Civita-Castellane. — Exploit français. — Otricoli. — Narni. — Pont d'Auguste. — Terni. — Cascade. — Papigno. — Vallée de la Nera. — Fuga. — Grotta. — Lac de Piè-di-Luco. — Écho.

Nepi, petite ville, pauvre, citée par Tite-Live comme une des deux portes de Rome du côté de l'Étrurie, et dans le moyen âge forteresse, offre quelques inscriptions anciennes en dehors de son vieux palais public et plusieurs arcades d'un aqueduc encombrées de végétation.

Civita-Castellane a une cathédrale, et une citadelle bâtie par Jules II, devenue prison d'État. Le pont sur un torrent qui roule dans un lit profond et bordé de rochers, est fort pittoresque. Ce monument, un des plus beaux de la puissance pontificale, a quelque chose d'antique, ainsi que plusieurs autres ouvrages modernes de l'Italie [1]; il rappelle le pont du Gard.

C'est dans la plaine, près de Borghetto, lieu insalubre et laid, où il n'y a guère que la poste et quelques masures, que Macdonald, avec moins de huit mille Français, battit, le 4 décembre 1798, quarante mille Napolitains qui ne purent l'empêcher de passer le Tibre dont les flots n'avaient point reçu depuis les Romains d'aussi héroïques guerriers.

Avant de monter au bourg d'Otricoli, on aperçoit plusieurs débris remarquables de l'ancienne et brillante Ocriculum.

Narni, forte position, a une vieille et petite citadelle. A un

1. *V.* liv. XIV, chap. XI.

demi-mille de la route sont les superbes restes du pont dit d'Auguste, sur la Nera, où passait l'ancienne voie *Flaminia*. Au couvent des *Zoccolanti* est un des rares ouvrages du Spagna, après Raphaël le meilleur élève du Pérugin dont il a le coloris, et auquel ce grand tableau a été attribué jusqu'à la découverte récente d'actes qui l'ont restitué au Spagna. Il représente une *Cérémonie épiscopale*, et se distingue par la belle disposition des nombreuses figures, par la noblesse et la pureté du dessin.

La route jusqu'à Terni, à travers une campagne plantée d'oliviers, et avec le double aspect des vertes plaines de l'Ombrie et des sommets boisés de l'Apennin, garnis tous deux au loin de blanches habitations qui ressortent sur ce fond, devient de plus en plus gracieuse et magnifique.

Terni, ville charmante, qui a vainement prétendu à l'honneur d'avoir vu naître Tacite, qui conserve les restes d'un théâtre et de curieuses inscriptions à sa cathédrale et à son palais public, est célèbre surtout par sa cascade, une des merveilles de l'Italie, mais cascade faite, et ouvrage des Romains. Cette admirable cascade, formée par la chute du Velino dans la Nera, dont le nom même (*delle Marmore*) semble celui d'un monument de l'art [1], ne roule point, ne saute point comme la sauvage cataracte à travers des rocs escarpés et stériles, elle tombe dans une riante et fertile vallée plantée d'orangers; elle répand au loin sur des fleurs et sur le gazon son impétueuse rosée, et elle est tout à fait en harmonie avec le ciel, le soleil et l'horizon italien. Malgré l'usage, la cascade doit être observée d'en bas. On traverse le petit village de Papigno, fameux par la grosseur et le goût de ses pêches, le Montreuil du pays, et d'où le bruit de la cascade, quoique éloignée de trois milles, se fait déjà entendre. Après avoir rencontré les eaux rapides du Velino et de la Nera réunis, on arrive à la délicieuse villa Graziani qui fut occupée par la princesse de Galles, et l'on descend au fond de la vallée

1. Ce surnom provient des incrustations que les eaux de la cascade laissent sur les divers objets qu'elles touchent et qui ressemblent à du marbre. Les stalactites et les stalagmites ont encore une certaine célébrité par les formes bizarres d'arbres, de colonnes, de grappes de raisin, qu'elles présentent.

par une suite de bois et de sites ravissants qui font de cette vallée un des plus beaux lieux de la terre. De l'autre côté du fleuve sont les restes d'un pont très-ancien, reconnu plus vieux que la cascade.

La cascade est ordinairement regardée d'une espèce de balcon sur un rocher. On monte encore à la *Fuga*, immédiatement au-dessus de la chute, ou l'on redescend à la *Grotta* afin d'y voir les effets divers des stalactites. Mais il serait fort curieux dans la belle saison de pousser environ deux milles plus loin jusqu'au petit lac de Piè-di-Luco, d'un caractère tout à fait différent des lacs que nous avons déjà vus, couvert et comme parsemé des larges fleurs du nénufar, qui épanouissent à sa surface leurs superbes calices, et étendent leur vert et flottant feuillage sur cette pelouse d'eau. Dès le matin, de jeunes et robustes batelières, au costume pittoresque, parcourent en ramant ce lac, lorsqu'elles portent le déjeuner de leurs maris qui travaillent dans les champs voisins. Au milieu du lac, environné de rochers hérissés de vieilles tours, dont les pics neigeux sont affreux, mêlés, bizarres, apparaît et s'avance comme une île, le charmant coteau de Caperno, surmonté d'une petite église, d'où l'écho des montagnes répète tout entier et très-distinctement le plus majestueux hexamètre ou l'alexandrin le plus pompeux.

CHAPITRE II.

Somma. — Aqueduc. — Monte-Luco. — Ermitages. — Chêne. — Spolette. — Porte d'Annibal. — Cathédrale. — Lippi. — Héroïsme maternel. — Temple du Clitumne. — Foligno. — Tremblement de terre. — Spello. — Roland. — Collége.

La montagne de la Somma offre les beautés grandioses de la nature sauvage. Les bœufs voisins du Clitumne, qui vous tirent pour la passer, et viennent au secours des chevaux harassés des voiturins, autrefois grandes et sacrées victimes, conduisaient aux temples des dieux les triomphateurs de Rome :

Hinc albi, Clitumne, greges, et maxuma taurus
Victima, sæpè tuo perfusi flumine sacro
Romanos ad templa Deûm duxêre triumphos.

Après la Somma, le site s'adoucit et l'on descend vers Spolette à travers de petits bois d'arbres verts. L'aqueduc, remarquable par la hauteur de ses arcs, au-dessus duquel passe un pont étroit et long, a été attribué aux Romains, et avec plus de raison aux ducs lombards et non moins guerroyants de Spolette.

Le Monte-Luco mérite d'être visité pour sa vue, sa tour du monastère de Saint-Julien, construction du xe siècle, et ses ermitages. Le plus considérable, celui de la *Madonna delle Grazie*, a une très-jolie église. Telle est la douceur de cette solitude religieuse, dont une sorte de liberté et le *comfortable* même ne sont point bannis, que des hommes appartenant aux premières classes de la société, et parmi lesquels on citait un comte Potocki, y ont fini leurs jours. Un poëte latin peu connu, de la fin du xve siècle, originaire de Spolette, Pier-François Giustolo, a chanté assez harmonieusement les ermitages du Monte-Luco dans des vers qui peignent aussi les tribulations politiques du temps :

O fortunatum nimium, cui ducere vitam,
Delitiis orbis spretis, opibusque relictis,
Illarumque siti, vani et certamine honoris
Hisce datum lucis, atque ocia carpere dia
Angustis casulis, celsive crepidine saxi,
Unde notet nulla mole impediente, serenis
Noctibus eoo surgentia cardine signa,
Et septem obliquo gradientia sidera limbo.
Hunc neque cura gravis, Veneris neque dira cupido
Sollicitat, non damna movent, non tristia torquent
Funera natorum, sterilis non territat annus,
Non grave Saturni junctum cum Pleiade sydus;
Non furor ardentis phrixeo e vellere Martis,
Regibus aut trepidis intentans fata cometes :
Non extrema horret crudelis tempora mortis,
Turcarum hic, Rhenive minas, aut GALLICA GESTA
Arce Padi sævum modo quæ pepulere tyrannum
Sfortiadem, latiamque parant avertere gentem.
Cuncta sed intrepidus, veluti qui fluctibus altis
Intactas tuto cernit de littore puppes
Despicit, instabilis ridens ludibria sortis.

D'antiques chênes-verts que les anciennes lois municipales défendent d'abattre et parmi lesquels on ne peut mener paître les troupeaux, couronnent le Monte-Luco, et forment encore une sorte de bois sacré. Un de ces chênes, voisin du couvent de Saint-Antoine, a seize mètres de circonférence et plus de trente-deux d'élévation : rival du fameux châtaignier de Sicile, et le plus vaste chêne, dit-on, de l'Italie, il est un de ces arbres puissants, monuments animés de la nature, et qui attestent sa force et sa durée.

La citadelle de Spolette, sur la hauteur, a quelques restes de murs cyclopéens. La porte dite d'Annibal, ouvrage romain du temps de Théodoric, atteste la résistance de la ville antique au capitaine carthaginois, et sa fidélité aux Romains; elle montre encore quelle devait être alors la forte existence municipale des villes d'Italie pour avoir pu arrêter et braver un tel vainqueur.

La cathédrale, monument intéressant des premiers temps de la renaissance, avec un élégant portique dans le goût du Bramante, est ornée de grandes et belles fresques de Philippe Lippi l'ancien. Elle a le tombeau de cet artiste aventureux, fugitif du cloître, esclave en Barbarie, délivré et honoré pour son talent, et mort en 1469 à Spolette, sa patrie, à plus de soixante ans, des suites du poison que lui donnèrent les parents d'une grande dame dont il s'était fait aimer. Lippi, dans sa jeunesse, et lorsqu'il était moine, avait enlevé une pensionnaire d'un couvent de Prato, Lucrèce Buti, dont il eut un fils qui porta son nom et fut aussi peintre, mais inférieur à son père. Laurent de Médicis, passant par Spolette, pria les magistrats de lui laisser transporter à Florence les cendres de Lippi l'ancien, qu'il voulait mettre à Sainte-Marie-Nouvelle ; mais les habitants s'y opposèrent, et il ne put que lui élever ce tombeau, monument des honneurs accordés alors aux talents et pour lequel Politien composa l'épitaphe :

Conditus hic ego sum picturæ fama Philippus ;
Nulli ignota meæ est gratia mira manûs.
Artifices potui digitis animare colores,
Speratâque animos fallere voce diu.
Ipsa meis stupuit natura expressa figuris,
Meque suis fassa est artibus esse parem.

Marmoreo tumulo Medices Laurentius hic me
Condidit; antè humili pulvere tectus eram.

Une restauration a rendu presque méconnaissable la *Vierge*, d'Annibal Carrache. La chapelle des reliques est charmante.

A l'église Saint-Dominique est une superbe copie de la *Transfiguration*, dont les Spoletains sont à juste titre très-fiers, et qu'ils attribuent à Jules Romain.

Une belle fresque du Spagna, autrefois sur un mur intérieur de la forteresse, a été mise au palais communal par les soins de M. Fontana, ancien gonfalonier, habile physicien, et amateur éclairé des arts et de l'antiquité.

Sur la place de la Porte-Neuve est une petite *Madone* avec un voile bleu, du peintre national Crivelli, portant la date de 1502, d'une surprenante conservation, et qui est un nouveau monument de cette illustre peinture des rues, si fréquente en Italie.

Les habitants de Spolette, cités par un écrivain italien actuel pour la finesse et la ruse [1], portèrent le fanatisme politique au dernier degré de férocité dans les guerres civiles des Guelfes et des Gibelins. Je trouve dans une de leurs chroniques ce trait épouvantable, qui pourrait fournir un pathétique tableau à nos peintres et à nos poëtes. Comme les Gibelins incendiaient toutes les maisons de leurs adversaires, une femme mariée à un Guelfe voyant son frère gibelin qui faisait mettre le feu à sa maison, monta en haut de la tour avec ses deux enfants entre les bras, et lui demanda grâce pour eux et pour elle. Le Gibelin impitoyable lui cria de laisser tomber dans les flammes ces rejetons guelfes, et qu'elle serait sauvée; mais l'amour maternel fut plus fort, et cette femme périt brûlée avec ses enfants.

La vallée de Spolette est magnifique, et le bourg de Trevi, qui s'élève en amphithéâtre sur le penchant de la montagne, très-pittoresque.

A la porte du relais *delle Vene* naît le Clitumne, fleuve autrefois sacré, chanté par Virgile, ingénieusement décrit par Pline,

1. M. Rosini. *La scaltrezza d'un Lucchese, che avrebbe fatto la salsa agli Spollettini.* La Monaca di Monza. Cap. xiv.

qui semble avoir fourni le nom du relais : *Hunc subter fons exit, et exprimitur pluribus venis.* Le Clitumne, aujourd'hui simple ruisseau, n'est plus, comme au temps de Pline, navigable jusqu'à sa source. Le site enchanteur et l'ancienne et jolie chapelle, des premiers temps du christianisme, ont, je crois, fourni à Poussin son paysage de *Phocion,* et on est surpris qu'ils n'aient inspiré à Byron qu'une pièce aussi froide.

Foligno, de douze mille âmes, est riche, industrieuse, bien bâtie, et les routes de Rome, de la Toscane et des Marches, viennent y aboutir. La majestueuse cathédrale, épargnée par l'affreux tremblement de terre du mois de janvier 1832, a un baldaquin imité de celui de Saint-Pierre, et un bon *Sposalizio* de Ventura Salimbeni.

Spello, petite ville à une lieue de Foligno, est remplie d'antiquités. Au nord, les restes d'une porte romaine, dite porte de Vénus, sont grandioses. On a prétendu découvrir, en 1722, le tombeau de Properce, sous une maison encore appelée la maison du poëte, et qui a donné ce nom à la rue servant de promenade. A côté d'une porte antique du mur longeant la route de Rome est un gros phallus de pierre, sculpté avec un singulier distique qui rappelle effrontément la gloire fabuleuse et les exploits de Roland :

Orlandi hic Caroli Magni metire nepotis
Ingentes artus : cætera facta docent.

Au-dessous de ces vers, on montre aux voyageurs l'immense mesure prétendue du géant, et l'on prétend même indiquer la marque du genou, qui est très-élevée. Les traditions populaires et l'imagination italienne font véritablement de Roland l'Hercule du moyen âge; elles ont multiplié ses traces, ses souvenirs, ses travaux, assez analogues à ceux du héros antique, et l'Arioste ne fut que le brillant interprète de ces diverses traditions, chantées, répétées depuis plus de six siècles [1].

1. *V.* liv. XIV, chap. XV, la tour de Roland. *La Déroute de Roncevaux*, poëme, est un de ces chants pathétiques ou burlesques répandus parmi les paysans romains, donnés en partie et analysés par Marie Graham à la suite de son *Séjour de trois mois dans les montagnes près de Rome.*

Spello possède les meilleurs tableaux du Pinturricchio, savoir, au dôme, une *Annonciation*, une *Nativité*, la *Dispute avec les docteurs*, son chef-d'œuvre, et, aux Franciscains, un *S. Laurent*, dont un petit S. Jean a été cru de Raphaël.

Mais Spello doit aujourd'hui surtout sa réputation à l'excellent collége reformé et presque fondé par M. le professeur Rosi, un des établissements de l'Italie les mieux entendus sous le rapport de l'enseignement, des principes moraux, des soins matériels et des exercices gymnastiques introduits par M. Rosi.

CHAPITRE III.

Sainte-Marie-des-Anges. — Vision de S. François, de M. Overbeck. — Assise. — Minerva. — Antiquités. — Cathédrale. — Sainte-Claire. — Chiesa Nuova. — Couvent. — Rapide exécution des monuments religieux du moyen âge. — Église inférieure. — Mausolée d'Hécube de Lusignan. — Fresques de Giotto. — De la véritable époque de la renaissance. — Sibylles et Prophètes, de l'Ingegno. — Portrait de saint François. — Église supérieure. — Fresque de Cimabué. — Tombeau de saint François. — Saint-François. — Frati. — Couvent. — Saint-Damien. — Carceri.

L'église Sainte-Marie-des-Anges, dite aussi la Portioncule, du terrain cédé à saint François par les bénédictins pour y fonder son ordre, cette majestueuse église, exécutée par Galéas Alessi et Jules Danti sur les dessins de Vignole, a été très-endommagée par le tremblement de terre de 1832. Le toit s'est ouvert et refermé, la coupole et la tour se sont heurtées dans leur chute, et huit colonnes ont été brisées. Au milieu de l'église était, comme à Lorette, une petite maison devenue chapelle; murs grossiers, dans lesquels saint François avait donné sa règle, et résolu de pratiquer à la lettre la pauvreté évangélique. La *Vision de S. François d'Assise*, fresque remarquable de M. Overbeck, est le chef-d'œuvre de cette peinture allemande et catholique, qui remonte sans doute trop systématiquement à l'ancienne manière italienne et presque à l'enfance de l'art, mais dont quelques détails sont naïfs et gracieux.

Le Dante, exact comme Homère dans ses descriptions, a peint pittoresquement la situation d'Assise :

Fertile costa d' alto monte pende[1].

Cette ville, triste, déserte, monastique, remplie de saint François, surmontée d'une haute citadelle abandonnée, et environnée de murs et de tours à créneaux, fut la patrie de deux chantres gracieux, Properce et Métastase.

Sur la place l'ancien temple de Minerve, dont l'époque est incertaine et qui est devenu l'église de Sainte-Marie-de-la-Minerve, offre un superbe portique de colonnes cannelées, sous lequel ont été réunis divers fragments antiques qui forment un petit et intéressant musée. Des aqueducs, des tombeaux, un théâtre, aujourd'hui écurie, et encombré de constructions du moyen âge, un superbe mur, fondation de l'église Saint-Paul, sont d'autres débris qui attestent l'importance de l'ancienne Assise.

Saint-Rufin fut modernisé par l'habile architecte du XVI[e] siècle, Galéas Alessi. Un beau sarcophage forme le maître-autel.

L'église et le monastère de Sainte-Claire furent bâtis par frère Philippe da Campello, élève de Jacques de Lapo, vers le milieu du XIII[e] siècle, peu après la mort de la sainte, une de ces vierges jeunes, belles, riches, qui avaient suivi l'exemple de saint François, et à laquelle il coupa les cheveux de sa main. Le corps de l'illustre et première abbesse des Claristes est sous le maître-autel. Près de la croisée quelques fresques de Giotto qui avait peint toute l'église, ont échappé à la barbarie du badigeonneur.

La petite église dite la *Chiesa Nuova*, commencée en 1612, occupe l'emplacement de la maison où naquit saint François. On y montre la prison où il fut renfermé et lié comme fou par son père, riche marchand, très-choqué de la sainte dissipation de ses aumônes, et d'où sa mère, plus tendre, le délivra.

Le couvent, sur un roc, semble de loin une sorte de forte-

1. *Parad.* XI, 45.

resse. Malgré cet aspect extérieur, commun avec celui du Mont-Cassin, son caractère toutefois en diffère [1]. L'un est le couvent pauvre, mendiant, sans lettres, populaire ; l'autre, riche, pompeux, est le monastère savant, aristocratique. Cette immense construction, animée jadis par quelques milliers de moines, et dans laquelle aujourd'hui une douzaine est comme perdue, fut élevée en deux années, de 1228 à 1230. Nous avons déjà rapporté un autre exemple de la célérité des travaux dans le moyen âge [2] : alors la dévotion des peuples, excitée par les indulgences que prêchaient les moines, était plus libérale et plus expéditive que nos allocations de budget ou la volonté des princes. L'architecte, choisi après un nombreux concours, fut Jacques de Lapo ou l'Allemand, le père de l'illustre Arnolfo, que le frère Élie, général d'Assise, grand personnage de son temps, et qui semble avoir oublié trop tôt les préceptes d'humilité et de pauvreté de saint François, avait demandé à l'empereur Frédéric II. Saint Bonaventure a défendu vivement cette magnificence ; mais on voit par les reproches auxquels il répond, combien les ordres mendiants avaient déjà d'ennemis. *Item quæro. Cum sancti patres laudentur, in casellis et in vilibus habitaculis habitasse, quid est quod vos altas et magnas domos erigitis, et oratoria sumptuosa, et areas latas magno pretio comparatis, cum sitis pauperes et mendici, et contemptores mundanorum esse debeatis?*

L'église inférieure, sombre, austère, respire la pénitence et la tristesse. Au-dessus d'un tombeau que l'on croit celui de Nicolas Specchi d'Assise, premier médecin du pape Nicolas V, est un superbe vase de porphyre, présent, selon quelques uns, de la reine de Chypre, Hécube de Lusignan, si obscure, malgré la beauté de son double nom qui rappelle les expéditions héroïques des premiers peuples anciens et modernes, le siége de Troie et les croisades. Le vaste mausolée de cette reine, de 1240, est du florentin Fuccio : les deux anges qui soulèvent la draperie du lit d'Hécube sont gracieux ; sa statue assise a une

1. *V.* liv. XIV, chap. XII.
2. *V.* liv. XI, chap. X.

jambe en l'air, passée sur le genou de l'autre, posture fort singulière pour une femme, pour une reine et pour une statue d'église, et dont le lion rugissant, au-dessus du lit, paraît horriblement choqué. Deux vieux tombeaux sont des frères Brasca, ducs de Spolette. Quelques traits de la *Vie de S. Martin,* à sa chapelle, sont de Simon Memmi, l'ami de Pétrarque et le peintre de Laure. Un *Crucifix et la Vierge affligée*, fresque excellente de Jean Thadée, élève de Giotto, fut découverte en 1798. Les quatre poétiques compartiments de la voûte de la croisée, représentant les *Vertus* principales pratiquées par saint François, telles que la *Pauvreté*, la *Chasteté*, l'*Obéissance*, ainsi que sa *Glorification*, les plus belles fresques de Giotto, admirables de formes, d'attitude et d'expression, prouvent combien il avait surpassé son maître Cimabué dont nous verrons d'autres peintures remarquables à l'église supérieure. Le Dante qui avait, dit-on, fourni à Giotto, son ami, l'idée de ces peintures, fit sans doute allusion à ce triomphe de Giotto à Assise dans les vers célèbres :

Credette Cimabue nella pintura
Tener lo campo; ed ora ha Giotto il grido,
Si che la fama di colui s' oscura[1].

De pareilles peintures montrent à quel point est inexacte l'expression d'époque de la renaissance appliquée aux XVe et XVIe siècles, et combien elle appartient véritablement à Giotto et aux premières années du XIVe; ces deux brillants siècles furent au contraire l'apogée de l'art, qui ne tarda point à décliner. L'immense *Crucifiement,* le meilleur ouvrage de Pierre Cavallini, mosaïste et peintre romain, élève de Giotto, ouvrage estimé de Michel-Ange pour son grandiose, offre en l'air des anges affligés, et en bas la foule du peuple et des soldats pleine de variété dans l'expression et les costumes. Une *Déposition de croix*, groupe habile ; le *Tombeau de Jésus-Christ,* et divers traits de sa vie à la voûte de ce côté, sont de Puccio Capanna, artiste florentin, mort jeune, et digne

1. *Purgat.* XI, 94.

élève de Giotto. Les *Stigmates de S. François* sont un autre chef-d'œuvre de ce grand et primitif maître. Un *Massacre des Innocents*, de Jacques Gaddi, fut approuvé par Raphaël. Les plus parfaites peintures de toute la basilique sont : les groupes des *Sibylles* et des *Prophètes*, d'André d'Assise, élève du Pérugin, émule de Raphaël, que ses merveilleuses dispositions avaient fait surnommer l'*Ingegno* (l'Esprit), qui perdit la vue à la fleur de l'âge, et dont l'infortune n'excite pas moins de regrets et de pitié que le talent, d'admiration. La sacristie a de bonnes fresques de Giorgetti, élève de Lanfranc dont il n'a point la négligence, mais qui n'est guère connu qu'à Assise, sa patrie. A la seconde sacristie, au-dessus d'une porte, est un curieux portrait de saint François, par son contemporain le Giunta de Pise, le plus ancien maître italien avec Guido de Sienne.

L'église supérieure, brillante, lumineuse, forme un habile contraste avec l'église inférieure. Les fresques de Cimabué, les meilleures de cet Ennius de la peinture, comme l'a surnommé Lanzi, sont étonnantes pour leur temps; celles de Giotto sont toujours admirables.

Le corps de saint François, retrouvé au mois de décembre 1818, et retiré de l'espèce de *sancta sanctorum* souterrain où il gisait enfoui [1], avait été mis dans un joli mausolée de stuc et de marbre, environné d'une grille légère, luxe moderne et de magasin, qui choquait sur un tel tombeau, regardé par Sacchetti comme le premier du monde après le saint sépulcre [2]. Saint François, chanté si religieusement par le Dante et le Tasse [3], dont l'ordre, fondé par lui à vingt-cinq ans, subsiste

1. L'opinion du peuple croyait que saint François était caché dans un caveau de l'église jusqu'alors inaccessible, qu'il y était toujours en prières ou en extase et qu'il ne devait en sortir qu'à la fin du monde. Cette fouille pieuse parut à quelques gens du pays une sorte de profanation et de sacrilége.

2. *Nov.* 207.

3. *V.* le chant XI du *Paradis*, et les sonnets XIII et XX du Tasse, IIIe partie des *Rime.* Un des anciens et des plus accrédités commentateurs du Dante, parlant de la résolution reconnue que le Dante eut dans sa jeunesse de se faire moine, affirme même qu'il avait porté un moment l'habit de saint François.

encore depuis plus de six siècles sans le secours de la force et des moyens matériels, fut un de ces hommes puissants, produits, appelés par l'esprit et les besoins de leur temps. Aussi eut-il pour premiers disciples et pour compagnons des hommes distingués, des jeunes gens enthousiastes, des vierges belles et riches, des femmes du monde et un des plus grands poëtes d'alors, le frère Placide, qui avait été couronné poëte par l'empereur Frédéric II. Quant au peuple, il trouvait dans une telle institution une sorte d'affranchissement, de garantie, et il échappait, par son caractère de moine, à la condition de vilain. Il n'est point surprenant que les mœurs et la discipline d'une telle multitude se soient promptement altérées. Nous venons de rappeler les accusations portées contre eux dès le temps même de saint Bonaventure, moins de cinquante ans après leur fondation. Le déchaînement des grands écrivains du XVIe siècle contre les vices des *Frati* est universel. Machiavel qui avait approuvé leur institution jusqu'à prétendre qu'elle avait ranimé le christianisme éteint, et qu'elle s'opposait encore à ce qu'il ne pérît par les mauvais exemples des prélats et du clergé, qui avait même approuvé comme évangélique la doctrine de saint François [1], peignait l'infâme frère Timothée de sa *Mandragore*. L'Arioste et Castiglione semblent injustes et exagérés lorsqu'ils accusent les *Frati* de cruauté et des plus énormes crimes [2]. Les faits démontrent que ces moines, malgré leurs scandales, n'ont participé à aucune des grandes catastrophes ou persécutions et à aucun des massacres historiques. Le Tasse prétend que la charité, comme le silence, n'existe dans les couvents des *Frati* que sur le papier et sur les murs [3]. La satire la plus ingénieuse et la plus vraie de la *Frateria* se trouve peut-être dans une lettre d'Annibal Caro à un de ses amis Bernard Spina, seigneur assez libertin, qui avait la fantaisie de se faire *frate*, lettre chef-d'œuvre de goût, de raison, d'éloquence : *Non potete voi esser solitario senza esser frate? Soggiunrete : Che? volete ch' io sia*

1. *Discorsi*, lib. III, cap. I.
2. *Ingorda e sì crudel canaglia*. Sat. V de l'Arioste ; *Cortegiano*, lib. III.
3. *Let.* t. IV, p. 313.

romito? Nè romito, ne frate voglio che siate; ma uomo, e uomo da bene, amico di Dio; ritirato prima in voi stesso, che sarà il più bello eremo che possiate trovare: di poi per appartarvi dagli uomini, ridotto in qualche villa con li vostri libri, con i vostri passatempi onesti, d' esercizj, di cacce, di pescagioni, di agricoltura; in un' ozio con dignità, in una religione senza ipocrisia; tolto dal volgo, non dagli amici; dalle pompe, non dalle commodità; dalle brighe, non dalle azioni virtuose. A questo modo penso io che voi possiate esser consolato, e buono e santo: e non sarete frate. Dans l'état de civilisation actuelle, et au milieu de notre société active, élégante, industrielle et perfectionnée, le capucin, avec son bâton, sa barbe, ses pieds nus, sa robe et sa besace, n'est qu'une espèce de cynique moderne, en désaccord avec notre christianisme poétique ou puritain, qui déconsidère la religion par son aspect hideux et dont le monachisme mendiant, oisif, improductif, appauvrit les États.

Les deux cloîtres d'Assise répondent à la magnificence de l'église. Les *Têtes* de franciscains, d'Adone Doni, le meilleur peintre d'Assise, du XVI[e] siècle, sont d'une merveilleuse vérité. Le réfectoire, le plus vaste, le plus superbe des réfectoires, a la grande *Cène* de Solimène, un de ses plus agréables et rapides ouvrages.

Saint-Damien est le monastère de Sainte-Claire et des claristes; on y conserve des reliques de la sainte, parmi lesquelles un anneau qui lui fut donné par le pape Innocent IV, lorsqu'il vint dîner à Saint-Damien, et que, l'ayant priée de bénir la table, les pains se trouvèrent marqués de croix miraculeuses. Au bas du dortoir est la porte murée d'où sainte Claire, armée du saint Sacrement, repoussa, dit-on, les Sarrasins maîtres d'Assise, et qui déjà escaladaient le couvent.

L'ermitage de Sainte-Marie *delle Carceri*, au milieu de bois et de rochers, était le lieu de retraite de saint François et de ses compagnons, qui venaient y méditer dans de rustiques cellules. L'église dont l'origine est incertaine, et que l'on a été jusqu'à croire bâtie par saint François, a sur le mur un de ces nombreux crucifix parlants du moyen âge. A la chapelle de la Vierge une

Madone, autre antifique fresque, est antérieure au saint. La grotte ou lit de saint François, l'oratoire où il avait presque perdu la vue par ses larmes, sont d'autres monuments des travaux et des saintes douleurs de sa pénitence. A l'oratoire est le crucifix qu'il portait en voyage et pendant ses entraînantes prédications. On raconte que le cardinal Peretti, neveu de Sixte-Quint, ayant obtenu ce crucifix, et l'ayant fait placer sur un riche autel, il s'évada de nuit, et retourna au fond de sa grotte pieuse qu'il n'a plus quittée.

CHAPITRE IV.

Pérouse. — Fortifications. — Églises. — Saint-Pierre. — Ciselures du chœur. — Cathédrale. — Déposition de croix, de Baroccio. — Chapelle du couvent de San-Sever.—Saint-Ange.—Saint-François. —Gonfalone. — Braccio Fortebracci.

Pérouse, sur une montagne, avec sa citadelle jadis habitée par les papes, et ses fortifications d'Antoine San-Gallo[1], dont les fossés comblés sont devenus la promenade publique, avec un bel amphithéâtre pour le jeu de ballon (*pallone*), toujours cher aux Italiens, est pittoresque, et son âpre aspect convient encore assez à l'ancienne réputation de férocité des habitants, sans doute fort adoucie[2]. Elle n'est plus aujourd'hui qu'une belle ville assez déserte, qui jadis comptait quarante mille habitants, et n'en a plus que quatorze mille, mais qui est intéressante sous le rapport des arts, des antiquités et de la littérature.

Il n'y a pas moins de cent trois églises à Pérouse, sans compter trente monastères réguliers des deux sexes

1. Elles avaient été élevées au commencement du XVIe siècle par Paul III, qui détruisit pour cela un des plus beaux quartiers de la ville. On y lut pendant longtemps cette menaçante inscription dans une cour : *Ad coercendam Perusinorum audaciam Paulus III ædificavit.*

2. Le poison de Pérouse, dit l'*acquetta*, était redouté. On cite ce distique fait contre un prélat dont l'administration était tracassière :

Monsignor, non tanta fretta ;
Che a Perugia c' è l' acquetta.

Le couvent des Bénédictins de Saint-Pierre, un des plus vastes et des plus riches établissements ecclésiastiques de l'État romain, sert quelquefois à la diète de l'ordre. L'église qui a plusieurs des meilleurs tableaux de Vasari, est surtout remarquable par les belles ciselures en bois du chœur, exécutées sur les dessins de Raphaël.

A l'église Saint-Dominique qui n'a conservé de gothique qu'une immense fenêtre en verres coloriés au fond du chœur, d'un effet religieux, est le mausolée de Benoît XI, mort à Pérouse en 1304, et non en 1301, ouvrage estimé pour le naturel de la figure du pontife couché, et la grâce des deux anges qui soulèvent la draperie.

L'oratoire de Saint-Pierre martyr a une très-élégante *Madone* du Pérugin, qui a même été attribuée à Raphaël.

La cathédrale Saint-Laurent, d'un hardi gothique, a la célèbre *Déposition de croix* de Baroccio, exécutée au milieu des souffrances causées par le poison que lui donnèrent d'autres artistes, ses envieux, dans un repas auquel ils l'avaient invité. Cette peinture, très-bien composée, est dans une chapelle singulièrement curieuse par ses vitraux coloriés, ouvrage du P. François di Barone Brunacci, moine du Mont-Cassin, et de Constantin di Rosato, ainsi que par ses ornements en stuc et sur bois. Un bon *Sposalizio*, de Wicar, a remplacé l'ancien du Pérugin, qui offrait la même et belle perspective que celle de son saint Pierre de la Sixtine, larcin assez ordinaire au Pérugin, dont il a cru devoir se défendre en disant qu'il n'avait jamais pillé que lui-même, et qui semble fort permis aux artistes comme aux écrivains. Ce chef-d'œuvre disparut à l'époque de la première contribution de tableaux qui suivit le traité de Tolentino, et l'on n'en connaît plus la trace.

La bibliothèque du chapitre a plusieurs manuscrits rares, parmi lesquels un *Évangile* peut-être du VIIIe siècle, et un *Bréviaire* du IXe.

A l'église Sainte-Marie-du-Peuple est un beau tableau de Gherardi, bon peintre florentin, élève de Raphaël, pour la partie supérieure et gracieuse, et pour la partie inférieure, ani-

mée, énergique, de Lactance della Marca, habile artiste du XVIe siècle, qui laissa ses pinceaux pour se faire *Bargello* (chef des sbires) de Pérouse, emploi probablement plus considéré alors qu'il ne l'a été depuis.

Au couvent des Camaldules de Saint-Sever est une chapelle peinte à fresque par Raphaël, très-endommagée par l'incurie des moines, et qui doit son salut et son entretien aux soins des magistrats municipaux.

Le grand architecte Galeas Alessi dont les talents honorent Pérouse, sa patrie, fut enterré avec pompe, en 1572, à l'église San-Fiorenzo; mais il n'obtint ni épitaphe ni monument, quoique sa famille fût riche et au premier rang de la société de Pérouse : peut-être cette famille avait-elle la sottise de rougir de son artiste, comme si Michel-Ange n'était pas d'assez bonne maison?

La curieuse église Saint-Ange fut bâtie sur un ancien temple consacré à Vulcain, avec ses matériaux et ceux d'un autre temple situé près de là, à Civitella d'Arno; elle paraît avoir conservé sa forme ronde antique, également appropriée aux besoins du culte chrétien.

L'oratoire de la *Giustizia*, avec une façade ornée de bas-reliefs des frères de la Robbia, a une belle *Vierge* du Pérugin.

L'église Saint-François a perdu la plupart des chefs-d'œuvre de peinture qui jadis la décoraient. Une assez bonne copie de la *Déposition du Christ au tombeau* fut substituée à l'admirable tableau de Raphaël par Paul V qui avait envoyé le cav. d'Arpino à Pérouse pour l'exécuter. Cette copie offre en bas certains clairs-obscurs qui ne se trouvent point à l'original, aujourd'hui dans la galerie Borghèse. On rapporte que le gardien des Franciscains, au moment de se voir enlever la *Déposition*, coupa ces clairs-obscurs, qui furent gardés à la sacristie jusqu'en 1799 qu'ils passèrent au musée du Louvre, et, en 1815, à la galerie du Vatican. La chapelle du *Gonfalone* conserve l'étendard pieux vénéré à Pérouse, talisman invoqué par le peuple au milieu des fléaux de la nature, et dont la procession solennelle n'est accordée par l'évêque qu'aux instances des magistrats municipaux,

et après les plus rigoureuses formalités. A la sacristie, divers sujets pris de l'*Histoire de S. Bernardin*, tableaux-miniatures, mais dont le coloris est cru, et les figures sont trop longues et trop sèches, passent pour du Pisanello. Cette sacristie possède les os de l'illustre Braccio Fortebracci, habile capitaine et tacticien italien du XVe siècle, seigneur de Pérouse, le grand homme de cette cité et l'un des conquérants éphémères de Rome. Mais il est impossible de ne pas s'indigner de la manière dont ces restes glorieux y sont exposés ; tirés par le sacristain d'une méchante armoire, ils sont jetés sur la table et montrés aux voyageurs comme une espèce de curiosité. Il serait temps que le patriotisme des Pérousains mît un terme à cette véritable profanation, et consacrât à Braccio le mausolée auquel il a droit.

CHAPITRE V.

Corso. — Substructions. — Palais public. — Luxe de la toilette des femmes au XIVe siècle.—Cambio.—Fontaine.—Statue de Jules III. — Arc dit d'Auguste.

Le beau *Corso* et la place *del Soprammuro* qui lui est parallèle, sont encore remarquables par leurs immenses substructions qui remplissent l'espace entre les deux collines sur lesquelles s'élèvent le dôme et la forteresse, et dont une partie, exécutée au temps de la souveraineté de Braccio Fortebracci, porte encore le nom de *Muri di Braccio*.

Le vaste palais public, d'un beau gothique, résidence du délégat et *della magistratura* (la municipalité), contient les archives de la ville. On y découvrit il y a environ vingt ans une chambre murée, espèce d'archives secrètes, contenant de précieux manuscrits du temps de l'opulence et de la liberté de Pérouse. Ces pièces avaient probablement été ainsi cachées lors de la destruction de la république, afin de ne pas être transportées à Rome et de ne pas priver la ville des titres de quelques unes de ses anciennes franchises. On présume que ces archives ont

fourni le morceau sur les lois somptuaires de Pérouse au XIV[e] siècle, publié par M. Vermiglioli, précieux document pour la connaissance du dialecte pérousain, et remarquable par la sévérité des mesures qu'il contient, dirigées surtout contre le luxe de la parure des femmes. Il paraît que le goût de la toilette était alors excessif en Italie, puisque de pareils édits existaient à Florence et dans les autres États, et que le Dante, admirable peintre de mœurs, l'avait si violemment attaqué :

Non avea catenella, non corona,
Non donne contigiate, non cintura
Che fosse a veder più che la persona[1].

La salle *del Cambio*, la Bourse de Pérouse au XV[e] siècle, est décorée des fresques du Pérugin qui ne fut point aidé dans ce travail par son élève l'*Ingegno*, comme l'a prétendu Vasari et d'après lui Lanzi. Ces fresques admirables représentent les portraits d'hommes illustres de l'antiquité, et à la chapelle contiguë divers sujets de l'ancien et du nouveau Testament, ainsi que le portrait du Pérugin, et elles ont été chantées de nos jours avec talent par M. Mezzanote, professeur à l'université.

La fontaine de la place est un des premiers et des meilleurs ouvrages de Jean de Pise qui a sculpté aussi les bas-reliefs de la première conque.

La place *del Papa* a enfin reçu la statue en bronze de Jules III, quelque temps suspendue aux câbles qui servirent à l'enlever de la grande place, mise successivement au palais de l'inquisition, à la forteresse et dans un obscur souterrain du palais Monaldi, espèce de monument persécuté et martyr des révolutions de l'Italie. Cette statue, de la jeunesse de Danti, ainsi que le porte l'inscription : *Vincentius Dantes Perusinus adhuc puber faciebat*, offre déjà un travail merveilleux par la facilité, la noblesse, la verve, et, comme plusieurs premiers ouvrages des artistes et des écrivains, elle n'a point encore ces défauts qui naissent quelquefois plus tard de l'habitude, de la routine ou d'une certaine confiance excessive du talent.

1. *Parad.* XV, 100

La place Grimana présente les plus beaux restes de l'ancien pourtour étrusque de la ville. La porte grandiose, flanquée de deux tours, dite l'Arc d'Auguste, ne doit ce nom qu'à l'inscription *Augusta Perusia,* ajoutée plus tard par les Romains.

CHAPITRE VI.

Université. — Professeurs. — Cabinet archéologique. — Inscription étrusque. — Quadrige. — Médaillier. — Inscriptions latines. — Académie des Beaux-Arts. — Galerie. — Collége Pio. — Bibliothèque. — Maison de fous. — Cabinet littéraire.

L'université de Pérouse, après Rome et Bologne, la meilleure de l'État romain, est l'une des plus distinguées de l'Italie. Fondée en 1320, elle reçut des papes et des empereurs de nombreux priviléges, et elle doit à l'administration française son magnifique bâtiment, ancien couvent des Olivetains. Le nombre des étudiants était de trois à quatre cents. Elle réunit, parmi ses professeurs, quelques hommes du premier mérite ; tels sont : M. Vermiglioli, célèbre antiquaire, habile et infatigable interprète des monuments de sa patrie, professeur d'archéologie ; M. Mezzanotte, poëte nourri des anciens, excellent traducteur et commentateur de Pindare, de grec ; l'aimable marquis Antinori, poëte élégant et gracieux, de littérature italienne ; le docteur Bruschi, botaniste et bon médecin, de matière médicale ; M. Martini, savant physicien, de physique. L'administration française a encore étendu l'enseignement de cette université. Un membre de la Consulte de Rome, M. De Gerando qui avait contribué à cette amélioration, reçut, deux ans après sa mission, une marque touchante et désintéressée de la reconnaissance des habitants de Pérouse ; ils lui envoyèrent un beau tableau du Pérugin, maintenant à Paris. Tandis que les monuments ravis par la victoire étaient enlevés de nos places et de nos palais, ce tableau, prix d'une action honorable et souvenir d'une conquête éclairée, arrivait obscurément dans la

demeure d'un homme de bien, où il devait être à l'abri de ces violentes vicissitudes.

Le jardin botanique compte environ deux mille espèces. Le cabinet minéralogique est un présent de M. Canali, ancien professeur de physique et maintenant recteur de l'université.

Le cabinet archéologique, créé généreusement par les dons de divers habitants de Pérouse, et produit des fouilles faites sur son territoire, est riche en inscriptions étrusques, qui s'élèvent aujourd'hui à plus de quatre-vingts; il en est une de quarante-cinq lignes, la plus longue de ces inscriptions. Les riches ornements et les figures ciselées du quadrige étrusque trouvé en 1810 par une paysanne de Castel San-Mariano, font regretter vivement les autres débris dispersés de ce char en bois et votif, selon l'autorité imposante de MM. Vermiglioli et Micali, et surtout son superbe bas-relief d'argent doré restauré par M. Millingen, porté en Angleterre et passé au musée britannique. Les figures du beau vase jaune et rouge à fond noir représentent, d'un côté, une *Bacchanale*, de l'autre, *Admète et Alceste* offrant un sacrifice expiatoire à Diane, selon M. Vermiglioli[1], et peut-être avec plus de vraisemblance, selon l'abbé Zannoni, *Atalante et Méléagre.*

Le médaillier est plus choisi que nombreux.

Les murs des corridors de l'Université, surtout au second étage, présentent, incrustées, une belle suite d'inscriptions latines.

L'Académie des beaux-arts, dans le même local que l'Université, offre, disposés chronologiquement, de bons tableaux des maîtres de Pérouse, dont la plus grande partie provient des églises supprimées. On y remarque, encadré sous verre, un reçu du Pérugin pour prix d'un de ses tableaux.

Parmi les galeries particulières on distingue celle du baron della Penna, où se voit un chef-d'œuvre du Pérugin; la galerie du marquis Monaldi, qui a un grand *Neptune* sur son char

1. *V.* la description érudite qu'il en a donnée, et qui, selon un usage italien singulier et assez fréquent, a paru à Pérouse en 1831, pour les noces de M. le marquis Ghino Bracceschi et de madame la comtesse Aurélie Meniconi.

marin, commandé au Guide par le cardinal Monaldi, légat de Bologne, et une esquisse du même tableau par l'artiste; la galerie du palais *Staffa*, fière de son admirable et très-authentique *Vierge* de Raphaël, car le traité original passé entre l'artiste et un comte Staffa a longtemps existé dans les archives de cette famille qui l'a laissé perdre; enfin le musée Oddi, jadis célèbre, fort diminué maintenant, qui n'a même plus sa fameuse *Déposition de croix*, passée à Rome, groupe d'ivoire, avec de nombreuses figures, ouvrage noble, expressif, naturel, des meilleurs de ce genre, mais que l'on a très à tort attribué à Michel-Ange, ainsi qu'une multitude d'autres sculptures d'ivoire, qui, s'il les avait toutes exécutées, ne lui auraient point laissé le temps de faire autre chose.

Le collége *Pio* qui doit son nom à la protection que lui accorda le pape Pie VII, est dirigé d'une manière supérieure et nouvelle par le digne professeur Colizzi, également distingué comme professeur de droit public, comme mathématicien et comme chimiste. M. Colizzi fait marcher de front l'étude simplifiée des langues anciennes avec l'étude des sciences, et son bel établissement, qui a soixante élèves, en compterait davantage si la place le permettait.

La bibliothèque de Pérouse, confiée aux soins éclairés de M. Canali, a environ trente mille volumes; elle possède une belle collection de XVe siècle et de curieux manuscrits. Le plus remarquable de ces derniers est l'*Étienne de Byzance*, regardé comme un des meilleurs de ce grammairien grec de la fin du Ve siècle. Les miniatures d'un *S. Augustin* du XIIIe siècle, représentant le *Rédempteur avec divers saints* et le *Commencement de la Genèse*, rappellent, par leurs plis anguleux et épais, la manière grecque, et prouvent qu'alors elle était déjà pratiquée dans l'Ombrie. Les *Conseils de Benoît Capra*, jurisconsulte pérousain, de l'année 1476, sans nom d'imprimeur, sont le premier livre imprimé à Pérouse. L'*Oraison funèbre du jeune Grifone Baglioni*, assassiné à 22 ans en 1477, sans motif connu, par le lieutenant du seigneur de Sasso-Ferrato, discours du lettré de Pérouse, Maturanzio, prononcé par lui aux funérailles de cette jeune vic-

time, est de l'année de sa mort. L'*Itinéraire*, en italien, *de la Terre Sainte* et *du mont Sinaï*, par Gabriel Capodilista, d'une ancienne famille de Padoue dont nous avons cité la chevaleresque devise française (*Léal desir*)[1], quoique sans date ni lieu d'impression, paraît devoir être une des bonnes éditions de Pérouse du XVe siècle.

Indépendamment de ses divers établissements tout à fait italiens, tels que son école de musique, ses deux académies philodramatiques, ses deux théâtres, sa société *de' filedoni* (société des amis des arts qui a des séances publiques), et même que sa nouvelle maison de fous, très-bien dirigée, Pérouse possède un cabinet littéraire. Il reçoit les diverses Revues étrangères, et atteste la libéralité d'esprit des principaux habitants.

CHAPITRE VII.

Tour de San-Manno. — Bords du lac. — Émissaire. — Ile. — Pieve. — Palais. — Fresques du Pérugin. — Montecorona. — Todi.

A un mille de Pérouse, au hameau de San-Manno, est le célèbre tombeau étrusque, dit le temple de San-Manno, qui servait de cave avant qu'il n'eût été nettoyé par les soins du professeur Colizzi, monument remarquable par sa voûte formée de grosses pierres carrées. L'inscription en trois larges lignes, surnommée par Maffei la *reine des inscriptions*, et qui l'était peut-être de son temps, est toujours une des plus belles et des plus longues inscriptions étrusques connues.

L'aspect des bords du lac de Pérouse, l'ancien lac de Trasimène, explique très-bien la bataille décrite par Polybe et Tite-Live, « combat, dit fièrement ce dernier historien, compté parmi le petit nombre des défaites du peuple romain : » *Hæc est nobilis ad Trasimenum pugna atque inter paucas memorata populi romani clades.* On peut juger encore comment le consul

1. *V.* liv. VII, chap. III.

Flaminius avait une étroite et mauvaise retraite le long du lac, et l'on s'attend presque à voir déboucher et s'élancer des montagnes la cavalerie numide pour la lui couper. Le souvenir superstitieux de ce désastre produisit, pourrait-on dire en parodiant l'historien latin, une des fréquentes déroutes des soldats du pape, battus au même endroit par l'armée de Laurent de Médicis.

L'émissaire qui traverse la montagne *del Lago* et sert à maintenir le niveau des eaux du lac, restauration d'un émissaire étrusque, est un des plus magnifiques ouvrages de la puissance de Braccio.

Les eaux du lac de Pérouse sont azurées et limpides. Dans l'*isola Maggiore*, une des jolies îles du lac, est un couvent d'Observantins, d'où la vue est superbe.

La *città della Pieve*, petite ville à vingt milles de Pérouse, près du lac, a le palais bâti par Galeas Alessi pour le duc della Corgna, palais presque royal.

La *città della Pieve*, patrie du Pérugin, est encore remarquable par sa chapelle appelée la *Chiesarella*, où se voit la fresque de la *Nativité*, un de ses plus délicieux ouvrages. Vis-à-vis de cette chapelle existait encore, en 1828, la maison natale de l'artiste, qu'un bourgeois, M. T******, a fait barbarement démolir l'année suivante pour agrandir quelque peu sa demeure. Sur la route, au couvent des religieuses du village de Panicale, sont d'autres fresques du Pérugin moins remarquables. Il semble avoir couvert le pays de ses peintures, trop souvent dégradées, méconnues par l'ignorance et la rusticité.

Le couvent des Camaldules de Montecorona, à douze milles au nord de Pérouse, placé sur la cime du mont appelé justement Belvédère et environné d'une superbe forêt de sapins plantée par ces laborieux solitaires au milieu du sauvage désert qu'ils ont défriché, ce splendide monastère est en même temps un des plus religieux et des plus saints. Ces camaldules réformés de l'ordre de Saint-Romuald, vivent à la fois en ermites et en cénobites : chacun a sa petite maison et son jardin qu'il cultive, et ils ne se réunissent et ne mangent ensemble au réfectoire

qu'une ou deux fois l'an et le jour de la fête de leur fondateur. Moines compatissants, ils secourent les montagnards leurs voisins et ils exercent à leur hospice, en bas de la montagne, la plus charitable hospitalité envers les voyageurs. On est quelquefois frappé de rencontrer, sous la grande robe blanche et sous l'humilité de ces anachorètes, le ton, le langage et les manières les plus distingués; car, parmi eux, se trouvent des hommes autrefois importants dans le monde, et même un général prussien, habile militaire. De pareilles vocations ne surprennent point à l'aspect d'un tel lieu, et surtout des âmes si calmes, si pures et si pieuses qui l'habitent.

Todi, petite ville près du Tibre, fondée par les Étrusques, menacée et ruinée constamment par les éboulements de la colline sur laquelle elle est située, fut autrefois puissante, guerrière et riche, comme l'attestent les nombreuses monnaies qui nous en sont restées. Quoique hors de la route et d'un accès difficile, surtout lorsqu'il pleut, elle mérite d'être visitée pour ses anciennes et fortes murailles de pierres carrées longues, avec des phallus, pour les restes de son singulier édifice, sujet de tant de disputes archéologiques et que l'on croit être une partie du forum et d'un temple de Mars, ou plutôt d'une basilique du temps des premiers empereurs, ainsi que pour la bonne architecture de la plupart de ses églises. La principale, la belle église de la Madone, réunion de coupoles habilement groupées, est l'un des chefs-d'œuvre du Bramante.

CHAPITRE VIII.

Cortone. — Murs. — Palais Pretorio. — Académie étrusque. — Bibliothèque. — Musée. — Grotte de Pythagore. — Cathédrale. — Sarcophage dit de Flaminius. — Dernier grand-maître de Malte. — Gesù. — Sainte-Marguerite. — Conventuels. — Saint-Dominique. — Saint-Augustin. — Sainte-Marie-des-Grâces. — Chiusi. — Collections. — Cathédrale. — Cirque.

Cortone, une des plus anciennes cités de l'Italie, sur une haute montagne, comme les autres villes étrusques, est admi-

rablement située. Elle a un peu plus de cinq mille habitants. Ses énormes murs cyclopéens, oblongs, carrés, tiennent sans mortier, comme toutes les constructions pareilles. L'enceinte de la ville actuelle est exactement la même que celle de la ville antique, et les portes modernes paraissent à la même place que les anciennes.

Le palais *Pretorio* est le lieu des séances de l'académie étrusque, fondée en 1726 par l'illustre antiquaire de Cortone Ridolfino Venuti. Son président, appelé *Lucumo*, ancien titre du chef électif et absolu des peuples d'Étrurie, que les historiens latins honorent du titre de roi, peut être choisi parmi les étrangers; mais il doit avoir à Cortone un représentant dit *vice-lucumo*. Cette académie en est restée à ses dix volumes in-4° de Mémoires, et elle ne paraît point s'être associée au mouvement imprimé de nos jours à la science des antiquités toscanes.

La riche bibliothèque, confiée aux soins de M. Ponbucci, possède le manuscrit mutilé des *Notti Coritane*, en douze volumes in-folio, recueil précieux d'entretiens archéologiques de seigneurs érudits de Cortone. Un manuscrit du Dante est remarquable par la beauté des lettres et les miniatures.

Le petit musée est principalement curieux par ses antiquités étrusques. La figure la plus importante pour la mythologie et l'histoire de l'art est le bronze regardé par les uns comme une *Victoire*, par les autres comme une *Vénus*, et prise aussi pour la *Lune*.

Un ancien tombeau ou édifice étrusque, remarquable par la construction de sa voûte et ses larges pierres jointes sans ciment, a été bizarrement surnommé la *Grotte de Pythagore*, les habitants de Cortone ayant par vanité transposé l'R de leur ville, malgré le crime des Crotoniates qui avaient brûlé vif le plus humain des philosophes de l'antiquité, parce qu'il leur prêchait la tolérance.

La cathédrale, du xe ou du xie siècle, fut restaurée intérieurement au commencement du dernier siècle par l'architecte florentin Galilei. Le beau bas-relief du prétendu sarcophage de Flaminius, représentant le *Combat des Centaures et des Lapithes*,

ou un *Triomphe de Bacchus,* paraît appartenir à la période romaine de l'art antique, peut-être à l'époque des Antonins. Les meilleurs tableaux appartiennent à Luc Signorelli, né à Cortone, qui possède des peintures de ses trois manières ; ses tableaux sont : une *Déposition de croix* et une gracieuse *Communion des apôtres,* dont la figure du Christ paraît digne des Carraches pour le coloris. Cette cathédrale recèle le tombeau du dernier grand-maître de Malte, Jean-Baptiste Tommasi, nommé par Pie VII en 1803, et mort en 1805, obscur et vain successeur des l'Isle-Adam et des La Valette.

Le *Gesù* a une délicieuse *Annonciation* du frère Angélique ; une *Nativité*, une *Conception*, un *Père éternel*, de Luc Signorelli : ce dernier tableau, triangulaire, de sa première manière. La *Vierge sur un trône et S. Roch et S. Ubald*, est un ouvrage de Jacone, chef de ces grossiers épicuriens florentins peints par Vasari, et que son goût du plaisir et des farces (*baje*) l'empêcha sans doute de terminer.

La majestueuse église Sainte-Marguerite et son monastère entouré de cyprès occupent le sommet de la montagne de Cortone. La vue est ravissante. Sur la route sont quelques débris de thermes romains, donnés fréquemment comme un temple de Bacchus. L'église est de Nicolas et Jean de Pise, dont les noms se lisent sur le clocher. Une vieille fresque, pleine d'expression, représente la tendre Marguerite, simple villageoise des environs de Cortone, reconnaissant sous un tas de pierres le cadavre de l'homme qu'elle aimait. Le tombeau de cette aimable sainte dont la pénitence fut depuis si austère, est du XIIIe siècle. Une couronne d'or ornée de pierreries et le devant d'argent du tombeau furent donnés par Pierre de Cortone, lorsqu'il reçut de sa patrie des lettres de noblesse, et le dernier, dit-on, fut sculpté sur ses dessins. La *Ste Catherine* est de Baroccio; la *Vierge, S. Blaise, S. Jean-Baptiste*, *Ste Élisabeth de Hongrie,* d'Empoli ; une *Conception avec S. Louis de Toulouse, S. François, S. Dominique, Ste Marguerite,* du vieux Vanni.

Le couvent des Conventuels mineurs de Saint-François, de la fin du XIIIe siècle, a le meilleur tableau de Cortone, le *Miracle*

de la mule de S. Antoine qui convertit un hérétique, de Cigoli.

Le couvent de Saint-Dominique est antérieur à 1258. Une *Assomption* gracieuse est attribuée à Pierre da Panicale, de Pérouse. On croit du frère Angélique le tableau à la manière antique du chœur, avec une inscription à la date de 1440, portant qu'il a été donné par Côme et Laurent de Médicis aux frères de Saint-Dominique, afin de prier pour leurs âmes et celles de leurs pères. Une *Vierge entourée de saints*, très-endommagée, est de ce peintre exquis; l'*Assomption avec S. Hyacinthe,* du jeune Palma.

Le couvent des Augustins est un des plus anciens de la ville. A l'église sont : la *Vierge, S. Jean-Baptiste, S. Jacques, S. Étienne et S. François,* ouvrage dans le goût du Titien, l'un des plus vantés, des plus extraordinaires de Pierre de Cortone; la *Vierge, S. Jean-Baptiste et S. Antoine abbé*, d'Empoli.

Dans une vallée au midi, peu éloignée de la ville, est l'élégante Sainte-Marie *delle Grazie,* dite *del Calcinajo* (de la Chaux), à cause d'une antique image peinte à l'angle du mur extérieur d'une tannerie, image vénérée, jadis témoin de divers miracles, et particulièrement de celui de ces bœufs qui, en labourant, s'agenouillaient chaque fois qu'ils passaient devant elle. L'architecture n'est point d'Antoine San-Gallo, comme on l'a cru, mais de François di Giorgio, de Sienne. Une *Conception*, une *Annonciation* et une *Adoration des mages*, ouvrages ignorés de Lanzi, sont de Papacello, habile artiste de Cortone et élève de Jules Romain.

Chiusi, agréablement située au-dessus d'une colline, mérite une course du voyageur archéologue pour son riche musée et ses diverses ruines étrusques, quoiqu'il n'y ait nulle trace du fameux labyrinthe et mausolée de Porsenna dans son ancienne capitale. Ce monument dont la construction des trois corps de bâtiments superposés, donnée par Pline d'après Varron, serait tout à fait inexécutable, est aujourd'hui, de l'avis des savants, regardé comme fabuleux, symbolique et imaginaire.

De curieuses collections ont été formées par quelques uns des érudits habitants de Chiusi, principalement par MM. Casuccini

et Paolozzi, propriétaires antiquaires, qui semblent moins cultiver leurs champs et leurs jardins que les fouiller. Le Musée Casuccini offre plus de quarante monuments funéraires de marbre fort mutilés et environ une centaine en terre cuite dont les gracieuses figures d'hommes et de femmes attestent l'habileté des Étrusques dans la plastique; quarante tombeaux de travertin, intéressants pour leurs formes et leurs figures, et surtout de grands et élégants vases noirs, indépendamment de bronzes, d'ornements en or, etc. La plupart de ces divers monuments portent des inscriptions qui pourront servir à l'étude de la langue des Étrusques, et qui indiquent une époque civilisée. On remarque sur un des beaux vases noirs un assortiment de jouets d'enfants, qui, dans tous les temps et dans tous les pays, semblent toujours à peu près les mêmes. La collection de M. Paolozzi, riche de vases ornés de peintures, d'urnes étrusques, de médailles de bronze et de pierres taillées, a un bas-relief en pierre d'un style remarquable.

La vieille cathédrale de la moderne Chiusi peut être regardée comme un autre musée étrusque, et les premiers chrétiens de cette ville, aujourd'hui insalubre, sans industrie, et qui n'a que deux mille deux cent vingt-six habitants, ont, comme les chrétiens de Rome, dépouillé leurs anciens temples et édifices pour construire leurs églises. Le tombeau qui contient les reliques de saint Mustiola a été creusé dans une ancienne colonne de marbre numide. Les dix-huit inégales colonnes de marbre différent qui soutiennent les arcs des trois nefs proviennent sans doute de ces antiques monuments. La chambre de l'évêque a une belle tête d'Auguste avec le voile sacerdotal, que l'on croit du temps d'Adrien, et son jardin, quelques tombeaux et chapiteaux, des divers ordres, assez dégradés.

Le cippe de l'église Saint-François annonce l'existence d'un temple de Diane. La haute colonne de marbre d'Éthiopie, si bien travaillée, de la Confrérie de la Mort, doit provenir de quelque basilique. A la promenade du cirque, les arbres et les bancs de pierre alternent avec des piédestaux soutenant des débris étrusques ou romains, tirés des grottes de Chiusi, véritable nécropole de la Toscane.

CHAPITRE IX.

Val de Chiana. — Castiglione. — Olmo. — Sainte-Marie-des-Grâces. — Arezzo. — Air. — Hommes illustres. — Amphithéâtre. — Pieve.

Le val de Chiana est un des plus splendides monuments de la nature cultivée, une de ces conquêtes qui prouvent l'empire bienfaisant de l'homme et font sa véritable gloire. La merveilleuse fécondité de ses champs est due principalement aux travaux de Léopold. Cependant il paraît, d'après d'exactes recherches, que du xe au xive siècle le cours de la Chiana avait été déjà habilement dirigé[1], et que l'Italie qui a précédé les autres nations de l'Europe dans la plupart des arts, fut encore leur maîtresse dans la science hydraulique.

Castiglione, petite ville ancienne, agréable, bien située, compte cinq mille trois cent dix-sept habitants, riches par la culture. La belle église paroissiale (*Pieve*) de la fin du xive siècle, n'a point perdu son caractère, quoique plusieurs fois restaurée. Une *Notre-Dame et S. Julien,* patron de l'église, et un *S. Michel,* de Barthélemy della Gatta, religieux camaldule du xve siècle, excellent miniateur, musicien et architecte, sont des ouvrages très-vantés par Vasari, mais dont les figures ont trop de longueur. A Saint-François, la *Vierge, Ste Anne, S. Sylvestre et le Saint,* de Vasari, est remarquable de dessin et faible de coloris.

A un demi-mille d'Arezzo, est l'*Olmo* qui tirait son nom d'un orme antique et gigantesque. Les traditions populaires le faisaient remonter jusqu'à Annibal ; ses racines vigoureuses ébranlaient les habitations voisines, et il fut mutilé et détruit par l'administration française. Aujourd'hui il n'offre plus qu'un in-

1. *V.* Les Mémoires historiques hydrauliques sur le Val de Chiana, publiés en 1789 par M. le cav. Fossombroni, aujourd'hui conseiller et premier ministre du grand-duc de Toscane.

forme et noir poteau d'une dizaine de pieds, bien différent de l'ancienne majesté de cet arbre superbe que dix hommes pouvaient à peine embrasser, et dont les débris et les vastes rameaux remplirent plus de cent chariots.

Le délicieux portique semi-gothique de Sainte-Marie-des-Grâces rappelle presque, malgré un caractère différent, l'admirable loge des Lanzi de Florence.

Arezzo, antique et historique cité, une des trois principales cités étrusques, selon Tite-Live, s'élève en amphithéâtre sur de riantes collines. La population est de dix mille quatre cents âmes. Lorsque l'on considère le grand nombre d'hommes illustres ou fameux qu'a produits Arezzo depuis Pétrarque jusqu'à Redi, la remarque de l'historien Jean Villani sur l'influence de son climat, paraît juste [1], et l'on serait tenté de croire à la plaisanterie de Michel-Ange né à Caprèse, village de deux cents habitants, près d'Arezzo, quand il disait à Vasari que c'était à l'air subtil de son pays que lui Michel-Ange était redevable de ce qu'il avait de bon dans l'esprit : *Giorgio, se io ho nulla di buono nell' ingegno, egli è venuto dal nascere nella sottilità dell' aria del vostro paese di Arezzo.* Peut-être aussi que cette vivacité de l'air qui inspirait le génie des hommes supérieurs excitait chez les gens médiocres l'esprit hargneux en politique que le Dante reproche aux habitants d'Arezzo :

Botoli trova poi venendo giuso
Ringhiosi più che non chiede lor possa [2].

Diverses inscriptions indiquent les demeures de quelques uns des illustres Arétins, et font des rues de cette petite ville un véritable Panthéon. Indépendamment de Pétrarque, de Redi et de Vasari, on distingue encore parmi les Arétins historiques : Pierre l'infâme, le fléau des princes; Bruni, le chancelier de Florence [3]; le frère Guittone d'Arezzo, religieux bénédictin du XIe siècle, abbé du monastère de Fonte-Avellana, savant, pour son temps, dans le grec, l'hébreu, l'arabe, le chaldéen, le latin,

1. *Il sito e l'aria di Arezzo genera sottilissimi uomini.* Ist. lib, I, cap. XLVII.
2. *Purgat.* XIV, 46.
3. *V.* liv. X, chap. XII.

et surtout inventeur du solfége et restaurateur de la musique en Italie ; le poëte du XIIIe siècle, Guittone d'Arezzo, confondu quelquefois avec le moine, qui a perfectionné le sonnet, mis par le Dante dans le Purgatoire, sans doute pour avoir composé des vers sans inspiration, et chanté assez durement par Pétrarque dans ses *Trionfi :*

Ecco Cin da Pistoja, Guitton d'Arezzo ;

Guillaume degli Ubertini, évêque guerrier, chef du parti gibelin en Toscane ; Margaritone, peintre, sculpteur, architecte et mécanicien du XIIIe siècle, habile imitateur de Nicolas de Pise et d'Arnolfo di Lapo ; Spinello, peintre expressif du XIVe siècle ; Albergotti, grand jurisconsulte de la même époque ; le seigneur et l'évêque d'Arezzo, Guido Tarlati, dont il sera bientôt parlé ; le jurisconsulte et professeur Marsuppini, l'ennemi de Philelphe[1] ; la famille des Accolti, qui semble une tribu de lettrés, et dont Bernard, surnommé l'*unique* à cause de sa merveilleuse facilité d'improvisation, et son neveu Benoît le cardinal, furent célébrés par l'Arioste[2] ; le cardinal Bibbiena, l'auteur de la *Calandria ;* Jean Tortelli, camérier d'honneur du grand pape Nicolas V, bibliothécaire de la Vaticane naissante ; Antoine Roselli, orateur, jurisconsulte du XVe siècle, dit le monarque de la science ; André Césalpin, créateur de la botanique, qui avait pressenti avant Harvey la circulation du sang ; Vezzosi son élève, le médecin des femmes, poëte, philosophe, ami du Tasse ; le colonel Ottaviani, bon militaire, mort en 1609, qui avait fait la guerre dans toute l'Europe, et portait le prénom de Mécène dont il prétendait descendre, car l'ami d'Auguste et d'Horace était aussi d'Arezzo ; le maréchal d'Ancre, tué sur le pont du Louvre, déterré, mis en pièces, et dont le cœur fut cuit et mangé par la populace de Paris ; François Rossi, préteur à Cortone, Prato, Volterre, auditeur *del Magistrato supremo* sous Léopold, et grand antiquaire ; François de' Giudici, cri-

1. *V.* liv. X, chap. XII.
2. *Orland. cant.* XLVI, *st.* X, XI.

tique et érudit du dernier siècle; Jérôme Perelli, de la même famille, annaliste des Lettrés d'Arezzo, qui en indique plus de cinq cent cinquante depuis le frère Guittone jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, et l'ingénieux Pignotti [1].

Dans le jardin du monastère des religieux de Saint-Bernard, les ruines dites d'un amphithéâtre, dont l'origine et la destination paraissent douteuses, sont pour l'étendue et la solidité un admirable débris antique de construction romaine.

L'église *della Pieve*, la plus ancienne de la ville, rebâtie en 1216, selon l'inscription de la grande porte, offre quelques débris d'un ancien temple que l'on a cru consacré à Bacchus. Les bizarres chapiteaux, colonnes et cariatides, de Marchione, artiste d'Arezzo du XIII[e] siècle, annoncent un génie facile, et pourraient appartenir à une époque plus avancée. Vasari raconte qu'il fut chargé de refaire l'intérieur, travail auquel il s'était livré avec amour, puisque cette église lui rappelait ses souvenirs d'enfance et que ses pères y reposaient; il voulut y être enterré dans la chapelle vis-à-vis le maître-autel, appartenant à sa famille, éteinte de nos jours. Il se vante d'avoir rendu l'église de la mort à la vie, mais on doit vivement regretter que les peintures des anciens maîtres de l'école de Giotto aient péri dans cette restauration : les tableaux de Vasari et son *S. Georges* même, derrière le maître-autel, quoique fort bons, ne compensent point une telle perte.

L'institut de la *Fraternità*, approuvé par l'évêque Guillemin degli Ubertini dès l'année 1262, qui se charge de secourir les pauvres, de défendre les veuves et les pupilles, d'élever et de placer les orphelins, et même de propager l'enseignement scientifique et littéraire, est un de ces établissements de charité, dus à l'esprit d'association ancien en Italie [2], et qui s'allie d'ordinaire avec les progrès intellectuels. Vasari fut un des bienfaiteurs de cet Institut. C'est dans ce respectable palais de la *Fraternità*, construit au XIV[e] siècle par Nicolas d'Arezzo et remarquable par la majesté de sa vieille façade, que se trouve le

1. *V.* liv. XI, chap. XI.
2. *V.* liv. V, chap. VII.

Musée d'antiquités et d'histoire naturelle, contigu à la bibliothèque publique qui compte au delà de dix mille volumes.

Sur la grande place, probablement l'ancien *forum* d'Arezzo, les portiques des marchands (*loggie*), par Vasari, sont un très-élégant ouvrage d'architecture et le chef-d'œuvre de l'auteur. La statue en marbre, du grand-duc Ferdinand III, est de M. Ricci.

CHAPITRE X.

Maison de Pétrarque. — Puits de Tofano, de la Nouvelle de Boccace.

Parmi les illustres maisons d'Arezzo, la première est celle où naquit Pétrarque, le lundi 20 juillet 1304, dans le *Borgo dell' Orto*, petite rue voisine de la cathédrale, ainsi que l'indique la longue inscription mise en 1810 en dehors de cette maison. Le père du poëte, Ser Petracco, Pierre (car il paraît qu'il n'avait point encore de nom, ce qui alors n'était point rare parmi les plébéiens), notaire des réformations de Florence, ou archiviste des délibérations de la Seigneurie, avait été banni en 1302 avec le Dante, comme du parti des Blancs; et sa mère Electa de' Canigiani, femme courageuse, partageait l'exil et les traverses de la vie de son époux. La nuit même de la naissance de Pétrarque, Ser Petracco, réuni à d'autres Blancs, avait tenté une attaque nocturne qui échoua, afin de rentrer dans sa patrie, et en revenant il trouva sa femme accouchée du fils qui avait failli lui coûter la vie. Mais Ser Petracco n'eut point à subir le long exil du Dante, car il fut rappelé cinq ans après. Pétrarque à son retour de Rome fut si bien accueilli à Arezzo, qu'il dit que cette ville avait plus fait pour lui, étranger, que Florence pour son concitoyen. Une des attentions qui le flattèrent le plus fut d'être conduit, sans s'en douter, par les magistrats à cette maison, et d'apprendre que le propriétaire ayant voulu plusieurs fois y faire des changements, la ville s'y était toujours opposée et

avait exigé que l'on conservât dans le même état le lieu consacré par sa naissance. La chambre au rez-de-chaussée que l'on me montra comme celle où Pétrarque avait vu le jour, était une grande salle ordinaire, dans laquelle il ne restait aucune trace du temps.

En face de cette maison est le puits près duquel Boccace a placé la scène du pauvre Tofano et de Monna Ghita sa femme, qui, surprise dehors la nuit, comme l'Angélique de Georges Dandin, feignit de s'y précipiter en y jetant une grosse pierre, et dont le stratagème eut le même succès; scène admirable du génie comique, dans laquelle Tofano paraît inférieur à Georges Dandin confondu par les Sotenville, mais où Monna Ghita s'écriant de sa fenêtre *Alla croce di Dio, etc.*, est très-supérieure à Angélique s'exprimant toujours en demoiselle de qualité.

CHAPITRE XI.

Cathédrale. — Vitraux. — Autel, de Jean de Pise. — Mausolées de Guido Tarlati; — d'Augustin et Ange de Sienne; — de Grégoire X, de Margaritone. — Chapelle de la Vierge. — Redi. — Archives. — Statue de Ferdinand Ier.

La majestueuse et gothique cathédrale, du XIIIe siècle, est singulièrement vénérable. Il semble que ses sombres voûtes retentissent encore de la parole de cet archidiadre Hildebrand, devenu Grégoire VII, lorsqu'il annonçait en chaire les châtiments des spoliateurs de l'Église et fournissait peut-être au Dante l'idée, l'inspiration de quelques uns des supplices de son Enfer. Au-dessus de l'une des portes latérales sont suspendues d'énormes défenses d'éléphants, probablement fossiles, que l'amour-propre municipal des Arétins veut faire provenir des éléphants d'Annibal, glorieux capitaine, dont la trace incertaine se retrouve à chaque pas sur cette route. Quatre des compartiments de la voûte de la nef, ornés d'étoiles d'or sur un fond d'azur, remontent à l'année 1341, et sont l'ouvrage des peintres André et Balduccio. Les compartiments de la nef du milieu

furent exécutés en 1500 et 1520 par le florentin Nofelli et par Guillaume de Marseille, peintre et dominicain français, depuis prêtre séculier et prieur à Arezzo, imitateur adroit des grandes figures de la Sixtine, et qui a fait aussi les éclatants vitraux dont une *Vocation de S. Matthieu* excitait l'hyperbolique enthousiasme de Vasari. On y trouve, dit-il, *i tempj di prospettiva, le scale e le figure talmente composte, e i paesi sì propri fatti, che mai non si penserà che siano vetri, ma cosa piovuta dal cielo a consolazione degli uomini.* Le *Crucifix* du vieux peintre d'Arezzo, Spinello, est une composition expressive, malgré la bizarrerie des petits anges recueillant dans des calices le sang qui jaillit des blessures du Sauveur. A la chapelle Saint-Matthieu, peinte à merveille par Franciabiagio, un Allemand semble vivant. Une habile *Ste Marie Madeleine* est de Pierre della Francesca, grand artiste florentin du XVe siècle, privé de la vue à trente-quatre ans; le *S. Ignace*, la *Madone accueillant le peuple d'Arezzo*, recommandé par ses protecteurs, sont de deux bons peintres du pays : le premier, abbé; le second, gentilhomme et son élève. Les bas-reliefs et les petites statues de l'autel, par Jean de Pise, malgré la monotonie ordinaire et le choix malheureux de ses formes, peut être regardé comme un des meilleurs ouvrages du temps et de l'auteur. Le compartiment du milieu représente la *Madone* et d'un côté *S. Grégoire*, portrait du pape Honorius IV, et de l'autre *S. Donat*, le protecteur d'Arezzo. Le bas-relief de la *Mort de la Vierge* est très-touchant ; mais le saint Jean soufflant dans l'encensoir paraît, au milieu d'une scène aussi triste, occupé d'un soin bien vulgaire qui, d'ailleurs, bouffit ses traits et leur ôte l'expression de douleur qu'ils devraient avoir.

Le mausolée de Guido Tarlati, seigneur et évêque d'Arezzo, exécuté, de 1327 à 1330, par Ange et Augustin de Sienne, était peut-être le plus remarquable monument qui eût encore été élevé depuis les premiers jours de la renaissance, et il s'écoula bien des années avant qu'il en parût d'approchant. Giotto, ami et admirateur des deux artistes, qui les a probablement aidés de ses conseils, quoiqu'il n'ait point fait le dessin, comme on

l'a dit, puisque l'âge et la réputation d'Ange et d'Augustin ne leur permettaient guère d'exécuter le plan d'un autre, les avait recommandés à Pierre Saccone di Pietra-Mala, le frère de Guido. Il faut convenir aussi que l'histoire de l'ambitieux et belliqueux prélat, prince, chef du parti gibelin, interdit et excommunié par le pape, un des grands hommes de l'Italie, était singulièrement variée, dramatique. Les différents sujets de cette histoire, tels que le *Couronnement de l'empereur Louis de Bavière à Milan*, la prise de villes et de châteaux, se voient en seize compartiments, dont les petites figures, distinctes, naturelles, élégantes, sont dignes des meilleurs temps, et dont plusieurs, comme celles du compartiment intitulé *Morte di Messere*, sont nobles et très-pathétiques.

Le tombeau de Grégoire X, exécuté vers 1277 par Margaritone, est remarquable par la simplicité de l'ensemble et le goût des draperies. Ce pape Grégoire, quoiqu'il n'ait point été canonisé dans les formes, est honoré comme un saint à Arezzo. Il y mourut après avoir été forcé, par un débordement de l'Arno, de passer sur un pont de Florence; et comme il avait précédemment interdit la ville, il crut devoir la bénir alors provisoirement, afin qu'il ne fût pas dit qu'un pape avait traversé une cité maudite, mais il l'interdit de nouveau quand il en fut sorti.

Le vieux baptistère offre sur le mur une fresque de *S. Jérôme dans le désert*, expressive, mais sèche, attribuée, soit à Giotto, soit à Spinello, et très-bien conservée. A un autel voisin est le *Martyre de S. Donat,* composition énergique dont le triple effet de lumière est bien rendu, qui rappelle la manière du Guide, et qui a commencé la réputation de M. Benvenuti, né à Arezzo.

Une nouvelle chapelle, consacrée à l'image miraculeuse de la Vierge, construite par l'architecte florentin del Rosso, est décorée de récentes peintures, parmi lesquelles une grande *Judith*, de M. Benvenuti, et vis-à-vis, l'*Abigaïl allant à la rencontre de David*, de M. Sabatelli, fait en rivalité de celle-ci, qui ne lui est point inférieure pour le dessin et l'emporte pour le coloris.

L'élégant mausolée de Redi, autrefois à l'église des Mineurs

conventuels, a été, depuis la suppression de celle-ci, transféré à la cathédrale. Redi, physicien observateur, médecin réformateur et bon poëte, est, avec les Arabes, Fracastor et Haller, un nouvel exemple des rapports singuliers qui existent entre l'art des vers et la science de la médecine[1].

Les archives de la cathédrale, que Mabillon ne put voir sous le prétexte de la semaine sainte, mais réellement parce qu'alors elles n'étaient pas présentables, ont depuis été mises en ordre et rangées chronologiquement. Elles contiennent environ deux mille pièces, parmi lesquelles des diplômes de presque tous les empereurs, depuis Charlemagne jusqu'à Frédéric II, en faveur de l'église et des évêques d'Arezzo, précieux monuments de diplomatique. Sur la place du Dôme, la statue en marbre du grand-duc Ferdinand Ier est de Jean Bologne, et d'un de ses meilleurs élèves, le français Francheville ou Francavilla.

CHAPITRE XII.

Palais public. — Maison de Vasari. — Badia. — Musée Bacci.

Le palais public, bâti en 1332, autrefois gothique, mais barbarement modernisé dans le dernier siècle, avait précédé le palais vieux de Florence, qui tenait encore alors ses assemblées publiques dans les églises. Il offre quelques peintures d'artistes d'Arezzo, dont la meilleure est le *Gonfalone de S. Roch* (bannière de cette confrérie), qui représente divers traits de la vie du saint.

La maison de Vasari (*Strada S. Vito*), aujourd'hui des comtes de' Montauti, existe encore en très-grande partie dans son ancien état et offre plusieurs de ses meilleures peintures d'ornement.

L'élégante église de la Badia de Santa-Flora offre une de ces coupoles, de peinture architectonique, extraordinaires pour la

1. *V.* liv. v, chap. xviii.

perspective, du fameux P. Pozzi. A l'ancien réfectoire du cloître, le *Festin d'Assuérus*, vaste composition de Vasari, donnée par lui à sa ville natale, et où il s'est représenté sous les traits d'un vieillard à longue barbe, est du petit nombre des ouvrages qui auraient fait vivre le nom de l'artiste s'il avait su moins produire. C'est dans la salle de l'*Assuérus*, que tient aujourd'hui ses séances l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arezzo, qui a pris le titre de *Petrarca*.

Le musée de M. le chevalier Bacci, qui possède aussi la riche collection Rossi, a une juste célébrité parmi les antiquaires. On distingue un grand vase étrusque trouvé près d'Arezzo, et représentant le *Combat des Amazones;* une collection de vases rouges dont la fabrique paraît avoir existé à Arezzo et dont quelques moules même ont été retrouvés ; un *secespita*, ou couteau qui servait dans les sacrifices, et une grosse pièce de monnaie étrusque du poids de plus de deux livres. M. Bacci dont un ancêtre, Louis Bacci, passe pour avoir été le père naturel de Pierre Arétin, descend de ce Gauthier de' Bacci, ami intime de Léon X et son capitaine des gardes, charge qu'ambitionna l'Arioste, qu'il se plaignait à son parent Annibal Malaguzzo de n'avoir point obtenue, et qu'il semblait digne vraiment de remplir auprès d'un tel pape :

Cugin, con quest' esempio vo' che spacci
Quei che credon che l' papa porre innanti
Mi debba a Neri, a Vanni, a Lotti, e a Bacci.

A un mille avant d'arriver à Florence est l'antique monastère de San-Salvi, dont le réfectoire offre un *Cénacle*, admirable fresque, chef-d'œuvre d'André del Sarto. C'est là qu'était campé, en 1312, l'empereur Henri VII, le héros, l'allié du Dante, lorsque excité par cet émigré de génie, il assiégeait la patrie du poëte, qui, sans pitié, sans clémence, devait le bannir à jamais de son sein.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

ROUTE DE FLORENCE A GÊNES. — PRATO. — PISTOIE. — LUCQUES. — MASSA. — SARZANE.

CHAPITRE PREMIER.

Campi. — Phénomène statistique. — Prato. — Cathédrale. — Chaire de Donatello. — Peintures de Lippi. — Mausolée de Charles de Médicis. — Carceri. — Palais Pretorio. — Collége Cicognini. — Montemurlo.

A six milles de Florence, Campi, gros bourg baigné par le Bisenzio, offre un pittoresque château souvent pris et ravagé dans les guerres du moyen âge, et une église, fondation pieuse des mêmes temps, mais méconnaissable par ses divers badigeonnages. Ce bourg doit aujourd'hui sa réputation et l'aisance des habitants au débit de ses légers chapeaux de paille. Telle est la prospérité du territoire de Campi, qu'il présente le phénomène statistique de neuf cent dix individus par mille carré.

La petite ville de Prato est remarquable par sa propreté, le développement de son industrie, et par les ouvrages d'art de quelques uns de ses monuments.

La cathédrale et sa tour élégante, du milieu du xve siècle, sont encore gothiques. Le bas-relief de la *Vierge,* entre S. Étienne et S. Laurent, au-dessus de la porte principale, est de Luc de la Robbia. Les petits enfants dansant qui décorent la chaire sur la place d'où la miraculeuse *cintola* (ceinture de la Vierge) se montre au peuple, passent pour des plus charmants des enfants, toujours si gracieux, de Donatello. On vante le *Crucifix* en bronze de Tacca. Les peintures du chœur, par Philippe Lippi l'ancien, peut-être son meilleur ouvrage, ont été louées juste-

ment pour le dessin, la couleur, les draperies et l'expression; dans le *Festin d'Hérode* l'auteur s'est représenté parmi les spectateurs sous les traits d'un prélat vêtu de noir, et il a placé dans la *Vie de S. Étienne*, son élève chéri, frère Diamant, parmi ceux qui ensevelissent et pleurent si pathétiquement le saint. On distingue encore aux diverses chapelles un *S. Laurent*, de Balassi, qui sans doute aura échappé aux fatals changements que cet artiste florentin du XVIIe siècle avait dans sa vieillesse la manie d'opérer sur ses premiers ouvrages; la *Vierge donnant sa ceinture à S. Thomas*, de Rodolphe Ghirlandajo; l'*Ange gardien*, de Carlo Dolci, et surtout le *S. Bernard* dans la bière, au milieu de ses religieux attristés, autre belle production de Lippi. La balustrade de la chapelle de la Madone *della cintola* est un travail assez élégant de Simon, frère de Donatello. La chaire de marbre, avec des bas-reliefs représentant des sujets pris de l'histoire de la Vierge, par Mino de Fiesole, est si parfaitement travaillée qu'elle semble d'une seule pièce. La *Vierge*, du mausolée de Charles de Médicis, par Vincent Danti, quoique d'un style large et de belles formes, a quelque froideur; l'enfant Jésus est estimé pour son air ingénu et le vif sentiment du ciseau. Ce Charles de Médicis, bâtard, fruit des tendres erreurs de la jeunesse du père de la patrie, quoique chanoine de Florence, et archiprêtre (*proposto*) de Prato, vécut paisiblement à Rome, occupé d'art et de littérature. Côme et ses frères le chargèrent de l'acquisition de médailles et de manuscrits, et par là il parut encore digne du sang des Médicis.

L'élégante église de la Madone *delle Carceri* (ainsi appelée de l'image miraculeuse placée au-dessus d'une fenêtre des anciennes prisons) est de l'architecture de Julien San-Gallo. Son frère Antoine, un des quatre grands architectes de cette famille, a exécuté le riche maître-autel. Un *Dieu le Père faisant couronner la Vierge par la main de quelques anges*, dont plusieurs jouent de divers instruments, est du florentin Soggi, peintre exact et soigneux, mais sans génie, préféré pour cet ouvrage à André del Sarto par le chanoine de Prato, Baldo Magini, ami de

Léon X, qui l'a commandé. Le personnage à genoux devant S. Ubald, évêque, représente Baldo.

Le palais *Pretorio,* aujourd'hui tribunal, ancienne demeure ou forteresse des Guazzaliotri, famille guelfe de Prato, qui, après avoir aspiré à la souveraineté, finit par l'exil et la confiscation de ses biens, est empreint des souvenirs de l'orageuse liberté de cette petite république, tirée le plus souvent à la remorque de Florence.

Le collége fondé généreusement par un citoyen de Prato, François Cicognini, et confié d'abord aux jésuites, est un beau bâtiment qui a une salle de spectacle, et dans lequel descend le grand-duc lorsqu'il vient à Prato : palais, cour et théâtre pendant quelque temps, on ne dit point que cette sorte de frivolité ait influé sur le régime de l'établissement et la solidité des études.

Saint-Dominique fut probablement élevé d'après l'impulsion du célèbre cardinal Nicolas de Prato, un des grands hommes de l'enseignement et de la politique du XIIIe siècle, qui avait suivi à Paris les cours de saint Thomas, qui fut légat du Saint-Siége en Toscane, en Romagne, dans la province de Trévise, et dont la juridiction s'étendit jusque sur l'état de Gênes et les îles de Corse et de Sardaigne. A son passage par Florence, Nicolas avait tenté de concilier les différends survenus entre les nobles et le peuple, mais également suspect aux blancs et aux noirs, il fut contraint de quitter la ville qu'il frappa d'anathème pour en finir. A sa mort il laissa une somme considérable pour l'augmentation du couvent et de l'église Saint-Dominique, monuments remarquables pour l'histoire de l'art, quoique modernisés dans quelques parties, et de Jean de Pise. Deux tableaux pleins de naturel sont de l'ancien Lippi.

Sur la route de Prato à Pistoie, à cinq milles de cette dernière ville, est le château de Montemurlo, position défavorable au pied de l'Apennin, où furent défaits et pris, le 1er août 1537, les émigrés florentins, derniers et impuissants vengeurs de la liberté de leur patrie. On montre encore la chambre qui fut la

prison de l'illustre Philippe Strozzi, le Caton de Florence [1], prisonnier d'Alexandre Vitelli, moins guerrier que brigand, regardé jusqu'ici comme l'unique vainqueur de cette journée, tandis qu'il doit en partager le triste honneur avec Bombaglino d'Arezzo, chef moins célèbre, que Côme I[er], à la manière des tyrans, finit lui-même, sous de légers prétextes, par faire enfermer [2].

CHAPITRE II.

Pistoie. — Accent. — Dôme. — Autel. — Mausolée du cardinal Forteguerri ; — de Cino. — Baptistère. — Clocher. — Saint-Jean. — Saint-Esprit. — O gue. — Saint-Sacrement. — Saint-Pierre. — Vierge, de R. Ghirlandajo. — Sainte-Marie del Letto. — Carmine.

Pistoie, avec de larges rues bien alignées et de beaux édifices, semble abandonnée ; sa population ne s'élève point au-dessus de dix mille âmes. Son accent passe, avec celui de Sienne, pour le plus pur de la Toscane.

L'antique cathédrale de Pistoie abonde d'objets d'art de la plus grande magnificence et du plus haut intérêt. Fondée au commencement du XII[e] siècle par la comtesse Mathilde, elle fut depuis en partie restaurée par Nicolas de Pise. Au-dessus de la porte principale, le bas-relief de la *Vierge des anges et des séraphins*, ainsi que les fleurs et les fruits de la croisée supérieure, sont de Luc et d'Augustin de la Robbia. Une urne antique, à la garde-robe, avec un bas-relief du meilleur style, renferma pendant environ sept siècles les os de saint Félix, prêtre de Pistoie. Le tombeau de l'évêque Léon Strozzi fut commandé par lui et exécuté à Carrare de son vivant. A la chapelle Saint-Jacques l'autel d'argent, rival du riche et brillant autel du baptistère de Florence, curieux monument d'orfévrerie et de sculpture de tout le XIV[e] siècle, couvert de sujets pris à la *Vie du saint*, ou à

1. *V.* liv. X, chap. VI.

2. *V.* les détails sur la *Rotta di Montemurlo*, extraits des manuscrits inédits du marquis Louis Tempi, publiés, t. XLIII, p. 105, de l'*Antologia*.

l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, est dû aux plus habiles artistes et ouvriers de l'époque, tels que Léonard de Ser Giovanni qui n'en est point l'unique auteur, comme l'ont dit Vasari et d'autres écrivains, Pier, orfévre florentin, André-Jacques Ognabene, orfévre de Pistoie, Pierre-Henri, allemand fixé dans la même ville. Deux des *Prophètes*, aux extrémités, sont du grand Brunelleschi et dignes de lui. Une *Résurrection* de la tribune, le plus grand tableau du troisième Bronzino, est restée imparfaite par l'inapplication et les bizarreries de l'artiste qui aurait dû exécuter aussi l'*Ascension* et la *Descente du S. Esprit*, confiées aux peintres florentins Veli et Pagani. Deux petits tableaux de Vasari, autrefois près du tabernacle, sont très-bons. Le *Père éternel au milieu des anges*, et les autres fresques de la voûte, sont de Passignano, et faites avant son voyage à Rome. A la chapelle du Saint-Sacrement, la *Vierge, l'enfant Jésus et deux saints*, tableau justement célèbre, de Credi, a été attribué à Léonard de Vinci dont l'auteur imitait habilement la manière. Le portrait en marbre de l'évêque Donato Medici, élégant bas-relief d'auteur inconnu, est peut-être de Bernard Rossellini. L'autel de la Madone *delle porrine* ou *pustule*, conserve l'image antique et vénérée qui guérissait jadis cette maladie de la peau; fresque antérieure environ d'un siècle et demi à la renaissance de la peinture à Florence. Le tableau des *Saints Batontus et Didier*, à l'autel Buonfanti, est du Calabrese. Le *S. Barthélemy*, médiocre de dessin, de l'autel de la Sapienza, fut peint à quatre-vingts ans par Bonechi, artiste florentin du dernier siècle. Le tombeau du cardinal Nicolas Forteguerri (Carteromaco), illustre prélat du XV[e] siècle, ancêtre du joyeux auteur de Richardet, aussi de Pistoie, fut commencé en 1474 par Verrochio, et terminé par Lorenzetto. La *Foi*, l'*Espérance, Dieu le Père au milieu des anges*, sont encore de Verrochio, mais inachevés, à cause de son départ pour Venise, où l'attendait la commande du monument Colleoni, que son irritable amour-propre devait lui rendre si funeste [1].

1. *V.* liv. VI, chap. XVIII.

Le mausolée de Cino da Pistoja n'est point d'André de Pise, ainsi qu'il a été fréquemment répété, mais d'un artiste siennois ignoré, peut-être Goro di Gregorio. Cino, l'honneur de Pistoie, grand jurisconsulte, professeur de droit romain et poëte gracieux, fut à la fois le maître de Bartole et de Pétrarque qui l'a si tendrement pleuré [1], et l'ami du Dante, comme lui gibelin, et de Boccace. Les deux bas-reliefs le représentent gravement dans la chaire qu'il avait noblement préférée à la dignité de gonfalonier de Pistoie. On remarque dans chacun de ces bas-reliefs une femme debout, sans doute la *Selvaggia* de Cino, l'objet de sa poétique flamme :

Che viva e morta li dovea tor pace,

et la compagne moins illustre de Laure et de Béatrix. L'élégant Baptistère et ses belles sculptures sont d'André Ferrucci de Fiesole. Le clocher, antique tour, peut-être résidence des podestats du peuple, dont les armes s'y voient encore, doit sa forme actuelle à Jean de Pise.

Saint-Jean *Rotondo*, octogone et surmonté d'un toit de plomb pyramidal, paraît du commencement du XIVe siècle. Incrusté au dehors de marbre blanc et noir, il serait, selon la conjecture de M. le professeur Ciampi, comme tous les édifices pareils, un monument de la réconciliation des blancs et des noirs, factions qui avaient pris naissance à Pistoie [2]. Les petites statues et les bas-reliefs au-dessus de la porte sont de Ninus et de Thomas de Pise, fils et élèves d'André, s'ils ne sont pas plus anciens.

L'église du Saint-Esprit semble l'œuvre coupable de la coalition des premiers maîtres de la décadence : le plan est du jésuite Ramignani, digne élève du P. Pozzi ; la tête du *S. Xavier parmi les infidèles* est de ce dernier qui pourrait bien lui-même avoir fait tout le tableau ; plusieurs autels sont du Borromini ;

1. *V.* le beau sonnet :

Piangete, donne, e con voi pianga Amore.

2. *Vita di Cino*, Car. 154.

le riche maître-autel est du Bernin, et *Notre Seigneur apparaissant à S. Ignace*, de Pierre de Cortone. Les quatre belles colonnes de vert antique du maître-autel proviennent de la villa du pape Jules III, et ont été enlevées du chef-d'œuvre de Vignole pour être jetées au milieu de toutes ces horreurs. L'orgue, composé par le jésuite flamand Joseph Hermann, aussi l'auteur du fameux orgue de Trente, est vanté pour sa douceur, sa variété, son harmonie, comme une des merveilles de Pistoie.

La voûte de l'église du Saint-Sacrement a été peinte par Maur Tesi. Une *Résurrection*, tableau de Lanfranc, passe pour des meilleurs de la ville.

L'antique église de Saint-Pierre-Majeur, jadis des religieuses de Saint-Benoît, dont l'abbesse, dans le moyen âge, épousait solennellement l'évêque lorsque celui-ci prenait possession de son siége, cette église, aujourd'hui des religieuses de Saint-François, remonte au VIIIe siècle. Refaite dans le XIIIe, l'architrave au-dessus de la grande porte, avec le *Christ*, la *Vierge* et les *Apôtres* en différentes niches, à peu près de la même époque, sont des ouvrages remarquables pour la composition et les draperies. La lourde architecture actuelle est du P. Ramignani. Une bonne *Vierge avec S. Pierre et S. Paul*, de 1509, est de Gerini Gerino, de Pistoie, et n'est point passée à la galerie de Florence, comme l'a cru Lanzi. Une *Vierge sur son trône avec S. Sébastien, S. Grégoire et deux autres saints*, de Rodolphe Ghirlandajo, raphaélesque, est le plus beau des tableaux de Pistoie. On regarde l'orgue récent comme le meilleur qu'ait exécuté M. Tronci, habile facteur de Pistoie, ville renommée pour ce genre d'instrument.

L'église supprimée de Saint-Didier offre encore l'élégante et grandiose fresque du *Martyre des dix mille crucifiés*, par Sébastien Vini, peintre véronais du XVIe siècle, fixé à Pistoie. On doit la conservation de cette fresque au patriotisme d'art de M. le cav. Jules Amati, acquéreur du local, et digne de son ancêtre Dominique qui avait commandé la fresque.

L'Annonciade a quelques bonnes peintures : la *Présentation au temple*, le chef-d'œuvre de Vini ; le tableau du chœur, du

frère Paolino del Signoraccio, dominicain, élève, ami et héritier de Fra Bartolommeo ou du second Léonard Malatesta, autre bon peintre de Pistoie; une *Nativité de la Vierge*, de Cigoli, ouvrage de premier ordre pour la force du coloris, la hardiesse du pinceau et l'habile disposition de la lumière; les six lunettes et les cinq portraits de cardinaux, au cloître, de Poccetti.

L'antique église Saint-Barthélemy *in Pantano* offre quelques vieux monuments de l'art et plusieurs tableaux : la sculpture de l'architrave, le *Christ envoyant prêcher les Apôtres*, de 1167, d'auteur incertain; une chaire, de 1250, posant sur trois colonnes, avec une *Nativité du Christ*, de Guido da Como, un des premiers imitateurs de Nicolas de Pise; un *Crucifix* de bois avec des lettres grecques, antérieur à 1187; la *Vierge, S. Benoît et d'autres saints*, de Butteri; le *S. Sébastien*, de Matthieu Rosselli; le *S. Pierre igné recevant le chapeau de cardinal*, du petit nombre des ouvrages de Cipriani, peintre de Pistoie, élève d'Hugford, mort à Londres en 1790, et dont les gravures de Bartolozzi feront vivre les dessins; à la sacristie *S. Jean-Baptiste, S. Jacques, S. Sébastien*, de Rossermini, cru élève du Pérugin.

Saint-Laurent a une *Déposition de croix*, de Fontebuoni, de Pistoie, mort jeune, et un *Repos en Égypte*, de Veracini.

A Sainte-Marie *del letto*, ainsi appelée d'un lit de l'ancien hôpital qui s'y conserve, et où fut guéri un malade par l'intercession de la Vierge, sont : le *Martyre de Ste Catherine*, de Naldini; la *Vierge avec Ste Catherine, S. Jérôme et d'autres saints*, du frère Paolino del Signoraccio; un *Couronnement de la Vierge*, qui mérita longtemps d'être compté parmi les plus beaux ouvrages de Daniel de Volterre, et que l'on a depuis reconnu de son habile élève Benoît Orsi; la *Vierge sur un trône et divers saints*, de Credi, citée par Vasari comme des meilleures peintures de Pistoie; une *Vierge au milieu de saints*, de Vini, faible de coloris, bonne de dessin et de draperies, et qui offre plusieurs portraits contemporains : on prétend que le visage de femme de Satan est celui d'une noble fille de Pistoie, dite la *Bella Cecchina*, qui s'était moquée du peintre; le *Christ avec la*

Vierge, S. Jacques et d'*autres saints,* tableau mal retouché du Poppi, élève et imitateur de Vasari.

L'hôpital dit le *Ceppo* a au dehors sept compartiments qui représentent différentes œuvres de miséricorde, ouvrages excellents, expressifs, des frères Jean-Luc et Jérôme de la Robbia : les figures en robe blanche avec scapulaire noir, portent le costume des frères qui alors assistaient les malades.

La jolie église *del Carmine* a une *Vierge sur un trône, S. Nicolas* et d'*autres saints,* du second Léonard Malatesta, et la *Chute de la manne dans le désert,* de Cigoli, beau tableau offert par lui au chanoine Baldinotti qui l'avait tiré de l'hôpital, et dans lequel l'artiste, trop reconnaissant, passe pour avoir donné au Moïse la figure du chanoine.

CHAPITRE III.

Saint-Philippe. — Bibliothèque Fabroniana. — L'Humilité. — Saint-Jean-l'Évangéliste. — Chaire. — Saint-Dominique. — Mausolées de Lazzari; de Rossellini. — Saint-Jean-Baptiste. — Évêché. — Ricci. — Saint-François. — Carradori. — Saint-André.

La coupole de Saint-Philippe de Neri, par Feretti, peintre animé et pittoresque du XVIIe siècle, est estimée et passe pour de ses meilleures fresques. Une belle *Flagellation* est de Lanfranc. Le portrait vénéré du *Saint*, d'auteur inconnu, fut, dit-on, l'ouvrage furtif d'un de ses disciples, peintre.

L'ancienne bibliothèque des Philippins, présent du cardinal Charles-Augustin Fabroni, et principalement composée de livres et manuscrits ecclésiastiques, est aujourd'hui administrée par les chanoines de la cathédrale. Le local est superbe. Quelques sculptures sont des maîtres de la décadence : Cornacchini qui était de Pistoie, a fait les deux groupes du vestibule, et l'Algardi un *Crucifix* de bronze.

Le magnifique temple de Sainte-Marie de l'Humilité, dont la coupole est une des plus belles de l'Italie, auquel il ne manque

que la façade, honore les talents d'un architecte de Pistoie, Ventura Vitoni, élève distingué du Bramante, dénigré par Vasari qui, chargé de continuer son bel et original édifice, l'a gâté en l'exhaussant d'œils-de-bœuf et d'une lanterne. Plusieurs peintures sont remarquables : Un *S. Jacques*, d'antique manière, passe pour de Gerino; un *Repos en Égypte* est des meilleurs ouvrages de Lazare Baldi, un des élèves distingués de Pierre de Cortone; une *Adoration des mages*, de François Vanni, et de ses plus excellents ouvrages, mais mal restaurée; une *Assomption*, du Poppi; une bonne *Annonciation*, de Fei, élève de Ghirlandajo. En haut d'un des autels, parmi de nombreux *ex voto* d'argent, on voit la couronne de laurier que reçut au Capitole la célèbre Madeleine Morelli Fernandez, simple paysanne des environs de Pistoie, devenue célèbre sous le nom arcadique de Corilla Olimpica, et qu'elle a pieusement consacrée à l'image de la Madone.

L'architrave de Saint-Jean-l'Évangéliste a ce distique gothique au-dessous d'une Cène :

Cenans discipulis Christus dat verba salutis;
Cena novam tribuit legem, veterem quoque finit.

La chaire de cette église, environ de la fin du XIII[e] siècle, dont plusieurs têtes sont pleines de vie et d'énergie, paraît d'un des meilleurs élèves et imitateurs de Nicolas de Pise. Le bas-relief de la *Visitation* est des frères de la Robbia; la *Vision de S. Jean*, de Conca; l'*Annonciation*, de Vini, de ses bons ouvrages; le beau groupe des *Vertus théologales* qui sert à soutenir le bénitier, de Jean de Pise.

La porte de l'église Saint-Paul est peut-être de Jean de Pise, ainsi que la petite statue placée sur la cime triangulaire de la façade. Le *Christ dans une gloire et S. Gaétan* est un ouvrage vanté du peintre napolitain De' Matteis. Le frère Paolino del Signoraccio a imité quelques têtes de son illustre maître Fra Bartolommeo, dans sa *Vierge sur un trône au milieu des saints*, parmi lesquels il a, dit-on, placé le portrait de leur fameux confrère dominicain Savonarole.

L'église Saint-Dominique a quelques ouvrages des premiers maîtres de la peinture et de la sculpture. La *Vierge et l'enfant Jésus entre ses bras*, fresque de Fra Bartolommeo ; *S. Charles Borromée ressuscitant un enfant*, de l'Empoli, qui offre les portraits de la famille Rospigliosi ; les tombeaux du père et de la mère de Clément IX, du Bernin; un *Crucifix avec la Vierge, S. Jean et S. Thomas d'Aquin* qui serre la croix avec amour ; l'*Adoration des mages*, du frère Paolino qui s'est placé dans le dernier tableau ; *S. Dominique recevant le rosaire de la Vierge*, du troisième Bronzino que l'on y voit dans le fond, s'agitant et disputant sur le prix du tableau avec le frère sacristain du couvent au visage tout à fait impassible ; l'élégant tombeau du professeur de droit Lazzari, par Bernard Rossellini, dont le bas-relief représentant la classe est si expressif et si bien composé ; une *Assomption*, de Matthieu Rosselli ; un *S. Michel*, de François Romanelli ; à la sacristie, la *Vierge, Ste Catherine de Sienne, Madeleine et S. Dominique*, du frère Paolino ; *S. Sébastien, S. Jérôme et un évêque* de l'ordre des *Gesuati* [1], du Ghirlandajo.

L'église Saint-Jean-Baptiste est une autre belle construction du grand architecte de Pistoie, Vitoni. On remarque parmi les tableaux : une *Vierge sur un trône*, du frère Paolino, à laquelle un méchant peintre de Pistoie du dernier siècle, Luc Guerci, a malencontreusement ajouté un *S. Antoine;* une *Visitation* et la *Danse d'Hérodiade*, de Melissi, bon peintre florentin du XVIIe siècle.

L'évêché, palais somptueux, commode, bâti en 1787, par le fameux Scipion Ricci, ne paraît guère l'habitation d'un réformateur, et sa magnificence contraste singulièrement avec les sévères doctrines de Port-Royal, que Ricci avait tenté de transplanter au delà des Alpes.

Le séminaire, d'un aspect beaucoup plus modeste, fut aussi bâti par Ricci. Une ancienne église, du dessin de Vitoni, sert de chapelle.

Au maître-autel de Sainte-Marie-des-Anges est une *Annon-*

1. Ordre fondé en 1367 par Saint-Jean Colombini de Sienne, et supprimé en 1668 par Clément IX.

ciation, de Luti, excellent ouvrage échappé à Lanzi, et que l'on a cru du Guide.

L'arc grandiose de Saint-François, d'un architecte allemand, quoique de 1294, n'est déjà plus en ogive. Saint-François a le tombeau du savant médecin, physicien et agronome Carradori, de Prato, un des plus zélés propagateurs en Italie de la vaccine qu'il avait expérimentée sur son propre fils. Cette église et le couvent offrent quelques bonnes et curieuses peintures : l'*Annonciation*, de Baldi, où le peintre érudit a mis la Vierge debout, manière de prier des Hébreux; une *Nativité*, d'auteur incertain, digne par sa grâce et sa douceur d'André del Sarto; une *Purification*, du Poppi, agréable d'expression et de coloris; à l'antique chapelle Saint Louis de la sacristie, les fresques étonnamment conservées de Puccio Capanna, élève de Giotto, dont presque toutes les peintures ont péri; un *S. François* sur or, de Lippo Memmi, du dessin de Simon; la *Résurrection de Lazare*, du second Bronzino qui a représenté le donataire Sozzifanti sous les traits du *Frate;* les *Noces de Cana*, de Pagani, terminées par son élève Matthieu Rosselli; une *Vierge*, d'après le Guide, de son élève chérie et infortunée Élisabeth Sirani[1], belle copie frappée de la foudre, et qui semble en harmonie avec la destinée de l'artiste; les fresques de la salle du chapitre des religieux, au premier cloître, exécutées en 1386, par Capanna.

L'antique église Saint-André, refaite intérieurement en 1619, mais dont la façade est de 1166, a sur l'architrave, au-dessus de la grande porte, un monument curieux de la même époque, l'*Adoration des mages*, bas-relief de Gruamonte; au-dessous, un autre sculpteur, Henri de Pistoie, élève de Jean de Pise, a représenté la *Visitation* et une *Annonciation :* la Vierge de cette dernière a sur sa poitrine un embryon, afin d'exprimer l'effet subit et l'efficacité du miracle. Un buste paraît le portrait de Gruamonte; la petite statue de *S. André*, au dehors, est de Jean de Pise. Sa célèbre chaire n'est qu'une imitation inférieure de celle de Saint-Jean-l'Évangéliste. Le *S. François de Paule*, du troisième Bronzino, appartient à sa jeunesse.

1. *V.* liv. VIII, chap. VI.

CHAPITRE IV.

Palais Pretorio; — della Communità. — Collége Forteguerri. — Bibliothèque. — Académie. — Maisons.

Le palais *Pretorio*, aujourd'hui tribunal, fut élevé en 1368 sur les maisons des Taviani et des Bracciolani. Pittoresque au dehors, son antique escalier est d'une architecture remarquable.

Le palais *della Communità*, autrefois *degli Anziani*, est de la fin du XIIIe siècle. La tête de marbre noir, près de la fenêtre du milieu, est celle d'un traître à sa patrie, Philippe Tedici, tyran de Pistoie, qui avait épousé Dialta, la fille de Castruccio Castracani. Plusieurs autres têtes pareilles et sans le buste, se voient ailleurs comme signe d'ignominie, et c'est à tort qu'on a pris pour celle-ci la tête du glorieux Grandonio, un des capitaines qui aidèrent les Pisans à la conquête des îles Baléares. La masse de fer passe pour avoir appartenu à ce valeureux Pistoyen dont la figure gigantesque, peinte en clair-obscur, est à l'une des salles, avec un barbare quatrain en son honneur. En haut de l'escalier est un vieux portrait en clair-obscur, de Cino. Ainsi le palais *della Communità* rassemble les souvenirs politiques, guerriers et poétiques de Pistoie.

La *Sapienza* réunit les écoles publiques. Ce collége doit son autre nom de *Forteguerri* au cardinal Nicolas l'ancien, qui donna en 1473, une somme considérable pour l'enseignement de la jeunesse. La biblio hèque, assez belle, possède les manuscrits du fameux chanoine de Pistoie Sozomène, le compagnon de Bruni l'Arétin et de Poggio dans les fouilles érudites du monastère de Saint-Gall, d'où il exhuma et où il transcrivit le Commentaire d'Asconius Pedianus sur quelques harangues de Cicéron; copie qui se trouve parmi ces mêmes manuscrits. La première édition de la *Croce racquistata,* du poëte de Pistoie, François Bracciolini, porte ses corrections autographes qui servirent pour la seconde.

Une des salles de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Pistoie, a un beau tableau de Beccafumi, la *Vierge sur un trône avec divers saints*, et une *Annonciation* remarquable, en deux tableaux, de Santi Titi.

Plusieurs des maisons de Pistoie, demeures d'hommes distingués, rappellent des noms et des souvenirs littéraires, et offrent de bonnes collections de tableaux et de livres.

M. le baron Bracciolini possède par héritage une répétition du *Germanicus mourant*, de Poussin [1], véritablement de la main de l'illustre peintre, envoyée par lui de Rome en présent à un Puccini dont il avait reçu des soins lorsqu'il était tombé malade à son passage par Pistoie.

A la chapelle du palais du prince Joseph Rospigliosi, la fresque de l'*Histoire de Ste Catherine*, d'un bon coloris, de Jean de San-Giovanni, réunit les portraits de toute cette famille.

La maison Bracciolini possède la belle *Annonciation*, de Philippe Lippi l'ancien, louée par Vasari, et commandée à l'artiste par messer Jacques Bellucci qu'il y a peint très-naturellement sous les traits de l'ecclésiastique lisant derrière l'ange.

La gothique maison des Cancellieri, famille italienne historique, maintenant éteinte, a au dehors un porc en relief dû au gracieux ciseau de Donatello.

La maison Tolomei, ancien couvent des religieuses de Saint-Michel, a une galerie peinte en détrempe par notre habile et vénérable Boguet, un de ces artistes français que Rome et l'Italie qu'il habite depuis plus de cinquante ans, ont si bien inspirés, et cinq grandes fresques de Desmarais, autre Français, mort il y a peu d'années, président de l'Académie des Beaux-Arts de Lucques, habile pour l'invention et la disposition, mais faible dans l'exécution. Une bibliothèque de livres anciens et modernes, bien choisie, est tenue au courant par M. le cavalier Tolomei, l'exact annotateur des monuments de l'art dans sa patrie.

La maison du cavalier Bracciolini *dal Api* doit ce dernier

1. *V.* liv. xv, chap. xxxiii.

surnom à la permission d'ajouter dans ses armoiries les abeilles des Barberini, que lui valut le poëme en VINGT-TROIS chants composé par François Bracciolini en l'honneur de l'*Élection d'Urbain VIII*, poëme depuis commenté par un autre pape, Clément IX. Cette maison, dite *Castello Traetto*, a dans le jardin un assez beau buste de l'Algardi, représentant Bracciolini, espèce d'émule lointain du Tasse et de Tassoni par ses poëmes de la *Croce racquistata* et du *Scherno degli Dei*.

La maison Forteguerri qui a quelques tableaux, fut le berceau des deux hommes qui ont le plus illustré Pistoie, le cardinal Nicolas l'ancien et l'auteur de *Richardet*, fils lui-même d'un Jacques Forteguerri, peintre élégant et excellent citoyen de Pistoie.

CHAPITRE V.

Monte-Catini. — Pescia. — Lucques. — Cathédrale. — Mausolée de Pierre da Noceto, de Civitali. — Archives. — Saint-Alexandre. — Saint-Romain. — Saint-Michel. — Clercs de la Mère de Dieu. — Saint-Fredian. — Saint-François. — Castruccio Castracani. — Castruccio Buonamici.

Les bains anciens de Monte-Catini, déjà recommandés par Cesalpin, jouissent d'une réputation méritée. Le bâtiment à arcades, élégante et correcte construction, est de Paoletti, le restaurateur, le Vien de l'architecture en Toscane sous Léopold; mais il ne convient guère à ce genre de bains. On doit surtout regretter que les diverses sources ainsi que leurs conduits, n'aient point été couverts, afin de conserver la chaleur de l'eau, qui monte à vingt-six degrés. Redi regardait les bains de Monte-Catini comme principalement efficaces contre les dyssenteries, et il pensait qu'il était bien rare qu'on mourût à Florence de cette maladie.

Pescia, industrieuse, dans un site pittoresque, a cinq mille habitants. L'élégante cathédrale bâtie en 1693, et de l'architecture du florentin Ferri, offre quelques peintures et sculptures

remarquables. Au-dessus du bénitier, le *S. Jean* est de Luc de la Robbia. Le mausolée de Balthazar Turini, le créateur délicat de la villa Lante[1], passe pour le meilleur ouvrage de Raphaël da Monte-Lupo qui a heureusement imité le style de Michel-Ange son maître. Une excellente *Déposition de croix*, de Passignano, a été malhabilement vernissée. La grande *Assomption* du chœur, noble, bien drapée, est le chef-d'œuvre du peintre de Pistoie Gazzi. Le majestueux maître-autel en marbre, du dessin de Vacca, sculpteur de Carrare, fut élevé par le musicien Grossi de Pescia, dit bizarrement Syphax.

Lucques est comme le chef-lieu de cette espèce de préfecture donnée par l'Europe à un petit-fils de Louis XIV. Sa situation dans une plaine à peu près entourée de montagnes, près des bords du Serchio et du canal de l'Ozzori, est charmante. Plusieurs de ses églises et de ses palais sont fort intéressants sous le rapport de l'art.

La vaste cathédrale Saint-Martin remonte à l'année 1060, et la façade extérieure à trois étages, du sculpteur Guidetto, est de 1204. Une lunette, au-dessus de la petite porte, a une *Déposition de croix*, de Nicolas de Pise, expressive, bien composée, et l'architrave une *Adoration des mages*, de son fils Jean, assez estimée. L'intérieur de l'église est principalement orné des chefs-d'œuvre du grand sculpteur lucquois, Matthieu Civitali, dont les ouvrages ne se trouvent guère qu'à Lucques et à Gênes, et qui semble comme la transition de l'art vrai du XIVe siècle à l'idéal du XVe. On lui doit la chaire, remarquable par le bon goût des ornements; le noble et élégant mausolée de Pierre da Noceto, lucquois, secrétaire du pape Nicolas V, le Bembo de ce Léon X prématuré; le portrait en marbre de son mécène et ami le comte Dominique Bertini, petit ouvrage exquis; deux anges gracieux et pieux à genoux devant le tabernacle de la chapelle du Saint-Sacrement; les bas-reliefs de l'autel de S. Regulus, évêque de Lucques, que l'on y voit assis en habits pontificaux entre deux anges qui lui tiennent chacun

1. *V.* liv. XV, chap. XXXVIII.

un volume ouvert; un petit temple octogone qui a précédé de dix-sept ans celui du Bramante à Saint-Pierre *in Montorio;* enfin l'idéale statue de *S. Sébastien*, imitée par le Pérugin et regardée comme le chef-d'œuvre de Civitali. Le tombeau d'Illaria del Caretto, femme de Paul Guinigi, de Jacques della Quercia, est à la fois d'une simple et élégante composition. Un sarcophage de marbre, travail grec, représente *Bacchus* sur un char tiré par des Centaures, conduit par l'Amour et escorté de Faunes et de Bacchantes. L'autel de la *Liberté* fut consacré au Christ en 1369 par les Lucquois que l'empereur Charles IV, excité par leur or seul, avait délivrés du joug des Pisans; les trois grandioses statues, plus fortes que nature, du *Christ ressuscité* et de *S. Pierre* et de *S. Paul,* par Jean Bologne, ne sont pas sans quelque recherche, soit dans l'attitude, soit dans les draperies. On remarque parmi les tableaux : une *Cène*, du Tintoret, qui, malgré quelque défaut de perspective, a dans le haut des anges parfaits; un *Crucifiement,* de Passignano; le *S. Pierre et le S. Paul*, à la sacristie, du Ghirlandajo; la *Vierge*, *S. Étienne et S. Jean*, et un délicieux petit *Ange* jouant du luth, composition excellente de dessin, d'expression et de coloris de Fra Bartolommeo; une tendre *Visitation,* de Ligozzi; la *Présentation au temple*, du second Bronzino, et la fresque du *Volto santo*, antique image très-vénérée à Lucques, de Côme Rosselli.

Les deux archives du chapitre et de l'archevêché sont au premier rang des trésors historiques dont s'honore l'Italie. Le premier compte plus de quatre mille diplômes en parchemin, dont le plus ancien remonte à l'année 774 : la bibliothèque, léguée en 1503 par l'évêque Felino Sandei, a de précieux manuscrits et de rares éditions du XVe siècle. Les archives de l'archevêché possèdent environ dix mille diplômes, dont plus de trois cents du VIIIe siècle, et deux du VIIe : l'un de l'année 686, l'autre de 685; ce dernier peut-être le plus ancien de l'Italie.

Saint-Jean et son vaste baptistère paraissent du temps des Lombards; la *Vierge et les douze apôtres,* de l'architrave, au-dessus de la grande porte, sculpture de la fin du XIIe siècle, quoique grossière encore, indique par le relief une sorte de

commencement de renaissance : l'inscription latine de cet architrave paraît complétement inintelligible. Un *Christ en croix* et la Vierge à ses pieds avec saint François et une religieuse, est un bon tableau de François Vanni.

Saint-Alexandre est remarquable par la simplicité de sa façade lombarde ; l'intérieur de l'église a des colonnes et chapiteaux antiques qui semblent provenir de quelque édifice romain.

Saint-Romain, ancienne église de dominicains, refaite dans le XVIIe siècle, a deux chefs-d'œuvre de Fra Bartolommeo, admirables de dessin, de coloris, de grandiose, de grâce, d'harmonie : la *Vierge implorant le Christ pour le peuple de Lucques,* si mal observée et jugée par Vasari qui assied la Madone ; et le *Père éternel*, *Ste Marie-Madeleine et Ste Catherine de Sienne,* les deux saintes soulevées de terre et comme en extase.

L'église du Saint-Crucifix *de' bianchi*, ainsi appelée de l'image sacrée laissée à cette église en 1377 par des pénitents blancs qui venaient d'Espagne, a une énergique *Assomption*, de l'Espagnolet, et un *S. Barthélemy,* de Batoni, dont la tête vaut mieux que l'attitude assez forcée.

L'église dédiée à saint Paulin, le premier évêque de Lucques, martyrisé sous Néron, est du dessin de Baccio da Montelupo, habile artiste florentin du XVIe siècle, longtemps établi dans cette ville. Une *Vierge et divers saints*, est de Vanni ; un *Martyre de S. Théodore,* expressif, de Testa, dit le *Lucchesino*, ami du Poussin, artiste dédaigneux et infortuné, qui, d'accident ou de désespoir, périt noyé dans le Tibre. Un ancien tableau, à la sacristie, le *Couronnement de la Vierge avec divers saints, la ville de Lucques au milieu*, *et sur le devant un évêque à genoux et un guerrier ayant une orange à ses pieds*, est peut-être celui qui fut commandé à Giotto par Castruccio Castracani, quoique les détails ne s'accordent pas précisément avec la description donnée par Vasari qui, à la vérité, n'y regarde pas toujours de si près.

La place Saint-Michel, quoique marché, est assez imposante.

L'église est remarquable par l'intérieur intact de l'architecture romaine-bâtarde des Lombards, cette nation ayant choisi pour patron le belliqueux archange. La façade, à quadruple colonnade, est toutefois très-postérieure. Quatre figures du jeune Lippi, à la chapelle du Crucifix, sont naturelles et gracieuses.

A l'architrave de la porte latérale de l'ancienne église Saint-Sauveur est un *Miracle de S. Nicolas* prêtre, sculpture encore grossière, mais dont la forme et le relief annoncent une sorte de progrès : elle est du Biduino, un de ces artistes lombards qui précédèrent de peu le grand Nicolas de Pise. L'*Ascension*, du vieux Zacchia, bon peintre de Lucques du XVIe siècle, n'est pas de ses meilleurs ouvrages, l'artiste ayant cherché une manière plus large qu'il n'avait coutume et qu'il ne lui appartenait.

Sainte-Marie *in corte Landini* a : une *Nativité de la Vierge*, de Vanni ; la *Naissance de S. Jean-Baptiste*, de Pierre Paolini, lucquois, heureux imitateur de Paul Véronèse ; un *Christ en croix et deux saints* en bas, du Guide, qui réunit ses deux manières ; sa gracieuse *Madone della neve* ; une *Assomption*, de Luc Giordano. L'église et son couvent appartiennent aux clercs réguliers de la Mère de Dieu, congrégation enseignante créée vers la fin du XVIe siècle, par Jean Leonardi, de Diecimo, village du pays de Lucques, qui a fourni des hommes instruits, et particulièrement d'excellents latinistes, tels que le célèbre P. Barthélemy Beverini, le Tite-Live de Lucques, un des habiles traducteurs italiens de l'Énéide[1], précoce érudit, qui, dès quinze ans, avait déjà commenté les principaux écrivains du siècle d'Auguste. Cette congrégation mérita d'être exceptée de la suppression des couvents par l'administration française. Elle possède une bibliothèque d'environ vingt mille volumes, léguée en partie par le docte P. Jean-Dominique Mansi, depuis archevêque de Lucques, et dans laquelle se voit son portrait, bon ouvrage de Batoni qui était aussi de Lucques.

L'architecture actuelle de Saint-Augustin est de 1324. La *Vierge avec divers saints*, de Paolini, offre une nouvelle et ha-

1. *V.* liv. XVII, chap. XIV.

bile imitation de Paul Véronèse. L'*Annonciation*, du vieux Zacchia, a quelques petites figures en clair-obscur dignes de Polidore de Caravage. L'*Épiphanie*, de Gessi, est gracieuse et bien dessinée.

Saint-Fredian, ancienne basilique des Lombards, est un des monuments les plus caractéristiques de l'Italie, puisque l'intérieur, toujours simple, toujours du style romain-bâtard en usage chez ce peuple, n'a point été altéré comme l'intérieur des églises de Monza et de Pavie. La façade, très-postérieure et qui n'est que du XIIe siècle, offre le *Christ* dans une gloire, adoré par deux anges, belle mosaïque de la même époque, et en bas les *douze Apôtres* qui sont bien loin d'un style aussi large. Les onze colonnes de la nef du milieu, antiques, ainsi que leurs bases et chapiteaux, et dont plusieurs même sont grecques, doivent provenir de quelque édifice romain : elles sont singulièrement grêles, et il est prodigieux que, depuis plus de onze siècles, elles soutiennent un mur et des arcs aussi élevés. La cuve de marbre qui servait pour le baptême d'immersion et sur laquelle sont sculptés divers sujets de l'Ancien Testament, est un curieux travail de la fin du XIIe siècle. L'élégant baptistère actuel, de Nicolas Civitali, annonce un digne neveu de Matthieu. La *Vierge couronnée par le Père éternel*, et en bas quatre saints, de François Francia, est remarquable par les têtes, la couleur et les draperies. Les figures en demi-relief de Jacques della Quercia, à la chapelle du Saint-Sacrement, quoiqu'il ait eu quelquefois un style plus large, sont encore belles ; la sculpture de ses deux pierres sépulcrales de la famille Trenta est très-bonne. On regrette de voir aussi dégradées les fresques excellentes de la chapelle Saint-Augustin, d'Ami Aspertini, compatriote et habile élève de Francia[1].

La façade élégante de l'antique église Saint-Pierre *Somaldi* est de 1203, et le bas-relief de l'architrave probablement de Guidetto. Deux tableaux sont remarquables, *S. Antoine abbé et d'autres saints*, du vieux Palma, énergique d'expression, de coloris ; et une *Assomption*, du vieux Zacchia.

1. *V.* liv. VIII, chap. V.

Deux tombeaux de l'église Saint-François attestent la gloire poétique et guerrière de Lucques. Le premier est celui de Jean Guidiccioni, son meilleur poëte, ami d'Annibal Caro, harmonieux imitateur de Pétrarque, et qui, avec l'amour platonique obligé, sut comme lui trouver de nobles chants sur les malheurs et l'oppression de l'Italie. Le second tombeau, indiqué trop simplement par une brève inscription contre le mur, est celui du grand Castruccio Castracani degli Antelminelli, souverain de Lucques et de Pise, mort à quarante-sept ans, l'admiration et la terreur de l'Italie au XIVe siècle, une des plus fortes natures d'homme qui aient été créées, après lequel l'existence de sa patrie, un moment si brillante, semble même disparaître et dont Machiavel qui a romanesquement et incomplétement écrit son histoire, a dit qu'il eût surpassé Philippe en Macédoine et Scipion à Rome.

La Trinité a deux chefs-d'œuvre divers de deux artistes lucquois : la *Vierge allaitant l'enfant Jésus*, sculpture de Matthieu Civitali, et le tableau du maître-autel, de Paolini, qui prouve, malgré Baldinucci, que la grâce n'est point étrangère à cet artiste.

La belle et ancienne église de Sainte-Marie *forisportam*, refaite vers 1515, a conservé sa façade du XIIIe siècle. Deux tableaux sont du Guerchin : *Ste Lucie* et la *Vierge ; S. François et S. Alexandre*. La *Mort de la Vierge* est d'un habile peintre lucquois du XIVe siècle, Ange Puccinelli, et porte la date de 1386.

Sainte-Marie *de' Servi* a trois bons tableaux de Matthieu Rosselli : une agréable *Présentation au Temple*, la *Madone des douleurs*, fort endommagée, et une *Nativité*.

A l'autel principal de Saint-Vincent et de Saint-Anastase est une *Circoncision*, de Ligozzi, dont le coloris et la composition rappellent Paul Véronèse et le Titien. Un illustre Lucquois est enterré dans cette église, le comte Castruccio Buonamici, l'auteur des livres *De Bello Italico* et du commentaire *De Rebus ad Velitras Gestis*, historien pur, grave, éloquent, auquel il n'a manqué qu'un plus grand sujet.

Le *Carmine* a une *Conception*, de Vasari, qui veut être dans

le style de Michel-Ange; et au chœur, un bon tableau du Pérugin, maltraité par une restauration.

La façade de Saint-Christophe est importante pour l'histoire de l'art, puisqu'elle indique le passage de la première manière gothique à la seconde, ainsi qu'on peut en juger par la porte et la fenêtre ronde du milieu, ouvrages ingénieux et bizarres, et par les sculptures des petites arcades. Le grand Matthieu Civitali, enterré dans cette église, mériterait un plus noble monument que la plaque de marbre qui couvre ses os.

CHAPITRE VI.

Palais ducal. — Tableaux. — Bibliothèque. — Palais Pretorio. — Théâtre romain. — Lycée. — Académie royale. — Tableau d'Annibal Carrache. — Collége. — Bibliothèque publique. — Amphithéâtre. — Archives publiques. — Boulevards. — Aqueducs. — Culture. — Population. — Lucquois.

La place du palais, qui aurait dû être établie de l'autre côté, donna lieu à une de ces malencontreuses démolitions communes de notre temps, et entraîna la destruction de la belle église de la *Madonna grande*, de l'architecte lucquois, Ghérard Penetesi, et du XVIe siècle.

Le palais, commencé par Ammanato, quoique seulement à demi terminé, est un des plus vastes palais de prince, même en Italie. Le grand et royal escalier de marbre de Carrare fut construit par M. Nottolini, architecte lucquois, qui a dirigé les divers travaux du palais. Le riche mobilier a été fabriqué dans le duché de Lucques; il prouve que le mouvement industriel imprimé par l'administration française a été depuis continué et encouragé. Les deux pièces destinées à la galerie offrent des chefs-d'œuvre des premiers maîtres; tels sont : de Raphaël, sa célèbre *Madone des Candélabres*, de sa grande manière; de Francia, une *Vierge, Ste Anne, deux saints et le petit S. Jean*, de son meilleur style, avec ces mots modestes : *Francia, aurifex Boloniensis p.* (*peint par Francia, orfèvre bolonais*); un

Christ mort, avec la Vierge et deux anges, supérieur à celle-ci, et presque raphaélesque; de Léonard de Vinci, une petite *Vierge et l'enfant Jésus;* du Corrège, un *S. Jean avec son agneau*, petite demi-figure grandiose; de Michel-Ange, un *Christ en croix, avec la Vierge et S. Jean*, petit et expressif tableau; du Guide, une *Ste Cécile*, demi-figure de sa manière forte; le *Martyre de Ste Apolline*, de sa manière douce; du Poussin, le *Massacre des Innocents*, remarquable de composition, de dessin, d'expression; de Sasso-Ferrato, une petite tête de *Vierge*, de ses plus gracieuses Vierges; du Dominiquin, *trois Saints* en bas, et une bonne *Gloire* dans laquelle est transportée la *santa Casa* de Lorette; de Baroccio, un *Noli me tangere*, bien colorié; de Gherard *dalle Notti*, un *Christ devant Pilate*, d'un merveilleux effet de lumière, et l'un des tableaux les plus remarquables de ce genre; des trois Carraches, un *Christ rendant la vue à un aveugle*, de Louis, dont l'Aveugle est parfait; le *Christ ressuscitant le fils de la veuve*, ouvrage plein d'âme, et des plus élevés d'Augustin; le *Christ et la Cananéenne*, d'Annibal, précieux par la facilité du dessin et la hardiesse du pinceau.

La bibliothèque, récente, compte déjà vingt-cinq mille volumes et plusieurs raretés, le duc étant assez amateur de livres. Un *Évangéliaire* grec qui paraît du xe siècle, a des miniatures d'un bon style, étonnantes pour cette époque. Une barbare version latine des *Psaumes*, sur le texte hébreu, d'un traducteur inconnu, est du xiie siècle. Un manuscrit autographe du Tasse contient des vers latins adressés à quelques personnes de son temps. Le *Libro di Locuzioni*, autre manuscrit autographe et inédit du savant lettré du xvie siècle, Vincent Borghini, un des députés et des censeurs romains correcteurs du *Décaméron*[1], passe comme important sous le rapport grammatical. Deux éditions du xve siècle sont curieuses : les *Trionfi*, de Pétrarque, petit volume, le premier livre imprimé à Lucques, et par un Lucquois (Barthélemy Civitali, 1477), et une *Grammaire latine* de Jean-Pierre da Lavenza, maître d'école à Lucques, qui de-

1. *V.* liv. x, chap. v.

vra sa réputation à l'auteur érudit de l'Histoire littéraire du duché de Lucques, le marquis César Lucchesini[1].

L'ancien et grave palais *Pretorio*, aujourd'hui tribunal, de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe, participe du genre gothique et du style de la renaissance.

Quelques restes d'un théâtre romain annoncent un édifice peu considérable, mais du meilleur temps; ce théâtre s'appelle encore aujourd'hui *Aringo* et *Parlascio*, ce qui semble indiquer que, dans le moyen âge, les citoyens de Lucques s'y assemblaient aussi pour parler.

Le lycée, organisé en 1819, réunit les diverses branches de l'enseignement public, et compte jusqu'à vingt-six chaires. M. Pacini, habile professeur, a composé un ouvrage estimé sur la chirurgie italienne. L'académie royale, dite jadis des *Oscuri*, composée de trente-six membres et dont le duc est président perpétuel, y tient chaque mois ses séances, dans lesquelles chacun de ces membres doit lire alternativement quelque pièce de sa façon. Cette académie publie depuis 1817 des Mémoires (*Atti*) dont il a déjà paru sept volumes in-8°. J'admirai dans une salle du lycée un grand tableau d'Annibal Carrache, qui mériterait seul le voyage de Lucques. Autrefois, à San-Giovanetto, il fut, m'a-t-on dit, emporté et caché par une religieuse lors de la suppression du couvent : cédé à la ville pour 5,000 francs, il vaut dix fois davantage.

Le collége *Carlo Lodovico*, autre bonne fondation commencée en 1807 et achevée en 1819, peut recevoir quatre-vingts élèves. L'établissement est à demi ecclésiastique et à demi laïque, puisque les professeurs, le recteur, le vice-recteur, sont prêtres; et le directeur, leur chef, père de famille.

La bibliothèque publique occupe un spacieux local. Le bibliothécaire, M. Papi, mort à la fin de 1834, précepteur du prince Ferdinand-Charles, était un homme éclairé qui avait servi comme soldat et général dans l'armée du rajah de Travancore, visité à son retour l'Égypte et la Grèce, écrit de cu-

1. Mort à 75 ans, le 16 mai 1832.

rieuses *Lettres sur les Indes-Orientales,* traduit le *Manuel d'Épictète,* le *Paradis perdu,* le poëme d'Armstrong sur l'*Art de conserver sa santé*, et composé une grande *Histoire de la Révolution française* à laquelle ses voyages d'Orient et sa vie de Lucques ne semblaient guère l'avoir préparé. On peut aujourd'hui contempler à la bibliothèque les restes de l'immense tableau de Paolini, *S. Grégoire donnant à dîner aux pauvres pèlerins,* parmi lesquels se trouve le Christ, composition riche, harmonieuse, variée comme Paul Véronèse, qui excita jadis l'enthousiasme d'une multitude de poëtes, et qui suffirait à la gloire de cet artiste, le meilleur peintre de Lucques.

Le grandiose amphithéâtre, encombré au dedans, mais assez bien conservé au dehors, paraît du temps des premiers Césars. Il doit, comme le théâtre, avoir été aussi un lieu d'assemblée politique, car il était, ainsi que lui, appelé *il Parlascio.*

Le palais des marquis Bernardini, sur la place Saint-Benoît, non loin du lieu où Castruccio avait sa tour et son palais, est de la simple et forte architecture de Matthieu Civitali. L'ancien palais des Guidiccioni est de son neveu Nicolas, célèbre aussi comme architecte militaire. Ce palais, devenu en 1822 les archives publiques, et l'un des plus remarquables de Lucques, ne se ressent guère de la corruption du goût à l'époque où il fut bâti.

Les boulevards de Lucques, anciennes fortifications dont la dépense, pour un si petit État, s'était élevée à 955,162 écus (5,510,550 francs), garnies jadis de beaux et innocents canons qui n'avaient jamais tiré que de joyeuses salves et que les Français emmenèrent en 1799; ces boulevards forment une longue et charmante promenade bien plantée, carrossable, infiniment préférable à la plupart des tristes *corso* de l'Italie, et d'où la vue des montagnes qui environnent Lucques, présente le plus frais et le plus agréable amphithéâtre.

L'aqueduc décrété par l'administration française et achevé en 1823, si utile à Lucques qui n'avait jusque-là que l'eau insalubre des puits, est une grandiose construction à cintre plein

de quatre cent cinquante-neuf arcades, et qui fait honneur de nouveau aux talents de M. Nottolini.

Il est difficile de traverser le duché de Lucques sans être frappé de la variété, de l'agrément des sites, de la richesse des collines couvertes de vignes, d'oliviers, de châtaigniers, et sans admirer surtout l'intelligence laborieuse des Lucquois, gens madrés, subtils, bons cultivateurs, et qu'on pourrait surnommer les Normands de l'Italie. Cette étonnante prospérité agricole, cette population qui, d'après la superficie du sol, est une des plus nombreuses de la terre [1], prouve l'avantage de la petite propriété, car presque tout le monde, et les montagnards même, y possèdent; chaque année, pendant les mois d'hiver que la culture des terres reste suspendue, la cent cinquantième partie de cette population émigre, et va se livrer à de rudes et lucratifs travaux dans les maremmes de la Toscane ou dans les îles de Corse et de Sardaigne, d'où elle rapporte de nouveaux capitaux qui ajoutent à l'aisance des familles. Un certain perfectionnement social et philosophique semble depuis longtemps s'être répandu dans ce petit État; jamais il n'eut de jésuites. L'Encyclopédie y fut réimprimée en vingt-huit volumes in-folio (1758-71); les instituts philanthropiques, tels que maison de fous, dépôt de mendicité, malgré leur exiguïté, y sont nombreux et bien entendus; et Lucques qui la première ville en l'Italie, avait eu la gloire, dès l'an 718, de fonder un hôpital [2], fut aussi la première ville de l'Italie du sud à introduire publiquement la vaccine.

1. M. Adrien Balbi, dans sa *Balance politique du Globe* pour 1828, place seulement avant Lucques, pour la population, Hambourg, Brême, Francfort, Lubeck, dont le territoire est en très-grande partie formé par la ville. La population de Lucques monte à quatre cent cinquante-six individus par mille carré.

2. Il fut établi près l'église Saint-Sylvestre; il en fut créé un second en 721, près de Saint-Michel, et deux autres en 757 et 790.

CHAPITRE VII.

Pietra-Santa. — Massa. — Carrare. — Luni. — Sarzane. — Sarzanello. — Vue.

Pietra-Santa, beau bourg, a une église principale, Saint-Martin, qui pourrait passer pour une cathédrale. L'architecture, de la moitié du XIVe siècle, est de bon goût, et sur la façade sont assez bien sculptés divers sujets de l'histoire du saint. Quatre colonnes des nefs, à demi de brèche couleur fleur de pêcher, sont d'une rare beauté; l'ancien baptistère octogone, de marbre blanc, est orné d'élégants bas-reliefs.

Massa, près de la mer, entouré de montagnes, m'a paru le soir d'un effet charmant. Je ne puis oublier surtout sa place publique, beau quinconce d'orangers en pleine terre et alors chargés de leurs fruits mûrs et dorés.

Sur la place est la statue en marbre de la dernière souveraine de Massa, Marie-Béatrix d'Este, mariée à l'archiduc d'Autriche Ferdinand, hymen qui semble avoir été assez singulièrement prophétisé par le Tasse, lorsqu'il fait annoncer en songe à Godefroy, duc de Lorraine, l'alliance de sa maison avec celle de Renaud :

Sarà il tuo sangue al suo commisto ; e dove
Progenie uscire gloriosa e chiara.

J'ai visité dans la montagne les fameuses carrières de Carrare; le marbre que l'on est habitué à rencontrer au milieu des merveilles de l'art ou de la nature cultivée et parée se retrouve ici au sein de la nature sauvage. Des eaux limpides courent et se précipitent parmi tous ces blocs et ces nombreux débris d'une blancheur éblouissante ; car le noble minéral, comme certains caractères, a déjà tout son éclat dans la mine et il n'a pas besoin, comme l'or, d'être épuré et poli pour briller. Il semble que tous ces morceaux perdus qui jonchent et embarrassent la route, pourraient être broyés et former quelque stuc non

moins solide, non moins élégant que le marbre même. La vue de cette montagne de marbre, qui porte le beau nom de *Monte Sacro* et que la clarté de la lune rendait encore plus resplendissante, me causait une impression singulière. Je me rappelais tous ces bustes, toutes ces statues d'empereurs des musées et des palais de Rome; je trouvais peu de dignité à l'art de consacrer ainsi indifféremment l'image de tant de monstres. En contemplant l'énorme bloc que j'avais sous les yeux, je préférais sa brute et primitive innocence à cette splendide prostitution de la statuaire, et je souhaitais qu'il restât enfoui à jamais, plutôt que de servir un jour à perpétuer les traits et la mémoire des méchants.

Cette course romantique et nocturne à Carrare ne m'a guère permis de visiter son académie, école perpétuelle et populaire de sculpture où les enfants sont instruits gratis dès l'âge le plus tendre [1], ni d'observer certains phénomènes géologiques des carrières fort curieux, tels que celui remarqué pour la première fois en 1819, de cette espèce de gelée transparente et molle qui à l'air devient tout à coup opaque, dure, et pareille à une calcédoine ou à quelque belle porcelaine. Je regrette surtout de n'avoir pu pénétrer jusqu'au labryinthe souterrain de la grotte *del Tanone,* si bien décrite par Spallanzani, dont la longueur est de plus d'un mille, et qui surpasse en étendue et en magnificence la grotte même d'Antiparos, ainsi qu'à celle de la *Salla Mattana,* moins connue, moins accessible, mais encore plus vaste, dit-on, et plus intéressante.

C'est à tort qu'on a prétendu, en annonçant l'exploitation des mines de marbre blanc de la Corse, qu'elles suppléeraient à propos aux marbres de Carrare et de la Toscane, devenus rares.

1. Il n'est point surprenant que Carrare ait produit un aussi grand nombre de sculpteurs, parmi lesquels on remarque Baratta qui se distingua à Rome, Julien Finelli, à Naples, Pierre et Ferdinand Tacca, à Florence, Danese Cattaneo, à Venise. Un des meilleurs sculpteurs actuels de l'Italie, M. Tenerani, est de Carrare. La noblesse même et le clergé y ont pratiqué la sculpture : la maison du comte Jean Baratta était, à la fin du dernier siècle, un séminaire d'artistes; et l'on cite à Carrare et dans les environs plusieurs statues et groupes du chanoine primicier Cibey.

Un travail commencé par Michel-Ange à Carrare, et terminé alors en 1827, venait précisément d'ouvrir de nouvelles carrières; jamais il n'y eut une telle abondance de marbre; l'exportation s'élève annuellement à environ 70,000 palmes cubes (un peu plus de 15,639 mètres), et il ne manque plus aux artistes que du génie et des grands hommes.

Lorsque Michel-Ange tirait de Carrare le marbre destiné au vaste mausolée de Jules II, il eut l'idée de tailler en colosse une des sommités de ces montagnes qui s'avançait le plus dans la mer et d'en faire une sorte de phare pour les navigateurs. On doit regretter qu'une des péripéties de la *tragédie de la sépulture,* comme l'appelait Michel-Ange, ait empêché l'exécution de ce projet. Un tel monument serait aujourd'hui très-curieux et il formerait un contraste sauvage avec la brillante coupole de Saint-Pierre, chef-d'œuvre de l'art et de l'imitation antique.

Il ne reste de la célèbre Luni que les ruines de deux tours, d'un vaste amphithéâtre, et la trace d'une église dite de Saint-Pierre. Les opinions varient sur la destruction de cette ancienne capitale de la Lunigiane; quelques historiens l'attribuent à Alaric qui voulut venger le viol d'une jeune fille de sa nation par un des principaux habitants de Luni. Le Dante qui, dans son exil errant, s'était deux fois réfugié aux environs de Luni, prétend, à sa manière, qu'elle périt par les discordes civiles [1]; il est plus probable, d'après Villani, qu'elle aura fini par être abandonnée comme insalubre.

Sarzane, petite ville propre, jolie, a une belle cathédrale où l'on remarque les *Saints Eutychianus*, *Philippe* et *Genesius*, de Solimène, et deux bonnes lunettes dans le goût du Guide, de son excellent peintre Fiasella, dit le Sarzane.

Sarzane, la patrie du sage, savant et grand pape Nicolas V, longtemps appelé Nicolas de Sarzane, fut au commencement du XVIIe siècle la résidence de Louis-Marie-Fortuné Buonaparte,

1. *Parad.*, can. XVI, 73. C'est pendant le séjour du Dante chez le marquis Morello Malespina, seigneur de cette contrée, que furent retrouvés et restitués au Dante les sept premiers chants de l'*Enfer* longtemps perdus et qu'il eut le courage de se remettre à son poëme.

passé en Corse l'année 1612, au temps de la guerre contre les Génois, fixé à Ajaccio, et le chef de la famille de Napoléon. Lui-même est convenu de son origine italienne et florentine [1], illustrée par deux compositions littéraires d'un genre bien différent, le récit du sac de Rome en 1527, de Jacques Buonaparte, et la gracieuse comédie de la *Vedova*, de Nicolas [2].

Au-dessus de Sarzane, l'ancien château dit Sarzanello, élevé en 1321 par Castruccio Castracani, lorsqu'il attaquait la place, et aujourd'hui quartier de vétérans, offre une vue variée, immense, qui embrasse à la fois des vallées, des collines, le cours de la Magra, les ruines de Luni, le fort de Lavenza, la plage de Viareggio, la ville de Pise, le port de Livourne et les îles de Capraia et de la Gorgone.

La nouvelle route de Sarzane à Gênes, si variée, si pittoresque et si douce, rappelle à chaque pas la remarque de Plutarque, moraliste qui aime à prendre ses images à la navigation, que les voyages de terre les plus plaisants étaient ceux qui se faisaient le long de la mer, et lorsqu'on s'embarque à Lerici, que les voyages de mer les plus plaisants à leur tour étaient ceux qui se faisaient le long de la terre.

On doit à la tardive arrivée de la felouque de Lerici une des belles et des plus romaines tragédies d'Alfieri, sa *Virginie*, que la lecture fortuite du Tite-Live d'un prêtre, frère du maître de poste de Sarzane, lui inspira, et avec une telle ardeur que, sans l'impatience causée par l'attente de la maudite felouque, il eût achevé la pièce tout d'une haleine, *e l'avrei stesa d'un fiato*.

CHAPITRE VIII.

La Spezzia. — Golfe. — Fontaine. — Sestri. — Golfe de Rapallo. — Chiavari. — Pont. — Rapallo. — N.-D. de Monte-Allegro. — Recco. — Nervi. — M. Corvetto.

La Spezzia, patrie de l'élégant lettré et historien du XVe siècle, Barthélemy Fazio, de l'Académie napolitaine, est une petite

1. Missirini. *Della Vita di Ant. Canova*, p. 256. *V.* aussi liv. X, chap. XII.
2. V. *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne :* liv. I, chap. LXIX.

ville florissante et peuplée. Son admirable golfe, l'un des plus étendus et des plus sûrs de l'Europe, était appelé, sous l'administration française, à de hautes destinées. Mais le vaste établissement militaire et maritime, mais cet Anvers de la Méditerranée projeté par Napoléon, ne pouvait être créé à la Spezzia même, la profondeur des eaux qui baignent son rivage étant fort diminuée successivement par les alluvions. Une position superbe serait le plateau qui domine les anses de Castagno, de Porto-Venere, de Varignano et des *Grazie*[1].

Je me suis fait conduire sur la côte de Marsola, à soixante-cinq pieds de la terre, à la fontaine sous-marine d'eau douce, dont l'eau bouillonnante, mais mêlée à l'eau de la mer à la superficie, m'a paru salée, quoiqu'elle soit douce et légère lorsqu'on la goûte plus avant avec un tube, Aréthuse inconnue, parce qu'elle n'a été observée que par la science et que les poëtes ne l'ont point chantée.

Sestri di Levante, lieu charmant, dont la cire, les pâtes et les coquillages ont de la réputation, offre à sa paroisse un tombeau récent de Marie Brignole Balbi, avec un bas-relief expressif de l'*Amitié* pleurant sur ses cendres, par M. Gaggini, bon sculpteur génois, et une inscription touchante de l'habile latiniste ragusain Gagliuffi, mort en février 1834. C'est de Sestri peut-être que le golfe de Rapallo, mêlé de rochers, formé d'un côté par la montagne de Portofino, véritable promontoire, et bordé de pins, d'oliviers, de cyprès, de châtaigniers, paraît le plus magnifique. Ce superbe golfe de Rapallo semble à son voisin le golfe de Gênes, ce que celui de Salerne est au golfe de Naples, c'est-à-dire encore supérieur, quoique moins célèbre, parce qu'il n'a pas de grande cité pour le faire valoir.

Chiavari, de huit mille habitants, située dans une plaine fertile et couronnée de collines couvertes de vignes et d'oliviers, est bien bâtie, industrieuse, commerçante. Ses toiles ont un grand débit, et ses solides et légères chaises *volantes* arrivent jusque dans les salons de Paris et s'exportent jusqu'en Améri-

1. *V.* le petit et excellent *Mémoire sur le golfe de la Spezzia*, par M. le comte de Chabrol, t. II, p. 478 de la *Statistique de l'ancien département de Montenotte.* Un premier projet dont la dépense s'élevait à plus de 20 millions, fut réduit à cinq.

que. On croit sentir dans cette jolie ville comme un reflet de la civilisation de la Toscane; elle a des écoles publiques, une bibliothèque de six mille cinq cents volumes, une maison de travail pour les pauvres, un hospice d'orphelines; sa société d'encouragement pour les manufactures, fondée en 1791 par le marquis Étienne Rivarola, est un établissement secourable et très-bien conçu, et les hauts peupliers de sa promenade sur les bords de l'Entella, rivière chantée par le Dante :

Intra Siestri e Chiavari s'adima
Una fiumana bella

rappellent presque les Cascines.

La paroisse Saint-Jean-Baptiste, sorte de cathédrale, élevée dans la première moitié du XVIIe siècle, est une construction assez habile, vu l'exiguïté du terrain. On remarque : les fresques du chœur, les deux grands tableaux de la *Prédication du saint* et de la *Danse d'Hérodiade*, de J.-B. Carlone; une belle *Assomption*, de Dominique Piola, mort jeune, le dernier et digne rejeton d'une famille de peintres génois, distinguée par ses talents pendant près de deux siècles, et quelques figures en bois du Maraggiano, le Phidias populaire de la rivière de Gênes.

La Madone *dell' Orto* est la plus vaste et la plus riche église de Chiavari. Si la façade de marbre, commencée en 1837, s'achève, elle sera une des premières de l'Italie. Le groupe des *Tentations de S. Antoine* est un curieux travail du Maraggiano.

L'église Saint-François, bien que gothique et modernisée, est de bonnes proportions. Le *saint* faisant un miracle, du peintre génois Vassallo, a été cru de Velasquez et il eut l'honneur d'être emporté à Paris.

La porte de la maison Garibaldi, ornée de sculptures de l'année 1442, est magnifique, et quelques statues de l'intérieur méritent d'être observées.

Le pont de bois, fait en 1810 par l'ingénieur français Lefebvre, parut si habilement construit qu'il fut donné comme modèle à l'École polytechnique.

Le bourg pittoresque de Rapallo, avec son torrent, son pont,

ses jardins, est situé sur le flanc escarpé d'une montagne à triple cime. Entre la seconde et la troisième cime, le sanctuaire de Notre-Dame de *Monte-Allegro* devient chaque année, le 2 juillet, pendant trois jours, le joyeux théâtre d'une fête populaire : une illumination générale brille sur la montagne et jusque sur la mer.

Le monastère de la Cervara, fondé en 1364 par l'archevêque de Gênes Guido, l'ami d'enfance de Pétrarque qui en a fait un portrait charmant dans une lettre à Boccace[1], devint la prison de François Ier lorsqu'il fut embarqué pour l'Espagne; quelques trappistes persécutés, obscurs successeurs de l'illustre vaincu de Pavie, y furent relégués sous l'Empire; depuis il a été abandonné, quoique le monde n'ait point manqué de nouvelles et grandes victimes des jeux de la fortune.

Ruta offre une admirable vue de Gênes, de son phare et de ses collines. L'église a un *Christ entre les deux larrons et à ses pieds la Vierge et Madeleine*, tableau plein d'expression et de vérité, dont les habitants sont fiers à juste titre, mais qui a été faussement attribué à Van Dyck.

L'église du bourg de Recco possède l'un des meilleurs tableaux de Valerio Castelli, très-habile peintre de l'école génoise.

Nervi a une assez belle église. On y voit le tombeau de M. Corvetto; une longue et élégante inscription de Gagliuffi donne jusqu'au portrait détaillé et rappelle l'honorable carrière de cet avocat génois, devenu ministre de France, homme adroit, ingénieux, spirituel, discerné par Napoléon, goûté par Louis XVIII, qui, malgré la difficulté des temps, rendit des services à notre patrie et développa de nouveau l'ancien génie financier des Italiens.

1. *Vellem Guidonem saltem meum Januensem archiepiscopum, et in illo pariter me vidisses, qui summa concordia voluntatum rerumque omnium ab infantia secum (cum illo) vixi, vidisses, mihi crede, hominem corpore licet invalidum animo sic valentem, ut vivacius nil vidisse te diceres, inque fragili et caduca domo, magnum hospitem habitare posse fatereris. Quid multis agam? vidisses quem quærimus, virum bonum nulla ni fallor, crebrum sed nulla ætate bonum rarius quam nostra. Sen.* Lib. v, ep. 1.

LIVRE VINGTIÈME.

GÊNES. — ROUTE DE NICE.

CHAPITRE PREMIER.

Aspect. — Port. — Matelots. — Port-Franc. — Bergamasques. — Douane. — Banque Saint-Georges. — Table de bronze. — Fiesque. — Vieux Môle. — Loge de' Banchi. — Arsenal. — *Rostrum*.

L'aspect de Gênes, avec son port, ses palais, ses terrasses, ses balcons de marbre blanc plantés d'orangers, véritables jardins suspendus, les remparts qui couronnent son vaste amphithéâtre, est vraiment superbe. Cette ville n'a que trois rues, et elle est une des plus belles du monde. C'est bien *la reale, la nobil città*, chantée poétiquement par le Tasse, satiriquement par Alfieri[1], et que madame de Staël disait bâtie pour un congrès de rois.

Il règne dans le port de Gênes une activité extraordinaire, et tandis que Venise se dépeuple et périt, son ancienne rivale, résidence de la cour pendant une partie de l'année, paraît florissante. On y bâtit de nouvelles maisons, et la population qui

1. *V.* le sonnet du Tasse: *Reale città, ch' appogi il nobil tergo. Rime*, part. IIa, 68, et le sonnet LXXVI d'Alfieri : *Nobil città, che delle Liguri onde*, qui se termine ainsi :

Tue ricchezze non spese, eppur corrotte,
Fan d' ignoranza un denso velo agli uni,
Superstizion tien gli altri; a tutti è notte,

vers énergiques qui ressemblent fort peu, quoique exprimant à peu près les mêmes idées, aux *Adieux de Gênes* de Montesquieu, boutade d'un homme de génie, tout à fait digne de Cotin.

était en 1812 de cent vingt-quatre mille âmes, s'élève maintenant à près de cent trente mille. L'ardeur, l'habileté, le courage des matelots du golfe de Gênes, *assuetumque malo Ligurem*, dont la population s'élève à plus de trente mille, sont extrêmes; leurs tartanes, petites embarcations grandes comme une chambre, sur lesquelles ils se lancent, pénètrent jusque dans les ports de l'Océan; et l'on annonça au mois d'octobre 1822 le retour à Gênes d'un équipage génois arrivé du Pérou en 93 jours. Cette hardie et laborieuse population, intéressante par ses mœurs, sa frugalité, son aisance, contraste d'une manière frappante avec celle de la plupart des autres contrées de l'Italie, et elle semble avoir conservé quelque chose de l'instinct navigateur des Italiens du XVe siècle[1].

Le service du Port-Franc, espèce de petite ville de mer, était toujours exclusivement réservé aux portefaix bergamasques; les autres simples portefaix en étaient sévèrement exclus. Bizarre aristocratie, singulière hérédité de charges que l'on ne s'attend guère à trouver là! Ces Bergamasques se recrutent dans les communes de Piazza et de Zugno, dans la vallée de Brembana, ainsi appelée du torrent de la Brembana, à l'ouest de la ville de Bergame, et dans les hameaux qui en dépendent; ils doivent par conséquent leur nom de Bergamasques à la province, et non à la ville de Bergame. La *compagnie* des portefaix bergamasques, connue sous le nom arabe de *caravana*, remonte à l'année 1340 et fut instituée par la Banque Saint-Georges; elle ne comptait alors que douze portefaix : le nombre s'en est par la suite fort accru; il s'est élevé jusqu'à celui de deux cent vingt, réduit à deux cents par un règlement du 20 mai 1832; avant l'interdiction portée par les patentes royales du 10 novembre 1823, les caravanas vendaient leurs charges à leurs compatriotes à des prix très-élevés. Les Bergamasques semblent d'ailleurs dignes de leur privilége par une réputation d'adresse et de probité qui, depuis près de cinq siècles, ne s'est point démentie.

1. *V.* liv. VII, chap. VI.

La grande salle Saint-Georges, au-dessus de la douane, d'une heureuse proportion et avec un comble en bois de sapin à la manière du pays, est ornée des statues poudreuses et négligées de ses fondateurs. Plusieurs des inscriptions peignent le patriotisme des patriciens génois; je lus au-dessous de la statue d'un J. Grillo, qu'il avait fait un legs pour soulager le peuple de la moitié de l'impôt sur le blé. La Banque Saint-Georges, véritable institution à la fois politique, fiscale et commerçante, qui posséda l'île de Corse, Sarzane et quelques autres villes de la rivière de Levant et de Ponent, fut comme la Compagnie des Indes du moyen âge; administrée en grande partie par les principaux du peuple, elle était, selon la remarque de Montesquieu, une voie indirecte pour le faire sortir de son anéantissement. L'histoire de cette banque fameuse, une des premières banques créées en Europe, qui remontait à l'année 1334, dont la suppression définitive est de 1815, semble presque l'histoire de Gênes. Un ancien groupe de marbre montre l'orgueilleuse puissance des Génois; il représente un griffon tenant dans ses serres un aigle, emblème de l'empereur Frédéric, et un renard, armes des Pisans, avec cette inscription :

Gryphus ut has angit
Sic hostes Genua frangit.

A l'une des salles de la Douane est un grand tableau de la *Vierge, de S. Jean-Baptiste et de S. Georges*, de Dominique Piola.

Au-dessus de la porte principale de la Douane, on voit suspendus quelques morceaux de la chaîne de fer qui fermait le port de Pise, conquis et emportés triomphalement par les Génois en 1290.

A l'ancien palais des Pères du Commun, aujourd'hui tribunal du commerce, est, au-dessus d'une porte, la table de bronze, avec une inscription de quarante-six lignes très-lisible, trouvée en 1506 par un paysan de la Polcevera, près de Gênes, vendue par lui à un chaudronnier et heureusement rachetée par le sénat. L'inscription concerne une sentence rendue, l'an 637 de

la fondation de Rome, par deux jurisconsultes romains, au sujet de quelques différends entre les habitants de Gênes et ceux de Langasco, de Voltaggio et de Polcevera ; elle prouve l'ancienne suprématie des Génois sur les pays limitrophes. Ce monument, l'un des mieux conservés de l'Italie, savamment illustré par M. Jérôme Serra, serait plus à sa place dans un cabinet de médailles que dans l'endroit incommode où l'on a bien de la peine à l'examiner. Un plan topographique de Gênes en 1164 montre les murailles, les tours occupées, soit par les Guelfes, soit par les Gibelins, au milieu des guerres civiles et domestiques du moyen âge.

L'enceinte, maintenant desséchée, et qui sert de bagne à environ sept cents galériens, était l'ancien arsenal de la république, où furent construites et d'où furent lancées ces fameuses galères qui firent sa gloire. Près de là est la Darse, dans laquelle périt, englouti par le poids de son armure, le brillant Fiesque, justifié ingénieusement et loué presque sans réserve par Bandello[1], et dont l'entreprise aventureuse devait charmer la jeune imagination de Retz, qui l'a racontée avec le même génie qu'il eût mis à la conduire. Lorsqu'on lit la *Conjuration de Fiesque*, par le cardinal de Retz (ouvrage prodigieux si l'on songe que l'auteur n'avait que dix-sept ans lorsqu'il l'écrivit), on sent plus encore l'émule du héros que son historien[2].

La porte du vieux môle, imposante et solide fortification de Galéas Alessi qui a enrichi Gênes de ses meilleurs travaux, a du côté de la mer la belle inscription de Bonfadio :

Aucta ex S. C. Mole
Extructaq. porta
Propugnaculo munita
Urbem cingebant mœnibus
Quacumq. alluitur mari
Anno MDLIII.

La Loge des Banquiers (*de' Banchi*) est une savante et éco-

1. *Nov. Part. IIa, xxxviij.*

2. Le récit de la conspiration de Fiesque, liv. IV des *Annales de Gênes*, de Bonfadio, est aussi un très-beau morceau historique.

nomique construction de Galéas Alessi, que la hardiesse du comble, formé de simples mâts de navires, a fait appeler par les Génois *un bel azardo*, comme si ces hasards-là n'arrivaient point ordinairement aux habiles.

L'ancien couvent du Saint-Esprit, devenu un vaste arsenal, conserve une proue antique (*rostrum*). Le pilotage des anciens est trop inférieur à la gloire maritime des modernes pour donner quelque intérêt à ce débris; il serait toutefois respectable s'il provenait, comme on l'a dit, d'un de ces navires liguriens qui combattirent Magon, frère d'Annibal[1], et succombèrent en défendant leur pays. Un canon de cuir et de bois, pris sur les Vénitiens au siége de Chiozza en 1379, lorsque Gênes, par une de ces haines de républiques, plus implacables que l'inimitié des rois, crut témérairement pouvoir anéantir sa rivale, est donné comme le premier qui ait été fabriqué après l'invention de la poudre. L'incertitude qui règne sur le premier usage du canon peut rendre cette tradition très-suspecte : mais ce canon est toujours très-ancien; car les premiers dont on s'est servi étaient dans cette forme et cerclés de fer[2]. Je n'ai retrouvé qu'une seule des trente-deux cuirasses de femmes, portées en 1301 par de nobles croisées génoises; les autres avaient été, en 1815, vendues dans la rue, par les Anglais, comme de la vieille ferraille. L'unique cuirasse échappée à ce honteux encan ne me parut point offrir un contour très-sensible.

1. Tit. Liv. *Lib. XXVIII, XLVI.*

2. *V.* l'*Histoire du Corps du Génie*, par M. Allent, Remarques 1-6 et 2-7; et son *Précis des Institutions militaires en France*. Le cav. Venturi (*Storia dell' Origine e de' primi progressi delle moderne artiglierie*. Milan, 1816.) fait remonter jusque vers 1330 l'emploi du canon, dont Pétrarque parle dans son traité *De remediis utriusque fortunæ*, comme déjà commun.

CHAPITRE II.

Palais Ducal; — Royal. — Madeleine, de Paul Véronèse. — Buste de Vitellius. — Palais Balbi (Povera); — Philippe Durazzo; — Brignole (Rosso); — Tursi-Doria; — Serra. — Salon. — Palais Spinola (Ferdinand); — Carega; — Lercari; — Cataneo; — Negroni; — Spinola (Maximilien). — M. le marquis J.-C. di Negro. — Palais Pallavicini; — Spinola (Jean-Baptiste).

Le Palais Ducal, le plus vaste de Gênes, l'ancienne résidence des doges, aujourd'hui occupé par le sénat de la ville et diverses administrations, est d'une disposition grandiose, et son habile reconstruction en 1778 montre le talent de l'architecte génois Cantone auquel il avait été prescrit, par excès de précaution contre un nouvel incendie, de ne point employer de bois. Le système de construction de la voûte n'est pas moins ingénieux que celui de la loge *de' Banchi :* le premier est un modèle de solidité, le second de légèreté. Les statues de l'immense salle consacrées aux hommes qui avaient bien mérité de la république, dont la dernière était celle érigée par le sénat au duc de Richelieu, et si agréablement célébrée par Voltaire :

Je la verrai cette statue
Que Gêne élève justement
Au héros qui l'a défendue:

ces patriotiques statues furent brisées par les démagogues de 1797; elles ont été remplacées par des statues provisoires encore debout, représentant les Sciences et les Vertus, statues de paille, couvertes de percale, improvisées pour le bal offert par la ville à Napoléon, lors des fêtes pompeuses qui accompagnèrent la perte de la liberté génoise. Il est fâcheux que dans cette circonstance les Italiens n'aient point conservé leur usage de prendre des personnages vivants pour suppléer aux statues, ainsi qu'il se pratiqua lors des cérémonies du couronnement de Léon X, où l'on vit une nymphe débiter de sa niche une pièce en son honneur. Il était d'usage à Rome, à cette époque, de

placer dans les églises de pareilles figures au lieu de statues, lors de certaines solennités et particulièrement aux canonisations de saints. Ces figures devaient assez ressembler aux tableaux vivants dont la mode, venue d'Allemagne, se soutint un hiver, il y a quelques années, dans les salons de Paris, et qui furent exécutés par les plus jolies femmes. Les grandes peintures de cette salle et de la salle attenante, vantées à Gênes, sont médiocres, sans célébrité, et n'en méritent point.

Le magnifique palais Marcel Durazzo, aujourd'hui le palais du Roi, dont les deux grands escaliers de marbre blanc, à droite et à gauche du vestibule, sont de Charles Fontaña; ce palais est le seul de Gênes dans lequel les voitures peuvent entrer et tourner avec facilité, car on ne se servait autrefois, dans cette capitale, que de chaises à porteur. Les premiers chefs-d'œuvre de la peinture le décorent, ainsi que plusieurs autres palais de Gênes, riche et commerçante cité, place de guerre redoutable, et qui n'est peut-être pas assez appréciée sous le rapport de l'art. On distingue au Palais Royal, de Paul Véronèse : l'*Olinde et Sophronie,* tableau brillant de coloris, plein de mouvement et d'intérêt; l'admirable *Madeleine aux pieds du Christ,* peut-être le chef-d'œuvre de ce grand maître; de Van Dyck : un portrait habillé à l'espagnole, d'une belle couleur; un bon portrait de *Catherine Durazzo;* une *Ste Famille;* du Cappuccino : un *portrait d'évêque,* demi-figure dont la tête et les mains sont remarquables; de Dominique Parodi, habile peintre génois du XVII[e] siècle : les peintures et dorures en clair-obscur de la galerie, imitant des bas-reliefs, composition philosophique expliquée par un quatrain latin, représentant la chute des grands empires de l'antiquité, des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains, avec les portraits de Darius, de Sardanapale, de Ptolémée et d'Augustule soutenus par des Sirènes; d'Albert Durer : la *Confirmation donnée devant un roi de France,* beau tableau; d'Holbein : un portrait excellent d'Anne Boleyn, maigre, rousse, mais merveilleusement costumée; de Michel-Ange de Caravage : *S. Pierre reniant Jésus-Christ;* le *Christ mort*, très-vigoureux d'effet et d'exécution; de Carlo Dolci : une tête de la

Vierge, une autre du *Sauveur,* ouvrages d'un extrême fini, de ce Van der Werf italien, fort ordinaires de dessin; d'Ange Rossi, peintre génois facétieux, élève de Dominique Parodi : un *Satyre suçant une grappe de raisin;* de Rubens : *Junon attachant les yeux d'Argus aux queues de ses paons*, excellent ouvrage; du Titien : une belle *Nativité;* et à la chapelle, un *Christ portant sa croix;* du vieux Palma : la *Vierge, S. Jean-Baptiste et Ste Marie Madeleine,* tableau charmant de couleur et de naïveté. Le buste antique de *Vitellius,* en granit, est, après la Madeleine, la seconde merveille de ce palais, et Jules Romain n'a pu trouver de meilleur modèle que cette tête d'empereur, pour peindre le Satyre de sa Bacchanale.

Le palais Balbi (Povera) se distingue par la proportion de ses portiques, la richesse de sa nymphée qui aboutit à un jardin de grands orangers en pleine terre, d'un effet ravissant.

Le monumental palais Philippe Durazzo, du dessin de Barthélemy Bianco, lombard, fut augmenté par l'architecte génois Tagliafico auquel on doit le riche escalier de marbre blanc, mais assez mal placé. Les tableaux les plus remarquables sont : une *Madeleine* du Titien donnée, quoique la chose soit assez difficile à prouver, comme l'original de celle du palais Barbarigo [1]; une *Charité romaine; S. Eustache;* une gracieuse *Cléopâtre,* très-habilement peinte; un *Enfant dormant,* tableau ovale, plein de charme, quoique le sujet pût comporter plus de naïveté, du Guide; *Agar, Samuel* et l'*Ange,* du Grechetto, peintre génois, du XVIIe siècle, qui dut à la propriété et à l'agrément de sa couleur son élégant surnom; le *Mariage de Ste Catherine,* de Paul Véronèse; un *Portrait d'Hippolyte Durazzo,* empâté avec grâce et parfait, de Rigaud; le *Parnasse,* bonne fresque au plafond, de Jérôme Piola; le *Christ apparaissant à la Vierge;* la *Mort d'Adonis*, tableau en petites figures, d'une excellente composition; un *S. Sébastien,* du Dominiquin; le jeune *Tobie;* un *Enfant habillé de blanc; Deux garçons et une petite fille*, portraits de la famille Durazzo, habillés à l'espagnole,

1. *V.* liv. VI, chap. IX.

d'une belle exécution et d'une grande finesse de ton, de Van Dyck; un très-beau, un vivant *Portrait de Philippe IV*, roi d'Espagne, de Rubens; un *Philosophe pleurant*, vrai, mais sans élévation et d'un dessin ordinaire; *Héraclite et Démocrite*, tableaux caravagesques, de l'Espagnolet.

Le palais Brignole (*Rosso*) a de grands portiques d'une belle proportion. La galerie est une des premières de Gênes. On distingue, du Titien : une *demi-figure d'Homme à barbe blanche et à manches fourrées;* un *Portrait de jeune homme avec habit fourré;* de Pâris Bordone : une *demi-figure d'Homme à barbe noire et à manches rouges;* un *Buste* tenant un papier à la main, d'une grande finesse de ton; la *Vierge, S. Joseph, S. Jérôme, Ste Catherine et plusieurs anges*, d'une très-belle couleur; un *Portrait de jeune homme avec pelisse;* une *demi-figure d'Homme à barbe et à pelisse blanches;* une *Femme avec habillement brodé;* de Van Dyck : deux demi-figures, le *Père* et le *Fils;* le grand *Portrait équestre du marquis Antoine-Jules Brignole*, fils d'un doge, ambassadeur près de Philippe IV, depuis prêtre, écrivain satirique et comique, jésuite et prédicateur; le *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*, dont la figure du Christ montre un mélange de dignité et de malice qui semble condamner les abus futurs de la puissance sacerdotale; le *Portrait de madame Sale-Brignole;* un *Portrait d'homme debout, habillé à l'espagnole;* d'Albert Durer : une *Tête* avec inscription, très-bien dessinée; du Guerchin : le *Christ chassant les vendeurs du Temple;* un *Caton qui se tue*, sans noblesse; la *Vierge sur un trône, et S. Jean-Baptiste, S. Jean, et S. Barthélemy;* de Michel-Ange de Caravage : la *Résurrection de Lazare*, d'un bel effet; du Guide : un *S. Sébastien*, demi-figure; du Cappuccino : un *S. Thomas* dont le coloris naturel, énergique, harmonieux, abat, dit Lanzi, le coloris, quoique très-bon, des autres tableaux de sa pièce; de Louis Carrache : l'*Annonciation;* du vieux Palma : une *Adoration des mages*, pleine de grâce et de naïveté; de Paul Véronèse : la *Judith* dont l'expression de modestie et de fermeté fait oublier le costume vénitien, tableau d'une vigueur d'effet remarquable chez ce maître; une *Femme*, dite la *Nourrice de*

Van Dyck, assise sur une chaise, tout de son long, et tenant comme avec effort un bouquet, figure très-naturelle et très-gaie; de l'Espagnolet : un *Philosophe avec un papier à la main;* de Pellegro Piola, peintre génois d'une haute espérance, assassiné à vingt-trois ans dans un guet-apens, par des rivaux jaloux du succès populaire qu'obtenait sa *Madone* encore exposée dans la rue des Orfévres, nouvelle victime de ces violentes inimitiés d'artistes dont il a été parlé [1] : *Ste Ursule*; une gracieuse *Ste Famille;* d'Holbein : une *Femme avec une fleur à la main;* de Léonard de Vinci : une demi-figure ovale de *S. Jean-Baptiste;* de Rubens : un *Portrait d'homme*, en noir; son portrait avec sa femme, très-beau tableau; du Dominiquin : *S Roch priant pour la cessation de la peste,* vrai, pathétique, bien composé; du Corrège : l'*Assomption ;* de Carlo Dolci : le *Christ au jardin des olives,* qui a les qualités et les défauts ordinaires de ce peintre. Plusieurs portraits agréables sont de Rigaud et de Largillière, mais ils pâlissent à côté des portraits du Titien, de Paul Véronèse, de Rubens, de Van Dyck, de Pâris Bordone, qui enrichissent cette admirable galerie.

L'ancien palais Tursi-Doria, maintenant propriété royale, le plus bel ornement de la rue Neuve, présente une disposition remarquable, un rare caractère de solidité, et il doit être regardé comme l'un des édifices les plus grandioses et les mieux assis de l'Italie; mais on pourrait souhaiter, comme dans la plupart des palais de Gênes, plus de pureté dans les détails.

Le palais Serra, médiocre sous le rapport de l'art et mauvais de construction, est célèbre par son salon du premier étage, si vanté pendant le dernier siècle, et surnommé par M. le président Dupaty, le *Palais du Soleil,* mais dont la décoration dans laquelle il y a véritablement abus de glaces comme ornement, se distingue plutôt par la richesse que par le goût. On dit qu'un million a été consacré à ce brillant colifichet, monument de faste et de luxe bien plus que de vraie magnificence.

L'ancien palais Grimaldi, aujourd'hui Spinola (Ferdinand),

1. *V.* liv. XIII, chap. VII.

un de ces beaux palais de la rue Neuve bâtie presque entièrement par Galéas Alessi, rappelle, par son caractère de grandeur et de simplicité, les meilleurs palais de Rome. Le vestibule est vaste ; la galerie donnant entrée à la cour ainsi qu'à l'escalier, magnifique, et la nymphée qui termine le fond de la cour, ainsi que la cour du premier étage, sont du plus bel effet. La galerie a de bons tableaux : un *Portrait équestre;* une *Tête,* de Van Dyck; une *Vénus,* crue du Titien ; une *Vierge avec l'enfant Jésus,* très-jolie, de Jean Bellini ; *Trois enfants,* dans le style du Parmesan.

Le palais Carega, du dessin de Galéas Alessi, bâti sur un étroit espace, ne le cède ni en richesse ni en beauté aux plus considérables de Gênes. Les fresques de la voûte du vestibule, de Castello le Bergamasque, forment une brillante décoration. Deux chefs-d'œuvre, l'*Adoration des mages,* de Paul Véronèse; une demi-figure d'Hérodiade *portant la tête de S. Jean-Baptiste,* mélange horrible de grâce et de crime, du Titien, ont toutes les qualités de ces grands maîtres.

Le palais Lercari-Imperiale passe pour l'un des ouvrages les plus harmonieux, les plus pittoresques, de Galéas Alessi. L'original et sévère soubassement forme un agréable contraste avec l'élégante galerie à colonnes ioniques du premier étage. De charmantes arabesques ornent la voûte de l'escalier et furent exécutées sous la direction de Galéas Alessi par Thadée Carlone, excellent peintre à fresque génois, du XVIIe siècle.

Le palais Grillo-Cataneo a de nombreuses peintures des meilleurs maîtres : un *Portrait de femme assise,* demi-figure, de Rubens ; un grand tableau du *Christ chassant les vendeurs du Temple,* très-vanté, un de ces éternels chefs-d'œuvre de Salvator Rosa, des galeries d'Italie, chefs-d'œuvre qui ne sont le plus souvent, comme celui-ci, que des ouvrages fort ordinaires ; une *Ste Agnès,* d'André del Sarto ; un petit *Portrait d'Esclavon,* de Jean Bellini, *S. Joseph et le petit S. Jean adorant le Sauveur,* dit de Raphaël ; *Luther et sa maîtresse,* de Pâris Bordone, tableau d'une belle couleur et d'une expression singulière : Luther serre la main de sa Dorothée qui porte un collier d'or, des ba-

gues et toute la lourde parure du temps, et il pose l'autre main sur son épaule, en lui lançant un regard plutôt sérieux que passionné, et qui est moins un regard d'amant que de théologien.

Le palais Negroni, bien disposé, et dont la nymphée au fond de la cour est d'un effet charmant, a peut-être la salle la mieux peinte de Gênes, composition poétique, consacrée à célébrer les vertus et la gloire de la famille Negroni, et le meilleur ouvrage de Dominique Parodi.

Le palais Spinola (Maximilien) se distingue par l'heureuse proportion des portiques de la cour, l'originalité de ses voûtes en arcs de cloître et la salle du premier étage, peinte à dix-huit ans par Luc Cambiaso, habile et précoce artiste génois du XVIe siècle, d'un talent hardi et fécond, qui travaillait avec deux pinceaux, mais dont le bon temps n'a duré qu'une douzaine d'années.

J'ai visité l'asile charmant et pittoresque de M. le marquis Jean-Charles di Negro, véritable modèle de cette obligeance, de cette bonne grâce italienne envers les étrangers, qui jamais ne seront assez louées. Le jardin, visité par le pape, l'empereur d'Autriche et les rois de Sardaigne et de Naples, était digne de ces honneurs moins par sa merveilleuse situation, sa bibliothèque, ses plantes exotiques, que par les talents et le caractère de son aimable possesseur, amant passionné des beaux-arts, improvisateur distingué et auteur d'un *Petit Carême* très-estimé, en terzines.

Parmi les nombreux tableaux de la galerie du riche palais Pallavicini, on remarque : un grand *Mucius Scævola,* du Guerchin; un *Coriolan,* de Van Dyck, d'une riche couleur, mais dont le style ne convient pas au sujet; la *Vierge alla colonna,* de Raphaël, qui n'est point, comme on l'a dit, une imitation de sa *Madonna della grotta,* car toutes les têtes de Vierges de Raphaël ont pour l'observateur attentif une physionomie particulière qui tient le plus souvent à une nuance très-délicate.

Le palais Spinola (Jean-Baptiste) offre parmi plusieurs ouvrages de peintres célèbres : une *Femme allaitant un enfant,*

une autre couchée et deux hommes, d'Annibal Carrache, et l'un de ces beaux mais monotones *S. Sébastien* du Guide, sujet à la mode de son temps, car il n'est guère de galerie un peu distinguée qui ne puisse se vanter de posséder son S. Sébastien.

CHAPITRE III.

Palais d'André Doria. — Peintures de Perino del Vaga. — Treille. — Rœdan. — Grotte. — Phare. — Scoglietto. — Palais Pallavicini (delle Peschiere); — Sauli.

Le royal palais d'André Doria, de l'architecture du frère Montorsoli, appelé par lui de Rome, a sous l'entablement des croisées une longue et caractéristique inscription d'une seule ligne, qui rappelle comment son illustre fondateur fut amiral du pape, de Charles-Quint, de François Ier et de sa patrie [1], homme extraordinaire dont l'alliance était recherchée par les plus grands princes, qui avait défait les Maures et les Turcs avec ses propres galères et qui est à lui seul comme une puissance. La médiocre statue du vieil amiral, en Neptune, se voit au milieu des jardins qui bordent le rivage ; mais sa moustache romantique du XVe siècle contraste bizarrement avec la nudité et les attributs classiques du dieu des mers. La porte est du dessin de Perino del Vaga, élève de Raphaël, qui, échappé sans ressources du sac de Rome, fut généreusement accueilli par Doria, et dont les plus beaux ouvrages décorent le palais. Tels sont les stucs, les grotesques du vestibule qui rappellent les loges du Vatican, auxquelles Perino del Vaga avait travaillé ; *des petits Enfants*, l'*Horatius Coclès*, le *Scævola* et trois autres sujets de l'histoire romaine, dignes de Raphaël pour l'invention et la composition, et le plafond de la *Guerre des Géants*, com-

1. *Divino munere Andreas Doria Cevæ F. S. R. ecclesiæ, Caroli imperatoris catholici maximi et invinctissimi, Francisci primi Francorum regis, et patriæ classis triremium IIII. Præfectus ut maximo labore jam fesso corpore honesto otio quiesceret Ædes sibi et successoribus instauravit MDXXVIIII.*

parable presque aux fresques de la Farnesine. La treille, vis-à-vis et au-dessus du palais, devait jadis former à la fois la plus charmante et la plus magnifique des terrasses italiennes. Elle est maintenant négligée comme le reste de cette superbe demeure. Le mausolée de Rœdan, le chien donné par Charles-Quint à André Doria, est à peu près enfoui. Il avait été mis au pied de la statue colossale de Jupiter, afin que le grand Rœdan, comme le dit sa bizarre épitaphe, ne cessât point, même après sa mort, de garder un prince. Doria revint toujours triomphant dans sa patrie, et son chien, si magnifiquement enterré, ne peut avoir le mérite de celui d'Ulysse qu'un poëte français, malgré l'étiquette de notre scène, a su y peindre heureusement en quatre mots :

> Ai-je encor des amis. . . . .
> Un seul m'était resté, NON PARMI LES HUMAINS.

A peu de distance du Jupiter est la Grotte, du dessin de Galéas Alessi, brillante construction de marbre blanc, formant terrasse, qui complète si bien le jardin et domine la mer.

Le *Scoglietto*, villa d'une architecture ordinaire, est singulièrement agréable par ses terrasses, ses grottes, ses cascades, ses bosquets d'orangers, de citronniers, de grenadiers, son bois de pins et surtout sa situation au-dessus de la mer. Au sommet du jardin, je trouvai, dans un joli pavillon, une collection encadrée des portraits gravés des membres de l'Assemblée constituante, bizarre décoration de ce paisible et riant asile.

Il est curieux de monter au phare, appelé à Gênes la Lanterne, pittoresque construction jetée sur un rocher élevé qui lui sert de base et d'où l'on découvre le plus magnifique horizon.

Le palais Pallavicini, dit des *Peschiere*, à cause de la quantité de ses fontaines, est d'une sage et élégante architecture de Galéas Alessi, et sa position, la charmante grotte du jardin, le rendent un des plus remarquables de Gênes. On a prétendu qu'il avait été habité par Cromwell, mais rien de plus incertain que cette tradition.

Le palais Sauli, chef-d'œuvre de Galéas Alessi, jadis l'un des

plus nobles, l'un des plus riches, non-seulement de Gênes, mais de l'Italie entière, dont toutes les colonnes sont de marbre blanc et d'un seul morceau, est maintenant abandonné et presque en ruine.

CHAPITRE IV.

Albaro. — Villa Giustiniani. — Palais Imperiale. — Paradiso. — Promenades. — Remparts. — Aqueduc.

De superbes villa couvrent la riante colline d'Albaro. La villa Giustiniani, de Galéas Alessi, ne paraît point du dessin de son maître Michel-Ange, ainsi qu'on l'a prétendu. L'anti-salle en manière de *loggia* passe pour la plus exquise production d'Alessi. Cette villa a quelques antiques, parmi lesquelles une statue d'*Isis* de granit oriental, très-rare.

Le palais *Imperiale* offre un *Enlèvement des Sabines*, noble et vive composition, une des meilleures de Luc Cambiaso. Un membre de cette famille, Michel Imperiale, se fit remarquer dans le dernier siècle par la bizarrerie, par la folie de sa conduite et de ses opinions. C'est ainsi qu'après avoir combattu par des arguments théologiques la damnation de Judas, il légua quelques sommes afin de faire dire des messes pour le salut de son âme.

Le palais Saluzzi, dit le *Paradiso*, a de bonnes fresques de Tavarone, peintre génois du XVI[e] siècle, compagnon de voyage et de travaux de Luc Cambiaso dont il parvint presque à posséder la manière. Ce palais fut habité par lord Byron ; c'est de là qu'il partit pour la Grèce, qu'il y revint un moment après avoir été, faute de vent, retenu tout un jour à la vue de Gênes, et qu'il éprouva le pressentiment de sa prochaine et glorieuse fin. Ayant témoigné le désir de revoir son palais, il s'y rendit accompagné du seul comte Gamba. « Sa conversation, dit ce « dernier, prit un tour mélancolique; il parla beaucoup de sa « vie passée et de l'incertitude de l'avenir. Où serons-nous ,

« disait-il, dans un an? C'était, ajoute son ami, comme une « triste prophétie ; car le même jour du même mois, l'année « d'après, il était descendu dans la tombe de ses ancêtres. »

Si les deux ou trois promenades publiques de Gênes, telles que l'*Acqua verde* et l'*Acqua sola*, sont médiocres, le tour des grandes fortifications est une des plus belles promenades de toute l'Italie. Cette superbe côte de Gênes n'a point à la vérité les souvenirs poétiques et littéraires du golfe de Naples, mais elle intéresse par les souvenirs et les exploits français qu'elle rappelle : Boufiers, Richelieu, Masséna, y apparaissent comme les représentants de l'ancienne et de la nouvelle gloire militaire de la France. Parmi les divers objets que l'on rencontre est un long bout de l'aqueduc qui, de six lieues, amène l'eau dans les différentes parties de la ville et jusqu'aux derniers étages de chaque maison ; un de ces étonnants et utiles travaux du moyen âge commencé en 1278 et terminé en 1335.

CHAPITRE V.

Université. — Bibliothèque. — Bibliothèque Berio.

Le palais de l'Université, avec ses portiques, ses colonnes, ses escaliers de marbre d'une blancheur éclatante, a plutôt l'air d'un palais de l'Orient que d'un collége. Il est impossible de n'être point frappé des magiques effets produits par l'heureuse répartition et la vivacité de la lumière. Les salles des divers cours sont ornées de tableaux, dont plusieurs appartiennent aux meilleurs maîtres génois. A la grande salle, peinte à fresque par André Carlone, est une *Circoncision*, du Sarzane ; les statues de la *Foi*, de l'*Espérance*, de la *Charité*, de la *Justice* et de deux autres Vertus, sont de Jean Bologne. Les études de l'Université, malencontreusement réorganisée en 1816, ces études autrefois excellentes et qui avaient repris leur ancien lustre sous l'administration française, ne paraissaient guère répondre à tant de luxe, malgré le mérite de quelques profes-

seurs. On distinguait M. Viviani, professeur de botanique, célèbre en Europe par ses ouvrages, et particulièrement par sa *Flore de la Libye et de la Cyrénaïque*, et le professeur de chimie M. Joseph Mojon dont la modestie égale les talents et qui a véritablement découvert le premier l'électro-magnétisme, science complétée depuis par les recherches de MM. Ampère, Arago, Biot, Davy, Savary, Faraday et Nobili. Le nombre des étudiants ne s'élève qu'à environ quatre cents, et il doit paraître peu considérable pour une ville aussi peuplée que Gênes.

La bibliothèque, formée principalement de l'ancien fonds de la bibliothèque des jésuites et des carmes, et dans laquelle la théologie domine un peu trop, compte quarante-cinq mille volumes. Parmi les manuscrits qui sont en petit nombre, est un *Quinte-Curce* du XVe siècle, traduit en français par « honnourable et noble homme Vasque de Lucène, portugallois, » beau manuscrit peu rare, dédié à Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, avec des miniatures représentant les actions d'Alexandre. Il y a aussi quelques manuscrits chinois et d'autres en caractères africains et arabes.

La bibliothèque Berio, présent d'un particulier à la ville, compte quinze mille volumes et quinze cents manuscrits, ces derniers relatifs principalement à l'histoire de Gênes. Une *Cité de Dieu*, en italien, de 1472, a été transcrite à merveille par une sœur Véronique, du couvent du Saint-Esprit de Vérone. Une *Histoire de Venise*, non imprimée, de 1480, est indiquée par Tiraboschi. Un *Missel* du cardinal de Médicis, de 1533, a une inscription de sa main. Le bibliothécaire, le P. Valentin Manfredi, carme déchaussé, ancien missionnaire à la côte de Malabar, semble vivre dans sa bibliothèque, ouverte l'hiver quelques heures du soir, et qui me parut à cette heure assez fréquentée.

CHAPITRE VI.

Théâtre del Falcone; — Saint-Augustin ; — Carlo Felice.

Parmi plusieurs autres pièces, je vis représenter au théâtre *del Falcone* qui tient au palais du Roi et dont S. M. Charles-Félix était le spectateur le plus assidu, une des *Hircana* de Goldoni, bien jouée par madame Polvaro-Caroletta. Malgré le succès qu'obtint dans le temps cette trilogie et tout le bien qu'en dit Goldoni dans ses *Mémoires*, la pièce me parut fausse, froide, ennuyeuse, comme la plupart des sujets persans mis au théâtre.

On jouait au théâtre Saint-Augustin le *Polynice* d'Alfieri, tragédie si antique, si terrible. Les acteurs, quoique assez médiocres, furent très-applaudis, et ils ne se montrèrent pas moins touchés des bontés du public que dans les autres salles d'Italie [1]. C'était quelque chose de plaisant que de voir ces frères ennemis s'apaiser à propos pour faire leurs révérences de remercîment, ou bien, après être sortis pleins de fureur, reparaître tout à coup sur la scène d'un air calme et solennel, afin de saluer respectueusement le parterre. Toute cette reconnaissance, toutes ces politesses semblaient encore plus ridicules avec l'absence du chant et de la musique. Il arrive aussi que ces rappels des acteurs ont lieu plusieurs fois de suite ; j'ai vu à Livourne, en 1834, Cosselli, Dupré et madame Ungher, qui chantaient la *Parisina* de Donizetti, rappelés ensemble successivement jusqu'à cinq fois. Il est vrai que ce délire était une espèce de réaction contre le *Matrimonio secreto* et Lablache qui avaient déplu la veille à ce public. Le délicieux chef-d'œuvre de Cimarosa avait tellement fait *fiasco* ce jour-là qu'on n'osa point le remontrer et qu'il fut remplacé par le Barbier de Séville.

Le théâtre *Carlo Felice*, exécuté de 1826 à 1828, est, après la Scala et Saint-Charles, le plus vaste de l'Italie. Les colonnes,

1. *V.* liv. III, chap. XVII.

les escaliers principaux sont en marbre blanc de Carrare. Malgré sa grande disposition et la richesse des matériaux, l'architecture ne semble ni très-noble ni très-pure, et elle n'a point cette sorte de légèreté et d'élégance qui convient à une salle d'opéra.

CHAPITRE VII.

Saint-Laurent. — Sacro Catino. — Bonfadio. — Saint-Syr. — Annonciade. — Saint-Ambroise. — L'Assomption de Carignan. — Statues du Puget. — Pont. — Tombeau d'André Doria. — Des Vierges du Guide. — Sainte-Marie-de-la-Consolation.

L'église Saint-Laurent, une des belles cathédrales de l'Italie, remarquable par l'architecture gothique de sa façade, fut judicieusement restaurée par Galéas Alessi auquel on doit la reconstruction du chœur, l'hémicycle et la coupole. Les fresques de la voûte du chœur et particulièrement le *Martyre du Saint* passent pour le meilleur ouvrage public de Tavarone. La riche chapelle Saint-Jean-Baptiste a six statues de Matthieu Civitali, parmi lesquelles l'*Abraham*, remarquable par le vêtement et une sorte de grandiose ; la *Vierge* et le *S. Précurseur* sont de Contucci da Sansavino ; l'autel, commencé par Jacques della Porta, fut admirablement terminé par son habile neveu Guillaume.

Le fameux *Sacro Catino* est retourné à la cathédrale. Il était à raccommoder chez un ouvrier où je l'ai vu, car il fut cassé, et un morceau même s'est perdu dans le trajet de Turin à Gènes. Quoique privé de ses honneurs, de ses gardes, de son mystère[1],

1. Le *Sacro Catino* était autrefois gardé dans une armoire de fer de la sacristie, dont le doyen seul avait la clef; on ne l'exposait aux regards qu'une fois l'an ; il était alors placé dans un endroit élevé, un prélat le tenait dans ses mains par un cordon ; autour étaient rangés les chevaliers *Clavigeri*, auxquels la garde en était confiée. Une loi de 1476 punissait même de mort, dans certains cas, ceux qui toucheraient le *Sacro Catino* avec de l'or, de l'argent, des pierres, du corail, ou quelque autre matière : « Afin, disait cette loi, d'empêcher les curieux « et les incrédules de faire un examen pendant lequel le *Catino* eût pu souffrir « quelque atteinte ou même être cassé, ce qui serait une perte irréparable pour

le *Sacro Catino* m'a inspiré une sorte de respect, et j'ai trouvé bien froids les lazzis philosophiques dont le poursuit lady Morgan. Eh qu'importe qu'au lieu d'être d'émeraude, le *Sacro Catino* ne soit plus que de verre de couleur! qu'il n'ait jamais été donné à Salomon par la reine de Saba, ou qu'il n'ait point servi à Notre-Seigneur pour la cène! Ce plat de verre ne rappelle pas moins la foi et la bravoure de ces Génois, vainqueurs de Césarée, qui en firent la conquête, de ces républicains chrétiens du moyen âge, qui, après avoir reçu la communion, escaladèrent les remparts de la ville avec les seules échelles de leurs galères, sans attendre les machines de siége; il me semblait entendre cet évêque de Pise, Daimbert, guerrier et prophète, haranguant les croisés la veille de la bataille et leur promettant la victoire au nom de Jésus-Christ; je croyais voir ce consul génois arrivé le premier sur la brèche et s'y défendant seul l'épée à la main comme un autre Alexandre. Ces souvenirs de gloire, de religion, de liberté, suffisaient à mon âme, et je n'en demandais point d'autres.

Bonfadio, dont la condamnation injuste ou méritée paraît encore un mystère [1], voulut être enterré à Saint-Laurent, ainsi qu'on le voit par la lettre courte, poétique et touchante, adressée au moment de mourir à l'un de ses impuissants protecteurs, et

« la république de Gênes. » M. de La Condamine, emporté à la fois par sa curiosité naturelle, si indiscrète comme on sait, et par sa curiosité de savant, avait caché un diamant sous la manche de son habit, lorsqu'il examina le *Sacro Catino*, afin de le rayer et d'éprouver sa dureté; mais le moine qui le lui montrait s'en aperçut, et releva à temps le *Sacro Catino*, heureusement pour lui qui se serait fort mal tiré d'affaire, et pour M. de La Condamine, qui probablement avait oublié la loi de 1476. Il paraît toutefois que, malgré les observations de M. de La Condamine, qui avait remarqué dans le *Sacro Catino* des bulles telles qu'on en voit dans le verre fondu, il conserva assez longtemps sa réputation d'émeraude, puisque des Juifs avancèrent, m'a-t-on dit, plusieurs millions sur ce gage lors du dernier siége; créance bizarre qui sans doute aura été liquidée à la façon de la République.

1. Ginguené, article Bonfadio de la *Biographie*, n'hésite point, d'après Tiraboschi, à le regarder comme coupable du vice pour lequel il fut brûlé, après avoir obtenu par grâce d'être décapité auparavant, tandis qu'il combat avec d'assez bonnes raisons l'opinion de Tiraboschi dans l'*Histoire littéraire d'Italie*, t. VIII, p. 328 et suiv.

qui mieux que toutes les dissertations semble prouver son innocence : *Mi pesa il morir, perchè non mi pare di meritar tanto : e pur m' acqueto del voler d' Iddio; e mi pesa ancora, perchè moro ingrato, non potendo render segno a tanti onorati Gentiluomini, che per me hanno sudato, ed angustiato, e massimamente V. S. del grato animo mio... Seppelliranno il corpo mio in S. Lorenzo; e se da quel mondo di là, si potrà dar qualche amico segno senza spavento, lo farò. Restate tutti felici.*

L'ancienne église Saint-Syr, primitive cathédrale de Gênes et la plus riche en marbre de la ville, offre un bel ensemble. La hauteur de la nef n'est pas toutefois en proportion avec sa largeur. Les voûtes sont ornées de stuc et de peintures de l'habile Thadée Carlone. Le grand autel a des figures d'anges et d'enfants, du Puget, artiste trop peu apprécié dans notre patrie de son vivant, et qui a plus travaillé à Gênes que dans toute la France; le *S. André d'Avellino,* une *Assomption,* sont du Sarzane.

L'*Annonciade,* du dessin de Scorticone et de Jacques Porta, la plus grande église de Gênes après la cathédrale, remarquable par son ordonnance, la proportion de ses dix belles colonnes de marbre blanc incrusté de rouge, et l'éclat, la variété, l'harmonie des peintures de ses voûtes des frères Carloni, doit toute cette magnificence à une simple famille génoise, les Lomellini, souverains, jusque vers le milieu du XVIIe siècle, de l'île Tabarca dans la Méditerranée. Une *Cène* énergique est de Procaccini; un *Martyre de S. Clément*, horrible, de Jean-Baptiste Carlone; une *Vierge au pied de la croix,* touchante, de Scotti. A la chapelle Saint-Louis, *le Saint adorant la croix* fut commandé d'abord à Bernard Carbone, mais n'ayant point convenu, deux autres tableaux furent successivement commandés à Paris, et occupèrent tour à tour l'autel sur lequel fut à la fin justement replacé le premier tableau. Ses deux rivaux parisiens ont été mis à côté, comme pour attester le triomphe de l'artiste génois, aussi très-habile peintre de portraits, dont les ouvrages ont mérité souvent d'être pris pour des Van Dyck. Malgré diverses indications, j'ai regretté de ne point trouver dans cette chapelle un

noble tombeau français, celui que le sénat avait élevé au duc de Bouflers, mort en 1747, gouverneur de Gênes qu'il avait vaillamment défendue. L'Annonciade, ainsi que l'église du Rédempteur à Venise, est desservie par des capucins; la richesse de ces temples contraste étrangement avec la pauvreté, la mendicité des moines qui les possèdent.

La vaste église Saint-Ambroise a plusieurs tableaux de maîtres célèbres, qui ne sont pas tous, il est vrai, de leurs chefs-d'œuvre; tel est particulièrement une *Circoncision* de Rubens: son *Saint jésuite ressuscitant une possédée* vaut mieux. Une grande et célèbre *Assomption* est un des ouvrages les plus travaillés du Guide; un beau *Christ en croix*, de notre Vouet.

L'Assomption de Carignan, de Galéas Alessi, offre en petit le plan de Saint-Pierre, selon le projet de Michel-Ange. Sa façade est d'une agréable proportion, quoique l'excessive élévation des clochers nuise à l'effet de la coupole. Cette église, sans être au nombre des plus grandes, est un morceau des plus complets, des plus achevés, et d'une parfaite unité dans tous ses rapports. Le *S. Sébastien* et le *B. Alexandre Sauli*, chefs-d'œuvre du Puget, ne sont point assez vantés; si la première statue l'emporte sur la seconde, c'est que le sujet en était plus approprié au talent de l'artiste, moins habile dans l'exécution des draperies que dans celle du nu, qu'il a su rendre ici avec une vérité si animée, si vive, si souffrante. Un *S. François recevant les stigmates* n'est pas des meilleurs ouvrages du Guerchin. On reconnaît quelques traces de l'imitation de ce maître dans le *S. Pierre et le S. Jean guérissant un paralytique*, de Dominique Piola; une bonne *Vierge avec S. Dominique et S. Ignace*, du fils de ce dernier, Jérôme, montre son habituelle imitation des Carraches. Les autres tableaux des divers artistes génois n'ont rien de bien remarquable. Cette peinture italienne du nord est en quelque sorte comme la langue : plus on approche des Alpes, plus l'accent devient rude et âpre. Du haut de la coupole, citée pour sa solidité, et que l'on peut facilement parcourir dans tous les sens, on jouit d'un merveilleux panorama qui s'étend, lorsque le ciel est sans nuages, jusqu'à la Corse.

Le pont de Carignan, hardie construction qui joint deux collines, et sous lequel il y a des maisons de sept étages, est dû à la famille Sauli, tant les anciens patriciens de Gênes paraissent dévoués au bien et à l'utilité publique.

A Saint-Étienne, le *Saint lapidé et contemplant le ciel ouvert,* célèbre tableau donné à cette église par Léon X et le cardinal Jules de Médicis, est un des chefs-d'œuvre les plus beaux, les plus singuliers de l'Italie. La partie inférieure, de Jules Romain, peut être regardée comme son meilleur ouvrage à l'huile; la partie supérieure est de Raphaël, et la tête du saint fut refaite à Paris par Girodet et non par David, comme on l'a répété. Le *S. Benoît ressuscitant un mort,* de Saltarello, peintre génois, mort jeune, est expressif et de bon sens; la *Ste Françoise faisant parler une muette,* de Cappellino, naturelle et d'un agréable coloris.

Le *S. Sébastien* de l'église de ce nom est un bon tableau de Jean-Baptiste Castello, remarquable par sa composition riche et soignée, et qui mérita de servir de modèle à la statue du Puget. Le *Martyre de S. Clément et de S. Agatagnolo* ne manque ni de grâce ni de correction; il est de Bernard Castello, peintre génois, l'ami, le correspondant du cav. Marin, chanté par lui et par la plupart des poëtes de son temps, par Léonard Spinola, Ange Grillo, Ceva, Chiabrera, et même par le Tasse, pour lequel il fit les dessins de la *Jérusalem,* gravés en partie par Augustin Carrache.

A Saint-Luc, la belle *Nativité,* du Grechetto, est un des tableaux les plus renommés de la ville.

L'église Saint-Matthieu, petite, et cependant noble, majestueuse, fut refaite intérieurement et ornée par l'habile frère Montorsoli. On lui doit les statues des *Évangélistes* au chœur, et celles de la *Vierge,* de *S. Jean-Baptiste,* de *S. André,* de *David* et de *Jérémie,* regardées comme de ses meilleurs ouvrages. La *Ste Anne,* de Bernard Castello, doit être distinguée parmi les nombreuses productions dont il a comme encombré Gênes. Dans une chapelle souterraine est le tombeau d'André Doria; l'inscription, grattée sottement par les démagogues de 1797, n'était point

encore rétablie. On dit que l'épée envoyée par le pape Paul III à Doria se conserve à la sacristie; cette glorieuse épée serait mieux sur le tombeau.

L'église Sainte-Marie-des-Écoles-Pies a recouvré ses neuf bas-reliefs de beau marbre, de François Schiaffino, génois, élève du Bernin, et de Cacciatore, élève de Schiaffino, bas-reliefs transportés à Paris, et plus dignes du voyage par la matière que par le goût. Une tête de la *Vierge* du Guide, au lieu d'être, comme les vierges de Raphaël, la représentation pure, noble et naïve d'un modèle conçu par l'imagination de l'artiste, semble, ainsi que la plupart des autres vierges du Guide, un portrait d'actrice ou de jolie femme habillée en vierge.

La petite église Saint-Georges a le *Martyre du saint,* qui, par la beauté du principal personnage, par l'expression des spectateurs, la variété de la composition, la force du clair-obscur, passe pour le meilleur ouvrage de Luc Cambiaso.

A Sainte-Marie de Castello sont : une *Annonciation,* et divers *Saints* de Brea, peintre de Nice de la fin du XVe siècle, dont les têtes, malgré la sécheresse du dessin, ont de la beauté et une vivacité remarquable de coloris; la *Vierge avec Ste Catherine et Ste Madeleine,* du Grechetto; et dans les ténèbres de la sacristie, un *S. Sébastien,* du Titien.

Saint-Sylvestre a une *Conception,* du peintre napolitain De Matteis, estimée, et dont les petits anges sont gracieux.

L'église Saint-Donat offre un nouvel exemple de la barbarie du badigeonnage italien : quatre colonnes de granit oriental, les plus belles qu'il y ait à Gênes, avaient été longtemps cachées, obscurcies par son blanc et sa colle, et ce n'est que depuis quelques années qu'elles ont apparu dans tout leur éclat.

La grande et majestueuse église de Sainte-Marie-de-la-Consolation a quelques peintures et sculptures : *S. Thomas de Villeneuve,* du Sarzane; la statue de *N.-D. du Rosaire*, de Santa-Croce; un *Saint qui reçoit l'enfant Jésus des mains de la Vierge,* de Dominique Piola.

CHAPITRE VIII.

Albergo. — Hôpital des Pammatone. — Pierre de l'insurrection de 1746. — Conservatoire des Fieschine; des Brignole. — Institut des Sourds-Muets. — Le P. Assarotti.

L'*Albergo de' poveri*, un des plus vastes hospices de l'Italie, est une fondation de Génois bienfaisants qui remonte à la moitié du XVIIe siècle. Le nombre des individus qu'il peut recevoir s'élève à deux mille deux cents; mais, comme les maisons de cette étendue, il a peut-être le défaut de n'être point assez spécial et de réunir des établissements qui gagneraient à être séparés. Le luxe des arts se retrouve jusque dans ces asiles de la misère et du travail, et leur donne une autre sorte de dignité. Les statues des divers donateurs les représentent assis ou debout, selon la quotité des sommes qu'ils ont versées. L'église a deux morceaux de sculpture excellents : un bas-relief de Michel-Ange, la *Vierge pressant sur son sein le corps du Seigneur mort*, et une grandiose et vive *Assomption*, du Puget, au maître-autel, qui, malgré le danger d'un tel voisinage, soutient noblement l'honneur du ciseau français.

Le superbe escalier, les portiques de la cour de l'hôpital des *Pammatone*, qui contient environ sept cents malades, sont de marbre d'une blancheur éclatante : jamais la douleur physique n'eut un plus magnifique séjour, et la souffrance morale n'est pas mieux logée dans les palais. Comme à l'*Albergo*, la charité a son cérémonial et son étiquette : les donateurs de 25,000 fr. ont une inscription; ceux de 50,000 fr. un buste; il faut 100,000 fr. pour la statue.

Près de cet asile des douleurs du peuple est un monument de son courage. Une plaque de marbre avec inscription indique l'endroit où le 5 décembre 1746, les Autrichiens voulurent forcer, le bâton à la main, le peuple de Gênes à retirer un de leurs mortiers tombé dans un souterrain au-dessous de la rue

enfoncée par ce poids. Une pierre lancée par un enfant de huit ans, fils d'un cordonnier, furieux de voir battre son père, devint le signal de cette généreuse insurrection qui bientôt fut universelle. Assaillis, accablés de pierres, les soldats allemands furent chassés de la ville, et leurs généraux consentirent à traiter. Le doge, le sénat, la noblesse, qui d'abord s'étaient efforcés d'apaiser le téméraire soulèvement, vinrent alors au secours de la populace victorieuse, maîtresse des arsenaux et des remparts; des troupes et de l'argent furent envoyés par la France; et la république de Gênes, comprise honorablement dans le traité d'Aix-la-Chapelle, recouvra ses anciennes limites.

Le conservatoire des *Fieschine,* couvent et maison de travail fondé en 1760 par un Dominique Fiesque, célèbre par ses fleurs artificielles, qui se débitent dans toute l'Europe, présente un piquant contraste : de saintes et pauvres filles parent de leurs guirlandes le monde qu'elles ont quitté, et c'est à travers la double grille d'un parloir et par une Flore en guimpe et en béguin que ces brillantes fleurs, mais fort chères, vous sont offertes.

Le conservatoire des *Brignole* est aussi fabrique et couvent; il montre, comme les Fieschine, cette singulière alliance de l'esprit industriel, dévot et aristocratique des anciens Génois.

L'institut des sourds-muets, alors dirigé par l'illustre et vénérable P. Assarotti[1], était un des plus remarquables que l'on pût citer. Cet ecclésiastique, ancien professeur des écoles pies, créa sa méthode vers 1801, en s'essayant d'abord, par charité et dans la pieuse obscurité de sa cellule, sur des individus isolés; cette méthode ne le cède à aucune autre; et, avec plus de rapidité dans les communications, elle se rapproche beaucoup de celle pratiquée à l'institution de Paris. La maison de Gênes compte vingt-quatre jeunes gens, quatorze filles et vingt-cinq externes. La variété, l'étendue de l'enseignement, semblent

1. Mort le 29 janvier 1829. Le P. Assarotti qui a légué aux sourds-muets tout ce qu'il possédait, a trouvé un digne successeur dans M. l'abbé Boselli, jeune ecclésiastique, auquel ses talents et ses services ont mérité, en 1831, la décoration de Saint-Maurice.

vraiment extraordinaires, puisque les élèves y apprennent le latin, l'italien, le français, l'allemand, l'anglais, l'espagnol, l'histoire universelle ancienne et moderne, les mathématiques, les éléments de l'astronomie, la métaphysique, quelques parties de la philosophie rationnelle, la religion, les arts du dessin, la gravure, et même, dit-on, la danse et la pantomime.

CHAPITRE IX.

Route de Nice. — San-Pier-d'Arena. — Villa Imperiale. — Cornigliano. — Polypes. — Sestri. — Pegli. — Madame Clélie Grimaldi. — Voltri. — Cogoleto — Colomb. — Savone. — Inscription latine-italienne. — Palais de Jules II. — Appartement de Pie VII.

A San-Pier-d'Arena, peut-être le plus magnifique des faubourgs connus, la belle villa Imperiale, de Galéas Alessi, maintenant au savant médecin génois Scassi, se distingue par un plan disposé avec art, des élévations bien proportionnées, et des jardins dessinés largement et ornés de grottes, de rampes, de pièces d'eau et d'agréables fontaines. Le luxe des villa des environs de Gênes n'est point surprenant, puisqu'elles étaient jadis le théâtre des fêtes les plus splendides que la sévérité des lois somptuaires de la république ne permettait point de donner à la ville; alors c'était à la campagne qu'on portait des diamants.

C'est au pont de Cornigliano qu'après soixante jours de résistance, après avoir épuisé tout ce qu'il peut entrer de force morale et physique dans un cœur d'homme, Masséna signa sa belle capitulation qu'il intitula glorieusement convention, avec le baron d'Ott et l'amiral Keith. On voyait encore, m'avait-on dit, il n'y a pas longtemps, dans la chapelle située au milieu du pont quelques vieilles baïonnettes françaises brisées; j'ai regretté de ne les y point trouver. Cette chapelle avait complétement changé d'aspect; seulement, de chaque côté de la Madone étaient suspendus un fusil de chasse et un stylet : *ex voto* touchants sans doute, mais moins héroïques que les débris guerriers que j'aurais voulu y contempler.

Cornigliano, dans la délicieuse vallée de Polcevera, a le grand palais de M. Jacques-Philippe Durazzo, d'une détestable architecture, célèbre par son musée d'histoire naturelle qui occupe le principal appartement. Il y a quelque chose de noble dans cette magnifique hospitalité accordée aux productions de la nature, et ce luxe d'un nouveau genre est singulièrement honorable. La collection des polypes est la plus riche que l'on connaisse.

La villa Spinola, à Sestri *di Ponente*, avec ses vases, ses terrasses, ses treilles, ses bassins, ses fontaines, offre un magnifique ensemble. L'église de ce bourg peuplé est remarquable par la largeur de sa nef, et surtout par la construction de sa voûte, soutenue habilement et économiquement par de simples arceaux en brique qui s'élèvent aplomb des pilastres dont l'entre-deux est rempli par une maçonnerie légère, et l'intervalle des arceaux au-dessus des fenêtres par des cannes ou roseaux cloués sur un bâtis en bois et recouvert d'enduit. Un *S. Charles* est de Camille Procaccini.

Pegli, lieu charmant, a trois délicieuses villa : la villa Lomellini, avec de grands arbres verts, des cascades, des bosquets, un lac, un théâtre et un ermitage chinois; la villa Grimaldi qui a de beaux tableaux, et surtout un riche jardin botanique dû à madame Clélie Grimaldi-Durazzo, louée, estimée des premiers savants pour ses rares connaissances en botanique, et digne héritière du goût de sa noble famille pour les sciences naturelles; la villa Doria dont les orangers, mêlés à des rosiers en fleurs, offraient au mois de décembre un aspect ravissant. La petite île au milieu du lac de cette dernière, ouvrage de Galéas Alessi, et décrite par Vasari, n'a plus, à la vérité, tout le luxe de ses jets d'eau.

Voltri a de la réputation pour les fabriques de papier, qui font sa richesse. A l'église de Sainte-Marie-des-Anges, un *Baptême du Christ* est du Tintoret.

Cogoleto n'a point renoncé à l'honneur d'avoir vu naître Colomb. Malgré la multitude des recherches et des dissertations, Colomb paraît aujourd'hui tout simplement génois, ainsi

qu'on le voit par le passage suivant du sublime et touchant testament de ce grand homme : *Que siendo yo nacido en Genova... como natural d' ella porque de ella sali y en ella naci*, déclaration qui doit trancher la question. Les prétentions de Cogoleto parurent quelque temps fondées, parce qu'un des deux amiraux nommés Colombo avec lesquels Colomb fit voile, et même tous les deux étaient de ce lieu. On prétend même y indiquer sa maison, espèce de cabane sur le bord de la mer, que je trouvai assez convenablement occupée par un garde-côte, et sur laquelle on lit, à la suite d'autres inscriptions pitoyables, ce beau vers improvisé par Gagliuffi :

Unus erat mundus; duo sint, ait iste: fuère.

Un ancien portrait de Colomb se voit à la maison communale ; mais il ne doit pas ressembler, car cet homme intrépide, éloquent, éclairé, inspiré, a l'air fort commun.

Savone, ville très-ancienne, agréablement située, assez déserte, a le plus beau fort de cette côte, bâti sur un rocher au bord de la mer. A la tour de son petit port est une Madone de quinze palmes, de Parodi, au-dessous de laquelle se lisent les deux vers saphiques, à la fois latins et italiens, composés par Chiabrera, le prince des lyriques italiens, qui était de Savone, et inscrits en caractères proportionnés à la statue :

In mare irato, in subita procella,
Invoco Te, nostra benigna stella.

Ces jolis vers montrent le génie, l'analogie des deux langues, dont la dernière n'est bien sue que de ceux qui savent la première.

Le palais de Jules II, né à Albizzola, près Savone, dont il ne reste que la façade de la partie postérieure, fut commencé par Antoine San-Gallo, et paraît au-dessous de la réputation de ce grand artiste. La partie en avant a été rebâtie. L'escalier qui conduit du sol du vestibule à celui de la cour est d'un bel effet. L'église a le bas-relief de la *Visitation*, des bons ouvrages du Bernin, et un tableau de la *Présentation de la Vierge au temple*,

qui a mérité, quoique sans beaucoup de fondement, d'être attribué au Dominiquin.

Je fus reçu en 1827 par l'évêque de Savone, M. Airenti, prélat affectueux et savant, ancien bibliothécaire de l'université de Gênes, mort en 1831, archevêque de cette grande cité. L'appartement occupé par Pie VII, à l'évêché, a été religieusement conservé tel qu'il l'avait habité. Je l'avoue, je fus moins frappé en contemplant la colossale chaire en bronze de Saint-Pierre, suspendue au fond de la brillante basilique; je fus moins touché à l'aspect du trône pontifical, entouré des génuflexions, de l'encens et de toutes les pompes de la chapelle Sixtine, qu'à la vue de ce siége de l'apôtre, de ce trône errant et persécuté, alors que l'on vit bien plus qu'au temps du Dante :

Nel vicario suo Cristo esser catto[1].

CHAPITRE X.

Suite de la route de Nice.—Leggine.—Chiabrera.—Noli.—Finale.—Albenga. — Petit temple. — Alassio. — Oneille. — San-Remo. — Palmiers. — Ventimille. — Monaco. — Tour de la Turbie.

Leggine fut la demeure de Chiabrera; il fit mettre sur la porte de son casin solitaire ces mots :

Musarum opibus
Domum hanc nil cupientibus extruxit
Gabriel Chiabrera
Si rebus egenis non asper advenis
Hospes ingredere,

inscription philosophique qui ne s'accorde pas tout à fait avec les honneurs et la prospérité dont jouit constamment ce chantre heureux des cours, des fêtes et des héros de son temps :

Cetra de' canti amica,
Cetra de' balli amante,

1. *Purgat.* XX, 87.

D'altrui musica man dolce fatica.
Io dalla spiaggia di Parnaso aprica
Movo sull' Arno errante:
E se le membra ho polverose, umile
Pur sulla fronte porto
Edera e lauro attorto,
Vago ristoro di sudor gentile;
E te fra le mie dita,
Cetra, dagli alti eroi sempre gradita.

Le fort de Vado, au-dessus du golfe, est d'un superbe aspect. Les Romains eurent un corps d'armée campé sur ces hauteurs (*Vada sabatia*), qui semblent convenir à une telle domination. L'empereur Pertinax était vraisemblablement de Vado; son père y vendait des bois de construction et une espèce de bois brûlé dont les Romains se servaient dans leur ménage. On a prétendu qu'il avait dû son nom de Pertinax à l'opiniâtreté avec laquelle il n'avait pas eu honte, sous la pourpre, de continuer ce métier de marchand de bois et de charbonnier.

Berzezzi, hameau près de Noli, a une grotte remarquable. Noli, petite ville pittoresque par ses tours et sa position, resta république depuis le XII[e] siècle jusqu'à la réunion de la Ligurie à la France en 1805, et, quoique sous la protection de Gênes, elle avait conservé son indépendance et son antique constitution.

Finale, industrieuse, commerçante, peuplée, au milieu de plantations d'oliviers et d'orangers d'une merveilleuse fécondité (quelques uns de ces derniers portent jusqu'à huit mille oranges), sur un territoire parfaitement cultivé, fut autrefois un puissant et tyrannique marquisat. Le dernier de ces princes, Alphonse Carretto, fut chassé par le peuple vers la moitié du XVI[e] siècle. L'architecture de la cathédrale est peut-être la meilleure de cette côte.

Albenga, vieille ville, noire, insalubre, environnée d'eaux stagnantes, espèce de petits marais pontins au-dessous du niveau de la mer, et ceinte d'âpres rochers et de hautes montagnes dont plusieurs sont couvertes de neige éternelle, paraît, avec ses vingt-deux tours debout, ses remparts en ruines, son large

torrent Centa, tout à fait digne d'avoir été le théâtre de l'histoire romanesque de la duchesse de Cerifalco, enfermée neuf années dans un souterrain par son barbare époux[1].

Le Baptistère, petit temple antique octangulaire, est d'une architecture simple et de bon goût. Il remonte, dit-on, à cet empereur Proculus, originaire d'Albenga, qui disputa sans succès à Probus le trône des Césars. Le *Ponte longo,* en dehors, le principal monument de la ville, formé de dix arches en partie de marbre, est attribué à Adrien ou à Constance, général romain.

Quoique soumise à Gênes, Albenga forma jusqu'en 1805 une sorte de république; elle élisait ses consuls qui pouvaient être pris, soit dans la classe des marchands, soit dans celle des ouvriers, qui formaient les deux seuls corps de l'État; elle nommait ses conseillers, ses magistrats, parmi lesquels on distingue un magistrat appelé *des Vertus*, censeur indépendant, chargé de veiller au maintien et à la pureté des mœurs.

Cette ville de quatre mille cinq cents âmes a produit deux lettrés distingués : le médecin Matthieu Giorgi, auteur d'un traité de l'homme et d'un examen des principes de Descartes, et le capucin François-Marie Lamberti, missionnaire, traducteur de la Bible en turc et en d'autres idiomes de l'Orient, auteur de divers ouvrages moraux et d'une grammaire turque, mort il y a peu d'années.

En face d'Albenga, la petite île escarpée de la Gallinaria qui n'est maintenant habitée que par des lapins, fut célèbre pour avoir servi de retraite à saint Martin de Tours. Au sommet gisent, dans une petite plaine, quelques restes du monastère des Bénédictins, qui remontait à l'an 1004.

Alassio, de six mille cinq cents âmes, abrité par de hautes montagnes, d'un aspect agréable au dehors, a peut-être le plus doux climat de ces beaux rivages. Ses actifs et industrieux habitants brillent dans l'histoire militaire des deux mondes. Ils

1. *V. Adèle et Théodore,* de madame de Genlis, et ses *Mémoires*, t. III, p. 48 et suiv.

furent cités à la bataille de Lépante; l'Espagne employa leur courage à la conquête du Pérou, et les Génois dans leurs expéditions en Corse.

Oneille, jolie ville, fut la patrie du grand André Doria; ses ancêtres l'avaient achetée des Génois qui s'en étaient emparés par surprise, et ils la vendirent, avec l'adhésion du pape.

San-Remo, riche, peuplée de onze mille habitants, ornée de jardins, de beaux bâtiments, est surtout remarquable par les palmiers de l'ermitage de Saint-Romulus, qui couronnent ses hauteurs et développent leur pompe orientale à côté de cette abondante végétation italienne d'orangers, de citronniers et d'oliviers. La famille Bresca jouit encore du juste privilége qui lui fut accordé par Sixte-Quint, de fournir de palmes les églises de Rome le jour des Rameaux. Voici l'origine de ce privilége, que je rapporte d'après la tradition, et en prévenant que je n'ai pu découvrir aucune trace de l'anecdote dans les historiens contemporains les mieux informés. La fresque des chambres de la bibliothèque du Vatican qui la représente, semble toutefois devoir le confirmer. Lorsque Fontana, à l'aide du mécanisme qu'il avait inventé, se préparait à élever l'obélisque de saint Pierre, il réclama le plus profond silence afin que ses ordres pussent être distinctement entendus. L'inflexible Sixte publia un édit par lequel il annonçait que le premier spectateur qui proférerait un cri serait sur-le-champ puni de mort, quel que fût son rang ou sa condition. Au moment où les cordes mises en mouvement avaient, comme par magie, soulevé l'énorme masse, et qu'elle était presque établie sur sa base; que le pape, par des signes de tête, encourageait les travailleurs, et que Fontana, parlant seul, commandait une dernière et décisive manœuvre, un homme s'écrie tout à coup d'une voix retentissante : *Acqua alle corde* (de l'eau aux cordes), et sortant de la foule il s'avance, et va se livrer au bourreau et à ses gens qui se tenaient près de la potence dressée sur la place. Fontana, regardant avec attention les cordes, voit qu'elles sont en effet si tendues qu'elles vont se rompre; il les fait rapidement mouiller; elles se resserrent aussitôt, et l'obélisque est debout aux ap-

plaudissements universels. Fontana court au secourable crieur, l'embrasse, le présente à Sixte-Quint, demande et obtient une grâce déjà accordée. Bresca eut en outre une pension considérable et cette fourniture héréditaire des palmes de Rome. Depuis les fêtes de Pâques de l'année 1587, un navire est parti constamment avec sa sainte cargaison; la Providence elle-même a semblé prendre soin de la bénir d'avance, car de ces deux cent cinquante navires, pas un seul n'a fait naufrage.

Ventimille, sur un rocher, et assez déserte, est ancienne. Il en est parlé dans les *Lettres familières* de Cicéron [1], et Tacite rapporte le trait courageux de cette mère ligurienne qui périt dans le pillage de la ville plutôt que de livrer son fils aux soldats d'Othon : mise par eux à la torture pour indiquer sa retraite, elle montra son flanc en disant qu'il était là [2]. L'antique cathédrale fut peut-être le temple de Junon, et l'église Saint-Michel celui de Castor et Pollux. Latte est le lieu de plaisance, l'Albano des habitants de Ventimille.

Le petit État du prince de Monaco n'est qu'une orangerie, sur un rocher.

La Turbie a ses ruines remarquables des trophées d'Auguste, qui lui furent consacrés par le sénat en mémoire de la bataille d'Actium, et que surmontait sa colossale statue, trophées auxquels la Turbie doit peut-être son nom (*Trophæa Augusti*), et qui de loin présentent l'aspect d'une tour. Cette tour est le dernier des merveilleux points de vue d'une route qui en a de si divers et en si grand nombre. La côte de l'Italie de Gênes à Nice me paraît encore supérieure à l'autre partie qui s'étend jusqu'à Livourne. Elle offre une suite de brillants promontoires couverts de bois d'oliviers dont la pâle verdure contraste avec le vert éclatant des pins, des orangers, des citronniers, des châtaigniers : de grands palais, de jolies maisons peintes en rouge, les coupoles, les clochers des églises, ajoutent à l'effet de cette vaste décoration, mêlée de rochers et de torrents. Quelquefois de belles vallées cultivées s'étendent sur le bord de la mer, et for-

1. Lib. VIII, ep. XV.
2. *Uterum ostendens, latere respondit.* Hist. II, XIII.

ment de riants et paisibles golfes de verdure à côté de l'azur agité des flots. Les levers, les couchers du soleil sont admirables sur cet horizon, et la nature y développe, y renouvelle à chaque pas ses plus magnifiques scènes.

CHAPITRE XI.

Nice.

Malgré ses antiquités, son amphithéâtre, Nice semble moins une ville d'Italie qu'une de nos anciennes préfectures; les enseignes sont en français, et la garnison savoyarde parlait notre langue. Nice appartint encore à la France comme faisant partie du comté de Provence; Malherbe la regrettait, et, dans des vers admirables, il espérait belliqueusement la voir reprendre :

Guise en ses murailles forcées
Remettra les bornes passées
Qu'avoit notre empire marin[1].

Sur la porte, voisine du port, était une inscription récente, lieu commun municipal, par lequel les habitants disaient ouvrir leur porte et leurs cœurs au roi Charles-Félix (*Opt. regi Carolo Felici Nicæenses portam et corda pandunt*). Le climat est doux plutôt que brillant. La population se compose principalement de cette colonie languissante d'étrangers opulents, victimes la plupart des jouissances factices de la société, détruites avant le temps par cette vie heureuse en apparence, au fond si misérable, et dont l'inquiétude, les regrets, les mécomptes divers, sont l'incurable maladie. La promenade publique inspire une sorte de mélancolie : on y remarquait de jeunes Anglaises, charmantes, blondes, pâles, et près de s'éteindre.

Il est certaines maladies contre lesquelles le climat de Nice, bien loin d'être efficace, comme on l'imagine, est mortel; c'est

1. *Ode à Marie de Médicis, sur sa bienvenue en France.*

ainsi que l'expérience de chaque année démontre qu'il avance la fin des personnes atteintes de phthisie pulmonaire.

Nice, qui n'offre aucun objet d'art digne d'être cité, ne m'apparaît plus qu'à travers le souvenir de la femme supérieure que je fus assez heureux pour y revoir une dernière fois, et qui devait sitôt y mourir. Mme la duchesse de Duras, l'auteur d'*Édouard* et d'*Ourika*, le peintre délicat et pathétique de la fatalité des inégalités sociales, habitait alors une petite maison à l'extrémité de la ville. Ce n'était plus ce salon de Paris, si animé, si brillant, qui réunissait le goût, la grâce, la politesse de l'ancienne société française, et l'instruction, la raison, la solidité de la société nouvelle, où se rencontraient toutes les célébrités honorables de la politique, des lettres, des sciences et des arts; mais cette maison des champs, ce verger d'orangers était l'hospice, la solitude d'une malade à laquelle une fille aimée prodiguait les soins les plus tendres. La perte de Mme de Duras, si douloureuse à ses amis, qui seuls ont pu connaître tout ce qu'il y avait de vrai, d'actif, de dévoué, de passionné dans son généreux caractère, semble encore une sorte de calamité pour les simples gens du monde : de pareils salons exercent sur l'opinion une heureuse influence; ils honorent le pays; ils aident à sa civilisation; ils excitent, ils développent ses génies divers, et ils le représentent noblement aux yeux de l'étranger.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

ROUTE DE GÊNES A TURIN. — TURIN. — MONT-CENIS.

CHAPITRE PREMIER.

Route. — Novi. — Tortone. — Sarcophage. — Marengo. — Colonne. — Abbaye del Bosco. — Alexandrie. — Citadelle. — Asti. — Alfieri. — Cathédrale. — Saint-Pierre. — Vin. — Truffes.

Le commencement de cette route montre la douceur du climat de la rivière de Gênes, même au mois de décembre, comparée au climat du Piémont. A quelques lieues de la ville, de l'autre côté de la montagne de Jovi, je trouvai les champs gelés : on était déjà précipité dans l'hiver.

Novi, abritée par une montagne, a quelques palais. Dans la plaine périt Joubert, un de ces jeunes et brillants vainqueurs des premières guerres d'Italie, surpris à la pointe du jour par le vieux et impétueux Suvarow.

La cathédrale de Tortone a un curieux bas-relief des premiers temps du christianisme, représentant au milieu la *Chute de Phaéton*, et sur les côtés *Castor et Pollux*. Deux inscriptions grecques, au-dessous de ces derniers, rappellent, la première, que personne n'est immortel ; la seconde, que l'audace prouve la noblesse du sang.

J'ai parcouru le champ de Marengo le soir, au clair de lune ; quelques lumières éparses s'apercevaient seules, au loin, dans la plaine déserte et silencieuse. Que sont devenus tant d'hommes héroïques ? Si, contemplant leurs traits dans le dessin d'un maître habile[1], vous cherchez à le savoir, la mort se chargera

1. *V.* la *Revue de* 1800, par M. Isabey.

de la réponse. La colonne érigée à l'endroit où Desaix fut tué ne se voit plus. Une dame demeurant près de là, et admiratrice de nos armes, l'a fait, dit-on, enterrer au lieu même où elle s'élevait, afin de prévenir sa destruction. Ces honneurs de la sépulture accordés à un monument de la valeur française, par une femme étrangère, ont quelque chose de touchant. Cette jeune colonne est déjà enfouie comme un vieux monument d'Athènes ou de Rome, et elle ne rappelle pas de moindres hauts faits.

Marengo, village aujourd'hui de dix-huit cents habitants, est antique et fut autrefois considérable. Les Romains l'avaient conquis; la voie Émilienne longeait ses murs; il devint la résidence des rois lombards et des empereurs qui venaient y chasser, et le grand Othon et le pape Étienne VIII y séjournèrent.

J'ai visité la belle abbaye des Dominicains *del Bosco*, qui a quelques tableaux de Vasari; mais je n'ai pu y découvrir les sculptures de Michel-Ange annoncées par les livrets, quoique le dominicain qui me conduisait fût de Bologne, et eût la prétention de s'entendre aux arts. Pie V, né au Bosco, de parents pauvres, fondateur de l'abbaye, avait voulu y être enterré : on y montre le cercueil vide qu'il s'était destiné, ainsi que le porte l'inscription. Ce pontife souverain, opiniâtre, inexorable, ce Grégoire VII lettré et du XVIe siècle, qui avait abaissé les trônes catholiques devant la chaire de saint Pierre et réformé les mœurs amollies du clergé et de la cour romaine, ne put obtenir la sépulture à laquelle il avait aspiré, et son ambition de tombeau fut déçue. Le couvent *del Bosco* a été illustré par un fait contemporain : il fournit à souper à l'état-major des vainqueurs de Marengo. Le premier de ces vainqueurs, M. le général Kellermann, n'avait pas été tellement préoccupé par sa gloire qu'il n'eût songé à tirer d'abondantes provisions du riche monastère, incident heureux pour tout le monde, puisqu'il fit boire du bon vin à nos guerriers, et valut aux religieux une sauvegarde fort utile parmi tant de héros affamés.

Alexandrie, malgré son étendue, la beauté de son nom, et ses dix-huit mille habitants, semble assez vulgaire. Mais la ci-

tadelle, autre ville, et sévèrement interdite aux étrangers, est d'un aspect superbe. Le jour que j'y passai, il y avait bal à l'occasion de la Sainte-Barbe, patronne des canonniers : la file des carrosses, les légères carretelles traversant les ponts-levis, les toilettes des femmes, formaient un piquant contraste avec les ouvrages redoutables de la forteresse. La fondation d'Alexandrie, en 1168, rappelle une des plus glorieuses époques de l'histoire du moyen âge, alors que la religion et la liberté n'étaient point désunies, et que la ligue lombarde, alliée du pape Alexandre III (le même qui avait réclamé l'affranchissement général des esclaves), jurait de chasser l'empereur Frédéric III de l'Italie, et faisait marcher des troupes pour le combattre.

Le Palais royal, autrefois Ghillini, est de la bonne architecture du comte Benoît Alfieri Bianco. La cathédrale, grande, a la statue en marbre plus forte que nature de saint Joseph, par l'extravagant Parodi, un des rares sculpteurs de Gênes qui pendant longtemps eut le bon esprit d'appeler des artistes étrangers. Il y a trois imprimeries à Alexandrie ; l'art typographique y était introduit dès 1547, année de l'impression des statuts de la ville.

Asti, antique cité, s'agrandit, s'embellit et compte dix-neuf mille habitants. J'ai visité le palais Alfieri, grand et bien bâti par le comte Benoît Alfieri Bianco[1]. A la chambre où naquit Alfieri est son portrait et une lettre autographe écrite à sa sœur. Alfieri, malgré l'indépendance qui respire dans son beau sonnet sur sa naissance[2], s'est félicité, dans ses Mémoires, d'apparte-

1. *V.* liv. I, chap. IV.

2. *Oggi ha sei lustri, appiè del colle ameno*
Che al Tanaro tardissimo sovrasta,
Dove Pompeo piantò sua nobil asta,
L' aure prime io bevea del dì sereno.

Nato e cresciuto a rio servaggio in seno,
Pur dire osai : Servir, l' alma mi guasta ;
Loco, ove solo UN *contra tutti basta,*
Patria non m' è benchè natio terreno.

Altre leggi, altro cielo, infra altra gente

nir à des parents nobles, riches et honorés ; il put ainsi, comme Byron, se mettre en hostilité contre l'ordre social sans être soupçonné d'envie. Mais peut-être cette élévation même produisit-elle une partie de ses chimères, ainsi qu'il semblait l'avouer, lorsqu'il disait plus tard : « Je connaissais les grands, mais je ne connaissais pas les petits. » Les jugements d'Alfieri furent d'ailleurs toujours bizarres : philosophe, il abhorrait Frédéric et Catherine ; partisan des idées populaires, le *Contrat social* ne lui causait que de l'ennui ; amant et peintre éloquent des passions, il ne put achever le premier tome de la *Nouvelle Héloïse*[1].

La cathédrale d'Asti, vaste, gothique, a une des répétitions de la *Nativité*, du Bassan ; le même sujet, ancien et beau tableau flamand, et une *Résurrection du Christ*, du Moncalvo, plus vigoureuse qu'il ne lui appartient. La rotonde antique à colonnes de la paroisse Saint-Pierre passe pour avoir été un temple de Diane. Le clocher de l'église Sainte-Anne, encore remarquable, fut le premier ouvrage du comte Benoît Alfieri Bianco, alors contraint de se livrer à la pratique du droit et qui se délassait par l'étude des arts et surtout de l'architecture.

Les vins d'Asti, dont la récolte s'élève annuellement à environ quatre cent quarante mille *brente* (la *brenta* équivaut à cinquante litres) sont les meilleurs du Piémont, et ils rivalisent en vieillissant avec les plus chauds d'Espagne. Les truffes du pays abondent, mais la quantité a diminué depuis la destruction d'un grand nombre de chênes et d'ormes. L'extraction de ces truffes est l'industrie de beaucoup de familles ; elles se débitent en Piémont et en Lombardie malgré leur désagréable et forte odeur d'ail.

Mi dian scarso, ma libero ricetto,
Ov' io pensare e dir possa altamente.

Esci dunque, o timore, esci dal petto
Mio, che attristarti già sì lungamente ;
Meco albergar non dei sotto umil tetto.
Son. XXXVII.

1. *Vita.* Ep. IIIa, cap. VII, VIII et IX.

CHAPITRE II.

Turin. — Accroissement. — Palais du Roi. — Musée d'armes. — Castello. — M. Bagetti. — Palais Carignan. — Vigne de la Reine. — Valentin. — Torri della Città.

L'aspect de Turin paraît, au retour d'Italie, froid et extraordinaire : les rues ont une sorte de régularité sans magnificence, qui est assez l'opposé des autres villes ; le mélange de mœurs italiennes et d'habitudes de guerre est une autre singularité, et le luxe militaire des troupes contraste, par sa propreté, avec le luxe sale et d'oripeau que l'on a vu jusque là. Turin s'accroît chaque jour d'une manière frappante; je ne crois plus qu'elle soit, comme on le disait, la plus petite des capitales de l'Europe, et sa population qui, en 1815, ne s'élevait qu'à soixante-treize mille habitants, dépasse aujourd'hui cent vingt mille parmi lesquels plus de huit mille ouvriers. La capitale du roi de Sardaigne semble s'être agrandie dans la même proportion que ses États, bizarre assemblage de peuples et de pays divers, véritable marqueterie politique qui, dans son exiguïté, offre des disparates de sol et de mœurs non moins fortes que les plus grands empires, qui réunit les plaines fécondes du Piémont, les sommets glacés des Alpes, les montagnes brûlantes et les forêts de la Sardaigne, et qui a rendu compatriotes l'indigent et fidèle Savoyard, le riche et trompeur Génois, le Piémontais intrépide et le Sarde à demi africain.

La plupart des horloges de Turin sonnent deux fois de suite la même heure, et quelques unes même, telles que l'horloge de la paroisse Saint-Philippe, répètent à chaque quart d'heure l'indication de l'heure dont elles annoncent les fractions. Cet avis perpétuel et bruyant du passage du temps vous cause une sorte d'impatience et même de tristesse ; la vie semble ainsi poussée, morcelée, brisée. Le bruit de ces horloges m'a souvent rappelé le mouvement comique du comte X*** de Maistre,

dans l'*Expédition nocturne autour de sa chambre*, lorsqu'après avoir entendu pour la troisième fois sonner minuit, il s'écriait en étendant ses mains du côté de l'horloge : « Oui, je sais qu'il « est minuit, je le sais, je ne le sais que trop. » Montaigne raconte que, de son temps, l'horloge de Nuremberg sonnait les minutes : cette horloge, au lieu d'être l'indicateur du temps, devenait plutôt comme le tocsin de la vie.

Le triste palais du Roi, orné récemment à l'extérieur sur le dessin de M. Palagi, était intéressant pour sa collection de tableaux, surtout de ceux des écoles flamande et hollandaise, supérieurs aux ouvrages des maîtres italiens parmi lesquels il n'y a ni Raphaël, ni grand Titien, ni Corrège, collection passée en 1832 à la nouvelle Pinacotheca du château (*Castello*). A la salle de la garde suisse, un curieux tableau du vieux Palma représente la *Bataille de Saint-Quentin,* gagnée en 1557 par le duc Emmanuel-Philibert, un des grands désastres de notre histoire militaire, qui mit la France à deux doigts de sa perte, fit rentrer ce duc de Savoie dans ses États, et commença la puissance de sa maison. A la salle d'audience, le cheval rétif du portrait de Louis XIV, par Mignard, offre le même contre-sens que celui de la statue actuelle de la place des Victoires : rien ne doit se cabrer sous Louis XIV. A l'un des plafonds estimables du peintre turinois Beaumont, faible imitateur de l'école des Carraches, un génie tient une croix de l'ordre de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, que l'artiste désirait, pétition en peinture qui réussit. Parmi les tableaux d'un mérite supérieur, on distinguait : de Van Dyck, le *Prince Thomas à cheval,* les *Enfants de Charles Ier,* le *Portrait du Peintre;* de son élève Daniel Mytens, *Charles Ier;* de l'Albane, l'original gracieux de ses *quatre Éléments;* de Murillo, *Jean Népomucène ayant à son confessionnal d'un côté l'impératrice Jeanne*, *et de l'autre un paysan*, image de l'égalité évangélique devant « ces tribunaux qui justifient ceux qui s'accusent », selon la belle expression de Bossuet; de Paul Potter, ses *Animaux,* si vivants; de Rembrandt, le fameux *Bourguemestre;* de Gérard Dow, la *Femme prenant la grappe de raisin;* d'Holbein, les *Portraits de Luther et de sa Femme*, tous

deux à l'air grave, pédantesque et assez commun. Onze petits tableaux encadrés dans la boiserie d'un cabinet, et représentant des sujets pris de la *Jérusalem*, quoique de Carle Vanloo, ne sont point sans quelque grâce.

La salle ou musée d'armes anciennes, formée par le roi Charles-Albert près de son appartement, est riche, bien disposée et d'un superbe effet. Il y a une armure de Henri II qui devient là une sorte de trophée ; mais au lieu d'être une conquête de la bataille de Saint-Quentin comme on pourra le croire par la suite, cette armure a tout bonnement été achetée à Paris.

Le château, dit aussi palais Madame, de la duchesse de Nemours, femme de Charles-Emmanuel II, qui l'habita, aujourd'hui belle et publique *Pinacotheca*, a un grandiose escalier de Juvara, architecte fécond, intelligent, du commencement du dernier siècle, qui semble avoir été pour Turin ce que Galéas Alessi fut pour Gênes. Une pièce offre de nombreux tableaux du chevalier Bagetti, mort en 1831, habile peintre de batailles contemporaines, le Raphaël de l'aquarelle, et écrivain d'art judicieux. Ces aquarelles si nettes, si animées, qui obtinrent à Paris un succès mérité, se trouvent dans une galerie consacrée à la gloire militaire du Piémont, chétif et dernier asile de cette gloire guerrière de l'Italie autrefois si puissante. Au-dessus du palais Madame, l'observatoire dirigé par l'illustre Plana fut construit par le roi Victor-Emmanuel, à son retour dans ses États bien moins, dit-on, pour encourager les observations astronomiques, que par goût, par reconnaissance peut-être pour les spéculations de l'astrologie, auxquelles ce prince s'était livré pendant son exil, et pour les charlatans qui lui avaient tiré l'horoscope de sa restauration.

La belle place Saint-Charles doit recevoir la statue équestre en bronze d'Emmanuel-Philibert, dit la Tête-de-Fer, duc de Savoie, ouvrage de M. Marochetti, ainsi que les quatre grandes figures allégoriques représentant le comté de la vallée d'Aoste, la principauté de Piémont, le comté de Nice et le duché de Savoie, qui composent le monument. Cette statue fondue à Paris, fut exposée récemment dans la cour du Louvre et nos artistes

en ont loué la pensée, le mouvement, la hardiesse, le pittoresque et l'effet.

Chef-d'œuvre de mauvais goût et impur de détails, ainsi que la plupart des divers palais de Turin, le vaste palais Carignan est parfait de disposition, tant ce talent semble naturel aux Italiens et ne les abandonne presque jamais. Le dessin est du P. Guarini, imitateur exagéré du Borromini, architecte mathématicien, fameux dans son temps, dont les solides édifices présentent comme des espèces de démonstrations de problèmes géométriques.

L'ancien palais du comte Birago de Borgaro, de l'architecture de Juvara, devenu l'hôtel de l'ambassade de France, et le plus beau des hôtels de Turin, est cité comme un modèle de goût et de distribution. On y remarque de bonnes peintures de Crosato, artiste vénitien du dernier siècle, habile pour la perspective.

La Vigne de la Reine, joli pavillon, bien situé, bâti en amphithéâtre, fut le lieu de plaisance de la princesse Marie-Anne d'Orléans, femme du roi Victor-Amédée II, fille de madame Henriette. J'y remarquai une vue de Saint-Cloud et de son parc; Louis XIV était à cheval auprès de belles dames en carrosse. Malgré la perfectibilité et les lumières du siècle, on ne laisse pas d'être encore sensible au souvenir de cette époque brillante, où le langage était à la fois si naturel et si noble, et dont les manières alliaient l'élégance à la dignité. Un plafond de Paul Véronèse est cité pour le mérite de la difficulté vaincue.

Le Valentin, embelli par Christine, femme de Victor-Amédée Ier, était le séjour, le lieu de plaisance et de joie, de cette digne fille de Henri IV et de sa petite cour peinte si agréablement par Hamilton[1]. Ce palais ne paraît guère italien; on dirait plutôt un grand château de France, à longue avenue, situé sur les bords de la Seine ou de l'Oise; car le Pô, qui coule à côté, est dans cet endroit peu large et fort tranquille, et cet ancien roi des fleuves, détrôné sans retour depuis si longtemps, n'est à Turin qu'une simple rivière.

1. *Mém. de Grammont*, chap. III.

Le plus ancien bâtiment de Turin est le palais *delle Torri* ou les tours de la ville, au nord, maintenant prison, que l'on croit du VIe siècle, et de l'époque lombarde.

CHAPITRE III.

Université. — Marbres. — Professeurs. — Rentrée. — Bibliothèque. — Palimpsestes. — Manuscrit de l'*Imitation.* — Seyssel. — Flore de Piémont.

L'université de Turin, réformée habilement par Victor-Amédée II au commencement du dernier siècle, remonte à l'année 1405. Les portiques de son majestueux palais offrent un vrai musée lapidaire enchâssé dans la muraille; plusieurs de ces marbres, publiés par Maffei, sont remarquables, savoir : l'autel consacré par M. Mummius à Jupiter adolescent; l'autel taurobolique élevé aux organes générateurs par Sempronia Eutoxia; deux *Bacchanales;* un vœu de Q. Vesquasius, que l'on y voit au milieu de huit canéphores, et qui a près de lui un char portant une pièce de vin, le char et la pièce parfaitement semblables aux chariots et aux tonneaux encore aujourd'hui d'usage en Piémont; les mausolées de Valerius Crescentius et de Bœbia Vœta; le premier sur un lit auprès d'une table bien servie, la seconde avec des coqs, des poulets, des moutons sur son tombeau; un superbe fragment de bas-reliefs antiques, peut-être un *Jason* domptant ses deux taureaux, qui paraît avoir servi de métope. En face des statues de Victor-Amédée et de son fils Charles-Emmanuel III, deux torses cuirassés, découverts à Suze en 1805, sont peut-être le meilleur travail de cuirasse antique que l'on connaisse.

L'université de Turin soutenait dignement son ancienne célébrité; ses cours étaient suivis avec ardeur, et à l'entrée de l'Italie elle pouvait être regardée comme le plus éclatant foyer de lumières de cette docte et spirituelle contrée. Le nombre

des étudiants montait à plus de deux mille. Plusieurs des professeurs étaient au premier rang des savants et des érudits en Europe. Tels sont pour les mathématiques M. Plana, digne à la fois d'être neveu de Lagrange et d'être sorti de notre école polytechnique, esprit étendu, infatigable, dont la *Théorie du mouvement de la lune*, composée avec un autre astronome italien, M. Carlini, partagea le grand prix de mathématiques proposé par l'Institut de France ; M. Bidone, grand géomètre, grand physicien, professeur d'hydraulique ; MM. Giobert [1] et Cantù, habiles chimistes, l'un professeur de chimie générale, l'autre de chimie technique ; M. Borson, directeur du musée minéralogique, de minéralogie [2]; M. Boucheron, qui écrit et s'exprime en latin avec une élégance, une pureté et une facilité rares, orateur pompeux et disert des solennités universitaires, professeur d'éloquence grecque et latine, et M. l'abbé Peyron, un des premiers hellénistes et orientalistes actuels, élève, ainsi que M. Boucheron, du savant orientaliste, ami d'Alfieri, Caluso, de langues orientales [3].

J'assistai en 1827 à la rentrée des classes, cérémonie abandonnée en France depuis M. de Fontanes, et qu'il serait assez convenable de rétablir. Le discours sur l'utilité et la nécessité de l'étude des anciens fut prononcé par le P. Manera, jeune jésuite napolitain, alors professeur d'éloquence italienne, et depuis retourné à Rome. Malgré un peu trop de compliments aux dignitaires présents, ce discours n'était pas sans intérêt, et il y régnait une indépendance littéraire, une modération et une impartialité tout à fait remarquables. Ce jésuite reconnut Machiavel pour le prince des auteurs italiens ; il parla de Fra-Paolo sans colère, fit l'éloge de Galilée, célébra énergiquement Alfieri, revenu aux anciens après les avoir ignorés ou méconnus

1. Mort le 14 septembre 1834.

2. Mort le 25 décembre 1832, à soixante-treize ans.

3. Un éloge historique latin, beau volume in-8°, a été consacré à Caluso par M. Boucheron; on y retrouve l'histoire intéressante de la vie si remplie, si littéraire, de Caluso, ainsi qu'une judicieuse et impartiale appréciation des divers travaux de plusieurs savants français et étrangers. Turin, 1833.

pendant sa jeunesse, et vanta avec enthousiasme le roman des *Promessi sposi*, de M. Manzoni.

La riche bibliothèque de l'université provient principalement de l'ancienne collection des livres et manuscrits des ducs de Savoie, commencée dès le milieu du xve siècle; cette bibliothèque compte au delà de cent douze mille volumes. Parmi les manuscrits, soixante-dix sont hébreux, trois cent soixante-dix grecs, douze cents latins, environ deux cent vingt italiens[1], et cent vingt français.

Les Palimpsestes des fragments inédits des oraisons de Cicéron pour Scaurus et Tullius, et contre Clodius, publiés par M. Peyron, proviennent, comme ceux de l'Ambrosienne, du monastère de Saint-Colomban de Bobbio; le texte y est recouvert par celui d'un traité de saint Augustin, compris dans le tome VIII de ses œuvres, *Collatio cum Maximino, arianorum episcopo*. Sous la nouvelle écriture, qui paraît du xiie siècle, on distingue les deux colonnes de l'ancien manuscrit, regardé par M. Peyron comme du iiie ou du ive siècle. Ces manuscrits m'ont semblé moins maltraités par la chimie que les Palimpsestes de l'Ambrosienne et que ceux des Institutes de Gaius de la bibliothèque du chapitre de Vérone[2].

Le manuscrit latin de Sedulius, du viie siècle, et l'un des plus anciens de la bibliothèque de Turin, contient son *Paschale Carmen* en vers hexamètres.

Le célèbre manuscrit de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dit le manuscrit d'Arone, sur lequel délibéra ce congrès de savants assemblés en 1687 à Saint-Germain-des-Prés, et auquel ils n'avaient pas reconnu moins de trois cents ans d'antiquité, ne pa-

1. Les trente-quatre précieux volumes in-fol. des manuscrits de l'habile architecte et savant antiquaire Pyrrhus Ligorio, portés au catalogue imprimé des manuscrits, donné par Pasini, Rivautella et Berta (Turin, 1749, deux vol. in-fol.), dont plusieurs étaient dédiés au duc Alphonse de Ferrare, après avoir été emportés à Paris, sont passés aux archives royales de Turin, qui possèdent quelques autres intéressants manuscrits, tels que l'*Epitome*, de Lactance, unique en Europe; des *Lettres* inédites du comte Balthazar Castiglione, et une *Histoire des Alpes maritimes*, de Gioffredo, aussi inédite.

2. *V.* liv. iii, chap. ix, et liv. v, chap. xv.

raît guère aujourd'hui, de l'avis à peu près unanime des premiers savants de France, d'Allemagne et d'Italie, que du xv[e] siècle, et même de sa fin; il n'a donc pu servir à débrouiller cette difficile question d'histoire littéraire. L'anonyme de l'*Imitation* n'est point, d'ailleurs, sans quelque charme; il semble que ce mystère de plus convient à la peinture fidèle du sentiment religieux et la rend encore plus touchante : on ne voit plus alors de livre ni d'auteur; tout ce qui est humain et vulgaire disparaît, et l'âme attendrie ne communique plus qu'avec une intelligence inconnue et consolatrice.

Les manuscrits français sont curieux sous le rapport de l'histoire de notre ancienne littérature, et ils n'ont point été assez consultés. Une *Histoire de Troie*, traduite de Guido delle Colonne, a de bizarres miniatures : on y voit un évêque qui marie Jupiter et Junon; et un autre évêque, accompagné de prêtres et de moines, célèbre les funérailles d'Hector. Les manuscrits des œuvres de Seyssel, dont quelques parties n'ont point été publiées, se composent de sa traduction d'*Appien*, deux volumes; d'une traduction de *Thucydide*, un volume; et de sa *Monarchie française*, un volume. La traduction de l'*Histoire d'Appien* a de très-belles miniatures, dont une représente Seyssel offrant son ouvrage à Louis XII. Seyssel fut le premier qui écrivit en français avec pureté. Quoique plus ancien qu'Amyot, bien plus connu grâce à Plutarque, il ne lui est point inférieur; il a quelques unes de ses qualités, et même quelques uns de ses défauts, tels que la diffusion. Cette pensée remarquable de son Histoire de France prouve que si la liberté avait été oubliée dans nos lois, elle s'était réfugiée dans l'opinion : « Les Français ont toujours « eu licence et liberté de parler à leur volonté de toutes sortes « de gens et même de leurs princes, non pas après leur mort, « tant seulement, mais encore en leur vivant et en leur pré- « sence. » Un chapitre de sa *Grande monarchie de France*, adressé à François I[er] au commencement de son règne, tend à démontrer « comment la modération et la refrénation de la puis- « sance absolue des rois est à leur grand honneur et proffit [1]. »

1. Chap. xii, I[re] partie.

Seyssel, qui devint maître des requêtes, ambassadeur, évêque de Marseille, archevêque de Turin, avait, comme Du Bellay et la plupart des hommes publics de cette époque, commencé sa carrière par l'enseignement. A la renaissance des lettres, les universités, au lieu d'être isolées des mœurs comme elles le furent depuis, étaient des espèces de corps mêlés aux affaires du temps. Ces universités ressemblaient assez aux universités actuelles d'Allemagne ; il en sortait des ministres, des conseillers, des ambassadeurs, des prélats, et il faut convenir qu'elles ne fournissaient pas trop mal. Aussi, dans cet ouvrage de la *Grande monarchie de France*, qui semble comme une direction destinée au nouveau roi sur la manière de gouverner, Seyssel veut que « les gens de bas état puissent parvenir par vertu et « par industrie au plus haut degré. Cet espoir, dit-il, est le vray « esperon qui fait toutes sortes de gens courir à la voye de « vertus; et un seul qui est élevé par ce moyen en fait courir « dix mille, comme on le voit par expérience, et est escript en « mille lieux [1]. » Seyssel, bâtard de la maison d'Aix, était né en Savoie. Il est assez singulier de voir quelques écrivains savoyards travailler au perfectionnement de la langue française : Seyssel l'écrivit avec clarté, François de Sales avec grâce et sentiment; Vaugelas, mieux que l'Académie, dit Voltaire, contribua à l'épurer et à lui donner une forme constante; le style de Saint-Réal fut estimé à côté même des grands auteurs du siècle de Louis XIV, et de nos jours MM. de Maistre, dans des compositions différentes, ont fait honneur à notre littérature [2].

Une traduction anonyme de l'*Enfer* du Dante, en vers français, est du xve siècle ; elle a le même rhythme et le même nombre de vers que l'original. Voici le début de cette traduction, tour de force qui n'a point été achevé :

D' milleu du chemin de la vie présente
Me retrouvay parmy une forest obscure

1. Chap. xxv, IIe partie.

2. Si je ne craignais de trop insister sur le mérite de ces écrivains savoyards, je pourrais ajouter que les habitants de la Savoie n'ont point d'accent désagréable comme ceux de la plupart de nos provinces.

Ou m estoye esgare hors de la droicte sente
Ha combien ce seroit a dire chose dure
De ceste forest tant aspre forte et sauvage
Qu em y pensant ma paour renouvelle et me dure, etc.

La bibliothèque de l'Université possède aussi quelques livres chinois de poésie et de médecine, et un très-ancien *Jeu de Taroc.*

Une *Flore* du Piémont, commencée en 1732, et formant près de cinq mille dessins coloriés, ouvrage successif et héréditaire de la famille Battione, a été continuée avec succès par mademoiselle Angélique Battione, depuis madame Rossi.

Parmi les imprimés, on distingue le *Rationale,* de Guillaume Durand ; un livre très-rare, le premier imprimé à Lyon, selon M. l'abbé Gazzera, le savant sous-bibliothécaire de cette bibliothèque, ayant ce titre étrange : *Scelestissimi sathanæ litigationis contra genus humanum liber*[1]*; la Géographie de Ptolémée,* mise en vers italiens par François Berlinghieri, noble et poëte florentin, élève de Landino et de Marsile Ficin, un des premiers ouvrages à cartes imprimées avec des planches de métal. Le magnifique exemplaire de Turin révèle une singulière anecdote bibliographique qui explique la mutilation de plusieurs exemplaires. Cette cosmographie, dédiée d'abord au duc Frédéric d'Urbin, mort en 1482 pendant l'impression, le fut en 1484 au second fils de Mahomet II, frère de Bajazet, l'aventureux et infortuné Zizim : la lettre autographe de Berlinghieri au prince ottoman, qu'il traite de *Gemma Sultan,* et qu'il ne désespère point de voir rétabli *nel suo regno,* cette lettre incorrecte et mal orthographiée, écrite au verso du titre de ce même exemplaire qu'il lui avait adressé, et qu'il a orné du croissant et des principaux monuments de Constantinople, est un nouvel exemple des infidélités des faiseurs de dédicaces.

1. Lyon, chez Guillaume Leroy, 1473, petit in-4°. *V.* la Dissertation de M Gazzera, t. XXVIII, p. 352, des Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Turin (année 1824); selon deux érudits bibliographes lyonnais, M. B****** de L***** et M. Pericaud, le bibliothécaire de la ville, le premier livre que l'on y a imprimé avec date est le *Compendium Lotharii,* de cette même année 1473. *V.* les *Éphémérides lyonnaises,* mois de septembre, p. 10.

CHAPITRE IV.

Musée des antiques. — Amour dormant. — Minerve. — Table Isiaque. — Médaillier.

Le musée des antiques, par l'obscurité, par la nudité de ses salles, semblait plutôt un cachot de statues qu'un musée. Quoiqu'il ne remonte guère à plus de soixante ans, il offre quelques morceaux remarquables : un *Amour* endormi et couché sur une peau de lion, grec, plein de naturel et de charme ; deux têtes, l'une dite de *Sénèque* et l'autre d'un *Cyclope ;* un buste en marbre de l'empereur *Julien,* qui a l'expression malheureuse de sa physionomie ; un *Vespasien,* son voisin, qui forme avec lui le plus frappant contraste, car il a l'air gai et moqueur ; une tête d'*Antinoüs ;* la vaste mosaïque d'Orphée, trouvée près Cagliari, comparable aux plus belles de Rome pour la perfection des figures d'animaux domestiques et sauvages, la plupart de la Sardaigne ; la statue en bronze de *Minerve,* une des plus remarquables que l'on connaisse pour la finesse de l'exécution.

La fameuse Table isiaque, jadis le sujet de tant d'avis opposés, a perdu son prestige d'antiquité, et, depuis les découvertes de Champollion, elle paraît tout simplement avoir été fabriquée à Rome, sous Adrien.

Le médaillier, un des plus riches de l'Europe, et qui vient immédiatement après ceux de Paris, de Londres et de Vienne, ne compte pas moins de trente mille pièces. Il a un quinaire de *Pertinax ;* une rare médaille d'or de *Magnia Urbica,* la femme de Carinus ou de l'empereur Carus, son père, princesse qui n'est connue que par les médailles ; et l'on cite la collection des médailles des rois parthes et de Syrie. J'y ai regardé avec curiosité une pièce de la monnaie en or d'Athènes, l'unique de ce petit module. Le souvenir de la vénalité des orateurs politiques de la Grèce s'est involontairement offert à ma pensée ; peut-être cet or avait servi à Périclès pour établir le pouvoir

presque monarchique que, selon Thucydide et Plutarque, il exerça quarante ans sur la populaire Athènes, ou bien à acheter quelque fier Lacédémonien; car on sait que chaque année il destinait dix talents à corrompre des Spartiates.

CHAPITRE V.

Académie royale des Sciences. — Académie militaire. — Académie des Beaux-Arts.

L'Académie royale des sciences, commencée en 1759, par le comte de Saluces, et illustrée dès son origine par les travaux de Lagrange, a été présidée par le feu comte Prosper Balbo, ministre d'État, ancien inspecteur de l'université de France, homme très-éclairé, et qui a rendu d'importants services à l'instruction publique de sa patrie. L'Académie se divise en deux classes : la première des sciences mathématiques et physiques, la seconde des sciences morales, historiques et philologiques. Le nombre des académiciens est de quarante, non compris les académiciens étrangers et les correspondants.

L'Académie royale militaire doit son organisation actuelle, unanimement approuvée, à son commandant, M. le chevalier César Saluzzo, gouverneur des enfants du roi, homme éclairé, d'une rare capacité dans l'éducation de la jeunesse, et possesseur d'une riche bibliothèque militaire.

L'Académie des beaux-arts, dont le président né est le grand-chambellan, disposition bizarre qui remonte au comte Alfieri, l'habile architecte, et qui s'est maintenue sans motif raisonnable, ne paraît guère répondre à son institution et aux encouragements qu'elle reçoit. Les Piémontais sont plus experts dans les sciences, la guerre et les métiers, que dans les arts; et malgré les noms contemporains de Migliara, de Bosio et de Desgotti, ils paraissent en ce dernier point inférieurs aux autres Italiens. Il n'existe guère à Turin que deux ou trois galeries d'amateurs distingués. La variété des sites de cet État devrait toutefois y produire des peintres de paysages.

CHAPITRE VI.

Musée égyptien.

Cette riche collection, la première de l'Europe, était provisoirement déposée dans des salles qui n'avaient point encore été mises en ordre, et qui offraient plutôt l'aspect d'un magasin, d'un roulage d'antiquités que d'un musée. Dans la cour était la statue en pierre d'Osymandias, haute de plus de quinze pieds, et pesant dix-huit mille sept cent cinquante livres; le vieux colosse de Thèbes avait été enveloppé de paillassons comme un jeune arbuste du marché aux fleurs. C'était sur la bibliothèque sacrée du tombeau d'Osymandias que se lisait l'inscription de *Trésor des remèdes de l'âme ;* je vis avec quelque peine si bizarrement arrangée l'image magnifique du plus ancien amateur de livres connu. Les rois semblent en Égypte presqu'à côté des dieux. Quelques autres de leurs statues sont admirables ; telle est la statue de Thoutmosis II, contemporaine de ce grand prince [1], et celle, quoique mutilée à dessein, d'Aménophis II, le même que Memnon, roi moins célèbre par sa conquête de l'Éthiopie que par son harmonieux colosse. Mais l'Apollon du musée et de l'art égyptien est la statue de six à sept pieds de Ramsès VI (le grand Sésostris), en basalte noir à taches blanches [2] ; il est assis sur son trône en habit militaire, et tient à la main son sceptre, espèce de crochet. La physionomie est douce et fière ; les mains sont parfaites, les formes pures, et les pieds, ordinairement négligés dans les statues égyptiennes, d'une bonne proportion. La beauté de cette statuaire égyptienne, qui exclut le mouvement et la variété des attitudes, est la solidité, la force, car elle devient même de l'architecture dans

1. *V.* liv. xv, chap. xviii.

2. Le basalte d'Égypte est une sorte de porphyre, et il ne ressemble en rien à cette espèce de grès d'Allemagne ou de pierre volcanique, improprement appelés basalte par les modernes.

quelques vastes édifices dont elle forme la façade, le péristyle ou les propylées. Les figures des reines et des déesses sont assez ordinairement coiffées d'un vautour, symbole de la maternité chez les Égyptiens, parce que ces reines et ces déesses étaient regardées comme les mères et les nourrices des peuples : l'emblème du sanglant oiseau de proie semble étrange pour exprimer un tel sentiment, et je regrette la douce pintade ou l'oiseau de Numidie, pour laquelle ce vautour a longtemps et à tort été pris.

La collection des stèles ou tableaux peints et sculptés sur pierre, dont les couleurs conservent encore une vivacité merveilleuse, est la plus complète qui existe. Un bas-relief granit rosé représente le dieu Amonra entre la déesse Néith et le dieu Phtha, c'est-à-dire le Dieu unique entre la puissance créatrice et la puissance conservatrice. Toutes ces peintures, tous ces bas-reliefs, offrent des scènes d'adoration de la divinité, d'honneurs rendus aux morts, de jugements de l'âme, etc. ; on aime à retrouver si haut les sentiments de piété et de regrets qui honorent la nature humaine.

Les objets servant aux divers usages de la vie sont nombreux et très-curieux. Parmi les meubles de la toilette d'une princesse se trouvent deux petits chiens d'ivoire dont l'un conserve encore le fil qu'il dévidait il y a plus de vingt siècles; frêle débris de lin qu'une femme employait à ses ouvrages, et qui devait survivre à tant de puissants empires. Je n'ai point aimé toutefois ces souliers égyptiens en cartonnage de toile avec des figures peintes sous la semelle; cette manière de fouler aux pieds ses ennemis ou ses tyrans semble peu digne d'une nation qui avait tant de sagesse et de gravité. Ces figures représentent ordinairement les rois pasteurs qui, malgré la douceur de leur nom, furent pendant deux cents ans les oppresseurs de l'Égypte. La domination des *Pasteurs*, peuples étrangers et venus du Nord, est comme l'invasion des barbares de l'empire égyptien. Malgré ce jugement sévère porté sur les rois pasteurs par la nouvelle science historique égyptienne, on voudrait en excepter le roi Sabbacon, dont Diodore rapporte le trait admirable cité par Montesquieu : le dieu de Thèbes lui apparut en songe, et lui

ordonna de faire mourir tous les prêtres d'Égypte; il jugea que les dieux n'avaient plus pour agréable qu'il régnât, puisqu'ils lui ordonnaient des choses si contraires à leur volonté ordinaire, et il se retira en Éthiopie.

On trouve encore au Musée égyptien des instruments de l'agriculture et des armes; plusieurs modèles de charrues; un joug pour les bœufs, des flèches, un casque et un beau cimeterre de bronze. Les travaux des champs et de la guerre séparés peuvent annoncer la faiblesse ou la barbarie d'un peuple; réunis ils annoncent au contraire le meilleur genre de civilisation. Lorsqu'on observe la quantité considérable de momies, jamais l'instinct de conservation ne paraît avoir été porté aussi loin, car il s'exerce même en faveur des bêtes, et l'on voit aussi soigneusement embaumés des ibis, des chacals, des cynocéphales, des éperviers, des poissons, des crocodiles et de jeunes taureaux portant sur le front le signe caractéristique du bœuf Apis; les chats ont de petits sarcophages particuliers en bois, ornés de peintures qui les montrent faisant leurs tours. Mais les manuscrits, soit sur papyrus, soit sur des bandes de toile, tirés des catacombes de Thèbes, doivent être la partie la plus importante et la plus instructive du Musée égyptien. Jamais la fureur d'écrire ne semble avoir été poussée aussi loin que chez ce peuple primitif, et il peut défier en cela les nations les plus avancées. Là se trouvent l'immense rituel funéraire, papyrus de près de soixante pieds de long d'une superbe écriture[1] : exact et pompeux cérémonial de la mort, le plus complet que l'on possède du peuple qui lui avait voué le culte le plus fervent et le plus assidu; des actes de Pharaon Aménophis Memnon, des ordonnances de Sésostris, des contrats passés du temps des Ptolémées, le plan de la catacombe de Ramsès-Meiamoun, espèce de palais souterrain plus vaste que les demeures royales des autres princes, et des fragments d'un tableau chronologique de plus de cent rois. J'avoue qu'en trouvant entassés au pied des Alpes tous ces débris poudreux ou mutilés de la plus ancienne civilisa-

1. Il en existe deux à peu près de la même grandeur dans la collection du Louvre.

tion du globe, peut-être qu'un jour, me disais-je, nos propres débris, tous nos monuments de marbre et de bronze, tous ces magnifiques témoignages de notre puissance et de notre gloire, seront exposés dans le musée de quelque peuple aujourd'hui sauvage, dans un désert encore inconnu, près d'un lac ignoré, au sein de quelque impénétrable et sombre forêt ou de quelque haute montagne à peine découverte. Les Sacy, les Akerblad, les Young, les Champollion, les Salt, les Seyffarth, les Pfaff d'un autre monde feront à leur tour des dissertations, et défendront opiniâtrément leurs différents systèmes. Louis XIV, avec son siècle brillant et ses vastes travaux, sera comme le grand Ramsès, comme le Sésostris de ces temps lointains; et nos récentes conquêtes, si rapides, si passagères, sembleront de la fable après l'histoire.

CHAPITRE VII.

Opéra. — Théâtre Carignan. — Gianduja. — Dialecte piémontais.

Le reflet français, si sensible en Piémont, le paraît principalement sous le rapport dramatique. Depuis moins d'un siècle, ce pays a produit le seul et grand tragique de l'Italie, et la plupart de ses meilleurs auteurs comiques, tels que Federici, César Olivero, Nota, Marchisio, ce dernier vivant à Turin, et teneur de livres et associé de la maison de M. Riccardi, marchand de draps[1].

Les représentations du grand opéra n'ont lieu que le carnaval ou dans quelques circonstances extraordinaires. J'assistai à la répétition d'un ballet d'Inès de Castro (autre sujet tragique de ballet)[2]; le théâtre était couvert de danseuses en négligé, et

1. Les comédies de M. Marchisio ont été plusieurs fois imprimées contre son gré, et sur des manuscrits incorrects, à Venise et à Livourne; la seule édition qu'il avoue est celle publiée à Milan par Batelli et Fanfani, sous le titre d'*Opere teatrali di Stanislao Marchisio*. 4 vol. in-8°. Elle contient six comédies et deux tragédies.

2. *V.* liv. III, chap. XVII.

et d'une armée de petits polissons armés de bâtons, qui exécutaient un pas d'enfants; tout cela au soleil n'était guère propre à faire illusion, mais je n'en admirai pas moins l'étendue, la richesse, la bonne disposition de la salle, une des plus renommées d'Italie et le chef-d'œuvre du comte Alfieri.

La salle Carignan, restaurée avec goût, est encore du dessin du comte Alfieri; c'est là que furent représentées pour la première fois les tragédies de son illustre neveu. Lorsque j'y allai, en 1826 et 1828, il n'y avait point de spectacle, à cause de la quinzaine de Noël; et des sauteurs, des danseurs de corde, remplissaient ce berceau de la scène italienne.

J'y vis en 1827 la *Cenerentola* et un ballet des *Espagnols au Mexique*, de la composition d'un danseur du théâtre, Monticini. La première cantatrice était une riche Anglaise, d'une belle figure, d'un talent médiocre, et à laquelle on donnait une illustre origine; elle jouait par goût du métier, sans l'enivrement du succès. Les applaudissements, assez rares, étaient vivement sentis par cet artiste amateur, et elle s'empressa de reparaître après l'opéra, quoique les *fuori* ne fussent pas très-invitants; il y avait une danseuse agréable et légère, mademoiselle Rainaldi. Le ballet était une faible imitation des ballets de Vigano; tous ces Mexicains, auxquels on faisait à tort adorer le soleil comme au Pérou, portaient fort ridiculement des barbes de Jupiter Olympien.

Les fantoccini m'ont semblé inférieurs à ceux de Milan, de Bologne et de Rome; et autant qu'un étranger peut être juge de cette espèce de plaisanteries, Gianduja, le bouffon turinois, ne m'a paru qu'un Girolamo manqué [1]. Le dialecte piémontais, si rauque, si criard, si grossier, qui sépare et isole ceux qui le parlent des autres Italiens, est une sorte de monument historique, puisqu'il a conservé des mots des plus anciennes langues, telles que le celte, l'étrusque, le gaulois, le provençal, l'espagnol, l'allemand, et de tous ces barbares guerriers qui ont successivement passé les Alpes. Il ne manque pas, dit-on, d'origi-

1. *V.* liv. III, chap. XVIII.

nalité, de naturel, de vivacité, si l'on en juge par les poésies du P. Isler et du docteur Calvo.

CHAPITRE VIII.

Cathédrale. — Église du Saint-Suaire. — Saint-Philippe de Neri. — Sainte-Marie del Carmine. — Corpus Domini. — Consolata. — Saint-Esprit. — Catholicisme de Jean-Jacques. — Trinité. — Capucins.

Saint-Jean, la cathédrale, malgré quelque sécheresse, semble par ses profils de l'époque du Bramante; mais il n'a point le goût pur et élevé de ce maître, et c'est à tort sans doute qu'on le lui a attribué. La *Ste Christine*, la *Ste Thérèse* surtout, sont des statues vantées, de Legros. Une *Gloire d'anges*, gracieuse, de Guidobono, pourrait se croire de l'école du Guide. *La Vierge, l'enfant Jésus, avec S. Crépin et S. Crépinien*, est d'Albert Durer. Près la sacristie, une inscription indique la sépulture et rappelle les titres et les emplois de l'illustre Seyssel.

La riche et pittoresque église du Saint-Suaire, attenante à la cathédrale et au palais du roi, est de l'architecture contournée du P. Guarini, et offre ses triangles mathématiques ordinaires. Elle conserve sous sa rotonde, et dans une châsse d'argent ornée d'or et de diamants et mise sous verre, le sacré linceul qui servit à envelopper le corps du Christ, relique fameuse apportée d'Orient au temps des Croisades par un Français, Geoffroy de Charni, chevalier champenois, comme Thibaut et Joinville. François Ier l'invoqua avant la bataille de Marignan, et à son retour il fit à pied le voyage de Lyon à Chambéry où se trouvait alors le saint Suaire, pour aller l'adorer. Cette relique, qui n'est pas la seule, il est vrai, pour laquelle on réclame le même honneur [1], devient au moins pour nous un monument, un souvenir national et glorieux.

1. Il existe un pareil linceul à la basilique de Saint-Pierre de Rome, et l'on en montre encore deux autres; le premier à Besançon, le second à Cadouin, en Périgord.

L'église Saint-Philippe de Neri, ainsi que la plupart des églises dédiées à ce poétique saint, est magnifique, et peut être regardée comme la plus belle de la ville. Elle fut refaite récemment et perfectionnée par M. le cav. Talucchi, d'après un ancien plan de Juvara. Quelques tableaux sont des plus vantés des maîtres de la décadence; tels sont *le S. Philippe en extase devant la Vierge*, de Solimène; un *S. Laurent*, du Trévisan; *la Vierge*, *Ste Catherine de Sienne*, *S. Eusèbe*, *S. Jean-Baptiste et le B. Amédée IX*, de Carle Maratte. L'ancone de l'autel du bienheureux turinois Valfré, par M. le cav. Cavalleri, peintre piémontais, et exécuté à Rome, a été loué. Un beau *S. Eusèbe et son acolyte*, du Guerchin, est enfoui dans la sacristie.

Sainte-Thérèse a : la *sainte en extase, soutenue par deux anges, en présence de la Vierge et de S. Joseph* qui regardent avec satisfaction le dard que lui lance l'enfant Jésus, composition gracieuse et bien coloriée du Moncalvo; et la grande chapelle Saint-Joseph, du dessin de Juvara.

L'église inachevée de Sainte-Marie *del Carmine* passe pour l'une des plus remarquables constructions du même architecte, dont le plan d'ailleurs n'a pas été exactement suivi. Le tableau le moins faible est un *Élie*, du Giaquinto, élève de Solimène. Une *Ste Famille*, de l'abbé Aliberti, aurait assez bonne mine sans la couleur verdâtre, à la mode dans le XVIIIe siècle, dont l'auteur l'a barbouillée.

A l'église San-Dalmazio sont un grand *Martyre du saint*, de Brambilla, artiste du dernier siècle, d'un style ferme et bon coloriste; *le Christ mis dans le tombeau*, le meilleur ouvrage de Molinari, peintre estimable du Piémont, mort en 1793.

La somptueuse décoration intérieure de l'église du *Corpus Domini* est du comte Alfieri. On remarque, au maître-autel, *le Miracle*, de Caravoglia, sage, mais languissant élève du Guerchin, et à la sacristie, *l'Histoire du même miracle*, par Olivieri, peintures presque bernesques, malgré la sainteté du sujet.

L'église Saint-Charles-Borromée, riche, est d'une architecture médiocre. *Le S. Joseph tenant l'enfant Jésus qui blesse d'un trait le cœur de S. Augustin*, du cav. Dauphin, ne manque ni

d'une sorte de feu, ni de pittoresque. Cette église renferme le mausolée de François de Broglie, tué en 1656 dans les guerres d'Italie, et chef de la branche des Broglie établie en France. Il était originaire de Quiers, ainsi que les Crillon. Il est assez remarquable de voir sortir de cette petite ville de Piémont deux des noms les plus brillants de notre histoire militaire, qui tous deux ont été depuis également honorés par des opinions généreuses et l'amour d'une sage liberté [1].

La triple église de *la Consolata*, la plus belle des églises des couvents, a un *Crucifix et Madeleine*, un des bons ouvrages du Moncalvo, et à la chapelle de la Vierge du *Santurio* une image vénérée, peinte à l'huile sur une toile très-fine, attribuée par Lanzi à un élève de Giotto.

A Saint-Dominique, une *Vierge et l'enfant Jésus donnant le rosaire au saint*, et en bas Ste Catherine de Sienne, du Guerchin, est plus correcte et mieux composée qu'il ne lui appartient.

L'église Sainte-Christine, fondée par Mme Christine de France, et décorée d'un majestueux portail de Juvara, offre quelques détails d'architecture remarquables.

L'ensemble de l'église Sainte-Croix, du dessin de Juvara, avec une récente façade de M. le cav. Mosca, est imposant. Une *Descente de croix* est du cav. Beaumont, et peut-être ce qu'il a fait de mieux; un vigoureux *S. Pierre sur la chaire pontificale*, du Moncalvo.

Parmi les trois tableaux de Blanseri, à l'église Sainte-Pélagie, le *S. Louis évanoui entre les bras d'un ange* est le plus estimé, et l'artiste y paraît supérieur pour l'effet du clair-obscur à son maître le cav. Beaumont.

La nouvelle église du Saint-Esprit en croix grecque n'est pas sans quelque grandeur. L'hospice des Catéchumènes, fondé en 1610 par la confrérie du Saint-Esprit, tient à l'église. C'est dans cette maison, alors infâme et sale repaire, que Rousseau fut reçu, ou plutôt renfermé, le 12 avril 1728, lorsque Mme de Wa-

1 M. le duc B. de Crillon, pair de France, mort en 1820, et M. le duc de Broglie.

rens l'y envoya pour le faire convertir, et qu'au bout d'un mois de discussion il abjura solennellement le calvinisme à l'âge de seize ans. Malgré l'impure origine de ce catholicisme que Jean-Jacques conserva jusqu'à quarante ans, peut-être lui dut-il d'avoir échappé à la roideur et à la sécheresse du goût réformé, puisqu'il est le seul écrivain d'imagination du protestantisme.

La Trinité, une des belles églises de Turin, fut décorée intérieurement par Juvara. Le maître-autel est de Seyter, premier peintre des rois Victor-Amédée II et Charles-Emmanuel III, bon coloriste, enterré dans l'église.

La grande église des Capucins, sur une hauteur près Turin, qui a une *Assomption*, du Morazzone, et un *Martyre de S. Maurice*, du Moncalvo, est pittoresque par sa situation et sa vue, comme toutes les églises de Capucins.

CHAPITRE IX.

Hôpital Saint-Jean; — Saint-Louis. — Manicomio.

Les hospices de Turin sont intéressants pour leur régime et les perfectionnements qu'on y a introduits. Le grand hôpital Saint-Jean, bien tenu, qui a cinq cents lits, et auquel les révolutions n'ont laissé que 150,000 livres de revenu, est secouru abondamment par la charité publique. A l'extrémité des salles, brille et contraste la magnifique chapelle de l'architecture de Castelli, décorée de colonnes ioniques de marbre de Suse, qui a presque l'éclat du vert antique. Les sœurs de la charité desservent l'hôpital; mais celles-là, introduites en Piémont dès l'année 1781, employées à l'hôpital militaire, à la maison d'orphelines, tenant chez elles leurs écoles, ne ressemblent guère aux nouvelles infirmières de Rome, et pour les soins, la piété, le courage et la douce gravité, elles sont restées Françaises[1].

L'hôpital Saint-Louis, fondé en 1794 par le saint prêtre Barucchi, curé de la citadelle, et MM. Molineri et Orsetti, quoique

1. *V.* liv. xv, chap. XLII.

destiné à recevoir comme le rebut des autres hôpitaux, est peut-être un des plus propres de l'Europe. Les salles, sans être ni trop vastes ni trop hautes, n'exhalent aucune odeur, tant les ventilateurs ont été habilement disposés sous les lits et à la voûte. Les opérations se font hors des salles dans un corridor pratiqué derrière les lits des malades, corridor dans lequel les lits sont tirés. En cas de décès les malades voisins ne peuvent s'en apercevoir, puisque les rideaux restent fermés. L'on m'a raconté que le plan ingénieux de cet hôpital, un des beaux édifices de Turin, avait été demandé par l'Angleterre et l'Amérique, mais que l'habile architecte, M. le cav. Talucchi, n'avait consenti à le donner que sous cette condition, vraiment patriotique, qu'on inscrirait sur les hôpitaux auxquels le sien devait servir de modèle : Hôpital à l'instar de celui de Turin.

Une Française distinguée, madame la marquise de B*****, née C******, se vouait avec la plus touchante et la plus active commisération au soulagement des pauvres, des malades et des prisonniers. Cette dame a créé une maison de refuge pour cent filles repenties qui travaillent et dont les ouvrages aident à faire aller l'établissement. Mme de B***** a introduit à Turin les salles d'asile, et elle entretient dans sa propre maison un de ces doux et joyeux hospices de l'enfance.

Le vaste *Manicomio*, qui peut recevoir six cents aliénés, est une autre habile construction de l'architecture philanthropique du cav. Talucchi. On y conserve les crânes de la plupart des fous, collection qui pourra servir à l'observation. Parmi les moyens moraux employés pour traiter les malades, la musique n'est point négligée. Un économiste éclairé, M. Defendente Sacchi, de Milan, visitant la maison, avait vu au piano un idiot qui ne comprenait rien, ne répondait à rien et qui exécutait sans s'arrêter ses sonates favorites. Un semblable phénomène l'avait frappé à l'hôpital d'Averse, où tel fou qui ne pouvait joindre deux idées, relevait les fausses notes de ceux qu'il accompagnait.

L'école des sourds-muets, qui a peu d'élèves, sert aussi à former des maîtres pour instruire les infortunés de cette classe.

On doit désirer qu'elle obtienne plus de développements, puisque dans le diocèse de Turin le nombre des sourds-muets monte à six cents et dans tout l'État sarde à quatre mille.

CHAPITRE X.

Temple della gran Madre di Dio. — Pont sur la Doire.

L'activité des travaux publics était assez remarquable à Turin. Le temple, copie du Panthéon, consacré à la Vierge (*alla gran Madre di Dio*) par le corps des Décurions de Turin, en mémoire du retour du roi Victor-Emmanuel, et du dessin de M. Bonsignore, architecte de la cour, doit être magnifique. Ce temple et l'arc achevé du Simplon, seront, à l'entrée de l'Italie, deux monuments dignes de sa splendeur antique et triomphale et de sa splendeur religieuse et moderne. Il semble, toutefois, qu'une place avec des plantations eût été préférable à la place nouvelle avec ses bâtiments élevés et trop rapprochés de l'édifice.

Le pont de pierre d'une seule arche, jeté sur la Doire, rivière petite, mais de bords escarpés et d'un cours rapide, ce pont si léger, si hardi, un des plus beaux monuments modernes de ce genre, imitation perfectionnée du beau pont construit par les Français sur le Pô, est dû à M. Mosca, inspecteur au corps du génie civil, ancien élève de notre École polytechnique. La superbe corniche à consoles rappelle le mur d'enceinte du temple de Mars vengeur. On voit que l'habile ingénieur allie la science de son état au goût de l'artiste.

CHAPITRE XI.

Stupinitz. — Colline de Turin. — Superga.

Stupinitz, palais rendez-vous de chasse, dont le toit est pittoresquement surmonté d'un grand cerf de bronze, peut être re-

gardé dans son genre comme l'édifice le plus splendide de l'Europe, et il est l'un des principaux ouvrages de Juvara. Le salon ovale offre une invention singulière et bien combinée; il correspond à quatre appartements disposés sur un plan en croix, pour les princes, avec des bâtiments latéraux pour les seigneurs de la suite, les officiers des chasses et les piqueurs. Quatre longues avenues partent de chacune des fenêtres vitrées de ce salon et sont d'un effet majestueux.

La colline de Turin, que je parcourus à la fin de l'automne, doit être charmante l'été; elle est parsemée çà et là de bois, de vignes, de jardins, de beaux palais, de jolies maisons; il n'y a guère, il est vrai, de bonnes routes, mais une multitude de sentiers ombragés et solitaires. Je vis de ses hauteurs le lever du soleil dont l'effet était superbe, quoique l'horizon fût un peu vaporeux : le mont Viso, toute la chaîne des Alpes, couverte de neige, étaient teints de rose par les premiers rayons, et paraissaient au loin comme d'immenses et brillantes pyramides.

Le temple de la *Superga* qui tire, a-t-on dit, son nom de ce que l'emplacement est sur le dos des montagnes, *super terga montium*, domine cette riante colline. Il fut élevé en 1706, par le roi Victor-Amédée Ier, pour l'accomplissement du vœu qu'il avait fait à la Vierge, si l'attaque qu'il concerta sur ce lieu même avec le prince Eugène, contraignait les Français à lever le siége de Turin. Cette église et son monastère, d'une belle disposition architectonique, malgré ses impuretés, passent pour la meilleure et la plus ingénieuse construction de Juvára. L'église de la *Superga* sert de sépulture aux souverains de Piémont. Mais les caveaux modernes de ce Saint-Denis savoyard, tout plaqués de marbre blanc, jaune, vert, éclairés d'un beau jour, m'ont paru sans majesté, sans tristesse; les bizarres ornements de cette architecture, malgré la richesse des matières, ne vont point aux tombeaux des rois, et les voûtes de pierre, les souterrains noircis par le temps des vieilles basiliques, conviennent bien davantage à ces sanctuaires de la mort. Dans un caveau à part, se trouvent les restes des enfants et des princes de la famille royale qui n'ont point régné : les premiers vécurent

un petit nombre de jours dans l'innocence; les seconds purent être honorés, bienfaisants; les uns et les autres me semblaient heureux d'avoir échappé au trône. Ce petit trône de Savoie est au reste celui qui compte le plus d'abdications[1]. On dirait que ces rois des Alpes, ces souverains de glaces et de rochers, dont les États sont le plus rapprochés du ciel, éprouvent plus facilement le dégoût de la terre. Dans l'appartement destiné au roi, est une collection complète des portraits des papes, au nombre de deux cent cinquante-trois, depuis saint Pierre jusqu'au pape vivant. Quand on songe que les trente premiers de ces pontifes furent tous martyrs, il est impossible de n'être point frappé d'admiration et de respect pour ce courage nouveau, unique dans l'histoire, et pour ce même et intrépide sacrifice à la même vérité. Si, regardant les portraits des autres papes, j'arrivais à quelques indignes parties de cette grande histoire, l'impression générale n'était pas détruite, et au lieu de tous ces simulacres d'un pouvoir humain, de cette exhibition d'une force matérielle et physique qui vous poursuit dans les autres galeries, j'aimais à contempler tous ces laborieux nochers de la barque de saint Pierre, représentants successifs, éternels, de la plus grande force morale et d'opinion qui jamais ait agi sur le monde.

CHAPITRE XII ET DERNIER.

Pignerol. — Forteresse. — Masque-de-Fer, Fouquet, Lauzun. — Vaudois. — Suse. — Mont Cenis.

Les devoirs d'une ancienne amitié me conduisirent à Pignerol, petite ville de garnison, agréable, industrieuse, à six lieues de Turin, retraite d'une femme à la fois distinguée par sa naissance, ses succès et ses malheurs. Un tas de pierres sur une haute montagne est la seule trace du château où furent enfermés le Masque-de-Fer, Fouquet et Lauzun, le premier vic-

1. Amédée VIII, en 1434; Victor-Amédée, en 1730; Charles Emmanuel IV, en 1802; Victor-Emmanuel, en 1821.

time anonyme de la politique ; les deux autres, illustres fats : Lauzun, de cour ; Fouquet, de robe et de finance. Quoique les histoires de prisonniers soient en général les plus attachantes, le souvenir de ces deux derniers détenus de Pignerol ne m'inspirait pas cette pitié profonde des captifs qui ont souffert pour quelque grande conviction de la pensée ou de la conscience. Peut-être aussi la passion vaniteuse et pédantesque de Lauzun et de Mademoiselle ne me disposait guère à l'attendrissement ; et lorsqu'on voit cette princesse se consoler d'avoir les dents gâtées, parce qu'elles rappelleront à son amant qu'elle est cousine du roi, il est impossible de ne pas rire d'une si étrange coquetterie. En parcourant ces âpres montagnes, je me rappelais le mot assez juste de Lauzun, qui prouve que le malheur peut avoir aussi sa vanité, et, qu'après une grande catastrophe, les petites infortunes ne paraissent plus dignes de nous. Invité à descendre de carrosse, à un passage dangereux, il s'y refusa : « Ces malheurs-là, dit-il, ne sont point faits pour moi. » A la vue des ruines de cette ancienne forteresse de la France, je regrettais que l'auteur du *Lépreux* et de *Prascovie* eût renoncé à faire paraître sa nouvelle de la *Prisonnière de Pignerol*[1] ; il me semblait que j'aurais trouvé dans son récit le pathétique qui me paraissait manquer aux aventures célèbres des prisonniers de l'histoire.

C'est dans les vallées voisines, près de la rivière Pelis, qu'habitent les Vaudois, célèbres dans l'histoire par les persécutions qu'ils ont subies, et par l'antiquité de leur christianisme épuré qui a précédé de quatre siècles la réforme. On rapporte que les commissaires de Louis XII, chargés d'aller les visiter à son passage des Alpes, déclarèrent que ces montagnards étaient meilleurs chrétiens qu'eux, et parmi les commissaires était le confesseur du roi. L'illustre Sadolet fut encore favorable aux Vaudois, lorsque évêque de Carpentras il offrit un asile à quelques uns de leurs fugitifs condamnés au feu par le parlement de Provence qui avait aussi décrété la destruction de leurs maisons et

1. *V.* une note de l'*Expédition nocturne autour de ma Chambre*, t. II, p. 58, des *OEuvres* de M. le comte X. de Maistre.

de leurs bois, et qu'il fit entendre pour eux la voix de l'humanité. La population de ces peuplades monte à vingt mille individus ; la superficie des vallées est de cent trente mille hectares dont il n'y en a pas moins de dix mille cinq cents de terrain cultivé; dix mille sont boisés, et les autres en friches. Les Vaudois ont treize temples et treize modérateurs (ministres), appelés aussi barbes, d'où leur est venu le nom de barbets, qui reçoivent chacun 500 fr. de traitement. Un de ces modérateurs, M. Appia, fut chargé, de 1815 à 1828, de parcourir l'Allemagne, la France et l'Angleterre; les secours qu'il obtint montèrent à plus de 500,000 fr., dont la plus grande partie fut placée en Angleterre, ce qui a fait croire à tort que les Anglais payaient les modérateurs. Les écoles, au nombre de soixante-quinze, ne sont ouvertes que l'hiver : la principale est celle de la Tour, où l'on enseigne le grec et le latin. Les Vaudois sont surtout agriculteurs et bergers. A Villar-Bobbio, et à la Tour, des fabriques de draps occupent cent cinquante ouvriers. On compte dans les vallées douze usines et plusieurs fonderies qui donnent par an cinq cents quintaux de fer. La défense faite autrefois aux Vaudois, de posséder hors de leurs vallées, l'impossibilité de parvenir aux grades militaires, sont d'injustes inégalités qui ont aujourd'hui à peu près cessé, et le roi actuel a nommé officiers quelques Vaudois.

Suse, petite et agréable ville, a de la célébrité pour son arc de triomphe, de marbre, dédié à Auguste, remarquable par le bas-relief de sa frise offrant un triple sacrifice, monument qui rappelle les arcs antiques de Rome, et qui semble une noble entrée ou une sortie convenable de l'Italie.

J'ai traversé deux fois le mont Cenis, au mois de décembre, à mes retours en France : la première fois par un temps très-mol et du brouillard ; la route, chemin boueux, obscur, avec du pavé, était sans physionomie, sans caractère. Je le passai la seconde fois en traîneau, par une forte gelée, et en glissant sur la neige. Le mont Cenis, chargé de frimas, présentait alors un superbe spectacle; ses torrents glacés étaient immobiles : la nature seule a pu enchaîner ces dévastateurs qu'elle envoie, et

leurs festons de cristal, suspendus aux rochers, étaient comme des lustres éblouissants sur lesquels se reflétaient admirablement la lumière et les rayons du soleil. Les profonds précipices, les bruyants et noirs abîmes, étaient silencieux et d'une éclatante blancheur. Si, dans mes courses de l'Italie, j'avais souvent appelé le Dante à la peinture des sites et des monuments de sa patrie, il m'offrait encore au sommet des Alpes, son harmonieux, son pittoresque langage pour rendre les flocons de neige tombant légèrement sur la cime de la montagne :

Come di neve in Alpe senza vento[1].

J'aime à finir ce long et pénible ouvrage, inspiré par l'aspect ou les souvenirs de l'Italie, par un trait emprunté à son plus grand poëte.

1. *Inf.* xiv, 30.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE TOME TROISIÈME.

LIVRE QUINZIÈME.

ROME.

LIVRE SEIZIÈME.

ENVIRONS DE ROME.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

PREMIÈRE ROUTE DE FLORENCE. — VITERBE. — ORVIETTO. — SIENNE. — VOLTERRE.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

DEUXIÈME ROUTE DE FLORENCE. — PÉROUSE. — CORTONE. — AREZZO.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

ROUTE DE FLORENCE A GÊNES. — PRATO. — PISTOIE. — LUCQUES. — MASSA. — SARZANE.

LIVRE VINGTIÈME.

GÊNES. — ROUTE DE NICE.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

ROUTE DE GÊNES A TURIN. — TURIN. — MONT-CENIS.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA ET ADDITIONS.

T. I, *page* 5, moins bien, *ajouter* : A la villa du colonel Favre, on admire le groupe colossal de Vénus et Adonis, ouvrage de la jeunesse de Canova, exécuté pour le marquis Salsa di Berio, de Naples, mais retouché complètement par l'artiste lorsque le groupe repassa par Rome pour aller en Suisse, et mis pour la grâce et la noblesse au niveau des chefs-d'œuvre de sa maturité.

Id. 42, de Rome à Paris, *ajouter :*

Dans l'accord, par écrit, à conclure avec le voiturin, contrat qui ne doit pas être libellé avec moins de netteté qu'un bail de maison ou qu'un traité de librairie, il est une variante importante que je crois devoir indiquer : au lieu du déjeuner (*collazione*) et du dîner (*pranzo*), qui vous expose à n'avoir pour ordinaire qu'une médiocre tasse de café le matin et qu'un tardif et insalubre souper, il faut stipuler deux repas (*due pasti*) ; vous pourrez ainsi réclamer le matin la soupe, et un vrai dîner qui vous permettra d'attendre jusqu'au soir. Le précepte du poëte est encore très applicable au traité du voiturin :

D'un mot, mis en sa place, enseigna le pouvoir.

Id. 131, Piermarini, *ajouter :* élève de Vanvitelli.

Id. 140, de ce genre, *ajouter :* La moyenne des malades était de mille huit cent trente-six, qui donnait lieu à une dépense annuelle de 614,047 livres autrichiennes (528,080 fr.): la journée du malade était de 78 centimes, et ainsi de quelque peu inférieure à celle des hôpitaux de Paris.

Id. 146, Ferrari, *lire :* ses fresques légères, variées de la coupole, offrant un chœur d'anges grands et petits, chantant ou jouant des instruments; *S. Sébastien* et *S. Roch*, de l'habile élève de Ferrari, César Magno ;

Id. 285, séjour *lire :* du dernier des cent vingt doges.

Id. *Id.*, Venise, *ajouter en note :*

Quelques chronologistes n'en comptent que cent dix-neuf, parce qu'ils excluent l'intrus Pierre Barbolano, de la famille Centranico, qui fut, en 1026, le vingt-huitième doge.

T. I, *page* 285, patrie. *Ajouter en note :*

L'élection du premier doge remonte à l'année 797 : Manin fut déposé en 1796 ; ainsi se trouva justement exacte la prophétie de l'excellent poëte florentin du XVIe siècle, Louis Alamanni, qui avait dit dans sa douzième satire que la liberté de Venise n'atteindrait pas mille ans :

Se non cangi pensier, l'un secol' solo
Non conterà soprà il millesimi' anno
Tua libertà, che va fugendo a volo.

Id. 339, présent de Canova, *ajouter :* comme gage de sa reconnaissance pour la description faite par madame Albrizzi de ses sculptures, buste chanté.

Id. *Id.*, quatre-vingts ans, *lire :* âgée de soixante-seize ans.

Id. 400, pêcheurs *ajouter :* de l'Adriatique.

Id. 402, Santini, *ajouter :* né à Caprèse, village près d'Arezzo, comme Michel-Ange.

T. II, *page*, 66, Le clocher *ajouter :* dit la *Ghirlandina.*

Id. 109, Pétrarque *lire :* avait composé ou plutôt compilé à Parme la plus grande partie de son *Africa,* car il se permit d'y insérer des passages entiers du poëme sur la seconde guerre punique, par Silius Italicus, dont il croyait posséder un manuscrit unique, plagiat révélé par la découverte d'autres manuscrits. L'*Africa,* poëme long, ennuyeux, languissant, enchantait toutefois le roi Robert, auquel, sur sa prière, Pétrarque l'a dédié, et qu'il y loue.

Id. 286, Strozzi, *lire :* Stiozzi.

Id. 328, Magnanières, *lire* : Magnaneries.

Id. 489, *note.* pour l'année 1835 ; *ajouter :* il était de seize pour 1837.

Id. *Id.*, *Id.*, ans, *ajouter :* et en 1837 de seize, deux hommes et quatorze femmes.

Id. 496, Tous les vases en verre, *lire :* tous les cristaux de la villa.

T. III, *page* 68, jugée, *ajouter :* les sentiments de l'auteur vers la fin de sa vie doivent faire présumer que cette histoire sera sévère.

276, Follonia, *lire :* Follonica.

Id. 288. *note,* CHAP. III, *lire :* CHAP. IX.

